LENINE

œuvres

tome
3

LÉNINE

le développement du capitalisme en russie • une critique acritique.

PROLÉTAIRES DE TOUS LES PAYS, UNISSEZ-VOUS!

LÉNINE

ŒUVRES

3

L'ÉDITION RUSSE EST PUBLIÉE
PAR DÉCISION DU IX^e CONGRÈS DU P. C. (b) R.
ET DU II^e CONGRÈS DES SOVIETS DE L'U.R.S.S.

ИНСТИТУТ МАРКСИЗМА-ЛЕНИНИЗМА ПРИ ЦК КПСС

В. И. ЛЕНИН

СОЧИНЕНИЯ

Издание четвертое

ГОСУДАРСТВЕННОЕ ИЗДАТЕЛЬСТВО
ПОЛИТИЧЕСКОЙ ЛИТЕРАТУРЫ
МОСКВА

V. LÉNINE

ŒUVRES

TOME
3

Le développement du capitalisme en Russie

EDITIONS SOCIALES ✱ PARIS
EDITIONS DU PROGRÈS ✱ MOSCOU
1969

V. LÉNINE
1897

LE DÉVELOPPEMENT DU CAPITALISME EN RUSSIE

PROCESSUS DE FORMATION DU MARCHÉ INTÉRIEUR POUR LA GRANDE INDUSTRIE [1]

Rédigé en 1896-1899. Publié pour la première fois en livre à part à la fin de mars 1899

Conforme au texte de la deuxième édition du livre (1908)

ИЗДАНІЕ М. Н. ВОДОВОЗОВОЙ.

Владиміръ Ильинъ.

РАЗВИТІЕ КАПИТАЛИЗМА

ВЪ РОССІИ.

Процессъ образованія внутренняго рынка для крупной промышленности.

Цѣна 2 р 50 к.

С.-ПЕТЕРБУРГЪ.
Типо-литографія А. Лейферта, Бол. Морская 65.
1899.

Couverture de la première édition du livre de V. Lénine *Le développement du capitalisme en Russie.*—1899

PRÉFACE À LA PREMIÈRE ÉDITION

Comment se forme le marché intérieur pour le capitalisme russe? Telle est la question que nous nous proposons d'étudier dans le présent ouvrage. On sait que cette question a été posée depuis longtemps par les principaux représentants de l'idéologie populiste (MM. V.V. et N.-on à leur tête [2]). Notre tâche sera de faire la critique de leurs conceptions. Nous n'avons pas cru possible de limiter cette critique à une analyse des fautes et des erreurs de jugement de nos adversaires et il nous a semblé que, pour répondre à la question soulevée, il ne suffisait pas de citer des faits montrant qu'il y a formation et croissance d'un marché intérieur. On aurait pu nous répliquer, en effet, que nous avions choisi ces faits arbitrairement et que nous avions laissé de côté ceux qui infirmaient notre thèse. Nous avons donc pensé qu'il était indispensable d'analyser et d'essayer de décrire le processus de développement du capitalisme en Russie dans son ensemble. Il va de soi qu'il s'agit là d'une tâche que ne peut mener à bien une seule personne, à moins d'y apporter toute une série de restrictions. C'est pourquoi, comme l'indique le titre de notre ouvrage, nous considérons d'abord le problème du développement du capitalisme en Russie, uniquement du point de vue du marché intérieur, sans nous occuper du marché extérieur ni des données qui portent sur le commerce extérieur; en second lieu, nous nous limitons à la période qui a suivi l'abolition du servage [3]; tertio, nous prenons principalement et presque exclusivement les données concernant les provinces intérieures purement russes; quatrièmement, nous ne nous occupons que de l'aspect économique du processus. Malgré toutes ces limitations, le thème demeure

néanmoins extrêmement vaste. Nous avons conscience de la difficulté et même du danger que représente l'étude d'un sujet aussi étendu. Mais, nous pensons que si l'on veut élucider le problème du marché intérieur pour le capitalisme russe, il est absolument indispensable de montrer la liaison réciproque existant entre les différents aspects du processus qui a lieu dans toutes les branches de l'économie nationale. C'est pourquoi nous nous contenterons d'analyser les caractères fondamentaux de ce processus en réservant aux recherches ultérieures le soin de l'étudier plus en détail.

Notre plan est le suivant: Dans le premier chapitre, nous examinerons le plus rapidement possible les principales thèses théoriques défendues par l'économie politique abstraite à propos du marché intérieur destiné au capitalisme. Cela servira en quelque sorte d'introduction à la partie pratique qui constituera le reste de notre ouvrage et nous dispensera d'avoir à revenir par la suite plusieurs fois sur la théorie. Dans les trois chapitres suivants, nous nous efforcerons de définir l'évolution capitaliste de l'agriculture en Russie, depuis l'abolition du servage. Au chapitre II, nous analyserons les données de la statistique des zemstvos qui portent sur la décomposition de la paysannerie; au chapitre III, les données sur l'état de transition de l'économie seigneuriale, sur la substitution du système d'économie capitaliste au système de la corvée; au chapitre IV, nous examinerons les formes dans lesquelles s'opère la formation de l'agriculture commerciale et capitaliste. Les trois chapitres suivants seront consacrés aux formes et aux stades de développement du capitalisme dans notre industrie; au chapitre V nous examinerons les premiers stades du capitalisme dans l'industrie, précisément *dans la petite industrie paysanne* (*dite artisanale*); au chapitre VI, les données relatives à la manufacture capitaliste et au travail à domicile pour les capitalistes, et au chapitre VII, les données relatives au développement de la grande industrie mécanique. Dans le dernier (VIII^e^) chapitre, nous essaierons d'indiquer le lien existant entre les différents aspects du processus que nous aurons exposés, et de tracer un tableau d'ensemble de ce processus.

P.-S. « Nous n'avons pas pu, à notre vif regret, utiliser pour le présent ouvrage l'excellente analyse « du développement de l'économie rurale dans la société capitaliste », que donne K. Kautsky dans son livre : *Die Agrarfrage* (Stuttgart, Dietz, 1899 ; I. Abschn. « Die Entwicklung der Landwirtschaft in der kapitalistischen Gesellschaft » *) **.

Ce livre (que nous avons reçu alors que la majeure partie de notre ouvrage avait été déjà composée) constitue après le livre III du *Capital*, l'événement le plus remarquable de la littérature économique moderne. Kautsky analyse les « tendances fondamentales » de l'évolution capitaliste de l'agriculture ; il examine les divers phénomènes de l'économie rurale contemporaine, en tant que « manifestations particulières d'un seul processus général » (Vorrede ***, VI). Il est intéressant de noter que les caractéristiques fondamentales de ce processus sont les mêmes en Europe occidentale et en Russie, malgré toutes les particularités que l'on observe en Russie tant dans le domaine économique que dans les autres. Par ex., ce qui, d'une façon générale, est caractéristique de l'agriculture capitaliste moderne, c'est la division progressive du travail et l'emploi des machines (Kautsky, IV, b, c) : ce sont là deux phénomènes qui attirent également l'attention dans la Russie après l'abolition du servage (voir plus loin chap. III, paragraphes VII et VIII ; chap. IV, notamment le paragraphe IX). Le processus de « prolétarisation de la paysannerie » (titre du chap. VIII du livre de Kautsky) se traduit partout par une expansion du travail salarié, sous toutes ses formes, exempté par les petits paysans (Kautsky, VIII, b) ; nous observons parallèlement en Russie la formation d'une classe fort nombreuse d'ouvriers salariés pourvus d'un lot de terre (voir chapitre II). Dans toute société capitaliste, l'existence de la petite paysannerie s'explique non pas par la supériorité technique de la petite production agricole, mais par le fait que les

* *La question agraire.* (Stuttgart, Dietz, 1899, 1re partie : « Le développement de l'économie rurale dans la société capitaliste ». (*N.R.*)

** Il existe une traduction russe.

*** Introduction. (*N.R.*)

petits paysans abaissent leurs besoins au-dessous du niveau des besoins des ouvriers salariés et se surmènent infiniment plus que ces derniers (Kautsky, VI, b ; « Le salarié agricole est dans une situation meilleure que le petit paysan », dit Kautsky à plusieurs reprises : pp. 110, 317, 320) ; il en va de même pour la Russie (v. chap. II, paragraphe XI, B [5]). Il est donc naturel que les marxistes occidentaux et russes portent la même appréciation sur les phénomènes comme les « métiers agricoles exercés au dehors », pour employer l'expression russe, ou « le travail agricole salarié des paysans errants », pour employer la terminologie des Allemands (Kautsky, p. 192 ; cf. chap. III, paragraphe X) ; comme l'exode des ouvriers et des paysans qui quittent leurs villages pour la ville et les fabriques (Kautsky, IX, e ; p. 343 surtout, et beaucoup d'autres. Cf. chap. VIII, paragraphe II) ; comme le transfert de la grande industrie capitaliste à la campagne (Kautsky, p. 187. Cf. chap. VII, paragraphe VIII). Il va sans dire, d'autre part, que marxistes russes et occidentaux portent une seule et même appréciation sur le rôle *historique* du capitalisme en agriculture (Kautsky, *passim*, notamment pages 289, 292, 298. Cf. chapitre IV, paragraphe IX) ; qu'ils s'accordent pour reconnaître le *caractère progressiste* des rapports capitalistes en agriculture comparativement aux rapports précapitalistes [Kautsky écrit, page 382 : « Si *des Gesindes* (la domesticité) et *der Instleute* (« c'est une catégorie intermédiaire entre le salarié agricole et le métayer » ; il s'agit de paysans qui prennent à bail la terre contre prestations de travail) étaient remplacés par des journaliers qui, en dehors du travail, sont des hommes libres, cela représenterait un grand progrès social ». Cf. chap. IV, paragraphe IX, 4]. Kautsky affirme catégoriquement qu'« il ne peut être question » d'un passage de la communauté rurale [6] à une organisation communautaire de la grande agriculture moderne (p. 338) ; que les agronomes qui, en Europe occidentale, demandent le renforcement et le développement de la communauté, loin d'être des socialistes, représentent les intérêts des gros propriétaires fonciers qui désirent s'attacher les ouvriers en leur louant des lopins de terre (p. 334) ; que dans tous les pays européens, ceux qui représentent les intérêts des propriétaires fonciers désirent attacher à ces

Владиміръ Ильинъ.

РАЗВИТІЕ КАПИТАЛИЗМА ВЪ РОССІИ.

Процессъ образованія внутренняго рынка для крупной промышленности.

ИЗДАНІЕ ВТОРОЕ, ДОПОЛНЕННОЕ.

Цѣна 2 р. 25 к.

С.-ПЕТЕРБУРГЪ.
КНИГОИЗДАТЕЛЬСТВО „ПАЛЛАДА".
1908.

Couverture de la deuxième édition du livre de V. Lénine *Le développement du capitalisme en Russie* signée par l'auteur.—1908

derniers les ouvriers agricoles en les dotant de terre et tentent déjà d'introduire des dispositions légales appropriées (p. 162) ; qu'il faut « mener une bataille sans merci » contre les tentatives visant à aider les petits paysans en implantant des industries domestiques (Hausindustrie), car c'est là la pire forme d'exploitation capitaliste (p. 181). Les marxistes occidentaux sont donc entièrement solidaires des conceptions défendues par les marxistes russes. C'est là un fait qui doit être souligné à un moment où les populistes tentent une nouvelle fois de les opposer les uns aux autres (voir la déclaration de M. V. Vorontsov du 17 février 1899 à la Société pour l'encouragement de l'industrie et du commerce russes, *Novoïé Vrémia*, 1899, n° 8255, du 19 février) [7].

PRÉFACE À LA DEUXIÈME ÉDITION [8]

Le présent ouvrage a été écrit à la veille de la révolution russe, pendant l'accalmie qui a suivi l'explosion des grandes grèves de 1895-1896. Le mouvement ouvrier s'était alors comme replié sur lui-même ; il s'étendait en largeur et en profondeur et préparait la vague de manifestations de 1901.

L'analyse du régime économique et social et, partant, de la structure de classe de la Russie, que nous présentons dans cet ouvrage en nous basant sur des recherches économiques et sur un examen critique des renseignements statistiques, se trouve confirmée actuellement par l'action politique directe de toutes les classes dans le cours de la révolution. Le rôle dirigeant du prolétariat a été entièrement confirmé. De même, il s'est confirmé que la force du prolétariat dans le mouvement historique est infiniment plus importante que sa part dans l'ensemble de la population. Le fondement économique de ces deux phénomènes a été démontré dans notre ouvrage.

La révolution met en lumière la dualité de la paysannerie, dualité de plus en plus marquée tant du point de vue de sa situation que du point de vue de son rôle. Il y a, d'une part, les survivances considérables de l'économie fondée sur la corvée et du servage qui ont entraîné l'appauvrissement et la ruine sans précédent des paysans pauvres et qui expliquent pleinement quelles sont les sources profondes du mouvement paysan révolutionnaire, de l'esprit révolutionnaire qui anime la paysannerie, en tant que masse. D'autre part, la structure de classe contradictoire de cette

masse, son caractère petit-bourgeois, l'antagonisme qui existe en son sein entre les tendances patronales et les tendances prolétariennes se manifestent au grand jour dans le cours de la révolution, dans le caractère des différents partis, dans les nombreux courants politiques et idéologiques. Le petit exploitant appauvri hésite entre la bourgeoisie contre-révolutionnaire et le prolétariat révolutionnaire : c'est là un phénomène inévitable. Tout aussi inévitable que le fait que dans toute société capitaliste il y ait une infime minorité de petits producteurs qui s'enrichissent, « font leur chemin » et se transforment en bourgeois tandis que l'immense majorité finit de se ruiner, se transforme en ouvriers salariés, se paupérise ou vit éternellement à la limite de la condition prolétarienne. La base économique de ces deux courants existant à l'intérieur de la paysannerie a été démontrée dans cet ouvrage.

Il va de soi qu'étant placée sur cette base économique, la révolution en Russie est nécessairement une révolution bourgeoise. Cette thèse du marxisme est absolument irréfutable. On ne doit jamais l'oublier, et elle doit être appliquée à tous les problèmes économiques et politiques de la révolution russe.

Mais il faut savoir l'appliquer. Pour savoir ce que signifie exactement cette vérité quand elle est appliquée à tel ou tel problème, il est indispensable de procéder à une analyse concrète de la situation et des intérêts des différentes classes. Chez les social-démocrates de droite, qui ont Plékhanov à leur tête, on rencontre très souvent le mode de raisonnement inverse ; quand ils se trouvent confrontés à un problème concret, ils ont tendance à croire qu'il suffit de développer logiquement cette vérité générale sur le caractère essentiel de notre révolution pour trouver la réponse. Raisonner ainsi, c'est avilir le marxisme, c'est bafouer le matérialisme dialectique. C'est ainsi, par exemple, que de cette vérité générale sur le caractère de notre révolution, ces gens en arrivent à conclure que le rôle dirigeant dans la révolution revient à la « bourgeoisie », et que les socialistes doivent soutenir les libéraux. Marx aurait sans doute repris à leur propos ces mots de Heine, qu'il avait déjà cités : « J'ai semé des dents de dragon, et j'ai récolté des puces [9] ».

Etant donné la base économique de la révolution russe, deux voies fondamentales sont objectivement possibles pour son développement et son aboutissement:

Ou bien l'ancienne exploitation seigneuriale, rattachée par mille liens au servage, est maintenue et se transforme lentement en exploitation purement capitaliste, en exploitation de « junkers ». Le système des prestations de travail finit par être remplacé par le capitalisme; la cause de ce changement réside dans la transformation qui s'opère dans l'économie seigneuriale du temps du servage. Tout le régime agraire de l'Etat devient capitaliste, tout en conservant pendant une longue période des traits féodaux. Ou bien l'ancienne exploitation seigneuriale est brisée par la révolution qui détruit tous les vestiges du servage, notamment le régime de la grosse propriété foncière. Le système des prestations de travail est définitivement remplacé par le capitalisme par suite du libre développement de la petite propriété paysanne à qui l'expropriation des terres seigneuriales au profit de la paysannerie donne une vigoureuse impulsion. Tout le régime agraire devient capitaliste, la décomposition de la paysannerie étant d'autant plus rapide que la destruction des vestiges du servage est plus complète. En d'autres termes, si on suit la première voie, on garde la masse principale de la grande propriété foncière et les principales assises de l'ancienne « superstructure ». Dans ce cas, le rôle dominant revient au bourgeois monarchiste libéral et au propriétaire foncier; la paysannerie aisée ne tarde pas à passer de leur côté; la masse paysanne voit sa situation se détériorer: elle est non seulement expropriée sur une grande échelle, mais asservie par les divers modes de rachat prônés par les cadets [10], abrutie et abêtie par la réaction; ceux qui se chargeront de mener à bien une telle révolution bourgeoise, ce seront des politiciens d'un type proche des octobristes [11]. Avec la seconde voie, la grande propriété foncière et toutes les principales assises de l'ancienne « superstructure » qui lui correspondent sont détruites; le rôle dominant est joué par le prolétariat et la masse paysanne, la bourgeoisie instable ou contre-révolutionnaire est neutralisée; le développement le plus rapide et le plus libre est assuré aux forces productives sur la base du capitalisme; la situation qui est faite aux masses ouvrières et

paysannes est la meilleure qu'elles puissent espérer sous un régime de production marchande; tout cela crée les conditions les plus favorables à l'accomplissement de la refonte socialiste par la classe ouvrière, dont c'est l'objectif fondamental véritable. Il va de soi que les éléments de ces deux types d'évolution capitaliste peuvent se combiner à l'infini; et il faut être le dernier des pédants pour penser résoudre les problèmes originaux et complexes qui se posent dans ce domaine à l'aide de citations tirées de tel ou tel jugement de Marx portant sur une période historique différente de la nôtre.

L'ouvrage que nous présentons au lecteur est consacré à l'analyse du système économique de la Russie d'avant la révolution. En période révolutionnaire, la vie du pays est si rapide, si impétueuse, qu'il est impossible de définir, au plus fort de la lutte politique, quels sont les résultats considérables de l'évolution économique. Nous voyons, d'une part, les Stolypine [12], et d'autre part, les libéraux (non seulement les cadets à la Strouvé, mais tous les cadets pris ensemble) faire un travail systématique, opiniâtre et conséquent pour que la révolution soit menée à bien selon la première voie. Le coup d'Etat du 3 juin 1907 auquel nous venons d'assister est une victoire de la contre-révolution et tend à assurer aux gros propriétaires fonciers une domination sans partage au sein de la soi-disant représentation du peuple russe [13]. A quel point cette « victoire » est-elle durable? C'est là un autre problème. En tout état de cause, la lutte pour que triomphe l'autre issue de la révolution se poursuit. C'est à cette issue qu'aspirent de façon plus ou moins décidée, plus ou moins conséquente, plus ou moins consciente, non seulement le prolétariat mais les larges masses paysannes. La contre-révolution et les cadets ont beau s'efforcer d'étouffer la lutte directe des masses, la première, par la violence directe, ceux-ci, par leurs idées contre-révolutionnaires hypocrites et mesquines; la lutte immédiate des masses se manifeste tantôt à un endroit, tantôt à un autre; elle marque de son empreinte la politique des partis populistes ou « du Travail » bien qu'il soit certain que les dirigeants politiques petits-bourgeois (en particulier les « socialistes » populistes et les troudoviks [14]) sont contaminés par l'esprit cadet de trahison, de

flagornerie à la Moltchaline [15] et de suffisance si typique des petits bourgeois et des fonctionnaires.

Quel sera l'aboutissement de cette lutte, quel sera le bilan final du premier assaut de la révolution russe? On ne peut encore le dire. Aussi n'est-il pas encore temps de remanier à fond cet ouvrage (mes devoirs immédiats de membre du Parti participant au mouvement ouvrier ne m'en laissent d'ailleurs pas le loisir *). La deuxième édition ne peut dépasser ce cadre: définir l'économie de la Russie d'*avant* la révolution. L'auteur a donc dû se borner à revoir, à corriger le texte et à y apporter les compléments *les plus indispensables* fournis par les statistiques les plus récentes, à savoir les résultats des derniers recensements de chevaux, de la statistique des récoltes, du recensement général de la population qui a eu lieu en 1897 et les *nouvelles données* de la statistique des fabriques et des usines, etc.

L'auteur

Juillet 1907

* Ce remaniement exigerait peut-être la continuation de ce travail: il faudrait alors limiter le premier tome à l'analyse de l'économie de la Russie d'avant la révolution et consacrer un second tome à l'étude du bilan et des résultats de la révolution.

Das Kapital.

Kritik der politischen Oekonomie.

Von

Karl Marx.

Dritter Band, erster Theil.

Buch III:
Der Gesammtprocess der kapitalistischen Produktion.
Kapitel I bis XXVIII.

Herausgegeben von Friedrich Engels.

Das Recht der Uebersetzung ist vorbehalten.

Hamburg
Verlag von Otto Meissner.
1894.

Couverture de l'édition allemande
du *Capital* de Marx (tome III, livre premier)
utilisé par Lénine

CHAPITRE PREMIER

LES ERREURS THÉORIQUES DES ÉCONOMISTES POPULISTES [1e]

Le marché est une catégorie de l'économie marchande. Au cours de son développement, celle-ci se transforme en économie capitaliste et ce n'est qu'à ce dernier stade qu'elle exerce une domination absolue et prend une extension universelle. Si on veut analyser les principes théoriques fondamentaux concernant le marché intérieur, on doit donc prendre pour point de départ la simple économie marchande et suivre sa transformation graduelle en économie capitaliste.

I. LA DIVISION SOCIALE DU TRAVAIL

La division sociale du travail est la base de l'économie marchande. L'industrie de transformation se sépare de l'industrie d'extraction et chacune d'elles se subdivise en petites catégories et en sous-catégories qui fabriquent sous forme de marchandises tels ou tels produits et les échangent contre toutes les autres fabrications. Le développement de l'économie marchande provoque donc un accroissement du nombre des industries distinctes et indépendantes; ce développement a tendance à faire non seulement de la fabrication de chaque produit mais même de la fabrication de chacun des éléments du produit une branche industrielle à part; d'ailleurs le phénomène ne se limite pas à la fabrication du produit mais s'étend aux diverses opérations nécessaires pour le préparer à la consommation. Sous le régime

de l'économie naturelle, la société était composée d'une masse d'unités économiques homogènes (familles paysannes patriarcales, communautés rurales primitives, domaines féodaux). Chacune de ces unités exécutait tous les genres de travaux depuis la production des matières premières jusqu'à leur préparation définitive pour la consommation. Sous le régime de l'économie marchande se forment des unités économiques hétérogènes; le nombre des branches spéciales de l'économie augmente, celui des exploitations accomplissant une même fonction économique diminue. C'est ce développement progressif de la division sociale du travail qui constitue le facteur essentiel dans le processus de formation d'un marché intérieur pour le capitalisme. Dans « la production marchande et de sa forme absolue, la production capitaliste, dit Marx, ces produits sont des marchandises, des valeurs d'usage, ne possédant une valeur d'échange réalisable et convertible en argent, que dans la mesure où d'autres marchandises constituent pour elles un équivalent, où d'autres produits les affrontent en tant que marchandises et en tant que valeurs; donc dans la mesure où ils ne sont pas produits pour servir à leurs producteurs eux-mêmes de moyens de subsistance immédiats, mais de marchandises: produits qui ne deviennent des valeurs d'usage que par leur conversion en valeur d'échange (argent), par leur aliénation. *Le marché de ces marchandises se développe grâce à la division sociale du travail*; la séparation des travaux productifs métamorphose leurs produits respectifs en marchandises [17], en équivalents réciproques, et les *fait servir d'articles d'échange les uns pour les autres*». (*Das Kapital*, III, 2, 177-178 *. Trad. russe, 526. Ici comme dans toutes les citations sauf remarque contraire, c'est nous qui soulignons).

Il va de soi que cette séparation des industries de transformation et des industries d'extraction, de la manufacture et de l'agriculture transforme l'agriculture elle-même en une industrie, c'est-à-dire en une branche économique qui produit des *marchandises*. La spécialisation des différentes formes de traitement des produits, qui aboutit à la création d'un nombre toujours croissant de branches industrielles,

* *Le Capital*, t. XIII, p. 41, Paris 1930.

se retrouve dans l'agriculture : elle aboutit à la création de régions agraires spécialisées (et à des systèmes d'économie agricole) *, et provoque des échanges non seulement entre les produits agricoles et les produits industriels, mais aussi entre les divers produits agricoles. Cette spécialisation de l'agriculture *marchande* (et capitaliste) que l'on observe dans tous les pays capitalistes et qui apparaît dans la division internationale du travail, se retrouve en Russie après l'abolition du servage, comme nous allons le montrer en détail plus loin.

La division sociale du travail est donc à la base de tout le processus de développement de l'économie marchande et du capitalisme. Selon les théoriciens du populisme, ce processus est provoqué par des mesures artificielles, il vient de ce qu'on a « dévié du droit chemin », etc., etc. Il est donc tout à fait naturel qu'ils aient tenté de dissimuler que la division du travail existe en Russie, qu'ils se soient efforcés d'affaiblir l'importance de ce fait. C'est ainsi que dans son article sur « La division du travail agricole et industriel en Russie » (*Vestnik Evropy*, 1884, n° 7), M.V.V. « nie » qu'en Russie « ce soit le principe de la division sociale du travail qui prédomine » (p. 347) et proclame : « Chez nous, la division du travail n'est pas issue des couches profondes du peuple ; on a cherché à l'introduire de l'extérieur » (p. 338). Quant à M.N.-on, il raisonne de la façon suivante à propos de l'augmentation de quantité de blé mise en vente : « Ce fait pourrait signifier, écrit-il dans ses *Essais*, que le blé qui a été produit est réparti d'une manière plus égale dans l'Etat et que le pêcheur d'Arkhangelsk consomme aujourd'hui le blé de Samara, tandis que l'agriculteur de Samara assaisonne son repas de poisson

* Ainsi, par exemple, I. Stébout, dans ses *Fondements de la culture des champs*, classe les systèmes d'économie agricole selon leur principal produit destiné au marché. Il existe trois systèmes principaux : 1° celui de la culture des champs (culture des céréales, suivant l'expression de A. Skvortsov) ; 2° celui de l'élevage (le principal article destiné au marché est fourni par les produits de l'élevage) et 3° le système industriel (technique, suivant l'expression de A. Skvortsov) ; le principal article destiné au marché est constitué par les produits agricoles soumis à un traitement industriel. Voir A. Skvortsov : *L'influence des transports à vapeur sur l'économie rurale*. Varsovie 1890, pp. 68 et suivantes.

d'Arkhangelsk. *En réalité, il ne se passe rien de pareil* » (*Essais sur notre économie sociale après l'abolition du servage.* St.-Pétersbourg 1893, p. 37). Sans aucune preuve et en dépit de faits que tout le monde connaît, il décrète donc purement et simplement que la division sociale du travail n'existe pas en Russie! Mais si on veut développer la théorie populiste selon laquelle le capitalisme en Russie a un caractère « artificiel », on n'a pas le choix: il faut nier la division sociale du travail qui est le fondement même de toute l'économie marchande ou proclamer qu'elle est « artificielle ».

II. LA POPULATION INDUSTRIELLE S'ACCROÎT AUX DÉPENS DE LA POPULATION AGRICOLE

A l'époque qui précède l'économie marchande, l'industrie de transformation et l'industrie d'extraction, à la tête de laquelle se trouve l'agriculture, sont réunies; avec le développement de l'économie marchande on voit les branches industrielles se détacher l'une après l'autre de l'agriculture. Dans les pays où l'économie marchande est peu développée (ou pas développée du tout), la population est presque entièrement agricole, ce qui d'ailleurs ne veut pas dire qu'elle ne s'occupe que d'agriculture: cela signifie seulement que cette population traite elle-même les produits agricoles, que l'échange et la division du travail sont presque inexistants. Le développement de l'économie marchande signifie donc *eo ipso* qu'une portion sans cesse accrue de la population se détache de l'agriculture, c'est-à-dire que la population industrielle s'accroît aux dépens de la population agricole. « *La nature du mode capitaliste de production entraîne une diminution constante de la population paysanne par rapport à la population non agricole.* Dans l'industrie (au sens étroit du mot), en effet, l'accroissement du capital constant par rapport au capital variable est lié à l'accroissement absolu du capital variable malgré sa diminution relative; tandis que dans l'agriculture, le capital variable nécessaire à l'exploitation d'un terrain déterminé diminue de façon absolue; il ne peut donc s'accroître que dans la mesure où de nouvelles terres sont cultivées, ce qui présuppose à son tour un accroissement plus important encore

de la population non agricole » (*Das Kapital*, III, 2, 177. Trad. russe, p. 526 [18]). On ne saurait donc concevoir le capitalisme sans un accroissement de la population industrielle et commerciale aux dépens de la population agricole, et nul n'ignore que ce phénomène prend un très grand relief dans tous les pays capitalistes. Il est à peine besoin de démontrer que dans la question du marché intérieur ce fait a une énorme importance, car il est indissolublement lié à l'évolution de l'industrie et à l'évolution de l'agriculture ; la formation de centres industriels, leur nombre croissant et l'attraction qu'ils exercent sur la population ne peuvent manquer d'influer profondément sur toute la vie des campagnes et d'entraîner un essor de l'agriculture marchande et capitaliste. Dans leurs développements purement théoriques comme dans leurs raisonnements sur le capitalisme en Russie, les représentants de l'économie populiste ignorent complètement cette loi (au chapitre VIII de notre ouvrage, nous parlerons en détail des particularités que l'on observe dans la façon dont elle se manifeste en Russie). Cette ignorance est tout à fait significative. Le fait que la population abandonne l'agriculture pour l'industrie et les répercussions de ce fait sur l'agriculture, tels sont les petits détails que MM. V.V. et N.-on ont omis dans leurs théories sur le marché intérieur du capitalisme *.

III. LA RUINE DES PETITS PRODUCTEURS

Jusqu'ici, nous nous sommes occupés de l'économie marchande simple. Venons-en maintenant à la production capitaliste ; au lieu de simples producteurs de marchandises, nous aurons donc affaire, d'une part, à des propriétaires de moyens de production et, d'autre part, à des ouvriers salariés qui vendent leur force de travail. Pour que le petit producteur se transforme en ouvrier salarié, il faut qu'il perde ses moyens de production (terre, instruments de tra-

* Dans notre article «Pour caractériser le romantisme économique (Sismondi et nos sismondistes nationaux) » (Œuvres, t. 2, pp. 125-268), nous avons signalé que les romantiques d'Europe occidentale et les populistes russes professaient des vues analogues sur le problème de l'accroissement de la population industrielle.

vail, atelier, etc.), c'est-à-dire qu'il « s'appauvrisse », qu'il soit « ruiné ». On avance l'idée que cette ruine « provoque une diminution du pouvoir d'achat de la population » et « rétrécit le marché intérieur » du capitalisme (voir N.-on, I, ouvrage cité, page 185. *Ibid*, pages 203, 275, 287, 339-340, etc. Ce point de vue est également défendu dans la plupart des écrits de M. V.V.). Nous laisserons de côté toutes les données concrètes qui portent sur le déroulement de ce processus en Russie : ces données, nous les examinerons en détail, dans les chapitres suivants. Pour l'instant, nous considérerons ce problème sous un angle purement théorique, c'est-à-dire que nous considérerons la production de marchandises en général lors de sa transformation en production capitaliste. D'ailleurs, les auteurs que nous avons cités posent eux aussi la question sur le plan théorique puisque de la ruine des petits producteurs (et de ce seul fait) ils concluent au rétrécissement du marché intérieur. Cette conclusion est absolument erronée, seuls les préjugés romantiques des populistes permettent d'expliquer qu'on la retrouve encore dans notre littérature économique (cf. l'article cité en note). Ceux qui défendent cette idée oublient que le fait qu'une partie des producteurs est « libérée » des moyens de production sous-entend nécessairement que ces moyens sont passés en d'autres mains, qu'ils se sont convertis en capital, et que, par conséquent, les nouveaux possesseurs de ces moyens fabriquent sous forme de marchandises les articles qui, auparavant, étaient consommés par le producteur lui-même, c'est-à-dire qu'ils élargissent le marché intérieur ; qu'étant donné qu'ils élargissent leur production ces nouveaux propriétaires présentent au marché de nouvelles demandes d'instruments, de matières brutes, de moyens de transport, etc., ainsi que d'objets de consommation (leur enrichissement entraîne naturellement un accroissement de leur consommation). Ils oublient que ce qui importe pour le marché, ce n'est nullement le bien-être du producteur, mais l'argent dont il dispose ; or, un paysan patriarcal qui auparavant pratiquait essentiellement une économie naturelle peut très bien voir son bien-être diminuer et détenir en même temps une plus grande quantité d'argent : en effet, plus ce paysan est ruiné, plus il est obligé de vendre sa force de travail

et plus est grande la part des moyens de subsistance (même si ces moyens sont plus réduits) qu'il doit se procurer sur le marché. « C'est de cette manière que les moyens de subsistance d'une grande partie de la population rurale se trouvèrent disponibles en même temps qu'elle et qu'ils durent figurer à l'avenir comme élément matériel du capital variable » (capital employé à l'achat de la force de travail) (*Das Kapital*, I, 776). « L'expropriation et l'expulsion d'une partie de la population rurale non seulement rendent disponibles en même temps que les ouvriers leurs moyens de subsistance et de travail pour le capitaliste industriel, mais *créent le marché intérieur*» (*ibid*, 778). On voit donc que du point de vue théorique abstrait, la ruine des petits producteurs dans une société où l'économie marchande et le capitalisme sont en train de se développer a des conséquences exactement opposées à celles que MM. N.-on et V.V. en déduisent: bien loin d'entraîner un rétrécissement du marché intérieur, en effet, elle provoque la formation de ce marché. On sait que ce même M. N.-on qui déclare, a priori, que la ruine des petits producteurs russes entraîne un rétrécissement du marché intérieur n'hésite pas à reproduire les phrases de Marx que nous venons de citer et qui affirment le contraire. (Voir *Essais*, pages 71 et 114). Tout ce que cela prouve, c'est que cet auteur possède la faculté remarquable de se fustiger lui-même à coups de citations du *Capital*.

IV. LA THÉORIE POPULISTE SELON LAQUELLE IL EST IMPOSSIBLE DE RÉALISER LA PLUS-VALUE

La question qui se pose maintenant dans la théorie du marché intérieur est la suivante. On sait que, dans la production capitaliste, la valeur d'un produit se décompose en trois parties: 1° la première compense le capital constant, c'est-à-dire la valeur qui existait déjà précédemment sous forme de matières premières et de matériaux auxiliaires, de machines, d'instruments de production, etc., et qui n'est reproduite que dans une certaine partie du produit fini; 2° la seconde partie compense le capital variable, c'est-à-dire qu'elle couvre les frais d'entretien de l'ouvrier; et enfin, 3° la troisième partie constitue la plus-value

appartenant au capitaliste. En règle générale (comme par exemple, MM. N.-on et V.V.), on admet que la réalisation (c'est-à-dire l'obtention d'un équivalent, l'écoulement sur le marché) des deux premières parties ne pose pas de problème. En effet, disent-ils, la première partie est employée à la production et la seconde à la consommation de la classe ouvrière. Mais, comment se réalise la troisième partie, la plus-value? Cette plus-value, en effet, ne peut tout de même pas être consommée entièrement par les capitalistes! Et nos économistes en arrivent à la conclusion suivante: pour « résoudre la difficulté » que présente la réalisation de la plus-value, il est nécessaire d'« acquérir un marché extérieur ». (N.-on, *Essais*, II[e] partie, paragraphe XV en général et page 205 en particulier; V.V., « La suralimentation du marché en marchandises » dans *Otétchestvennyé Zapiski*, 1883, et *Esquisses d'économie théorique*, St.-Pétersbourg 1895, pp. 179 et suivantes.) Selon nos auteurs, un marché extérieur est une nécessité pour une nation capitaliste car c'est le seul moyen qui permette aux capitalistes de réaliser leurs produits. En Russie, le marché intérieur se rétrécit par suite de la ruine de la paysannerie et du fait qu'il est impossible de réaliser la plus-value sans marché extérieur. Or, le marché extérieur est inaccessible pour un pays jeune qui s'est engagé trop tard dans la voie du développement capitaliste. Par conséquent, le capitalisme russe est mort-né et inconsistant: du moins les populistes affirment-ils que leurs considérations *a priori* (erronées sur le plan théorique) suffisent à en apporter la preuve.

Au moment où il développait ses raisonnements sur la réalisation, M. N.-on songeait apparemment à la doctrine mise au point par Marx sur ce problème (encore que dans ce passage des *Essais*, Marx n'est pas mentionné une seule fois). Mais cette doctrine, il ne l'a absolument pas comprise et, ainsi que nous allons le voir, il l'a déformée au point de la rendre méconnaissable. Cela explique un phénomène curieux, à savoir que pour l'essentiel, les thèses de N.-on coïncident avec celles de M. V.V. qu'on ne saurait pourtant accuser de ne pas comprendre la théorie, puisque ce serait lui faire la plus grande injustice que de le soupçonner, ne fût-ce qu'un instant, d'en avoir la moindre connaissance. Nos deux auteurs exposent leurs doctrines comme s'ils

étaient les premiers à aborder ce sujet, comme s'ils étaient arrivés « par leur propre intelligence » à certaines solutions ; tous deux ignorent de la manière la plus majestueuse tout ce qu'ont dit les vieux économistes sur ce problème, et reprennent les vieilles erreurs qui ont été amplement réfutées dans le IIe livre du *Capital* *. Ils ramènent tout le problème de la réalisation du produit à la réalisation de la plus-value, et visiblement ils considèrent que la réalisation du capital constant ne présente pas de difficulté. C'est de cette thèse puérile et profondément erronée que découlent toutes les autres erreurs de la théorie populiste de la réalisation. En fait, ce qui est difficile dans le problème de la réalisation, c'est précisément d'expliquer la réalisation du capital constant. Pour être réalisé, en effet, le capital constant doit être réintroduit dans la production, ce qui ne peut s'effectuer directement que pour le capital dont le produit consiste en moyens de production. Mais si le produit qui compense la partie constante du capital consiste en objets de consommation, il est impossible de l'introduire directement dans la production ; il faut qu'il y ait *échange* entre la section de la production sociale qui fabrique les moyens de production, et celle qui fabrique les objets de consommation. C'est justement là que réside toute la difficulté, que nos économistes *ne remarquent même pas*. Somme toute, M. V.V. raisonne comme si le but de la production capitaliste était non pas l'accumulation, mais la consommation ; il énonce gravement qu'« une masse d'objets matériels, dépassant la capacité de consommation de l'organisme » (sic) « tombe à un moment donné de son développement » (l.c., p. 149) « entre les mains d'une minorité » ; que « l'excédent de produit est dû non pas à la modestie et à la tempérance des fabricants, mais au fait que l'organisme humain est limité, qu'il n'est pas élastique (!!) et

* Particulièrement frappante est l'audace de M. V.V. qui dépasse toutes les limites permises en littérature. Après avoir exposé sa doctrine et fait preuve d'une ignorance totale du livre II du *Capital* qui justement traite de la réalisation, M. V.V. déclare sans sourciller que c'est précisément de la théorie de Marx qu'il « s'est servi pour ses constructions »!! (*Esquisses d'économie théorique*, esquisse III. « La loi capitaliste (sic) de la production, de la répartition et de la consommation », p. 162.)

que ses facultés de consommation ne peuvent s'accroître aussi rapidement que la plus-value » (*ibid.*, p. 161). M. N.-on, quant à lui, essaye de faire accroire qu'il ne considère pas la consommation comme le but de la production capitaliste et qu'il tient compte du rôle et de l'importance des moyens de production dans le problème de la réalisation. En fait, il n'a absolument pas compris le processus de la circulation et de la reproduction du capital social dans son ensemble et il s'est embrouillé dans toute une série de contradictions. Ces contradictions (pages 203-205 des *Essais*), nous ne les analyserons pas en détail : ce serait une tâche trop ingrate (qui a d'ailleurs déjà été en partie menée à bien par M. Boulgakov * dans son livre *Les marchés sous le régime de la production capitaliste*, Moscou 1897, pages 237-245). En outre, pour justifier l'appréciation que nous avons portée sur les raisonnements de M. N.-on, il suffit d'analyser sa conclusion finale disant que le marché extérieur constitue le moyen de résoudre la difficulté que présente la réalisation de la plus-value. En adoptant cette thèse (qui en fait n'est rien d'autre qu'une répétition de celle de M. V.V.), M. N.-on montre sans aucune équivoque qu'il n'a absolument rien compris ni à la réalisation du produit dans la société capitaliste (c'est-à-dire à la théorie du marché intérieur), ni au rôle du marché extérieur. Ne faut-il pas être, en effet, complètement dénué de bon sens pour introduire le marché extérieur dans le problème de la « réalisation » ? Le problème de la réalisation se pose ainsi : comment trouver sur le marché pour chaque partie du produit capitaliste, en tant que valeur (capital constant, capital variable et plus-value) et en tant que forme matérielle (moyens de production, objets de consommation et, en particulier, objets de première nécessité et objets de luxe), une autre partie du produit susceptible de la remplacer. Il est évident que quand on s'occupe de ce problème, il faut faire abstraction du commerce extérieur car, si on l'introduit, non seule

* Il n'est pas superflu de rappeler au lecteur d'aujourd'hui que M. Boulgakov, de même que MM. Strouvé et Tougan-Baranovski que nous citons fréquemment plus loin, ont essayé d'être marxistes en 1899. Maintenant, de « critiques de Marx », ils se sont bien tranquillement métamorphosés en vulgaires économistes bourgeois. (*Note de la 2e édition* [10].)

ment on ne fait pas avancer la solution d'un pouce mais on l'éloigne même, le problème se trouvant alors posé non plus pour un seul pays mais pour plusieurs. Le même M. N.-on, qui a découvert que le marché extérieur constituait le moyen de « résoudre la difficulté que présente la réalisation de la plus-value » tient, par exemple, le raisonnement suivant à propos du salaire : avec une partie du produit annuel que les producteurs directs, les ouvriers, reçoivent sous forme de salaire, « on ne peut tirer de la circulation que la partie des moyens de subsistance, qui, en valeur, équivaut à la somme globale du salaire » (p. 203). Mais alors, lui demanderons-nous : comment savez-vous que les capitalistes d'un pays donné produiront exactement la quantité (et la qualité) de moyens de subsistance qui peut être réalisée par les salaires? Comment savez-vous que s'il en est ainsi on peut se passer du marché extérieur? Il est évident qu'il n'en sait rien et qu'il a tout simplement écarté le problème du marché extérieur. Quand on raisonne sur la réalisation du capital variable, en effet, ce qui importe, c'est qu'une partie du produit soit remplacée par une autre et on ne se préoccupe absolument pas de savoir si ce remplacement se fait dans le cadre d'un seul pays ou de deux. Mais dès qu'il s'agit de la plus-value, notre économiste abandonne cette prémisse indispensable et, au lieu de résoudre le problème, il nous parle du marché extérieur, ce qui revient tout bonnement à l'esquiver. L'écoulement même du produit sur le marché extérieur demande explication, c'est-à-dire qu'il faut trouver un équivalent à la partie du produit que l'on écoule ainsi, une autre partie du produit capitaliste susceptible de remplacer la première. Voilà pourquoi, quand il analyse le problème de la réalisation, Marx dit qu'il ne faut pas s'occuper du marché extérieur, du commerce extérieur, car « l'introduction du commerce extérieur dans l'analyse de la valeur des produits, annuellement reproduite, ne peut que créer de la confusion sans apporter aucun élément nouveau soit au problème, soit à sa solution (*Das Kapital*, Livre II, p. 469) [20]. «MM. V.V. et N.-on ont imaginé qu'ils donnaient une appréciation profonde des contradictions du capitalisme, en indiquant les difficultés que comporte la réalisation de la plus-value. En réalité, ils jugeaient ces contradictions

d'une façon très superficielle, car si l'on veut parler des « difficultés » de la réalisation, des crises qui en découlent, etc., il faut reconnaître que ces « difficultés » sont non seulement possibles, mais nécessaires pour toutes les parties du produit capitaliste, et non pour la seule plus-value. Les difficultés de ce genre, qui dépendent de la répartition disproportionnée des différentes branches de la production, surgissent sans cesse, non seulement lors de la réalisation de la plus-value, mais aussi lors de la réalisation du capital variable et du capital constant; non seulement dans la réalisation du produit en objets de consommation, mais aussi lors de la réalisation en moyens de production. Sans ces « difficultés » et ces crises, il ne pourrait y avoir en général de production capitaliste, production des producteurs isolés pour un marché mondial inconnu d'eux.

V. LES THÈSES DE A. SMITH SUR LA PRODUCTION ET LA CIRCULATION DE TOUT LE PRODUIT SOCIAL DANS LA SOCIÉTÉ CAPITALISTE ET LA CRITIQUE DE CES THÈSES PAR MARX

Pour nous orienter dans la théorie de la réalisation, il nous faut remonter à Adam Smith, qui a posé les fondements d'une théorie erronée sur ce problème, théorie qui a régné sans partage dans l'économie politique avant Marx. A. Smith divisait le prix de la marchandise en deux parties seulement: le capital variable (le salaire, selon sa terminologie) et la plus-value (il ne mettait pas ensemble le « profit » et la « rente », si bien qu'au total il comptait en fait trois parties) *. Il divisait de la même façon l'ensemble des marchandises, tout le produit annuel de la société, qu'il considérait directement comme le «revenu » des deux classes

* Adam Smith. *An Inquiry into the nature and causes of the wealth of nations*, 4e édition, 1801, vol. 1, p. 75. Livre I: « Des causes qui ont accru la force productive du travail et de l'ordre naturel, suivant lequel les produits du travail se répartissent entre les différentes catégories du peuple », chap. 6: « Des parties constituantes du prix des marchandises ». Trad. russe de Bibikov (St.-Pb. 1866), t. I, p. 171.

de cette société, à savoir les ouvriers et les capitalistes (employeurs et propriétaires terriens chez Smith *).

Sur quoi donc se fonde-t-il en omettant la troisième partie constituante de la valeur, le capital constant? Adam Smith en effet a certainement vu cette partie, il ne pouvait faire autrement. Mais il a admis qu'elle aussi se réduisait au salaire et à la plus-value. Voici quel est son raisonnement: « Dans le prix du blé, par exemple, la première partie paie la rente du propriétaire terrien; la seconde paie les salaires ou l'entretien de l'ouvrier, ainsi que des bêtes de trait employées à produire ce blé; la troisième, paie le profit du fermier. Apparemment, c'est de ces trois parties que se compose, directement ou en dernière analyse, le prix total du blé. On pourrait peut-être penser qu'une quatrième partie est nécessaire pour compenser le capital du fermier ou l'usure de ses bêtes de travail et de ses autres instruments agricoles. Mais il ne faut pas oublier que dans une exploitation le prix de chacun des instruments, celui d'un cheval de trait par exemple, est lui-même formé de ces trois parties » (à savoir: rente, profit et salaire). « Le prix du grain peut donc remplacer et le prix et les frais d'entretien du cheval: dans sa totalité, il ne s'en décompose pas moins toujours, immédiatement ou en dernière analyse, en ces mêmes trois éléments: rente foncière, travail et profit **. Marx qualifie cette théorie de Smith d'« effarante » [21]. « Sa preuve, écrit-il, n'est rien d'autre que la répétition pure et simple d'une seule et même affirmation » (II, p. 366). En fait, il « nous renvoie de Ponce à Pilate » (I.B., 2. Aufl., p. 612) [22]. Quand il dit que le prix des instruments se compose *lui aussi* de ces trois parties, Smith oublie de compter le prix des moyens de production qui sont utilisés pour fabriquer ces instruments. Son erreur, qui consiste à éliminer du prix du produit la partie constante du capital, s'explique par l'idée fausse qu'il se fait (de même que les économistes qui l'ont suivi) de l'accumulation dans l'économie capitaliste, c'est-à-dire de l'élargissement de la production, de la transformation de la plus-value en capital. Là encore, A. Smith omettait le capital constant:

* *L.c.*, I, p. 78. Trad. russe, I, p. 174.
** *L.c.*, v. I, pp. 75-76. Trad. russe, I, p. 171.

il pensait que la partie de la plus-value qui est accumulée, transformée en capital, était consommée entièrement par les ouvriers-producteurs, c'est-à-dire qu'elle était entièrement consacrée aux salaires alors qu'en réalité, elle est consacrée au capital constant (instruments de production, matières premières et auxiliaires), et aux salaires. Dans le livre Ier du *Capital* (VIIe section, « Le procès d'accumulation », chap. 22 : « La transformation de la plus-value en capital », paragraphe 2. « Fausse interprétation de la reproduction élargie chez les théoriciens de l'économie politique ») où il critique cette conception de Smith (qui était également celle de Ricardo, de Mill, etc.) Marx fait cette remarque : dans le livre II, écrit-il, « il sera démontré que le dogme de A. Smith, qu'il a légué à tous ses successeurs, a empêché l'économie politique de saisir le mécanisme même le plus élémentaire du procès de reproduction sociale » (I, 612). Si A. Smith est tombé dans cette erreur, c'est parce qu'il a confondu la valeur du produit avec la valeur nouvellement créée : cette dernière se décompose effectivement en capital variable et en plus-value. Mais la valeur du produit, elle, comprend en plus le capital constant. Cette erreur a déjà été dénoncée dans l'analyse de la valeur faite par Marx, qui a établi une distinction entre le travail abstrait créant la nouvelle valeur, et le travail concret, utile, qui reproduit sous la nouvelle forme d'un produit utile, la valeur préexistante [23].

Ce qu'il faut expliquer avant tout, quand on veut résoudre le problème du revenu national dans la société capitaliste, c'est le processus de la reproduction et de la circulation de tout le capital social. Il est très intéressant de noter que lorsqu'il s'est occupé de ce problème du revenu national, A. Smith n'a pu maintenir sa théorie erronée qui exclut le capital constant du produit total du pays. Il écrit, en effet : « Ce qui constitue le revenu brut (*gross revenue*) de tous les habitants d'un grand pays, c'est la masse totale du produit annuel de leur terre et de leur travail ; ce qui constitue leur revenu net *(neat revenue)* c'est ce qui leur reste, déduction faite des frais d'entretien d'abord de leur capital fixe, en second lieu de leur capital circulant ; c'est-à-dire que le revenu net est constitué de ce qu'ils peuvent convertir en stock, en vue de la consommation

directe, ou dépenser pour les moyens de subsistance, les commodités ou les amusements sans toucher à leur capital » (A. Smith, livre II: *De la nature, de l'accumulation et de l'emploi des stocks*, chap. II, vol. II, p. 18, trad. russe, II, p. 21). Nous voyons donc que A. Smith inclut le capital dans le revenu brut de la société et qu'il le distingue des objets de consommation (= revenu net) alors qu'il l'excluait du produit total du pays et qu'il affirmait que le capital se décomposait en salaire, profit et rente, c'est-à-dire en revenus (nets). C'est à cette contradiction que Marx prend Smith en défaut: comment le *capital* peut-il être dans le *revenu*, si le *capital n'a pas été dans le produit*? (Cf. *Das Kapital*, II, p. 355) [24]. Sans s'en rendre compte, A. Smith est donc en train d'admettre que la valeur du produit total est composée non seulement du capital variable et de la plus-value, mais aussi du capital constant (soit trois parties). Dans la suite de son raisonnement, il se heurte à une autre catégorie qui a une énorme importance dans la théorie de la réalisation. « Il est évident, écrit-il, que toutes les dépenses qui sont consacrées à l'entretien du capital fixe doivent être éliminées du revenu net de la société. Les matières nécessaires pour maintenir en bon état les machines, les instruments industriels, les bâtiments d'exploitation, etc., *pas plus que le produit du travail nécessaire pour donner à ces matières une forme convenable, ne peuvent jamais faire partie du revenu net.* Il est vrai que le prix de ce travail, lui, peut faire partie du revenu net, puisque les ouvriers qui l'effectuent peuvent placer la valeur totale de leur salaire dans le fonds de consommation direct. » Mais, dans les autres formes de travail, « ce n'est pas seulement le prix, c'est également le produit qui prend place dans le fonds de consommation directe: le prix du travail entre dans le fonds des ouvriers et le produit dans le fonds des autres personnes » (Adam Smith, *ibid*). On voit que A. Smith sentait jusqu'à un certain point qu'il était nécessaire de distinguer deux types de travail: le travail qui fournit les objets de consommation pouvant entrer dans le revenu net et le travail qui fournit « les machines, les instruments industriels, les bâtiments d'exploitation, etc. », c'est-à-dire des objets qui ne peuvent en aucun cas s'intégrer à la consommation individuelle. De là à admettre que si on veut

expliquer la réalisation, il faut absolument distinguer deux formes de consommation: la consommation individuelle et la consommation productive (destinée à la production), il n'y a qu'un pas. C'est parce qu'il a corrigé les deux erreurs de Smith (l'exclusion du capital constant de la valeur du produit et la fusion entre la consommation individuelle et la consommation productive) que Marx a pu mettre sur pied sa remarquable théorie de réalisation du produit social dans la société capitaliste.

Par contre, les autres économistes qui se placent entre Smith et Marx ont tous repris à leur compte l'erreur de Smith *. De ce fait, ils n'ont pu progresser d'un seul pas. Nous reparlerons par la suite de la confusion qui règne dans les théories du revenu. C'est ainsi que dans le débat qui s'était institué entre Ricardo, Say, Mill, etc., d'une part, et Malthus, Sismondi, Chalmers, Kirchmann, etc., de l'autre, sur la possibilité d'une surproduction générale des marchandises, les deux camps sont restés sur le terrain de la théorie erronée de Smith. Comme le fait justement remarquer M. Boulgakov, « ce débat ne pouvait aboutir qu'à une logomachie vide et scolastique, puisque la base sur laquelle il s'était engagé était fausse et le problème lui-même était mal formulé. » (L.c., p. 21. Voir l'exposé de cette logomachie chez Tougan-Baranovski: *Les crises industrielles*, etc., St.-Pétersbourg, 1894, pp. 377-404).

VI. LA THÉORIE DE LA RÉALISATION CHEZ MARX

De ce qui précède, il ressort tout naturellement que les prémisses fondamentales sur lesquelles repose la théorie de Marx sont constituées par les deux thèses suivantes. Première: l'ensemble du produit d'un pays capitaliste, de même que chaque produit isolé, se décompose en ces trois parties: 1. capital constant; 2. capital variable; 3. plus-value. Pour qui est familier avec l'analyse du processus de pro-

* Ricardo, par exemple, affirmait: « Le produit total du sol et du travail de chaque pays se décompose en trois parties: l une est consacrée au salaire, l'autre au profit et la troisième à la rente ». (Œuvres, traduction russe de Siber, St.-Pb., 1882, p. 221.)

duction du capital, donnée dans le livre Ier du *Capital* de Marx, cette thèse est évidente. Deuxième: il est nécessaire de distinguer deux grandes sections dans la production capitaliste, à savoir: (section I) la production des moyens de production, des objets qui servent à la consommation productive, c'est-à-dire qui sont destinés à la production, qui sont consommés non par les hommes, mais par le capital, et (section II) la production des moyens de consommation, c'est-à-dire des objets destinés à la consommation individuelle.

«Dans cette seule subdivision, il y a plus de sens théorique que dans toutes les disputes antérieures relativement à la théorie des marchés» (Boulgakov, loc. cit., 27). On peut se demander pourquoi une telle division des produits, selon leur forme naturelle, est justement nécessaire maintenant que nous analysons la reproduction du capital social, alors que dans l'analyse de la production et de la reproduction du capital individuel nous nous sommes passés d'une telle division, en négligeant absolument la question de la forme naturelle du produit? En quoi sommes-nous fondés d'introduire la question de la forme naturelle de produit dans nos recherches théoriques sur l'économie capitaliste, entièrement fondée sur la valeur d'échange du produit? C'est que, lors de l'analyse de la production du capital individuel, la question de savoir où et comment le produit est vendu, où et comment les ouvriers achètent les objets de consommation et les capitalistes les moyens de production, a été écartée parce qu'elle n'apportait rien à cette analyse, et n'avait rien à voir avec elle. Il suffisait alors d'examiner la question de la valeur des différents éléments de la production et celle du résultat de la production. La question, maintenant, est justement de savoir où les ouvriers et les capitalistes prendront les objets nécessaires à leur consommation, où les capitalistes prendront les moyens de production; comment le produit fabriqué pourra couvrir toutes les demandes et permettra d'élargir la production. Par conséquent, nous avons affaire, ici, à un «remplacement non seulement de la valeur, mais de matière» (*Stoffersatz*, *Das Kapital*, Livre II, 389 [25]) et il est donc absolument nécessaire de distinguer entre les produits qui jouent un rôle absolument différent dans l'économie sociale.

Dès l'instant où l'on tient compte de ces thèses fondamentales, la question de la réalisation du produit social dans la société capitaliste ne présente plus de difficultés. Supposons, pour commencer, la reproduction simple, c'est-à-dire la répétition du procès de production à l'échelle antérieure, l'absence d'accumulation. Il est évident que le capital variable et la plus-value de la section II (existant sous forme d'objets de consommation) se trouvent réalisés par la consommation individuelle des ouvriers et des capitalistes de cette section (car la reproduction simple suppose que l'ensemble de la plus-value est consommée et qu'aucune de ses parties n'est transformée en capital). Poursuivons. Le capital variable et la plus-value existant sous forme de moyens de production (section I), pour être réalisés, doivent être échangés contre des objets de consommation pour les capitalistes et les ouvriers occupés à la fabrication des moyens de production. Mais, d'autre part, le capital constant existant sous forme d'objets de consommation (section II) ne peut être réalisé autrement que par l'échange contre des moyens de production, afin d'être réinvesti dans la production l'année suivante. Nous obtenons ainsi l'échange du capital variable et de la plus-value existant dans les moyens de production contre le capital constant existant dans les objets de consommation: les ouvriers et les capitalistes (de la section des moyens de production) reçoivent ainsi des moyens de subsistance alors que les capitalistes (de la section des objets de consommation) écoulent leur produit et reçoivent le capital constant nécessaire à une nouvelle production. Dans les conditions de la reproduction simple, ces parties échangées doivent être égales entre elles: le montant du capital variable et de la plus-value, existant dans les moyens de production, doit être égal au capital constant existant dans les objets de consommation. Par contre, si l'on suppose une reproduction à échelle élargie, c'est-à-dire si l'on suppose l'accumulation, la première grandeur doit être supérieure à la seconde, car il doit y avoir un excédent des moyens de production, afin de permettre la *nouvelle* production. Revenons toutefois à la reproduction simple. Il nous restait encore une partie du produit social qui n'était pas réalisée: le capital constant existant dans les moyens de production. On le réalise en partie par échan-

ges intervenant entre capitalistes appartenant à cette section (par exemple: la houille est échangée contre du fer, car chacun de ces produits représente un matériau ou un instrument nécessaires à la production de l'autre), et en partie par son utilisation directe dans la production (exemple: du charbon extrait pour être utilisé dans la même entreprise extrayant le charbon; du grain dans l'agriculture, etc.). En ce qui concerne l'accumulation, elle trouve son origine — nous l'avons vu — dans l'excédent des moyens de production (provenant de la plus-value des capitalistes de cette section), excédent qui exige également la transformation en capital d'une partie de la plus-value existant dans les objets de consommation. Nous considérons superflu d'examiner en détail comment cette production supplémentaire se combinera avec la reproduction simple. L'examen spécial de la théorie de la réalisation n'entre pas dans nos intentions; pour expliquer l'erreur des économistes populistes et pour permettre d'en tirer certaines conclusions théoriques au sujet du marché intérieur, ce qui vient d'être dit suffit *.

En ce qui concerne la question qui nous intéresse ici, celle du marché intérieur, la conclusion principale à tirer de la théorie de la réalisation de Marx est la suivante: l'accroissement de la production capitaliste et, par voie de conséquence, celui du marché intérieur, concerne moins les objets de consommation que les moyens de production. En d'autres termes, l'accroissement des moyens de production dépasse celui des objets de consommation. Nous avons vu en effet que le capital constant existant dans les objets

* Cf. *Das Kapital*, II. Band, III. Abschn. [26], où l'on étudie en détail l'accumulation, la division des objets de consommation en objets de première nécessité et en objets de luxe, la circulation monétaire, l'usure du capital fixe, etc. Pour le lecteur qui n'a pas la possibilité de se familiariser avec le livre II du *Capital*, on peut recommander l'exposé de la théorie marxiste de la réalisation dans le livre de M. Boulgakov cité plus haut. L'exposé de M. Boulgakov est plus satisfaisant que celui de M. Tougan-Baranovski (*Les Crises industrielles*, pp. 407-438) qui s'écarte d'une façon extrêmement malheureuse de Marx en établissant ses schémas et qui explique insuffisamment la théorie marxiste; il est meilleur également que celui de M. Skvortsov (*Les fondements de l'économie politique*, St.-Pétersbourg, 1898, pp. 281-295) qui soutient des conceptions erronées sur les problèmes très importants du profit et de la rente.

de consommation (section II) est échangé contre le capital variable + la plus-value existant dans les moyens de production (section I). Mais, selon la loi générale de la production capitaliste, le capital constant s'accroît plus vite que le capital variable. Par conséquent, le capital constant existant dans les objets de consommation doit augmenter plus vite que le capital variable et la plus-value existant dans les objets de consommation, et le capital constant existant dans les moyens de production doit augmenter plus vite encore, dépassant l'accroissement du capital variable (+ la plus-value) existant dans les moyens de production, aussi bien que l'accroissement du capital constant existant dans les objets de consommation. La section de la production sociale qui fabrique les moyens de production doit donc grandir plus vite que celle qui fabrique les objets de consommation. Ainsi, l'extension du marché intérieur pour le capitalisme est, jusqu'à un certain point, « indépendante » de l'accroissement de la consommation individuelle, s'effectuant plutôt au compte de la consommation productive. Mais il serait erroné de comprendre cette « indépendance » dans le sens d'une séparation totale de la consommation productive et de la consommation individuelle : la première peut et doit augmenter plus vite que la seconde (c'est à cela que se limite son « indépendance »), mais il va de soi que, finalement, la consommation productive reste liée à la consommation individuelle. Marx dit à ce sujet : « Comme nous avons vu au livre II, section III, une circulation continuelle se fait entre capital constant et capital constant... » (Marx songe au capital constant existant dans les moyens de production et qui se réalise par des échanges entre capitalistes de la même section) « ... cette circulation est d'abord indépendante de la consommation individuelle dans la mesure où elle n'y entre pas ; néanmoins, elle est définitivement limitée par cette dernière parce que la production de capital constant ne se fait jamais pour elle-même, mais uniquement parce qu'il s'en utilise davantage dans les sphères de production qui produisent pour la consommation individuelle » (*Das Kapital*, III, 1, 289. Trad. russe, p. 242) [27].

Cette consommation accrue du capital constant n'est rien d'autre que le niveau élevé, exprimé en termes de

valeur d'échange, atteint par le développement des forces productives, car la partie principale des «moyens de production» qui se développent rapidement se compose de matières premières, de machines, d'instruments, de bâtiments et de toutes les autres installations nécessaires à la grande production et spécialement à la production des machines. Il est donc tout à fait naturel que la production capitaliste, qui a développé les forces productives de la société et créé la grande production et l'industrie des machines, se caractérise par l'extension particulière de ce secteur de la richesse sociale qui se compose des moyens de production... « Ce qui, à ce propos (c'est-à-dire justement en ce qui concerne la fabrication des moyens de production), distingue la société capitaliste du sauvage ne réside pas, comme le pense Senior, dans le fait que le sauvage a le privilège et la particularité de dépenser pendant un certain temps son travail sans qu'il lui procure de revenu, c'est-à-dire de produit convertible en moyens de consommation. La différence consiste en ceci :

a) La société capitaliste emploie une plus grande part de son travail annuel disponible à la production de moyens de production (donc le capital constant) qui ne peuvent se résoudre en revenu ni sous la forme de salaire, ni sous celle de plus-value, mais qui peuvent uniquement faire fonction de capital ;

b) Lorsque l'homme primitif fait des arcs, des flèches, des marteaux en silex, des haches, des paniers, etc., il sait très bien qu'il n'a pas employé son temps à la production de moyens de consommation, mais qu'il s'est pourvu en moyens de production, et rien de plus » (*Das Kapital*, II, 436. Trad. russe, 333) [28]. Ce net sentiment de ses rapports avec la production s'est perdu dans la société capitaliste en raison du fétichisme qui lui est propre et qui présente les rapports sociaux entre les hommes sous forme de rapports entre produits, par suite de la transformation de chaque produit en marchandise fabriquée pour un consommateur inconnu et destinée à être réalisée sur un marché inconnu. Et c'est parce que le *genre* d'objet qu'il fabrique est absolument indifférent à chaque producteur particulier — chaque produit « rapporte » — que ce point de vue superficiel, individuel, est devenu celui des théoriciens économistes

à l'égard de l'ensemble de la société et les a empêchés de comprendre le processus de reproduction du produit social total dans l'économie capitaliste.

Ce développement de la production (et, par suite, du marché intérieur lui aussi) essentiellement dans le domaine des moyens de production semble paradoxal et constitue, sans doute aucun, une contradiction. C'est une véritable « production pour la production », c'est un élargissement de la production sans élargissement correspondant de la consommation. Mais ce n'est pas là une contradiction dans la doctrine, mais dans la vie elle-même ; c'est précisément une contradiction qui correspond à la nature même du capitalisme et aux autres contradictions de ce système d'économie sociale. Cet élargissement de la production sans élargissement correspondant de la consommation correspond justement à la mission historique du capitalisme et à sa structure sociale spécifique : la première consiste à développer les forces productives de la société ; la seconde exclut l'utilisation de ces conquêtes techniques par la masse de la population. Il existe une contradiction indéniable entre la tendance illimitée à élargir la production, tendance propre au capitalisme, et la consommation limitée des masses populaires (limitée en raison de leur situation de prolétaires). C'est précisément cette contradiction que constate Marx dans les thèses que citent si volontiers les populistes pour justifier leurs conceptions sur la réduction du marché intérieur, sur le caractère non progressiste du capitalisme, etc. Voici quelques-unes de ces thèses : « Contradiction dans le mode de production capitaliste : les ouvriers, en tant qu'acheteurs de marchandises, sont importants pour le marché. Mais, à les considérer comme vendeurs de leur marchandise — la force de travail,— la société capitaliste tend à les réduire au minimum du prix » (*Das Kapital*, II, 303 [29]).

« ... Les conditions de la réalisation... n'ont pour la limite que les proportions respectives des diverses branches de production et la capacité de consommation de la société... Mais, plus la force productive se développe, plus elle entre en conflit avec la base étroite sur laquelle sont fondés les rapports de consommation » (*ibid.* III, 1, 225-226) [30]. « Les limites qui servent de cadre infranchissable à la conser-

vation et à la mise en valeur de la valeur-capital reposent sur l'expropriation et l'appauvrissement de la grande masse des producteurs; elles entrent donc sans cesse en contradiction avec les méthodes de production que le capital doit employer nécessairement pour sa propre fin, et qui tendent à promouvoir un accroissement illimité de la production, un développement inconditionné des forces productives sociales du travail, à faire de la production une fin en soi... Si donc le mode de production capitaliste est un moyen historique de développer la force productive matérielle et de créer le marché mondial correspondant, il représente en même temps une contradiction permanente entre cette tâche historique et les rapports de production sociaux qui lui correspondent » (III, 1, 232. Trad. russe, p. 194) [31]. « La raison ultime de toute véritable crise demeure toujours la pauvreté et la limitation de la consommation des masses, en face de la tendance de la production capitaliste à développer les forces productives comme si elles n'avaient pour limite que la capacité de consommation absolue de la société *. » (III, 2, 21. Trad. russe, 395) [33].

Dans toutes ces thèses, on constate la contradiction indiquée plus haut entre la tendance illimitée à accroître la production et la consommation limitée, et rien de plus **.

---

* C'est justement ce passage que cite le célèbre (célèbre à la manière d'Érostrate) Ed. Bernstein dans ses *Prémisses du socialisme* (*Die Voraussetzungen*, etc., Stuttgart 1899, p. 67) [32]. Bien entendu, notre opportuniste, qui tourne le dos au marxisme pour revenir à la vieille économie bourgeoise, s'est empressé de déclarer que c'est là une contradiction dans la théorie des crises de Marx, que cette conception-là de Marx « ne se distingue guère de la théorie des crises de Rodbertus ». La seule « contradiction » qui existe, en fait, est celle qui oppose les prétentions de Bernstein, d'une part, à son inconcevable éclectisme et à son refus de comprendre la théorie de Marx, d'autre part. On peut mesurer à quel point Bernstein n'a pas compris la théorie de la réalisation lorsqu'on examine cette réflexion véritablement curieuse où il dit que l'énorme accroissement de la masse du surproduit devrait *nécessairement* signifier l'accroissement du nombre des possédants (ou l'amélioration du bien-être des ouvriers), car, voyez-vous, les capitalistes eux-mêmes, et leurs « serviteurs » (*sic!* pp. 51-52) ne peuvent «consommer» tout le surproduit! (*Note de la 2e édition.*)

** Erronée également est l'opinion de M. Tougan-Baranovski qui pense que Marx, en établissant ces thèses, entre en contradiction avec sa propre analyse de la réalisation (*Mir Bojii*, 1898, n° 6,

Il n'y a rien de plus insensé que de déduire de ces passages du *Capital* que Marx n'admettait soi-disant pas la possibilité de réaliser la plus-value dans la société capitaliste, qu'il expliquait les crises par la sous-consommation, etc. L'analyse de la réalisation chez Marx a montré qu'en fin de compte « la circulation entre capital constant et capital constant est limitée par la consommation individuelle », mais la même analyse a montré le caractère véritable de cette « limitation » [34]; elle a montré que les objets de consommation jouent un rôle mineur dans la formation du marché intérieur comparativement aux moyens de production. En outre, il n'y a rien de plus inepte que de déduire des contradictions du capitalisme son impossibilité, son caractère non progressiste, etc., c'est tout simplement chercher loin d'une réalité, désagréable, certes, mais indubitable, un refuge dans les régions célestes des rêveries romantiques. La contradiction qui existe entre la tendance à l'extension illimitée de la production et la consommation limitée n'est pas la seule contradiction du capitalisme, qui ne peut d'ailleurs exister et se développer sans contradictions. Les contradictions du capitalisme témoignent de son caractère passager dans l'histoire, mettent en lumière les conditions et les causes de sa décomposition et de sa transformation en une forme supérieure, mais elles n'excluent ni la possibilité du capitalisme, ni son caractère progressiste par rapport aux systèmes d'économie sociale qui l'ont précédé *.

VII. LA THÉORIE DU REVENU NATIONAL

Maintenant que nous avons exposé les thèses fondamentales de la théorie de la réalisation de Marx, il nous reste à montrer à quel point elle est importante pour la théorie de la « consommation », de la « répartition » et du « revenu »

---

p. 123, dans l'article: « Capitalisme et marché »). Il n'y a aucune contradiction chez Marx, car dans l'analyse de la réalisation le lien entre la consommation productive et la consommation individuelle est aussi indiqué.

* Cf. *Pour caractériser le romantisme économique. Sismondi et nos sismondistes nationaux.* (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2.—*N.R.*)

de la nation. Tous ces problèmes, le dernier surtout, ont été jusqu'ici une véritable pierre d'achoppement pour les économistes. Plus on en parlait, plus on en écrivait, et plus augmentait la confusion qui découle de l'erreur fondamentale de A. Smith. Voici quelques exemples de cette confusion.

Il est intéressant de noter, par exemple, que pour l'essentiel Proudhon a fait la même erreur, et qu'il s'est contenté de formuler l'ancienne théorie de façon un peu différente. Il dit en effet:

« *A* (c'est-à-dire tous les propriétaires, entrepreneurs et capitalistes) commence une entreprise avec 10 000 francs, paie cette somme d'avance aux ouvriers qui, en échange, doivent fabriquer des produits; après avoir converti ainsi son argent en marchandises, *A* doit une fois la production finie, au bout d'un an par exemple, convertir de nouveau les marchandises en argent. A qui vendra-t-il sa marchandise? Aux ouvriers naturellement, puisqu'il n'y a que deux classes dans la société: les entrepreneurs d'un côté et les ouvriers de l'autre. Ces ouvriers, qui ont reçu 10 000 francs pour le produit de leur travail à titre de salaire, subvenant à leurs stricts besoins vitaux, doivent toutefois payer maintenant plus de 10 000 francs pour le surplus perçu par *A*, à titre d'intérêt et autres profits qu'il escomptait au début de l'année: ces 10 000 francs, l'ouvrier ne peut les couvrir qu'en empruntant, ce qui le plonge dans des dettes sans cesse croissantes et dans la misère. De deux choses l'une: ou bien l'ouvrier peut consommer 9 quand il a produit 10, ou bien il ne rembourse à l'entrepreneur que son salaire, mais alors c'est l'entrepreneur qui fait faillite et tombe dans la misère, car il ne touche pas les intérêts du capital qu'il est tenu lui-même de payer. (Diehl. *Proudhon*, II, 200, d'après le recueil l'*Industrie*. Articles du *Handwörterbuch der Staatswissenschaften* *. M. 1896, p. 101.)

Le lecteur voit donc que Proudhon se heurte à la même difficulté que MM. V.V. et N.-on; lui non plus ne voit pas comment on peut réaliser la plus-value. Simplement, il a utilisé une formule un peu particulière pour exprimer cette difficulté. Sa formule particulière ne fait d'ailleurs que le

* *Dictionnaire de sciences politiques.* (*N.R.*)

rapprocher davantage de nos populistes: tout comme Proudhon, ces derniers considèrent que c'est précisément dans la réalisation de la plus-value (des intérêts ou du profit, selon la terminologie de Proudhon) que réside la « difficulté », sans voir qu'étant donné la confusion qu'ils ont héritée des anciens économistes, ils sont dans l'impossibilité d'expliquer non seulement la réalisation de la plus-value, mais également celle du *capital constant*, c'est-à-dire que leur « difficulté » aboutit à une incompréhension de l'ensemble du processus de la réalisation du produit dans la société capitaliste.

A propos de cette « théorie » de Proudhon, Marx fait cette remarque sarcastique:

« Proudhon traduit son incapacité à comprendre ce problème » (à savoir: la réalisation du produit dans la société capitaliste) « et l'exprime dans cette formule absurde: *L'ouvrier ne peut pas racheter son propre produit* *, parce que celui-ci contient l'intérêt qu'il faut ajouter au « prix de revient ». (*Das Kapital*, III, 2, 379. La traduction russe, p. 698, comporte des erreurs) [35].

Et Marx reproduit une remarque dirigée contre Proudhon par un certain Forcade, économiste vulgaire, qui « généralise, à juste titre, la difficulté que Proudhon n'avait envisagée que d'un point de vue étroit ». Forcade disait notamment que le prix des marchandises comprend non seulement un excédent sur le salaire, le profit, mais également une part qui compense le capital constant. Par conséquent, concluait-il contre Proudhon, le capitaliste ne peut pas non plus acheter de nouvelles marchandises, avec son profit (Forcade, loin de résoudre le problème, ne l'a même pas compris).

Rodbertus, lui non plus, n'a rien apporté sur ce problème. Bien qu'il ait affirmé avec beaucoup d'insistance que « le revenu est formé de la rente foncière, du profit du capital et du salaire » **, il n'est absolument pas parvenu à comprendre le concept de « revenu ». Dans son exposé des tâches que devrait résoudre l'économie politique si elle

---

* En français dans le texte. (*N.R.*)

** Dr. Rodbertus-Jagetzow. *Zur Beleuchtung der sozialen Frage.* Berlin 1875, S. 72 u. ff. (*N.R.*)

suivait « une méthode juste » (l. c., p. 26), il écrit à propos de la répartition du produit national: « Une véritable science de l'économie *nationale* (souligné par Rodbertus) devrait montrer que dans l'ensemble du produit national il y a toujours une partie qui est destinée à *compenser* le capital employé à la production ou usé, et une autre, destinée à satisfaire les besoins immédiats de la société et de ses membres et constituée par le *revenu national* » (*ibid.*, page 27). Mais bien que le rôle d'une véritable science soit de montrer cela, la « science » de Rodbertus, elle, n'a rien montré du tout. Le lecteur peut voir en effet que Rodbertus s'est contenté de répéter mot pour mot les thèses d'Adam Smith sans même s'apercevoir apparemment que c'est précisément là que le problème commençait. Quels sont donc les ouvriers qui « compensent » le capital national? Comment se réalise leur produit? Sur tous ces problèmes, il ne dit absolument rien. Dans les thèses spéciales qui résument sa théorie (diese neue Theorie, die ich der bisherigen gegenüberstelle *, p. 32), il commence par dire à propos de la répartition du produit national que « la rente » (on sait que par ce terme Rodbertus entendait ce que l'on a l'habitude d'appeler la plus-value) « et le salaire sont, par conséquent, les parties constituantes du produit pour autant qu'il forme le revenu » (p. 33). Cette réserve très importante devait l'amener au problème essentiel: il vient de dire, en effet, que par revenu on entend les objets qui servent à satisfaire « les besoins immédiats ». Il y a donc des produits qui ne servent pas à la consommation individuelle. Comment sont-ils réalisés? Mais Rodbertus ne remarque pas le point obscur qui se trouve ici; il s'empresse d'oublier ses réserves et d'affirmer sans équivoque que « *le produit est divisé en trois parties* » (salaire, profit et rente) (pp. 49-50, etc.). On voit donc, qu'en fait, il reprend à son compte la théorie d'Adam Smith avec son erreur fondamentale et que, pour ce qui concerne la question du revenu, il n'explique absolument rien. Il promettait de nous donner une nouvelle théorie de la *répartition du revenu*

* Cette nouvelle théorie que j'oppose à celles qui ont existé jusqu'ici. (*N.R.*)

national * complète et meilleure: en fait, sa promesse n'était qu'une phrase creuse. La vérité, c'est que sur ce sujet, Rodbertus n'a pas fait progresser la théorie d'un pas. Pour voir à quel point ses idées sur le « revenu » sont confuses, il suffit de lire les raisonnements interminables qu'il développe dans la quatrième lettre sociale à von Kirchman (*Das Kapital*, Berlin ** 1884) où il se demande s'il faut compter *l'argent* dans le revenu national, si le salaire est pris sur le capital ou sur le revenu, etc. Pour reprendre le mot d'Engels, tous ces raisonnements « sont du domaine de la scolastique » (Vorwort *** au livre II du *Capital*, p. XXI). **** [36]

Dans les idées des économistes sur le revenu national, la confusion la plus totale continue à régner. C'est ainsi par exemple que dans un article sur les « Crises » paru dans le *Handwörterbuch der Staatswissenschaften* (recueil cité, p. 81), où il parle de la réalisation du produit dans la société capitaliste (au § 5 — « répartition »), Herkner trouve que le raisonnement de K. G. Rau est « juste ». Pourtant ce dernier ne fait que reprendre l'erreur de Smith consistant à partager tout le produit de la société en revenus. Quant à R. Meyer, il cite dans un article consacré au « revenu » (*ibid.*, p. 283 et suivantes) les définitions confuses de A. Wagner (qui lui aussi reprend l'erreur de A. Smith) et il avoue franchement qu'« il est difficile de distinguer le revenu du capital », et que « le plus difficile est la distinction à faire entre le rapport (Ertrag) et le revenu (Einkommen) ».

Nous voyons par conséquent que les économistes qui ont fait et font encore de longs discours sur l'attention insuffisante accordée par les classiques (et par Marx) à la

* *Ibid.*, p. 32: « ...bin ich genötigt, der vorstehenden Skizze einer besseren Methode auch noch eine vollständige, solcher besseren Methode entsprechende Theorie, wenigstens der *Verteilung des Nationalprodukts*, hinzuzufügen » (« ...je suis obligé d'ajouter au présent essai d'une meilleure méthode aussi une théorie complète et répondant à cette meilleure méthode au moins sur la *répartition du produit national* ». (*N.R.*)

** *Le Capital*, Berlin. (*N.R.*)

*** Préface. (*N.R.*)

**** Aussi K. Diehl a-t-il entièrement tort, lorsqu'il dit que Rodbertus a formulé « une nouvelle théorie de la répartition du revenu » (Handwörterbuch der Staatswissenschaften. Art. « Rodbertus », t. V, p. 448.)

« répartition » et à la « consommation » n'ont absolument pas pu expliquer les problèmes essentiels de la « répartition » et de la « consommation ». Cela est normal, car on ne peut parler de la « consommation » si on n'a pas compris le processus de reproduction de l'ensemble du capital social et de récupération des diverses parties constitutives du produit social. Cet exemple prouve une fois de plus à quel point il est absurde de considérer à part la « répartition » et la « consommation », comme s'il s'agissait de branches indépendantes de la science, correspondant à des processus et à des phénomènes autonomes de la vie économique. L'objet de l'économie politique, ce n'est nullement la « production » mais les rapports sociaux existant entre les hommes dans le domaine de la production, la structure sociale de la production. Si on explique et si on analyse à fond ces rapports sociaux, on détermine du *même coup* la place que chacune des classes occupe dans la production et, par conséquent, la part de la consommation nationale qui lui revient. Et la solution du problème devant laquelle s'est arrêtée l'économie politique classique, et que n'ont pas fait avancer d'une ligne tous les spécialistes de la « répartition » et de la « consommation » — cette solution a été donnée par la théorie qui précisément touche de près aux classiques et qui mène jusqu'au bout l'analyse de la production du capital, individuel et social.

Le problème du « revenu national » et de la « consommation nationale » est absolument insoluble si on le considère à part et ne faisant qu'engendrer une infinité de raisonnements, définitions et classifications scolastiques. Mais ce problème est entièrement résolu quand le processus de production du capital social total a été analysé. Bien plus, il cesse de constituer un problème particulier à partir du moment où on a montré quel est le rapport entre la consommation nationale et le produit national et où on a expliqué la réalisation de chacun des éléments de ce produit. Il ne reste qu'à *donner un nom* à ces différents éléments.

« Si l'on ne veut pas s'embarrasser de difficultés inutiles, il faut distinguer le rapport brut (Rohertrag) et rapport net du revenu brut et du revenu net.

Le rapport brut ou produit brut c'est tout le produit reproduit...

Le revenu brut est la portion de valeur et la partie du produit brut dont cette portion de valeur est la mesure (Bruttoprodukts oder Rohprodukts) qui subsistent après déduction de la totalité de la production de la portion de valeur et de la partie du produit dont elle est la mesure qui remplace le capital constant avancé et consommé dans la production. Le revenu brut est donc égal au salaire (ou à la partie du produit destinée à redevenir la recette de l'ouvrier) + le profit + la rente. Le revenu net, par contre, c'est la plus-value, donc le surproduit qui demeure après déduction du salaire; il représente effectivement la plus-value réalisée par le capital et qu'il faut partager avec les propriétaires fonciers; il représente le surproduit dont cette plus-value est la mesure.

...A considérer le revenu de la société tout entière, le revenu national se compose de salaire, plus profit, plus rente, c'est-à-dire du revenu brut. Néanmoins ceci est encore une abstraction, étant donné que toute la société capitaliste se place à un point de vue capitaliste; elle considère par conséquent que seul le revenu se résolvant en profit et en rente est du revenu net » (III, 2, 375-376. Trad. russe, pp. 695-696). [37]

On voit donc qu'en expliquant le processus de la réalisation, Marx a, du même coup, expliqué le problème du revenu, qu'il a résolu la principale difficulté qui empêchait d'y voir clair, à savoir : comment « le revenu de l'un devient-il capital pour l'autre »? comment le produit qui consiste en objets de consommation individuelle et qui se décompose entièrement en salaire, profit et rente, peut-il renfermer en plus la partie constante du capital, qui ne peut jamais être un revenu? L'analyse de la réalisation dans la 3e partie du livre II du *Capital* a entièrement résolu ces questions, et dans la partie finale du livre III du *Capital* qui est consacrée au problème des « revenus », Marx n'avait plus qu'à donner leurs noms aux divers éléments du produit social et qu'à se référer à cette analyse du livre II *.

* Cf. *Das Kapital*, III, 2, VII. Abschnitt: « Die Revenuen », chap.. 49. « Zur Analyse des Produktionsprozesses » (trad. russe pp. 688-706). Ici Marx indique également les circonstances qui avaient empêché jusqu'alors les économistes de comprendre ce processus (pp. 379-382. Trad. russe, pp. 698-700) [38].

VIII. POURQUOI LE MARCHÉ EXTÉRIEUR EST-IL NÉCESSAIRE À UNE NATION CAPITALISTE

A propos de la théorie de la réalisation du produit dans la société capitaliste, théorie qui vient d'être exposée, une question peut se poser: n'est-elle pas en contradiction avec la thèse selon laquelle une nation capitaliste ne peut se passer de marché extérieur?

Il ne faut pas oublier que l'analyse ci-dessus de la réalisation du produit dans la société capitaliste partait de l'hypothèse qu'il n'y avait pas de commerce extérieur; cette hypothèse avait déjà été mentionnée précédemment ainsi que sa *nécessité* dans une analyse de ce genre. Il était évident que l'importation et l'exportation des produits n'auraient fait qu'embrouiller la question sans contribuer le moins du monde à son éclaircissement. L'erreur de MM. V.V. et N.-on consiste à faire intervenir le marché extérieur *pour expliquer* la réalisation de la plus-value: n'expliquant rien du tout, ce renvoi au marché extérieur ne fait que masquer leurs erreurs théoriques; cela, d'une part. D'autre part, il leur permet, grâce à ces « théories » erronées, d'éluder la nécessité *d'expliquer* ce fait qu'est le développement du marché intérieur pour le capitalisme russe *. Pour eux, le « marché extérieur » n'est qu'une simple échappatoire qui estompe le développement du capitalisme (et, par conséquent, du marché) à l'intérieur du pays, échappatoire d'autant plus commode qu'elle les dispense de la nécessité de considérer les faits qui témoignent de la conquête des marchés extérieurs par le capitalisme russe **.

La nécessité du marché extérieur pour un pays capitaliste n'est pas du tout déterminée par les lois de la réalisation du produit social (et de la plus-value, en particulier),

---

* M. Boulgakov remarque fort justement dans le livre déjà cité: « Jusqu'à présent, l'accroissement de la production cotonnière, prévue pour le marché paysan, se poursuit sans interruption; par conséquent, la réduction absolue de la consommation nationale... » (dont parle M.N.-on) « n'est concevable que théoriquement » (pp. 214-215).

** Volguine. *La justification du populisme dans les ouvrages de M. Vorontsov*, St.-Pétersbourg 1896, pp. 71-76 [39].

mais, en premier lieu, par le fait que le capitalisme n'est que le résultat d'une *circulation* des marchandises largement développée qui dépasse les limites d'un Etat. C'est pourquoi il est impossible d'imaginer une nation capitaliste sans commerce extérieur, et une telle nation n'existe d'ailleurs pas.

Comme le lecteur peut le constater, cette cause est de caractère historique. Et les populistes n'auraient pas pu s'en débarrasser par quelques phrases rebattues sur « l'impossibilité pour les capitalistes de consommer la plus-value ». Il leur aurait fallu considérer — s'ils avaient vraiment voulu poser la question du marché extérieur — l'histoire du développement du commerce extérieur, l'histoire du développement de la circulation des marchandises. Et, après avoir examiné cette histoire, il leur aurait été naturellement impossible de présenter le capitalisme comme une déviation accidentelle.

En second lieu, la correspondance existant entre les différentes parties de la production sociale (pour la valeur et la forme naturelle) que suppose nécessairement la théorie de la reproduction du capital social et qui, en fait, n'est établie que comme la moyenne d'une série d'oscillations constantes, cette correspondance se trouve constamment violée dans la société capitaliste en raison de l'isolement des différents producteurs qui travaillent pour un marché inconnu. Les différents secteurs de l'industrie qui se servent mutuellement de « marché », ne se développent pas d'une manière uniforme, mais se dépassent mutuellement, et l'industrie la plus développée cherche un marché extérieur. Cela ne signifie nullement « qu'il est impossible à une nation capitaliste de réaliser la plus-value » comme nos populistes sont prêts à le conclure d'un air profond. Cela n'indique que la disproportion existant dans le développement des différentes productions. Avec une *autre* répartition du capital national, la même quantité de produits pourrait être réalisée à l'intérieur du pays. Mais, pour que le capital abandonne un secteur de l'industrie pour passer dans un autre, il faut qu'il y ait crise dans le premier; et quelles raisons peuvent empêcher les capitalistes menacés d'une telle crise de rechercher un marché extérieur? De rechercher des subventions et des primes facilitant l'exportation, etc.?

En troisième lieu, la loi des modes de production précapitalistes consiste dans la répétition du processus de production à l'échelle antérieure, sur la base technique antérieure; c'est ce qui se passe pour l'économie seigneuriale basée sur la corvée, pour l'économie naturelle des paysans, pour la production artisanale. Par contre, la loi de la production capitaliste, c'est la transformation constante des modes de production et l'accroissement illimité de l'échelle de la production. Dans les anciens modes de production, les unités économiques pouvaient subsister pendant des siècles, sans changer ni de caractère, ni de volume, sans sortir des limites du fief seigneurial, du village ou du petit marché voisin pour les artisans ruraux ou les petits industriels (ce qu'on appelait les *koustaris* *). L'entreprise capitaliste, au contraire, dépasse inévitablement les limites de la commune, du marché local, de la région et enfin de l'Etat. Et comme l'isolement et le particularisme des Etats se trouvent déjà détruits par la circulation des marchandises, la tendance naturelle de toute branche d'industrie capitaliste l'amène à la nécessité « de rechercher un marché extérieur ».

Ainsi la nécessité de rechercher un marché extérieur ne démontre nullement la carence du capitalisme, comme se plaisent à l'imaginer les économistes populistes. Tout au contraire, cette nécessité montre clairement l'œuvre historique progressiste du capitalisme qui détruit l'isolement, le particularisme des systèmes économiques dans le passé (et, par voie de conséquence, l'étroitesse de la vie intellectuelle et politique) et qui réunit tous les pays du monde en un seul tout économique.

Nous voyons donc que les deux dernières causes de la nécessité du marché extérieur sont, une fois encore, des causes de caractère historique. Pour les comprendre, il faut analyser chacune des branches de l'industrie en particulier, son développement à l'intérieur du pays, sa transformation en secteur capitaliste, bref, il faut examiner les *faits* relatifs au développement du capitalisme dans le pays; il n'est donc pas étonnant que nos populistes profitent de l'occa-

* Artisans à domicile. (*N.R.*)

sion pour éluder ces faits sous le couvert de phrases sans valeur (et qui ne veulent rien dire), sur l'« impossibilité » du marché intérieur comme du marché extérieur.

CONCLUSION DU PREMIER CHAPITRE

Nous résumerons maintenant les thèses théoriques exposées plus haut, et qui se rapportent directement au problème du marché intérieur.

1° Le facteur fondamental dans la création du marché intérieur (c'est-à-dire dans le développement de la production marchande et du capitalisme) est la division sociale du travail. Elle consiste en ce que les différents genres de traitement des matières premières (et des différentes opérations intervenant dans ce traitement) se détachent successivement de l'agriculture et constituent des secteurs indépendants de l'industrie qui échangent leurs produits (devenus désormais des *marchandises*) contre les produits agricoles. De cette manière, l'agriculture elle-même devient industrie (c'est-à-dire production de marchandises) et le même processus de spécialisation s'y accomplit.

2° La conclusion immédiate qui découle de la thèse précédente, c'est la loi de toute économie marchande en développement, et à plus forte raison de l'économie capitaliste : à savoir que la population industrielle (c'est-à-dire non agricole) grandit plus vite que la population agricole, et détourne toujours plus de monde de l'agriculture vers l'industrie de transformation.

3° La séparation du producteur direct d'avec les moyens de production, c'est-à-dire son expropriation, qui marque le passage de la simple production marchande à la production capitaliste (et qui constitue la condition indispensable de ce passage), *crée* le marché intérieur. Le processus de *création* du marché intérieur s'opère dans deux directions : d'une part, les *moyens de production*, dont le petit producteur est « libéré », se transforment en capital dans les mains de leur nouveau détenteur, servent à la production de marchandises et, par voie de conséquence, deviennent eux-mêmes marchandises. Ainsi, même la reproduction simple de ces moyens de production exige désormais qu'ils soient achetés (auparavant ces moyens de production étaient

en majorité reproduits sous leur forme naturelle et en partie confectionnés à domicile), c'est-à-dire qu'elle offre un marché pour les moyens de production ; enfin, le produit lui-même, fabriqué maintenant à l'aide de ces moyens de production, se transforme à son tour en marchandise. D'autre part, les *moyens de subsistance*, pour ce petit producteur, deviennent des éléments matériels du capital variable, c'est-à-dire de la somme d'argent dépensée par le chef d'entreprise (peu importe qu'il soit cultivateur, entrepreneur, exploitant forestier, fabricant, etc.) pour le salaire de ses ouvriers. Ainsi, ces moyens de subsistance se transforment maintenant également en marchandise, c'est-à-dire créent un marché intérieur pour les objets de consommation.

4° La réalisation du produit dans la société capitaliste (et, par conséquent, la réalisation de la plus-value) ne peut être expliquée si l'on ne tire pas au clair les points suivants, à savoir : a) que le produit social, tout comme le produit individuel, se décompose, au point de vue de la valeur, en trois parties et non en deux (capital constant + capital variable + plus-value, et non en capital variable + plus-value, comme l'ont enseigné avant Marx, Adam Smith et toute l'économie politique postérieure, et b) qu'il doit être divisé, du point de vue de sa forme naturelle, en deux grandes sections : moyens de production (consommation productive) et objets de consommation (consommation individuelle). Ayant établi ces principes théoriques fondamentaux, Marx a entièrement expliqué le processus de réalisation du produit en général, et de la plus-value en particulier, dans la production capitaliste, et a mis en évidence qu'il était absolument erroné de faire intervenir le marché extérieur dans le problème de la réalisation.

5° La théorie de la réalisation de Marx a élucidé également le problème de la consommation nationale et du revenu national.

Il ressort avec évidence de ce qui précède que le problème du marché intérieur en tant que problème particulier, isolé, indépendant du degré de développement du capitalisme, n'existe absolument pas. C'est justement pour cette raison que la théorie de Marx ne pose jamais ni nulle part ce problème isolément. Le marché intérieur apparaît lorsque apparaît l'économie marchande ; il est créé par le développement

de cette économie marchande et le degré même atteint par la division sociale du travail détermine l'importance de ce développement ; il s'étend lorsque l'économie marchande passe des produits à la force de travail, et c'est seulement dans la mesure où cette dernière se transforme en marchandise que le capitalisme embrasse toute la production du pays, en se développant surtout grâce à la production des moyens de production qui, dans la société capitaliste, occupent une place de plus en plus importante. Le « marché intérieur » du capitalisme est créé par le capitalisme lui-même qui, en se développant, approfondit la division sociale du travail et divise les producteurs directs en capitalistes et en ouvriers. Le degré de développement du marché intérieur est celui du développement du capitalisme dans le pays. Il est faux de poser la question des limites du marché intérieur indépendamment de la question du degré de développement du capitalisme (comme le font les économistes populistes).

C'est pourquoi la question de la formation du marché intérieur pour le capitalisme russe se ramène à la question suivante : comment et dans quelle direction se développent les différents aspects de l'économie nationale russe? En quoi consistent les liens et l'interdépendance unissant ces différents aspects?

Les chapitres qui suivent sont consacrés à l'examen des données qui permettent de répondre à ces questions.

CHAPITRE II

LA DÉCOMPOSITION DE LA PAYSANNERIE

Nous avons vu que le processus de dissociation des petits agriculteurs en employeurs et ouvriers agricoles constitue la base sur laquelle se forme le marché intérieur dans la production capitaliste. Il n'est guère d'ouvrage traitant de la situation économique de la paysannerie russe après l'abolition du servage qui ne signale ce qu'on appelle la « différenciation » de la paysannerie. Notre tâche est donc d'en étudier les principaux traits et d'en situer l'importance. Nous utiliserons, dans l'exposé qui va suivre, les recensements par foyers de la statistique des zemstvos [40].

I. LA STATISTIQUE DES ZEMSTVOS POUR LA NOUVELLE-RUSSIE [41]

Dans son ouvrage : *L'économie paysanne de la Russie méridionale* (Moscou 1891) [42], M. Postnikov a rassemblé et analysé les éléments statistiques pour la province de Tauride, et en partie pour celles de Kherson et d'Iékatérinoslav. Cet ouvrage doit être placé au premier rang parmi ceux qui traitent de la décomposition de la paysannerie, aussi jugeons-nous nécessaire de classer les données recueillies par M. Postnikov d'après le système que nous avons adopté et en les complétant parfois par certaines données empruntées aux recueils des zemstvos. Les statisticiens des zemstvos de Tauride groupent les foyers paysans d'après la surface ensemencée, procédé très judicieux qui permet

de se faire une idée exacte *de l'économie* de chaque groupe, puisque la culture extensive des céréales prédomine dans cette contrée. Voici les chiffres généraux sur les groupes économiques de la paysannerie en Tauride *.

Groupes de paysans	*Pour le district du Dniepr* — Par foyer: foyers en %	Individus des deux sexes Travailleurs (hommes)	*Pour les trois districts*: foyers en %	Moyenne de la surface ensemencée par foyer en déciatines	Surface totale ensemencée en déciatines	Même chose en % par rapport au total		foyers en %
I. N'ensemençant pas	9	4,6 1,0	7,5	—	—	—		
II. Ensemençant jusqu'à 5 déc.	11	4,9 1,1	11,7	3,5	34 070	2,4	12,1	40,2
III. Ensemençant de 5 à 10 déc.	20	5,4 1,2	21	8,0	140 426	9,7		
IV. Ensemençant de 10 à 25 déc.	41,8	6,3 1,4	39,2	16,4	540 093	37,6	37,6	39,2
V. Ensemençant de 25 à 50 déc.	15,1	8,2 1,9	16,9	34,5	494 095	34,3	50,3	20,6
VI. Ensemençant plus de 50 déc.	3,1	10,1 2,3	3,7	75,0	230 583	16,0		
Total	100	6,2 1,4	100	17,1	1 439 267	100		

La disproportion quant à la répartition des surfaces ensemencées est considérable: les 2/5 de la totalité des foyers (environ 3/10 de la population, l'effectif de la famille étant ici inférieur à la moyenne) détiennent près de 1/8 des surfaces cultivées: ils appartiennent au groupe pauvre, ensemençant peu, incapable de satisfaire à ses besoins avec ses revenus agricoles. Ensuite, le groupe moyen embrasse de même environ 2/5 de la totalité des foyers; le revenu qu'ils tirent de la terre leur permet de couvrir leurs dépenses moyennes (M. Postnikov estime que pour couvrir les frais moyens d'une famille il faut de 16 à 18 déciatines de surfa-

* Ces chiffres se rapportent principalement aux trois districts continentaux du Nord de la province de Tauride: ceux de Berdiansk, de Mélitopol et du Dniepr, ou bien à ce dernier seulement.

ce cultivée). Enfin la paysannerie aisée (environ 1/5 des foyers et 3/10 de la population) détient plus de la moitié des emblavures, et la moyenne de la surface ensemencée par foyer montre nettement le caractère « commercial », marchand, de l'agriculture dans ce groupe. Pour déterminer exactement les proportions de l'agriculture marchande dans les différents groupes, M. Postnikov emploie le procédé suivant : dans l'ensemble de la surface ensemencée par exploitation, il distingue la surface alimentaire (dont le produit est destiné à l'entretien de la famille et des ouvriers agricoles), la surface fourragère (pour l'entretien du bétail) et la surface d'exploitation (production des semences, surface bâtie, etc.), déterminant ainsi la surface *marchande ou commerciale*, dont les produits sont destinés à la vente. Il se trouve que, dans le groupe ensemençant de 5 à 10 déciatines, 11,8% seulement de la surface cultivée donnent une production marchande ; au fur et à mesure que la surface ensemencée augmente (de groupe en groupe), cette proportion s'élève comme suit : 36,5% — 52% — 61%. Donc, la paysannerie aisée (les deux groupes supérieurs) se livre à l'agriculture marchande qui lui rapporte par an de 574 à 1 500 roubles de revenu brut en espèces. Cette agriculture marchande se transforme déjà en agriculture capitaliste, puisque la surface ensemencée des paysans aisés excède la norme de travail d'une famille (c'est-à-dire la quantité de terre qu'une famille peut cultiver par ses propres moyens), ce qui les oblige à *recourir à la main-d'œuvre salariée* : dans les trois districts septentrionaux de la province de Tauride, la paysannerie aisée embauche, d'après les estimations de l'auteur, plus de 14 000 ouvriers ruraux. Au contraire, la paysannerie pauvre « fournit des ouvriers » (plus de 5 000), c'est-à-dire qu'elle vend sa force de travail : dans le groupe ensemençant de 5 à 10 déciatines, par exemple, l'agriculture ne rapporte en espèces qu'un revenu de 30 roubles environ par foyer *. Nous observons donc ici

* M. Postnikov observe très justement qu'en réalité la différence entre les groupes, d'après le revenu en argent fourni par la terre, est beaucoup plus appréciable. En effet, dans ses calculs, il admet : 1° un rendement identique et 2° un prix identique du blé vendu, tandis qu'en réalité les paysans aisés ont de meilleures récoltes et vendent leur blé à des prix plus avantageux.

le processus de formation du marché intérieur dont il est question dans la théorie de la production capitaliste: le « marché intérieur » s'accroît, d'un côté, grâce à la transformation en marchandise du produit de l'agriculture marchande, du type « entreprise »; et, d'un autre côté, grâce à la transformation en marchandise de la force de travail que vend la paysannerie nécessiteuse.

Afin d'étudier de plus près ce phénomène, voyons la situation de chacun des groupes de la paysannerie. Commençons par le groupe supérieur. Voici les chiffres concernant l'étendue des terres en sa possession ou en sa jouissance:

District du Dniepr, province de Tauride

Déciatines de labour par foyer

Foyers par groupes	Lots communautaires	Terre achetée	Terre affermée	Total
I. N'ensemençant pas	6,4	0,9	0,1	7,4
II. Ensemençant jusqu'à 5 déc.	5,5	0,04	0,6	6,1
III. Ensemençant de 5 à 10 déc.	8,7	0,05	1,6	10,3
IV. Ensemençant de 10 à 25 déc.	12,5	0,6	5,8	18,9
V. Ensemençant de 25 à 50 déc.	16,6	2,3	17,4	36,3
VI. Ensemençant plus de 50 déc.	17,4	30,0	44,0	91,4
En moyenne	11,2	1,7	7,0	19,9

On voit donc que les paysans aisés, tout en étant les mieux pourvus en lots communautaires [43], détiennent aussi de nombreuses terres achetées et affermées et se transforment en petits propriétaires et fermiers *. La location de

* Notons que la quantité relativement importante de terres achetées chez les paysans qui n'ensemencent pas est due au fait que ce groupe comprend les boutiquiers, les propriétaires d'entreprises industrielles, etc. La statistique des zemstvos confond habituellement ces « paysans » avec les agriculteurs. Défaut sur lequel nous reviendrons plus loin.

17 à 44 déciatines coûte par an, au tarif local, de 70 à à 160 roubles environ. Il est évident qu'il s'agit là d'une opération commerciale: la terre devient marchandise, « une machine à faire de l'argent ».

Examinons maintenant les données relatives au cheptel vif et mort:

Foyer par groupes	*Pour trois districts de la province de Tauride* — Têtes de bétail par foyer			*District du Dniepr* — Matériel par foyer		
	Bêtes de trait	Autres	Total	Foyers sans bêtes de trait en %	Matériel de transport	Instruments aratoires
I. N'ensemençant pas	0,3	0,8	1,1	80,5	—	—
II. Ensemençant jusqu'à 5 déc.	1,0	1,4	2,4	48,3	—	—
III. Ensemençant de 5 à 10 déc.	1,9	2,3	4,2	12,5	0,8	0,5
IV. Ensemençant de 10 à 25 déc.	3,2	4,1	7,3	1,4	1,0	1,0
V. Ensemençant de 25 à 50 déc.	5,8	8,1	13,9	0,1	1,7	1,5
VI. Ensemençant plus de 50 déc.	10,5	19,5	30,0	0,03	2,7	2,4
En moyenne	3,1	4,5	7,6	15,0		

[1] Matériel de transport : charrettes, télègues, fourgons, etc. Instruments aratoires : charrues, brise-mottes (polysocs), etc.

Les paysans aisés se trouvent ainsi bien mieux pourvus en matériel que les paysans pauvres et même moyens. Il suffit de jeter un coup d'œil sur ce tableau pour se rendre compte à quel point sont fictifs les chiffres « moyens » qu'on aime tant manipuler chez nous quand il s'agit de la « paysannerie ». A l'agriculture marchande, la bourgeoisie paysanne joint l'élevage marchand, notamment celui des brebis à grosse laine. Quant au cheptel mort, citons encore les données relatives aux instruments perfectionnés que

nous empruntons aux recueils statistiques des zemstvos *: sur le nombre total des moissonneuses et faucheuses (3 061), 2 841, soit 92,8%, sont détenues par la bourgeoisie paysanne (1/5 de la totalité des foyers).

On conçoit donc que la *technique agricole* des paysans aisés soit sensiblement au-dessus de la moyenne (exploitation plus étendue, matériel plus abondant, disponibilités de fonds plus grandes, etc.). Les paysans aisés « font leurs semailles plus vite, profitent mieux du beau temps, couvrent leurs semences d'une terre plus humide », récoltent en temps opportun; aussitôt le blé amené, ils le battent, etc. On conçoit aussi que les frais de production des produits agricoles diminuent (par unité de produit) à mesure qu'augmente l'étendue de l'exploitation. M. Postnikov démontre cette thèse avec force détails, au moyen du calcul suivant: il détermine le nombre de bras (ouvriers salariés compris), de bêtes de travail, d'instruments, etc., par 100 déciatines de surface ensemencée dans les divers groupes. Il se trouve que ce nombre diminue à mesure qu'augmente l'étendue de l'exploitation. Ainsi, dans le groupe qui ensemence jusqu'à 5 déciatines, on compte par 100 déciatines de terre communautaire 28 ouvriers, 28 bêtes de trait, 4,7 charrues et brise-mottes et 10 charrettes, tandis que dans le groupe ensemençant plus de 50 déciatines, on ne compte que 7 ouvriers, 14 bêtes de trait, 3,8 charrues et brise-mottes, 4,3 charrettes. (Nous omettons les chiffres plus détaillés pour tous les groupes et renvoyons ceux qui s'y intéressent au livre de M. Postnikov.) La conclusion générale de l'auteur est la suivante: « A mesure qu'augmente l'étendue de l'exploitation et des labours, les frais d'entretien de la force de travail (hommes et bêtes) — dépense capitale dans l'agriculture — diminuent progressivement, et, dans les groupes qui ensemencent beaucoup, ils sont par déciatine ensemencée près de deux fois inférieurs à ceux des groupes de faible surface de labours » (p. 117 de l'ouvrage cité). M. Postnikov attache à très juste titre une grande importance à cette loi de la plus grande productivité et, par suite,

* *Recueil de renseignements statistiques sur le district de Mélitopol.* Simféropol 1885. (T.I. *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Tauride*) [44].— *Recueil de renseignements statistiques sur le district du Dniepr.* T. II. Simféropol 1886.

de la plus grande stabilité des grosses exploitations paysannes; il la démontre au moyen de données très détaillées concernant non seulement la Nouvelle-Russie, mais encore les provinces centrales de Russie *. Par conséquent, plus la production marchande pénètre l'agriculture, plus s'accusent la concurrence entre les agriculteurs, la lutte pour la terre, la lutte pour l'indépendance économique, et plus doit s'affirmer cette loi qui conduit à l'éviction de la paysannerie moyenne et pauvre par la bourgeoisie paysanne. Notons simplement que le progrès technique dans l'agriculture s'exprime différemment en fonction du système agricole, du mode de culture des champs. Si dans la culture des céréales et l'exploitation extensive, ce progrès peut s'exprimer par une simple extension de la surface ensemencée et une réduction du nombre des bras, du bétail, etc., par unité de surface ensemencée, dans l'élevage ou dans les cultures industrielles, où est appliquée la culture intensive, le même progrès peut se traduire, par exemple, dans une culture des rhizocarpées qui demande un plus grand nombre de bras par unité de surface ensemencée, ou dans un élevage de vaches, une culture de plantes fourragères, etc., etc.

* « La statistique des zemstvos montre de toute évidence que plus l'exploitation paysanne est étendue, moins elle demande de matériel, de bras et de bêtes de trait pour une même superficie de terre arable » (p. 162 de l'ouvrage cité).

Il est intéressant de noter comment cette loi s'est répercutée dans les développements de M. V.V. Dans l'article cité plus haut (*Vestnik Evropy*, 1884, n° 7), il fait ce parallèle: dans la zone des terres noires du Centre on trouve chez les paysans un cheval pour 5-7-8 déciatines de labour, alors que « d'après les règles de l'assolement triennal », il faut un cheval pour 7 à 10 déciatines (« Calendrier » de Bataline). « Aussi, l'absence de chevaux chez une partie de la population de cette région de la Russie doit-elle être considérée, jusqu'à un certain point, comme un rétablissement de la proportion normale entre la quantité de bêtes de travail et la superficie à labourer » (art. cité, p. 346). Ainsi, la ruine de la paysannerie mène au progrès de l'agriculture. Si M. V.V. n'avait pas seulement porté son attention sur le côté agronomique, mais aussi sur le côté économique et social de ce processus, il aurait pu s'apercevoir que c'était un progrès de l'agriculture capitaliste puisque « le rétablissement de la proportion normale » entre bêtes de travail et terre arable est obtenu soit par les propriétaires fonciers acquérant du matériel, soit par les paysans ensemençant de grandes surfaces, c'est-à-dire par la bourgeoisie paysanne.

A la caractéristique du groupe supérieur de la paysannerie, il faut ajouter un emploi répandu du travail salarié. Voici les chiffres relatifs à trois districts de la province de Tauride :

Foyers par groupes	Exploitations louant des ouvriers agricoles en %	La part des surfaces ensemencées dans chaque groupe en %	
I. N'ensemençant pas	3,8	—	
II. Ensemençant jusqu'à 5 déciatines	2,5	2	
III. » de 5 à 10 »	2,6	10	
IV. » de 10 à 25 »	8,7	38	
V. » de 25 à 50 »	34,7	34	50
VI. » de plus de 50 »	64,1	16	
Total	12,9	100	

Dans l'article cité, M. V.V. raisonne de la façon suivante : il établit en pourcentage le rapport entre le nombre des exploitations employant des salariés et la totalité des exploitations paysannes et il conclut :

« Le nombre de paysans qui recourent au travail salarié pour cultiver leur terre est tout à fait insignifiant par rapport à la masse du peuple : 2 à 3, au maximum 5 cultivateurs sur 100,— ce sont là tous les représentants du capitalisme paysan... cela » (l'exploitation paysanne basée sur le travail salarié en Russie) « n'est pas un système solidement ancré dans les conditions de la vie économique d'aujourd'hui, c'est l'effet du hasard, comme on avait déjà pu l'observer il y a 100 et 200 ans » (*Vestnik Evropy*, 1884, n° 7, p. 332). Est-il besoin de comparer le nombre des exploitations employant des salariés à la totalité des exploitations « paysannes », quand ces dernières comprennent les exploitations des salariés agricoles eux-mêmes? En procédant ainsi, on pourrait aussi nier le capitalisme dans l'industrie russe : il suffirait de considérer le pourcentage des familles industrielles employant des ouvriers salariés (c'est-à-dire des familles de grands et petits fabricants) par rapport à l'ensemble des familles occupées dans l'industrie en Russie ; on obtiendrait ainsi une proportion « tout à fait

insignifiante » par rapport à la « masse du peuple ». Il est infiniment plus juste de comparer le nombre des exploitations à main-d'œuvre salariée à celui des exploitations véritablement indépendantes, c'est-à-dire celles qui tirent uniquement leurs moyens de subsistance de l'agriculture et n'ont pas recours à la vente de leur force de travail. Ensuite M. V.V. a perdu de vue un petit détail, à savoir que les exploitations paysannes à main-d'œuvre salariée comptent parmi les plus grosses: le pourcentage des exploitations à main-d'œuvre salariée, qu'il prétend « insignifiant », « en général et en moyenne », est en fait très imposant (de 34 à 64 %) dans la paysannerie aisée qui assure plus de la moitié de toute la production et fournit de grosses quantités de grain pour la vente. C'est ce qui permet de juger de l'absurdité de cette opinion selon laquelle l'exploitation à main-d'œuvre salariée serait l'« effet du hasard », que l'on pouvait observer déjà il y a 100 ou 200 ans! En troisième lieu, c'est méconnaître les véritables caractères de l'agriculture que de prendre comme base de jugement sur le « capitalisme paysan », les seuls salariés agricoles, c'est-à-dire les ouvriers permanents, en laissant de côté les journaliers. On sait que l'embauche des ouvriers à la journée joue un rôle particulièrement important dans l'agriculture *.

Nous en venons au groupe inférieur. Il est constitué par les paysans n'ensemençant pas ou peu; « leur situation économique ne diffère presque pas... les uns comme les autres se louent dans leur village ou cherchent un gagne-pain ailleurs, dans l'agriculture pour la plupart » (p. 134 de l'ouvrage cité), c'est-à-dire qu'ils s'intègrent au prolétariat rural. Notons, par exemple, que dans le district du Dniepr, le groupe inférieur compte 40 % de foyers; 39 % de la totalité des foyers ne possèdent pas d'instruments aratoires. En même temps qu'il vend sa force de travail,

* L'Angleterre est le pays classique du capitalisme agraire. Et dans ce pays 40,8 % des fermiers n'ont pas d'ouvriers salariés; 68,1 % en ont deux au plus et 82 % pas plus de quatre (Janson. *Statistique comparée*, t. II, pp. 22-23. Cité d'après Kabloukov: *Les ouvriers dans l'économie rurale*, p. 16). Mais ce serait un piètre économiste celui qui oublierait la masse des prolétaires ruraux se louant à la journée, ambulants ou domiciliés, c'est-à-dire trouvant à s'employer dans leur village.

le prolétariat rural tire un revenu de la location de ses lots concédés.

Foyers par groupes	*District du Dniepr* en %	
	Cultivateurs donnant à bail leurs lots	Lots de terre donnés à bail
I. N'ensemençant pas	80	97,1
II. Ensemençant jusqu'à 5 déciatines	30	38,4
III. » de 5 à 10 »	23	17,2
IV. » de 10 à 25 »	16	8,1
V. » de 25 à 50 »	7	2,9
VI. » plus de 50 »	7	13,8
Pour le district	25,7	14,9

Dans trois districts de la province de Tauride, 25 % de la terre arable était donnée en location (en 1884-1886), et ce chiffre ne comprenait pas encore la terre louée non à des paysans, mais à des roturiers. Environ un tiers de la population de ces trois districts loue de la terre, et c'est principalement la bourgeoisie paysanne qui afferme les lots du prolétariat rural:

	Dans trois districts de la province de Tauride	
	Lots communautaires pris en location aux voisins, en déciatines	en %
Par des cultivateurs ensemençant jusqu'à 10 déciatines par foyer	16 594	6
Par des cultivateurs ensemençant de 10 à 25 déciatines par foyer	89 526	35
Par des cultivateurs ensemençant jusqu'à 25 et plus déciatines par foyer	150 596	59
Total	256 716	100

« Aujourd'hui les lots concédés sont l'objet d'une vaste spéculation dans la vie paysanne de Russie méridionale.

Ils servent de gage à des emprunts garantis par lettres de change... ils sont donnés en location ou vendus pour un an, deux ans ou pour des délais plus longs, 8, 9, 11 ans » (p. 139 de l'ouvrage cité). La bourgeoisie paysanne représente donc aussi le capital commercial et usuraire *. Nous voyons là une réfutation flagrante du préjugé populiste qui veut que le « koulak » et l'« usurier » n'aient rien de commun avec le « paysan bien organisé ». Au contraire, c'est la bourgeoisie paysanne qui détient tous les fils du capital commercial (prêts d'argent garantis par hypothèque, accaparement de divers produits, etc.) comme du capital industriel (agriculture marchande au moyen du travail salarié, etc.). Les circonstances ambiantes, l'éviction plus ou moins complète des formes asiatiques et le progrès de la civilisation dans nos campagnes, détermineront la forme du capital qui se développera aux dépens de l'autre.

Voyons enfin le groupe moyen (ensemençant de 10 à 25 déciatines par foyer, en moyenne 16,4 déciatines). Sa situation est intermédiaire : le revenu en argent qu'il tire de l'agriculture (191 roubles) est un peu inférieur à la somme que dépense annuellement le paysan moyen de la province de Tauride (200 à 250 roubles). Il possède 3,2 de bêtes de travail par foyer, alors qu'il en faut quatre pour avoir l'« attelage complet ». C'est pourquoi l'exploitation du paysan moyen manque de stabilité, et pour travailler sa terre il est obligé de recourir au coattelage **.

Le travail de la terre par coattelage est naturellement moins productif (perte de temps causée par les déplacements, manque de chevaux, etc.). Ainsi, dans un bourg, on a dit à M. Postnikov que « souvent les coattelés ne labourent pas plus d'une déciatine par jour, soit la moitié de la sur-

* Tout en profitant elle-même des « très nombreuses » caisses et sociétés rurales d'épargne et de prêt, qui apportent une « aide efficace » « aux paysans aisés ». « Les paysans pauvres ne trouvent pas de garants et ne profitent pas du crédit » (ouvr. cité, p. 368).

** Dans le district de Mélitopol, sur 13 789 foyers de ce groupe, 4 218 seulement travaillent leur terre eux-mêmes, et 9 201 font du coattelage. Dans le district du Dniepr, sur 8 234 foyers, 4 029 cultivent seuls et 3 835 font du coattelage. Voir les recueils de la statistique des zemstvos sur le district de Mélitopol (p. B. 195) et le district du Dniepr (p. B. 123).

face normale » *. Si l'on ajoute à cela que dans le groupe moyen 1/5 environ des foyers n'ont pas d'instruments aratoires, que (d'après les estimations de M. Postnikov) ce groupe fournit plus d'ouvriers qu'il n'en embauche, nous nous rendrons compte du caractère instable, intermédiaire de ce groupe situé entre la bourgeoisie paysanne et le prolétariat rural. Voici des chiffres un peu plus détaillés attestant l'éviction du groupe moyen :

District du Dniepr, province de Tauride *

Groupes de cultivateurs	% par rapport au total		Terre communautaire		Terre achetée		Terre prise à bail		Terre donnée à bail		Total de la terre dont le groupe a la jouissance		Surface ensemencée	
	Foyers	hommes et femmes	Déciatines	%	Déciatines	%	Déciatines	%	Déciatines	%	Déciatines	%	Déciatines	%
Pauvre	39,9	32,6	56 445	25,5	2 003	6	7 839	6	21 551	65,5	44 736	12,4	38 439	11
Moyen	41,7	42,2	102 794	46,5	5 376	16	48 398	35	8 311	25,3	148 257	41,2	137 344	43
Aisé	18,4	25,2	61 844	28	26 531	78	81 646	59	3 039	9,2	166 982	46,4	150 614	46
Total pour le district	100	100	221 083	100	33 910	100	137 883	100	32 901	100	359 975	100	326 397	100

* Données tirées du recueil de la statistique des zemstvos. Elles se rapportent à l'ensemble du district, y compris les localités non incluses dans les cantons. Les chiffres de la colonne : «total de la terre dont le groupe a la jouissance» ont été établis par moi, en additionnant les lots communautaires, la terre achetée et la terre prise à bail et en retranchant la terre donnée à bail.

On voit que la répartition de la terre communautaire est la plus « égalitaire », bien que là encore l'éviction du groupe inférieur par les deux autres soit nette. Mais

* Dans l'article cité, M. V.V. disserte longuement sur le coattelage comme « principe de coopération », etc. C'est si simple, en effet : on ferme les yeux sur ce fait que la paysannerie se décompose en groupes bien distincts ; que le coattelage est la coopération d'exploitations en décadence, évincées par la bourgeoisie paysanne après quoi l'on raisonne « en général » sur le « principe de coopération »,— entre le prolétariat rural et la bourgeoisie rurale, sans doute!

les choses changent radicalement dès que nous passons de cette possession de la terre *obligatoire* à la possession *libre*, c'est-à-dire à la terre achetée et affermée. Nous y trouvons une concentration énorme et, par suite, la répartition du total de la terre paysanne en jouissance ne ressemble pas du tout à la répartition des lots communautaires: le groupe moyen est refoulé au second rang (46 % des lots, 41 % du total); le groupe aisé étend très sensiblement ses possessions (28% des lots, 46% du total), et le groupe pauvre est éliminé du nombre des cultivateurs (25 % des lots, 12 % du total).

Le tableau reproduit plus haut nous montre un fait intéressant, sur lequel nous reviendrons: la diminution du rôle des lots communautaires dans l'exploitation paysanne. Dans le groupe inférieur cela provient de la mise en location de la terre; dans le groupe supérieur de ce que la terre achetée et affermée commence à prédominer notablement dans l'ensemble de la surface d'exploitation. Les débris du régime d'avant l'abolition du servage (paysans attachés à la glèbe, la possession égalitaire du sol pour le fisc) sont anéantis définitivement par le capitalisme qui pénètre dans l'agriculture.

Quant à l'affermage en particulier, les chiffres cités nous permettent d'analyser une erreur fort répandue parmi les économistes populistes. Prenons les raisons produites par M. V.V. Dans l'article cité, il pose explicitement la question des rapports du fermage avec la décomposition de la paysannerie: « L'affermage favorise-t-il la décomposition des exploitations paysannes en grandes et petites, ainsi que la disparition du groupe moyen, typique? » (*Vestnik Evropy*, l. c., pp. 339-340). M. V.V. répond par la négative. Voici ses arguments: 1° « Le pourcentage élevé des personnes recourant à l'affermage ». Exemples: 38-68 % ; 40-70 % ; 30-66 % ; 50-60 % selon les districts de diverses provinces. 2° La faible superficie des terrains loués par foyer: 3 à 5 déciatines, d'après les statistiques pour la province de Tambov; 3° Les paysans ne possédant qu'un petit lot prennent davantage à bail que ceux qui en ont un plus grand.

Afin que le lecteur puisse apprécier exactement, je ne dirai pas la solidité, mais simplement l'usage que l'on peut

faire de pareils arguments, citons les chiffres concernant le district du Dniepr *.

	Foyers prenant de la terre à bail en %	Surface de terre arable par foyer preneur (en déciatines)	Prix de la déciatine en roubles
Ensemençant jusqu'à 5 déc.	25	2,4	15,25
» de 5 à 10 »	42	3,9	12,00
» de 10 à 25 »	69	8,5	4,75
» de 25 à 50 »	88	20,0	3,75
» plus de 50 »	91	48,6	3,55
Pour le district	56,2	12,4	4,23

Une question se pose : quelle valeur peuvent avoir ici les chiffres « moyens »? Le fait que les preneurs sont « nombreux » (56 %) supprime-t-il la concentration de l'affermage entre les mains des riches? N'est-il pas ridicule de prendre l'étendue « moyenne » de la terre affermée [12 déciatines par foyer preneur. Souvent, on ne l'établit même pas sur les foyers preneurs mais sur la totalité des foyers. C'est ce que fait, par exemple, M. Karychev dans son ouvrage *Les affermages paysans en dehors des lots concédés* (Dorpat 1892; 2e volume du *Bilan de la statistique des zemstvos*)], en additionnant ensemble les paysans dont l'un prend *2 déciatines* à un prix fou (15 r.), visiblement à des conditions ruineuses, acculé par un besoin extrême, et l'autre *48 déciatines* en sus de la quantité suffisante de terre dont il dispose, « en achetant » la terre *en gros* à un prix infiniment plus bas, 3 r. 55 la déciatine. Le troisième argument n'est pas moins gratuit : M. V.V. s'est chargé lui-même de le réfuter en reconnaissant que les chiffres concernant « des communes entières ne donnent pas » (si l'on classe les paysans d'après

* Les données concernant les districts de Mélitopol et de Berdiansk sont absolument les mêmes.

leurs lots) « une idée juste de ce qui se passe dans la commune elle-même » (art. cité, p. 342) *.

Ce serait une grave erreur de croire que la concentration de l'affermage entre les mains de la bourgeoisie paysanne se borne à l'affermage individuel sans s'étendre aux terres prises à bail par la commune, le « mir ». Il n'en est rien. La terre affermée est toujours répartie « d'après l'argent » et le rapport entre les groupes paysans ne change nullement dans les cas d'affermage par la commune. C'est pourquoi des raisonnements comme ceux de M. Karychev, qui voit dans les rapports entre les affermages par commune et les affermages individuels « s'affronter deux principes (!?), le principe communautaire et le principe individuel » (p. 159, *l.c.*), et qui prétend que les affermages par commune « impliquent le principe du travail et celui de la distribution égale de la terre affermée entre les membres de la commune » (*ibid.*, p. 230), des raisonnements de ce genre entrent parfaitement dans la catégorie des préjugés populistes. Tout en se proposant de faire « le bilan de la statistique des zemstvos », M. Karychev passe soigneusement sous silence la riche documentation de cette statistique sur la concentration des terres prises à bail entre les mains

* M. Postnikov cite un exemple intéressant d'une erreur semblable des statisticiens des zemstvos. Notant le caractère commercial des exploitations des paysans aisés et leur demande de terre, il observe que « les statisticiens des zemstvos, voyant sans doute dans ces manifestations de la vie paysanne quelque chose d'illégal, s'efforcent de les amoindrir » et de prouver que ce qui détermine l'affermage, ce n'est pas la concurrence des riches, mais la pénurie de terre chez les paysans. Pour le prouver, l'auteur du *Mémento de la province de Tauride* (1889) M. Werner a groupé, *d'après l'étendue de leur lot*, tous les paysans de la province de Tauride, ayant 1 ou 2 travailleurs et 2 ou 3 bêtes de trait. Il s'est trouvé que, dans le cadre de ce groupe, à mesure que grandit le lot, le nombre des foyers preneurs et l'étendue de la terre prise à bail diminuent. Il est évident que cette manière de procéder ne prouve absolument rien, car on n'a pris que les paysans possédant la même quantité de bêtes de trait, en laissant de côté justement les groupes extrêmes. Il est tout à fait naturel qu'à un nombre égal de bêtes de travail corresponde une égale étendue de terre cultivée et que, par conséquent, les affermages augmentent pendant que les lots diminuent. La question est justement de savoir comment les terres affermées sont réparties entre les foyers possédant une quantité *inégale* de bêtes de travail, de matériel, etc.

de petits groupes de paysans aisés. Citons un exemple. Dans les trois districts sus-indiqués de la province de Tauride, la terre prise à bail à l'Etat par des *communes* paysannes est répartie entre les groupes comme suit:

	Nombre de foyers preneurs	Nombre de déciatines	En % par rapport au total		Nombre de déciatines par foyer preneur
Ensemençant jusqu'à 5 déc.	83	511	1	4	6,1
» de 5 à 10 déc.	444	1 427	3		3,2
» de 10 à 25 déc.	1 732	8 711	20		5,0
» de 25 à 50 déc.	1 245	13 375	30	76	10,7
» plus de 50 déc.	632	20 283	46		32,1
Total	4 136	44 307	100		10,7

Petite illustration du « principe du travail » et du « principe de la distribution égale »!

Voici ce que la statistique des zemstvos nous apprend sur l'économie paysanne de la Russie méridionale. De ces chiffres, il ressort que la paysannerie est en pleine décomposition et que la bourgeoisie paysanne domine sans partage les campagnes *: cela est absolument indubitable. C'est pourquoi il est très intéressant de savoir comment MM. V.V. et N.-on envisagent ces données, d'autant plus que ces deux auteurs avaient précédemment jugé utile de poser la question de la décomposition de la paysannerie (M. V.V. dans l'article de 1884 que nous avons cité; M. N.-on dans le *Slovo* de 1880, où il notait un phénomène curieux, à savoir, qu'à l'intérieur même de la communauté rurale les paysans « peu avisés » négligeaient la terre, tandis

* On dit d'ordinaire que les données relatives à la Nouvelle-Russie ne permettent pas des conclusions générales, en raison des caractéristiques de cette contrée. Nous ne nions pas que la décomposition de la paysannerie agricole soit ici plus accusée que dans le reste de la Russie, mais la suite montrera que les particularités de la Nouvelle-Russie sont loin d'être aussi sensibles qu'on le croit parfois.

que les paysans « avisés » choisissaient les terres les meilleures. Cf. *Essais*, p. 71). Il faut noter que l'ouvrage de M. Postnikov porte un double caractère : d'une part, l'auteur a recueilli et analysé avec soin les données extrêmement précieuses de la statistique des zemstvos, et il a su résister au « désir de considérer la communauté rurale comme un tout homogène, ainsi que nos intellectuels des villes continuent à le faire » (ouvr. cité, p. 351). D'autre part, comme il n'était pas guidé par la théorie, il n'a absolument pas su apprécier les données qu'il a analysées ; il les a considérées du point de vue très étroit des « mesures à prendre », et s'est mis à échaffauder des projets de « communes agricoles-artisanales-industrielles », à prêcher la nécessité de « limiter », « obliger », « surveiller », etc., etc. Quant à nos populistes, ils ont tout fait pour ne pas remarquer la première partie, la partie positive de l'ouvrage de M. Postnikov, et ils ont porté toute leur attention sur la seconde. MM. V.V. et N.-on ont entrepris avec le plus grand sérieux de « réfuter » les « projets » très peu sérieux de M. Postnikov (M. V.V. dans la *Rousskaïa Mysl*, 1894, n° 2 ; M. N.-on, dans ses *Essais*, p. 233, note) en lui reprochant d'avoir eu la mauvaise idée d'introduire le capitalisme en Russie et en éludant soigneusement les chiffres qui révèlent que dans les campagnes actuelles de la Russie méridionale * les rapports capitalistes sont les rapports dominants.

II. LA STATISTIQUE DES ZEMSTVOS POUR LA PROVINCE DE SAMARA

Quittons maintenant le Sud pour l'Est, pour la province de Samara. Prenons le district de Novoouzensk qui est le dernier à avoir été étudié. Le recueil concernant ce

* « Chose curieuse », écrivait M. N.-on, c'est que M. Postnikov « projette des exploitations paysannes de 60 déciatines ». Mais « du moment que l'agriculture est tombée entre les mains des capitalistes », la productivité du travail peut « dès demain » s'élever encore. « Il faudra (!) alors convertir les exploitations de 60 déciatines en exploitations de 200 ou 300 déciatines. » Voyez comme c'est simple : *étant donné* que dans nos campagnes la petite bourgeoisie d'aujourd'hui est menacée par la grande bourgeoisie de demain, *pour cette raison* M. N.-on ne veut rien savoir ni de la petite bourgeoisie d'aujourd'hui, ni de la grande bourgeoisie de demain!

district fournit la classification de paysans la plus détaillée qui ait été établie suivant l'indice économique *. Voici les chiffres d'ensemble sur les groupes de paysans (les chiffres ci-dessous portent sur 28 276 foyers à qui des lots communautaires ont été concédés. Ces foyers groupent 164 146 habitants des deux sexes. La statistique ne s'occupe que de la population russe du district et laisse de côté les Allemands et les « fermiers » qui ont leurs exploitations sur des terres communautaires ou non. Si on ajoutait Allemands et fermiers, cela accentuerait sensiblement le tableau de la décomposition de la paysannerie).

Groupes de cultivateurs		% par rapport à la totalité des foyers		Surface ensemencée en moyenne par foyer, en déciatines	Surface ensemencée en % par rapport au total	
Pauvre	sans bêtes de travail	20,7	37,1 %	2,1	2,8	8,0 %
	avec 1 bête » »	16,4		5,0	5,2	
Moyen	» 2-3 bêtes » »	26,6	38,2 %	10,2	17,1	28,6 %
	» 4 » » »	11,6		15,9	11,5	
Riche	» 5-10 » »	17,1	24,7 %	24,7	26,9	63,4
	» 10-20 » »	5,8		53,0	19,3	
	» 20 et plus » »	1,8		149,5	17,2	
	Total	100		15,9	100	

On voit donc que la concentration de la production agricole est très poussée : les capitalistes « communautaires », à savoir ceux qui possèdent 10 bêtes de trait et plus, soit 1/14 du nombre total des foyers, détiennent 36,5 % de toute la surface ensemencée, c'est-à-dire autant que les 75,3 % des paysans pauvres et moyens pris ensemble! Le chiffre « moyen » (15,9 déciatines de surface ensemencée par foyer) qui donne l'illusion d'un bien-être général,

* Recueil de renseignements statistiques sur la province de Samara, t. VII, district de Novoouzensk. Samara 1890. Une classification analogue est présentée pour le district de Nikolaïev (t. VI, Samara 1889), mais les informations y sont beaucoup moins détaillées. Dans le *Recueil récapitulatif sur la province de Samara* (t. VIII, fasc. I, Samara 1892), la classification ne tient compte que des lots, procédé dont nous montrerons l'insuffisance plus loin.

est, ici comme partout, absolument fictif. Voyons les autres données relatives aux exploitations des différents groupes:

Groupes de cultivateurs	Cultivant tout leur lot avec leur propre matériel, en%	Possédant des instruments perfectionnés en %	Nombre de têtes de bétail par foyer (en prenant le gros bétail pour unité)	% par rapport au total du bétail	
Sans bêtes de travail	2,1	0,03	0,5	1,5	6,4
Avec 1 bête » »	35,4	0,1	1,9	4,9	
» 2-3 bêtes » »	60,5	4,5	4,0	16,8	28,6
» 4 » » »	74,7	19,0	6,6	11,8	
» 5-10 » » »	82,4	40,3	10,9	29,2	65,0
» 10-20 » » »	90,3	41,6	22,7	20,4	
» 20 et plus » »	84,1	62,1	55,5	15,4	
Total	52,0	13,9	6,4	100	

Ainsi, le groupe inférieur compte très peu de cultivateurs indépendants; les pauvres n'ont pas d'instruments perfectionnés et les paysans moyens n'en ont qu'une quantité insignifiante. La concentration du bétail est encore plus accusée que celle des surfaces cultivées; il est évident que la paysannerie aisée pratique non seulement la grosse culture capitaliste mais également l'élevage selon le mode capitaliste. Au pôle opposé, nous voyons des « paysans » que l'on devrait classer parmi les ouvriers agricoles et les journaliers ayant un lot de terre, car leur principal moyen d'existence est (comme nous le verrons tout à l'heure) la vente de leur force de travail; à ces ouvriers, les propriétaires terriens donnent parfois une ou deux têtes de bétail; cela leur permet de les attacher au domaine et de diminuer leur salaire.

Il va de soi que les groupes paysans ne diffèrent pas seulement par l'étendue de leur exploitation, mais aussi par les méthodes qu'ils appliquent: en premier lieu, le groupe supérieur compte un nombre très appréciable de cultivateurs (40 à 60 %) pourvus d'instruments perfectionnés (principalement charrues, ensuite batteuses à cheval et à vapeur, tarares, moissonneuses, etc.). Les 24,7 % de foyers

du groupe supérieur détiennent 82,9 % des instruments perfectionnés; les 38,2 % de foyers du groupe moyen en détiennent 17 %, et les 37,1 % de paysans pauvres n'en détiennent que 0,1 % (7 instruments sur 5 724) *. D'autre part, les paysans qui n'ont pas beaucoup de chevaux, emploient, par la force des choses, comme le dit l'auteur du recueil sur le district de Novoouzensk (pp. 44-46), « un autre mode d'exploitation », et organisent « toute leur activité économique selon un autre système » que ceux qui en ont beaucoup. Les paysans aisés « laissent reposer la terre... labourent en automne avec des charrues... labourent une nouvelle fois au printemps et passent la herse pour recouvrir les semis... sur la jachère labourée ils passent le rouleau, une fois la terre aérée... qu'ils retournent une seconde fois avant de semer le seigle », tandis que les paysans pauvres « ne laissent pas reposer le sol et y sèment chaque année du froment russe... ils labourent une seule fois au printemps pour le froment... ils ne mettent pas la terre en jachère ni ne labourent pour semer le seigle, mais sèment en surface... ils retournent la terre en fin de printemps pour semer le froment, ce qui fait que le blé souvent ne lève pas... ils labourent une seule fois pour semer le seigle, en surface et tardivement... ils labourent tous les ans la même terre sans lui laisser le temps de se reposer ». « Et ainsi de suite à l'infini », conclut l'auteur, après cette énumération. « Les paysans pauvres obtiennent des céréales de mauvaise qualité et de mauvaises récoltes tandis que les paysans aisés obtiennent des récoltes relativement meilleures: telle

---

* Fait intéressant à noter, c'est que de ces chiffres M. V.V. (*Les courants progressistes dans l'économie paysanne*, St.-Pétersbourg 1892, p. 225) a déduit la tendance de la « masse paysanne » à substituer aux instruments surannés des instruments perfectionnés (p. 254). Le procédé qu'il emploie pour arriver à cette conclusion absolument fausse est bien simple: il a emprunté au recueil des zemstvos les chiffres globaux, sans se donner la peine de consulter les tableaux illustrant la répartition des instruments! Le progrès des fermiers-capitalistes (membres de la communauté) employant des machines pour diminuer les frais de production du blé marchand a été transformé d'un trait de plume en progrès de la « masse paysanne ». Et M. V.V. a écrit sans se gêner: « Quoique ce soient les paysans aisés qui acquièrent des machines, tous (*sic*) les paysans s'en servent » (p. 221). Cela se passe de commentaires.

est la conséquence de cette différence radicale entre les modes de culture employés par les uns et les autres » (*ibid.*).

Mais comment cette grande bourgeoisie a-t-elle pu se former sous le régime de la communauté rurale? La réponse à cette question est fournie par les chiffres qui portent sur la propriété foncière et la terre exploitée dans les différents groupes. Les paysans de la catégorie que nous envisageons ont acheté 57 128 déciatines (76 foyers) et prennent à bail 304 514 déciatines: 177 789 déciatines sont louées par 5 602 foyers en dehors de la terre communautaire; 47 494 déciatines de lots concédés sont prises à bail dans d'autres communautés par 3 129 foyers; 7 092 foyers prennent à bail des lots dans leur propre communauté (79 231 déciatines). La répartition de cette énorme surface formant plus des deux tiers de toute la surface ensemencée des paysans, est la suivante:

Groupes de cultivateurs	Foyers possédant de la terre achetée, en %	Nombre de déciatines par foyer	Total des terres achetées, en %	Lots pris à bail: Terres affermées en dehors des lots — Foyers preneurs, en %	Terres affermées en dehors des lots — Nombre de déciatines par foyer	Dans d'autres communautés — Foyers preneurs, en %%	Dans d'autres communautés — Nombre de déciatines par foyer	Dans leur propre communauté — Foyers preneurs, en %	Dans leur propre communauté — Nombre de déciatines par foyer	Pourcentage des terres affermées par rapport au total	Foyers n'exploitant pas, cédant leur terre à bail, en %
Sans bêtes de travail	0,02	100	0,2	2,4	1,7	1,4	5,9	5	3	0,6	47,0
Avec 1 bête de travail	—	—	—	10,5	2,5	4,3	6,2	12	4	1,6	13,0
» 2-3 bêtes » »	0,02	93	0,5	19,8	3,8	9,4	5,6	21	5	5,8	2,0
» 4 » » »	0,07	29	0,1	27,9	6,6	15,8	6,9	34	6	5,4	0,8
» 5-10 » » »	0,1	101	0,9	30,4	14,0	19,7	11,6	44	9	16,9	0,4
» 10-20 » »	1,4	151	6,0	45,8	54,0	29,6	29,4	58	21	24,3	0,2
» 20 et plus »	8,2	1 254	92,3	65,8	304,2	36,1	67,4	58	74	45,4	0,1
Total	0,3	751	100	19,8	31,7	11,0	15,1	25	11	100	12

Nous voyons ici à quel point la concentration des terres achetées et affermées est poussée. Plus des 9/10 des terres achetées appartiennent à 1,8 % des foyers les plus riches. 69,7 % des terres affermées sont aux mains des paysans-capitalistes, et 86,6 % sont détenues par le groupe supérieur

de la paysannerie. La comparaison des données sur la prise et la cession à bail des lots concédés montre clairement que la terre passe à la bourgeoisie paysanne. La conversion de la terre en marchandise entraîne, cette fois encore, une baisse de prix pour l'achat de la terre en gros (et, par suite, la spéculation sur la terre). Si on établit le prix de location d'une déciatine de terre non communautaire, on obtient les chiffres suivants, en allant du groupe inférieur au supérieur: 3,94; 3,20; 2,90; 2,75; 2,57; 2,08; 1,78 roubles. Pour montrer à quelles erreurs la méconnaissance de cette concentration des affermages conduit les populistes, citons à titre d'exemple ce qu'en dit M. Karychev dans le livre bien connu: *L'influence des récoltes et des prix du blé sur certains aspects de l'économie nationale russe* (St.-Pétersbourg 1897). Lorsque, avec l'amélioration de la récolte, les prix du blé tombent et que les prix des fermages montent, les fermiers-entrepreneurs, conclut M. Karychev, doivent diminuer la demande; cela veut dire que ce sont les représentants de l'économie consommatrice qui élèvent les prix du fermage (I, p. 288). Conclusion absolument arbitraire: il est fort possible que la bourgeoisie paysanne élève les prix des fermages malgré la baisse des prix du blé, car cette baisse peut être compensée par une amélioration de la récolte. Il est fort possible également que même si cette compensation fait défaut, les paysans aisés haussent les prix des fermages en abaissant le prix de revient du blé grâce à l'introduction des machines. Nous savons que les machines sont de plus en plus employées et qu'elles sont concentrées entre les mains de la bourgeoisie paysanne. Au lieu d'étudier la décomposition de la paysannerie, M. Karychev formule des prémisses arbitraires et fausses sur la paysannerie moyenne. C'est pourquoi toutes ses conclusions et déductions construites de façon analogue dans l'ouvrage cité ne peuvent avoir aucune valeur.

Après avoir dégagé les éléments hétérogènes de la paysannerie, nous pouvons déjà élucider sans peine la question du marché intérieur. Si la paysannerie aisée détient près des deux tiers de la production agricole, elle doit évidemment fournir une part infiniment plus grande du blé mis en vente. Le blé qu'elle produit, en effet, est destiné à la vente; les paysans pauvres, au contraire, sont obligés

d'acheter du blé en appoint, en vendant leur force de travail. Voici les chiffres *:

Groupes de cultivateurs	Cultivateurs employant des ouvriers salariés, en %	Ouvriers se livrant à des occupations agricoles, en %
Sans bêtes de travail	0,7	71,4
Avec 1 bête de travail	0,6	48,7
» 2-3 bêtes de travail	1,3	20,4
» 4 » » »	4,8	8,5
» 5-10 » » »	20,3	5,0
» 10-20 » » »	62,0	3,9
» 20 et plus »	90,1	2,0
Total	9,0	25,0

Nous invitons le lecteur à comparer ces chiffres relatifs à la création du marché intérieur aux raisonnements de nos populistes... « La fabrique prospère quand le moujik est riche, et vice versa » (V.V. *Les courants progressistes*, p. 9). Il va de soi que M. V.V. ne s'intéresse absolument pas à la question de savoir quelle est la forme sociale de la richesse nécessaire à la « fabrique », richesse qui ne se crée que si le produit et les moyens de production sont transformés en marchandise ainsi que la force de travail. Parlant de la vente du blé, M. N.-on se console de la façon suivante : ce blé est le produit des « paysans laboureurs » (*Essais*, p. 24) et « ces derniers font vivre les chemins de fer » qui transportent leur blé (p. 16). En effet, est-ce que ces capitalistes « communautaires » ne sont pas des « paysans »? « Nous aurons encore l'occasion de montrer, écrivait M. N.-on en 1880 (ces phrases sont reprises dans la réimpression de son ouvrage qui date de 1893) que là où la propriété terrienne communautaire domine, l'agriculture capitaliste est quasiment inexistante (*sic*) ; elle n'est possible que là où les liens communautaires sont ou complètement rompus ou en train de se détruire » (p. 59). Cette occasion, M. N.-on

* A la vente de la force de travail nous rapportons ce que les statisticiens appellent « activités agricoles » (locales ou hors du village). Que par ces « activités » l'on entend *travail salarié* et *travail à la journée*, cela ressort du tableau des métiers (*Recueil récapitulatif sur la province de Samara*, t. VIII) : sur 14 063 hommes se livrant à des « activités agricoles » on compte 13 297 ouvriers agricoles et journaliers (y compris les bergers et les valets de charrue).

ne l'a jamais eue et il ne pouvait l'avoir: ce que les faits montrent, en effet, c'est précisément que l'agriculture capitaliste se développe *parmi* les « membres des communautés rurales» * et que les fameux « liens communautaires » s'adaptent parfaitement aux gros détenteurs de surfaces ensemencées dont l'exploitation est basée sur la main-d'œuvre salariée.

Les rapports entre groupes de paysans sont tout à fait analogues dans le district de Nikolaïev (recueil cité, pp. 826 et suivantes. Nous ne tenons pas compte des paysans sans terre ou n'habitant pas leur commune). Les foyers de paysans riches (possesseurs de 10 bêtes de trait et plus) représentent 7,4 % du nombre total des foyers et 13,7 % de la population; ils détiennent 27,6 % du bétail et 42,6 % des terres affermées. Les foyers pauvres en revanche (paysans n'ayant pas de cheval ou n'en ayant qu'un seul) qui constituent 19,7 % de population, ne possèdent que 7,2 % du bétail et 3% des terres affermées. Malheureusement, les tableaux concernant le district de Nikolaïev, répétons-le, sont beaucoup trop succints. Pour en finir avec la province de Samara, nous citerons, d'après le *Recueil récapitulatif* de cette province, cette description de la situation des paysans qui est on ne peut plus édifiante:

« Par suite de l'accroissement naturel de la population (accroissement qui s'est encore renforcé à cause de l'immigration de paysans mal pourvus des régions occidentales) et de l'apparition dans la production agricole de marchands spéculateurs qui font le commerce de la terre dans un but lucratif, les formes de location de la terre sont devenues plus complexes d'année en année; le prix de la terre a augmenté et elle est devenue une marchandise qui a enrichi certaines personnes à une cadence extrêmement rapide et dans des proportions considérables et qui en a ruiné beaucoup d'autres. Pour illustrer ce dernier fait, il suffit

* Dans le district de Novoouzensk, que nous avons pris à titre d'illustration, on observe une singulière « vitalité de la communauté rurale » (suivant la terminologie de M. V.V. et Cie): le tableau du *Recueil récapitulatif* (p. 26) nous montre que 60 % des communautés de ce district ont procédé à de nouveaux partages du sol, alors que dans les autres districts il n'y en a que de 11 à 23 % (et 13,8 % de communautés dans toute la province).

d'indiquer quelle est la superficie des labours de quelques exploitations de paysans et de commerçants du sud : ici les emblavures de 3 000 à 6 000 déciatines ne sont pas rares ; certains même ensemencent jusqu'à 8-10-15 mille déciatines de terres en affermant à l'Etat des dizaines de milliers de déciatines.

Le prolétariat agricole (rural) de la province de Samara est, pour une large part, redevable de son existence et de son accroissement numérique au fait que lors de la dernière période, la production des céréales destinées à la vente s'est développée, les prix des fermages ont augmenté, des terres vierges et des pâturages ont été mis en culture, des forêts ont été abattues, etc. Alors que dans la province on ne compte que 21 624 foyers sans terre, le nombre des foyers n'exploitant pas est de 33 772 (parmi ceux à qui des lots ont été concédés). Quant aux foyers qui n'ont pas de cheval ou qui n'en ont qu'un seul, ils sont 110 604 (soit 600 000 individus des deux sexes, à raison d'un peu plus de 5 âmes par foyer). Nous les avons rangés parmi le prolétariat, quoique juridiquement ils disposent d'une certaine part de la terre communautaire : en fait, ce sont des journaliers, des valets de charrue, des bergers, des moissonneurs et d'autres ouvriers qui sont occupés dans les grandes exploitations et qui n'ensemencent sur leur lot concédé que 1/2-1 déciatine pour faire vivre leur famille restée à la maison » (pp. 57-58).

Les enquêteurs considèrent donc comme prolétaires non seulement les paysans qui n'ont pas de cheval, mais aussi les paysans qui n'en ont qu'un seul. Notons cette conclusion importante, qui concorde entièrement avec celle de M. Postnikov (et avec les chiffres des tableaux par groupes) et qui montre bien quel est le véritable rôle économique et social du groupe inférieur de la paysannerie.

III. LA STATISTIQUE DES ZEMSTVOS POUR LA PROVINCE DE SARATOV

Passons maintenant à la zone moyenne des terres noires, à la province de Saratov. Prenons le district de Kamychine, le seul pour lequel les statistiques classent les paysans

d'une façon assez complète d'après les bêtes de travail *.

Voici les chiffres portant sur l'ensemble du district (40 157 foyers, 263 135 hommes et femmes. Surface ensemencée: 435 945 déciatines, soit 10,8 déciatines par foyer « moyen »):

Groupes de cultivateurs	Foyers, en %		Population (hommes et femmes), en % %	Moyenne de la surface ensemencée, en déciatines	Total de la surface ensemencée, en %		Foyers n'ensemençant pas, en %	Bétail par foyer en prenant le gros bétail pour unité	Pourcentage par rapport à la totalité du bétail	
Sans bêtes de travail	26,4	46,7	17,6	1,1	2,8	12,3	72,3	0,6	2,9	11,8
Avec 1 bête de travail	20,3		15,9	5,0	9,5		13,1	2,3	8,9	
Avec 2 bêtes de travail	14,6	32,2	13,8	8,8	11,8	34,4	4,9	4,1	11,1	32,1
Avec 3 bêtes de travail	9,3		10,3	12,1	10,5		1,5	5,7	9,8	
Avec 4 bêtes de travail	8,3		10,4	15,8	12,1		0,6	7,4	11,2	
Avec 5 et plus bêtes de travail	21,1	21,1	32,0	27,6	53,3	53,3	0,2	14,6	56,1	56,1
Total	100		100	10,8	100		22,7	5,2	100	

Nous voyons cette fois encore que la surface ensemencée est concentrée entre les mains des gros exploitants: la paysannerie aisée, qui ne représente qu'un cinquième des foyers (et environ un tiers de la population) **, détient en

* Pour les 4 autres districts de la province, la classification d'après les bêtes de travail confond la paysannerie moyenne et la paysannerie aisée. Voir *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Saratov*, partie I. Saratov, 1888. B. Tableaux combinés de la province de Saratov par catégories de paysans. Les tableaux combinés des statisticiens de Saratov sont établis comme suit: tous les cultivateurs sont divisés en 6 *catégories* d'après la quantité de la terre communautaire qu'ils détiennent; chaque catégorie en 6 groupes d'après les bêtes de travail, et chaque groupe en 4 *sections* d'après le nombre de travailleurs du sexe masculin. Les totaux ne sont donnés que pour les *catégories*, de sorte que pour les *groupes*, il faut faire le calcul soi-même. Nous reviendrons plus loin sur la valeur d'un tel tableau.

** Notons qu'en groupant les foyers d'après leur aisance ou d'après l'étendue de leur exploitation, nous obtenons toujours des familles *plus nombreuses* dans les couches aisées de la paysannerie.

effet plus de la moitié de la surface ensemencée (53,3 %), et l'étendue de ses exploitations (27,6 déciatines en moyenne par foyer) démontre bien le caractère commercial de l'agriculture qu'elle pratique. Elle possède également une grande quantité de bétail: 14,6 têtes par foyer (en unités de gros bétail, 10 têtes de petit pris pour 1 de gros). Près des 3/5 (56 %) de tout le bétail paysan du district sont concentrés aux mains de la bourgeoisie paysanne. Au pôle opposé de la campagne, la situation est complètement différente: le groupe inférieur, le prolétariat rural qui représente dans notre exemple un peu moins de la moitié des foyers (environ un tiers de la population), est entièrement déshérité: il ne lui revient en effet que 1/8 des surfaces ensemencées et encore moins de bétail (11,8 %). Les membres de ce groupe sont pour la plupart des salariés agricoles, des journaliers et des ouvriers industriels pourvus d'un lot concédé.

La concentration de la surface ensemencée et l'accentuation du caractère commercial de l'agriculture vont de pair avec sa transformation en agriculture capitaliste. Nous observons ici un fait déjà connu: la vente de la force de travail dans les groupes inférieurs et l'achat dans les groupes supérieurs.

Groupes de cultivateurs	Cultivateurs employant des ouvriers salariés, en %	Exploitations fournissant la main-d'oeuvre, en %
Sans bêtes de travail	1,1	90,9
Avec 1 bête »	0,9	70,8
» 2 bêtes »	2,9	61,5
» 3 » »	7,1	55,0
» 4 » »	10,0	58,6
» 5 » » et plus	26,3	46,7
Total	8,0	67,2

C'est ce qui montre la corrélation entre la bourgeoisie paysanne et les grandes familles qui reçoivent un plus grand nombre de lots; inversement, ce fait témoigne d'une tendance au partage moins développée chez les paysans aisés. Il ne faut cependant pas exagérer le rôle des familles nombreuses chez les paysans aisés, qui, comme l'attestent nos chiffres, sont ceux qui embauchent le plus grand nombre d'ouvriers. La « coopération familiale », dont aiment tant à parler nos populistes, constitue ainsi la base de la coopération capitaliste.

Ici, une explication importante est nécessaire. P. Skvortsov a déjà observé très justement, dans un de ses articles, que la statistique des zemstvos fait une trop « large » part au terme « métiers auxiliaires » (ou « gagne-pain »). Sous ce terme, en effet, elle range les activités *de tout genre et de tout ordre* auxquelles les paysans se livrent en dehors de leurs lots de terre: qu'ils soient fabricants ou ouvriers, propriétaires de moulins ou de melonnières, journaliers, salariés agricoles; revendeurs, marchands et manœuvres; marchands de bois et bûcherons; entrepreneurs et ouvriers du bâtiment; représentants des professions libérales, employés, mendiants, etc.— ils sont tous considérés comme ayant un « métier auxiliaire ». Cela est absurde et constitue une survivance de la conception traditionnelle, nous serions même en droit de dire — officielle, selon laquelle le « lot concédé » constitue l'occupation « véritable », « naturelle » du paysan dont toutes les autres activités, quelles qu'elles soient, sont à classer parmi les «métiers auxiliaires ». Sous le régime du servage, ce système de classement avait encore *sa raison d'être* *, mais maintenant c'est un anachronisme criant. Si cette terminologie se maintient, c'est notamment parce qu'elle s'harmonise remarquablement avec la fiction d'une paysannerie « moyenne » et *exclut tout simplement la possibilité* d'étudier la différenciation de la paysannerie (surtout dans les contrées où les activités «auxiliaires » des paysans sont nombreuses et variées. Rappelons que le district de Kamychine est un centre important de l'industrie de la « sarpinka » [45]). L'analyse ** de l'exploitation paysanne sur la base des renseignements par foyer sera insuffisante aussi longtemps que les « métiers auxiliaires » des paysans ne seront pas répartis d'après leurs types économiques; aussi longtemps que parmi ceux qui « exercent une industrie » on ne distinguera pas entre *patrons et salariés*. Ces deux types économiques représentent la différenciation minimum et tant que la statistique économique ne les aura pas délimités, elle ne pourra être considérée comme satisfai-

* En français dans le texte. (*N.R.*)

** Nous disons « analyse », parce que dans les recensements par foyers les renseignements recueillis sur les occupations accessoires des paysans sont très amples et circonstanciés.

sante. Il va de soi d'ailleurs, qu'il serait souhaitable qu'elle procède à des classifications plus détaillées, qu'elle distingue, par exemple, la catégorie des exploitants avec ouvriers salariés, celle des exploitants sans ouvriers salariés, celle des marchands, des revendeurs, des boutiquiers, etc., des artisans travaillant pour une clientèle, etc.

Notons, en reprenant notre tableau, que nous étions jusqu'à un certain point en droit de faire rentrer les « métiers auxiliaires » dans la vente de la force de travail, car d'ordinaire les ouvriers salariés prédominent parmi les paysans exerçant des « industries d'appoint ». Si, parmi ces derniers, on pouvait considérer à part les ouvriers salariés, on s'apercevrait sans aucun doute que la proportion des paysans « exerçant une industrie d'appoint » est beaucoup moins élevée dans les groupes supérieurs que dans les autres.

Pour ce qui est des chiffres relatifs aux ouvriers salariés, nous tenons à noter ici l'opinion absolument fausse de M. Kharizoménov, selon qui « l'embauche à court terme (d'ouvriers) pour la moisson, la fenaison ou à la journée, qui est un fait trop répandu, ne peut servir d'indice caractéristique de la puissance ou de la faiblesse d'une exploitation » (*Recueil récapitulatif, Introduction*, p. 46). Les considérations théoriques, aussi bien que l'exemple de l'Europe occidentale, et les données russes (dont nous parlerons plus loin) prouvent au contraire que l'emploi de journaliers est un indice très caractéristique de la bourgeoisie rurale.

Enfin, pour ce qui est des affermages, les chiffres montrent, là encore, qu'ils sont accaparés par la bourgeoisie paysanne. Notons que les tableaux combinés des statisticiens de Saratov ne donnent pas le nombre des cultivateurs qui prennent en location ou qui louent de la terre et se contentent d'indiquer la quantité de terre prise à bail et affermée *. Il nous faudra donc déterminer la quantité de terre louée ou mise en location par *foyer en général* et non par foyer preneur.

* La quantité des labours donnés à ferme dans tout le district se monte à 61 639 déciatines, soit 1/6 environ de tous les labours concédés (337 305 déciatines).

Groupes de cultivateurs	Nombre de déciatines par foyer			En % par rapport à la terre							
	Labour faisant partie du lot concédé	Terre prise en location	Terre donnée en location	Lots concédés		Terre prise à bail		Terre donnée à bail		Total de la jouissance (terre concédée + prise à bail − terre donnée à bail) en %	
Sans bêtes de travail	5,4	0,3	3,0	16		1,7		52,8		5,5	
Avec 1 bête de travail	6,5	1,6	1,3	14		6		17,6		10,3	
» 2 bêtes » »	8,5	3,5	0,9	13	34	9,5	30,1	8,4	17,3	12,3	34,6
» 3 » » »	10,1	5,6	0,8	10		9,5		4,8		10,4	
» 4 » » »	12,5	7,4	0,7	11		11,1		4,1		11,9	
» 5 » » » et plus	16,1	16,6	0,9	36		62,2		12,3		49,6	
Total	9,3	5,4	1,5	100		100		100		100	

Ici encore l'on voit que plus les paysans sont aisés, et *plus* ils louent de terre, *encore qu*'ils soient pourvus de lots communautaires assez importants. On voit également que la paysannerie aisée refoule la paysannerie moyenne et que le rôle des terres communautaires dans l'exploitation paysanne tend à diminuer aux deux pôles de la campagne.

Arrêtons-nous plus longuement sur ces données relatives à l'affermage. Elles ont donné lieu à des recherches et à des développements de M. Karychev (voir *Bilan*, op. cité), extrêmement importants et intéressants et elles ont provoqué les « rectifications » de M. N.-on.

M. Karychev a consacré tout un chapitre (III) pour montrer que « l'affermage dépend de la fortune des preneurs ». La conclusion générale à laquelle il arrive est que, « *toutes choses égales d'ailleurs*, la concurrence pour la terre à louer a tendance à se résoudre à l'avantage des plus riches » (p. 156). « Les foyers relativement mieux pourvus... relèguent au second plan le groupe des foyers qui le sont moins » (p. 154). Nous voyons donc que l'examen d'ensemble des chiffres de la statistique des zemstvos aboutit à la même conclusion que celle qui découle des données étudiées par nous. En étudiant les relations de cause à effet existant entre la superficie des lots concédés et l'étendue des fermages, M. Karychev en arrive à la conclusion que le classe-

ment selon le lot « obscurcit le sens du phénomène qui nous préoccupe » (p. 139) : « les plus grands affermages... se rencontrent en effet a) dans les *catégories les moins* pourvues de terre, mais b) dans les *groupes les mieux* pourvus qui en font partie. Il est évident que nous sommes en présence de deux influences diamétralement opposées, et que si on les confond il est impossible de comprendre la portée de chacune d'entre elles » (*ibid.*). Si nous appliquons avec esprit de suite le point de vue distinguant les groupes de paysans *d'après leur fortune*, cette conclusion va de soi : nos chiffres nous ont montré en effet que bien qu'elle soit mieux pourvue en lots communautaires, c'est toujours la paysannerie aisée qui accapare les fermages. Il est donc clair que c'est précisément l'aisance d'un foyer qui est le *facteur déterminant* dans l'affermage et que ce facteur est toujours déterminant ; simplement il prend un aspect différent selon l'étendue des lots et les conditions d'affermage. Mais M. Karychev, quoiqu'il ait étudié l'influence de la « fortune », ne s'est pas tenu d'une façon conséquente à ce point de vue ; c'est pourquoi il a donné du phénomène une définition *inexacte* en affirmant que les fermages dépendaient directement de la façon dont les preneurs étaient pourvus en terre. D'autre part, ce qui a empêché M. Karychev d'apprécier à sa juste valeur l'accaparement des affermages par les paysans riches, c'est le caractère unilatéral de ses recherches. Pour étudier « l'affermage en dehors du lot communautaire », il se borne en effet à totaliser les chiffres de la statistique des zemstvos, sans tenir compte de la propre exploitation des preneurs. Etudiée de cette façon superficielle, la question des rapports de l'affermage et de la « fortune », du caractère marchand ou commercial de l'affermage, ne pouvait évidemment pas être résolue. M. Karychev, par exemple, a eu en mains les mêmes chiffres sur le district de Kamychine, mais il s'est contenté de reproduire les chiffres absolus des seuls affermages (v. appendices n° 8, p. XXXVI) et de calculer l'étendue *moyenne* des terres affermées par foyer nanti d'un lot (texte, p. 143). La concentration de l'affermage aux mains de la paysannerie aisée, son caractère industriel, son rapport avec les cessions de terre à bail par le groupe paysan inférieur, tout cela a été laissé de côté. M. Karychev ne pouvait pas ne pas remarquer

que les statistiques des zemstvos réfutent les idées défendues par les populistes sur le fermage, et démontrent que la paysannerie pauvre est évincée par la paysannerie aisée. Mais il a donné une définition inexacte de ce phénomène, et, pour ne l'avoir pas étudié sous toutes ses faces, il s'est mis en contradiction avec ces chiffres en répétant la vieille antienne sur le « principe du travail », etc. Il a néanmoins constaté que la paysannerie était divisée et qu'une lutte économique se déroulait en son sein : pour ce simple fait, il a été taxé d'hérésie par MM. les populistes qui se sont mis en devoir de le « corriger » à leur manière. Voici comment le fait M. N.-on, qui « se sert », comme il l'affirme (p. 153, note), des objections opposées à M. Karychev par M. N. Kabloukov. Au § IX de ses *Essais* M. N.-on qui traite de l'affermage et de ses diverses formes, affirme : « Lorsque le paysan possède assez de terre pour subsister par son travail agricole sur sa propre terre, il n'en prend pas d'autre en location » (p. 152). M. N.-on nie donc catégoriquement que l'affermage paysan puisse être une entreprise, et qu'il soit accaparé par les riches qui pratiquent une agriculture commerciale. Ses preuves? Il n'en apporte absolument aucune : sa théorie de la « production populaire » n'est pas démontrée ; elle est simplement décrétée. Contre M. Karychev, M. N.-on tire du recueil des zemstvos sur le district de Khvalynsk un tableau montrant que « à égalité de bêtes de travail, moins le lot de terre est étendu, et plus les fermages sont importants » (p. 153) *. Plus loin, il ajoute : « Si les paysans sont placés dans des conditions absolument identiques au point de vue de la possession du bétail, et s'ils ont dans leur famille assez de bras, ils prennent à bail d'autant plus de terre que leur lot est moins étendu » (p. 154). Le lecteur se rend compte que de telles « conclusions » ne sont que chicane verbale contre la formule inexacte de M. Karychev, et que M. N.-on noie tout simplement la question des rapports entre l'affermage et l'aisance sous des futilités sans importance. N'est-il pas évident

* Les statistiques fournissent un tableau strictement analogue pour le district de Kamychine. *Recueil de rens. stat. sur la province de Saratov*, t. XI. District de Kamychine, pp. 249 et suiv. Nous pouvons donc fort bien utiliser les chiffres pour le district choisi par nous.

qu'à *égalité* de bêtes de travail, moins on a de terre à soi, et plus on en loue? Inutile même d'en parler: alors qu'il est justement question des *différences de fortunes*, on nous parle de foyers qui ont des fortunes égales. M. N.-on ne donne aucune preuve à l'appui de sa thèse selon laquelle les paysans qui possèdent assez de terre n'en louent pas. Quant à ses tableaux, ils montrent seulement qu'il ne comprend pas les chiffres qu'il cite: en classant les paysans selon leur lot communautaire, il ne fait que rendre plus évident le rôle de la « fortune » et l'accaparement des fermages par les paysans aisés (les paysans pauvres mettent leur terre en location et ce sont naturellement les riches qui la louent) *. Que le lecteur se souvienne des chiffres que nous venons de citer sur la répartition des terres affermées dans le district de Kamychine; supposez que nous ayons mis à part les paysans « possédant la même quantité de bêtes de travail » et que, après les avoir rangés en catégories d'après leurs lots communautaires et en sections d'après le nombre de bras, nous déclarions: moins ils ont de terre, plus ils en louent, etc. Cet artifice fera-t-il disparaître le groupe de paysans aisés? Or, ce à quoi aboutit M. N.-on avec ses phrases creuses, c'est précisément à faire disparaître ce groupe, ce qui lui permet de reprendre les vieux préjugés du populisme.

Le procédé absolument impropre de M. N.-on, qui consiste à classer les affermages des paysans par foyer, en des groupes comprenant 0, 1, 2, etc., travailleurs, est repris par M. L. Maress dans le livre: *L'influence des récoltes et des prix du blé...* (I, p. 34). Voici un petit exemple des « moyennes » dont se sert hardiment M. Maress (ainsi d'ailleurs que les autres auteurs de ce livre populiste). Il raisonne de la façon suivante: dans le district de Mélitopol, les foyers-preneurs de terre qui ne comptent aucun travailleur du sexe masculin, afferment 1,6 déciatine de terre; les foyers qui comptent 1 travailleur du sexe masculin afferment 4,4 déciatines; ceux qui comptent 2 travailleurs afferment 8,3 déciatines, et 14,0 déciatines ceux qui comp-

* Le fait que les données citées par M.N.-on infirment ses conclusions a déjà été signalé par M.P. Strouvé dans ses *Remarques critiques*.

tent 3 travailleurs du sexe masculin (page 34). On voit donc, conclut M. Maress, que « la terre affermée est répartie à peu près également par individu »!! Encore que le livre de V. Postnikov et le recueil des zemstvos lui aient donné la possibilité de le faire, M. Maress n'a pas jugé utile d'examiner comment la terre affermée était répartie *en réalité* entre les groupes de foyers des différentes catégories économiques. Il nous dit, par exemple, que les foyers-locataires qui comptent un travailleur du sexe masculin afferment « en moyenne » 4,4 déciatines de terre. Mais, pour obtenir cette moyenne, *il a additionné* les *4 déciatines* que l'on trouve dans le groupe qui exploite de 5 à 10 déciatines avec 2-3 bêtes de trait et les *38 déciatines* du groupe qui en exploite plus de 50 avec 4 bêtes de trait et plus. (V. le *Recueil sur le district de Mélitopol*, pp. D. 10-11.) Il n'est pas étonnant qu'en mettant ensemble riches et pauvres, *en additionnant* et en divisant par le nombre des composants, on puisse obtenir où l'on veut une « répartition égale »!

La vérité, c'est que dans le district de Mélitopol, les 21 % de foyers riches (c'est-à-dire ceux qui exploitent 25 déciatines et plus), soit 29,5 % de la population, détiennent 66,3 % de la terre affermée, tout en étant les mieux pourvus en terre communautaire et en terre achetée. (*Recueil sur le district de Mélitopol*, pp. B. 190-194.) Les 40 % de foyers pauvres (c'est-à-dire ceux dont les surfaces ensemencées ne dépassent pas 10 déciatines) qui constituent 30,1 % de la population paysanne ne détiennent en revanche, quoiqu'ils soient les moins bien pourvus en terre communautaire et en terre achetée, que 5,6 % des terres affermées. Comme on le voit, cela ressemble fort à une « répartition égale par individu »,

M. Maress fonde tous ces calculs concernant l'affermage paysan sur l'hypothèse que les « foyers qui prennent à bail de la terre, appartiennent principalement aux deux groupes inférieurs » (les plus mal pourvus en *lots communautaires*); que « la terre affermée est répartie également entre les preneurs par individu » (*sic*) et que l'« affermage permet aux paysans des groupes inférieurs moins pourvus de passer dans les groupes supérieurs » (34-35). Nous avons déjà montré que *toutes ces « hypothèses»* de M. Maress *sont en contradiction flagrante avec la réalité*. C'est exactement le contraire qui

est vrai, et cela aurait sauté aux yeux de M. Maress si, pour traiter des inégalités économiques (p. 35), il avait pris les données sur la classification des foyers d'après les indices économiques (et non d'après le lot de terre concédée qu'ils *détiennent*), au lieu de se borner à une « hypothèse » gratuite inspirée des préjugés populistes.

Comparons maintenant le district de Kamychine aux autres districts de la province de Saratov. Les rapports entre groupes de paysans sont partout uniformes, comme l'attestent les chiffres suivants pour les 4 districts (Volsk, Kouznetsk, Balachov et Serdobsk) où, nous l'avons dit, les paysans moyens et aisés sont réunis:

4 districts de la province de Saratov
en % par rapport au total

Groupes d'exploitants	Foyers	Population des deux sexes	Bétail	Terre communautaire	Terre prise à bail	Total de la terre en jouissance	Surface ensemencée
Sans bêtes de travail	24,4	15,7	3,7	14,7	2,1	8,1	4,4
Avec 1 bête » »	29,6	25,3	18,5	23,4	13,9	19,8	19,2
» 2 bêtes » et plus	46,0	59,0	77,8	61,9	84,0	72,1	76,4
Total	100	100	100	100	100	100	100

Nous voyons donc que partout les pauvres sont évincés par la paysannerie aisée. Mais dans le district de Kamychine les paysans aisés sont plus nombreux et plus riches que dans les autres districts. Si l'on prend ensemble 5 districts de la province (celui de Kamychine compris), la répartition des foyers selon le nombre de bêtes de trait sera la suivante: sans bête de trait, 25,3 % ; avec 1 bête, 25,5 % ; avec 2 bêtes, 20 % ; avec 3—10,8 %, et avec 4 et plus, 18,4 %. Mais, si l'on prend séparément le district de Kamychine, le groupe des paysans aisés sera plus nombreux (nous l'avons d'ailleurs déjà noté) ; le groupe pauvre, par contre, le sera un peu moins. Si nous réunissons maintenant les paysans moyens et les paysans aisés, c'est-à-dire si nous prenons les foyers

possédant 2 bêtes de trait et plus, nous obtenons pour ces districts les chiffres suivants:

Chaque foyer possesseur de 2 bêtes de travail et plus compte dans les districts:

	de Kamychine	de Volsk	de Kouznetsk	de Balachov	de Serdobsk
Bêtes de travail	3,8	2,6	2,6	3,9	2,6
Total de bêtes	9,5	5,3	5,7	7,1	5,1
Lots concédés, en déc.	12,4	7,9	8	9	8
Terre prise en location, en déc.	9,5	6,5	4	7	5,7
Surface cultivée, en déc.	17	11,7	9	13	11

On voit donc que dans le district de Kamychine, les paysans aisés sont plus riches. Ce district est parmi ceux qui sont le mieux pourvus de terre: 7,1 déciatines de lots communautaires par individu recensé[46] du sexe masculin, contre 5,4 déc. pour l'ensemble de la province. Par conséquent, la richesse de la « paysannerie » en terres dénote simplement que la bourgeoisie paysanne est plus nombreuse et plus riche.

En terminant notre analyse des données sur la province de Saratov, nous tenons à nous arrêter à la classification des foyers paysans. Le lecteur l'aura déjà remarqué, nous rejetons *a limine* * la classification d'après le lot communautaire et nous usons exclusivement de la classification d'après la situation économique (d'après les bêtes de trait, la surface ensemencée). Cette façon de procéder demande à être motivée. En effet, la classification d'après le lot est beaucoup plus répandue dans la statistique des zemstvos, et on invoque d'ordinaire en sa faveur les deux arguments suivants, qui, à première vue, semblent fort probants **. On prétend tout d'abord que pour étudier les conditions d'existence de la paysannerie agricole, la classification d'après la terre est chose naturelle et indispensable. Pareil

* D'emblée. (*N.R.*)

** Voir, par exemple, les introductions au *Recueil récapitulatif sur la province de Saratov*, au *Recueil récapitulatif sur la province de Samara* et au *Recueil des renseignements estimatifs sur quatre districts de la province de Voronèje*, ainsi que d'autres ouvrages de la statistique des zemstvos.

argument omet un trait essentiel de la vie russe, à savoir: que la propriété de la terre communautaire n'est pas libre, que la loi lui donne un caractère égalitariste, et que la mobilisation de cette terre est entravée au dernier degré. Or, le processus de décomposition de la paysannerie réside précisément dans le fait que la vie passe outre à ces prescriptions juridiques. Si nous classons les paysans d'après leurs lots concédés, nous amalgamons le pauvre qui cède de la terre, et le riche qui en afferme ou en achète; le pauvre qui abandonne sa terre et le riche qui « arrondit » son exploitation; le pauvre qui exploite très mal sa ferme avec une quantité infime de bétail, et le riche qui possède un nombreux troupeau, utilise les engrais, introduit des améliorations, etc., etc. En d'autres termes, nous additionnons le prolétaire rural et les représentants de la bourgeoisie rurale. Les « moyennes » ainsi obtenues *masquent la décomposition* et sont par conséquent purement fictives *. Les tableaux combinés des statisticiens de Saratov que nous avons décrits plus haut, montrent bien que la classification d'après les lots n'est pas valable. Prenons, par exemple, pour le district de Kamychine, la catégorie des paysans dépourvus de terre communautaire (v. le *Recueil récapitulatif*, pp. 450 et suiv., le *Recueil* sur le district de Kamy-

* Nous saisissons cette occasion bien rare pour dire que nous sommes solidaires de M. V.V. qui, en 1885 et au cours des années qui ont suivi, a fait bon accueil, dans ses articles de revues, à un « nouveau type d'ouvrage de la statistique des zemstvos », à savoir les tableaux combinés permettant de grouper les renseignements par foyer, non seulement d'après les lots concédés, mais aussi d'après la situation économique. « Il faut, écrivait alors M. V.V., appliquer les données numériques *non pas à un conglomérat de groupes économiques hétérogènes, comme le bourg ou la communauté rurale, mais à ces groupes eux-mêmes.* » (V.V. *Un nouveau type de travaux de la statistique des zemstvos*, pp. 189 et 190 du *Séverny Vestnik*, 1885, n° 3. Cité dans l'*Introduction au Recueil récapitulatif sur la province de Saratov*, p. 36.) A notre très vif regret, M. V.V. n'a, dans aucun de ses écrits ultérieurs, essayé de jeter un coup d'œil sur les données ayant trait aux différents groupes de paysans et, comme nous l'avons déjà vu, il est allé jusqu'à passer sous silence la partie du livre de M. V. Postnikov où sont rassemblés les faits. Pourtant cet auteur est peut-être le premier qui ait tenté de faire l'analyse des données sur les différents groupes de paysans, et non sur les « conglomérats de groupes hétérogènes ». Pourquoi, alors, M.V.V. l'ignore-t-il ?

chine, t. XI, pp. 174 et suiv.). Pour caractériser cette catégorie, l'auteur du *Recueil récapitulatif* dit que la surface qu'elle ensemence est « tout à fait insignifiante » (*Introduction*, p. 45), ce qui signifie qu'il la classe dans la paysannerie pauvre. Si nous prenons les tableaux, nous voyons que dans cette catégorie, chaque foyer exploite en « moyenne » 2,9 déciatines. Mais comment cette moyenne a-t-elle été obtenue? En additionnant de gros exploitants (18 déciatines par foyer dans le groupe de ceux qui possèdent 5 bêtes de trait et plus; ce groupe rassemble environ 1/8 des foyers de la catégorie mais détient près de la moitié des terres qu'elle cultive) et des pauvres sans cheval qui n'ont que 0,2 déciatine ensemencée par foyer! Prenez les foyers employant des ouvriers agricoles. La catégorie en compte très peu: 77 soit 2,5%. Mais sur ces 77, il y en a 60 qui font partie du groupe supérieur exploitant 18 déciatines par foyer,[1] et dans ce groupe, les foyers employant des ouvriers salariés représentent déjà 24,5%. Il est donc évident que nous sous-estimons la décomposition de la paysannerie et que nous présentons la situation des paysans pauvres sous un jour meilleur qu'elle n'est en réalité (si nous adjoignons les riches et si nous établissons des moyennes). En revanche, nous présentons la paysannerie aisée comme étant moins forte qu'elle ne l'est en réalité: dans la catégorie des paysans pourvus de lots communautaires importants on trouve, en effet, à côté d'une majorité de paysans aisés, d'autres qui ne le sont pas (même dans les communautés rurales bien pourvues en terre, il y a toujours des paysans pauvres: c'est là un phénomène bien connu). On voit maintenant la fausseté du second argument en faveur de la classification d'après les lots concédés. On nous dit que cette classification permet de montrer que les indices de prospérité (quantité de bétail, surface ensemencée, etc...) sont de plus en plus nombreux au fur et à mesure que les lots sont plus étendus. Fait indiscutable, ce lot de terre communautaire étant en effet l'un des principaux facteurs de prospérité. C'est pourquoi, on trouve toujours plus de représentants de la bourgeoisie paysanne parmi les paysans bien lotis. C'est pourquoi également les « moyennes » de l'ensemble de cette catégorie s'élèvent. Tout cela est néanmoins insuffisant pour conclure à la justesse d'une

méthode qui confond la bourgeoisie rurale et le prolétariat rural.

Conclusion: quand on analyse les données sur les paysans, il est impossible de s'en tenir à la classification d'après le lot de terre concédée. La statistique économique doit nécessairement fonder ses classifications sur *l'étendue et le type des exploitations.* Les indices servant à différencier ces types doivent être choisis en fonction des conditions locales et des modes de culture; dans la culture extensive des céréales, on peut s'en tenir à la classification d'après la surface ensemencée (ou d'après les bêtes de trait), mais quand les conditions sont différentes, il faut tenir compte de la culture des plantes industrielles, du traitement technique des denrées agricoles, de la culture des plantes à tubercules ou fourragères, des produits laitiers, de la culture maraîchère, etc. Lorsqu'il y a combinaison sur une grande échelle de l'agriculture et des « activités auxiliaires », il faut combiner les deux types de classification déjà indiqués: la classification d'après l'étendue et les types de culture et la classification d'après l'étendue et les types d'« activité ». A première vue, on pourrait croire que le problème de la méthode à employer pour faire la récapitulation des recensements par foyer est un problème secondaire qui ne concerne que les spécialistes. Mais il n'en est pas du tout ainsi. Il ne serait pas exagéré au contraire de dire qu'en ce moment, c'est le problème fondamental de la statistique des zemstvos. En effet, les renseignements sur les foyers sont très complets et la technique du recensement * a atteint un haut degré de perfection; mais par suite d'une récapitulation insuffisante, une foule de renseignements extrêmement précieux sont tout bonnement perdus, et le chercheur

---

* Sur la technique des recensements des zemstvos, voir en plus des publications mentionnées, l'article de M. Fortounatov dans le tome I du *Bilan de la statistique des zemstvos.* Des échantillons de fiches sont donnés dans l'*Introduction au Recueil récapitulatif sur la province de Samara* et au *Recueil récapitulatif sur la province de Saratov*, dans le *Recueil de renseignements statistiques sur la province d'Orel* (t. II, district d'Eletz), dans les *Matériaux pour la statistique du district de Krasnoouïmsk de la province de Perm*, fasc. IV. La fiche de Perm est la plus complète de toutes.

n'a à sa disposition que des chiffres « moyens » (par communautés, cantons, catégories de paysans, étendue des lots, etc.), qui, comme nous l'avons déjà vu et le verrons encore, sont souvent absolument fictifs.

IV. LA STATISTIQUE DES ZEMSTVOS POUR LA PROVINCE DE PERM

Examinons maintenant la statistique des zemstvos pour une province dont les conditions sont tout à fait différentes : celle de Perm. Prenons le district de Krasnooufimsk, dans lequel les foyers sont classés selon l'étendue de l'exploitation agricole *. Voici les données générales sur la partie agricole du district (23 574 foyers, 129 439 individus des deux sexes) :

Groupes d'exploitants	Foyers en %	Population (hommes et femmes) en %	Surface ensemencée en déciatines, par foyer	% par rapport au total de la surface ensemencée		Animaux par foyer : de travail	Animaux par foyer : de toute espèce (en unités de gros bétail)	% par rapport à la totalité du bétail	
Ne cultivant pas	10,2	6,5	—	—	8,9	0,3	0,9	1,7	15,4
Cultivant jusqu'à 5 déc.	30,3	24,8	1,7	8,9		1,2	2,3	13,7	
Cultivant de 5 à 10 déc.	27,0	26,7	4,7	22,4		2,1	4,7	24,5	
Cultivant de 10 à 20 déc.	22,4	27,3	9,0	35,1		3,5	7,8	33,8	
Cultivant de 20 à 50 dec.	9,4	13,5	17,8	28,9	33,6	6,1	12,8	23,2	26,3
Cultivant plus de 50 dec.	0,7	1,2	37,3	4,7		11,2	22,4	3,1	
Total	100	100	5,8	100		2,4	5,2	100	

* *Matériaux pour la statistique du district de Krasnooufimsk de la province de Perm.* Fasc. III. Tables. Kazan, 1894. A titre de comparaison, nous citerons plus loin les principaux chiffres relatifs au district d'Ekatérinbourg, où la même classification est employée. *Recueil de renseignements statistiques sur le district d'Ekatérinbourg, province de Perm.* (Edition du zemstvo du district d'Ekatérinbourg. Ekatérinboug 1891.)

Bien qu'ici la superficie ensemencée soit sensiblement moins grande que dans les districts que nous avons déjà étudiés, nous retrouvons les mêmes rapports entre les groupes, la même concentration de la surface ensemencée et du bétail aux mains d'un petit groupe de paysans aisés. Quant au rapport entre la superficie de terre que possèdent les foyers et la superficie qu'ils exploitent, il est également le même que dans les provinces * que nous connaissons déjà.

Groupes d'exploitants	Foyers	Population des deux sexes	Lots concédés	% *par rapport à l'ensemble des terres* Terre affermée	Terre à bail	Total des terres exploitées
Ne cultivant pas la terre	10,2	6,5	5,7	0,7	21,0	1,6
Cultivant jusqu'à 5 déc.	30,3	24,8	22,6	6,3	46,0	10,7
» de 5 à 10 »	27,0	26,7	26,0	15,9	19,5	19,8
» de 10 à 20 »	22,4	27,3	28,3	33,7	10,3	32,8
» de 20 à 50 »	9,4	13,5	15,5	36,4	2,9	29,8
» plus de 50 »	0,7	1,2	1,9	7,0	0,3	5,3
Total	100	100	100	100	100	100

C'est donc le même accaparement des fermages par les paysans aisés les mieux pourvus; le même passage (par voie de location) des lots des paysans pauvres aux paysans aisés; la même diminution dans deux directions différentes du rôle du lot communautaire aux deux pôles de la campagne. Pour que le lecteur puisse se faire une idée plus concrète

* Les paysans (de tous les groupes) possèdent 410 428 déciatines de terre communautaire, soit 17,5 déciatines par foyer « en moyenne ». Ils prennent à bail 53 882 déciatines de labours et 597 180 déciatines de prairies, soit un total de 651 062 déciatines (8 903 foyers affermant des labours et 9 167 foyers affermant des prairies). Ils cèdent à bail, sur leurs lots, 50 548 déciatines de labours (8 553 cultivateurs) et 7 186 déciatines de prairies (2 180 cultivateurs), soit un total de 57 734 déciatines.

de ces processus, nous reproduisons ici les chiffres concernant les affermages sous une forme plus détaillée:

Par foyer

Groupes d'exploitants	Individus des deux sexes	Lots concédés, en déciatines	Foyers-preneurs de labours, en %	Déciatines de labours par foyer-locataire	Foyers-locataires de prairies, en %	Déciatines de prairies par foyer-locataire
Ne cultivant pas la terre	3,51	9,8	0,0	0,7	7,0	27,8
Cultivant jusqu'à 5 déc.	4,49	12,9	19,7	1,0	17,7	31,2
» de 5 à 10 »	5,44	17,4	34,2	1,8	40,2	39,0
» de 10 à 20 »	6,67	21,8	61,1	4,4	61,4	63,0
» de 20 à 50 »	7,86	28,8	87,3	14,2	79,8	118,2
» plus de 50 »	9,25	44,6	93,2	40,2	86,6	261,0
Total	5,49	17,4	37,7	6,0	38,9	65,0

Il est donc clair, en dépit de l'opinion généralement répandue des économistes populistes, que dans les groupes supérieurs de la paysannerie (et nous savons que ce sont ces groupes qui détiennent la majeure partie des affermages), l'affermage a un caractère nettement industriel, un caractère d'entreprise.

Passons aux chiffres concernant le travail salarié; ils sont particulièrement précieux pour ce district, étant plus complets (on y trouve précisément les chiffres concernant le louage des journaliers):

Groupes d'exploitations	Nombre de travailleurs du sexe masculin, par foyer	Nombre d'exploitations louant de la main-d'œuvre				Exploitations louant de la main-d'œuvre, en %			
		A terme	Pour la fenaison	Pour la moisson	Pour le battage	A terme	Pour la fenaison	Pour la moisson	Pour le battage
Ne cultivant pas	0,6	4	16	—	—	0,15	0,6	—	—
Cultivant jusqu'à 5 déc.	1,0	51	364	340	655	0,7	5,1	4,7	9,2

Groupes d'exploitations	Nombre de travailleurs du sexe masculin, par foyer	Nombre d'exploitations louant de la main-d'œuvre				Exploitations louant de la main-d'œuvre, en %%			
		A terme	Pour la fenaison	Pour la moisson	Pour le battage	A terme	Pour la fenaison	Pour la moisson	Pour le battage
Cultivant de 5 à 10 déc.	1,2	268	910	1 385	1 414	4,2	14,3	20,1	22,3
Cultivant de 10 à 20 déc.	1,5	940	1 440	2 325	1 371	17,7	27,2	43,9	25,9
Cultivant de 20 à 50 déc.	1,7	1 107	1 043	1 542	746	50,0	47,9	69,6	33,7
Cultivant plus de 50 déc.	2,0	143	111	150	77	83,1	64,5	87,2	44,7
Total	1,2	2 513	3 884	5 742	4 263	10,6	16,4	24,3	18,8

Nous voyons que la thèse des statisticiens de Saratov, selon laquelle l'emploi de journaliers ne constitue pas un indice caractéristique de la force ou de la faiblesse d'une exploitation est clairement réfutée par ce tableau. Bien au contraire, l'emploi de journalier est un trait tout à fait caractéristique de la bourgeoisie paysanne. Plus les exploitations sont riches et plus la proportion de celles qui embauchent des ouvriers est élevée (et ce pour toutes les catégories de travail à la journée). Et pourtant, la paysannerie aisée est celle qui est le mieux pourvue en main-d'œuvre familiale. La coopération familiale sert donc, là encore, de base à la coopération capitaliste. Nous voyons ensuite que le nombre des exploitations louant des journaliers est *deux fois et demie* plus élevé que celui des exploitations employant des ouvriers à terme (en moyenne pour le district). Nous considérons ici l'embauche de journaliers pour la moisson ; malheureusement, les statisticiens n'indiquent pas le nombre total des exploitations louant des journaliers, encore que ces renseignements existent. Sur 7 679 foyers appartenant aux trois groupes supérieurs, 2 190 emploient des ouvriers agricoles et 4 017, soit la majeure partie de ces groupes aisés, louent des journaliers pour la moisson. Or, il va de soi que l'emploi de journaliers n'est pas parti-

culier à la province de Perm. Du phénomène que nous avons observé, à savoir que de 2 à 6 et 9 dizièmes des exploitations des groupes aisés embauchent des ouvriers agricoles, de ce phénomène nous pouvons donc conclure ceci : la *majorité* des foyers paysans aisés utilisent le travail salarié sous une forme ou sous une autre. *La condition sine qua non de l'existence de la paysannerie aisée est la formation d'un contingent d'ouvriers agricoles et de journaliers.* Il est enfin extrêmement intéressant de noter que le rapport entre le nombre des exploitations employant des journaliers et celui des exploitations employant des ouvriers *diminue en allant des groupes inférieurs aux groupes supérieurs.* Dans les groupes inférieurs le nombre des exploitations qui embauchent des journaliers dépasse toujours de beaucoup celui des exploitations qui emploient des ouvriers agricoles. Dans les groupes supérieurs, en revanche, le nombre des exploitations qui louent des ouvriers agricoles est même parfois supérieur au nombre de celles qui louent des journaliers. Cela montre bien que dans les groupes supérieurs, on assiste à la formation de véritables exploitations basées sur l'utilisation permanente du travail salarié, qui se répartit plus régulièrement selon les saisons, et qui permet de se passer du travail à la journée, plus coûteux et moins commode. Citons à ce propos les données sur le travail salarié dans le district d'Elabouga de la province de Viatka (ici la paysannerie aisée est confondue avec la paysannerie moyenne) :

Groupes d'exploitants	Foyers		Travailleurs salariés à terme		Travailleurs salariés à la journée		Foyers, en %			
	Nombre	%	Nombre	%	Nombre	%	Totalité du bétail, en %	Labours concédés, en %	Prenant de la terre à bail	Donnant de la terre à bail
		Hommes et femmes, en %								
Sans chevaux	4 258	12,7	8,3	56	3,2	16 031	10,6	1,4	5,5	7,9	42,3
Avec un seul cheval	12 851	38,2	33,3	218	12,4	28 015	18,6	24,5	27,6	23,7	21,8
Avec plusieurs chevaux	16 484	49,1	58,4	1 481	84,4	106 318	70,8	74,1	66,9	35,3	9,1
Total	33 593	100	100	1 755	100	150 364	100	100	100	27,4	18,1

Si l'on admet que chaque journalier travaille un mois (28 jours), le nombre des journaliers est trois fois plus élevé que celui des ouvriers à terme. Notons en passant que, dans la province de Viatka que nous connaissons déjà, nous retrouvons les mêmes rapports entre les groupes pour ce qui est de l'embauche d'ouvriers, de la prise et de la cession de la terre en location.

Les renseignements par foyer fournis par les statisticiens de Perm sur le fumage du sol sont très intéressants. Voici ce qu'il en résulte:

Groupes d'exploitants	Exploitations fumant leur terre, en %	Charretées de fumier par foyer (usant de fumier)
Cultivant jusqu'à 5 déc.	33,9	80
» de 5 à 10 »	66,2	116
» de 10 à 20 »	70,3	197
» de 20 à 50 »	76,9	358
» plus de 50 »	84,3	732
Total	51,7	176

Ici encore, nous pouvons constater qu'il y a une profonde différence entre le mode d'exploitation des paysans pauvres et celui des paysans aisés. Cette différence doit se retrouver partout, puisque partout la paysannerie aisée détient la majeure partie du bétail paysan et a davantage la possibilité de consacrer son travail à l'amélioration de son exploitation. Si nous savons que depuis l'abolition du servage la « paysannerie » a donné naissance à un contingent de paysans dépourvus de cheval et de bétail et que, d'autre part, elle a « élevé le niveau des cultures agricoles » en introduisant les engrais (l'emploi des engrais est décrit en détail par M. V.V. dans ses *Courants progressistes de l'économie paysanne*, pp. 123-160 et suiv.), nous pouvons donc voir clairement que ces « courants progressistes » ne sont pas autre chose que le progrès de la bourgeoisie paysanne. Cela est encore plus net si on considère la répartition des instruments agricoles perfectionnés, sur lesquels la

statistique de Perm fournit également des chiffres. Ces chiffres n'ont cependant pas été recueillis dans toute la partie agricole du district, mais seulement dans les 3e, 4e et 5e sections qui englobent 15 076 foyers sur 23 574. Les instruments perfectionnés enregistrés sont les suivants: tarares 1 049; trieurs 225 et batteuses 354. Total: 1 628. Et voici leur répartition par groupes:

Groupes d'exploitants	Instruments perfectionnés par 100 exploitations	Total des instruments perfectionnés	Par rapport à la totalité des instruments perfectionnés en %	
Ne cultivant pas	0,1	2	0,1	
Cultivant jusqu'à 5 déc.	0,2	10	0,6	
» de 5 à 10 »	1,8	60	3,7	
» de 10 à 20 »	9,2	299	18,4	
» de 20 à 50 »	50,4	948	58,3	77,2
» plus de 50 »	180,2	309	18,9	
Total	10,8	1 628	100	

La thèse « populiste » de M. V.V., selon laquelle « tous » les paysans profitent des instruments perfectionnés, se trouve donc une fois de plus contredite par les faits!

D'autre part, les données qui portent sur les « métiers auxiliaires » nous permettent cette fois-ci de distinguer deux types fondamentaux de « métiers » et montrent clairement que la paysannerie se transforme 1) en bourgeoisie rurale (possédant des établissements industriels et commerciaux) et 2) en prolétariat rural (qui vend sa force de travail et pratique des métiers dits agricoles). Voici comment se répartissent entre les groupes ces « métiers » de types diamétralement opposés *:

* De même, les « métiers agricoles » ne sont indiqués à part que pour les trois dernières sections. Il y a en tout 692 entreprises commerciales et industrielles: 132 moulins à eau, 16 huileries, 97 résineries et goudronneries, 283 « forges, etc. » et 164 « boutiques, auberges, etc. ».

Groupes d'exploitants	Entreprises industrielles et commerciales pour 100 foyers	Part de chaque groupe dans le total, en %		Foyers ayant des métiers agricoles d'appoint, en %
Ne cultivant pas	0,5	1,7		52,3
Cultivant jusqu'à 5 déc.	1,4	14,3		26,4
» de 5 à 10 »	2,4	22,1		5,0
» de 10 à 20 »	4,5	34,3		1,4
» de 20 à 50 »	7,2	23,1	61,9	0,3
» plus de 50 »	18,0	4,5		—
Total	2,9	100		16,2

Si nous confrontons ces données avec celles qui concernent la répartition de la surface ensemencée et l'emploi d'ouvriers salariés, nous voyons une fois de plus que la différenciation de la paysannerie crée un marché intérieur pour le capitalisme.

Nous voyons aussi à quel point on déforme les faits quand on met sur le même plan, sous le nom de « métiers auxiliaires » ou de « gagne-pain auxiliaires » des occupations de types absolument différents, et quand on présente (comme le font, par exemple, MM. V.V. et N.-on) « la fusion de l'agriculture et des activités auxiliaires » comme un phénomène toujours égal à lui-même, uniforme et excluant le capitalisme.

Les données sur le district d'Ekatérinbourg, que nous allons citer pour conclure, sont analogues. Si nous retirons des 59 709 foyers les 14 601 qui n'ont pas de terre, les 15 679 qui ne possèdent que des prairies et les 1 612 qui négligent leur lot, nous aurons les données suivantes sur les 27 817 foyers restants : 20 000 d'entre eux qui n'ont pas de surface ensemencée ou qui n'en ont que peu (jusqu'à 5 déciatines) détiennent en tout et pour tout 41 000 déciatines de terre cultivée sur 124 000, soit moins d'un tiers. En revanche, nous trouvons 2 859 foyers aisés (avec plus de 10 déciatines de surface ensemencée) qui détiennent 49 751 déciatines de surface ensemencée et 53 000 déciatines de terre affermée sur 67 000 (dont 47 000 déc. sur les 55 000 déc. de terres affermées chez les paysans). Les « métiers auxiliaires » des deux types opposés et les foyers qui emploient des ouvriers agricoles, sont donc répartis

de façon absolument analogue dans le district d'Ekatérinbourg et dans le district de Krasnooufimsk.

V. LA STATISTIQUE DES ZEMSTVOS POUR LA PROVINCE D'OREL

Nous disposons pour cette province de deux recueils qui portent sur les districts d'Eletz et de Troubtchevsk, dans lesquels les foyers paysans sont groupés d'après le nombre des chevaux de trait *.

Voici les données générales par groupes pour ces deux districts pris ensemble:

Groupes d'exploitants	Familles, en %	Population (hommes et femmes) en %	Déciatines de lots de terre communautaire par foyer	Terre en % : Lots de terre communautaire	Terre en % : Terre achetée	Foyers preneurs, en %	Terre en % : prise à bail	Terre en % : donnée à bail	Totalité de la terre en jouissance : en %	Totalité de la terre en jouissance : par foyer	Têtes de bétail par foyer (en unités de gros bétail)	Totalité du bétail, en %
Sans chevaux	22,9	15,6	5,5	14,5	3,1	11,2	1,5	85,8	4,0	1,7	0,5	3,8
Avec un seul cheval	33,5	29,4	6,7	28,1	7,2	46,9	14,1	10,0	25,8	7,5	2,3	23,7
Avec 2 ou 3 chevaux	36,4	42,6	9,6	43,8	40,5	77,4	50,4	3,0	49,3	13,3	4,6	51,7
Avec 4 chevaux et plus	7,2	12,4	15,2	13,6	49,2	90,2	34,0	1,2	20,9	28,4	9,3	20,8
Total	100	100	8,6	100	100	52,8	100	100	100	9,8	3,2	100

* *Recueil de renseignements statistiques sur la province d'Orel*, t. II, M. 1887. District d'Eletz, et t. III, Orel 1887. District de Troubtchevsk. Pour ce dernier district, les chiffres ne comprennent pas les communautés suburbaines. Pour l'affermage, nous prenons les chiffres globaux en réunissant l'affermage des lots de terre communautaire et celui de la terre non communautaire. L'étendue des terres données à bail a été établie par nous approximativement, d'après le nombre des foyers cédant la totalité de leur lot. Les chiffres obtenus nous permettent donc d'établir la quantité de terre dont jouit chaque groupe (lot + terre achetée + terre prise à bail—donnée à bail).

Nous voyons donc que les rapports d'ensemble entre les groupes sont identiques à ceux que nous avons déjà relevés (ici encore, il y a concentration des achats et des affermages chez les paysans aisés qui s'approprient la terre des paysans pauvres). Il en est de même pour les rapports qui concernent le travail salarié, les « métiers auxiliaires » et les « courants progressistes » dans l'exploitation : ils sont absolument analogues à ceux que nous avons pu observer dans les autres districts.

Groupes d'exploitants	Exploitations employant des salariés, en %	Foyers exerçant des métiers auxiliaires, en %	Entreprises industrielles et commerciales par 100 exploitations	Instruments perfectionnés (pour le district d'Eletz)	
				Instruments par 100 exploitations	Total des instruments en %
Sans chevaux	0,2	59,6	0,7	0,01	0,1
Avec un seul cheval	0,8	37,4	1,1	0,2	3,8
Avec 2 ou 3 chevaux	4,9	32,2	2,6	3,5	42,7
Avec 4 chevaux et plus	19,4	30,4	11,2	36,0	53,4
Total	3,5	39,9	2,3	2,2	100

Dans la province d'Orel, comme dans les autres, nous sommes donc témoins d'une décomposition de la paysannerie en deux types diamétralement opposés : d'une part, le prolétariat rural (qui abandonne sa terre et vend sa force de travail) et, d'autre part, la bourgeoisie paysanne (qui achète de la terre, prend de grands fermages surtout des lots concédés, perfectionne son mode d'exploitation, emploie des ouvriers et des journaliers, qui dans ces données ont été omis, et s'occupe d'entreprises industrielles et commerciales en même temps que d'agriculture). Dans cette province, cependant, l'exploitation agricole des paysans est, en général, beaucoup moins étendue que dans les cas que

nous avons examinés précédemment; le nombre de ceux qui détiennent de vastes surfaces ensemencées est considérablement plus réduit et, si on en juge par ces deux districts, la décomposition de la paysannerie paraît donc moins accentuée. Nous disons « paraît », et voici pourquoi: 1) S'il est vrai, en effet, que dans cette province, la transformation de la paysannerie en prolétariat rural s'effectue bien plus rapidement et que les groupes de bourgeois ruraux, auxquels elle donne naissance, sont très réduits, nous avons déjà eu des exemples contraires où c'était ce pôle de la paysannerie qui ressortait tout particulièrement. 2) La décomposition de la paysannerie *agricole* (nous nous limiterons dans ce chapitre à la seule paysannerie agricole) est estompée par les « métiers auxiliaires » qui sont ici très développés (40 % des familles). Et dans cette région comme dans les autres, on classe dans cette rubrique, à côté d'une majorité d'ouvriers salariés, une minorité de marchands, de revendeurs, d'entrepreneurs, d'exploitants, etc. 3) La décomposition de la paysannerie est encore estompée par l'absence de données sur les aspects de l'agriculture locale qui sont le plus liés au marché. Ici, en effet, le développement de l'agriculture commerciale, de l'agriculture marchande porte non pas sur l'extension des emblavures pour la vente du blé, mais sur la production du chanvre. Or, les tableaux reproduits dans le recueil ne mettent pas en relief *justement cette* branche de l'agriculture chez les différents groupes, alors que c'est précisément le chanvre qui fait l'objet de la majorité des opérations commerciales. « Les chènevières fournissent le principal revenu des paysans » (c'est-à-dire le revenu en argent. *Recueil sur le district de Troubtchevsk*, p. 5 des descriptions par localités, et beaucoup d'autres passages); « l'attention des paysans se porte principalement sur la culture du chanvre... Tout le fumier... sert à engraisser les chènevières » (*ibid.*, p. 87); « le chanvre » sert de gage pour les prêts consentis; c'est avec le chanvre que l'on acquitte les dettes (*ibid.*, *passim*). Pour amender les chènevières, les paysans aisés achètent du fumier aux pauvres (*Recueil sur le district d'Orel*, t. VIII, Orel 1895, 105); on prend et on donne à bail des chènevières dans sa communauté ou dans d'autres (*ibid.*, p. 260), une partie des « entreprises industrielles » où l'on observe

la concentration dont nous avons parlé, traitent le chanvre. On voit donc combien incomplet est un tableau de la décomposition, où manquent les renseignements sur la principale denrée marchande de l'agriculture locale *.

VI. LA STATISTIQUE DES ZEMSTVOS POUR LA PROVINCE DE VORONÈJE

Les recueils concernant la province de Voronèje se distinguent par l'abondance des renseignements et des classifications qu'ils fournissent. En plus de la classification habituelle d'après le lot de terre communautaire, ils nous donnent pour certains districts des classifications d'après les bêtes de trait, le nombre de bras (la force de travail dont disposent les familles) d'après les métiers auxiliaires (les foyers qui n'en exercent pas sont classés à part et, parmi ceux qui en exercent, on distingue : a) les activités agricoles, b) les activités mixtes, et c) les activités industrielles et commerciales) ; d'après les ouvriers agricoles (on distingue les exploitations qui fournissent de la main-d'œuvre salariée, celles qui n'en fournissent ni n'en emploient et celles qui en emploient).

Cette dernière classification est établie pour la majorité des districts et, à première vue, on pourrait croire qu'elle favorise énormément l'étude de la décomposition de la paysannerie. Mais il n'en est rien : en effet, le groupe qui fournit les ouvriers agricoles est loin d'englober tout le prolétariat rural, car il ne comprend pas les exploitations d'où proviennent les journaliers, les manœuvres, les ouvriers

* L'auteur du recueil pour le district d'Orel nous apprend (tableau 57) que, chez les paysans aisés, la quantité de fumier par tête de gros bétail est *près de deux fois plus élevée* que chez les pauvres (391 pouds par tête avec 7,4 têtes par foyer contre 208 pouds par tête, avec 2,8 têtes par foyer. Ce résultat a été obtenu avec classification d'après les lots, qui atténue la véritable profondeur de la décomposition). La raison ? C'est que les pauvres sont obligés d'employer la paille et le fumier comme combustible, de les vendre, etc. La quantité « normale » de fumier par tête de bétail (400 pouds) n'est donc obtenue que par la bourgeoisie paysanne. M.V.V. pourrait à ce sujet aussi disserter sur le « rétablissement de la proportion normale » entre la quantité de bétail et la quantité de fumier (comme il le fait à propos de la perte des chevaux).

d'usine, les ouvriers du bâtiment, les terrassiers, les domestiques, etc. Les ouvriers agricoles ne constituent qu'une partie des ouvriers salariés fournis par la «paysannerie». Le groupe des exploitations qui emploie des ouvriers agricoles est lui aussi très incomplet, puisqu'il ne comprend pas les exploitations embauchant des journaliers. Quant au groupe neutre (celui des exploitations qui ne fournissent pas de main-d'œuvre et n'en emploient pas), il rassemble dans chaque district des dizaines de milliers de familles. Dans ce groupe on trouve pêle-mêle des milliers de foyers qui n'ont pas de cheval, et des milliers d'autres qui en ont plusieurs, des paysans qui mettent de la terre en location et d'autres qui en louent, des cultivateurs et des gens qui ne le sont pas, des milliers d'ouvriers salariés et une minorité d'employeurs, etc. C'est ainsi, par exemple, que les « moyennes » globales pour tout le groupe neutre sont obtenues en additionnant des foyers dépourvus de terre ou qui en possèdent chacun de 3 à 4 déciatines (terre communautaire ou achetée) et des foyers ayant plus de 25, 50 déciatines de terre communautaire auxquelles viennent s'ajouter des dizaines et des centaines de déciatines achetées en toute propriété (*Recueil sur le district de Bobrov*, p. 336, col. n° 148; sur le district de Novokhopersk, p. 222), en additionnant des foyers ayant de 0,8 à 2,7 têtes de bétail et d'autres qui en ont de 12 à 21 (*ibid.*). Il va de soi que de telles « moyennes » ne peuvent donner une idée de la décomposition de la paysannerie; force nous est donc de prendre la classification d'après les bêtes de trait, qui est celle qui se rapproche le plus de la classification d'après l'étendue de l'exploitation agricole. Nous disposons de quatre recueils fournissant cette classification (pour les districts de Zemliansk, de Zadonsk, de Nijnédévitsk et de Korotoïak); nous prendrons le district de Zadonsk car les autres recueils ne nous donnent aucun renseignement à part sur la terre achetée et mise en location dans les groupes. Nous donnons ci-après des chiffres récapitulatifs concernant ces 4 districts, et le lecteur pourra voir que les conclusions qui en découlent sont les mêmes. Voici donc les données d'ensemble concernant les groupes du district de Zadonsk (15 704 foyers, 106 288 individus des deux sexes, 135 656 déciatines de terre communautaire, 2 882 déciati-

nes de terre achetée, 24 046 déciatines de terre affermée et 6 482 déciatines de terre donnée à bail).

Groupes d'exploitants	Foyers, en %	Hommes et femmes par foyer	Population (hommes et femmes), en %	Lots concédés. Déciatines par foyer	Terres en % : Lots concédés	Terres achetées	Terres prises à bail	Terres données à bail	Total de la terre en jouissance : par foyer	Total de la terre en jouissance : en %	Total de la terre cultivée : par foyer	Total de la terre cultivée : en %	Totalité du bétail par foyer
Sans chevaux	24,5	4,5	16,3	5,2	14,7	2,0	1,5	36,9	4,7	11,2	1,4	8,9	0,6
Avec un cheval	40,5	6,1	36,3	7,7	36,1	14,3	19,5	41,9	8,2	32,8	3,4	35,1	2,5
Avec 2 ou 3 chevaux	31,8	8,7	40,9	11,6	42,6	35,9	54,0	19,8	14,4	45,4	5,8	47,0	5,2
Avec 4 chevaux et plus	3,2	13,6	6,5	17,1	6,6	47,8	25,0	1,4	33,2	10,6	11,1	9,0	11,3
Total	100	6,8	100	8,6	100	100	100	100	10,1	100	4,0	100	3,2

Les rapports entre les groupes sont donc les mêmes que dans les provinces et districts précédents (concentration de la terre achetée et affermée, passage des lots concédés des paysans pauvres aux paysans aisés qui les prennent à bail, etc.), mais ici le rôle de la paysannerie aisée est beaucoup moins important. L'exploitation agricole des paysans est si réduite qu'on se demande même si la paysannerie de ce district ne doit pas être classée parmi la population « exerçant des métiers d'appoint » plutôt que parmi les agriculteurs. Voici les chiffres qui portent sur ces « métiers » et, tout d'abord, sur la façon dont ils sont répartis entre les groupes.

Groupes d'exploitants	Instruments perfectionnés : Par 100 exploitations	Instruments perfectionnés : En % par rapport à la totalité	Exploitations, en % : Employant des ouvriers agricoles	Exploitations, en % : Fournissant des ouvriers agricoles	Exploitations, en % : Entreprises industrielles et commerciales par 100 exploitations	Exploitations, en % : Exerçant des « métiers auxiliaires »	Exploitations, en % : Vendant du blé	Exploitations, en % : Achetant du blé	Revenu en argent, en %, provenant : des « métiers auxiliaires »	Revenu en argent, en %, provenant : de la vente des produits agricoles
Sans chevaux	—	—	0,2	29,9	1,7	94,4	7,3	70,5	87,1	10,5
Avec un seul cheval	0,06	2,1	1,1	15,8	2,5	89,6	31,2	55,1	70,2	23,5
Avec 2 ou 3 chevaux	1,6	43,7	7,7	11,0	6,4	86,7	52,5	28,7	60,0	35,2
Avec 4 chevaux et plus	23,0	54,2	28,1	5,3	30,0	71,4	60,0	8,1	46,1	51,5
Total	1,2	100	3,8	17,4	4,5	90,5	33,2	48,9	66,0	29,0

La façon dont sont répartis les instruments perfectionnés et les deux types opposés de « métiers auxiliaires » (à savoir, d'une part, la vente de la force de travail et, d'autre part, les entreprises industrielles et commerciales) est donc la même que dans les données que nous avons examinées précédemment. Dans ce district, il y a une proportion considérable d'exploitations exerçant des « métiers auxiliaires »; les exploitations qui achètent du blé sont plus nombreuses que celles qui en vendent; le revenu en argent provenant des « métiers auxiliaires » est supérieur au revenu fourni par l'agriculture *. Tout cela nous autorise à classer ce district parmi ceux dont la population exerce des « métiers auxiliaires », plutôt que parmi les districts agricoles. Voyons cependant quels sont ces métiers. Le *Recueil de renseignements estimatifs sur la propriété foncière des paysans dans les districts de Zemliansk, Zadonsk, Korotoïak, Nijnédévitsk* (Voronèje, 1889) énumère tous les métiers auxiliaires exercés par les paysans sur place ou hors de leur commune (en tout 222 métiers) en indiquant leur répartition par groupes d'après le lot concédé et les salaires de chaque profession. Cette énumération montre que *l'énorme majorité des « métiers » exercés par les paysans consiste dans le travail salarié*. Sur les 24 134 personnes exerçant des « métiers auxiliaires » dans le district de Zadonsk, on compte 14 135 ouvriers agricoles, voituriers, bergers et manœuvres, 1 813 ouvriers du bâtiment, 298 ouvriers d'entreprises municipales ou d'usines, etc., 446 domestiques, 301 mendiants, etc. En d'autres termes, l'immense majorité des personnes exerçant des « métiers auxiliaires »

* Dans le groupe supérieur de la paysannerie (groupe peu important), la situation est inverse: les ventes de blé sont supérieures aux achats, le revenu *en argent* provient essentiellement de la terre, il y a une proportion considérable de cultivateurs qui emploient des ouvriers, utilisent des instruments perfectionnés et qui exploitent des entreprises industrielles et commerciales. Quoiqu'elle soit peu nombreuse dans ce district, la bourgeoisie paysanne réunit toutes les caractéristiques typiques que nous avons déjà relevées et qui se manifestent par le développement d'une agriculture commerciale et capitaliste.

est constituée par le prolétariat rural, par des *ouvriers salariés possédant un lot*, et vendant leur force de travail aux entrepreneurs ruraux et industriels *. Nous voyons donc que si nous considérons les rapports existant entre les différents groupes de la paysannerie, nous retrouvons *toujours* les caractères typiques de la décomposition, quel que soit le district ou la province, qu'il s'agisse des régions riches en terre de la zone des steppes où les paysans possè-

* Pour compléter ce que nous avons dit sur le concept de « métiers auxiliaires » dans la statistique des zemstvos, citons les chiffres plus détaillés qui nous sont fournis pour les paysans de cette contrée. Ici, les statisticiens ont divisé les « métiers auxiliaires » en six catégories: 1) Les métiers agricoles (ils occupent 59 277 individus sur les 92 889 qui exercent des « métiers auxiliaires » dans les 4 districts). Cette catégorie est constituée pour une écrasante majorité d'ouvriers salariés, toutefois elle comprend également quelques patrons (maraîchers, jardiniers, apiculteurs, peut-être des voituriers). 2) Les artisans et les *koustaris* (20 784 personnes). En même temps que de véritables artisans (c'est-à-dire des gens qui travaillent sur la commande des *consommateurs*), cette catégorie rassemble un très grand nombre d'ouvriers salariés, en particulier des ouvriers du bâtiment (nous en avons dénombré 8 000). Il est probable qu'elle comprend également des patrons (boulangers, etc.). 3) Les domestiques (1 737 personnes). 4) Les marchands et patrons d'industrie (7 104 personnes). Ainsi que nous l'avons déjà noté, il est absolument indispensable de distinguer cette catégorie de la masse de ceux qui exercent des activités auxiliaires. 5) Les professions libérales. Cette catégorie groupe 2 881 personnes parmi lesquelles on compte 1 090 mendiants, auxquels il faut ajouter les vagabonds, les gendarmes, les prostituées, les agents de police, etc. 6) Les ouvriers employés dans des entreprises urbaines, les ouvriers d'usine, soit 1 106 personnes. Les individus qui exercent des métiers auxiliaires dans leur localité (71 112 personnes), hors de leur localité (21 777 personnes), soit un total de 85 255 hommes et 7 634 femmes. Les gains sont très variables: dans le district de Zadonsk, par exemple, 8 580 manœuvres gagnent 234 677 roubles, tandis que 647 marchands et patrons en gagnent 71 799. On imagine à quelle confusion on aboutirait si on mettait sur le même plan toutes ces « petites industries » si diverses. Et c'est pourtant ce que font généralement nos statisticiens des zemstvos et nos populistes.

dent des emblavures assez étendues ou des régions les plus pauvres en terre, où les « exploitations » paysannes sont minuscules. Malgré la différence très marquée des conditions agraires et agricoles, le rapport entre le groupe supérieur et le groupe inférieur de la paysannerie est partout le même. Quand on compare les différentes régions, on voit très nettement dans certaines qu'il y a formation d'entrepreneurs ruraux parmi les paysans ; dans d'autres, c'est la formation d'un prolétariat rural qui est particulièrement évidente. Il va de soi qu'en Russie, comme dans tous les pays capitalistes, ce dernier aspect du processus de décomposition touche un nombre infiniment plus grand de petits cultivateurs (et, probablement aussi un plus grand nombre de localités) que le premier.

VII. LA STATISTIQUE DES ZEMSTVOS POUR LA PROVINCE DE NIJNI-NOVGOROD

Les chiffres du recensement par foyer de la statistique des zemstvos ont été totalisés, pour trois districts de la province de Nijni-Novgorod (ceux de Kniaguinine, de Makariev et de Vassilsoursk), en un tableau récapitulatif divisant les exploitations paysannes (ce tableau ne porte que sur les exploitations possédant des lots concédés et ne s'occupe que des paysans qui habitent leur village) en 5 groupes d'après les bêtes de travail. (*Matériaux pour l'évaluation des terres de la province de Nijni-Novgorod. Partie économique.* Fasc. IV, IX et XII. Nijni-Novgorod, 1888, 1889, 1890).

Si on réunit ces trois districts, on obtient les données suivantes sur les groupes d'exploitations (dans les trois districts ces données portent sur 52 260 foyers, 294 798 individus des deux sexes, 433 593 déc. de terre communautaire, 51 960 déc. de terre achetée, 86 007 déc. de terre affermée (il s'agit là de tous les affermages, qu'ils portent sur les lots concédés ou non, sur des labours ou des prairies), et 19 274 déc. de terres données en location) :

Groupes d'exploitants	Foyers, en %	Hommes et femmes, par foyer	Population des deux sexes, en %	Lots concédés		Terre achetée	En % par rapport au total		Superficie totale de la terre exploitée par le groupe		Totalité du bétail	
				Déciatines par foyer	En % par rapport au total	En % par rapport au total	Terres prises à bail	Terres données à bail	Déciatines par foyer	En % par rapport au total	Nombre de têtes par foyer	En % par rapport au total
Sans chevaux	30,4	4,1	22,2	5,1	18,6	5,7	3,3	81,7	4,4	13,1	0,6	7,2
Avec un seul cheval	37,5	5,3	35,2	8,1	36,6	18,8	25,1	12,4	9,4	34,1	2,4	33,7
Avec 2 chev.	22,5	6,9	27,4	10,5	28,5	29,3	38,5	3,8	13,8	30,2	4,3	34,9
Avec 3 chev.	7,3	8,4	10,9	13,2	11,6	22,7	21,2	1,2	21,0	14,8	6,2	16,5
Avec 4 chev. et plus	2,3	10,2	4,3	16,4	4,7	23,5	11,9	0,9	34,6	7,8	9,0	7,7
Total	100	5,6	100	8,3	100	100	100	100	10,3	100	2,7	100

Nous voyons qu'ici encore il y a concentration de la terre achetée (les foyers aisés qui constituent 9,6 % du total possèdent 46,2 % des terres achetées, alors que les paysans pauvres qui représentent les 2/3 des foyers en possèdent moins d'un quart), de la terre affermée et des lots concédés mis en location par les pauvres entre les mains de la paysannerie aisée qui est pourtant mieux pourvue en lots (la part de terre concédée détenue par les groupes supérieurs est plus grande que la part de population qu'ils représentent). De ce fait, la répartition *réelle* de la terre exploitée par la « paysannerie » est toute différente de la répartition de la terre communautaire. La superficie dont disposent en réalité les paysans qui n'ont pas de cheval est inférieure à celle du lot de terre communautaire garanti par la loi. Chez les paysans qui ont un ou deux chevaux, la propriété foncière ne dépasse que de 10 à 30 % la superficie du lot (9,4 déciatines au lieu de 8,1 ; 13,8 au lieu de 10,5). En revanche, les paysans aisés possèdent une superficie *une fois et demie ou deux fois* supérieure à celle du lot. Alors que si on considère la quantité de terre communautaire accordée à chacun des groupes, les différences sont infimes, elles sont énormes si on considère *l'étendue réelle des*

exploitations agricoles. Pour s'en rendre compte, il n'y a qu'à consulter les chiffres concernant le bétail, que nous avons cités et les chiffres relatifs à la surface ensemencée que nous donnons maintenant:

Groupes d'exploitants	Surface ensemencée par foyer, en déciatines	% par rapport à la totalité de la surface ensemencée	Foyers employant des salariés, en %	Exploitants possédant des entreprises industrielles et commerciales *, en %	Foyers ayant un gagne-pain hors du village, en %
Sans chevaux	1,9	11,4	0,8	1,4	54,4
Avec un seul cheval	4,4	32,9	1,2	2,9	21,8
Avec 2 chevaux	7,2	32,4	3,9	7,4	21,4
» 3 »	10,8	15,6	8,4	15,3	21,4
» 4 » et plus	16,6	7,7	17,6	25,1	23,0
Total	5,0	100	2,6	5,6	31,6

* Pour le district de Kniaguinine seulement.

Si on considère les surfaces ensemencées, les différences entre les groupes sont encore plus marquées que si on considère la superficie réelle des terres qu'ils possèdent et des terres qu'ils exploitent, sans même parler des lots concédés *. Cela nous montre une fois de plus à quel point la classification d'après la terre concédée est défectueuse. A l'heure actuelle, en effet, la « répartition égalitaire » de cette terre n'est plus qu'une fiction juridique. Les autres colonnes du tableau montrent de quelle manière se réalise dans la paysannerie « la combinaison de l'agriculture et des métiers auxiliaires»: la paysannerie aisée pratique une

* Si nous prenons l'indice 100 pour la quantité de terre communautaire détenue par foyer paysan sans cheval, l'étendue de cette terre détenue par les groupes supérieurs sera de: 159, 206, 259, 321. Pour la propriété foncière réelle de chacun des groupes, les chiffres seront les suivants: 100, 214, 314, 477, 786, et pour la surface ensemencée: 100, 231, 378, 568, 873.

agriculture capitaliste et commerciale (fort pourcentage d'exploitations employant des ouvriers agricoles) et en même temps, elle possède des entreprises industrielles et commerciales. Les paysans pauvres au contraire vendent leur force de travail (gagne-pain hors du village) tout en continuant à ensemencer de très petites superficies : en d'autres termes, ils deviennent des ouvriers agricoles et des journaliers pourvus d'un lot de terre. Notons que si on n'observe pas une diminution normale du pourcentage des foyers ayant un gagne-pain hors du village, cela provient du fait que dans la province de Nijni-Novgorod ces « gagne-pain » et « métiers auxiliaires » sont d'une grande diversité : à côté des ouvriers agricoles, des manœuvres, des ouvriers du bâtiment et des chantiers navals, etc., on classe en effet dans la catégorie des gens exerçant un métier auxiliaire un nombre relativement très important de *koustaris*, de propriétaires d'ateliers industriels, de marchands, de revendeurs, etc. On comprend donc qu'en confondant des types aussi différents, on fausse le chiffre des « foyers ayant un gagne-pain d'appoint » *.

Pour ce qui est des différences entre les exploitations agricoles des divers groupes de paysans, notons que dans la province de Nijni-Novgorod « le fumage... est une des conditions essentielles du rendement des labours » (p. 79 du *Recueil sur le district de Kniaguinine*). La récolte moyenne de seigle s'élève régulièrement à mesure qu'augmente le fumage de la terre : avec 300 à 500 charretées de fumier par 100 déciatines de terre communautaire elle est de 47,1 mesures par déciatine ; avec 1 500 charretées et plus, elle est de 62,7 mesures (*ibid.*, p. 84). Il est donc évident que la différence entre les groupes doit être encore plus marquée en ce qui concerne l'importance de la production agricole, que la différence en ce qui concerne la surface ensemencée ; il est également clair que les statisticiens de Nijni-Novgorod ont commis une grave erreur en étudiant

* Sur les « métiers auxiliaires » des paysans de la province de Nijni-Novgorod, v. M. Plotnikov : *Les industries artisanales de la province de Nijni-Novgorod* (Nijni-Novgorod 1894), les tableaux de la fin du livre, de même que les recueils de statistique des zemstvos, en particulier sur les districts de Gorbatov et de Sémionov.

le rendement en général sans faire de distinction entre le rendement obtenu par les paysans aisés et par les paysans pauvres.

VIII. EXAMEN DE LA STATISTIQUE DES ZEMSTVOS POUR LES AUTRES PROVINCES

Le lecteur a déjà pu remarquer que pour analyser la décomposition de la paysannerie, nous nous servons seulement des recensements par foyers de la statistique des zemstvos, qui portent sur un rayon plus ou moins étendu, qui fournissent des renseignements assez complets sur les principaux indices de la décomposition et qui (c'est là le point essentiel) sont présentés de manière à ce qu'on puisse classer les différents groupes de paysans d'après leur situation économique. Les données que nous avons citées et qui concernent 7 provinces, sont les seules, dans la statistique des zemstvos, qui satisfassent à ces conditions et que nous ayons pu utiliser. Pour être exhaustif, nous allons rapporter brièvement, encore qu'elles soient moins complètes, les autres données de ce genre (c'est-à-dire, celles qui sont basées sur un recensement de tous les foyers).

Pour le district de Démiansk, province de Novgorod, nous disposons d'un tableau qui groupe les exploitations paysannes d'après le nombre de chevaux (*Matériaux pour servir à l'évaluation du fonds agraire de la province de Novgorod, district de Démiansk*, Novgorod 1888). Ce tableau ne nous donne pas de renseignements sur l'affermage et la location de la terre (en déciatines); mais, ceux qui nous sont fournis montrent que le rapport entre les paysans aisés et les paysans pauvres est absolument le même que dans les autres provinces. C'est ainsi, par exemple, qu'au fur et à mesure qu'on s'élève du groupe inférieur au groupe supérieur (des paysans qui n'ont pas de cheval à ceux qui en ont 3 et plus), on voit augmenter le pourcentage des exploitations possédant des terres achetées ou affermées, bien que les lots concédés dont disposent les paysans qui ont plusieurs chevaux soient supérieurs à la moyenne. Alors qu'ils représentent 10,7 % des foyers et 16,1 % de la population, les foyers qui ont 3 chevaux et plus détiennent 18,3 %

des lots concédés, 43,4 % des terres achetées, 26,2 % des terres affermées (à en juger d'après les superficies ensemencées en seigle et en avoine sur les terres affermées) et 29,4 % des « bâtiments industriels ». En revanche, les foyers qui n'ont pas de cheval ou n'en ont qu'un et qui représentent 51,3 % du nombre des foyers et 40,1 % de la population, ne possèdent que 33,2% des lots concédés, 13,8 % des terres achetées, 20,8 % des terres affermées (au sens indiqué) et 28,8 % des « bâtiments industriels ». On voit donc que, là encore, la paysannerie aisée « accapare » la terre et associe à l'agriculture les « activités industrielles et commerciales», tandis que les pauvres abandonnent la terre et se transforment en ouvriers salariés (le pourcentage des « individus exerçant des métiers auxiliaires » diminue au fur et à mesure que l'on s'élève du groupe inférieur au groupe supérieur : il passe de 26,6 % pour les paysans sans chevaux à 7,8 % pour ceux qui en ont 3 et plus). Ces chiffres n'étant pas complets, nous ne pourrons pas les inclure dans le relevé des données relatives à la décomposition de la paysannerie que nous établirons par la suite.

Il en est de même pour les données qui portent sur *une partie* du district de Kozéletz, province de Tchernigov (*Matériaux pour servir à l'évaluation du fonds agraire, recueillis par la Section de statistique de Tchernigov, près la Direction du zemstvo de la province*, t. V., Thernigov, 1882 ; ce recueil nous fournit des chiffres d'après les bêtes de travail pour 8 717 foyers de la zone des Terres Noires de ce district). Les rapports entre les groupes sont toujours les mêmes ; les foyers sans bêtes de travail (36,8 % du nombre total et 28,8 % de la population) détiennent 21 % des terres communautaires ou leur appartenant en propre, et 7% des terres affermées ; en revanche, ces 8 717 foyers fournissent 63 % de la terre mise en location. Alors qu'ils ne représentent que 14,3 % du nombre des foyers et 17,3 % de la population, les foyers qui ont 4 bêtes de trait et plus disposent de 33,4 % des terres communautaires ou leur appartenant en propre, et de 32,1 % des terres affermées. Ils ne fournissent que 7 % de la terre mise en location. Malheureusement, il n'existe pas de subdivisions de moindre importance pour les autres foyers (ceux qui ont de 1 à 3 bêtes de travail).

Dans les *Matériaux pour servir à l'étude du mode d'exploitation de la terre et de la vie économique de la population rurale des provinces d'Irkoutsk et d'Iénisséisk*, nous trouvons un tableau fort intéressant qui nous donne une classification (d'après le nombre des chevaux de trait) des exploitations des paysans et des colons dans 4 arrondissements de la province d'Iénisséisk (t. III, Irkoutsk 1893, pp. 730 et suiv.). Il est très intéressant de constater que les rapports entre le paysan aisé de Sibérie et le colon (même le plus farouche populiste ne se risquerait guère à chercher dans ces rapports le fameux esprit de communauté!) sont au fond absolument identiques à ceux qui existent entre les membres aisés de nos communautés rurales et leurs « confrères » qui n'ont pas de cheval ou qui n'en ont qu'un seul. Si nous mettons ensemble les colons et les gens du pays (et il est indispensable de le faire puisque les premiers servent de main-d'œuvre aux seconds) nous retrouvons les caractéristiques familières du groupe supérieur et du groupe inférieur. Les foyers du groupe inférieur (sans chevaux, possédant un ou deux chevaux) qui représentent 39,4 % du nombre total des foyers et 24 % de la population ne détiennent que 6,2 % des labours et 7,1 % du bétail. Les foyers possédant 5 chevaux et plus, en revanche, détiennent 73 % des labours et 74,5 % du bétail alors qu'ils ne représentent que 36,4 % du nombre total des foyers et 51,2 % de la population. Dans les derniers groupes (5 à 9, 10 chevaux et plus) les foyers disposent de 15 à 36 déciatines de labours et emploient largement la main-d'œuvre salariée (30 à 70 % des exploitations ont des ouvriers salariés); en revanche, les trois groupes inférieurs (0-0,2-3-5 déciatines de labours par foyer) *fournissent* des ouvriers (c'est le cas pour 20-35-59 % des exploitations, de ce groupe). Les chiffres concernant la terre prise à bail et donnée à bail sont la seule exception à la règle que nous ayons rencontrée (cette règle étant la concentration des fermages entre les mains des paysans aisés). Mais cette exception à la règle ne fait que la confirmer. En Sibérie, en effet, les conditions qui sont à l'origine de cette concentration des fermages n'existent pas: il n'y a pas de distribution obligatoire et « égalitaire » des lots communautaires; il n'y a pas non plus de propriété foncière privée bien établie; le paysan

Pages 276-277 du *Recueil de statistique économique sur la province de Poltava* (t. XIV, 1894) avec des notes de V. Lénine

Итоги по раіонамъ, сословіямъ и уѣзду.

№	% отношенія посѣвовъ. Р ж и.	Оз. пшеницы.	Яр. пшеницы.	Я ч м е н я.	О в с а.	Г р е ч и х и.	Проч. хлѣбовъ.	Распредѣленіе хоз. по размѣру посѣва. Число хоз. безъ посѣва. 144	Съ посѣвомъ менѣе 1 дес. 145	1 и менѣе 2 дес. 146	2 и менѣе 3 дес. 147	3 и менѣе 6 дес. 148	6 и менѣе 9 дес. 149	9 и менѣе 15 дес. 150	15 и менѣе 20 дес. 151	20 и менѣе 50 дес. 152	50 и болѣе дес. 153	З а н я т і я, Хоз., живущ. со снопа. Изъ безземельн. и не имѣющ. поля. 154	Имѣющ. менѣе 3 дес. поля. 155	Имѣющ. 3—6 дес. поля. 156	Имѣющ. 6 и бол. дес. поля. 157	Итого заковщиковъ.	% къ числу всѣхъ хоз.
1	38,1	6,7	33,6	13,9	3,6	3,9	0,6	45	—	—	2	3	1	3	3	6	1	14	—	—	—	14	21,9
2	29,4	5,3	34,3	19,3	3,9	3,2	4,3	222	3	23	20	46	18	13	5	4	3	50	4	1	—	55	15,4
3	23,6	10,1	26,6	14,8	16,2	3,2	6,6	76	—	1	2	8	2	1	—	1	2	1	—	—	—	1	1,3
4	42,3	4,1	25,6	13,2	6,9	1,7	6,4	63	—	6	4	9	5	7	2	9	5	7	1	—	—	8	7,3
	33,9	5,7	30,2	16,3	6,4	2,8	4,9	406	3	30	28	66	26	24	10	20	11	72	5	1	—	78	12,5
1	36,4	4,3	31,9	20,7	1,6	3,9	1,1	793	21	69	61	244	146	153	61	80	17	559	86	7	—	652	39,4
2	32,3	2,6	26,1	26,6	4,7	4,6	3,9	2448	110	930	1745	5505	2857	1560	290	223	36	356	292	159	39	846	5,4
3	37,4	2,9	23,6	22,9	7,2	2,6	3,9	809	46	585	799	2207	1063	615	125	81	9	37	17	17	2	73	1,2
4	44,9	0,9	23,4	21,0	3,9	2,3	4,6	894	31	299	486	1884	1129	683	190	162	18	125	100	67	8	300	5,2
1	36,1	2,4	25,2	24,1	4,7	3,4	3,3	4538	205	1808	3063	9774	5169	2987	656	526	69	1005	490	249	49	1798	6,2
2	36,3	2,5	25,2	24,6	4,8	3,3	3,6	4944	208	1833	3091	9840	5195	3011	666	546	80	1077	495	250	49	1871	6,4
								3837	[illegible]	2341	3796	5419	3042	1271	202	105	3						
								4412	619	2357	3357	7826	2946	1444	327	257	33						
								13787	1497	6501	10216	[illegible]	[illegible]	5702	1185	868	105						

23.684
23.558
= 76032

у 50% х — 18% посева
у 20% х — 50% посева

Итоги по раіонамъ, сословіямъ и уѣзду.

кромѣ хлѣбопашества. Хозяйствъ, отпуск. членовъ на дальн. заработки. Изъ безземельн. и не имѣющ. пахат. земли. 158	Имѣющ. менѣе 3 дес. пахатной земли. 159	Имѣющ. 3—6 дес. пах. земли. 160	Имѣющ. 6—9 дес. пах. земли. 161	Имѣющ. 9 и болѣе дес. пахатной земли. 162	Итого отпускающ. на дальн. заработ.	% къ числу всѣхъ хоз.	Извозъ. Хозяйствъ. 163	Лицъ. 164	Профессіон. занятія. Мужчинъ. 165	Женщинъ. 166	% ремесл. муж. къ числу муж. раб.	Батрачество. Муж. Взрослыхъ. 167	Полурабочихъ. 168	Женщинъ. 169	% батрач. муж. къ числу муж. раб.	Дальніе заработки. Мужчинъ. 170	Женщинъ. 171	% уходящ. муж. къ числу муж. раб.	№
—	-	—	—	—	—	—	6	6	37	4	48,9	1	1	3	1,	—	—	—	1
6	1	—	—	—	7	2,	5	5	214	20	49,9	40	18	10	9,	7	—	1,6	2
2	-	—	—	—	2	2,	—	—	71	1	67,6	7	4	1	6,	2	—	1,9	3
—	-	—	—	—	—	—	—	—	76	1	58,9	3	4	3	2,	—	—	—	4
8	1	—	—	—	9	1,4	11	11	398	26	58,9	51	27	17	6,6	9	—	1,3	
3	1	—	—	—	4	0,	101	105	529	24	24,9	30	65	82	1,4	4	—	0,8	1
57	14	99	49	22	261	1,7	232	234	1675	108	7,	1217	739	753	5,	207	89	1,6	2
16	11	45	17	3	152	2,4	162	166	602	29	6,6	578	386	296	6,	166	29	1,9	3
8	15	13	7	10	43	0,7	254	254	934	26	11,4	596	346	238	7,	50	7	0,6	4
76	10	157	73	35	451	1,	738	748	3342	156	8,	2370	1509	1352	5,	418	123	1,6	1
84	11	157	73	35	460	1,6	749	759	3740	182	9,1	2421	1536	1369	5,	427	125	1,6	2

aisé n'achète pas la terre, il ne la loue pas, il se l'approprie (du moins en a-t-il été ainsi jusqu'à présent) ; les cessions ou les prises à bail ont plutôt le caractère d'un échange entre voisins et, de ce fait, les chiffres concernant la mise en location ou la prise à bail dans les différents groupes ne sont régis par aucune loi *.

Nous pouvons déterminer approximativement comment les surfaces ensemencées sont réparties dans les trois districts de la province de Poltava. (Nous connaissons en effet, grâce aux *Recueils*, le nombre des exploitations. Nous savons également que leur superficie varie entre « tant et tant ». Il nous suffit donc de multiplier le nombre des foyers de chaque section par la superficie moyenne.) Voici ce que nous obtenons pour 76 032 foyers (il s'agit uniquement des foyers paysans, sans les bourgeois citadins), qui se partagent 362 298 déciatines d'emblavures : 31 001 foyers (40,8 %) ne possèdent aucune surface ensemencée ou sèment moins de 3 déciatines chacun ; ils possèdent en tout 36 040 déciatines d'emblavures (9,9 %) ; 19 017 foyers (25 %) ensemencent plus de 6 déciatines chacun ; ils possèdent 209 195 déciatines d'emblavures (57,8 %). (V. *Recueils de statistique économique sur la province de Poltava*, districts de Konstantinograd, Khorol et Piriatine [48].) Encore que généralement la *superficie* des emblavures soit plus réduite, la *répartition* de la surface ensemencée se rapproche beaucoup de celle que nous avons observée dans la province de Tauride. Il va de soi qu'une répartition aussi inégale n'est possible que s'il y a concentration de la terre achetée et affermée entre les mains d'une minorité. Nous ne disposons

* « Les matériaux concernant la prise et la cession à bail, qui ont été recueillis sur place, ne valent pas la peine d'être analysés, car ce phénomène n'existe qu'à l'état embryonnaire ; les cas isolés de cession ou de prise à bail sont rares, portent un caractère absolument fortuit et n'exercent encore aucune influence sur la vie économique de la province d'Iénisséisk » (*Matériaux*, t. IV, fasc. I, p. V. Introduction). Sur les 424 624 déciatines de terre meuble que possèdent les paysans établis de longue date dans la province d'Iénisséisk, 417 086 sont détenues en vertu du « droit du premier occupant » [47]. Les prises à bail (2 686 déc.) sont à peu près égales aux cessions (2 639 déc.) et n'atteignent pas 1 % de la surface des terres occupées en vertu de ce droit.

pas de renseignements complets sur ce point, car les recueils ne classent pas les foyers d'après leur situation économique; force nous est donc de nous contenter des données ci-dessous, qui concernent le district de Konstantinograd. Dans un chapitre sur l'économie des catégories rurales (chap. II, § 5, « L'agriculture »), l'auteur du recueil rapporte le fait suivant: « En général, si l'on divise les affermages en trois catégories: 1° ceux qui sont inférieurs à 10 déciatines par intéressé; 2° ceux qui vont de 10 à 30 déciatines, et 3° ceux qui sont supérieurs à 30 déciatines, on obtient pour chacune de ces catégories les chiffres suivants *:

	Chiffres relatifs			
	Intéressés, en %	Terres affermées, en %	Nombre de déciatines par intéressé	Terres sous-louées, en %
Petits affermages (jusqu'à 10 déciatines)	86,0	35,5	3,7	6,6
Affermages moyens (10 à 30 déciatines)	8,3	16,6	17,5	3,9
Gros affermages (plus de 30 déciatines)	5,7	47,9	74,8	12,9
Total	100	100	8,6	9,3

Cela se passe de commentaires.

Pour la province de Kalouga, nous ne disposons que des données suivantes, qui sont très fragmentaires et incomplètes, puisqu'elles ne portent que sur les emblavures de 8 626 foyers (soit environ 1/20 des foyers paysans de la province **).

* *Recueil*, p. 142.

** *Revue statistique de la province de Kalouga pour 1896.* Kalouga 1897, pp. 43 et suiv., 83, 113 des annexes.

	Groupes de foyers d'après la surface des semailles d'automne						
	N'ensemençant pas	Semant jusqu'à 15 mesures	de 15 à 30	de 30 à 45	de 45 à 60	Plus de 60 mesures	Total
Foyers, en %%	7,4	30,8	40,2	13,3	5,3	3,0	100
Hommes et femmes, en %%	3,3	25,4	40,7	17,2	8,1	5,3	100
Surface ensemencée, en %%	—	15,0	39,9	22,2	12,3	10,6	100
Chevaux de trait, en %%	0,1	21,6	41,7	19,8	9,6	7,2	100
Revenu brut provenant de la culture, en %%	—	16,7	40,2	22,1	21,0		100
Déciatines de surface ensemencée par foyer	—	2,0	4,2	7,2	9,7	14,1	—

Autrement dit, 21,6 % des foyers (30,6 % de la population) possèdent 36,6 % des chevaux de trait, 45,1 % de la surface ensemencée, 43,1 % du revenu *brut* des emblavures. Ces chiffres montrent donc clairement que là aussi il y a concentration de la terre achetée et de la terre affermée entre les mains de la paysannerie aisée.

Pour la province de Tver, les recueils fournissent d'abondants renseignements mais l'analyse des recensements par foyer est très incomplète. Il n'existe aucune classification des foyers d'après leur situation économique. Dans le *Recueil de renseignements sur la province de Tver* (t. XIII, fasc. 2, « L'économie paysanne », Tver, 1897), M. Vikhliaïev profite de cette lacune pour nier la « différenciation » de la paysannerie, pour affirmer qu'il discerne une « tendance à une plus grande uniformité » et pour entonner des hymnes à la gloire de la « production populaire » (page 312) et de l'« économie naturelle ». Il se lance dans les dissertations les plus gratuites et les plus hasardeuses

sur la « différenciation » sans fournir aucune donnée précise sur les groupes de paysans. Il n'a même pas compris, ce qui est pourtant élémentaire, que la décomposition a lieu à l'intérieur même de la communauté rurale et que, par conséquent, il est tout simplement ridicule d'en parler si on n'envisage *uniquement* que les groupements par commune ou par canton *.

IX. RELÈVE DES CHIFFRES DE LA STATISTIQUE DES ZEMSTVOS PRÉCÉDEMMENT ANALYSÉS ET RELATIFS À LA DÉCOMPOSITION DE LA PAYSANNERIE

Si nous voulons comparer et réunir les données que nous avons citées sur la décomposition de la paysannerie, il va de soi que nous ne pouvons pas prendre les chiffres absolus et les additionner par groupes : pour cela, en effet, il faudrait que nous ayions des chiffres complets pour tout un groupe de régions et que les procédés de classification soient partout identiques. Nous ne pouvons comparer et rapprocher que *les rapports existant entre les groupes inférieurs et les groupes supérieurs* (pour ce qui concerne la possession de la terre, du bétail, des instruments, etc.). Prenons, par exemple, un rapport indiquant que 10 % des foyers détiennent 30 % de

* A titre de curiosité, citons un exemple. La « conclusion générale » de M. Vikhliaïev est la suivante : « Les achats de terres par les paysans de la province de Tver tendent à égaliser la propriété foncière » (p. 11). Les preuves ? Si on considère les *groupes de communautés* établis d'après l'étendue du lot concédé, on constatera que c'est dans les *communautés* où le lot n'est pas étendu que le pourcentage des foyers achetant de la terre est le plus élevé. Que ce soient les membres *aisés* des communautés mal loties qui achètent de la terre, M. Vikhliaïev ne s'en doute même pas ! Il va de soi que les « conclusions » de ce populiste à tous crins ne valent pas la peine d'être examinées, d'autant plus que l'audace de M. Vikhliaïev a mis dans l'embarras les économistes de son propre camp. M. Karychev, tout en proclamant dans *Rousskoïé Bogatstvo* (1898, n° 8) sa profonde sympathie pour la manière dont M. Vikhliaïev « s'oriente dans les problèmes posés en ce moment à l'économie du pays », n'en est pas moins obligé de reconnaître qu'il est trop « optimiste », que ses déductions concernant la tendance à l'uniformité « ne sont guère démontrables » ; que ses chiffres « ne disent rien » et que ses conclusions « ne sont pas fondées ».

la surface ensemencée. Un tel rapport fait abstraction de la différence existant entre les chiffres absolus. Il peut par conséquent être comparé à tous les autres rapports du même genre, quelles que soient les localités dont il s'agit. Mais pour que la comparaison puisse être établie, il faut que dans une autre localité il existe un groupe qui représente juste 10 % des foyers, ni plus ni moins. Or, nous savons que les groupes varient selon les districts et les provinces. Il nous faudra donc *les fractionner*, de façon à obtenir *le même pourcentage* de foyers dans toutes les localités. Nous conviendrons que la paysannerie aisée représente 20 % des foyers et que la paysannerie pauvre en représente 50 %: c'est-à-dire que nous formerons avec les groupes supérieurs un groupe qui représentera 20 % des foyers et avec les groupes inférieurs un groupe égal à 50 %. Illustrons ce procédé par un exemple. Supposons que dans un endroit nous ayons 5 groupes représentant respectivement (en allant du groupe inférieur au supérieur) 30 %, 25 %, 20 %, 15 % et 10 % des foyers (S = 100 %). Pour former le groupe inférieur, nous prendrons le premier groupe et les 4/5 du second $\left(30 + + \frac{25 \times 4}{5} = 50\ \%\right)$; pour former le groupe supérieur, nous prendrons le dernier groupe et les 2/3 de l'avant-dernier $\left(10 + \frac{15 \times 2}{3} = 20\ \%\right)$. Il va de soi que les pourcentages de la terre ensemencée, du bétail, des instruments, etc., seront établis de la même manière. C'est ainsi, par exemple, que si les groupes de foyers que nous venons d'imaginer détiennent respectivement 15 %, 20 %, 20 %, 21 % et 24 % de la surface ensemencée (S = 100 %), notre groupe supérieur de 20 % en aura $\left(24 + \frac{21 \times 2}{3} =\right)$ 38 % et notre groupe inférieur de 50 % $\left(15 + \frac{20 \times 4}{5} =\right)$ 31 %. Il est évident qu'en fractionnant les groupes de cette manière, *nous ne modifions en rien les rapports réels* existant entre les couches supérieures et les couches inférieures de la paysannerie *. Ce fractionnement est indispensable: 1° il nous

* Ce procédé comporte une légère erreur, qui fait paraître la décomposition *plus faible* qu'elle n'est en réalité. En effet, ce ne

permet d'obtenir 3 grands groupes présentant des caractéristiques bien déterminées * au lieu des 4-5-6-7 groupes différents que nous avions avant; 2° c'est le seul moyen qui permette de comparer les données sur la décomposition de la paysannerie même si elles portent sur les contrées les plus diverses où les conditions sont les plus variées.

Pour juger du rapport entre les groupes, nous prendrons les données suivantes qui sont les plus importantes dans le problème de la décomposition: 1) le nombre des foyers; 2) la population paysanne, hommes et femmes; 3) l'étendue de la terre communautaire; 4) la terre achetée; 5) la terre prise à bail; 6) *la terre donnée à bail*; 7) la superficie totale de la terre possédée ou exploitée par le groupe (terre concédée + terre achetée + affermage — location); 8) l'étendue de la terre ensemencée; 9) les bêtes de travail; 10) l'ensemble du bétail; 11) le nombre des foyers à main-d'œuvre salariée; 12) *le nombre des foyers ayant un gagne-pain d'appoint* (en classant à part, dans la mesure du possible, les « gagne-pain » où domine le travail salarié, la vente de la force de travail); 13) les établissements industriels et commerciaux, et 14) les instruments agricoles perfectionnés. Les données que nous avons notées en italiques (« la terre donnée à bail », les « gagne-pain d'appoint ») ont une valeur *négative*: elles sont l'indice d'une décadence de l'exploitation, de la ruine du paysan et de sa transformation en ouvrier. Toutes les autres données ont une valeur *positive*: elles sont l'indice d'une extension de l'exploitation agricole et d'une transformation du paysan en entrepreneur rural.

---

sont pas les représentants supérieurs mais les représentants moyens du groupe suivant qui viennent s'ajouter au groupe supérieur; de même, ce sont les représentants moyens et non les représentants inférieurs du groupe suivant qui viennent s'ajouter au groupe inférieur. Il est clair que cette erreur est d'autant plus grande que les groupes sont plus importants et moins nombreux.

* Nous verrons au paragraphe suivant que l'étendue des groupes choisie par nous touche de très près aux groupes que forme l'ensemble de la paysannerie russe, classée d'après le nombre de chevaux par foyer.

A partir de cet ensemble de données, nous calculons pour chacun des groupes d'exploitations les pourcentages par rapport au total pour un ou pour plusieurs districts d'une province. Nous déterminons ensuite (selon la méthode que nous avons indiquée) quelle est la part de terre, de surface ensemencée, de bétail, etc., qui revient aux foyers des groupes supérieurs (20 % du nombre total des foyers) et à ceux des groupes inférieurs (50 %) *.

Voici donc un tableau que nous avons établi sur cette base et qui rassemble des données portant sur 558 570 exploitations paysannes, soit une population de 3 523 418 individus des deux sexes répartis dans 21 districts de 7 provinces.

* Nous prions le lecteur de ne pas oublier qu'à partir de maintenant nous aurons affaire non pas à des chiffres absolus mais uniquement à des rapports entre la couche supérieure et la couche inférieure de la paysannerie. C'est pourquoi, par exemple, le pourcentage des foyers employant des ouvriers agricoles (ou « ayant un gagne-pain ») n'est plus calculé par rapport au nombre total des foyers du groupe mais par rapport au nombre des foyers du district qui emploient des salariés (ou qui ont « un gagne-pain »). Autrement dit, nous ne cherchons pas à savoir dans quelle mesure chacun des groupes emploie le travail salarié (ou vend sa force de travail) mais seulement à établir le rapport existant entre le groupe supérieur et le groupe inférieur pour ce qui concerne l'emploi du travail salarié (ou la recherche d'un « gagne-pain d'appoint » ou la vente de la force de travail).

Tableau A*. Le groupe qui a été formé avec les

Provinces	Districts	Numéros des lignes sur le diagramme	% par rapport		
			terre donnée à bail	foyers ayant un «gagne-pain d'appoint»	total des foyers
Tauride	Dniepr Mélitopol et Berdiansk	*1*	9,7	12,6	20
Samara	Novoouzensk	—	0,7	—	20
	Nikolaïev	—	0,3	4,1	20
	Moyenne	*2*	0,5	4,1	20
Saratov	Kamychine	*3*	11,7	13,8	20
Perm	Krasnooufimsk	—	7,8	0,6	20
	Ekatérinbourg	—	—	4,3	20
	Moyenne	*4*	7,8	2,4	20
Orel	Eletz et Troubtchevsk	*5*	2,7	15,8	20
Voronèje	Zadonsk	*6*	11,9	11,6	20
	Zadonsk Zemliansk Korotoïak et Nijnédévitsk	—	12,5	12,6	20
Nijni-Novgorod	Kniaguinine Vassilsoursk Makariev	*7*	3,8	13,7	20

*Voir à la page 136 les remarques concernant ce tableau. (*N.R.*)

groupes *supérieurs* et qui rassemble 20 % des foyers

aux totaux par districts ou par groupes de districts

population des deux sexes	Terre				surface ensemencée	Bêtes		entreprises industrielles et commerciales	foyers employant de la main-d'œuvre salariée	instruments perfectionnés
	communautaire	achetée	prise à bail	superficie totale de terre expl.		de travail	total			
27,0	36,7	78,8	61,9	49,0	49,1	42,3	44,6	—	62,9	85,5
28,4	—	99	82	—	56	62	57	—	78,4	72,5
29,7	—	—	60,1	—	—	48,6	47,1	—	62,7	—
29	—	99	71	—	56	55,3	52,0	—	70,5	72,6
30,3	34,1	—	59	47	50,5	57,4	53,2	—	65,9	—
26,8	30	—	58,3	49,6	49,2	42,5	41,2	42,8	66,4	86,1
26,1	—	—	83,7	—	55,1	42,3	41,8	37,0	74,9	—
26,4	30	—	71	49,6	52,1	42,4	41,5	39,9	70,6	86,1
27,4	29,0	63,4	51,7	38,2	—	42,1	37,8	49,8	57,8	75,5
28,1	29,1	66,8	53,6	34,6	33,9	41,7	39,0	47,4	56,5	77,3
28,1	30,9		49,2	34,1	—	38	37,2	45,9	48,4	70,1
27,8	29,4	59,7	50,8	36,5	38,2	46,3	40,3	51,2	54,5	—

Tableau B*. Le groupe qui a été formé avec les

Provinces	Districts	N^os des lignes sur le diagramme	% par rapport		
			terre donnée à bail	foyers ayant un «gagne-pain d'appoint»	total des foyers
Tauride	Dniepr Mélitopol et Berdiansk	*1*	72,7	68,2	50
Samara	Novoouzensk	—	93,8	74,6	50
	Nikolaïev	—	98	78,6	50
	Moyenne	*2*	95,9	76,6	50
Saratov	Kamychine	*3*	71,5	60,2	50
	Volsk Kouznetsk Balachov et Serdobsk	—	64,6	—	50
Perm	Krasnooufimsk	—	74	93,5	50
	Ekatérinbourg	—	—	65,9	50
	Moyenne	*4*	74	79,7	50
Orel	Eletz et Troubtchevsk	*5*	93,9	59,3	50
Voronèje	Zadonsk	*6*	63,3	65,3	50
	Zadonsk Zemliansk Korotoïak et Nijnédévitsk	—	67	63,8	50
Nijni-Novgorod	Kniaguinine Vassilsoursk Makariev	*7*	88,2	65,7	50

* Voir à la page 136 les remarques concernant ce tableau (*N.R.*).

groupes *inférieurs* et qui rassemble 50 % des foyers

aux totaux par districts ou par groupes de districts

population des deux sexes	Terre				surface ensemencée	Bêtes		entreprises industrielles et commerciales	foyers employant de la main-d'œuvre salariée	instruments perfectionnés
	communautaire	achetée	prise à bail	superficie totale de la terre		de travail	total			
41,6	33,2	12,8	13,8	23,8	21,5	26,6	26	—	15,6	3,6
39,6	—	0,4	5,0	—	16,3	11,3	14,4	—	4,4	2,8
38	—	—	11,1	—	—	17,8	20,3	—	7,1	—
38,8	—	0,4	8	—	16,3	14,5	17,3	—	5,7	2,8
36,6	33	—	9,8	18,6	14,9	9,6	14,3	—	7,5	—
37,6	35	—	14,1	25,2	21	14,7	19,7	—	—	—
40,7	37,4	—	6,5	19,2	16,7	23,1	24	23,8	6,1	2
44,7	—	—	8,7	—	21,2	30,5	30,8	35,6	10,4	—
42,7	37,4	—	7,6	19,2	18,9	26,8	27,4	29,7	8,2	2
39,4	37,2	8,9	12,9	24,9	—	17,7	23	20,2	7,8	2,4
39,2	37,5	11	13,8	31,9	31	20	24,6	23,2	9,1	1,3
37,2	33,6		15,4	29,9	—	20,3	23,4	17,3	13,1	3,6
40,6	37,7	15,4	16,4	30,9	28,6	17,2	24,8	16,1	18,9	—

Remarques concernant les tableaux A et B

1.— Pour la province de Tauride les renseignements concernant la terre donnée à bail ne portent que sur deux districts : celui de Berdiansk et celui du Dniepr.

2.— Toujours dans cette province, on compte dans les instruments perfectionnés les faucheuses et les moissonneuses.

3.— Pour les deux districts de la province de Samara, au lieu du pourcentage des terres données à bail, on a pris celui des foyers sans exploitation qui mettent en location leur lot concédé.

4.— Pour la province d'Orel, l'étendue des terres données à bail (et, par suite, celle de la superficie totale de la terre exploitée) n'a été calculée qu'approximativement. De même pour les quatre districts de la province de Voronèje.

5.— Dans la province d'Orel, les renseignements sur les instruments perfectionnés n'ont été recueillis que pour le district d'Eletz.

6.— Pour la province de Voronèje : au lieu du nombre des foyers ayant un « gagne-pain d'appoint » (pour les trois districts de Zadonsk, Korotoïak et Nijnédévitsk) on a pris celui des foyers qui fournissent des ouvriers agricoles.

7.— Même province : les renseignements sur les instruments perfectionnés n'ont été recueillis que pour les districts de Zemliansk et Zadonsk.

8.— Pour la province de Nijni-Novgorod : au lieu des foyers exerçant des « métiers auxiliaires » en général, on a pris les foyers qui en exercent hors de leur village.

9.— Pour certains districts, nous avons dû prendre, au lieu des entreprises industrielles et commerciales, les foyers possédant ces entreprises.

10.— Dans les cas où les recueils ont plusieurs rubriques relatives aux « gagne-pain », nous avons tenu à dégager ceux qui expriment le plus exactement le travail salarié, la vente de la force de travail.

11.— Dans la mesure du possible, on a pris la totalité de la terre affermée : la terre communautaire, la terre non communautaire, les labours et les prairies.

12.— Nous rappelons au lecteur que, pour le district de Novooouzensk, nous avons exclu les propriétaires des fermes séparées (*khoutors*) et les colons allemands ; pour le district de Krasnooufimsk, nous n'avons pris que la partie agricole ; pour celui d'Ekatérinbourg, nous avons exclu les paysans qui n'ont pas de terre ou qui ne possèdent que des prairies ; pour celui de Troubtchevsk, nous avons exclu les communautés suburbaines ; pour celui de Kniaguinine, nous avons exclu le village de Bolchoïé Mourachkino, où prédominent les métiers auxiliaires, etc. Ces exclusions sont en partie notre fait, en partie nécessitées par[1] le caractère des matériaux. Il est évident qu'en réalité la décomposition de la paysannerie doit être plus accusée que ne le montrent notre tableau et notre diagramme.

Afin d'illustrer ce tableau et de montrer que dans les localités les plus différentes, les rapports entre le groupe

inférieur et le groupe supérieur de la paysannerie sont analogues, nous avons dressé le diagramme suivant où figurent les pourcentages du tableau. A droite de la colonne indiquant le pourcentage de la totalité des foyers, on a groupé les indices *positifs* de la situation économique (accroissement de la propriété foncière, augmentation du cheptel). A gauche, on a groupé les indices *négatifs* de la puissance économique (mise en location du sol, vente de la force de travail ; les colonnes consacrées à ces indices sont mises en évidence par des hachures). La distance entre la ligne horizontale *supérieure* du diagramme et chacune des lignes obliques *continues* indique quelle est la part des groupes *aisés* dans le total de l'économie paysanne ; la distance entre la ligne horizontale *inférieure* du diagramme et chacune des lignes obliques *pointillées* montre quelle est la part des groupes *pauvres*. Enfin, pour mieux faire ressortir le caractère général de ces données d'ensemble, nous avons tracé une ligne « moyenne » (déterminée par le calcul des moyennes arithmétiques à l'aide des pourcentages portés sur le diagramme. Cette ligne « moyenne » est imprimée en rouge, ce qui permet de la distinguer des autres). Elle nous indique, pour ainsi dire, la décomposition typique de la paysannerie russe de nos jours.

Afin de faire le bilan des données relatives à la décomposition que nous avons rassemblées plus haut (paragraphes I-VII), nous allons maintenant analyser ce diagramme colonne après colonne.

La première, à droite de celle qui donne le pourcentage des foyers, indique la part de *population* revenant au groupe supérieur et au groupe inférieur. Nous voyons que dans la paysannerie aisée les familles sont toujours plus nombreuses que chez les paysans pauvres. Nous avons déjà parlé de la signification de ce phénomène. Ajoutons qu'il serait erroné de prendre pour unité de comparaison non pas le foyer, la famille mais l'individu (comme font les populistes). S'il est vrai que dans les familles aisées qui sont des familles nombreuses il y a plus de frais, il est également vrai que dans une famille nombreuse la masse des dépenses diminue (pour ce qui concerne la construction, les objets de ménage, l'exploitation, etc. Engelhardt dans ses lettres de la campagne [49] et Trigorov dans son livre *La commu-*

nauté et l'impôt, St.-Pétersbourg 1882, ont bien montré à quel point les familles nombreuses étaient avantagées au point de vue économique). Prendre l'individu pour unité de comparaison, sans tenir compte de la réduction des dépenses, cela revient par conséquent à admettre artificiellement et faussement que les « âmes » ont une situation analogue dans les familles nombreuses et dans les petites familles. D'ailleurs, le diagramme montre clairement que le groupe aisé détient une part de la production agricole beaucoup plus importante que celle que ferait apparaître un calcul par individu.

La colonne suivante est celle de la terre communautaire. C'est dans la répartition de cette terre que le principe égalitaire est le plus accusé. Etant donné le caractère juridique du lot, cela est normal. Cependant, même ici, le processus d'évincement des pauvres par les riches commence à se faire sentir : la part de terre communautaire que détiennent les groupes aisés est *toujours* un peu supérieur à la part de population qu'ils représentent ; par contre, la part des groupes inférieurs est toujours un peu moins grande que leur part de population. La « communauté » favorise les intérêts de la bourgeoisie paysanne. Mais, comparativement à la propriété foncière *réelle*, l'inégalité existant dans la répartition des terres communautaires reste minime. Le diagramme montre d'ailleurs clairement que la façon dont les lots sont distribués ne donne aucune idée de la répartition réelle de la terre et de l'économie *.

Vient ensuite la colonne de la terre achetée. Celle-ci est toujours concentrée entre les mains des paysans aisés : 1/5 des foyers détient environ 6 ou 7 dixièmes de l'ensemble des terres achetées, tandis que les paysans pauvres, qui représentent la moitié des foyers, n'en ont au maximum que 15 % ! On peut juger par là de ce que valent les efforts des populistes qui se sont démenés pour que la « paysannerie » puisse acheter le plus de terre possible au plus bas prix.

La colonne suivante est celle des affermages. Là encore nous pouvons voir que partout la terre est concentrée entre

* Il suffit de jeter un coup d'œil sur le diagramme pour se rendre compte que la classification d'après les lots est sans valeur pour l'analyse de la décomposition de la paysannerie.

ANNEXE *I* (*au chapitre V, p. 265**)

Tableau d'ensemble des données statistiques sur les petites industries paysannes de la province de Moscou

1) Les tirets équivalent à 0. Les places vides signifient: «absence de renseignements».
2) Les industries sont disposées suivant le nombre croissant des ouvriers (familiaux et salariés réunis) par entreprise, comme moyenne pour toute la branche d'industrie.
3) Pour les industries nos 31 et 33, on donne la valeur des matières premières traitées, représentant 50-57 % de la valeur des produits, c'est-à-dire du montant de la production.
4) Le nombre moyen des chevaux par propriétaire, suivant les chiffres de 19 industries, est de 1,4 et, par groupe: I) 1,1; II) 1,5; III) 2,0.
5) La proportion des propriétaires faisant travailler la terre par ouvrier salarié est de 12 % d'après les chiffres de 16 industries et par groupe: I) 4,5 %; II) 16, 7%; III) 27,3 %.

n°	Industries	Etablissements				Ouvriers				Production en roubles				Etablissements avec ouvriers salariés				Ouvriers salariés				Nombre moyen de chevaux par propriétaires				Propriétaires faisant travailler la terre par ouvrier salarié en %%				Etablissements faisant partie de chaque groupe:			n° de l'industrie
		Total	Groupes I	II	III	Total	Groupes I	II	III	Total	Groupes I	II	III	Total	Groupes I	II	III	Total	Groupes I	II	III	Total	Groupes I	II	III	Total	Groupes I	II	III	I	II	III	
1	Carrosserie	76	40	25	11	127	40	50	37	30 100	9 500	10 500	10 100	4	—	1	3	7	—	1	6	1,2	0,9	1,3	1,9	1	—	—	9	avec un ouvrier	avec 2 ouvriers	avec 3 ouvr. et plus	1
2	Jouets (au tour)	47	22	17	8	83	22	34	27	13 500	2 900	5 300	5 300	7	—	4	3	10	—	4	6	1,2	0,8	1,3	2,0	—	—	—	—		*idem* n° 1		2
3	Lunetterie	27	12	8	7	49	12	16	21	11 550	3 000	4 300	4 250	1	—	—	1	2	—	—	2										*idem* n° 1		3
4	Meubles	274	196	66	12	576	277	213	86	96 800	48 650	33 850	14 300	16	—	5	11	48	—	7	41									avec 1-2 ouvriers	avec 3-4 ouvriers	avec 5 ouvr. et plus	4
5	Paniers	121	35	52	34	265	35	104	126	40 860	4 100	16 250	20 510	—	—	—	—	—	—	—	—	0,9	1	0,8	1	—	—	—	—		*idem* n° 1		5
6	Guitares	29	9	12	8	61	9	24	28	16 000	2 025	5 900	8 075	—	—	—	—	—	—	—	—	1,1	1,1	1,1	1,1	—	—	—	—		*idem* n° 1		6
7	Jouets (à Serguievski Possad)	41	28	8	5	95	48	24	23	27 330	13 130	8 000	6 200	5	—	3	2	9	—	4	5	0,7	0,6	0,5	1,4	—	—	—	—	avec 1-2 ouvriers	avec 3 ouvriers	avec 4-5 ouvriers	7
8	Glaces et miroirs	142	99	27	16	332	134	89	109	67 350	19 170	18 180	30 000	32	3	13	16	84	3	20	61	1,4	1,1	1,5	2,5	9,9	—	7,4	75		*idem* n° 4		8
9	Serres	74	29	36	9	188	50	100	38	54 400	11 900	30 090	12 410	34	5	21	8	42	6	23	13	2,2	1,7	2,5	2,7					avec 1-3 poêles	avec 4-6 poêles	avec 7-12 poêles	9
	Total pour les 9 industries (nos 1-9)	*831*	*470*	*251*	*110*	*1 776*	*627*	*654*	*495*	*357 890*	*114 375*	*132 370*	*111 145*	*99*	*8*	*47*	*44*	*202*	*9*	*59*	*134*												
10	Peaux (corroyées)	10	4	3	3	27	9	9	9	29 890	2 450	6 040	21 400	8	2	3	3	13	2	6	5									traitant 50-150 peaux	traitant 300-600 peaux	traitant 1 000 peaux	10
11	Cuirs (grandes peaux)	22	7	11	4	63	10	31	22	78 911	6 942	34 135	37 834	6	—	3	3	16	—	8	8									traitant 60-200 peaux	traitant 250-800 peaux	traitant 1 200-1 700 peaux	11
12	Passementerie	15	8	4	3	42	16	12	14	19 700	7 000	6 600	6 100	1	—	1	—	2	—	2	—	0,8	0,7	1,2	0,6	—	—	—	—	avec 2 ouvriers	avec 3 ouvriers	avec 4-6 ouvriers	12
13	Forge	42	9	24	9	133	18	72	43	25 700	3 100	13 900	8 700	28	3	17	8	32	3	17	12										*idem* n° 12		13
14	Laquage	40	22	9	9	130	44	25	61	37 400	7 400	5 100	24 900	13	3	1	9	43	3	2	38	1,2	0,8	1,0	2,3	—	—	—	—	peinture et ripage	articles de boutique	articles de magasin	14
15	Poterie	121	72	33	16	452	174	144	134	224 800	81 500	71 800	71 500	60	28	16	16	149	33	29	87									avec 1-3 ouvriers	avec 4-5 ouvriers	avec 6 ouvriers et plus	15
16	Pelleterie	28	14	8	6	105	37	32	36	9 167	3 261	2 821	3 085	—	—	—	—	—	—	—	—	1,2	1,2	0,9	1,6	—	—	—	—	avec 2-3 ouvriers	avec 4 ouvriers	avec 5 ouvriers et plus	16
17	Casquettes	25	8	10	7	92	13	35	44	40 450	7 500	14 750	18 200	4	—	1	3	9	—	2	7									avec 1-2 ouvriers	avec 3-4 ouvriers	avec 5 ouvriers et plus	17
18	Crochets	45	22	16	7	198	54	77	67	50 250	12 150	19 200	18 900	22	6	9	7	70	7	24	39	1,1	0,9	1,0	2,1	27,9	9,1	31,2	71,4	avec 2-3 ouvriers	avec 4-7 ouvriers	avec 8-12 ouvriers	18
	Total pour les 9 industries (nos 10-18)	*348*	*166*	*118*	*64*	*1 242*	*375*	*437*	*430*	*516 268*	*131 303*	*174 346*	*210 619*	*142*	*42*	*61*	*49*	*334*	*48*	*90*	*196*												
19	Cuivre	139	70	58	11	716	138	348	230	441 700	44 500	219 200	178 000	86	19	56	11	428	22	204	202									avec 1-3 ouvriers	avec 4-11 ouvriers	avec 12 ouvriers et plus	19
20	Brosserie	150	81	59	10	835	264	426	145	233 000	62 300	122 400	48 300	94	32	52	10	343	47	188	108	1,2	1	1,5	1,8	39	20	54	91		*idem* n° 19		20
21	Cordonnerie	64	39	14	11	362	116	99	147	291 490	87 740	82 990	120 760	41	16	14	11	217	47	68	102	1,5	1,3	1,6	2,1	12	8	21	19	avec 1-5 ouvriers	avec 6-10 ouvriers	avec 11 ouvriers et plus	21
22	Briques	233	167	43	23	1 402	476	317	609	357 000	119 500	79 000	158 500	105	43	39	23	335	92	186	557										*idem* n° 21		22
23	Bourrellerie	32	17	10	5	194	49	57	88	70 300	16 200	18 600	35 500	26	11	10	5	135	19	36	80									avec 2-4 ouvriers	avec 5-7 ouvriers	avec 13 ouvriers et plus	23
24	Amidonnerie	68	15	42	11	429	75	261	93	129 808	12 636	55 890	61 282	68	15	42	11	277	45	165	67	3,4	2,7	3,2	5,3					trav. à 1-2 tamis	trav. à 3 tamis	trav. à 4 tamis et un tambour	24
25	Cuirs (petites peaux)	11	2	5	4	75	4	25	46	77 570	800	28 450	48 320	9	—	5	4	69	—	23	46									prépar. 500 peaux	prépar. 5 000-10 000 peaux	prépar. 18 000-23 000 peaux	25
26	Jouets (en métal)	16	6	5	5	117	10	38	69	56 400	3 800	18 600	34 000	13	3	5	5	94	3	32	59	1,2	0,6	2	1,2	25	—	20	60	avec 1-2 ouvriers	avec 6-9 ouvriers	avec 11-18 ouvriers	26
27	Chapellerie	54	16	20	18	450	35	113	302	127 650	8 950	32 500	86 200	45	7	20	18	372	9	83	280									avec 1-3 ouvriers	avec 4-9 ouvriers	avec 10 ouvriers et plus	27
28	Peinture	37	12	14	11	313	53	111	149	229 000	39 500	81 500	108 000	32	7	14	11	220	21	74	125									avec 1-5 ouvriers	avec 6-9 ouvriers	avec 10 ouvriers et plus	28
	Total pour les 10 industries (nos 19-28)	*804*	*425*	*270*	*109*	*4 893*	*1 220*	*1 795*	*1 878*	*2 013 918*	*396 926*	*739 130*	*878 862*	*519*	*153*	*267*	*109*	*2 990*	*305*	*1 059*	*1 626*												
29	Cribles	10	5	3	2	115	26	28	61	69 300	7 300	15 000	47 000	7	2	3	2	58	3	12	43	1,8	1	2,3	3	60	20	100	100	trav. cribles tressés	trav. cribles tressés et tissés	*idem*, en plus grand	29
30	Plateaux	29	7	12	10	340	15	67	258	102 530	4 130	22 400	76 000	23	2	11	10	284	2	44	238									avec 1-3 ouvriers	avec 4-8 ouvriers	avec 9 et plus	30
31	Cornes (distr. de Dmitrov)	22	12	5	5	345	52	76	217	201 400	24 400	44 000	133 000	15	5	5	5	302	31	66	205									avec 5-11 ouvriers	avec 12-19 ouvriers	avec 20 et plus	31
32	Epingles	10	6	3	1	163	53	35	75	54 800	16 900	9 900	28 000	10	6	3	1	134	35	26	73									avec 7-10 ouvriers	avec 11-13 ouvriers	plus de 13	32
33	Cornes (distr. de Bogorodsk)	31	9	11	11	553	80	164	309	149 900	22 100	43 100	84 700	31	9	11	11	518	66	150	302										*idem* n° 31		33
	Total pour les 5 industries (nos 29-33)	*102*	*39*	*34*	*29*	*1 516*	*226*	*370*	*920*	*577 930*	*74 830*	*134 400*	*368 700*	*86*	*24*	*33*	*29*	*1 296*	*137*	*298*	*861*												
	Total pour les 33 industries	*2 085*	*1 100*	*673*	*312*	*9 427*	*2 448*	*3 256*	*3 723*	*3466006*	*716434*	*1 180246*	*1569326*	*846*	*227*	*388*	*231*	*4 822*	*499*	*1 506*	*2 817*												
34	Bouliers	91	55	29	7	171 (?)	82	42	38	46 670	13 750	16 470	16 450	?				9				1,1	0,9	1,1	2,8	2,2	—	—	28	tourneurs	menuisiers	mouleurs	34
35	Crépine	39	16	15	8	88	16	34	38	?				14	—	8	6	30	—	8	22	1,2	1,2	1,1	1,2					avec 1 métier	avec 2-3 métiers	avec 4 métiers et plus	35
36	Tailleurs	43	18	17	8	286	62	123	101	?				34	9	17	8	191	20	89	82	1,3	1	1,2	2	28	5,5	29,4	75	avec 2,5 ouvriers	avec 6-9 ouvriers	avec 10-16 ouvriers	36
37	Porcelaine	20	6	9	5	1 861	108	621	1 132	1 399 000	69 000	435 000	895 000	20	6	9	5	1 817	96	601	1 120									empl. jusqu'à 30 ouvr.	empl. 31-104 ouvr.	empl. 120 et plus	37

* Voir le présent tome, p. 362. (*N.R.*)

les mains des paysans aisés (1/5 des foyers détient de 5 à 8 dixièmes de toute la terre affermée). De plus, nous avons vu que ces paysans louent la terre meilleur marché. Cet accaparement de l'affermage par la bourgeoisie paysanne prouve sans équivoque que « l'affermage paysan » a *un caractère industriel* (achat de terre pour la vente du produit) *. Mais nous ne songeons nullement à nier qu'il existe également un fermage dû à la misère. Bien au contraire. Le diagramme montre en effet que chez les paysans pauvres qui se cramponnent à la terre, on trouve un fermage de caractère entièrement différent (1 ou 2 dixièmes de toute la terre affermée que se partage la moitié des foyers). Il y a paysan et paysan.

Dans l'« économie paysanne », l'affermage a donc une signification contradictoire : cela est particulièrement évident quand on compare la colonne des fermages et celle des *mises en location* (c'est la première colonne *à gauche*, c'est-à-dire parmi les indices négatifs). Nous trouvons ici exactement le contraire que lorsqu'il s'agit de l'affermage : ce sont essentiellement les groupes inférieurs qui mettent de la terre en location (alors qu'ils représentent 50 % des

* La « Conclusion » du livre de M. Karychev sur l'affermage ne laisse pas d'être curieuse (chap. VI). Après toutes ses assertions gratuites et contraires aux données de la statistique des zemstvos, déniant un caractère d'entreprise à l'affermage paysan, M. Karychev expose une « théorie de l'affermage » (empruntée à V. Roscher, etc.), qui reprend en termes savants les desiderata des fermiers d'Europe occidentale : le bail doit être de longue durée (« il faut... que l'agriculteur exploite... le terrain en propriétaire « avisé », (p. 371) ; le taux du fermage doit être modéré et laisser au fermier son salaire, les intérêts et l'amortissement des fonds engagés, avec un profit d'entreprise (p. 373). Que cette « théorie » figure à côté du mot d'ordre habituel des populistes : « conjurer » (p. 398), cela ne trouble pas le moins du monde M. Karychev. Pour « conjurer » l'apparition d'une classe de fermiers, M. Karychev lance la « théorie » du fermage ! Pareille « conclusion » n'est que le couronnement naturel de la contradiction fondamentale de son livre qui, d'un côté, partage tous les préjugés populistes et sympathyse de tout cœur avec des théoriciens classiques de la petite bourgeoisie comme Sismondi (v. Karychev, *La location héréditaire perpétuelle des terres sur le continent européen*, M. 1885) et qui, d'un autre côté, ne peut s'empêcher de reconnaître que l'affermage donne une « impulsion » (p. 396) à la décomposition de la paysannerie, que les « couches plus aisées » refoulent celles qui le sont moins et que le développement des rapports agraires conduit justement à l'exploitation salariée (p. 397).

foyers, ils fournissent 7 à 8 dixièmes de la terre louée). Ils cherchent en effet à se débarrasser de leur lot concédé qui passe ainsi (en dépit des interdictions et des entraves légales) entre les mains des gros paysans. Par conséquent, si dorénavant on nous dit que la « paysannerie » prend de la terre à bail et met de la terre en location, nous saurons que dans le premier cas il s'agit essentiellement de la bourgeoisie paysanne et dans le second cas du prolétariat paysan.

La *propriété foncière réelle* des groupes (5e colonne à droite) est déterminée elle aussi par le rapport qui existe entre le lot et la vente, l'affermage et la mise en location de la terre. Partout, nous voyons que la façon dont est répartie en réalité la superficie totale de la terre exploitée par les paysans n'a plus rien à voir avec le « principe égalitaire » du lot concédé. D'une part, en effet, nous trouvons 20 % des foyers qui détiennent entre 35 et 50 % de la terre et de l'autre 50 % des foyers qui n'en détiennent que de 20 à 30 %. Si on considère la répartition de la *surface ensemencée* (colonne suivante), cet évincement du groupe inférieur par le groupe supérieur apparaît encore plus nettement. Cela est sans doute dû au fait que souvent la paysannerie pauvre n'est pas en état d'exploiter sa terre d'une manière productive et qu'elle la néglige. Ces deux colonnes (propriété foncière totale et surface ensemencée) montrent que l'achat et l'affermage aboutissent à la *réduction* de la part des groupes inférieurs dans l'ensemble du système économique, c'est-à-dire à l'évincement de ces groupes par la minorité aisée. Cette dernière joue désormais un rôle prédominant dans l'économie paysanne : à elle seule, en effet, elle détient autant de surface ensemencée que tout le reste de la paysannerie.

Les deux colonnes suivantes montrent comment les bêtes de travail et le bétail en général sont répartis parmi les paysans. On voit qu'il y a très peu de différence entre les pourcentages du bétail et ceux de la surface ensemencée : il ne pouvait en être autrement puisque la quantité de bêtes de travail (et de bétail en général) détermine l'étendue des emblavures et qu'elle est à son tour déterminée par ces dernières.

La colonne suivante indique la part des divers groupes de la paysannerie dans la somme totale des entreprises

industrielles et commerciales. Environ la moitié de ces entreprises appartient à 1/5 des foyers (groupe aisé). En revanche, les paysans pauvres qui représentent 50 % des foyers n'en possèdent que 1/5 *. Autrement dit, les « métiers auxiliaires » qui marquent la conversion de la paysannerie en bourgeoisie sont concentrés essentiellement entre les mains des agriculteurs les plus aisés. Cela veut dire que les paysans aisés engagent leurs capitaux aussi bien dans l'agriculture (achat et location de terre, embauche d'ouvriers, perfectionnement des instruments, etc.) que dans les entreprises industrielles, le commerce ou l'usure : le capital commercial et le capital industriel sont intimement liés et la prédominance de l'une de ces formes de capital dépend uniquement des conditions environnantes.

Dans la colonne consacrée aux foyers ayant un « gagne-pain d'appoint » (première *à gauche*, parmi les indices négatifs), il s'agit également d'« activités auxiliaires ». Mais ceux-ci ont une signification opposée à ceux que nous venons d'examiner puisqu'ils sont l'indice d'une transformation de la paysannerie en prolétariat. *Ces* « métiers » sont concentrés entre les mains des paysans pauvres (entre 60 et 90 % des « foyers ayant un gagne-pain d'appoint » se trouvent dans le groupe inférieur qui ne représente pourtant que 50 % du nombre total des foyers) et les groupes aisés n'y participent que dans une proportion infime (il ne faut pas oublier que dans cette catégorie de paysans exerçant des « métiers auxiliaires », il nous a été impossible de séparer exactement les ouvriers et les patrons). Il suffit de comparer les données concernant les «gagne-pain » aux données qui portent sur « les entreprises industrielles et commerciales » pour voir que ces deux types d'« activités auxiliaires » sont radicalement opposés et pour comprendre à quelle incroyable confusion aboutit la classification habituelle en les assimilant.

Les *foyers qui emploient de la main-d'œuvre salariée* sont toujours concentrés dans le groupe aisé (20 % des foyers

* Encore ce chiffre (près de 1/5 des entreprises) est-il sans doute exagéré, car dans la catégorie des paysans qui n'ensemencent pas et n'ont pas de chevaux ou n'en ont qu'un seul, on a mélangé les ouvriers agricoles, les manœuvres, etc., avec des non-agriculteurs (boutiquiers, artisans, etc.).

rassemblent de 5 à 7 dixièmes des exploitations employant des salariés). Bien qu'il soit composé de familles nombreuses, ce groupe ne peut donc se passer de l'« appoint » d'une classe d'ouvriers agricoles qui le « complète ». Nous avons ici une confirmation éclatante de la thèse que nous avons exposée plus haut et selon laquelle il est absurde d'établir des rapports entre le nombre total des « exploitations » (y compris celles des ouvriers agricoles) et le nombre de celles qui emploient des salariés. Etant donné que les 3/5 environ ou même les 2/3 des exploitations qui embauchent des ouvriers appartiennent à la minorité aisée, *il est beaucoup plus juste* de les considérer *par rapport au cinquième* des foyers paysans. L'embauche destinée au développement de l'entreprise dépasse de beaucoup l'embauche due au manque de main-d'œuvre familiale, l'embauche par nécessité : dans la paysannerie pauvre, où pourtant les *familles nombreuses sont rares* et qui représentent 50 % du nombre total des foyers, on ne trouve que 1/10 des exploitations employant des salariés (et il ne faut pas oublier que parmi la paysannerie pauvre on a inclu des boutiquiers, des industriels, etc., qui, s'ils embauchent du personnel, ne le font nullement par nécessité).

La dernière colonne est consacrée à la répartition des instruments perfectionnés. Suivant l'exemple de M. V.V., nous pourrions intituler cette colonne : « les courants progressistes dans l'économie paysanne ». C'est dans le district de Novoouzensk, province de Samara, que la répartition des instruments semble la plus « équitable ». Dans ce district, en effet, les foyers aisés (20 % du total) ne possèdent que 73 % des instruments perfectionnés et les foyers pauvres (50 % du total) en possèdent en tout et pour tout 3 %.

Nous allons comparer maintenant le degré de décomposition de la paysannerie dans les diverses localités. Sur le diagramme, on voit nettement apparaître deux types de contrées : dans les provinces de Tauride, Samara, Saratov et Perm, la différenciation de la paysannerie est sensiblement plus marquée que dans les provinces d'Orel, de Voronèje et de Nijni-Novgorod. Sur le diagramme les lignes des quatre premières provinces descendent au-dessous de la ligne médiane rouge. Les lignes des trois dernières, en revanche, restent au-dessus de la médiane, ce qui indique

que dans ces provinces la concentration économique aux mains de la minorité aisée est moins accusée. Les contrées de la première catégorie sont celles qui possèdent le plus de terre, elles sont purement agricoles, on y pratique une culture extensive (dans la province de Perm nous avons détaché les parties agricoles des districts). Ce caractère de l'agriculture permet de constater aisément la décomposition de la paysannerie car, pour ainsi dire, elle saute aux yeux. Dans les contrées de la seconde catégorie, en revanche, on voit d'un côté se développer une agriculture commerciale (plantations de chanvre dans la province d'Orel) dont nos données ne tiennent pas compte. D'un autre côté, les « activités auxiliaires », qu'il s'agisse de travail salarié (district de Zadonsk, province de Voronèje) ou d'occupations non agricoles (province de Nijni-Novgorod) prennent une énorme importance. Ces deux facteurs jouent un rôle considérable dans le problème de la décomposition. Nous avons déjà parlé du premier (les formes de l'agriculture marchande et du progrès agricole sont différentes selon les contrées). Le second (le rôle des « activités auxiliaires ») n'est pas moins important. Il va de soi que dans une localité où la masse de la paysannerie est composée d'ouvriers agricoles, de journaliers ou de salariés non agricoles possédant un lot concédé, la différenciation de la paysannerie agricole n'apparaîtra que très faiblement *. Mais si on veut avoir une idée juste du phénomène, il faut confronter ces représentants typiques du prolétariat rural avec les représentants typiques de la bourgeoisie paysanne. Le journalier de la province de Voronèje, qui dispose d'un lot de terre et qui part dans le sud à la recherche d'un « gagne-pain », doit être comparé au paysan de Tauride qui cultive d'immenses étendues. Le charpentier de Kalouga, de Nijni-Novgorod, de Iaroslavl doit être comparé au maraîcher de Iaroslavl ou de Moscou ou au paysan de ces provinces, qui élève des vaches pour vendre le lait, etc. De même, si la masse de la paysannerie locale est occupée dans l'industrie de

* Il est fort possible que dans les provinces de la zone centrale des Terres Noires, comme celles d'Orel, de Voronèje, etc., la décomposition de la paysannerie soit en réalité beaucoup moins prononcée en raison du manque de terre, du poids des impôts, du grand développement des prestations de travail: toutes ces conditions, en effet, retardent la décomposition de la paysannerie.

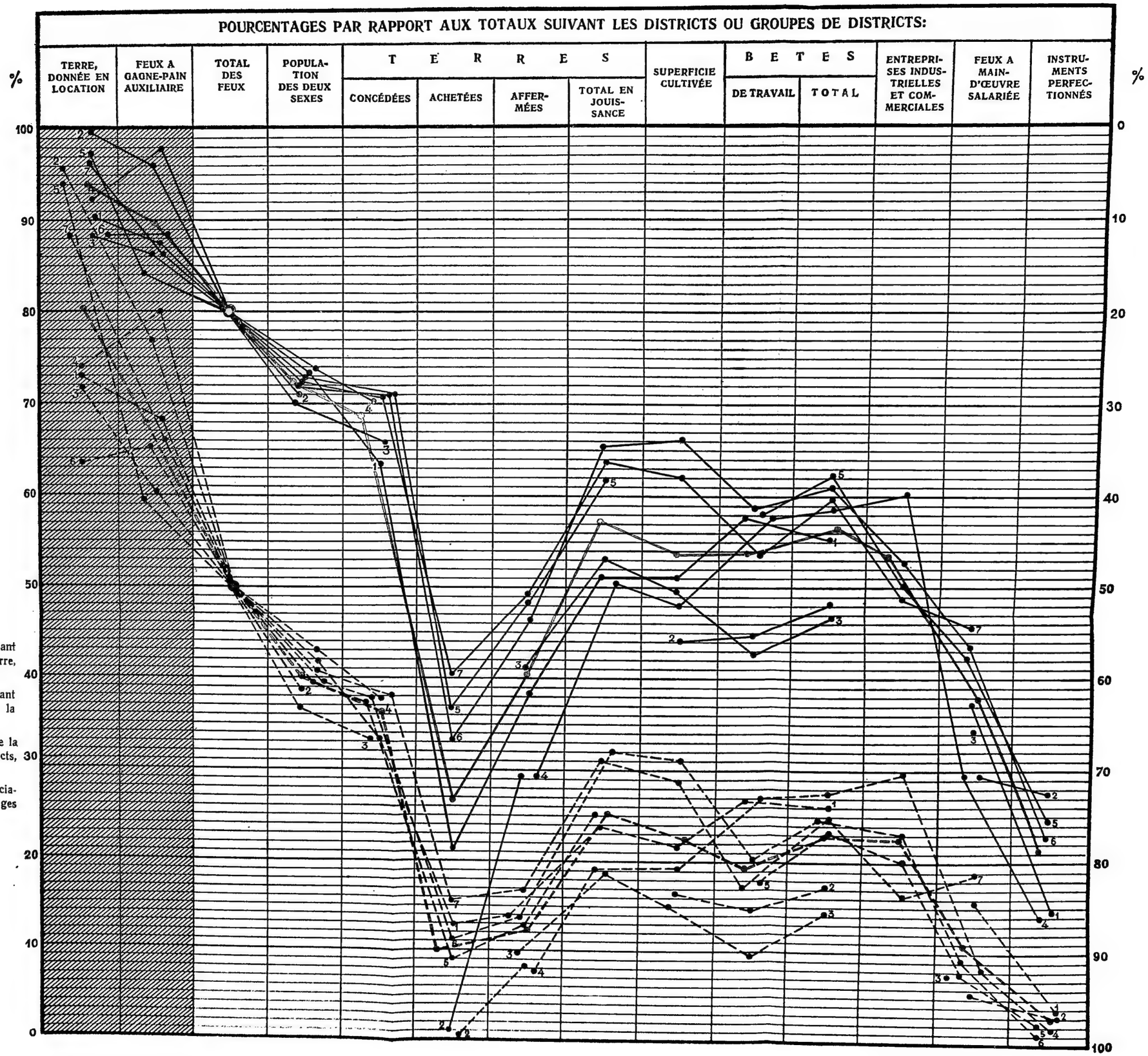
transformation et ne tire de ses lots concédés qu'une faible partie de ses moyens d'existence, les données relatives à la décomposition de la paysannerie agricole doivent être complétées par d'autres données qui portent sur la décomposition de la paysannerie non agricole. Cette dernière question fera l'objet du chapitre V. Pour le moment, nous ne nous occupons que de la décomposition de la paysannerie agricole typique.

X. DONNÉES D'ENSEMBLE DE LA STATISTIQUE DES ZEMSTVOS ET DU RECENSEMENT DES CHEVAUX PAR L'ADMINISTRATION MILITAIRE [*]

Nous avons montré que les rapports entre le groupe supérieur et le groupe inférieur de la paysannerie ont les mêmes caractéristiques que les rapports entre la bourgeoisie rurale et le prolétariat rural ; que ces rapports sont d'une analogie remarquable dans les localités les plus diverses où les conditions sont les plus variées ; que leur expression numérique elle-même (c'est-à-dire la part revenant à chaque groupe dans l'ensemble de la surface ensemencée, du bétail, etc.) oscille dans des limites relativement très étroites. Il est donc naturel de se demander dans quelle mesure on peut utiliser ces données qui concernent les *rapports* existant entre les groupes dans les différentes localités pour se faire une idée des *groupes* qui composent l'ensemble de la paysannerie russe. Autrement dit : quels sont les renseignements qui permettent de juger de la composition et des rapports mutuels du groupe supérieur et du groupe inférieur dans l'ensemble de la paysannerie russe ?

Chez nous, les renseignements de cette nature sont très rares, car il n'existe pas de recensements portant sur toute la masse des exploitations agricoles. Les seuls matériaux permettant de juger des groupes économiques qui composent notre paysannerie, ce sont les chiffres d'ensemble de la statistique des zemstvos et des recensements des chevaux effectués par l'administration militaire (ces recensements divers montrent comment les bêtes de trait (ou les chevaux) sont réparties entre les foyers paysans). Si pauvres que soient ces matériaux, ils autorisent cependant certaines conclusions non dépourvues d'intérêt (elles sont, naturellement, très générales, approximatives et globales), d'autant plus que

DIAGRAMME REPRÉSENTANT LES TABLEAUX A ET B



Les lignes *continues* montrent en pourcentages (en partant du haut) la part de la paysannerie *aisée* dans le total de la terre, de la superficie cultivée, du bétail, etc.

Les lignes *en pointillé* montrent en pourcentages (en partant du bas) la part de la paysannerie *pauvre* dans le total de la terre, de la superficie cultivée, du bétail, etc.

Les lignes *noires* montrent le degré de différenciation de la paysannerie, suivant les districts ou les groupes de districts, dont les numéros (1 à 7) figurent aux tableaux A et B.

Les lignes *rouges* montrent le degré « moyen » de différenciation (c'est-à-dire les moyennes arithmétiques des pourcentages indiqués dans le diagramme).

les rapports existant entre les paysans, qui ont plusieurs chevaux et ceux qui en ont peu, ont déjà été étudiés et se sont trouvés être d'une analogie remarquable dans les localités les plus diverses.

Les données du *Recueil récapitulatif de renseignements économiques d'après les recensements des zemstvos par foyer* de M. Blagovéchtchenski (t. I, *L'économie paysanne.* M. 1893) [51], établissent que les recensements des zemstvos portent sur 123 districts de 22 provinces, soit 2 983 733 foyers paysans représentant une population de 17 996 317 individus des deux sexes. Mais les données sur la répartition des foyers d'après les bêtes de travail ne sont pas partout les mêmes. C'est ainsi que dans trois provinces nous devons laisser de côté 11 districts * pour lesquels la répartition est donnée en trois groupes seulement, au lieu de quatre. Pour les autres *112 districts de 21 provinces* nous avons obtenu les totaux suivants qui portent sur près de 2 500 000 foyers représentant une population de 15 millions d'habitants:

Groupes d'exploitations	Foyers	Foyers, en %		Bêtes de travail *	Bêtes de travail au total, en %	Bêtes de travail par foyer
Sans bêtes de travail	613 238	24,7	53,3	—	—	—
Avec 1 bête »	712 256	28,6		712 256	18,6	1
» 2 bêtes »	645 900	26,0		1 291 800	33,7	2
» 3 » » et plus	515 521	20,7		1 824 969	47,7	3,5
Total	2 486 915	100		3 829 025	100	1,5

* En plus des chevaux, ce tableau compte également les bœufs, la paire étant considérée comme l'unité.

Ces données embrassent un peu moins du quart des foyers paysans de la Russie d'Europe (si l'on en croit le *Recueil de matériaux statistiques relatifs à la situation économique de la population rurale de la Russie d'Europe*, édition de la Chan-

* 5 districts dans la province de Saratov, 5 dans celle de Samara et 1 de Bessarabie.

cellerie du Conseil des ministres, Saint-Pétersbourg 1894, il y a en effet 11 223 962 foyers dont 10 589 967 foyers paysans dans les cantons des 50 provinces de la Russie d'Europe). Les chiffres qui nous indiquent quelle est la répartition des chevaux entre les paysans dans l'ensemble de la Russie se trouvent dans la *Statistique de l'Empire de Russie, XX. Le recensement des chevaux effectué en 1888 par l'Administration militaire* (St-Pétersbourg 1891) et la *Statistique de l'Empire de Russie, XXXI. Le recensement des chevaux effectué en 1891 par l'Administration militaire* (St-Pétersbourg 1894). La première de ces publications analyse les données recueillies en 1888 pour 41 provinces (y compris les 10 provinces du Royaume de Pologne); la seconde embrasse 18 provinces de la Russie d'Europe, plus le Caucase, les steppes des Kalmouks et le Territoire du Don.

En prenant 49 provinces de la Russie d'Europe (pour la Territoire du Don les renseignements ne sont pas complets) et en réunissant les données de 1888 et 1891, nous obtenons le tableau suivant de la répartition du nombre total des chevaux appartenant *aux paysans des communautés rurales.*

On compte dans 49 provinces de la Russie d'Europe

Groupes d'exploitations	Foyers paysans			Nombre de chevaux			Nombre de chevaux par foyer
	Total	en %		Total	en %		
Sans cheval	2 777 485	27,3	55,9	—	—		—
Avec un seul cheval	2 909 042	28,6		2 909 042	17,2		1
» 2 chevaux	2 247 827	22,1		4 495 654	26,5		2
» 3 »	1 072 298	10,6	22,0	3 216 894	18,9	56,3	3
» 4 » et plus	1 155 907	11,4		6 339 198	37,4		5,4
Total	10 162 559	100		16 960 788	100		1,6

On voit que la répartition des chevaux de trait parmi les paysans est, pour l'ensemble de la Russie, très voisine du degré «moyen» de décomposition que nous avons établi plus haut dans notre diagramme. En réalité, la décomposition est même un peu plus accentuée: sur 17 millions de chevaux, 9,5 millions, soit 56,3 % du chiffre total, appartiennent à 22 % des foyers (2,2 millions de foyers sur 10,2

millions). Une masse énorme de 2,8 millions de foyers en est complètement dépourvue, et les chevaux des 2 900 000 foyers qui n'en ont qu'un seul ne représentent que 17,2 % du total *.

Nous avons constaté plus haut que les rapports existant entre les groupes obéissaient à une loi générale, et elle nous permet maintenant d'apprécier la véritable signification des données que nous venons d'examiner. Si la moitié du nombre total des chevaux appartient à 1/5 des foyers, on peut en conclure, sans craindre de se tromper, que ces foyers détiennent au moins la moitié (et probablement plus) de la production agricole totale des paysans. Une telle concentration de la production n'est possible que si la majeure partie des terres achetées et des affermages paysans (affermages de lots concédés ou non concédés) est elle-même concentrée entre les mains de la paysannerie aisée. Bien qu'elle soit sans doute mieux pourvue en lots concédés que le reste de la paysannerie, c'est donc essentiellement cette minorité aisée qui effectue les achats de terre et qui loue de la terre. Alors que dans les meilleures années le paysan « moyen » arrive à peine à joindre les deux bouts (et encore, y arrive-t-il?), la minorité aisée qui est bien mieux pourvue que la moyenne arrive non seulement à payer tous les frais grâce à son exploitation indépendante, mais réalise en plus des excédents. Cela veut dire qu'elle est productrice de marchandises, qu'elle destine ses produits agricoles à la vente. Mais ce

* Les données du recensement effectué en 1893-1894 par l'Administration militaire (*Statistique de l'Empire de Russie, XXXVII*) nous renseignent sur les changements survenus ces derniers temps dans la répartition des chevaux parmi la paysannerie. En 1893-1894, on comptait dans 38 provinces de la Russie d'Europe 8 288 987 foyers paysans qui se répartissaient de la façon suivante: 2 641 754, soit 31,9 % étaient dépourvus de chevaux; 31,4 % avaient chacun un seul cheval; 20,2 % avaient deux chevaux; 8,7 % avaient trois chevaux, et 7,8 %, quatre chevaux et plus. Le nombre total des chevaux appartenant aux paysans était de 11 560 358. La répartition était la suivante: les foyers ayant chacun un cheval possédaient 22,5 % de ce nombre total; les foyers ayant chacun deux chevaux en possédaient 28,9 %; les foyers ayant chacun trois chevaux, 18,8 %, et ceux en ayant quatre et davantage, 29,8 %. A eux seuls, les paysans aisés (16,5 % du total) avaient donc 48,6 % du nombre total des chevaux.

Une page du cahier de V. Lénine avec des extraits et des calculs tirés du *Recueil récapitulatif de renseignements économiques d'après les recensements des zemstvos par foyer* de N. Blagovéchtchenski (1893).

Благ., с. 133.

Чтобы попробовать подсчитать данные о землевладельцах по раб. силе (по 4-м группам) приходится откинуть часть уездов, в коих данные были о 3-х группах, именно:

4 (на 4 гр.) Самар. губ. Из 10 уездов таких есть всего 5 уу. (Ник., Кал., Новоузен., Самар. и Бугурусл.).

10

		Дворов					Всего	
		без раб. сил	с 1 раб.	с 2 раб.	с 3 и бол.	Всех дв.	душ	раб.
	{Итого вышеупомянутых 5 уездов} по 5 уу.:	36.912 –	37.351 –	29.331 –	42.586 –	146.180	232.548 –	86.618
7	Саратовская губ. Из 7 уу. данные по 2 уу. (Сар. и Петр.) {Итого вышеупомянутых 5 уу.} по 2 уу.:	17.040 –	17.141 –	16.309 –	24.941	62.431	165.430 –	39.978.
1	Бессар. губ. 1 у. эти данные выкинуты.	—	—	—	—	—	—	—
18, у коих по 11 есть данные, а по 7 нет	Итого выкинуты 11 уу.	А по 7 уу.:						
	А по остальным 105 уу.:	565.286	657.764[1]	600.260	447.994	2.271.304[3]	2.990.616	776.268
	Итого по 112 уу.:	613.238	712.256	645.900	515.521	2.486.315	3.395.594	866.[illegible]
	в 21 губернии %:	$24_{,7}$%	$28_{,6}$%	$26_{,0}$%	$20_{,7}$%	100%		
	Соответственно, у коих раб. силы иму.:	—	712.256	1.291.800	1.824.969[3]		3.829.025[3]	
	%:	—	$18_{,6}$%	$33_{,7}$%	$47_{,7}$%		100%	

Всего населения в нем 2.486.315 дв.
он. 11.995.897 душ

|См. Сов. Спр.|

1) Двор собственн. Саратов. 80.737 и Сам. 47.575 дает 806.076, а у Благ. 836.676 (с. 132). Не свою ошибку нашёл.

2) по группам 25-ти (с. 126) итого = 2.304.946 но это только выше по стольк. Кроме выкинутых (7 уу.) – 181.324. Итого = 2.123.622

3) считая 1 парну бывш. за 1 группу.

Если все группы правильно взяты, то в счетах выходит:
всего раб. сил 4.262.456
из них у заготовителей 2.258.400
а у других от хозяйства 2.004.056

n'est pas tout: à son exploitation agricole relativement importante, elle ajoute des entreprises industrielles et commerciales (nous savons que ces entreprises constituent le genre d'« occupations auxiliaires » qui caractérise le moujik « avisé ») et, de la sorte, elle se transforme en bourgeoisie rurale. C'est dans cette minorité que l'on trouve le plus grand nombre de familles nombreuses et que la main-d'œuvre familiale est la plus abondante (ces deux traits sont typiques de la paysannerie aisée; alors qu'elle ne représente que 1/5 des foyers, elle doit regrouper environ 3/10 de la population). Pourtant, cette minorité aisée a le plus recours au travail des ouvriers agricoles et des journaliers. L'analyse précédente et la comparaison entre la part de population que représente ce groupe, la part de bétail qu'il détient et, par voie de conséquence, la part de la surface ensemencée et de l'économie qui lui revient nous autorisent à affirmer que la minorité aisée fournit certainement la majorité des exploitations paysannes qui embauchent des ouvriers et des journaliers. Enfin, seule cette minorité aisée peut participer d'une façon stable aux « courants progressistes de l'économie paysanne » [52]. Tel doit être le rapport entre cette minorité et le reste de la paysannerie; mais il va de soi que ce rapport prend divers aspects et se manifeste différemment selon les conditions agraires, les systèmes d'économie rurale et les formes d'agriculture marchande *. Les tendances fondamentales de la décomposition paysanne sont une chose; les formes qu'elle prend, par suite des conditions locales, en sont une autre.

Nous trouvons une situation exactement opposée en ce qui concerne les paysans qui n'ont pas de cheval ou n'en ont qu'un seul. Nous avons vu que les statisticiens des zemstvos classent ces derniers (sans parler des autres) parmi le prolétariat rural. On voit par conséquent que notre calcul approximatif qui range dans le prolétariat rural tous les paysans qui n'ont pas de cheval et les 3/4 environ des paysans

* C'est ainsi, par exemple, qu'il se pourrait que dans les contrées à industrie laitière, il soit beaucoup plus juste de grouper les foyers d'après le nombre de vaches, et non d'après celui des chevaux. Avec la culture maraîchère, ni l'un ni l'autre de ces indices ne peut être suffisant, etc.

qui n'en ont qu'un (soit à peu près la moitié du nombre total des foyers) n'est pas exagéré. Ces paysans sont les moins bien pourvus en lots communautaires, et, comme ils manquent de matériel, de semences, etc., il arrive fréquemment qu'ils mettent leur lot en location. Leur part dans l'ensemble des affermages et des achats de terres se réduit à de misérables bribes. Leur exploitation n'arrive jamais à les faire vivre, et ils tirent l'essentiel de leurs moyens de subsistance des « métiers auxiliaires » ou des « gagne-pain d'appoint », c'est-à-dire de la vente de leur force de travail. C'est une classe d'ouvriers salariés possédant un lot concédé, d'ouvriers agricoles, de journaliers, de manœuvres, d'ouvriers du bâtiment, etc., etc.

XI. COMPARAISON ENTRE LES RECENSEMENTS DES CHEVAUX EFFECTUÉS PAR L'ADMINISTRATION MILITAIRE EN 1888-1891 ET EN 1896-1900

Les recensements de chevaux que l'administration militaire a effectués en 1896 et entre 1899 et 1901 nous permettent de comparer les chiffres les plus récents à ceux que nous avons cités plus haut.

En réunissant les 5 provinces méridionales (1896) et les 43 autres (1899-1900), on obtient pour 48 provinces de la Russie d'Europe les chiffres suivants :

1896-1900

Groupes d'exploitations	Foyers paysans			Nombre de chevaux			Nombre de chevaux par foyer
	Total	en %		Total	en %		
Sans cheval	3 242 462	29,2	59,5	—	—		—
Avec 1 seul cheval	3 361 778	30,3		3 361 778	19,9		1
» 2 chevaux	2 446 731	22,0		4 893 462	28,9		2
» 3 »	1 047 900	9,4	18,5	3 143 700	18,7	51,2	3
» 4 et plus	1 013 416	9,1		5 476 503	32,5		5,4
Total	11 112 287	100		16 875 443	100		—

Les chiffres de 1888-1891 portent sur 49 provinces, mais pour la période récente nous n'avons aucuns renseignements sur la province d'Arkhangelsk. Par conséquent, nous retirerons des données de 1888-1891 celles qui concernent Arkhangelsk et nous obtiendrons, pour cette période, le tableau suivant portant sur 48 provinces :

1888-1891

Groupes d'exploitations	Foyers paysans			Nombre de chevaux			Nombre de chevaux par foyer
	Total	en %		Total	en %		
Sans cheval	2 765 970	27,3	55,8	—	—		—
Avec 1 seul cheval	2 885 192	28,5		2 885 192	17,1		1
» 2 chevaux	2 240 574	22,2		4 481 148	26,5		2
» 3 »	1 070 250	10,6	22,0	3 210 750	18,9	56,4	3
» 4 et plus	1 154 674	11,4		6 333 106	37,5		5,5
Total	10 116 660	100		16 910 196	100		1,6

Si on compare les années 1888-1891 et les années 1896-1900, on voit qu'il y a une *expropriation* croissante de la paysannerie. Le nombre des foyers a augmenté de près d'un million. Celui des chevaux a diminué, quoique dans des proportions très faibles. Celui des foyers qui n'ont pas de cheval s'est accru avec une extrême rapidité : de 27,3 % à 29,2 %. Alors que nous avions 5 600 000 paysans pauvres (n'ayant pas de cheval ou n'en ayant qu'un seul), nous en comptons d'ores et déjà 6 600 000. L'accroissement du nombre des foyers a donc porté uniquement sur les foyers pauvres. Le pourcentage des foyers riches en chevaux a diminué : alors qu'ils étaient 2 200 000, ils ne sont plus que 2 000 000. Si on compte ensemble les foyers riches et les foyers moyens (2 chevaux et plus), leur total n'a presque pas changé (4 465 000 en 1888-1891 et 4 508 000 en 1896-1900).

On peut tirer de ces données les conclusions suivantes.

Il y a indubitablement accroissement de la misère et de l'expropriation de la paysannerie.

Le *rapport* entre le groupe supérieur et le groupe inférieur n'a presque pas varié. En effet, si nous formons suivant

la méthode que nous avons exposée plus haut, un groupe inférieur représentant 50 % et un groupe supérieur représentant 20 % des foyers, nous obtenons les chiffres suivants : en 1888-1891, les foyers pauvres (50 % du total) possédaient 13,7 % des chevaux et les foyers riches (20 % du total) en possédaient 52,6 %. En 1896-1900, les foyers pauvres ont toujours 13,7 % des chevaux et les foyers riches en ont 53,2 %. On voit donc que le rapport n'a presque pas changé.

On constate enfin que l'ensemble de la paysannerie est devenue plus pauvre en chevaux et que le nombre des paysans qui possèdent plusieurs chevaux a diminué tant de façon relative que de façon absolue. D'une part, cette diminution est probablement un indice du déclin de toute l'économie paysanne de la Russie d'Europe. Mais, d'autre part, il ne faut pas oublier qu'en Russie, le nombre des chevaux employés dans l'agriculture est anormalement élevé par rapport à la surface cultivée. Dans un pays de petits paysans, il ne pouvait en être autrement. La diminution du nombre des chevaux signifie donc que dans une certaine mesure « le rapport normal entre les bêtes de travail et les labours est en train de se rétablir » *au sein de la bourgeoisie paysanne* (cf. plus haut, chap. II, paragraphe I, les réflexions de M. V.V. à ce propos).

Maintenant, il nous semble utile de dire quelques mots des thèses que, dans leurs derniers ouvrages, M. Vikhliaïev *(Essais sur la vie rurale russe*, St-Pétersbourg, édition de la revue *Khoziaïne)* et M. Tchernenkov (*Contribution à la caractéristique de l'économie paysanne* — Fasc. I, Moscou 1905) développent sur ce problème. Ils ont été si impressionnés par la disparité des chiffres concernant la répartition des chevaux dans la paysannerie qu'ils ont transformé l'analyse économique en un simple exercice de statistique. Au lieu d'étudier les types d'économie paysanne (journalier, paysan moyen, entrepreneur), ils analysent en amateurs d'interminables colonnes de chiffres, comme s'ils voulaient étonner le monde entier par leur zèle arithmétique.

Ces acrobaties arithmétiques sont les seules objections que M. Tchernenkov peut m'opposer : il m'accuse d'être « de parti pris », quand j'interprète la « différenciation » comme un phénomène nouveau (et non ancien) et, on ne sait trop pourquoi, typiquement capitaliste. Libre à lui de penser

que je tire des conclusions de la statistique, en oubliant le côté économique ! que je cherche à prouver quelque chose en me basant uniquement sur une modification du nombre et de la répartition des chevaux ! Pour apprécier convenablement la différenciation, il ne faut négliger aucune donnée et examiner tout l'ensemble : affermage, achat de terres, machines, gagne-pain, progrès de l'agriculture marchande, travail salarié. Mais peut-être M. Tchernenkov considère-t-il que là encore, il s'agit de phénomènes qui ne sont pas «nouveaux», ni « capitalistes » ?

XII. LA STATISTIQUE DES ZEMSTVOS SUR LES BUDGETS PAYSANS

Pour en finir avec le problème de la décomposition de la paysannerie, il nous reste à le considérer du point de vue des données les plus concrètes qui portent sur les budgets paysans. Ces données montrent on ne peut plus clairement à quel point sont énormes les différences existant entre les types de paysans dont nous nous occupons.

Dans l'appendice au *Recueil de renseignements estimatifs sur la propriété foncière des paysans dans les districts de Zemliansk, Zadonsk, Korotoïak et Nijnédévitsk* (Voronèje, 1889), on trouve des « statistiques sur la composition et le budget des exploitations typiques », qui sont remarquablement complètes *. Le recueil examine 67 budgets, mais nous n'en prendrons que 66, le budget n°14 (district de Korotoïak) étant très incomplet. Nous les diviserons en 6 groupes,

---

* Le grand défaut de ces données est 1° l'absence de classifications d'après les différents indices ; 2° l'absence de texte donnant sur les exploitations choisies les renseignements qui n'ont pu trouver place dans les tableaux (comme on en trouve, par exemple, pour les chiffres budgétaires du district d'Ostrogojsk) et 3° une analyse très insuffisante des données concernant l'ensemble des occupations non agricoles et des « gagne-pain » de toute nature (l'ensemble des « métiers auxiliaires » n'occupe *que 4 colonnes*, cependant que la seule description du vêtement et de la chaussure en occupe 152 !).

d'après le nombre de bêtes de travail: groupe a) foyers n'ayant pas de cheval; b) foyers en ayant un; c) foyers en ayant deux; d) foyers en ayant trois; e) foyers en ayant quatre; f) foyers en ayant cinq et plus (dans notre exposé, nous désignerons les groupes par leur lettre initiale, de a à f). A vrai dire, étant donné le rôle énorme que jouent les « activités auxiliaires » dans l'économie des groupes inférieurs et supérieurs de cette contrée, ce mode de classification n'est pas entièrement satisfaisant. Mais si nous l'adoptons, c'est parce qu'il nous permet d'établir des comparaisons entre les données concernant les budgets et les chiffres des recensements par foyer que nous avons analysés plus haut. Ces comparaisons ne peuvent se faire que si on divise la « paysannerie » en groupes. Nous avons vu en effet, et nous verrons par la suite * que les « moyennes » générales et globales sont tout à fait fictives. A ce propos, nous devons noter un phénomène intéressant: c'est que les données budgétaires « moyennes » caractérisent presque toujours une exploitation supérieure au type moyen, c'est-à dire qu'elles montrent la réalité meilleure qu'elle n'est **. Cela tient sans doute au fait que la notion même de « budget » suppose une exploitation tant soit peu équilibrée, chose difficile à trouver parmi les paysans pauvres. A titre d'illustration, rapprochons la répartition des foyers d'après les bêtes de travail, d'après les données concernant les budgets et d'après les autres données:

---

* C'est uniquement avec ces « moyennes » qu'opère, par exemple, M. Chtcherbina, dans les publications du zemstvo de Voronèje comme dans son propre article sur les budgets paysans paru dans le livre: *L'influence des récoltes et des prix du blé*, etc.

** C'est, par exemple, le cas pour les données budgétaires de la province de Moscou (t. VI et VII du *Recueil*), de la province de Vladimir (*Les métiers auxiliaires dans la province de Vladimir*), du district d'Ostrogojsk, province de Voronèje (*Recueil*, t. II, fasc. 2) et surtout pour les budgets publiés dans les *Travaux de la commission d'enquête sur l'industrie artisanale* [53] (dans les provinces de Viatka, Kherson, Nijni-Novgorod, Perm et autres). Les budgets de MM. Karpov et Manokhine reproduits dans ces *Travaux*, de même que ceux de M.P. Sémionov (dans le *Recueil de matériaux pour l'étude de la communauté rurale*, St.-Pétersbourg 1880) et de M. Ossadtchi (*Le canton de Chtcherbanov, district d'Elisavetgrad, province de Kherson*), se distinguent avantageusement des autres en ce qu'ils caractérisent les différents groupes de paysans.

Groupes d'exploitations	Total	en %		*Budgets (en %)* Dans 4 districts de la prov. de Voronèje	Dans 9 districts de la prov. de Voronèje	Dans 112 districts de 21 provinces	Dans 49 provinces de la Russie d'Europe
Sans bêtes de travail	12	18,18		17,9	21,7	24,7	27,3
Avec 1 bête »	18	27,27		34,7	31,9	28,6	28,6
» 2 »	17	25,76		28,6	23,8	26,0	22,1
» 3 » »	9	13,64					
» 4 » »	5	7,575	28,79	18,8	22,6	20,7	22,0
» 5 » et plus	5	7,575					
Total	66	100		100	100	100	100

Il est donc clair que les données budgétaires ne peuvent être utilisées que si on fait les moyennes pour chacun des groupes de la paysannerie. C'est ainsi que nous avons procédé. Nous avons distingué 3 rubriques: (A) résultat d'ensemble des budgets; (B) caractéristique de l'économie agricole et (C) caractéristique du niveau de vie.

(A) Données d'ensemble sur le montant des dépenses et des recettes:

En roubles par feu:

Individus des deux sexes par famille	Budget brut: Recettes	Dépenses	Revenu net	Budget en espèces: Recettes	Dépenses	Balance	Dettes en roubles	Arriérés
a) 4,08	118,10	109,08	9,02	64,57	62,29	+ 2,28	5,83	16,58
b) 4,94	178,12	174,26	3,86	73,75	80,99	— 7,24	11,16	8,97
c) 8,23	429,72	379,17	50,55	196,72	165,22	+31,50	13,73	5,93
d) 13,00	753,19	632,36	120,83	318,85	262,23	+56,62	13,67	2,22
e) 14,20	978,66	937,30	41,36	398,48	439,86	—41,38	42,00	—
f) 16,00	1 766,79	1 593,77	173,02	1 047,26	959,20	+88,06	210,00	6
8,27	491,44	443,00	48,44	235,53	217,70	+17,83	28,60	7,74

On voit que le montant des budgets est extrêmement différent suivant les groupes. Sans parler de la différence entre les groupes extrêmes, le budget du groupe e) est cinq fois plus élevé que celui du groupe b), alors que les familles de e) sont moins de 3 fois plus nombreuses que celles de b).

Voyons maintenant la répartition des dépenses*:

Dépenses moyennes par exploitation

	Nourriture		Autres frais de consommation personnelle		Frais d'exploitation		Impôts et redevances		Total	
	Roubles	%	Roubles	%	Roubles	%	Roubles	%	Roubles	%
a)	60,98	55,89	17,51	16,05	15,12	13,87	15,47	14,19	109,08	100
b)	80,98	46,47	17,19	9,87	58,32	33,46	17,77	10,20	174,26	100
c)	181,11	47,77	44,62	11,77	121,42	32,02	32,02	8,44	379,17	100
d)	283,65	44,86	76,77	12,14	222,39	35,17	49,55	7,83	632,36	100
e)	373,81	39,88	147,83	15,77	347,76	37,12	67,90	7,23	937,30	100
f)	447,83	28,10	82,76	5,19	976,84	61,29	86,34	5,42	1 593,77	100
	180,75	40,80	47,30	10,68	180,60	40,77	34,35	7,75	443,00	100

Il suffit de voir la part que représentent les frais d'exploitation dans la somme totale des dépenses de chacun des groupes pour se rendre compte que nous avons affaire, d'une part, à des prolétaires et, d'autre part, à des patrons: alors que dans le groupe a) les frais d'exploitation ne constituent que 14 % des dépenses totales, ils représentent 61 % du total dans le groupe f). Quant aux différences en valeur absolue, ce n'est pas la peine d'en parler. Chez les paysans qui n'ont pas de cheval et chez ceux qui n'en ont qu'un seul, les frais d'exploitation sont insignifiants. Les « exploitants » qui n'ont qu'un seul cheval se rapprochent le plus

* Le *Recueil* distingue deux catégories: d'une part, les « frais personnels et d'exploitation, frais de nourriture exceptés » et, d'autre part, les frais d'entretien du bétail. Dans la première catégorie, il range, par exemple, le prix du fermage et les frais d'éclairage. Il est évident que cette classification est erronée. Pour nous, nous distinguons deux rubriques: la consommation personnelle et la consommation d'exploitation (« productive »); dans cette dernière, nous rangeons les frais nécessités par le goudron, les cordes, le ferrage des chevaux, la réparation des bâtiments, le matériel, le harnachement, la main-d'œuvre et le paiement des travaux à la pièce, le berger, le fermage et l'entretien du bétail et de la volaille.

d'une catégorie courante dans les pays capitalistes: celle des ouvriers agricoles et des journaliers pourvus d'un lot de terre. Notons également que la *part* que représentent les frais de nourriture dans le total des dépenses est très variable d'un groupe à l'autre (le pourcentage de ces frais est deux fois plus élevé dans le groupe a) que dans le groupe f). Or, on sait que plus ce pourcentage est élevé, plus le niveau de vie est bas et que c'est dans la part qu'ils consacrent à la nourriture que la différence entre les budgets des *patrons* et ceux des *ouvriers* est la plus marquée.

Prenons maintenant le détail des recettes * :

	Revenu moyen par foyer				Détail du revenu des «métiers auxiliaires»			
	de l'agriculture 54	des «métiers auxiliaires»	Soldes des années précédentes	Total	des «métiers personnels»	du charroi	des entreprises et établissements industriels	«divers»
a)	57,11	59,04	1,95	118,10	36,75	—	—	22,29
b)	127,69	49,22	1,21	178,12	35,08	6	2,08	6,06
c)	287,40	108,21	34,11	429,72	64,59	17,65	14,41	11,56
d)	496,52	146,67	110	753,19	48,77	22,22	48,88	26,80
e)	698,06	247,60	33	978,66	112	100	35	0,60
f)	698,39	975,20	93,20	1 766,79	146	34	754,40	40,80
	292,74	164,67	34,03	491,44	59,09	19,36	70,75	15,47

On voit donc que dans les deux groupes extrêmes, c'est-à-dire chez le prolétaire qui n'a pas de cheval et chez l'entrepreneur rural, les recettes provenant des «métiers auxi-

* Les «soldes des années précédentes» consistent en blé (en nature) et en argent: nous donnons ici la somme totale, puisque nous avons affaire aux dépenses et aux recettes brutes, en nature et en argent.—Les quatre rubriques où viennent se ranger les «métiers auxiliaires» sont directement reprises du *Recueil* qui ne fournit aucune autre donnée sur ces «métiers». Notons que dans le groupe e) il faut sans doute ranger le charroi parmi les entreprises industrielles. Dans ce groupe, il y a en effet deux propriétaires (dont l'un entretient un ouvrier) à qui le charroi procure 250 roubles de revenu à chacun.

liaires » sont supérieures au revenu brut fourni par l'agriculture. Il va sans dire que dans les groupes inférieurs les « métiers personnels » constituent essentiellement un travail salarié et que *la mise en location de la terre* fournit une grosse part des « revenus divers ». Dans l'ensemble des « patrons agriculteurs » on en trouve même qui tirent de la mise en location de la terre un revenu à peine inférieur et parfois supérieur au revenu brut fourni par l'agriculture. Il y a, par exemple, un paysan sans cheval à qui l'agriculture rapporte 61,9 roubles de revenu brut et la mise en location 40 roubles. Chez un autre paysan sans cheval, le revenu brut de l'agriculture est de 31,9 roubles et celui de la mise en location de 40 roubles. En même temps, il ne faut pas oublier que les sommes fournies par le travail salarié ou la mise en location de la terre sont employées intégralement pour les besoins personnels du « paysan », tandis que du revenu global provenant de l'agriculture il faut défalquer les frais occasionnés par l'exploitation agricole. Si on fait cette soustraction, on obtient les résultats suivants: le paysan sans cheval tire de l'agriculture un revenu net de 41,99 roubles et les « métiers auxiliaires » lui procurent 59,04 roubles. Chez le paysan qui n'a qu'un cheval, ces revenus sont respectivement de 69,37 roubles et de 49,22 roubles. Il suffit de comparer ces chiffres pour voir qu'en réalité il s'agit là d'un type d'ouvriers agricoles pourvus d'un lot concédé qui couvre une partie de leurs frais d'entretien (et qui permet du même coup d'abaisser les salaires). Confondre des ouvriers de ce type et des *patrons* (agriculteurs et industriels), c'est ignorer totalement les exigences de la recherche scientifique.

A l'autre pôle du village ce sont en effet des *patrons* qui mènent de front leur exploitation indépendante et des opérations industrielles et commerciales d'où ils tirent un revenu considérable (étant donné le niveau de vie) s'élevant à plusieurs centaines de roubles. Dans ce domaine, la rubrique « métiers personnels » nous cache, par sa totale imprécision, la différence existant entre les groupes inférieurs et les groupes supérieurs. Mais, il suffit de considérer le taux des revenus provenant de ces « métiers » pour se rendre compte de l'énormité de cette différence (rappelons que dans la rubrique « métiers personnels », les statisticiens de Voro-

nèje peuvent faire figurer la mendicité aussi bien que le travail des ouvriers agricoles, les emplois de commis ou d'intendants, etc.).

Pour ce qui est du revenu net, on voit une fois de plus que les paysans qui n'ont pas de cheval ou qui n'en ont qu'un constituent une catégorie tout à fait à part. Le bilan-argent de ces paysans donne des « soldes » misérables (1-2 roubles) ou même un déficit. Leurs ressources ne sont pas supérieures (parfois elles sont mêmes inférieures) à celles des ouvriers salariés. Ce n'est que chez les paysans qui ont deux chevaux que l'on commence à trouver des revenus nets et des soldes atteignant quelques dizaines de roubles (c'est là la somme minimum pour conduire une exploitation de façon à peu près normale). Quant à la paysannerie aisée, ses revenus nets (120 à 170 roubles) s'élèvent bien au-dessus du niveau général de la classe ouvrière russe *.

Il est facile à comprendre que si on réunit les ouvriers et les patrons et qu'on calcule le budget « moyen », on obtient « une modeste aisance », un « modeste » revenu net: 491 roubles de recettes, 443 roubles de frais, 48 roubles de surplus, dont 18 en espèces. Mais une telle « moyenne » est absolument fictive. Elle ne fait que dissimuler la misère totale de la masse de la paysannerie appartenant aux groupes inférieurs (sur 66 budgets, on en trouve 30 dans a) et b). Cette masse a un revenu infime qui ne lui permet pas de joindre les deux bouts (120 à 180 roubles de revenu *brut* par famille) et l'essentiel de ses moyens de subsistance lui est fourni par les travaux d'ouvrier agricole ou de journalier qu'elle effectue.

---

* Apparemment, le groupe e) avec un déficit énorme (41 roubles) qui est cependant couvert par des emprunts, constitue une exception. Elle s'explique par le fait que trois familles (sur cinq de cette catégorie) ont célébré des mariages qui ont coûté 200 roubles. (Déficit total des cinq foyers: 206 roubles 90 k.) Les frais de consommation personnelle de ce groupe, en plus de la nourriture, ont donc atteint un chiffre excessif: 10 roubles 41 k. par individu des deux sexes, alors que dans tous les autres groupes, même celui des paysans riches (f), ces frais sont inférieurs à 6 roubles. Ce déficit est donc par sa nature absolument contraire à celui des gens pauvres. C'est un déficit provenant non pas de l'impossibilité de satisfaire le minimum de besoins, mais d'un accroissement des besoins hors de proportion avec le revenu de l'année.

Si nous déterminons exactement quel est le montant des revenus et des dépenses en argent et en nature, nous saurons quel est le rapport entre la décomposition de la paysannerie et le *marché*. Pour le marché, en effet, seules comptent les recettes et les dépenses en argent. Voici donc quelle est la part-argent dans le budget total des différents groupes:

La part-argent

en %

	des dépenses dans les dépenses	des recettes dans les recettes
	brutes	
a)	57,10	54,6
b)	46,47	41,4
c)	43,57	45,7
d)	41,47	42,3
e)	46,93	40,8
f)	60,18	59,2
	49,14	47,9

La part des revenus et des dépenses en argent va donc en augmentant *des groupes moyens aux groupes extrêmes* (cela est surtout vrai pour les dépenses). Les exploitations dont le caractère commercial est le plus accusé sont celles des paysans qui ne possèdent pas de cheval et qui en possèdent plusieurs. Dans chacune de ces deux catégories, la vente de la marchandise constitue la principale source de revenu: mais dans la première catégorie, la marchandise vendue est la force de travail; dans la seconde, c'est un produit destiné à la vente et obtenu (comme nous le verrons plus tard) grâce à une utilisation sur une vaste échelle du travail salarié, c'est-à-dire un produit qui prend une forme de capital. Autrement dit, ces budgets nous montrent une fois de plus, qu'en transformant le paysan, d'une part, en ouvrier agricole et, d'autre part, en petit producteur de marchandises, en petit bourgeois, *la décomposition de la paysannerie crée un marché intérieur pour le capitalisme.*

De ces données, nous pouvons tirer une autre conclusion, non moins importante que la précédente: c'est que *dans tous les groupes de la paysannerie, l'exploitation a d'ores et déjà un caractère commercial très prononcé* et est tombée dans

la dépendance du marché. En effet, la part des recettes et des dépenses en argent n'est *jamais* inférieure à 40 %. C'est là un pourcentage élevé car il s'agit ici du revenu brut des petits agriculteurs, dans lequel on compte jusqu'à l'entretien du bétail, c'est-à-dire la paille, la bale, etc. * Il est évident, que même dans la zone centrale des Terres Noires (où pourtant l'économie monétaire est en général moins développée que dans la zone industrielle ou dans la région des steppes), la paysannerie ne peut absolument pas vivre sans achat et vente, et qu'elle est déjà entièrement dépendante du marché, du *pouvoir de l'argent*. Il est inutile d'insister sur l'énorme importance de ce fait et sur l'erreur monumentale que commettent nos populistes quand ils tentent de le passer sous silence ** par sympathie pour une économie naturelle irréversiblement tombée dans le domaine du passé. Dans la société contemporaine on ne peut vivre sans vendre, et tout ce qui retarde le progrès de l'économie marchande ne fait qu'aggraver la situation des producteurs. « Les inconvénients du mode capitaliste de production, dit Marx en parlant du paysan, ... se superposent donc ici aux inconvénients résultant du développement imparfait de ce mode de production. Le paysan devient commerçant et industriel sans que soient réalisées les conditions qui lui permettraient d'obtenir son produit en tant que marchandise. » (*Das Kapital*, III,2, 346. Trad. russe, p. 671). [56]

Notons que les données budgétaires réfutent entièrement la conception encore assez répandue selon laquelle les impôts jouent un rôle important dans le développement de l'économie marchande. Il est certain que dans le passé les impôts et les redevances en argent ont beaucoup contribué au développement des échanges, mais aujourd'hui l'économie marchande est fermement établie et dans *ce domaine*, les impôts ne jouent plus qu'un rôle très secondaire. Les impôts

---

* Les frais d'entretien du bétail se font presque exclusivement en nature: sur 6 316,21 roubles dépensés à cet effet par toutes les 66 exploitations, la dépense en argent ne représente que 1 535,2 roubles, *dont 1 102,5* pour un *propriétaire* entrepreneur entretenant 20 chevaux, évidemment, dans un dessein lucratif.

** Cette erreur se retrouve souvent dans les discussions (en 1897) sur l'importance des bas prix des céréales [55].

et les redevances représentent 15,8 % du total de l'argent dépensé par les paysans. (24,8% pour le groupe *a*; 21,9 % pour le groupe *b*; 19,3 % pour le groupe *c*; 18,8 % pour le groupe *d*; 15,4 % pour le groupe *e* et 9,0 % pour le groupe *f*.) Ainsi, la dépense maximum occasionnée par les impôts est trois fois moins élevée que l'ensemble des autres dépenses en argent auxquelles le paysan est astreint dans l'état actuel de l'économie sociale. Par contre, si au lieu de nous préoccuper du rôle que jouent les impôts dans le développement de l'échange, nous cherchons à savoir quelle est la part des revenus qui leur est consacrée, nous trouverons un pourcentage très élevé. Les impôts absorbent en effet 1/7 des dépenses *brutes* des petits cultivateurs ou même des ouvriers agricoles dotés d'un lot concédé: ce fait suffit à montrer à quel point les traditions d'avant l'abolition du servage pèsent sur les paysans actuels. En outre, les impôts sont répartis de façon on ne peut plus inégale à l'intérieur de la communauté: plus le paysan est aisé, moins est grande la part qu'ils occupent dans ses dépenses. Comparativement à son revenu, un paysan qui n'a pas de cheval paie trois fois plus qu'un paysan qui en a plusieurs (v. plus haut le tableau de la répartition des dépenses). Si nous calculions les impôts par déciatines de terre communautaire, ils paraîtraient quasiment égaux. C'est pourquoi nous parlons de la répartition des impôts à l'intérieur de la communauté. Après tout ce que nous avons dit, cette inégalité ne doit pas nous surprendre. En effet dans la mesure où la communauté conserve son caractère taillable, obligatoire, elle est inévitable. On sait que les paysans répartissent toutes les charges d'après la terre: pour eux, une part d'impôt et une part de terre forment un seul et même concept: celui d'« âme » *. Mais, nous savons que la décomposition de la paysannerie entraîne une diminution du rôle du lot de terre communale aux deux pôles de la paysannerie.

* Voir V. Orlov. *L'économie paysanne. Recueil de renseignements stat. sur la province de Moscou*, t. IV, fasc. I.—Trirogov. *La communauté et les impôts.*—Keussler. *Zur Geschichte und Kritik des bäuerlichen Gemeindebesitzes in Russland* (Contribution à l'histoire et à la critique de la propriété communautaire paysanne en Russie.—*N.R.*)—V.V. *La communauté paysanne* (*Bilan de la statistique des zemstvos*, t. I).

Dans ces conditions, il va de soi qu'en répartissant les impôts d'après les lots de terre (ce mode de répartition est étroitement lié au caractère obligatoire de la communauté), on favorise les riches aux dépens des pauvres. La commune (c'est-à-dire la caution solidaire [57] et l'impossibilité de renoncer à la terre) devient donc de plus en plus *préjudiciable* aux paysans pauvres *.

(B) Passons maintenant à la caractéristique de l'agriculture paysanne. Nous rapporterons d'abord les données d'ensemble concernant les exploitations :

Groupes	Nombre d'exploitants	Hommes et femmes par famille	Nombre de travailleurs par famille			Foyers employant des ouvriers	Nombre d'exploitants		Lot concédé	Surface ensemencée par foyer, en déciatines		Total	Déciatines ensemencées par individu des deux sexes	Terre louée par rapport à la terre possédée en propre, en %
			Membres de la famille	Embauchés	Total		Donnant de la terre en location	Prenant de la terre à bail	Déciatines de terre par foyer	Sur sa propre terre	Sur la terre louée			
a)	12	4,08	1	—	1	—	5	—	5,9	1,48	—	1,48	0,36	—
b)	18	4,94	1	0,17	1,17	3	3	5	7,4	2,84	0,58	3,42	0,69	20,5
c)	17	8,23	2,17	0,12	2,29	2	—	9	12,7	5,62	1,31	6,93	0,84	23,4
d)	9	13,00	2,66	0,22	2,88	2	—	6	18,5	8,73	2,65	11,38	0,87	30,4
e)	5	14,20	3,2	0,2	3,4	1	—	5	22,9	11,18	6,92	18,10	1,27	61,9
f)	5	16,00	3,2	1,2	4,4	2	—	5	23	10,50	10,58	21,08	1,32	100,7
Total	66	8,27	1,86	0,21	2,07	10	8	30	12,4	5,32	2,18	7,5	0,91	41,0

* Il va de soi que la destruction de la communauté entreprise par Stolypine (novembre 1906) causera aux paysans pauvres un préjudice encore plus grand. C'est la devise « Enrichissez-vous » ** transplantée en Russie : Cent-Noirs paysans riches ! pillez tout sans vous gêner, mais apportez votre soutien à l'absolutisme déclinant ! (*Note de la 2e édition.*)

** En français dans le texte. (*N.R.*)

Que l'on prenne les données budgétaires ou les données globales que nous avons analysées plus haut, le rapport entre les groupes pour ce qui concerne la mise en location et l'affermage des terres, la grandeur des familles, la superficie cultivée, l'emploi d'ouvriers salariés, etc., est donc toujours le même. Bien plus : les chiffres absolus concernant les exploitations de chacun des groupes sont très voisins des chiffres qui portent sur des districts entiers. Voici le tableau comparatif des chiffres budgétaires et des données précédemment examinées :

On compte par foyer *

	Chez les paysans sans cheval				Chez les paysans n'ayant qu'un seul cheval			
	Hommes et femmes	Terre prise à bail, en déciatines	Surface cultivée, en déciatines	Têtes de bétail au total	Hommes et femmes	Terre prise à bail, en déciatines	Surface ensemencée, en déciatines	Têtes de bétail au total
Budgets	4,1	—	1,5	0,8	4,9	0,6	3,4	2,6
4 districts, province de Voronèje	4,4	0,1	1,4	0,6	5,9	0,7	3,4	2,7
Distr. de Novoouzensk, prov. de Samara	3,9	0,3	2,1	0,5	4,7	1,4	5,0	1,9
4 distr., prov. de Saratov	3,9	0,4	1,2	0,5	5,1	1,6	4,5	2,3
Distr. de Kamychine, prov. de Saratov	4,2	0,3	1,1	0,6	5,1	1,6	5,0	2,3
3 distr., prov. de N.-Novgorod	4,1	0,2	1,3	0,7	5,2	1,1	4,4	2,4
2 distr., prov. d'Orel	4,4	0,1	?	0,5	5,7	1,0	?	2,3

On voit que la situation du paysan qui n'a pas de cheval ou qui n'en a qu'un seul est à peu près analogue dans toutes les contrées indiquées, de sorte que l'on peut considérer les données budgétaires comme suffisamment typiques.

Citons les données qui portent sur le patrimoine et le matériel de l'exploitation paysanne dans les différents groupes.

---

* Dans la province de Voronèje, on ne nous donne la surface ensemencée que pour le district de Zadonsk.

Groupes	Valeurs en roubles (par exploitation)						Valeurs en roubles		Nombre de bâtiments par exploitation	Bétail par exploitation (en unités de gros bétail)	Valeur d'un cheval de trait	Nombre d'exploitants sans instruments agricoles	Nombre d'exploitants ayant des instruments perfect.	Valeur de ces instruments
	Bâtiments	Matériel	Bétail et volaille	Ustensiles	Vêtements	Total	Total par individu des deux sexes	Matériel et bétail	Ibid par déciatine ensemencée					
a)	67,25	9,73	16,87	14,61	39,73	148,19	36,20	26,60	18,04	3,8	0,8	—	8	—	—	—
b)	133,28	29,03	62,04	19,57	61,78	305,70	61,83	91,07	26,56	5,9	2,6	27	—	—	—	—
c)	235,76	76,35	145,89	51,95	195,43	705,38	85,65	222,24	32,04	7,6	4,9	37	—	—	—	—
d)	512,33	85,10	368,94	54,71	288,73	1 309,81	100,75	454,04	39,86	10,2	9,1	61	1	50		
e)	495,80	174,16	442,06	81,71	445,66	1 639,39	115,45	616,22	34,04	11,4	12,8	52	1	50		
f)	656,20	273,99	934,06	82,04	489,38	2 435,67	152,23	1 208,05	57,30	13,0	19,3	69	3	170,3		
Total	266,44	74,90	212,18	41,24	184,62	779,33	94,20	287,03	38,20	7,5	5,8	52	5	270,3		

En nous basant sur les données globales, nous avions parlé de la différence existant entre les groupes pour ce qui est de la richesse en matériel et en bétail : ce tableau nous donne une magnifique illustration de cette différence. Nous trouvons en effet une situation économique absolument différente quand nous passons d'un groupe à l'autre. La différence est telle que même les chevaux d'un paysan pauvre ne sont pas du tout les mêmes que ceux d'un paysan riche *. La bête d'un paysan qui n'a qu'un seul cheval est une véritable « fraction ambulante » : on a calculé qu'elle équivalait à « 27/52 de cheval » (c'est pourtant plus que « 1/4 de cheval » ** [59].

Examinons maintenant le détail des frais d'exploitation ***.

Détail des frais d'exploitation en roubles, par foyer

Groupes	Berger et menus frais	Acquisition et réparations de bâtiments	Acquisition et réparations de matériel et bétail	Acquisition et réparations de Total	Location de terre	Ouvriers à terme et à la tâche	Total	Fourrage	Total
a)	0,52	2,63	0,08	2,71	0,25	3,52	7,00	8,12	15,12
b)	2,94	4,59	5,36	9,95	6,25	2,48	21,62	36,70	58,32
c)	5,73	14,38	8,78	23,16	17,41	3,91	50,21	71,21	121,42

* Dans la littérature agricole allemande, il y a les monographies de Drechsler qui nous renseignent sur le *poids* des animaux dans les différents groupes (ces groupes sont établis d'après la quantité de terre) [58]. Mieux encore que ceux de la statistique de nos zemstvos, que nous venons d'analyser, ces chiffres montrent que chez les petits paysans, le bétail *est de bien plus mauvaise qualité* que chez les paysans riches et surtout que chez les propriétaires fonciers. J'espère étudier bientôt ces données dans la presse. (*Note de la 2e édition.*)

** Si on appliquait ces normes budgétaires qui portent sur la valeur des bâtiments, du matériel et du bétail dans les différents groupes de la paysannerie, aux chiffres récapitulatifs que nous avons rapportés plus haut pour 49 provinces de la Russie d'Europe, on verrait qu'un cinquième des foyers paysans dispose de moyens de production sensiblement plus nombreux que tout le reste de la paysannerie.

*** Les frais d'entretien du bétail sont généralement des frais en nature ; les autres frais d'exploitation sont le plus souvent des frais en argent.

Détail des frais d'exploitation en roubles, par foyer

Groupes	Berger et menus frais	Acquisition et réparations			Location de terre	Ouvriers à terme et à la tâche	Total	Fourrage	Total
		bâtiments	matériel et bétail	Total					
d)	12,01	18,22	9,70	27,92	49,32	6,11	95,36	127,03	222,39
e)	19,32	13,60	30,80	44,40	102,60	8,20	174,52	173,24	347,76
f)	51,42	56,00	75,80	131,80	194,35	89,20	466,77	510,07	976,84
Total	9,37	13,19	13,14	26,33	35,45	10,54	81,69	98,91	180,60

Ces chiffres sont très éloquents. Ils montrent bien à quel point « l'exploitation » d'un paysan qui n'a pas de cheval ou qui n'en a qu'un seul est misérable; à quel point est erronée la méthode habituelle qui consiste à mettre sur le même plan ces paysans et le petit nombre d'agriculteurs bien installés qui dépensent des centaines de roubles pour leur exploitation et ont la possibilité d'améliorer leur matériel, d'embaucher des ouvriers, de faire de gros « achats » de terre en prenant des baux de 50-100-200 roubles par an *. A ce propos, nous devons préciser un point: on voit sur le tableau que les paysans qui n'ont pas de cheval consacrent des dépenses relativement importantes « pour les ouvriers à terme et à la tâche ». Cela tient probablement à ce que les statisticiens ont confondu sous cette rubrique deux choses absolument différentes: d'une part le recours à des ouvriers qui doivent travailler avec le matériel de l'employeur (c'est-à-dire l'emploi d'ouvriers salariés et de journaliers) et d'autre part, le recours à des voisins qui sont eux-mêmes agriculteurs et qui doivent travailler la terre de celui qui les embauche avec leur propre matériel. Ce sont-là deux types d'« embauche » diamétralement opposés et entre lesquels il est indispensable d'établir une distinction rigoureuse, comme l'a fait, par exemple,

* Combien la « théorie de l'affermage » de M. Karychev, qui demande des baux à long terme, l'abaissement des fermages, des primes pour les améliorations apportées, etc., doit être agréable à ces paysans bien installés. C'est justement ce qu'il leur faut.

V. Orlov (cf. le *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou*, t. VI, f. I).

Analysons maintenant les données qui portent sur le revenu tiré de l'agriculture. Malheureusement, ces données sont loin d'avoir été suffisamment étudiées dans le *Recueil* (peut-être, en partie, en raison de leur faible nombre). C'est ainsi que la question des rendements a été passée sous silence et que nous n'avons pas de renseignements sur la vente de chaque produit en particulier et sur les conditions de cette vente. Nous allons donc nous borner au court tableau que voici :

Revenu tiré de l'agriculture, en roubles

Groupes	Total		En argent		
	Par exploitation	Par individu des deux sexes	Par exploitation	En % par rapport au total du revenu agricole	Revenu des métiers auxiliaires par exploitation
a)	57,11	13,98	5,53	9,68	59,04
b)	127,69	25,82	23,69	18,55	49,22
c)	287,40	34,88	54,40	18,93	108,21
d)	496,52	38,19	91,63	18,45	146,67
e)	698,06	49,16	133,88	19,17	247,60
f)	698,39	43,65	42,06	6,02	975,20
	292,74	35,38	47,31	16,16	164,67

Sur ce tableau, on voit que le revenu en argent tiré de l'agriculture baisse considérablement dans le groupe supérieur bien qu'il détienne les plus vastes surfaces ensemencées ; c'est là une exception frappante qui saute immédiatement aux yeux. L'exploitation agricole la plus vaste serait donc celle qui se rapproche le plus de l'économie naturelle. Il serait très intéressant d'examiner de plus près cette exception apparente qui éclaire d'un jour nouveau le problème extrêmement important des liaisons existant entre l'agriculture et les « métiers auxiliaires » à caractère d'entreprise. Nous avons vu que les métiers de ce type occupent une place considérable dans le budget des exploitants qui ont plusieurs chevaux. A en juger d'après les données que nous avons examinées, la tendance à mener de front l'agri-

culture et les entreprises industrielles et commerciales est particulièrement typique de la bourgeoisie paysanne de cette contrée *. Or, il est facile de se rendre compte 1) qu'il n'est pas juste d'établir des comparaisons entre ce type d'exploitants et les agriculteurs proprement dits; 2) que dans ces conditions, l'agriculture n'a souvent que l'*apparence* d'une économie naturelle. Quand une exploitation s'occupe à la fois d'agriculture et du traitement technique des produits agricoles (meunerie, huilerie, fabrication de l'amidon, distillerie, etc.), le revenu en argent de cette exploitation peut être rapporté non pas au revenu provenant de l'agriculture, mais à celui de l'entreprise industrielle. Il n'empêche que, dans ce cas, l'agriculture est en réalité une agriculture marchande et non naturelle. Il en est de même pour une exploitation où la masse des produits agricoles est consommée en nature pour l'entretien des ouvriers et des chevaux employés dans une entreprise industrielle (dans un relais de poste par exemple). Or, c'est précisément ce genre d'exploitation que nous trouvons dans le groupe supérieur (budget n°1, district de Korotoïak: il s'agit d'une famille de 18 membres dont 4 travailleurs. Cette famille emploie 5 ouvriers agricoles, 20 chevaux. Elle tire de l'agriculture un revenu de 1 294 roubles presque exclusivement en nature, et ses entreprises industrielles lui rapportent 2 675 roubles. Et c'est ce genre d'« exploitation paysanne naturelle » que l'on n'hésite pas à réunir à celle des paysans qui n'ont pas de cheval ou n'en ont qu'un seul, pour établir les « moyennes »). Cet exemple nous montre une fois de plus combien il est important de joindre le groupement d'après l'étendue et le type de l'exploitation agricole au groupement d'après l'extension et le type des « métiers auxiliaires ».

(C) Analysons maintenant les données concernant le niveau de vie des paysans. Les frais d'alimentation en nature

---

* Sur 12 cultivateurs sans chevaux, aucun ne tire un revenu d'entreprises ou d'établissements industriels; sur 18 à cheval unique, on en compte un; sur 17 à deux chevaux, deux; sur 9 à trois chevaux, trois; sur 5 à quatre chevaux, deux; sur 5 exploitants à plus de quatre chevaux, quatre.

ne figurent pas tous dans le *Recueil*. Nous ne prenons que les principaux: végétaux et viande *.

Par individu des deux sexes

Groupes	Produits farineux				*Ibid.* en unités de seigle, pouds				
	Farine de seigle, mesures	Farine d'orge et de millet, pouds	Millet et sarrasin, mesures	Farine de froment fleur de farine, livres	Pommes de terre, mesures	Seigle et froment	Autres céréales	Total	Viande, pouds
a)	13,12	0,12	1,92	3,49	13,14	13,2	4,2	17,4	0,59
b)	13,21	0,32	2,13	3,39	6,31	13,4	3,0	16,4	0,49
c)	19,58	0,27	2,17	5,41	8,30	19,7	3,5	23,2	1,18
d)	18,85	1,02	2,93	1,32	6,43	18,6	4,2	22,8	1,29
e)	20,84	—	2,65	4,57	10,42	20,9	4,2	25,1	1,79
f)	21,90	—	4,91	6,25	3,90	22,0	4,2	26,2	1,79
	18,27	0,35	2,77	4,05	7,64	18,4	3,8	22,2	1,21

Ce tableau montre que nous avions raison de classer en une seule et même catégorie opposée aux autres les paysans qui n'ont pas de cheval et ceux qui n'en ont qu'un seul. Ces paysans ont une nourriture insuffisante et de mauvaise qualité (pomme de terre): telle est leur caractéristique distinctive. A certains égards le paysan qui n'a qu'un seul cheval est même plus mal nourri que celui qui n'en a pas. Même pour ce point, la moyenne générale est absolument fictive; elle dissimule la sous-alimentation de la masse paysanne par l'alimentation satisfaisante de la paysannerie aisée qui consomme environ une fois et demie plus de

* Nous englobons sous ce terme les colonnes du *Recueil*: viande de bœuf, mouton, porc, lard. Pour convertir en seigle les autres céréales, nous avons suivi les normes de la *Statistique comparée* de Ianson, adoptées par les statisticiens de Nijni-Novgorod (cf. les *Matériaux sur le district de Gorbatov*). La base de l'équivalence est constituée par la proportion d'albumine assimilable [60].

produits végétaux et trois fois plus de viande * que les pauvres.

Pour comparer les autres données sur l'alimentation des paysans, tous les produits doivent être estimés à leur valeur en roubles.

Par individu, en roubles

Groupes	Gruaux et farines de toutes sortes	Légumes, huile et fruits	Pommes de terre	Total des produits végétaux	Total des produits animaux **	Total des produits achetés ***	Totalité des produits	Dont en argent	Dépenses en argent : Pour les produits végétaux	Dépenses en argent : Pour les produits animaux
a)	6,62	1,55	1,62	9,79	3,71	1,43	14,93	5,72	3,58	0,71
b)	7,10	1,49	0,71	9,30	5,28	1,79	16,37	4,76	2,55	0,42
c)	9,07	1,78	1,07	12,52	7,04	2,43	21,99	4,44	1,42	0,59
d)	10,45	1,34	0,85	12,64	6,85	2,32	21,81	3,27	0,92	0,03
e)	10,75	3,05	1,03	14,83	8,79	2,70	26,32	4,76	2,06	—
f)	12,70	1,93	0,57	15,20	6,37	6,41	27,98	8,63	1,47	0,75
	9,73	1,80	0,94	12,47	6,54	2,83	21,84	5,01	1,78	0,40

On voit que les chiffres d'ensemble sur l'alimentation des paysans confirment ce que nous avons dit tout à l'heure. Trois groupes se détachent nettement : le groupe inférieur (paysans qui n'ont pas de cheval ou qui n'en ont qu'un seul) ; le groupe moyen (2 et 3 chevaux) et le groupe supérieur, qui mange presque deux fois mieux que le groupe inférieur. En faisant une « moyenne » générale, on efface les deux groupes extrêmes. C'est dans les deux groupes

---

* Les données fragmentaires suivantes montrent à quel point la consommation de viande chez les paysans est inférieure à celle des citadins. En 1900, les abattoirs de Moscou ont abattu environ 4 millions de pouds de bétail valant 18 986 714 r. 59 k. (*Moskovskié Viédomosti*, 1901, n° 55). Ce qui donne environ 4 pouds ou environ 18 roubles par an et par individu des deux sexes. (*Note de la 2e édition.*)

** Bœuf, porc, lard, mouton, beurre, produits laitiers, poules, œufs.

*** Sel, poisson frais et salé, harengs, eau-de-vie, bière, thé et sucre.

extrêmes, chez les prolétaires ruraux et dans la bourgeoisie rurale que les frais de nourriture en *argent* atteignent leur maximum absolu et relatif. *Tout en consommant moins* que les paysans moyens, les prolétaires *achètent plus* car ils sont dépourvus des produits agricoles de première nécessité dont on ne peut se passer. La bourgeoisie achète plus parce qu'elle consomme plus, ses achats portant surtout sur les produits non agricoles. Le rapprochement de ces deux groupes extrêmes nous montre avec évidence comment le marché intérieur des articles de consommation individuelle * se crée dans un pays capitaliste.

Autres dépenses relatives à la consommation individuelle:

Par individu des deux sexes, en roubles

Groupes	Bleus, vêtements	Combustible (paille)	Vêtements, chaussures	Eclairage	Autres dépenses domestiques	Total pour la consommation individuelle sans la nourriture	Dont en argent	Total des frais de nourriture et autre consommation individuelle	Dont en argent
a)	9,73	0,95	1,46	0,23	1,64	4,28	3,87	19,21	9,59
b)	12,38	0,52	1,33	0,25	1,39	3,49	3,08	19,86	7,84
c)	23,73	0,54	2,47	0,22	2,19	5,42	4,87	27,41	9,31
d)	22,21	0,58	1,71	0,17	3,44	5,90	5,24	27,71	8,51
e)	31,39	1,73	4,64	0,26	3,78	10,41	8,93	36,73	13,69
f)	30,58	1,75	1,75	0,21	1,46	5,17	3,10	33,15	11,73
	22,31	0,91	2,20	0,22	2,38	5,71	4,86	27,55	9,87

Il n'est pas toujours juste de calculer ces dépenses par individu des deux sexes car le coût du chauffage, de l'éclairage, des ustensiles de ménage, etc., par exemple, n'est pas proportionnel au nombre des membres de la famille.

* Parmi les dépenses en argent pour l'achat de produits agricoles, le seigle, acheté surtout par les pauvres, tient la première place; ensuite viennent les légumes. Les frais d'achat de légumes se montent à 85 kopecks par tête (de 56 kop. dans le groupe *b* à 1 rbl. 31 dans le groupe *e*), dont 47 en argent. Ce fait intéressant nous montre que, même dans la population rurale, sans parler de la population urbaine, il se constitue un marché pour les produits: d'une des formes de l'agriculture marchande, à savoir, la culture maraîchère. La dépense d'huile est faite pour les 2/3 en nature: cela veut dire que dans ce domaine, la production domestique et le métier primitif sont encore prédominants.

Ces chiffres aussi montrent la division de la paysannerie en trois groupes différents pour ce qui est du niveau de vie. On observe, d'autre part, une particularité intéressante: c'est dans les groupes *inférieurs* que la part-argent pour la consommation individuelle est la plus élevée (dans le groupe *a*, plus de la moitié des dépenses se fait en argent). Dans les groupes supérieurs au contraire, la part-argent dans les frais consacrés à la consommation individuelle reste peu élevée et représente environ 1/3 du total. Or, nous savons qu'en général le pourcentage des dépenses en argent augmente dans les deux groupes extrêmes. Comment ces deux phénomènes peuvent-ils se concilier? L'explication est la suivante: dans les groupes supérieurs, les dépenses en *argent* sont, sans doute, consacrées essentiellement à la *consommation productive* (frais d'exploitation) tandis que dans les groupes inférieurs, elles vont surtout à la *consommation individuelle.*

Voici les chiffres précis:

Groupes	Dépenses en argent par exploitation, en roubles				*Ibid.*, en %%				Part-argent des dépenses, en %	
	Consommation individuelle	Frais d'exploitation	Impôts et redevances	Total	Consommation individuelle	Frais d'exploitation	Impôts et redevances	Total	Consommation individuelle	Exploitation
a)	39,16	7,66	15,47	62,29	62,9	12,3	24,8	100	49,8	50,6
b)	38,39	24,32	17,77	80,98	48,0	30,0	22,0	100	39,6	41,7
c)	76,79	56,35	32,02	165,16	46,5	34,1	19,4	100	34,0	46,4
d)	110,60	102,07	49,55	262,22	42,2	39,0	18,8	100	30,7	45,8
e)	190,84	181,12	67,90	439,86	43,4	41,2	15,4	100	38,0	52,0
f)	187,83	687,03	84,34	959,20	19,6	71,6	8,8	100	35,4	70,3
	81,27	102,23	34,20	217,70	37,3	46,9	15,8	100	35,6	56,6

On voit que la transformation de la paysannerie en prolétariat rural crée un marché essentiellement pour les objets de consommation et sa transformation en bourgeoisie rurale crée un marché essentiellement pour les moyens de production. Autrement dit, dans les groupes inférieurs de la « paysannerie », il y a conversion de la force de travail en marchandise, et dans les groupes supérieurs, conversion des moyens de production en capital. C'est précisément cette double transformation qui donne le processus de formation du

marché intérieur, processus établi par la théorie pour les pays capitalistes en général. C'est pourquoi F. Engels a écrit que la famine de 1891 marquait la *création d'un marché intérieur pour le capitalisme* [61]. Cette thèse est incompréhensible pour les populistes, qui ne voient dans la ruine de la paysannerie que le déclin de la « production populaire », au lieu d'y voir la transformation de l'économie patriarcale en économie capitaliste.

M. N.-on a fait tout un livre sur le marché intérieur sans s'apercevoir que le processus de création de ce marché était déterminé par la décomposition de la paysannerie. Dans un article intitulé : « Comment expliquer l'accroissement des revenus de notre Etat? » (*Novoïé Slovo*, 1896, février n °5), il envisage le problème de la façon suivante : les tableaux consacrés aux revenus des ouvriers américains montrent que plus le revenu est bas, plus les frais de nourriture sont relativement élevés. Par conséquent, si la consommation de nourriture diminue, la consommation des autres produits diminue encore davantage. Or, nous savons qu'en Russie la consommation de pain et d'eau-de-vie diminue ; cela veut dire que la consommation des autres produits diminue également. Par conséquent, s'il est vrai que l'on observe un accroissement de la consommation dans la « couche » aisée (page 70), cet accroissement est largement compensé par la diminution de la consommation de la masse. Ce raisonnement comporte trois erreurs : premièrement, en substituant l'ouvrier au paysan, M. N.-on escamote le problème : ce dont il s'agit, en effet, c'est précisément du processus de *création* des ouvriers et des *patrons* ; deuxièmement, il ramène toute la consommation à la consommation individuelle et oublie la consommation productive, le marché des moyens de production. Troisièmement, il oublie que le processus de décomposition de la paysannerie est en même temps un processus de remplacement d'une économie naturelle par une économie marchande et que, par conséquent, le marché peut être créé non pas par un accroissement de la consommation, mais par une transformation de la consommation naturelle (fût-elle plus abondante) en consommation monétaire ou payante (fût-elle moins abondante). Nous venons de voir que pour les objets de consommation individuelle les paysans sans chevaux consomment moins, mais

achètent plus que la paysannerie moyenne. Ils deviennent plus pauvres, tout en recevant et en dépensant plus d'argent. Ce sont précisément ces deux aspects du processus qui sont nécessaires au capitalisme *.

Pour conclure, nous utiliserons les données budgétaires de façon à comparer le niveau de vie des paysans et celui des ouvriers ruraux. Si on calcule la consommation personnelle, non pas par habitant, mais par travailleur adulte (selon les normes adoptées par les statisticiens de Nijni-Novgorod, dans le recueil cité), on obtient le tableau suivant:

Un travailleur adulte

Groupes	consomme en produits						dépense en roubles			
	Farine de seigle, mesures	Farine d'orge et de millet, livres	Millet et sarrasin, mesures	Farine de froment et fleur de farine, livres	Pommes de terre, mesures	Total des produits végétaux en unités de seigle	Viande, pouds	Nourriture	Autre consommation personnelle	Total
a)	17,3	0,1	2,5	4,7	17,4	23,08	0,8	19,7	5,6	25,3
b)	18,5	0,2	2,9	4,7	8,7	22,89	0,7	22,7	4,8	27,5
c)	26,5	0,3	3,0	7,3	12,2	31,26	1,5	29,6	7,3	36,9
d)	26,2	1,4	4,3	2,0	9,0	32,21	1,8	30,7	8,3	39,0
e)	27,4	—	3,4	6,0	13,6	32,88	2,3	32,4	13,9	46,3
f)	30,8	—	6,9	8,5	5,5	36,88	2,5	39,3	7,2	46,5
	24,9	0,5	3,7	5,5	10,4	33,78	1,4	29,1	7,8	36,9

Pour comparer ces chiffres à ceux qui portent sur le niveau de vie des ouvriers ruraux, on peut prendre en premier lieu le prix moyen du travail. Pendant dix ans (de 1881 à 1891), dans la province de Voronèje le salaire moyen de l'ouvrier agricole embauché à l'année a été de 57 roubles

* Ce fait qui, au premier abord, semble paradoxal, est en réalité en pleine harmonie avec les contradictions fondamentales du capitalisme qui se rencontrent à chaque instant dans la réalité vivante. Aussi les observateurs attentifs de la vie campagnarde ont-ils pu le relever indépendamment de toute théorie. « Pour que son activité puisse se développer, dit Engelhardt en parlant du koulak, du marchand, etc., il importe que les paysans soient pauvres... que les paysans reçoivent beaucoup d'argent » (*Lettres de la campagne*, p. 493). Sa sympathie pour la « vie agricole bien organisée » (*sic*) (*ibid.*) n'a pas empêché Engelhardt de découvrir parfois les contradictions les plus profondes au sein de la fameuse communauté.

sans compter l'entretien, et de 99 roubles * avec les frais d'entretien qui s'élevaient donc à 42 roubles. Le volume de la consommation personnelle des ouvriers et des journaliers, dotés d'un lot de terre concédée (paysans qui n'ont pas de cheval ou qui n'en ont qu'un seul) est inférieur à ce niveau. Chez un « paysan » qui n'a pas de cheval, en effet, la dépense n'est que de 78 roubles pour l'entretien de toute la famille (pour une famille de 4 membres) et chez un paysan qui a un seul cheval elle est de 98 roubles (pour une famille de 5 membres), soit *une somme inférieure à celle que coûte l'entretien d'un salarié agricole.* (Nous avons retranché des budgets des paysans qui n'ont pas de cheval ou n'en ont qu'un seul les frais d'exploitation ainsi que les impôts et les redevances car dans cette contrée, le prix de la location d'un lot concédé est au moins égal au montant des impôts). On voit par conséquent, comme il fallait s'y attendre, que la situation d'un ouvrier attaché à son lot est pire que celle d'un ouvrier libéré de cette entrave (sans compter que le fait d'être attaché à un lot provoque un développement considérable de la servitude et de la dépendance personnelle). Un ouvrier agricole dépense beaucoup plus d'argent pour sa consommation personnelle qu'un paysan qui n'a pas de cheval ou qui n'en a qu'un seul. Cela veut dire que la fixation au lot retarde le progrès du marché intérieur.

En second lieu, on peut utiliser les données de la statistique des zemstvos qui portent sur la consommation des salariés agricoles. Prenons les chiffres du *Recueil de renseignements statistiques sur la province d'Orel*, district de Karatchev (t. V, fasc. 2, 1892), qui sont basés sur 158 cas d'embauche d'ouvriers **. Si on convertit la ration mensuelle en ration annuelle, on obtient:

---

* *Renseignements agricoles et statistiques puisés chez les propriétaires.* Edition du Département de l'agriculture. B.V. St-Pétersbourg, 1892. S. Korolenko: *Le travail salarié libre dans les exploitations agricoles, etc.*

** Dans les provinces d'Orel et de Voronèje, les conditions de vie sont à peu près les mêmes et nous verrons que les chiffres que nous fournissons sont ordinaires. Nous n'empruntons pas les données à l'ouvrage déjà cité de S. Korolenko, car l'auteur lui-même reconnaît que MM. les propriétaires terriens qui les ont fournies ont parfois « exagéré »... (V. la confrontation de ces données dans l'article de M. Maress: *L'influence des récoltes, etc.*, I, p. 11).

	Entretien d'un salarié agricole de la prov. d'Orel			Entretien d'un « paysan » de la prov. de Voronèje	
	minimum	maximum	moyenne	ayant un seul cheval	n'ayant pas de cheval
Farine de seigle, poids	15,0	24,0	21,6	18,5	17,3
Gruaux, pouds	4,5	9,0	5,25	2,9	2,5
Millet, pouds	1,5	1,5	1,5	+4,8 livres de farine de froment	4,9
Pommes de terre, mesures	18,0	48,0	26,9	8,7	17,4
Total, en seigle *	22,9	41,1	31,3	22,8	23,0
Lard, livres	24,0	48,0	33,0	28,0	32,0
Valeur de toute la nourriture par an, en roubles	—	—	40,5	27,5	25,3

On voit donc que le niveau de vie des paysans qui n'ont pas de cheval ou qui n'en ont qu'un *ne s'élève pas au-dessus du niveau de vie des salariés agricoles* et qu'il se rapproche plutôt du niveau de vie minimum de ces derniers.

La conclusion générale qui découle de l'analyse des données concernant ce groupe est donc celle-ci : aussi bien par ses rapports avec les autres groupes qui l'évincent de l'agriculture, que par la dimension de ses exploitations qui ne peuvent couvrir qu'une partie de l'entretien des familles, par la source de ses moyens de subsistance (vente de la force de travail), et enfin par son niveau de vie, le groupe inférieur de la paysannerie doit donc être classé parmi *les salariés agricoles et les journaliers dotés d'un lot concédé* **.

Avant d'en finir avec les données de la statistique des zemstvos qui portent sur les budgets paysans, il nous faut dire un mot de la méthode employée par M. U. Chtcherbina

---

* En comptant d'après le procédé ci-dessus indiqué.

** De ce rapprochement entre le niveau de vie de l'ouvrier et celui du groupe inférieur de la paysannerie, les populistes tireront sans doute la conclusion que nous « sommes pour » la dépossession foncière des paysans, etc. Pareille déduction serait fausse. De ce que nous venons de dire il s'ensuit seulement que nous « sommes pour » l'abolition de toutes les restrictions au droit du paysan à disposer librement de sa terre, à abandonner son lot, à sortir de la communauté rurale. Seul le paysan peut juger de ce qui lui est plus avantageux : être salarié agricole avec ou sans lot de terre. Aussi les entraves de ce genre ne peuvent en aucun cas ni d'aucune façon se justifier. En les défendant, les populistes se font les serviteurs des intérêts de nos agrariens.

pour les analyser. Il est l'auteur du *Recueil de renseignements estimatifs* et d'un article sur les budgets paysans édité dans le livre bien connu *L'influence des récoltes et des prix du blé, etc.* (t. II) [62]. Dans le *Recueil*, M. Chtcherbina déclare on ne sait trop pourquoi qu'il se sert de la théorie « de l'économiste bien connu K. Marx » (page 111). En réalité, il dénature complètement le sens de cette théorie : il confond la différence existant entre le capital constant et le capital variable avec la différence existant entre le capital fixe et le capital circulant (*ibid.*). Sans aucun fondement, il applique à l'agriculture paysanne ces termes et ces catégories du capitalisme évolué (passim), etc. Toute son analyse des données budgétaires se réduit à une accumulation inouïe de « grandeurs moyennes » parfaitement arbitraires. Les estimations qu'il nous donne portent toutes sur un paysan « moyen ». Il prend le revenu foncier de quatre districts et il le divise par le nombre des exploitations (or, on se souvient que le revenu d'une famille de paysan sans cheval est d'environ 60 roubles tandis que celui d'une famille riche est d'environ 700 roubles). Il calcule la « valeur du capital constant » (sic) « pour une exploitation » (page 114), c'est-à-dire la valeur de la totalité du patrimoine ; il calcule également la valeur « moyenne » du matériel, la valeur moyenne des entreprises industrielles et commerciales (sic) et il nous déclare qu'elle est de 15 roubles par exploitation. Il passe outre à ce fait insignifiant que ces entreprises sont la propriété privée de la minorité aisée et obtient ce chiffre en divisant les entreprises entre tous les foyers, « égalitairement ». Nous avons vu qu'en « moyenne » un paysan qui n'a qu'un seul cheval consacre 6 roubles au fermage tandis qu'un paysan riche en consacre de 100 à 200 roubles. M. Chtcherbina additionne tous ces chiffres, il divise le total par le nombre des exploitations et il obtient ainsi le prix « moyen » des fermages (p. 118). Il va jusqu'à calculer quelle est la dépense « moyenne » consacrée à la « réparation des capitaux » (*ibid.*). Dieu seul sait ce que cela signifie. S'il s'agit des frais destinés à compléter et à restaurer le matériel et le bétail, voici quels sont les chiffres, que d'ailleurs nous avons déjà cités : chez un paysan qui n'a pas de cheval, ces frais s'élèvent à *8 (huit) kopecks* par exploitation et chez un paysan riche, ils atteignent *75 roubles*. Il est

bien évident que si on additionne des « exploitations paysannes » de ce genre et qu'on divise le total par le nombre des composants, on obtiendra la « loi des besoins moyens » que M. Chtcherbina avait déjà découverte dans le recueil consacré au district d'Ostrogojsk (t. II, fasc. II, 1887) et qui a été si brillamment appliquée par la suite. A partir de cette « loi », il sera facile de conclure que « le paysan satisfait non pas des besoins minimums mais leur niveau moyen » (page 123 et passim); que l'exploitation paysanne nous offre un « type de développement » particulier (page 100), etc... Cette méthode simpliste qui consiste à « égaliser » le prolétariat rural et la bourgeoisie paysanne, s'appuie sur le mode de classification d'après le lot de terre concédé, dont nous avons déjà parlé. Si nous voulons appliquer ce mode de classification aux données budgétaires, par exemple, nous réunirions dans un seul et même groupe des paysans (dans la catégorie des bien lotis, ayant des lots de 15 à 25 déciatines par famille) qui mettent en location la moitié de leur lot (de 23,5 déciatines), ensemencent 1,3 déciatine, dont la principale source de revenu sont les « métiers personnels » (comme cela sonne bien) et qui ont un revenu de 190 roubles pour 10 individus des deux sexes (budget n°10, district de Korotoïak), et des paysans qui louent 14,7 déciatines, ensemencent 23,7 déciatines, embauchent des ouvriers agricoles et ont un revenu de 1 400 roubles pour 10 individus des deux sexes (budget n°2, district de Zadonsk). N'est-il pas clair que si on additionne les exploitations des ouvriers agricoles et des journaliers avec celles des paysans qui emploient des ouvriers et qu'on divise la somme ainsi obtenue par le nombre des composants, on obtiendra effectivement un « type de développement » particulier? Pour bannir à jamais toutes les « idées fausses » sur la décomposition de la paysannerie, il suffit d'opérer constamment et exclusivement sur des « moyennes ». C'est précisément ce qu'a fait M. Chtcherbina qui, dans son article publié dans le livre *L'influence des moissons*, etc., applique ce procédé « en grand » *. Dans cet article, il fait une grandiose tentative pour calculer les budgets de toute la paysannerie russe à l'aide de ces fameuses « moyennes » déjà expérimentées. Le futur historien de la littérature économique russe notera

* En français dans le texte. (*N.R.*)

avec étonnement que les préjugés populistes ont fait oublier les exigences les plus élémentaires de la statistique économique, qui commandent d'établir une distinction rigoureuse entre les patrons et les ouvriers salariés, quelle que soit la forme de propriété foncière qui les unit, si nombreux et si variés que soient les types intermédiaires existant entre eux.

XIII. CONCLUSIONS DU CHAPITRE II

Résumons les principales thèses qui découlent des données que nous venons d'analyser.

1° Le milieu économique et social dans lequel se trouve placée actuellement la paysannerie russe est l'économie marchande. Même dans la zone agricole centrale (qui, à cet égard, et par rapport aux régions périphériques du Sud-Est ou aux provinces industrielles est la plus retardataire), le paysan est entièrement subordonné au marché : il dépend du marché aussi bien pour sa consommation individuelle que pour son exploitation, sans même parler des impôts.

2° Si on examine les rapports économiques et sociaux existant dans la paysannerie (agricole et communautaire), on retrouve toutes les contradictions propres à toute économie marchande et à tout capitalisme : la concurrence, la lutte pour l'indépendance économique, l'accaparement de la terre (achetée ou affermée), la concentration de la production entre les mains d'une minorité, la prolétarisation de la majorité et son exploitation par la minorité qui dispose du capital commercial et qui emploie des ouvriers agricoles. Les phénomènes économiques existant au sein de la paysannerie présentent tous, sans aucune exception, la forme contradictoire qui est la caractéristique spécifique du régime capitaliste, c'est-à-dire qu'ils traduisent tous une lutte et une opposition d'intérêts, marquent tous un avantage pour les uns et un inconvénient pour les autres. Il en va de même pour l'affermage, les achats de terre et pour les « métiers auxiliaires » dans leurs types diamétralement opposés ; il en va de même également pour le progrès technique de l'économie.

Nous attribuons une importance capitale à cette conclusion, non seulement pour le problème du capitalisme en Russie, mais également pour la question de savoir ce que vaut la doctrine populiste en général. Ces contradictions

nous prouvent en effet sans aucune équivoque et de façon irréfutable que les rapports économiques existant dans la communauté rurale ne constituent nullement un système particulier (« la production populaire », etc.), mais un banal régime petit-bourgeois. En dépit des théories qui ont dominé chez nous au cours de ce dernier demi-siècle, la paysannerie communautaire russe n'est pas l'antagoniste du capitalisme, elle en est, au contraire, la base la plus profonde et la plus solide. La plus profonde parce que c'est précisément à l'intérieur même de la « communauté », loin de toute influence « artificielle » et malgré des institutions qui entravent les progrès du capitalisme que nous assistons à la formation constante d'éléments capitalistes. La plus solide, parce que c'est sur l'agriculture en général et sur la paysannerie en particulier que pèsent le plus les traditions de l'ancien temps, les traditions du régime patriarcal et c'est donc là que l'action transformatrice du capitalisme (développement des forces productives, changement de tous les rapports sociaux, etc.) se manifeste avec le plus de lenteur et de la façon la plus graduelle *.

3° L'ensemble des contradictions économiques existant au sein de la paysannerie constitue ce que nous appelons la décomposition de la paysannerie. En employant le terme de « dépaysannisation » **, les paysans donnent eux-mêmes une définition extrêmement juste et saisissante de ce processus qui tend à détruire radicalement l'ancienne paysannerie patriarcale et à créer de *nouveaux types* de population rurale.

Avant de donner les caractéristiques de ces types, nous devons noter une chose. Dans notre littérature, ce processus a été signalé depuis longtemps et à maintes reprises. C'est ainsi par exemple qu'en se basant sur les travaux de la commission Valouïev [64] M. Vassiltchikov avait déjà constaté qu'en Russie on assistait à la formation d'un « prolétariat rural » et à la « dislocation » de la « classe paysanne ». (*La possession foncière et l'agriculture*, 1re éd., t. I, chap. IX). V. Orlov *(Recueil de renseignements stat. pour la province de Moscou*, t. IV, fasc. I, p. 14) et beaucoup d'autres ont également attiré l'attention sur ce fait. Mais toutes ces indications sont demeurées tout à fait fragmentaires. On n'a

* Cf. *Das Kapital*, I², S. 527 [63]

** *Revue agricole de la province de Nijni-Novgorod* 1892.

jamais essayé d'étudier méthodiquement ce phénomène; c'est ce qui explique que malgré la profusion de matériaux que nous fournissent les recensements par foyer de la statistique des zemstvos, nous manquons toujours de renseignements sur ce point. C'est ce qui explique également que la majorité des auteurs qui ont abordé cette question, considèrent que la décomposition de la paysannerie n'est qu'une simple apparition d'inégalités entre les fortunes, une simple « différenciation », suivant l'expression favorite des populistes en général et de M. Karychev en particulier (v. son livre sur l'*Affermage* et ses articles du *Rousskoïé Bogatstvo*). Il est certain qu'au départ de ce processus il y a apparition d'inégalités entre les patrimoines, mais on ne peut en aucun cas limiter le processus à cette « différenciation ». L'ancienne paysannerie n'est pas seulement l'objet d'une « différenciation », elle se détruit complètement, elle cesse d'exister, elle est entièrement supplantée par des types de population rurale nouveaux, qui constituent la base d'une société où dominent l'économie marchande et la production capitaliste. Ces types, ce sont la bourgeoisie rurale (la petite bourgeoisie surtout) et le prolétariat rural, la classe des producteurs de marchandises dans l'agriculture et la classe des salariés agricoles.

Il est au plus haut point instructif qu'une analyse purement théorique du processus de formation du capitalisme agraire montre que la décomposition des petits producteurs est un facteur important de ce processus. Nous faisons ici allusion à l'un des chapitres les plus intéressants du livre III du *Capital*, le chapitre 47 qui est consacré à « La genèse de la rente foncière capitaliste ». Pour point de départ de cette genèse, Marx prend la *rente-prestations de travail* (Arbeitsrente) *, « où le producteur direct cultive, pendant une partie de la semaine, le sol qui lui appartient en fait avec des instruments (charrue, bétail, etc.) dont il est le propriétaire de fait ou de droit. Les autres jours il « travaille gratuitement sur les terres du propriétaire foncier » *(Das*

* Dans la traduction russe (pp. 651 et suivantes) ce terme figure sous le nom de « rente-travail ». Nous estimons que notre traduction est plus exacte, car en russe le terme « otrabotki » (prestations de travail.—*N.R.*) signifie justement le travail de cultivateur pour le compte du propriétaire terrien. [65]

Kapital, III, 2, 332. Trad. russe, p. 651). La seconde forme de rente est la *rente en produits* (Produktenrente) ou rente en nature : le producteur immédiat tire tout le produit de la terre qu'il exploite lui-même et remet au propriétaire tout le surproduit en nature. Cette forme de rente donne une plus grande autonomie au producteur qui a la possibilité d'acquérir par son travail un certain excédent en plus de la quantité de produits qui satisfait ses besoins fondamentaux. « De même, cette forme de rente, écrit Marx, entraînera des différences plus marquées dans la situation économique des différents producteurs directs. Du moins, cette possibilité existe-t-elle, y compris la possibilité pour le producteur, d'acquérir les moyens d'exploiter à son tour directement le travail d'autrui » (S. 329. Trad. russe, 657) [66]. On voit donc qu'alors même que domine l'économie naturelle, dès que s'élargit le champ d'action des paysans dépendants apparaissent les premiers germes de leur décomposition. Mais ces germes ne peuvent se développer qu'avec la forme suivante de rente, la *rente-argent*, qui n'est qu'une simple modification de la rente naturelle. Le producteur immédiat donne au propriétaire foncier non pas les produits, mais le prix de ces produits *. La base de cette forme de rente reste la même : le producteur immédiat demeure le possesseur traditionnel du sol, mais « la base de cette sorte de rente... tend à disparaître » (p. 330). La rente-argent « suppose un développement déjà plus important du commerce, de l'industrie urbaine, de la production marchande en général, partant de la circulation monétaire » (331) [67]. Le rapport traditionnel, de droit coutumier, entre le paysan dépendant et le propriétaire terrien se transforme en un rapport purement monétaire, basé sur un contrat. Cela conduit d'une part à l'expropria-

* Il faut établir une distinction rigoureuse entre la rente-argent et la rente foncière capitaliste : cette dernière implique l'existence de capitalistes et d'ouvriers salariés dans l'agriculture, tandis que la première implique l'existence de paysans dépendants. La rente capitaliste est une partie de la plus-value, restant après déduction du profit de l'employeur ; la rente-argent est le prix de tout le surproduit versé par le paysan au propriétaire. Un exemple de la rente-argent en Russie est l'*obrok* du paysan au propriétaire. Il est hors de doute que les impôts actuels de nos paysans contiennent eux aussi, une certaine part de rente en argent. Parfois le fermage paysan se rapproche de la rente en argent, quand son taux élevé ne laisse au paysan qu'un maigre salaire.

tion de l'ancienne paysannerie; de l'autre, au rachat par le paysan de sa terre et de sa liberté. « Dès avant que la rente en nature ne se transforme en rente-argent, ou parallèlement à cette transformation, se constitue forcément une classe de non-possédants, de journaliers qui se louent pour l'argent. Dans la période de formation de cette nouvelle classe lorsqu'elle n'existe encore qu'à l'état sporadique, les paysans aisés astreints au paiement d'une rente (rentepflichtigen) ont pris l'habitude d'exploiter pour leur propre compte des salariés agricoles... Peu à peu augmentent leurs chances d'amasser une certaine fortune et de devenir eux-mêmes de futurs capitalistes. Parmi les anciens exploitants, possesseurs de la terre, se crée ainsi une pépinière de fermiers capitalistes; son développement est lié au développement général de la production capitaliste hors des campagnes. » (*Das Kapital*, III, 2, 332. Trad. russe, pp. 659-660.) [68]

4° La décomposition provoque un développement des groupes extrêmes, aux dépens de la « paysannerie » moyenne. Cela aboutit à la création de deux types nouveaux de population rurale dont l'indice commun est le caractère marchand, monétaire de l'exploitation. Le premier de ces types est la bourgeoisie rurale ou paysannerie aisée. Elle englobe les cultivateurs indépendants, qui pratiquent l'agriculture marchande sous toutes ses formes (les formes principales seront décrites au chapitre IV), puis les propriétaires d'établissements industriels et commerciaux, d'entreprises commerciales, etc. Cette paysannerie mène de front l'agriculture commerciale et des entreprises industrielles et commerciales et cette combinaison de « l'agriculture et des métiers auxiliaires » constitue son caractère spécifique. C'est cette paysannerie aisée qui engendre la classe des fermiers, car l'affermage des terres en vue de la vente du blé joue (dans la zone agricole) un rôle énorme dans leurs exploitations, souvent plus important que le lot de terre concédé. Dans la plupart des cas, l'étendue de l'exploitation dépasse la force de travail de la famille; aussi la formation d'un contingent d'ouvriers agricoles et plus encore de journaliers, est-elle la condition indispensable de l'existence de la paysannerie aisée *. Les paysans investissent l'argent disponible qu'ils

* Notons que l'emploi du travail salarié n'est pas un indice obligatoire du concept de petite bourgeoisie. Toute production indé-

reçoivent sous forme de revenu net dans des opérations commerciales et usuraires (on sait quelle extension démesurée elles ont pris dans nos campagnes) ou s'en servent, quand les conditions sont favorables, pour acheter de la terre, améliorer leurs exploitations, etc. En un mot, ce sont de petits agrariens. Numériquement, la bourgeoisie paysanne représente une faible minorité de la paysannerie (certainement pas plus d'un cinquième des foyers ce qui correspond à peu près aux trois dixièmes de la population); il va de soi que cette proportion varie sensiblement selon les contrées. Mais, si on considère le rôle qu'elle joue dans l'ensemble de l'économie paysanne, la part des moyens de production appartenant aux paysans qui lui revient, et la part des produits agricoles qu'elle fournit dans la somme totale des denrées produites par la paysannerie, on voit que la bourgeoisie paysanne exerce une prédominance absolue et qu'actuellement elle est maîtresse de la campagne.

5° L'autre type nouveau est le prolétariat rural, la classe des *ouvriers salariés possédant un lot de terre concédé.* Ce type englobe la paysannerie pauvre, y compris celle qui est complètement dépourvue de terre; mais le représentant le plus typique du prolétariat rural russe est le salarié agricole, le journalier, le manœuvre, l'ouvrier du bâtiment ou tout autre ouvrier doté d'un lot concédé. Les traits distinctifs du prolétariat rural sont les suivants *: ses exploitations sont très peu étendues, elles n'occupent qu'un lopin de terre et se trouvent en pleine décadence (la mise en location de la terre en est un indice frappant); il ne peut subsister sans vendre sa force de travail (=les « métiers auxiliaires » de la paysannerie pauvre); son niveau de vie est extrêmement bas (il est même probablement inférieur à celui des ouvriers qui n'ont pas de lot). Il faut

---

pendante destinée au marché rentre dans cette notion, dès lors qu'existent, dans la structure sociale de l'économie, les contradictions décrites plus haut (point 2), en particulier quand la masse des producteurs se transforme en ouvriers salariés.

* Pour prouver que nous avons raison de ranger la paysannerie non possédante parmi la classe des ouvriers salariés munis d'un lot, il faut montrer non seulement quelle est la catégorie de paysans qui vend sa force de travail et comment elle la vend, mais aussi quels sont les employeurs qui achètent la force de travail et comment ils l'achètent. C'est ce que nous ferons dans les chapitres suivants.

ranger parmi le prolétariat rural au moins la moitié des foyers paysans (ce qui correspond à peu près aux 4/10 de la population), c'est-à-dire tous les paysans qui n'ont pas de cheval et la majeure partie de ceux qui n'en ont qu'un (il va de soi qu'il ne s'agit là que d'une estimation globale et approximative, à laquelle il est nécessaire d'apporter des modifications plus ou moins notables suivant les régions, compte tenu des conditions locales). Nous avons exposé plus haut pour quelles raisons nous estimions qu'il y a dès maintenant une part aussi importante de la paysannerie qui appartient au prolétariat *. Ajoutons que dans nos publications, la thèse selon laquelle le capitalisme a besoin d'ouvriers libres et dépourvus de terre est souvent comprise de façon mécaniste. Il s'agit là d'une thèse absolument juste en tant qu'elle définit une tendance fondamentale. Mais la pénétration du capitalisme dans l'agriculture est particulièrement lente et prend des formes très variées. Les propriétaires ruraux ont très souvent intérêt à ce que des lots de terre soient distribués aux ouvriers agricoles et c'est pourquoi l'ouvrier agricole doté d'un lot de terre est un type inhérent à tous les pays capitalistes. Ce type prend des formes différentes selon les différents Etats : le *cottager* anglais n'est pas le paysan parcellaire de France ou des provinces rhénanes, et ce dernier n'est pas le *bobyl* ni le knecht de Prusse. Chez chacun d'entre eux on retrouve la

* Le prof. Conrad estime que la norme pour un vrai paysan allemand est un couple de bêtes de travail (Gespannbauerngüter), v. *La possession foncière et l'économie rurale* (Moscou 1896, pp. 84-85). Pour la Russie cette norme devrait être plutôt augmentée. Pour définir la notion de « paysan », Conrad prend justement la proportion des individus ou des foyers, fournissant un « travail salarié » ou exerçant des « métiers auxiliaires » en général (*ibid.*). — Le prof. Stébout, dont l'autorité en la matière de faits ne peut être mise en doute, écrivait *en 1882* : « Après la chute du servage, le paysan avec sa petite exploitation rurale, s'il cultive exclusivement les céréales, surtout dans la zone centrale des Terres Noires en Russie, s'est déjà transformé dans la plupart des cas en un artisan, un salarié agricole ou un journalier qui ne s'occupe d'agriculture qu'accessoirement » (*Articles sur l'économie rurale russe, ses insuffisances et les moyens de la perfectionner*, Moscou 1883, p. 11). Il est évident que l'on compte ici parmi les artisans les ouvriers salariés de l'industrie (ouvriers du bâtiment, etc.). Si inexacte que soit cette terminologie, elle est très répandue dans nos publications, même spécialement économiques.

trace de régimes agraires particuliers, d'une histoire particulière des rapports agraires, ce qui d'ailleurs n'empêche pas l'économiste de les ramener tous à un seul et même type: celui du prolétaire agricole. La juridiction qui fonde le droit de ce prolétaire à une parcelle de terre n'a aucune importance pour cette classification. Que la terre appartienne au prolétaire agricole en toute propriété (comme c'est le cas pour le paysan parcellaire), qu'il la reçoive en jouissance d'un landlord ou d'un Rittergutsbesitzer *, ou qu'il la détienne en tant que membre d'une communauté rurale grand-russe, cela ne change rien à l'affaire **. En classant la paysannerie pauvre dans le prolétariat rural, nous ne disons rien de neuf. L'expression a déjà été employée à maintes reprises par de nombreux écrivains ; seuls les économistes populistes s'obstinent à parler de la paysannerie en général, comme de quelque chose d'anticapitaliste et se refusent à voir que la masse de la « paysannerie » occupe d'ores et déjà une place parfaitement déterminée dans l'ensemble du système de production capitaliste, à savoir la place des ouvriers salariés, agricoles et industriels. Chez nous, par exemple, il est très bien porté d'exalter notre régime agraire qui conserve la communauté rurale et la

* Seigneur terrien. (*N.R.*)

** Nous empruntons au *Handwörterbuch der Staatswissenschaften* (*La possession foncière et l'agriculture*, Moscou 1896) quelques exemples des diverses formes que prend en Europe le travail salarié dans l'agriculture. « Le bien paysan, dit J. Conrad, doit être distingué de la *parcelle*, du lot « bobyl » ou du « maraîcher », dont le propriétaire est forcé de chercher une autre occupation ou gagne-pain » (pp. 83-84). « En France, d'après le recensement de 1881, 18 000 000 d'individus, soit un peu moins de la moitié de la population, tiraient leurs moyens de subsistance de l'agriculture: près de 9 millions de propriétaires, 5 millions de fermiers et métayers et 4 millions de journaliers et petits propriétaires ou petits fermiers, vivant surtout d'un travail salarié... On suppose qu'en France 75 % au moins des ouvriers ruraux possèdent leur terre à eux » (p. 233, Goltz). En Allemagne, on classe parmi les ouvriers ruraux les catégories suivantes qui *possèdent de la terre*: 1° les koutniks, bobyls, maraîchers (il s'agit d'une catégorie qui se rapproche de celle des détenteurs gratuits de chez nous) ; 2° les journaliers contractuels ; ils ont un lopin de terre et se font embaucher pour une partie de l'année (cf. nos « trekhdnevniki » [69]). « Les journaliers contractuels constituent le gros des ouvriers agricoles dans les régions de l'Allemagne où domine la grande propriété foncière » (p. 236) ; 3° les ouvriers agricoles exploitant une terre prise à ferme (p. 237).

paysannerie, etc., et de l'opposer à l'organisation agraire capitaliste des pays baltes. Aussi est-il intéressant de voir quelles sont les catégories de la population rurale que, dans les pays baltes, on considère parfois comme des ouvriers agricoles et des journaliers. Parmi les paysans de ces provinces, on distingue les gros détenteurs de terre (25 à 50 déciatines d'un seul tenant), les bobyls (qui ont des lopins de 3 à 10 déciatines) et les paysans sans terre. Comme le fait remarquer justement M. Korolenko, « le type dont le bobyl se rapproche le plus est le paysan russe des provinces centrales » (*Le travail salarié libre*, p. 495) ; le bobyl en effet est perpétuellement obligé de partager son temps entre la recherche de différents gagne-pain et sa propre exploitation. Mais ce qui nous intéresse tout particulièrement, c'est la condition économique des *salariés agricoles*. Les propriétaires fonciers considèrent eux-mêmes qu'ils ont intérêt à *doter ces ouvriers d'un lot de terre* qu'ils décomptent des salaires. Voici quelques exemples relatifs à la propriété foncière des ouvriers agricoles des pays baltes : 1° 2 déciatines de terre (nous traduisons les *Lofstelle* en déciatines : 1 Lofstelle = = 1/3 de déciatine) ; le mari travaille 275 jours, la femme 50 jours par an pour 25 kopecks par jour ; 2° 2 déciatines 2/3 ; « l'ouvrier agricole a un cheval, 3 vaches, 3 brebis et 2 porcs » (pp. 508, 518) ; il travaille une semaine sur deux, sa femme 50 jours par an ; 3° 6 déciatines de terre (district de Bauske, province de Courlande), « l'ouvrier agricole a 1 cheval, 3 vaches, 3 brebis et plusieurs porcs » (p. 518), il travaille 3 jours par semaine et sa femme 35 jours par an ; 4° 8 déciatines de terre dans le district de Hasenpot, province de Courlande ; « dans tous les cas les ouvriers ont droit à la mouture gratuite et à l'assistance médicale, y compris les médicaments, et leurs enfants vont à l'école » (p. 519), etc. Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur *l'étendue des exploitations et de la propriété terrienne* de ces ouvriers, c'est-à-dire sur ce qui, d'après nos populistes, fait à nos paysans une place à part dans le régime agraire européen qui correspond à la production capitaliste. Si on réunit *tous* les exemples donnés dans l'ouvrage que nous avons cité, on obtient les données suivantes : 10 ouvriers agricoles possèdent 31,5 déciatines, c'est-à-dire en moyenne 3,15 déciatines chacun. D'autre part, on considère comme

ouvriers agricoles des paysans qui ne travaillent pour le propriétaire foncier que pendant *la moindre partie de l'année* (6 mois le mari, 35 à 50 jours la femme), ainsi que des paysans qui ont un cheval et qui possèdent deux et même trois vaches. Nous nous demandons vraiment en quoi des ouvriers agricoles de ce type sont différents de nos « paysans communautaires »? La vérité, c'est que dans les pays baltes on appelle les choses par leur nom tandis que chez nous on met ensemble les paysans riches et les ouvriers agricoles qui possèdent un cheval, on fait la « moyenne » et on s'attendrit sur l'«esprit communautaire », sur le « principe du travail », la « production populaire », la «combinaison de l'agriculture et des petites industries »...

6° Le chaînon intermédiaire entre ces deux types de la « paysannerie » postérieurs à l'abolition du servage est la *paysannerie moyenne*. C'est dans cette dernière catégorie que l'économie marchande est *le moins* développée. Il n'y a guère que dans les bonnes années et lorsque les conditions sont particulièrement favorables que le travail agricole indépendant suffit à l'entretien de la paysannerie moyenne, dont la situation est, par conséquent, très instable. Pour joindre les deux bouts, le paysan moyen est, dans la plupart des cas, obligé d'emprunter de l'argent contre du travail garanti par des prestations, obligé de chercher des «gagne-pain d'appoint », et une partie de ces gagne-pain lui vient de la vente de sa force de travail. Chaque fois que la récolte est mauvaise, des masses de paysans moyens se trouvent rejetées dans les rangs du prolétariat. Par ses rapports sociaux, ce groupe oscille entre le groupe supérieur — autour duquel il gravite et où seule une faible minorité de favorisés réussit à pénétrer—, et le groupe inférieur où le pousse toute l'évolution sociale. Nous avons vu que la bourgeoisie paysanne *refoulait* non seulement le groupe inférieur, mais également le groupe moyen de la paysannerie. Cela aboutit à la « dépaysannisation », à l'élimination des catégories moyennes et au renforcement des extrêmes, qui est un phénomène propre à l'économie capitaliste.

7° *La différenciation de la paysannerie crée un marché intérieur pour le capitalisme.* Dans le groupe inférieur il se forme un marché pour les objets de consommation (marché de la consommation individuelle). Tout en *consommant*

moins que le paysan moyen et en consommant des produits de plus mauvaise qualité (pomme de terre au lieu de pain, etc.), le prolétaire rural *achète plus*. La formation et le développement de la bourgeoisie paysanne créent le marché de deux manières : d'une part et essentiellement, il y a création d'un marché pour les moyens de production (marché de la consommation productive) car la paysannerie aisée s'efforce de convertir en capital les moyens de production qu'elle « accumule » aux dépens des propriétaires fonciers « appauvris » et des paysans ruinés. D'autre part, il y a également création d'un marché pour la consommation personnelle étant donné que lorsque les paysans s'enrichissent, leurs besoins s'accroissent *.

8° La décomposition de la paysannerie est-elle en train de s'accentuer et à quelle cadence? Sur ce problème, nous ne possédons pas de statistiques précises susceptibles d'être rapprochées des tableaux combinés (§§ I—VI). Cela n'a rien d'étonnant car en effet jusqu'à présent personne n'a encore tenté d'étudier ne fût-ce que la statique de la décomposition et d'indiquer les formes que revêt ce processus **. Mais, toutes les données d'ensemble qui portent sur l'économie de nos campagnes montrent que la décomposition ne cesse de progresser et que cette progression suit un rythme rapide. D'un côté, on trouve des « paysans » qui abandonnent la terre ou la mettent en location, il y a accroissement du nombre des foyers sans cheval, exode des « paysans » vers les villes, etc. ; de l'autre côté, « les tendances progressistes de l'économie paysanne » suivent leur cours, les « paysans » achètent de la terre, améliorent leur exploitation, y introduisent

* Le développement intense du marché des cotonnades (dont la production s'est accrue avec une telle rapidité après l'abolition du servage, parallèlement à la ruine de la masse des paysans) ne peut s'expliquer que par le fait que c'est la décomposition de la paysannerie qui crée le marché intérieur. M.N.-on qui, pour illustrer ses théories du marché intérieur, cite l'exemple de notre industrie textile, a été absolument incapable d'expliquer comment a pu se produire ce phénomène contradictoire.

** La seule exception est l'ouvrage remarquable de I. Gourwich : *The economics of the russian village*, New York 1892. Trad. russe (*La situation économique de la campagne russe*, M. 1896). La façon dont Mr Gourwich a utilisé les recueils de la statistique des zemstvos, qui ne fournissent aucun tableau classant les groupes de paysans d'après leur situation économique, mérite notre admiration.

des charrues, développent les cultures fourragères, la laiterie, etc. Nous savons à présent *quels* sont les « paysans » qui participent à ces deux aspects, diamétralement opposés du processus.

D'autre part, le développement du mouvement de migration donne une vigoureuse impulsion à la décomposition de la paysannerie, notamment de la paysannerie agricole. On sait que ce sont principalement les paysans des provinces agricoles qui émigrent (dans les provinces industrielles l'émigration est tout à fait insignifiante), particulièrement ceux des provinces centrales à dense population, où les prestations de travail (qui retardent la décomposition de la paysannerie) sont le plus répandues. C'est là un premier point. Le second point, c'est que ce sont principalement les *paysans moyens* qui partent des régions d'exode et que ce sont surtout les groupes extrêmes qui restent. La migration a donc pour conséquence de renforcer la décomposition dans les régions d'où les paysans s'en vont et de transporter des éléments de décomposition dans les régions de colonisation (en Sibérie, les nouveaux venus commencent à travailler comme salariés agricoles) *. Ce rapport entre la migration et la décomposition de la paysannerie a été amplement démontré par I. Gourwich dans son excellente étude sur *L'émigration paysanne vers la Sibérie* (Moscou 1888). Nous recommandons vivement au lecteur cet ouvrage, autour duquel la presse populiste a tant cherché à faire le silence **.

9° On sait que dans nos campagnes le capital commercial et usuraire joue un rôle considérable. Les faits qui témoignent de ce phénomène sont légion et nous pensons qu'il n'est pas utile de les citer ni d'en indiquer les sources: ils sont connus de tous et ne concernent pas directement notre sujet. Le seul problème qui nous intéresse est le suivant : quel rapport le capital commercial et usuraire a-t-il avec la décomposition de la paysannerie dans nos campagnes? Y a-t-il une liaison entre les relations des divers groupes de la paysannerie, dont nous avons parlé plus haut, et les relations existant entre

---

* Les entraves qu'on met au mouvement de migration ont donc pour effet de retarder considérablement la décomposition de la paysannerie.

** Voir aussi l'ouvrage de M. Priimak: *Données numériques pour l'étude des immigrations en Sibérie.* (*Note de la 2e édition.*)

les créanciers et les débiteurs paysans? L'usure accélère-t-elle la décomposition ou la retarde-t-elle?

Rappelons tout d'abord comment ce problème est posé par la théorie. On sait que dans son analyse de la production capitaliste, l'auteur du *Capital* accorde une énorme importance au capital commercial et usuraire. Sur cette question, les thèses fondamentales de Marx sont les suivantes: 1) Le capital commercial et usuraire, d'une part, et le capital industriel (c'est-à-dire celui qui est investi dans la production, que celle-ci soit industrielle ou agricole), d'autre part, constituent un seul et même type de phénomène économique, compris dans cette formule générale: il s'agit d'acheter une marchandise pour la revendre en réalisant un profit (*Das Kapital*, I, 2, Abschnitt *, chapitre 4, notamment les pages 148-149 de la seconde édition allemande[70]). 2) Historiquement, le capital commercial et usuraire précède la formation du capital industriel et il est logiquement une condition *nécessaire* de cette formation (*Das Kapital*, III, 1, pp. 312-316; trad. russe, pp. 262-265, t. III, 2, pp. 132-137, 149; trad. russe, pp. 488-492, 502) mais en soi il ne constitue pas encore une condition *suffisante* pour qu'apparaisse le capital industriel (c'est-à-dire la *production* capitaliste); en effet, le capital commercial et le capital usuraire ne décomposent pas toujours l'ancien mode de production, pour lui substituer le mode de production capitaliste: la formation de ce dernier « dépend tout à fait du degré de développement historique et des circonstances qu'il implique » (*ibid.*, 2, 133; trad. russe, 489)[71]. « La mesure dans laquelle il détruit l'ancien système de production » (par le commerce et le capital commercial) « dépend d'abord de la solidité et de la structure intérieure de celui-ci. Ce n'est pas non plus du commerce, mais du caractère de l'ancien mode de production que dépend le résultat du processus de dissolution, c'est-à-dire le mode de production nouveau remplacera l'ancien » (*ibid.*, t. III, 316; trad. russe, 265)[72]. 3) Le développement indépendant du capital commercial est inversement proportionnel au niveau de développement de la *production* capitaliste (*ibid.*, p. 312, trad. russe, 262)[73]; plus le capital commercial et usuraire

* *Le Capital*, t. 1, 2e. (*N.R.*)

est développé, moins le capital industriel (= *la production* capitaliste) l'est, et inversement.

Quand on s'occupe de la Russie, il faut donc résoudre le problème suivant : chez nous, le capital commercial et le capital usuraire sont-ils liés au capital industriel? Le commerce et l'usure, en décomposant le vieux mode de production, préparent-ils son remplacement par le mode de production capitaliste ou par quelque autre mode? * Ce sont là des questions de fait qui doivent être résolues pour chacun des aspects de l'économie nationale russe. Pour ce qui est de l'agriculture paysanne, la réponse à ces questions se trouve dans les données que nous avons examinées plus haut. Et cette réponse est affirmative. On connaît la thèse des populistes : le « koulak » et le « moujik avisé » ne sont pas deux formes d'un seul et même phénomène économique, mais constituent au contraire des phénomènes antagonistes que rien ne lie. Cette thèse n'est absolument pas fondée. C'est là un de ces préjugés populistes à l'appui desquels personne n'a jamais essayé d'apporter ne fût-ce qu'un semblant de preuve par une analyse de données économiques précises. Les chiffres prouvent le contraire. Que le paysan embauche des ouvriers pour développer sa production, qu'il vende de la terre (rappelons-nous les données que nous avons citées sur l'étendue des fermages chez les riches) ou de l'épicerie, qu'il fasse commerce du chanvre, du foin, du bétail, etc., ou de l'argent (dans ce cas c'est un usurier), il s'agit toujours d'un seul et même type économique et, pour le fond, ses opérations se ramènent à un seul et même rapport économique. Mais ce n'est pas tout. Le fait que la paysannerie aisée investit son argent non seulement dans des entreprises commerciales (voir plus haut) mais égale-

* M. V.V. a abordé cette question dès la première page de ses *Destinées du capitalisme*. Mais ni là, ni dans aucun autre de ses ouvrages, il n'a essayé d'analyser les données portant sur les rapports du capital commercial et du capital industriel en Russie. M. N.-on, bien qu'il ait prétendu suivre fidèlement la théorie de Marx, a préféré néanmoins substituer à la notion nette et précise de « capital commercial » un terme vague et flou de son invention : « Capitalisation » ou « capitalisation des revenus » ; et, sous le couvert de ce terme nébuleux, il a esquivé, littéralement esquivé, la question. Pour lui, le précurseur de la production capitaliste en Russie n'est pas le capital commercial, mais la « production populaire » [74].

ment pour améliorer ses exploitations, acheter et affermer de la terre, améliorer son matériel, embaucher des ouvriers, etc., ce fait montre donc que dans la communauté rurale russe en plus de l'usure et des prêts générateurs de servitude pour les débiteurs le capital est employé à la production. Si dans nos campagnes, le capital ne pouvait créer que servitude et usure, les chiffres concernant la production ne feraient apparaître ni décomposition de la paysannerie ni formation d'une bourgeoisie paysanne et d'un prolétariat rural: cela serait impossible. Toute la paysannerie se ramènerait alors à un type assez uniforme d'agriculteurs écrasés par la misère parmi lesquels seuls se détacheraient les usuriers et cela uniquement par l'importance de leur fortune en argent et non par l'importance et l'organisation de leur production agricole. Des données que nous avons analysées plus haut, il ressort enfin cette thèse importante, à savoir que le développement indépendant du capital commercial et usuraire *retarde* la décomposition de la paysannerie. Au fur et à mesure que le commerce se développera rapprochant la campagne de la ville, évinçant les marchés ruraux primitifs et sapant le monopole du boutiquier de village, que se développeront les formes normales de crédit qui sont en vigueur en Europe, éliminant l'usurier de village, la décomposition de la paysannerie s'accentuera en profondeur et en étendue. Les paysans aisés, dont le capital aura été évincé du petit commerce et de l'usure, investiront de plus en plus dans la production; ils commencent d'ailleurs déjà à le faire.

10° Un autre facteur important de la vie économique de nos campagnes et qui retarde la décomposition de la paysannerie, ce sont les survivances du régime de la corvée, c'est-à-dire les prestations en travail. La base de ces prestations est le paiement du travail en nature, ce qui sous-entend que l'économie marchande est peu développée. Pour que ce système puisse fonctionner, il faut précisément qu'il y ait un paysan moyen qui ne soit pas tout à fait aisé (autrement, il ne se laisserait pas assujettir à ces prestations), mais qui ne soit pas non plus un prolétaire (pour se charger des prestations, il faut posséder son matériel, il faut être un cultivateur tant soit peu « diligent ».)

Quand nous avons dit qu'actuellement la bourgeoisie

paysanne était maîtresse de la campagne, nous avons fait abstraction des facteurs qui retardent la décomposition: la servitude, l'usure, les prestations de travail, etc. En réalité, il arrive souvent que les vrais maîtres des villages contemporains ne soient pas les représentants de la bourgeoisie paysanne mais les usuriers ruraux et les propriétaires fonciers du voisinage. Mais une telle abstraction est néanmoins tout à fait légitime car autrement, il serait impossible d'étudier le régime intérieur des rapports économiques existant dans la paysannerie. Il est d'ailleurs intéressant de noter que les populistes eux-mêmes ont recours à ce procédé. Seulement, ils s'arrêtent à mi-chemin sans aller jusqu'au bout de leur raisonnement. Dans *les Destinées du capitalisme*, monsieur V.V. remarque que par suite du poids des impôts, etc., les « conditions de la vie naturelle (sic) n'existent plus » pour le « mir », pour la communauté rurale (287). Fort bien. Mais toute la question est justement de savoir quelles sont ces « conditions naturelles » qui n'existent pas encore pour notre campagne. Si on veut répondre à cette question, il faut étudier la structure des rapports économiques existant à l'intérieur de la communauté rurale. Pour ce faire, il est nécessaire de soulever, si l'on peut s'exprimer ainsi, les vestiges du passé d'avant l'abolition du servage qui dissimulent ces « conditions naturelles » de la vie de nos campagnes. Si M.V.V. avait procédé de la sorte, il aurait vu que la structure des rapports ruraux indique une complète décomposition de la paysannerie, et que cette décomposition * sera d'autant plus profonde que la disparition de la servitude, de l'usure, des prestations en travail, etc., sera plus complète. Nous avons montré plus haut, en nous basant sur les données de la statistique des zemstvos, que d'ores et déjà cette différenciation était un fait acquis et que la paysannerie s'était complètement scindée en groupes opposés.

* Au fait, puisque nous parlons des *Destinées du capitalisme* de M. V.V. et plus spécialement du chapitre VI, d'où la citation est tirée, nous ne pouvons pas ne pas signaler qu'il y a là des pages excellentes et très justes, précisément celles où l'auteur parle *non* des « destinées du capitalisme », et même *nullement* du capitalisme, mais des modes de perception des impôts. Il est caractéristique que M. V.V. ne remarque pas le lien indissoluble existant entre ces modes et les survivances du système de la corvée, *qu'il est* (on le verra par la suite) *capable d'idéaliser.*

Вытѣсненіе барщиннаго хозяйства капиталистическимъ въ современномъ русскомъ земледѣліи *).

I.

За исходный пунктъ при разсмотрѣніи современной системы помѣщичьяго хозяйства необходимо взять тотъ строй этого хозяйства, который господствовалъ въ эпоху крѣпостного права. Сущность тогдашней хозяйственной системы состояла въ томъ, что вся земля данной единицы земельнаго хозяйства, т. е. данной вотчины, раздѣлялась на барскую и крестьянскую; послѣдняя отдавалась въ надѣлъ крестьянамъ, которые (получая сверхъ того и другія средства производства—напримѣръ, лѣсъ, иногда скотъ и т. п.) своимъ трудомъ и своимъ инвентаремъ обрабатывали ее, получая съ нея свое содержаніе. Продуктъ этого труда крестьянъ представлялъ изъ себя необходимый продуктъ, по терминологіи теоретической политической экономіи; необходимый — для крестьянъ, какъ дающій имъ средства къ жизни,—для помѣщика, какъ дающій ему рабочія руки; совершенно точно такъ же, какъ продуктъ, возмѣщающій перемѣнную часть стоимости капитала, является необходимымъ продуктомъ въ капиталистическомъ обществѣ. Прибавочный же трудъ крестьянъ состоялъ въ обработкѣ ими *тѣмъ же* инвентаремъ помѣщичьей земли; продуктъ этого труда шелъ въ пользу помѣщика. Прибавочный трудъ отдѣлялся здѣсь, слѣдовательно, пространственно отъ необходимаго: на помѣщика обрабатывали барскую землю, на себя — свой надѣлы; на помѣщика работали одни дни недѣли, на себя—другіе. «Надѣлъ» крестьянина служилъ такимъ образомъ въ этомъ хозяйствѣ, какъ бы натуральной заработной платой (выражаясь примѣнительно къ современнымъ понятіямъ), или средствомъ обезпеченія помѣщика рабочими руками. «Собственное хозяйство крестьянъ на своемъ надѣлѣ было условіемъ помѣщичьяго хозяйства, имѣло цѣлью «обезпеченіе» не крестьянина — средствами къ жизни, а помѣщика—рабочими руками **).

*) Настоящая статья представляетъ отрывокъ изъ большого изслѣдованія автора о развитіи капитализма въ Россіи. *Ред.*

**) Чрезвычайно рельефно характеризуетъ этотъ строй хозяйства *А. Энгельгардтъ* въ своихъ «Письмахъ изъ деревни» (Спб. 1882, стр. 554). Онъ совершенно справедливо указываетъ, что крѣпостное хозяйство было извѣстной правильной и законченной системой, распорядителемъ которой былъ помѣщикъ, надѣлявшій крестьянъ землей и назначавшій ихъ на тѣ или на другія работы.

Page 96 du n° 3 de la revue *Natchalo*, 1899, où ont été publiés les premiers six paragraphes du chapitre III du livre de V. Lénine *Le développement du capitalisme en Russie*

CHAPITRE III [*]

PASSAGE DES PROPRIÉTAIRES FONCIERS DU SYSTÈME BASÉ SUR LA CORVÉE À CELUI DE L'EXPLOITATION CAPITALISTE

Abandonnons maintenant les exploitations paysannes et abordons les exploitations des propriétaires fonciers. Nous nous proposons d'examiner en ses grands traits la structure économique et sociale de l'économie seigneuriale et de tracer le caractère de son évolution après l'abolition du servage.

I. LES TRAITS PRINCIPAUX DE L'EXPLOITATION FONDÉE SUR LA CORVÉE

Pour étudier le système actuel de l'économie seigneuriale, il faut prendre pour point de départ le régime qui dominait à l'époque du servage. L'essentiel du système économique de cette époque était que dans toute unité d'exploitation foncière, c'est-à-dire dans tout domaine patrimonial, la totalité de la terre était divisée en deux parts: en terres seigneuriales et terres paysannes. Ces dernières étaient accordées sous forme de lots aux paysans qui la cultivaient eux-mêmes avec leur matériel et en tiraient leurs moyens de subsistance (ils recevaient également d'autres moyens de production: forêt, parfois du bétail, etc.). Suivant la terminologie de l'économie politique théorique, le produit du travail qu'effectuaient les paysans sur cette terre constituait le produit nécessaire: nécessaire pour les paysans en tant qu'il leur procurait les moyens de subsistance; nécessaire pour le seigneur, en tant qu'il lui assurait la main-d'œuvre

(tout comme dans la société capitaliste, le produit nécessaire est celui qui compense la partie variable du capital). Le surtravail des paysans consistait à cultiver la terre du seigneur avec le *même* matériel qu'ils utilisaient pour cultiver la leur; le produit de ce travail allait au seigneur. On voit que le surtravail se distinguait territorialement du travail nécessaire; quand les paysans travaillaient pour le seigneur, cela se passait sur les terres seigneuriales; quand ils travaillaient pour eux, cela se passait sur leur lot; pour le seigneur ils travaillaient tels jours de la semaine; pour eux-mêmes, les autres jours. Dans ce système, le « lot » concédé au paysan était donc une sorte de salaire en nature (pour employer le langage d'aujourd'hui), ou un moyen d'assurer de la main-d'œuvre au seigneur. La « propre » exploitation des paysans sur leur lot était la condition de l'économie seigneuriale. Elle avait pour but non pas d'assurer des moyens d'existence aux paysans, mais d'assurer de la main-d'œuvre au seigneur *.

C'est ce système économique que nous appelons l'exploitation fondée sur la corvée. Pour que ce système prédomine, il va de soi qu'il est indispensable que soient réunies les conditions suivantes. 1° La suprématie de l'économie naturelle. Le domaine féodal devait former un tout isolé, se suffisant à lui-même, ayant des liens très faibles avec le reste du monde. Le fait pour les seigneurs de produire du blé pour la vente — production qui s'était considérablement développée pendant les derniers temps du servage—, annonçait déjà la décomposition de l'ancien régime. 2° Le producteur immédiat devait être doté de moyens de production en général et de terre en particulier. Bien plus, il devait être attaché à la glèbe, sinon le seigneur n'avait pas de main-d'œuvre garantie. On voit que les moyens employés pour obtenir le surproduit dans le système fondé sur la corvée et dans l'économie capitaliste sont diamétralement opposés: dans le premier cas, ces moyens sont

* Cette structure économique est bien mise en relief par A. Engelhardt dans ses *Lettres de la campagne* (Saint-Pétersbourg 1885, pp. 556-557). Il indique très justement que l'économie féodale formait en quelque mesure un système régulier et achevé dont le propriétaire foncier était l'ordonnateur qui distribuait la terre aux paysans et les désignait pour telle ou telle tâche.

basés sur le fait que le producteur est doté d'un lot de terre, dans le second cas, ils sont basés sur le fait qu'il est libéré de la terre *. 3° Autre condition de ce système d'exploitation : le paysan devait dépendre personnellement du seigneur. En effet, si ce dernier n'avait plus exercé une autorité directe sur la personne du paysan, il lui aurait été impossible d'obliger à travailler pour lui un homme qui était pourvu d'un lot de terre et qui avait sa propre exploitation. Il fallait donc une « contrainte extra-économique », comme dit Marx en définissant ce régime économique (qu'il remène, comme nous l'avons déjà indiqué plus haut, à la catégorie de la *rente-prestations de travail. Das Kapital*, III, 2, 324) [77]. Cette contrainte peut prendre les formes les plus variées et les degrés les plus divers, allant du servage au statut juridique inférieur des paysans. 4° Enfin, ce système a comme condition préalable et comme conséquence un niveau extrêmement bas et routinier de la technique. Car c'est entre les mains de petits paysans écrasés par la misère, avilis par leur dépendance personnelle et par leur ignorance, que se trouve toute l'exploitation agricole.

II. LE SYSTÈME DE LA CORVÉE, ASSOCIÉ AU SYSTÈME D'ÉCONOMIE CAPITALISTE

Le système de la corvée fut miné par l'abolition du servage. Tous les fondements essentiels de ce système se trouvèrent ébranlés : l'économie naturelle, l'isolement du patrimoine seigneurial se suffisant à lui-même, l'interdépendance étroite de ses éléments divers, le pouvoir du seigneur sur les paysans. L'économie paysanne se trouvait être séparée de celle du seigneur ; le paysan allait devoir racheter sa

*Contre Henry George, qui soutenait que l'expropriation du gros de la population est la grande, l'universelle cause de la misère et de l'oppression, Engels écrivait en 1887 : « Historiquement, cela n'est pas exact... Au moyen âge, ce n'était pas leur expropriation *du* sol mais bien plutôt leur appropriation *au* sol qui devint pour ces masses la source de l'oppression féodale.

Le paysan conservait son morceau de terre, mais il était attaché comme serf ou vilain et contraint de fournir au seigneur un tribut en travail ou en produits. » (*The condition of the working class in England in 1844*. New York 1887. Préface, p. III.) [78]

terre en pleine propriété, et le propriétaire foncier passer au système d'économie capitaliste, qui, comme on a pu le voir tout à l'heure, repose sur des bases diamétralement opposées. Mais il est évident que ce passage à un système absolument différent ne pouvait pas s'effectuer d'un seul coup, et cela pour deux raisons. Premièrement, les conditions nécessaires à la production capitaliste faisaient encore défaut. Il fallait pour cela une classe d'hommes habitués au travail salarié; il fallait que le matériel agricole du paysan fût remplacé par celui du propriétaire foncier; que l'agriculture fût organisée comme toutes les autres entreprises industrielles ou commerciales, et non comme entreprise privée du seigneur. Toutes ces conditions ne pouvaient se réaliser que petit à petit, et les tentatives de quelques propriétaires fonciers pour faire venir de l'étranger, au lendemain de l'abolition du servage, des machines agricoles et même des ouvriers, ne pouvaient qu'aboutir à un fiasco complet. La seconde cause qui rendait impossible le passage immédiat à l'organisation capitaliste, c'est que l'ancien système économique, le système de la corvée, n'était qu'ébranlé, au lieu d'être tout à fait anéanti. L'exploitation paysanne n'était pas entièrement détachée de celle des propriétaires fonciers, ces derniers continuaient à détenir une partie très importante des lots paysans: « otrezki » [78], forêts, prés, abreuvoirs, pâturages, etc. Sans ces terres (ou servitudes), les paysans étaient absolument hors d'état de créer des exploitations indépendantes et les propriétaires fonciers avaient ainsi la possibilité de continuer l'ancien système sous forme de « prestations de travail ». De même subsistait la possibilité de la « contrainte extra-économique »: la condition des paysans temporairement redevables [79], la caution solidaire, les châtiments corporels, l'envoi du paysan aux travaux publics, etc.

Ainsi l'économie capitaliste ne pouvait-elle surgir d'emblée, ni la corvée disparaître d'un seul coup. Le seul système économique possible était donc un système de transition, réunissant à la fois les traits de la corvée et du système capitaliste. Et effectivement, c'est bien par ce système de transition que se caractérise la structure économique de la grosse exploitation foncière après l'abolition du servage. Malgré une diversité infinie de formes, propre

à une époque de transition, l'organisation économique de la grosse propriété foncière se ramène actuellement à deux systèmes fondamentaux dans leurs combinaisons les plus variées: le système des *prestations de travail* * et le système *capitaliste*. Le système des prestations de travail se définit ainsi: les paysans du voisinage viennent travailler la terre avec leur propre matériel. Ils peuvent être rétribués sous diverses formes (en argent quand ils sont embauchés à la tâche, en produits s'il s'agit de métayage ou enfin en biens-fonds, et dans ce cas il s'agit de prestation au sens strict du mot). Mais cette variété de formes ne change rien à la nature du système qui est une survivance directe de la corvée **. Les caractéristiques économiques de la corvée, que nous avons données plus haut, s'appliquent presque entièrement au système des prestations (on ne relève qu'une seule exception: quand les paysans sont embauchés à la tâche, ils sont payés en argent et non plus en nature, dans ce cas il y a donc une des conditions essentielles de la corvée qui fait défaut). Avec le système capitaliste le propriétaire embauche des ouvriers (à l'année, à terme, à la journée) qui travaillent sa terre avec du matériel lui appartenant. Dans la réalité, ces deux systèmes s'enchevêtrent de la façon la plus variée et la plus bizarre: la plupart des gros domaines ont recours et à l'un et à l'autre et les appliquent

---

* Nous remplaçons maintenant le terme « corvée » par celui de « prestations de travail », cette dernière expression correspondant mieux aux rapports qui ont suivi l'abolition du servage et jouissant d'ores et déjà du droit de cité dans nos publications.

** Voici un exemple particulier: « Dans la partie sud du district d'Eletz (province d'Orel), écrit un correspondant du Département de l'Agriculture, on voit que dans les grands domaines, à côté du travail des ouvriers à l'année, une partie importante du sol est cultivée par des paysans en paiement de la terre qui leur est louée à bail. Les anciens serfs continuent à louer de la terre à leurs anciens maîtres et, en échange, ils labourent la terre de ces derniers. Les villages de ce genre portent, comme auparavant, le nom de « *corvée* » de tel ou tel propriétaire » (S. Korolenko, *Le travail salarié libre*, etc., p. 118). Ou bien encore: « Sur mon domaine, écrit un autre propriétaire, tous les travaux sont exécutés par mes anciens paysans (8 villages, environ, 600 âmes) et ils reçoivent en échange un droit de pacage pour leurs bêtes (2 000 à 2 500 déciatines); seul le premier labour et l'ensemencement au semoir sont faits par des ouvriers à terme » (*ibid.*, page 325. District de Kalouga).

respectivement à des opérations économiques différentes *. Il est tout à fait naturel que la combinaison de systèmes aussi hétérogènes et même opposés entraîne dans la pratique toute une série de contradictions et de conflits extrêmement profonds et complexes qui provoquent la ruine d'un grand nombre de propriétaires. Ce sont là des phénomènes propres à toute époque de transition.

Si on se pose la question de savoir lequel de ces deux systèmes est le plus répandu, il faut dire avant tout que sur ce problème il n'existe pas de statistiques précises et que l'on voit mal comment il pourrait y en avoir: en effet, il faudrait enregistrer non seulement tous les domaines, mais toutes les opérations économiques qui sont réalisées à l'intérieur de chacun d'entre eux. Nous n'avons donc que des données approximatives que nous fournissent les caractéristiques générales de telle ou telle contrée selon que l'un ou l'autre des deux systèmes y prédomine. L'ouvrage du Département de l'Agriculture que nous avons déjà cité: *Le travail salarié libre, etc.*, a rassemblé les données sous forme récapitulative pour l'ensemble de la Russie. A partir de là, M. Annenski a établi un cartogramme très précis qui montre clairement quel est le développement de chacun des deux systèmes *(L'influence des récoltes, etc...* [80] I, 170). Nous présentons ces données sous forme de tableau que nous complétons par des renseignements sur les emblavures des propriétés privées en 1883-1887 (d'après la *Statistique de l'Empire de Russie.* IV. La récolte moyenne dans la Russie d'Europe pendant la période quinquennale de 1883-1887. Saint-Pétersbourg 1888) **.

* « La plupart des domaines sont exploités comme ceci: une partie de la terre, si insignifiante qu'elle soit, est mise en valeur par les propriétaires avec leur propre matériel, à l'aide d'ouvriers à l'année » ou autres, « tout le reste est cédé aux paysans pour être cultivé soit à moitié fruit », soit en échange de terre, soit pour de l'argent (*Le travail salarié libre, ibid.*, p. 96). « ...Dans la plupart des domaines on pratique en même temps presque tous les modes ou du moins bien des modes du salariat » (c'est-à-dire, les modes d'« obtention de la main-d'œuvre »). *L'économie rurale et forestière de la Russie.* Edition du Département de l'Agriculture pour l'exposition de Chicago. Saint-Pétersbourg 1893, p. 79.

** Des cinquante provinces de la Russie d'Europe, nous avons retiré celles d'Arkhangelsk, de Vologda, d'Olonetz, de Viatka, de Perm, d'Orenbourg et d'Astrakhan. Dans ces provinces, en effet,

Groupes de provinces suivant la prédominance du système d'exploitation chez les propriétaires terriens	Nombre de provinces			Surface cultivée en céréales et pommes de terre dans les propriétés privées (en milliers de déciatines)
	Zone des Terres Noires	Autres zones	Total	
I. Provinces où prédomine le système *capitaliste*	9	10	19	7 407
II. Provinces où prédomine le système *mixte*	3	4	7	2 222
III. Provinces où prédominent les *prestations de travail*	12	5	17	6 281
Total . . .	24	19	43	15 910

Encore que dans les provinces purement russes les prestations de travail gardent la suprématie, pour l'ensemble de la Russie c'est le système capitaliste qui est d'ores et déjà la forme prédominante dans les grandes exploitations. Ajoutons que notre tableau donne de cette prépondérance une image tout à fait incomplète: dans le premier groupe en effet il y a des provinces (les provinces baltes par exemple), où les prestations de travail sont complètement inconnues, alors que dans le troisième groupe il n'y a aucune province, ni même probablement aucun domaine qui n'applique, ne fût-ce que partiellement, le système capitaliste. En voici

la superficie des cultures des propriétés privées ne dépassait pas 562 000 déciatines en 1883-1887, alors que pour l'ensemble de la Russie d'Europe, elle était de 16 472 000 déciatines. Le premier groupe comprend 3 provinces baltes, 4 provinces occidentales (Kovno, Vilno, Grodno et Minsk), 3 provinces du Sud-Ouest (Kiev, Vladimir-Volynski, Kaménetz-Podolsk), 5 provinces du sud (Kherson, Tauride, Bessarabie, Ekatérinoslav, Don), 1 province du sud-est (Saratov), ainsi que les provinces de Pétersbourg, de Moscou et de Iaroslavl. Le deuxième groupe comprend: Vitebsk, Moguilev, Smolensk, Kalouga, Voronèje, Poltava, Kharkov. Les autres provinces forment le troisième groupe. Pour plus de précision, il faudrait déduire des emblavures des propriétés privées celles qui appartiennent à des fermiers, mais les chiffres manquent. Notons que cette correction ne changerait probablement rien à notre conclusion sur la prédominance du système capitaliste, car dans la zone des Terres Noires une grande partie des labours privés est donnée à bail, et dans les provinces de cette zone, c'est le système des prestations de travail qui domine.

une illustration sur la base de la statistique des zemstvos (Raspopine, *L'exploitation agricole privée en Russie d'après la statistique des zemstvos*, « *Iouriditcheski Vestnik* », 1887, nos 11-12, n° 12, p. 634):

Districts de la province de Koursk	Pourcentage des domaines pratiquant le libre embauche		Pourcentage des domaines ayant des ouvriers agricoles	
	Domaines moyens	Grands domaines	Domaines moyens	Grands domaines
Dmitrovsk . .	53,3	84,3	68,5	85,0
Fatej	77,1	88,2	86,0	94,1
Lgov	58,7	78,8	73,1	96,9
Soudja	53,0	81,1	66,9	90,5

Enfin, il faut noter que parfois le système des prestations de travail se transforme en système capitaliste et se confond avec ce dernier au point qu'il devient presque impossible de les séparer et de les distinguer l'un de l'autre. Par exemple, un paysan loue un lopin de terre et s'engage à travailler un certain nombre de jours pour payer la location (on sait qu'il s'agit là d'un phénomène extrêmement répandu. Voir à ce sujet les exemples que nous citons dans le paragraphe suivant). En quoi ce « paysan » est-il différent de l'« ouvrier agricole » de l'Europe occidentale ou des provinces baltes, qui reçoit un lopin de terre contre un certain nombre de journées de travail? La vie crée des formes qui réunissent avec une remarquable progression des systèmes économiques dont les caractères essentiels sont pourtant opposés. Il devient impossible de dire où s'arrêtent les « prestations de travail » et où commence le « capitalisme ».

Ayant donc établi ce fait essentiel, que la grande diversité de formes que l'on trouve actuellement dans les exploitations foncières se ramène à deux systèmes, le système capitaliste et celui des prestations, dont les combinaisons sont les plus variées, passons à l'analyse économique de ces deux systèmes et voyons quel est celui qui, sous la pression de toute l'évolution économique, a tendance à refouler l'autre.

III. ANALYSE DU SYSTÈME DE PRESTATIONS DE TRAVAIL

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les prestations prennent des formes extrêmement variées. Tantôt les paysans s'engagent à travailler pour de l'argent les terres du propriétaire avec leur propre matériel : dans ce cas on a « l'embauche à la tâche », « le travail à la déciatine » *, la « culture par cycle » [81] ** (une déciatine de blé de printemps, une déciatine de blé d'automne), etc. Tantôt ils empruntent du blé ou de l'argent et s'engagent à rembourser en travail l'intégralité ou les intérêts de leur dette ***. Avec cette dernière forme, le caractère de servitude et d'usure propre au système des prestations apparaît très nettement. Parfois, les paysans sont tenus de payer en besogne les « dégâts causés par le bétail » (c'est-à-dire, les paysans sont obligés d'acquitter en travail l'amende établie par la loi) ; ils travaillent « pour l'honneur » (cf. Engelhardt, l. c., p. 56), c'est-à-dire sans aucune rémunération, ils sont seulement nourris et travaillent uniquement afin de ne pas se voir retirer les autres « gagne-pain » par le propriétaire. Enfin, il est extrêmement fréquent que les paysans fournissent des prestations pour avoir de la terre : ces prestations prennent la forme de métayage ou de travail direct destiné à payer la location de la terre, de champs, etc.

Il arrive souvent que le paiement des locations de terre prenne les formes les plus variées : parfois même il y a combinaison de formes diverses, si bien que le paiement se fait à la fois en argent, en nature et en « prestations de travail ». Voici quelques exemples à ce sujet : pour chaque déciatine louée, il faut travailler 1,5 déciatine, donner 10 œufs, plus une poule, plus une journée de travail accomplie par une femme ; pour 43 déciatines de blé de printemps, il faut payer à raison de 12 roubles ; pour 51 déciatines de blé d'automne, il faut payer à raison de 16 roubles en argent,

* *Recueils de renseignements statistiques pour la province de Riazan.*

** Engelhardt, *l.c.*

*** *Recueil de renseignements statistiques pour la province de Moscou*, t. V. Fasc. 1. Moscou 1879, pp. 186-189. Nous indiquons les sources uniquement à titre d'exemple. Toutes les publications relatives aux exploitations paysannes et privées, contiennent une foule d'indications de ce genre.

battre un certain nombre de meules d'avoine, 7 meules de sarrazin et 20 meules de seigle. D'autre part, le locataire est tenu de fumer avec du fumier provenant de *sa propre* exploitation au moins 5 déciatines de la terre qu'il a louée, à raison de 300 charretées par déciatine (Karychev, *Les affermages*, p. 348). On voit que dans ce cas, on va jusqu'à considérer le fumier appartenant au paysan comme une partie intégrante de l'économie du domaine privé. Pour montrer à quel point les prestations sont répandues et variées, il suffit d'ailleurs de citer les multiples termes qui servent à les désigner: otrabotki, otboutchi, otboutki, barchtchina, bassarinka, possobka, panchtchina, postoupok, vyiemka, etc. (*ibid.*, 342). Il arrive que le paysan s'engage à exécuter « ce qu'ordonnera le maître » (*ibid.*, 346); d'une façon générale, il s'engage à lui « obéir », à « l'écouter », à lui « prêter son concours ». Les prestations embrassent « tout le cycle des travaux ruraux. C'est au moyen de prestations que sont effectuées toutes les opérations agricoles: travaux des champs, rentrée du blé et du foin, approvisionnement en bois de chauffage, transport des chargements » (346-347). Il en est de même pour la réparation des toits et des cheminées (354, 348); les paysans s'engagent à fournir poules et œufs (*ibid.*). C'est tout à fait justement que l'enquêteur du district de Gdov, province de St-Pétersbourg, affirme que les formes de prestations qu'il a relevées ont « le caractère de la corvée d'avant l'abolition du servage » (349) *.

Particulièrement intéressantes sont les prestations pour la terre, dites fermage-prestations et fermage en nature **.

* Il faut noter que malgré leur prodigieuse diversité, toutes les prestations et toutes les sortes d'affermages en Russie, avec leurs taxes si variées se ramènent *entièrement* aux formes essentielles du régime précapitaliste en agriculture analysé par Marx au chapitre 47 du livre III du *Capital*. Au chapitre précédent, il a déjà été signalé que ces formes sont au nombre de trois: 1° la rente-prestations de travail; 2° la rente en produits ou rente en nature et 3° la rente-argent. Il est donc parfaitement naturel que Marx ait voulu se servir précisément des données russes pour illustrer la section de la rente agraire.

** D'après le *Bilan de la statistique des zemstvos* (t. II), les paysans prennent à bail contre argent 76 % de toutes les terres qu'ils afferment; contre des prestations, 3 à 7 %; contre une part du produit, 13 à 17 % et, enfin, contre un paiement mixte, 2 à 3% de terres.

Au chapitre précédent, nous avons vu comment les rapports capitalistes se manifestaient dans le fermage paysan ; ici nous avons un « fermage » qui n'est qu'une simple survivance de l'exploitation par corvée *, et qui parfois passe insensiblement au système capitaliste : assurer au domaine des ouvriers agricoles en les dotant de parcelles de terre. Les statistiques des zemstvos mettent parfaitement en évidence la liaison qui existe entre ce genre de « fermage » et l'exploitation appartenant à ceux qui donnent la terre en location. « Lorsqu'il y a extension de la surface labourée dans les domaines privés, les propriétaires de ces domaines éprouvent le besoin de *s'assurer de la main-d'œuvre en temps voulu*. Dans toute une série de contrées, ils ont donc de plus en plus tendance à distribuer de la terre aux paysans en échange de prestations de travail ou d'une partie du produit et de prestations... » Ce système économique « est assez répandu. Plus les affermateurs mettent leur propre domaine en faire-valoir direct, plus l'offre des fermages diminue, plus la demande est intense et plus cette forme de location du sol prend de l'extension » (*ibid.*, page 266, cf. 367). Il s'agit donc d'un type tout à fait particulier de fermage : si le propriétaire loue de la terre, ce n'est pas parce qu'il abandonne sa propre exploitation, mais *parce qu'il étend ses propres labours*. Bien loin de renforcer l'économie paysanne en accroissant sa superficie, ce fermage aboutit à la *transformation du paysan en ouvrier agricole*. Au chapitre précédent, nous avons vu que pour l'économie paysanne, l'affermage constituait un phénomène contradictoire, que pour les uns il était un moyen d'étendre avantageusement leur exploitation, pour les autres, une transaction imposée par la misère. Nous voyons maintenant que la mise en location de la terre a également une signification contradictoire pour la grosse propriété foncière : dans certains cas, c'est un moyen qui permet aux propriétaires de remettre leur exploitation à une autre personne et de recevoir une rente en échange ; dans d'autres cas, c'est un moyen qui leur permet

* Cf. les exemples cités dans la note de la page 134 (voir le présent tome, p. 201.—*N. R.*). Avec l'exploitation par corvée, le propriétaire foncier donnait de la terre au paysan afin que celui-ci travaille pour le compte de son maître. En donnant la terre à bail contre prestations, le côté économique de l'affaire est évidemment le même.

de mettre leur terre en faire-valoir, d'assurer de la main-d'œuvre à leur domaine.

Passons maintenant au problème de la rémunération du travail dans le système des prestations. Toutes les données, quelle que soit la source d'où elles proviennent, s'accordent sur un point : avec le système des prestations, ou avec l'embauche qui relève de la servitude, le travail est toujours *moins rémunéré* qu'avec l'embauche capitaliste « libre ». On en a plusieurs preuves : 1° le prix du fermage naturel, c'est-à-dire du fermage qui est payé en travail ou à moitié fruit (nous venons de voir qu'il s'agit d'une forme de prestation ou d'embauche qui relève de la servitude), est toujours beaucoup *plus élevé* (*ibid.*, 350) (parfois deux fois plus élevé) (*ibid.*, 356, district de Rjev, province de Tver) que celui des fermages en argent. 2° C'est dans les groupes les plus pauvres que les fermages en nature sont le plus répandus (*ibid.*, pp. 261 et suivantes). Ce sont les affermages dus à la misère, les « affermages » que prennent les paysans qui ne sont déjà plus en mesure de s'opposer à leur mutation en ouvriers agricoles salariés. Les paysans aisés, par contre, s'efforcent de payer la location de la terre en argent. « Dès qu'il existe la moindre possibilité de payer le fermage en argent, le locataire en profite car cela lui permet de réduire le prix de la location » (*ibid.*, p. 265). Ajoutons que cela lui permet également d'échapper à l'embauche qui relève de la servitude. Dans le district de Rostov-sur-le-Don, on a même relevé un fait remarquable : à mesure que le prix des fermages augmente, on abandonne l'affermage payable en argent pour la skopchtchina [82], *bien que la part des paysans diminue dans la skopchtchina* (*ibid.*, page 266). C'est là un fait qui montre bien ce que signifie le fermage naturel : la ruine complète des paysans et leur transformation en salariés agricoles *. 3° Si on établit une comparaison

* Le relevé des dernières données sur l'affermage (M. Karychev dans l'*Influence des récoltes, etc.*, t. I) a parfaitement confirmé que seul le besoin oblige les paysans à prendre de la terre en métayage ou contre prestations de travail, tandis que les paysans aisés préfèrent affermer contre argent (pp. 317-320), car le fermage en nature revient toujours infiniment plus cher que le fermage en argent (pp. 342-346). Cependant tous ces faits n'ont pas empêché M. Karychev de présenter les choses ainsi : « Le paysan pauvre... a la possibilité d'améliorer son alimentation en agrandissant quelque peu ses

directe entre le prix du travail dans le système des prestations et dans l'embauche capitaliste « libre », on voit que dans cette dernière le travail est mieux rémunéré. L'ouvrage sur *Le travail salarié libre, etc...* (publié par le Département de l'Agriculture et que nous avons déjà cité) donne les chiffres suivants: un paysan qui cultive de bout en bout une déciatine de blé d'automne avec son propre matériel touche en moyenne 6 roubles (ces chiffres concernent la zone centrale des Terres Noires pour une période de huit années: 1883-1891). La même besogne, effectuée dans les conditions de l'embauche libre, est payée 6 roubles 19 kopecks pour le travail de l'homme, auxquels il faut ajouter 4 roubles 50 pour le travail du cheval (l. c. page 45). L'auteur considère avec juste raison que c'est là un phénomène « tout à fait anormal » (*ibid.*). Notons seulement que le travail est toujours mieux rémunéré avec l'embauche purement

cultures sur la terre du propriétaire, à moitié fruit » (p. 321). Voilà à quelles idées saugrenues ces gens en arrivent avec leur sympathie préconçue pour l'« économie naturelle »! La preuve est faite que les fermages en nature reviennent plus chers que les fermages en argent; qu'ils sont une sorte de truck-system [88] dans l'agriculture; qu'ils ruinent définitivement le paysan et le transforment en salarié agricole, et notre économiste parle d'une meilleure alimentation! Le métayage, voyez-vous, « aiderait » la « partie besogneuse... de la population rurale à obtenir » de la terre à ferme (p. 320). Ce que M. l'économiste appelle ici une « aide », c'est l'obtention de la terre à des conditions exécrables, transformant le paysan en salarié agricole! On se demande: où est donc la différence entre les populistes et les agrariens russes, qui ont toujours été et sont encore prêts à accorder « à la partie besogneuse de la population rurale » une « aide » de ce genre ? Voici, à ce propos, un exemple intéressant: dans le district de Khotine, province de Bessarabie, le gain moyen d'un métayer est évalué à 60 kopecks par jour, celui du journalier, l'été, à 35-50 kopecks. « Il s'ensuit que *le gain du métayer est tout de même supérieur à celui du salarié agricole* » (p. 344; c'est M. Karychev qui souligne). Ce « tout de même » est bien caractéristique. Car, enfin, le métayer, à la différence du salarié agricole, a des frais d'exploitation. Il faut bien qu'il ait un cheval et un attelage. Pourquoi ces frais n'ont-ils pas été mis en ligne de compte ? Si dans la province de Bessarabie le salaire journalier moyen est de 40 à 77 kopecks dans la saison d'été (1883-1887 et 1888-1892), le gain moyen d'un ouvrier avec son attelage est de 124 à 180 kopecks (1883-1887 et 1888-1892). Ne « s'ensuit-il » pas plutôt que le salarié agricole touche « tout de même » plus que le métayer ? Le salaire journalier moyen (moyenne de l'année entière) de l'ouvrier sans cheval est évalué à 67 kopecks pour la province de Bessarabie en 1882-1891 (*ibid.*, p. 178).

capitaliste qu'avec les contrats de servitude, quelles que soient leurs formes, et les autres rapports précapitalistes: c'est là un fait établi non seulement pour l'agriculture, mais aussi pour l'industrie, non seulement pour la Russie, mais aussi pour les autres pays. Voici à ce sujet des données plus précises et plus détaillées qui nous sont fournies par la statistique des zemstvos (*Recueil de renseignements statistiques sur le district de Saratov*, t. I, III[e] partie, pp. 18-19. Cité d'après *les Affermages* de M. Karychev, p. 353):

District de Saratov

Prix moyen (en roubles) de la culture d'une déciatine

Travaux	En cas d'engagement en hiver, avec paiement d'une avance de 80-100 % sur le salaire	En cas de fermage payable en prestations		En cas de travail salarié libre, d'après les renseignements	
		d'après les contrats écrits	d'après les renseignements des preneurs	des patrons	des ouvriers
Culture complète et récolte, avec transport et battage	9,6	—	9,4	20,5	17,5
Ibid. sans battage (du blé de printemps)	6,6	—	6,4	15,3	13,5
Ibid. sans battage (du blé d'automne)	7,0	—	7,5	15,2	14,3
Façon	2,8	2,8	—	4,3	3,7
Récolte (moisson et transport)	3,6	3,7	3,8	10,1	8,5
Récolte (sans transport)	3,2	2,6	3,3	8,0	8,1
Fauchage (sans transport) . . .	2,1	2,0	1,8	3,5	4,0

On voit qu'avec le système de prestations (de même qu'avec l'embauche qui relève de la servitude combinée avec l'usure), les prix du travail sont ordinairement plus de deux fois inférieurs qu'avec l'embauche capitaliste *.

* Comment après cela ne pas qualifier de réactionnaire la critique du capitalisme que fait, par exemple, un populiste comme le prince Vassiltchikov ? L'expression de « salarié libre », s'exclame-t-il

Etant donné que pour se charger de prestations, le paysan doit nécessairement habiter dans la localité et « être pourvu d'un lot concédé », cette énorme baisse du prix du travail montre clairement quelle est la signification du lot, en tant que salaire naturel. Dans ce cas, le lot est donc aujourd'hui encore un moyen permettant d'« assurer » au propriétaire une main-d'œuvre à bon marché. Mais la différence entre le travail libre et le travail « demi-libre » * ne se réduit pas à une différence de salaire. Le travail « demi-libre » suppose en effet que celui qui est embauché continue à dépendre personnellement de celui qui l'embauche: cela est extrêmement important car cela veut dire que la « contrainte extra-économique » subsiste plus ou moins. On sait que les propriétaires prêtent de l'argent contre des prestations de travail. Engelhardt note fort justement que cela s'explique par le fait que le remboursement de telles dettes est toujours garanti: il est difficile, en effet, de faire payer un paysan en vertu d'un exécutoir. « Par contre, si le paysan s'est engagé à fournir du travail, il sera *contraint* de le faire, par les autorités, même si son blé à lui n'est pas moissonné » (*l. c.* p. 216). « Le sang-froid » (qui n'est d'ailleurs qu'apparent) avec lequel le paysan laisse son blé sous la pluie pour aller charroyer des gerbes appartenant à autrui, ce sang-froid ne peut s'expliquer que par de longues années d'esclavage et de travail servile pour le compte du seigneur (*ibid.*, p. 429). Si la population n'était pas attachée, d'une façon ou d'une autre, à son lieu de résidence, à la « communauté », si une certaine inégalité juridique ne subsistait pas, les prestations de travail seraient impossibles en tant que système. Il va de soi, qu'étant donné leurs caractéristiques, les prestations entraînent inévitablement une productivité du travail peu élevée, qu'avec ce système, les méthodes d'exploitation ne

---

pathétiquement, est contradictoire par elle-même, car le salariat suppose l'absence d'indépendance et l'absence d'indépendance exclut la « liberté ». Le capitalisme met la dépendance libre à la place de la dépendance servile, voilà, bien entendu, ce qu'oublie notre seigneur populisant.

* L'expression est de M. Karychev, *l.c.* M. Karychev a eu tort de ne pas en conclure que le métayage « aide » à sortir du stade du travail « demi-libre ».

peuvent être qu'extrêmement routinières et que le travail fourni par un paysan réduit en servitude est nécessairement d'une qualité très voisine du travail fourni par un serf.

Etant donné cette combinaison du système des prestations et du système capitaliste, la structure actuelle de la grosse exploitation foncière offre une extraordinaire ressemblance avec le régime qui a régné dans notre industrie textile avant l'apparition de la grande industrie mécanique. Dans l'industrie textile en effet, une partie des opérations (ourdissage du fil, teinture, apprêt du tissu, etc.) était réalisée par des ouvriers salariés avec des instruments appartenant au négociant et l'autre partie était réalisée par des *koustari* qui travaillaient pour le compte du patron avec leurs instruments et les matières premières du patron; dans l'agriculture actuelle une partie des opérations est exécutée par des salariés qui emploient le matériel du propriétaire; l'autre partie est effectuée par des paysans qui viennent travailler la terre d'autrui avec leurs propres instruments. Dans l'industrie textile, le capital commercial était combiné avec le capital industriel et en plus du joug du capital, les *koustari* subissaient la servitude, la médiation des maîtres-artisans, le truck-system, etc. Dans l'agriculture, il en est de même: le capital industriel s'agrège au capital commercial et usuraire et on retrouve l'abaissement du prix du travail sous toutes ses formes, et le renforcement de la dépendance personnelle du producteur. Dans l'industrie textile le système de transition s'est maintenu pendant des siècles: il était fondé sur une technique manuelle primitive et il a été brisé en une trentaine d'années par la grande industrie mécanique. Dans l'agriculture, les prestations de travail existent quasiment depuis l'origine de la Russie (au temps de la *Rousskaïa Pravda* [84], les seigneurs réduisaient déjà les vilains en servitude): elles ont perpétué une technique routinière et elles ne commencent à céder la place au capitalisme à une cadence accélérée que depuis l'abolition du servage. Dans l'agriculture comme dans l'industrie textile, le vieux système n'a entraîné que stagnation dans les formes de production (et partant dans l'ensemble des rapports sociaux) et domination du mode de vie asiatique. Dans l'agriculture comme dans l'industrie, les formes d'exploitation nouvelles, capitalistes, représentent

un énorme progrès, en dépit de toutes les contradictions qui leur sont inhérentes.

IV. LA CHUTE DU SYSTÈME DE PRESTATIONS

La question qui se pose à présent est la suivante : quel est le rapport entre le système de prestations de travail et l'économie de la Russie d'après l'abolition du servage.

Nous avons vu que le système de prestations fondé sur une économie naturelle, sur une technique figée, sur une liaison indissoluble entre le propriétaire foncier et le paysan est incompatible avec le progrès de l'économie marchande. Il ne peut donc absolument pas être réalisé intégralement, et chaque pas accompli dans la voie du développement de l'économie marchande et de l'agriculture commerciale sape les conditions de sa réalisation. C'est là un premier point.

Nous devons ensuite noter le fait suivant. De notre exposé il découle que les prestations existant actuellement dans les gros domaines fonciers doivent être divisées en deux groupes : d'une part les prestations qui ne peuvent être fournies que par un paysan qui possède une exploitation, des bêtes de travail et du matériel (comme par exemple la culture « cyclique » d'une déciatine, le labour, etc.) et, d'autre part, les prestations qui peuvent être fournies tout aussi bien par un prolétaire rural dépourvu de tout matériel (comme, par exemple, les travaux de moisson, de fenaison, de battage, etc.). Il est évident que pour l'exploitation du paysan comme pour celle du propriétaire foncier, les prestations ont un sens opposé selon qu'elles appartiennent au premier ou au deuxième de ces groupes ; celles du deuxième groupe constituent une transition directe vers le capitalisme avec lequel elles ont tendance à fusionner par une série de graduations tout à fait insaisissables. Ordinairement, nos publications traitent des prestations en général, sans faire cette distinction. Le fait que le centre de gravité se déplace du premier au second groupe a pourtant une importance considérable dans le processus de remplacement des prestations par le capitalisme. Voici un exemple tiré du *Recueil des renseignements statistiques pour la province de Moscou* : « Dans la *majeure* partie des domaines... les travaux qui doivent être exécutés scrupuleusement pour

garantir la récolte, c'est-à-dire la culture des champs et des emblavures, sont faits par des ouvriers permanents, tandis que les travaux comme la moisson où c'est la rapidité d'exécution dans les délais fixés qui importe le plus, sont confiés à des paysans des environs qui sont payés en argent ou en fonds d'exploitation » (t. V., fasc. 2, page 140). Bien que le gros de la main-d'œuvre soit recruté suivant le système de prestations, il est indubitable que dans ces domaines, c'est le système capitaliste qui prédomine et qu'en fait, les « paysans du voisinage » se transforment en ouvriers agricoles (on peut les rapprocher des « journaliers contractuels » que l'on trouve en Allemagne). Comme nos paysans, en effet, ces journaliers possèdent de la terre et ne s'embauchent que pour une partie de l'année. (Voir plus haut la note, p. 124 *.) D'autre part, les mauvaises récoltes des années 90 ** qui ont provoqué une diminution considérable du nombre des chevaux appartenant aux paysans et une augmentation du nombre des foyers sans cheval *** ne pouvaient manquer d'accélérer puissamment

* Voir le présent tome, p. 186. (*N. R.*)

** Le recensement des chevaux effectué en 1893-1894 dans 48 provinces a établi que leur nombre avait diminué de 9,6 % et qu'il y avait 28 321 propriétaires de chevaux en moins. Dans les provinces de Tambov, Voronèje, Koursk, Riazan, Orel, Toula et Nijni-Novgorod, le nombre des chevaux avait diminué de 21,2 % entre 1888 et 1893. Dans les 7 autres provinces à tchernoziom, il avait diminué de 17 % entre 1891 et 1893. En 1888-1891, il y avait dans 38 provinces de la Russie d'Europe 7 922 260 foyers paysans dont 5 736 436 possédaient des chevaux. En 1893-1894, le nombre total des foyers atteignait 8 288 987 et il n'y en avait plus que 5 647 233 qui possédaient des chevaux, soit une diminution de 89 000. Le nombre des foyers sans cheval avait augmenté de 456 000. Le pourcentage de ces foyers était passé de 27,6 à 31,9 % (*Statistiques de l'empire de Russie.* XXXVII. St-Pétersbourg 1896). Nous avons vu plus haut que dans 48 provinces de la Russie d'Europe, le nombre des foyers sans cheval était passé de 2 800 000 en 1888-1891 à 3 200 000 en 1896-1900, soit de 27,3 à 29,2 %. Dans les quatre provinces méridionales (Bessarabie, Ekatérinoslav, Tauride, Kherson), le nombre des foyers sans cheval est passé de 305 800 en 1896, à 341 600 en 1904, soit de 34,7 à 36,4 %. (*Note de la 2e édition.*)

*** Cf. également S. Korolenko, *Le travail salarié libre, etc.*, pp. 46-47, où, sur la base des recensements de chevaux de 1882 à 1888, des exemples sont cités, montrant que la diminution du nombre des chevaux chez les paysans s'accompagne d'un accroissement du nombre des chevaux chez les propriétaires privés.

l'éviction du système de prestations par le système capitaliste.

Il faut dire enfin que la décomposition de la paysannerie est la cause principale de la chute du système des prestations. Les prestations du *premier* type en effet sont liées au groupe moyen de la paysannerie. Cela est évident *a priori*, ainsi que nous l'avons déjà noté, et cela est prouvé par les données de la statistique des zemstvos. Ainsi, le recueil concernant le district de Zadonsk, province de Voronèje, fournit des renseignements sur le nombre des exploitations qui ont accepté des travaux aux pièces, dans les différents groupes de la paysannerie. Voici ces chiffres en pourcentage :

Groupes d'exploitants	% des exploitants ayant accepté des travaux aux pièces, par rapport au total des exploitants dans le groupe	% par rapport au total	
		Foyers	Foyers ayant accepté des travaux aux pièces
Sans cheval . . .	9,9	24,5	10,5
Avec un seul cheval	27,4	40,5	47,6
Avec 2-3 chevaux	29,0	31,8	39,6
» 4 »	16,5	3,2	2,3
Pour le district	23,3	100	100

On voit donc que c'est dans le groupe moyen que le pourcentage des foyers qui prennent des travaux aux pièces est le plus élevé, et que ce pourcentage baisse dans les deux groupes extrêmes. Or, on sait que les statistiques des zemstvos classent fréquemment les travaux aux pièces dans la catégorie générale des « métiers auxiliaires ». Nous avons donc ici un exemple typique de ce que sont les « métiers auxiliaires » de la paysannerie moyenne, de même que dans le chapitre précédent, nous avions étudié les « métiers auxiliaires » typiques du groupe supérieur et du groupe inférieur. Nous avions vu qu'ils étaient l'indice d'un développement du capitalisme (il s'agissait en effet d'entreprises industrielles et commerciales et de la vente de la force de travail), tandis que dans le groupe moyen les « gagne-pain » sont l'indice d'un retard du capitalisme et d'une prédominance du système des prestations (à supposer bien sûr que la majorité des « travaux à la pièce » entrent dans la catégorie des prestations du premier type).

Le capitalisme doit refouler le système des prestations avec d'autant plus d'énergie que le déclin de l'économie naturelle et de la paysannerie moyenne s'accentue. Il va de soi que le système des prestations ne peut reposer sur la paysannerie aisée puisque seule l'extrême misère peut contraindre le paysan à se charger de travaux si mal payés et si ruineux pour sa propre exploitation. Le prolétariat rural ne convient pas non plus pour les prestations pour une autre raison, il est vrai : le prolétaire n'a pas d'exploitation ou ne possède que de minuscules lopins de terre, auxquels il est beaucoup moins attaché que le paysan « moyen », il lui est donc beaucoup plus facile de s'en aller et de s'embaucher à des conditions « libres », c'est-à-dire pour un salaire plus élevé, sans aucune servitude. Cela explique le mécontentement généralisé de nos agrariens, leurs perpétuelles lamentations à propos de l'exode des paysans vers les villes, vers les « gagne-pain au-dehors » ; de là leurs plaintes que les paysans sont « peu attachés » (voir plus loin, page 183 *). Le développement du travail salarié purement capitaliste, en effet, sape à la racine le système des prestations **.

---

* Voir le présent tome, p. 262. (*N. R.*)

** Voici un exemple d'une très grande précision. Les statisticiens des zemstvos expliquent de la façon suivante la diffusion relative du fermage en argent et en nature dans les différents endroits du district de Bakhmout, province d'Ekatérinoslav :

« Les lieux où le fermage en argent est le plus pratiqué... se situent dans la région de l'industrie houillère et salinière ; les localités où il est moins pratiqué se trouvent dans la région des steppes et d'agriculture pure. Les paysans en général n'acceptent pas volontiers de travailler au-dehors, surtout quand il s'agit d'un travail gênant et insuffisamment payé dans les « faire-valoir » privés. Le travail dans les mines et, d'une façon générale, dans les établissements métallurgiques et miniers, est pénible et nuit à la santé, mais en somme l'ouvrier est mieux payé et il est attiré par la perspective de toucher de l'argent au bout du mois ou de la semaine, alors que, lorsqu'il travaille dans un domaine, il ne reçoit généralement pas d'argent, car il est tenu de payer sa « motte de terre », « la paille », « le blé », ou bien il a déjà eu le temps de toucher tout l'argent à titre d'avance pour subvenir à ses besoins quotidiens, etc.

Tout cela incite l'ouvrier à se dérober aux travaux sur les « domaines », comme il le fait du reste, dès qu'il y a possibilité de gagner de l'argent ailleurs. Possibilité qui s'offre surtout là où il existe beaucoup de mines, où les ouvriers touchent un « bon » salaire. En gagnant des « sous » dans les mines, le paysan peut louer de la terre,

Il est extrêmement important de noter que cette liaison indissoluble entre la décomposition de la paysannerie et l'éviction des prestations de travail par le capitalisme — liaison tellement claire en théorie —, a été signalée depuis longtemps par des auteurs spécialisés en matière d'agriculture, qui ont observé les différents modes de gestion économique en vigueur sur les grands domaines. Dans la préface à un recueil d'articles sur l'agriculture russe qu'il a rédigés entre 1857 et 1882, le professeur Stébout indique que... « dans notre économie paysanne communautaire il se produit *un clivage entre exploitants industriels ruraux et ouvriers agricoles.* Les premiers deviennent de gros cultivateurs, commencent à employer des ouvriers agricoles et cessent généralement d'exécuter des travaux aux pièces, à moins qu'ils n'aient absolument besoin d'ajouter quelques emblavures à leur exploitation ou d'utiliser des pâturages pour leur bétail, ce qui, la plupart du temps, ne peut s'obtenir que contre du travail à la tâche. Les seconds ne peuvent accepter aucun travail de ce genre, vu qu'ils n'ont pas de chevaux. *Il est donc absolument nécessaire de passer à un système d'exploitation basé sur l'emploi d'ouvriers agricoles. Cette nécessité est d'autant plus urgente* que les paysans qui acceptent encore de travailler aux pièces à la déciatine fournissent un travail de mauvaise qualité et ne l'exécutent pas dans les délais prévus car ils possèdent de trop mauvais chevaux pour la masse de travail dont ils se chargent » (page 20).

La statistique courante des zemstvos donne, elle aussi, des indications montrant que la ruine de la paysannerie aboutit au remplacement du système des prestations par

sans s'engager à travailler sur le domaine, et c'est ainsi que s'établit la domination du fermage-argent (cité d'après le *Bilan de la statistique des zemstvos*, t. II, p. 265). Dans les cantons de la steppe, cantons non industriels du district, on pratique le travail à tant la gerbe et le fermage-prestations.

Ainsi le paysan est prêt à fuir les prestations, même pour aller travailler à la mine! Le paiement en espèces, à l'heure dite, la forme impersonnelle de l'embauche et le travail réglé « l'attirent » au point qu'il préfère *même* les mines souterraines à l'agriculture, à cette agriculture que nos populistes aiment présenter sous un jour idyllique. Le fait est que le paysan a appris à ses dépens ce que valent les prestations de travail idéalisées par les agrariens et les populistes, et combien les rapports purement capitalistes sont meilleurs.

le capitalisme. Dans la province d'Orel, par exemple, la chute des prix du blé a ruiné un grand nombre de fermiers et les propriétaires ont été contraints d'accroître la superficie des faire-valoir directs. « Les faire-valoir directs prennent de l'extension. En même temps, on voit partout apparaître une tendance à remplacer le travail de la tâche par celui des ouvriers agricoles, à ne plus avoir recours au matériel paysan..., à perfectionner la culture des champs par l'introduction d'instruments perfectionnés..., à changer le système d'exploitation, à introduire les semis d'herbages, à développer et améliorer l'élevage, à en élever le rendement » (*Revue agricole de la province d'Orel pour 1887-1888*, pp. 124-126. Cité d'après les *Remarques critiques* de P. Strouvé, pp. 242-244). En 1890, les cours du blé dans la province de Poltava étaient bas et on constatait que «les paysans prenaient moins de terre en location... dans l'ensemble de la province... Dès lors, dans de nombreuses localités, on notait malgré la baisse considérable des prix du blé un accroissement de la superficie des faire-valoir directs ». (*L'influence des récoltes, etc.*, I, 304.) Dans la province de Tambov, le prix des travaux exécutés par des chevaux a beaucoup augmenté (en 1892-1894 il était de 25 à 30% plus élevé qu'en 1889-1891) (*Novoïé Slovo*, 1895, n° 3, p. 187). Cette augmentation qui découle naturellement de la diminution du nombre des chevaux appartenant aux paysans ne peut que favoriser le remplacement du système des prestations par le système capitaliste.

Il va de soi que nous ne prétendons nullement démontrer avec ces données partielles que le capitalisme est en train d'évincer le système des prestations: pour cela il faut des statistiques complètes qui, sur ce point, font défaut. Actuellement, nous ne faisons qu'illustrer la *liaison* existant entre la différenciation de la paysannerie et le remplacement des prestations par le capitalisme. Les données générales et globales qui donnent la preuve irréfutable de ce remplacement concernent l'utilisation des machines agricoles et l'emploi du travail salarié libre. Mais avant d'examiner ces données, nous devons rappeler quel est le point de vue des économistes populistes sur la situation actuelle des domaines privés de Russie.

V. LA CONCEPTION POPULISTE SUR CE PROBLÈME

La thèse selon laquelle le système des prestations de travail est une simple survivance de la corvée, n'est pas contestée par les populistes. Elle est admise, au contraire, quoique sous une forme insuffisamment générale, par M. N.-on (*Essais*, § IX) comme par M. V.V. (qui la reprend de façon particulièrement saisissante dans l'article: « Notre économie paysanne et l'agronomie », *Otétchestvennyé Zapiski*, 1882, nos 8-9). Cela rend d'autant plus frappants les efforts que font les populistes pour éviter de reconnaître un fait, pourtant clair et simple, à savoir que le régime actuel de l'exploitation foncière privée est une combinaison du système des prestations et du système capitaliste et que, par conséquent, plus le premier est développé et moins l'est le second, et réciproquement; pour éviter d'avoir à analyser le rapport existant entre chacun de ces deux systèmes et la productivité du travail, la rémunération du travail ouvrier et les caractères fondamentaux de l'économie russe depuis l'abolition du servage, etc. Si on pose la question sur ce terrain, en effet, on est amené à constater qu'*effectivement la « substitution » est en train de se faire* et du même coup on est obligé d'admettre qu'il est inévitable que le capitalisme prenne la place du système des prestations et que cette substitution est progressiste. Pour ne pas avoir à tirer cette conclusion, les populistes n'ont pas hésité à *idéaliser le système des prestations*. Et c'est sur cette idéalisation monstrueuse que repose toute leur conception de l'évolution de la grosse propriété foncière. M. V.V. est allé jusqu'à écrire que dans la « lutte pour une forme déterminée d'agriculture le peuple a remporté la victoire, bien que la victoire ait encore aggravé sa ruine ». (*Destinées du capitalisme*, p. 288.) Un *tel* constat de victoire est plus éloquent qu'un constat de défaite. On sait que sous le régime de la corvée ou sous celui des prestations les paysans sont dotés d'un lot de terre. M. N.-on considère ce phénomène comme le principe qui « réunit les producteurs et les moyens de production ». Ce faisant il oublie un petit détail: c'est que ces dotations de terre sont un moyen d'assurer de la main-d'œuvre au propriétaire. Nous avons vu que pour décrire les systèmes agraires précapitalistes,

Marx analyse *toutes* les formes de rapports économiques propres à la Russie et qu'il montre que la petite production est une nécessité ainsi que l'attachement du paysan à la terre quelle que soit la rente: en travail, en nature ou en argent. Mais jamais il ne lui vient à l'idée de considérer le fait que les paysans dépendants soient dotés d'un lot de terre comme un « principe » qui réunit à tout jamais les producteurs et les moyens de production. Jamais il n'oublie que *cette* union des producteurs et des moyens de production a été la source et la condition de l'exploitation moyenâgeuse, qu'elle provoque une stagnation technique et sociale et qu'elle sous-entend nécessairement toutes sortes de contraintes « extra-économiques ».

Dans les *Recueils* de la statistique des zemstvos pour la province de Moscou, on retrouve cette idéalisation des prestations de travail et de la servitude sous la plume de MM. Orlov et Kabloukov qui qualifient d'exploitation modèle celle d'une certaine dame Kostinskaïa du district de Podolsk (cf. t. V, fasc. I, pp. 175-176 et t. II, pp. 59-62, II partie). Selon M. Kabloukov, cette exploitation apporte la preuve qu'« il est possible d'organiser un ordre de choses qui exclue (sic) cette opposition » (c'est-à-dire l'opposition d'intérêts entre l'exploitation du propriétaire foncier et celle du paysan), « et qui contribue à faire prospérer (sic) et l'exploitation paysanne et le domaine privé ». (t. V, fasc. I, pp. 175-176). Ce sont donc les prestations et la servitude qui font... la prospérité des paysans! Ils *n'ont ni pâturage, ni chemin pour faire passer leur bétail* (t. II, pp. 60-61) — ce qui n'empêche pas MM. les populistes de les considérer comme des agriculteurs « bien installés » — et ils les louent à la propriétaire *contre des prestations de travail* qu'ils exécutent sur son domaine « avec soin, exactitude et diligence » *.

On ne saurait aller plus loin dans l'idéalisation d'un système économique qui n'est qu'une survivance de la corvée!

Pour bâtir ce genre de raisonnements populistes la recette est extrêmement simple: il suffit d'oublier qu'il ne peut y avoir d'exploitation fondée sur la corvée ou le

* Cf. Volguine, ouvrage cité, pp. 280-281.

système des prestations si les paysans ne sont pas dotés d'un lot de terre ; il suffit d'oublier que cet agriculteur soi-disant « indépendant » doit une rente en travail, en nature ou en argent, et on arrive à « l'idée pure » de la « réunion des producteurs et des moyens de production ». Mais le rapport réel qui existe entre le capitalisme et les formes d'exploitation précapitalistes ne se trouve absolument pas modifié du fait que l'on a fait abstraction de ces formes *.

Examinons maintenant un autre raisonnement extrêmement curieux de M. Kabloukov. Nous avons vu comment cet auteur idéalisait le système des prestations ; il est d'autant plus remarquable de constater que, quand il caractérise en statisticien les types *réels* d'exploitations *purement capitalistes* existant dans la province de Moscou, il expose — bien malgré lui et en les déformant — les faits mêmes qui prouvent le caractère progressiste du capitalisme dans l'agriculture russe. Nous sollicitons l'attention de nos lecteurs et nous leur demandons d'avance de nous excuser pour la longueur des citations.

---

* « On dit que l'extension de la rente-prestations de travail à la place de la rente-argent... est une régression. Mais avons-nous jamais dit que c'était une chose souhaitable, avantageuse ? Nous... n'avons jamais soutenu que c'était un progrès », déclare M. Tchouprov au nom de tous les auteurs du livre *L'influence des récoltes, etc.* (voir le compte rendu sténographique des débats de la « Société impériale libre d'économie » les 1er et 2 mars 1897[85], p. 38). Cette déclaration est fausse même en la forme, car M. Karychev (v. plus haut) présentait les prestations de travail comme une « aide » à la population rurale. En réalité, la déclaration de M. Tchouprov est absolument contraire au contenu de toutes les théories populistes qui se caractérisent par leur idéalisation des prestations. Le grand mérite de MM. Tougan-Baranovski et Strouvé est d'avoir *posé* correctement la question (1897) de l'importance qui s'attache aux bas prix du blé : ces prix contribuent-ils oui ou non à l'éviction des prestations de travail par le capitalisme. Tel est le vrai critère pour les apprécier. Une telle question est, sans doute, une question de fait, et la réponse que nous donnons diffère quelque peu de celle des auteurs cités. Forts des données contenues dans le texte (voir surtout le paragraphe VII de ce chapitre et le chapitre IV), nous croyons qu'il est possible et même probable que la période des bas prix du blé soit marquée par une éviction des prestations par le capitalisme non moins rapide, sinon plus rapide que celle que l'on a observée durant la période historique précédente où les prix du blé étaient élevés.

Outre les anciens types d'exploitations employant le travail salarié libre, il existe dans la province de Moscou

« un type d'exploitations nouveau, tout récent, qui est en train de naître, qui rompt avec toutes les traditions et qui voit les choses simplement, comme on considère toute production qui doit constituer une source de revenu. Dans ces exploitations, l'agriculture n'apparaît plus... comme une fantaisie de grand seigneur, comme une occupation à la portée d'un chacun... On y admet au contraire la nécessité d'avoir des connaissances spéciales... Les bases du calcul » (pour organiser la production) « sont les mêmes que dans toutes les autres branches de la production » (*Recueil de renseignements statistiques pour la province de Moscou*, t. V, fasc. 1, pp. 185-186).

M. Kabloukov ne se rend compte qu'en donnant cette définition du nouveau type d'exploitations qui était « en train de naître » dans les années 70, il prouve justement le caractère progressiste du capitalisme dans l'agriculture. En effet, si l'agriculture cesse d'être une « fantaisie de grand seigneur », et devient une industrie ordinaire, c'est précisément à cause du capitalisme qui, pour la première fois, a obligé de « voir les choses simplement », de « rompre avec les traditions », de s'armer de « connaissances spéciales ». Avant le capitalisme cela était à la fois inutile et impossible, car l'exploitation de chaque domaine, de chaque communauté rurale et de chaque famille paysanne « se suffisait à elle-même » et ne dépendait d'aucune autre ; aucune force n'aurait pu l'arracher à sa stagnation séculaire. Le capitalisme a été précisément cette force qui a créé (par l'intermédiaire du marché) le contrôle social de la production des producteurs isolés et qui a amené ces producteurs à tenir compte des exigences de l'évolution sociale. Et c'est en cela que consiste le rôle progressiste qu'il a joué dans l'agriculture de tous les pays d'Europe.

Voyons encore comment M. Kabloukov définit nos exploitations purement capitalistes :

« On tient compte ensuite de la force de travail, comme d'un facteur sans lequel il est impossible d'exercer une action sur la nature et sans lequel il n'est aucune organisation du domaine qui puisse donner le moindre résultat. Si bien que tout en reconnaissant l'importance de ce facteur, on ne le tient pas pour une source indépendante de revenu, comme cela se faisait au temps du servage et comme cela continue à se faire de nos jours, dans les exploitations où, à la base de la rentabilité du domaine, on met non pas le produit du travail — l'obtention de ce produit étant le but direct du travail—, non pas la volonté

d'appliquer ce travail à l'obtention de produits de plus grande valeur, non pas la volonté d'en tirer parti, mais la volonté de diminuer la part du produit que l'ouvrier reçoit pour lui, le désir de ramener le coût de la main-d'œuvre autant que possible à zéro » (186). M. Kabloukov parle ensuite du mode d'exploitation en échange des *otrezki*. « Dans ces conditions, pour la rentabilité point n'est besoin que le propriétaire fasse preuve de savoir et de qualités spéciales. Tout ce que l'on obtiendra par ce travail constituera le revenu net du propriétaire ou tout au moins un revenu qui sera réalisé presque sans toucher au fonds de roulement. Une pareille exploitation ne peut prospérer, ni être qualifiée comme telle au sens strict du mot, de même que céder tous ses biens à bail, ce n'est pas exploiter; il n'y a point là d'organisation de l'économie » (186). Après avoir cité des exemples de cession d'*otrezki* contre des prestations de travail, l'auteur conclut : « Le centre de gravité de l'exploitation, le moyen de tirer un revenu de la terre, réside dans l'action exercée sur l'ouvrier, et non sur la matière et ses forces » (189).

Ce raisonnement offre un très bel exemple de la façon dont des faits qui ont pourtant été observés dans la réalité sont déformés par une théorie erronée. M. Kabloukov confond la production avec le régime social de la production. Dans tout régime social la production consiste en une « action » exercée par l'ouvrier sur la matière et ses forces. Dans tout régime social, seul le surproduit peut être une source de « revenu » pour le propriétaire. Sous ces deux rapports, le système de prestations de travail est donc, quoi qu'en pense M. Kabloukov, absolument analogue au système capitaliste. Ce qui distingue ces deux systèmes, c'est qu'avec les prestations, la productivité est nécessairement à son niveau le plus bas et que par conséquent il n'est pas possible d'obtenir une augmentation du revenu grâce à un accroissement du surproduit. Pour augmenter le revenu, il ne reste donc qu'un seul moyen : avoir recours à la servitude, sous ses formes les plus variées. En revanche, quand l'exploitation est purement capitaliste, ces formes de servitude doivent disparaître, car le prolétaire n'est pas attaché à la glèbe et se prête mal à l'asservissement; l'élévation de la productivité du travail devient non seulement possible mais nécessaire, car c'est le seul moyen d'accroître le revenu et de faire face à une concurrence acharnée. On voit que la définition de nos exploitations purement capitalistes donnée par M. Kabloukov (qui, pourtant, n'a pas ménagé ses efforts pour idéaliser le système des prestations) confirme entière-

ment le fait que le capitalisme russe *crée* des conditions sociales qui *exigent* que l'agriculture soit rationalisée et que les prestations de travail disparaissent. Le système des prestations, au contraire, *exclue* toute possibilité de rationalisation et sous-entend le maintien de la stagnation technique et de la servitude du producteur. Rien n'est plus sot que l'enthousiasme des populistes qui se réjouissent de la faiblesse du capitalisme dans notre agriculture. Si le capitalisme est faible, en effet, cela signifie seulement que les formes d'exploitation précapitalistes sont fortes et sont incomparablement plus pénibles pour le producteur.

VI. L'HISTOIRE DU DOMAINE D'ENGELHARDT

Engelhardt occupe une place tout à fait à part parmi les populistes. Critiquer sa conception des prestations de travail et du capitalisme reviendrait à reprendre ce qui a été dit au paragraphe précédent. Aussi pensons-nous qu'il est beaucoup plus profitable d'opposer à ses théories populistes l'histoire de son propre domaine. De plus, nous obtiendrons ainsi une critique positive, car on peut dire que dans l'évolution de cette exploitation on retrouve en résumé les caractéristiques essentielles de l'évolution qu'ont suivie tous les gros domaines privés de Russie depuis l'abolition du servage.

Quand Engelhardt a entrepris de faire valoir son domaine, celui-ci reposait sur les prestations de travail traditionnelles et sur la servitude qui excluaient toute « organisation rationnelle » (*Lettres de la campagne*, 559). Les prestations avaient les conséquences suivantes: l'élevage était de mauvaise qualité, le sol était mal travaillé, le système de culture était uniforme et vieilli (118). « Je me rendis compte..., écrit Engelhardt, qu'il était impossible de continuer à exploiter le domaine comme auparavant » (118). Par suite de la concurrence du blé des steppes, les prix avaient baissé et l'exploitation n'était plus rentable (83) *.

* Le fait que la concurrence du blé à bon marché incite à une réforme technique et, *par suite*, au remplacement des prestations de travail par l'embauche libre, mérite de retenir l'attention. La concurrence du blé des steppes a joué aussi un rôle pendant les années où les prix du blé étaient élevés; quand les prix sont bas, cette concurrence prend une force toute particulière.

Notons qu'à côté du système des prestations, le système capitaliste a joué, dès le début, un certain rôle dans cette exploitation: on employait déjà des ouvriers salariés, encore qu'en très petit nombre (le bouvier, etc.) et Engelhardt nous dit que le salaire de son ouvrier (qui venait d'une famille de paysans dotés d'un lot de terre) était « fabuleusement bas » (11) et que par suite du mauvais état de l'élevage, « *on ne pouvait pas lui donner plus* ». La faible productivité du travail rendait toute augmentation de salaire impossible. Au départ, on retrouve donc dans l'exploitation d'Engelhardt les caractéristiques de toutes les exploitations russes: prestations, servitude, très faible productivité du travail, salaire « infiniment bas », culture routinière.

Quels changements Engelhardt a-t-il apportés? Il a introduit la culture du lin, plante industrielle et commerciale nécessitant une main-d'œuvre nombreuse et, par conséquent, il a renforcé le caractère commercial et capitaliste de l'agriculture. Mais où trouver la main-d'œuvre? Au début, Engelhardt essaya d'appliquer à la nouvelle agriculture (commerciale) le vieux système, c'est-à-dire les prestations de travail. Mais cela ne donna aucun résultat, on travailla mal: le « travail à la déciatine » était au-dessus des forces des paysans, qui s'opposaient de toute leur énergie à un travail asservissant et « tout d'une pièce ». « Il fallait donc changer de système. Entre-temps, continue Engelhardt, je m'étais installé: j'avais acquis des chevaux, des harnais, des charrettes, des araires, des herses; dès lors, il m'était possible d'exploiter mon domaine avec des salariés agricoles. Je me mis à cultiver le lin partie avec mes ouvriers, partie à la tâche, en embauchant du personnel pour des travaux déterminés » (218). L'adoption du nouveau système d'exploitation et de l'agriculture commerciale nécessitait donc que les prestations soient remplacées par le système capitaliste. Pour élever le rendement du travail, Engelhardt eut recours au travail à la pièce, qui est un procédé éprouvé de la production capitaliste. Les paysannes étaient engagées à tant le poud, à tant la gerbe. Engelhardt raconte d'ailleurs (non sans quelque triomphe puéril) la réussite de ce système: il provoqua une hausse du prix du travail (il fallut payer

35 roubles au lieu de 25 pour une déciatine) mais en revanche, elle permit un accroissement du revenu (de 10 à 20 roubles par déciatine); après le remplacement du travail servile par la libre embauche, le rendement des ouvrières augmenta (il passa de 20 livres à un poud par nuit) ainsi que leur salaire qui atteignit entre 30 et 50 kopecks par jour (« chiffre sans précédent dans notre contrée »). Un marchand de tissus fins de la localité félicita sincèrement Engelhardt pour toutes ces mesures. « Avec votre lin, lui dit-il, vous avez donné une vigoureuse impulsion au commerce » (219).

Le travail salarié libre qui, d'abord, avait été appliqué au traitement d'une plante commerciale s'étendit peu à peu aux autres opérations agricoles. Le battage fut une des premières opérations que le capital conquit sur les prestations. On sait que dans toutes les exploitations privées ce genre de travail se fait le plus souvent selon le mode capitaliste. Engelhardt écrivit : « Je confie une partie de mes terres aux paysans pour qu'ils la cultivent par cycle, car il me serait difficile de moissonner les seigles » (211). On voit que les prestations, dans la mesure où elles fournissent au propriétaire la garantie de pouvoir embaucher des journaliers pendant les moments de presse, constituent une transition directe vers le capitalisme. Au début, le battage était compris dans la culture par cycle, mais là encore il fallut passer au libre embauche par suite de la mauvaise qualité du travail. Dès lors, le battage, qui cessa d'être compris dans la culture par cycle, fut en partie exécuté par des ouvriers agricoles et en partie confié à un entrepreneur, employant un artel de salariés travaillant à la pièce. Ce remplacement du système des prestations par le système capitaliste eut le même résultat que précédemment : 1) la productivité s'éleva : alors qu'auparavant 16 ouvriers battaient 900 gerbes par jour, 8 ouvriers en battirent 1100 ; 2) on obtint une plus grande quantité de grain ; 3) le temps de battage fut réduit ; 4) les salaires augmentèrent ; 5) le revenu du propriétaire s'accrut (212).

Le système capitaliste s'étendit ensuite aux diverses opérations concernant la mise en valeur des sols. Les charrues sont substituées aux anciens araires, l'ouvrier agricole

remplace le paysan asservi. Engelhardt nous parle avec des accents de triomphe du succès de ces innovations du travail consciencieux des ouvriers, ce qui prouve que la paresse et la négligence dont ils sont fréquemment accusés sont dues aux « stigmates du servage » et du travail asservissant « exécuté au profit du maître ». Pour que la nouvelle organisation puisse fonctionner, il faut que le propriétaire ait l'esprit d'entreprise, connaisse les hommes, sache les manier, connaisse le travail et la mesure du travail, soit au courant de l'aspect technique et commercial de l'agriculture, toutes qualités qui faisaient défaut aux Oblomov [86] de l'époque du servage ou de la servitude. Les différentes modifications apportées à la technique agricole sont inséparables les unes des autres et mènent inévitablement à la transformation du système économique. « Si, par exemple, vous semez le lin et le trèfle, il vous faut aussitôt introduire toute une série d'autres changements, sinon l'entreprise ne tournera pas rond. Il faudra changer les outils de labour et employer la charrue au lieu de l'araire, la herse de fer au lieu de la herse de bois, ce qui, à son tour, nécessitera d'autres chevaux, *d'autres ouvriers, un autre système d'exploitation en ce qui concerne l'embauche de la main-d'œuvre*, etc. » (154-155).

Il est donc apparu que la modification de la technique agricole était intimement liée au remplacement des prestations de travail par le capitalisme. Ce qui est particulièrement intéressant ici, c'est le caractère progressif de ce remplacement : le système d'exploitation continue d'associer les prestations et le capitalisme, mais, peu à peu, le centre de gravité se déplace vers ce dernier. Voici comment se présentait l'exploitation réorganisée d'Engelhardt :

« J'ai à présent beaucoup à faire parce que j'ai changé tout le système d'exploitation. Une large part des travaux est exécutée par des salariés agricoles et des journaliers. Ces travaux sont très variés : je brûle les souches pour semer le froment, j'essouche les boulaies pour cultiver du lin, j'ai affermé des prairies au bord du Dniepr, j'ai semé du trèfle, une grande quantité de seigle et de lin. Il me faut une main-d'œuvre extrêmement abondante. Si je veux avoir ces ouvriers, je dois y penser à l'avance, sinon ils seront tous occupés quand viendra la saison des travaux.

Je recrute donc cette main-d'œuvre en accordant des avances de blé ou d'argent remboursables en travail » (116-117).

On voit par conséquent que dans une exploitation « rationnellement » organisée, les prestations et la servitude continuent à être en vigueur. Mais, d'une part, elles occupent une place de second plan par rapport au travail salarié, et d'autre part, elles ont changé de nature : celles qui restent, en effet, ce sont essentiellement les prestations du second type, qui concernent non pas des paysans propriétaires mais des ouvriers agricoles et des journaliers.

Les théories populistes d'Engelhardt sont donc réfutées par la façon même dont est organisé son propre domaine, mieux qu'elles ne le seraient par n'importe quel raisonnement. L'objectif d'Engelhardt était d'organiser son domaine rationnellement : étant donné le régime économique et social existant, il n'a pu atteindre cet objectif qu'en basant son exploitation sur le travail salarié. Le perfectionnement de la technique agricole est allé de pair avec le remplacement du système des prestations par le capitalisme : c'est là un phénomène que l'on retrouve d'une façon générale dans toutes les exploitations privées de Russie. C'est dans l'utilisation des machines agricoles que ce processus apparaît avec le plus de relief dans l'agriculture de la Russie.

VII. L'EMPLOI DES MACHINES DANS L'AGRICULTURE

Si on la considère du point de vue de la construction et de l'emploi des machines agricoles, l'époque qui a suivi l'abolition du servage se divise en quatre périodes *.

* Voir la *Revue historico-statistique de l'industrie en Russie*, t. I, St-Pétersbourg 1883 (ouvrage publié pour l'exposition de 1882), article de V. Tcherniaïev : « La fabrication des machines agricoles », *ibid.*, t. II, St-Pétersbourg 1886, groupe IX. *L'économie rurale et forestière de la Russie* (St-Pétersbourg 1893, ouvrage publié pour l'exposition de Chicago), article de M. V. Tcherniaïev : « Les instruments et machines agricoles ». *Les forces productives de la Russie* (St-Pétersbourg 1896, ouvrage publié pour l'exposition de 1896), l'article de M. Lénine : « Les instruments et machines agricoles » (section I).—*Messager des Finances*, 1896, n° 51 et 1897, n° 21.—V. Raspopine, article cité. Seul ce dernier article place la question sur le terrain économique et politique, tandis que tous les autres ont été rédigés par des agronomes spécialisés.

La première période englobe les dernières années qui ont précédé la réforme paysanne et les premières années qui l'ont suivie. Les propriétaires qui voulaient se passer du travail « gratuit » des serfs et éviter les difficultés de la libre embauche se précipitèrent sur les machines étrangères. Il va de soi que cette tentative se solda par un échec. La fièvre s'éteignit rapidement et à partir de 1863-1864 la demande de machines étrangères tomba. La seconde période commence à la fin des années 70 et se prolonge jusqu'en 1885 : au cours de cette période, les importations de machines étrangères se développèrent à un rythme extrêmement rapide et régulier. La production nationale quant à elle augmente régulièrement mais moins rapidement que les importations qui connaissent une progression particulièrement rapide entre 1881 et 1884. Cette rapidité s'explique en partie par le fait qu'en 1881, les importations de fer et de fonte destinées aux usines fabriquant du matériel agricole cessèrent d'être libres. La troisième période s'étend de 1885 à 1890. En 1885, les importations de machines, qui jusqu'alors avaient été libres, furent taxées (50 kopecks-or par poud). Cette énorme taxe provoqua un ralentissement considérable du rythme des entrées ; or la production nationale se développait avec lenteur par suite de la crise agricole dont le début remonte précisément à cette période. A partir des années 90, enfin, s'ouvre la quatrième période qui est marquée par un nouvel essor des importations de machines agricoles et par un développement extrêmement rapide de la production intérieure.

Les chiffres ci-dessous illustrent ce que nous venons de dire. Voici la moyenne annuelle des importations de machines agricoles pour les périodes suivantes :

Périodes	En milliers de pouds	En milliers de roubles
1869-1872	259,4	787,9
1873-1876	566,3	2 283,9
1877-1880	629,5	3 593,7
1881-1884	961,8	6 318
1885-1888	399,5	2 032
1889-1892	509,2	2 596
1893-1896	864,8	4 868

Malheureusement, il n'existe pas de données aussi précises et aussi complètes sur la fabrication des machines

et des instruments agricoles en Russie. Etant donné l'insuffisance de nos statistiques industrielles, étant donné, d'autre part, que la production des machines agricoles est confondue avec celle des machines en général et qu'il n'existe aucune règle fixe permettant de distinguer la production « artisanale » de la production industrielle, il nous est impossible de présenter un tableau complet de la fabrication des machines agricoles en Russie. Toutefois, si on groupe les données provenant des sources indiquées plus haut, on obtient le tableau suivant:

Production, importation et consommation des machines et instruments agricoles

Années	Royaume de Pologne	3 provinces baltiques	4 provinces méridionales des steppes (Don, Ekatérinoslav, Tauride, Kherson)	Autres provinces de la Russie d'Europe	En tout pour les 50 provinces de la Russie d'Europe et du royaume de Pologne	Importation	Consommation
	En milliers de roubles						
1876	646	415	280	988	2 329	1 628	3 957
1879	1 088	433	557	1 752	3 830	4 000	7 830
1890	498	217	2 360	1 971	5 046	2 519	7 565
1894	381	314	6 183	2 567	9 445	5 194	14 639

Grâce à ces données on peut se rendre compte de la rapidité du processus de remplacement des instruments agricoles primitifs par les instruments perfectionnés (et, par conséquent, de la rapidité du processus de remplacement des formes d'exploitation primitives par le capitalisme). En dix-huit ans la consommation des machines agricoles s'est accrue de trois fois et demie et même davantage, grâce essentiellement à la production intérieure qui a plus que quadruplé. Il est remarquable d'autre part que le principal centre de cette production se déplace des provinces de la Vistule et de la Baltique vers les provinces russes des steppes méridionales. Alors que dans les années 70, le principal centre du capitalisme agraire de Russie se trouvait dans les provinces frontières de l'ouest, au cours des

années 90 des centres encore plus importants se sont formés dans les provinces purement russes *.

Les données que nous citons, bien que provenant de documents officiels (à notre connaissance, ce sont les seuls qui existent), sont loin d'être complètes et il n'est pas toujours possible de les comparer d'une année à l'autre. Les chiffres les plus complets sont ceux qui portent sur les années 1876-1879. Ils ont été recueillis *spécialement* pour l'exposition de 1882 et ils embrassent non seulement la production « industrielle » mais également la production « artisanale » des machines agricoles. Selon ces chiffres, il y avait en moyenne, entre 1876 et 1879, 340 entreprises fabriquant des machines et des instruments agricoles, dans l'ensemble de la Russie d'Europe, royaume de Pologne compris, alors que selon la « statistique industrielle » il n'y avait en 1879 dans la Russie d'Europe que 66 usines consacrées à cette production (calculs établis d'après l'*Index des fabriques et usines* d'Orlov pour 1879). Cette énorme différence s'explique de la façon suivante : sur ces 340 entreprises, moins d'un tiers (100) avaient des moteurs à vapeur et plus de la moitié (196) marchaient à bras ; d'autre part, 236 ne possédaient pas de fonderie et faisaient exécuter ailleurs les pièces de fonte (*Revue historico-statistique*, l.c.). Pour les années 1890 et 1894, les renseignements ont été pris dans les *Recueils de données sur la grande industrie en Russie* (Edition du Département du commerce et des manufactures) **. Ces renseignements sont très incomplets même pour ce qui concerne la production « industrielle ». C'est ainsi, par exemple, qu'en 1890, les *Recueils* dénombrent en Russie d'Europe 149 usines fabriquant des machines et des instruments agricoles alors que l'*Index* d'Orlov en dénombre plus de 163. Pour 1894, ils

* Pour permettre de juger des changements survenus ces derniers temps, nous citerons les chiffres fournis par *l'Annuaire de la Russie* (édition du Comité central de la Statistique. St-Pétersbourg 1906) pour 1900-1903. La fabrication des machines agricoles dans l'Empire est évaluée ici à 12 058 000 roubles, et les importations à 15 240 000 roubles en 1902 et à 20 615 000 roubles en 1903. (*Note de la 2e édition.*)

** Le *Messager des Finances* (1897, n° 21) rapproche ces données pour les années 1888-1894, mais sans en indiquer exactement la source.

en comptent 164 (*Messager des Finances*, 1897, n° 21, p. 544) alors que la « Liste des usines et fabriques » en relève plus de 173 en 1894-1895. Quant à la petite production « artisanale », les recueils ne s'en soucient absolument pas *. Il est donc indiscutable que les chiffres concernant les années 1890 et 1894 sont très inférieurs à la réalité. Cela est d'ailleurs confirmé par les spécialistes qui estiment qu'au début des années 90, la Russie produisait pour environ 10 millions de roubles de machines et instruments agricoles (*L'Economie rurale et forestière*, p. 359) et qu'en 1895, elle en produisait pour environ 20 millions de roubles. (*Messager des Finances*, 1896, n° 51.)

Citons maintenant quelques chiffres plus détaillés concernant la variété et la quantité des machines et des instruments agricoles fabriqués en Russie. Selon les estimations, on a produit 25 835 instruments en 1876, 29 590 en 1877, 35 226 en 1878 et 47 892 en 1879. Il n'y a qu'à citer les données suivantes pour s'apercevoir qu'actuellement, ces chiffres sont complètement dépassés: alors qu'en 1879, la production des charrues était d'environ 14 500, elle atteignait 75 500 en 1894 (*Messager des Finances*, 1897, n° 21). « Si, il y a cinq ans, se posait la question de savoir quelle mesure il fallait prendre pour généraliser l'emploi des charrues dans les exploitations paysannes, actuellement, ce problème est pratiquement résolu. L'achat d'une charrue par un paysan a cessé d'être une chose insolite. C'est devenu un phénomène normal et l'on peut compter par milliers le

* En 1864, on estimait à 64 le nombre des ateliers produisant et réparant les instruments agricoles; en 1871, à 112; en 1874, à 203; en 1879, à 340; en 1885, à 435; en 1892, à 400 et en 1895, à près de 400. (*L'Economie rurale et forestière de la Russie*, p. 358 et le *Messager des Finances*, 1896, n° 51.) Or, le *Recueil* ne comptait en 1888-1894 que 157-217 usines de ce genre (en moyenne 183 pour ces 7 années). Voici un exemple illustrant le rapport entre la production « industrielle » et la production « artisanale » des machines agricoles: dans la province de Perm on ne comptait en 1894 que 4 « usines » avec une production totale de 28 000 roubles, tandis que le recensement de 1894-1895 dénombrait 94 entreprises artisanales produisant pour 50 000 roubles de machines agricoles. Et parmi les entreprises « artisanales », il s'en trouve qui ont, par exemple, 6 ouvriers salariés et une production totale de plus de 8 000 roubles. (*Etude sur l'état de l'industrie artisanale dans la province de Perm.* Perm 1896.)

nombre des charrues achetées chaque année par les paysans *. » Etant donné la masse d'instruments primitifs employés en Russie, de larges débouchés continuent à être offerts à la production des charrues ** dont l'emploi s'est tellement répandu que le problème des applications de l'électricité commence à se poser. C'est ainsi, par exemple, que dans la *Torgovo-promychlennaïa Gazéta* (1902, n° 6) on peut lire qu'au deuxième congrès de l'électricité, « le rapport de M. Rjevski sur « l'électricité dans l'agriculture » a suscité un vif intérêt ». A l'aide de croquis remarquables, le rapporteur a montré comment l'énergie électrique était utilisée en Allemagne pour la culture des champs. Il a fourni, sur l'économie que permet de réaliser ce procédé, des chiffres tirés d'un devis qu'il avait établi à la demande du propriétaire d'un domaine dans une province du Sud. Le projet prévoyait le labeur de 540 déciatines par an (une partie de cette superficie devait être labourée deux fois par an et la profondeur du labour devait être de 4,5 à 5 *verchok* ***, le sol étant composé de terre noire pure). En plus des charrues, le projet prévoyait des machines pour les autres travaux des champs, ainsi qu'une batteuse et un moulin d'une puissance de 25 chevaux travaillant 2 000 heures par an. Le rapporteur avait évalué à 41 000 roubles le coût de l'installation complète du domaine (le chiffre comprenant 6 verstes de fil électrique de 50 mm). Le labour d'une déciatine reviendrait à 7,40 roubles si un moulin était installé et à 8,70 roubles sans moulin. Etant donné le prix de la main-d'œuvre, du bétail, etc., dans cette localité, l'équipement électrique permettrait une économie de 1 013 roubles dans le premier cas et de 966 roubles dans le second (sans le moulin, en effet, la consommation d'énergie électrique serait moins importante).

Pour la production des batteuses et des tarares, le tournant n'a pas été aussi brusque, car il y avait déjà longtemps que ces instruments étaient fabriqués de façon relativement

* *Comptes rendus et recherches sur l'industrie artisanale en Russie.* Editions du ministère des Biens de l'Etat, t. I, St-Pétersbourg, 1892, p. 202. Dans le même temps la fabrication des charrues par les paysans baisse, évincée par la production industrielle.

** *L'Economie rurale et forestière de la Russie*, p. 360.

*** Verchok=4,4 cm. (*N.R.*)

courante *. Il s'est même créé dans la ville de Sapojok (province de Riazan) et dans les villages environnants un centre de production « artisanale » qui a permis à la bourgeoisie paysanne locale de réaliser de coquets bénéfices (cf. *Comptes rendus et recherches*, I, pp. 208-210). Pour les moissonneuses la production a été particulièrement rapide: alors qu'en 1879, on en produisait 780 par an, en 1893 on estimait que leur vente atteignait environ de 7 000 à 8 000 par an et environ 27 000 en 1894-1895. En 1895, l'usine de G. Greaves qui se trouve à Berdiansk, province de Tauride, et qui est « la plus grande usine de moissonneuses existant en Europe » (*Messager des Finances*, 1896, n° 51) en a produit 4 464. Chez les paysans de la province de Tauride, les moissonneuses sont si répandues, qu'on a vu apparaître un type nouveau de « métier auxiliaire », qui consiste à aller moissonner à la machine le blé appartenant à autrui **.

* En 1879, il a été fabriqué près de 4 500 batteuses; en 1894-1895, près de 3 500. Ce dernier chiffre n'englobe pas les fabrications artisanales.

** C'est ainsi qu'en 1893, « dans le domaine d'Ouspenskoïé appartenant à Falz-Fein (détenteur de 200 000 déciatines), il s'est trouvé réunies environ 700 moissonneuses paysannes offrant leurs services. Mais la moitié des paysans a dû s'en retourner, 350 machines seulement ayant été louées » (Chakhovskoï: *Les petites industries agricoles exercées au-dehors*, Moscou 1896, p. 161). Toutefois, dans les autres provinces des steppes, notamment sur la rive gauche de la Volga, les moissonneuses sont encore peu répandues. Au reste, ces dernières années ces provinces s'efforcent également de rattraper la Nouvelle-Russie. En 1890, le chemin de fer Syzran-Viazma a transporté 75 000 pouds de machines agricoles, locomobiles et pièces détachées; et en 1891 il en a transporté 62 000 pouds; en 1892, 88 000 pouds, en 1893, 120 000 pouds et en 1894, 212 000 pouds; ainsi, le transport de ces machines a presque triplé de volume en cinq ans à peine. La gare d'Oukholovo a expédié en 1893 environ 30 000 pouds de machines agricoles de fabrication locale et en 1894 environ 82 000 pouds, tandis que jusqu'en 1892 inclusivement elle n'en expédiait même pas 10 000 pouds par an. « On expédie d'Oukholovo surtout des batteuses fabriquées dans le bourg de Kanino et le village de Smykovo et, en partie, à Sapojok, chef-lieu de district, province de Riazan. Le bourg de Kanino possède trois fonderies appartenant à Iermakov, Karev et Golikov, où l'on fabrique principalement les pièces de machines agricoles. Le finissage et le montage sont effectués à peu près par tous les habitants de ces deux agglomérations (Kanino et Smykovo) » (*Coup d'œil rapide sur l'activité commerciale du chemin de fer Syzran-Viazma en 1894*. Fasc. IV, Kalouga, 1896, pp. 62-63). Ce qui est intéressant dans cet exemple, c'est d'abord que cet ac-

Nous avons des données analogues pour d'autres instruments agricoles d'un usage moins fréquent. C'est ainsi, par exemple, qu'il existe d'ores et déjà plusieurs dizaines d'usines qui fabriquent des semoirs à la volée, qu'il y en a sept qui produisent des semoirs à ligne plus perfectionnés (*Les forces productives*, I, 51) alors qu'en 1893, il n'y en avait que deux (*L'économie rurale et forestière*, p. 360). Ajoutons que ces semoirs sont largement répandus, en particulier dans le Sud de la Russie. Les machines sont employées dans toutes les branches de l'agriculture et pour toutes les opérations concernant tel ou tel produit: les rapports spécialisés nous indiquent que les tarares, les trieurs, les séchoirs, les presses à foin, les broyeuses à lin, etc., sont extrêmement répandus. *L'Annexe au compte rendu agricole*, publié en 1898 par la direction du zemstvo (*Séverny Kourier*, 1899, de la province de Pskov n° 32), note que l'emploi des machines s'est généralisé, notamment celui des broyeuses à lin, depuis que la culture du lin est passée du stade de la consommation individuelle au stade commercial. Le nombre des charrues s'accroît. D'autre part, l'accroissement du nombre des machines et la hausse des salaires sont favorisés par l'exode vers les villes. C'est ainsi que dans la province de Stavropol (*ibid.*, n° 33) alors qu'en 1882, on comptait 908 machines, on en comptait en moyenne 29 275, en 1891-1893, en moyenne 54 874, en 1894-1896, et ce chiffre atteignait 64 000 en 1895. Cette augmentation est liée au renforcement de l'immigration.

Il va de soi que la demande de moteurs mécaniques augmente avec le nombre des machines employées: en même temps que les machines à vapeur, « les moteurs à pétrole commencent depuis un certain temps à être de plus en plus utilisés dans nos exploitations » (*Les forces productives*, I, 56). Bien qu'il y ait à peine sept ans que ces moteurs sont apparus à l'étranger, nous avons déjà sept usines qui en fabriquent. Alors que dans la province de Kherson, après 1870, il n'y avait que 134 locomobiles

croissement énorme de la production ait eu lieu justement au cours de ces dernières années où les prix du blé étaient bas; d'autre part, c'est le lien qui existe entre la production « en usine » et la production dite « artisanale ». Cette dernière est tout simplement une « annexe extérieure » de la fabrique.

employées pour l'agriculture (*Matériaux pour la statistique des moteurs à vapeur dans l'Empire de Russie*, St-Pétersbourg 1882), en 1881, il y en avait environ cinq cents (*Revue historico-statistique*, t. II, Section des instruments agricoles). En 1884-1886, on dénombrait 435 batteuses à vapeur dans trois des six districts de la province. « A l'heure actuelle (1895), il y en a au moins deux fois plus ». (Téziakov : *Les ouvriers agricoles et l'organisation du contrôle sanitaire dans la province de Kherson*, Kherson 1896, p. 71). Selon le *Messager des Finances* (1897, n° 21), dans la province de Kherson « on compte environ 1 150 batteuses à vapeur et presque autant dans la région du Kouban... Depuis quelque temps, les achats de batteuses à vapeur ont un caractère industriel... Il y a des cas où après avoir couvert entièrement, grâce à deux ou trois bonnes récoltes, le prix d'une première batteuse avec locomobile (5 000 roubles), l'agriculteur en achetait aussitôt une deuxième aux mêmes conditions. Aussi est-il assez fréquent de trouver au Kouban des petites exploitations possédant 5 ou même 10 batteuses de ce genre qui sont considérées comme indispensables dans toute exploitation installée tant soit peu normalement ». « D'une façon générale, on compte actuellement dans le Sud de la Russie plus de 10 000 locomobiles destinées à des usages agricoles » (*Les forces productives*, IX, p. 151) *.

En 1875-1878, le nombre total des locomobiles destinées à l'agriculture pour toute la Russie d'Europe était de

* Cf. *La correspondance du district de Pérékop* (province de Tauride), publiée par les *Rousskié Viédomosti* du 19 août 1898 (n° 167). « Grâce à l'emploi généralisé des moissonneuses et des batteuses à vapeur ou hippomobiles parmi nos agriculteurs, les travaux des champs... avancent avec une extrême rapidité. L'ancien battage au « rouleau » est du domaine du passé... Le cultivateur criméen augmente d'année en année ses emblavures, de sorte qu'il se voit obligé, bon gré mal gré, de recourir aux instruments et machines perfectionnés. Tandis qu'au rouleau on ne peut battre plus de 150 à 200 pouds de grains par jour, une batteuse à vapeur de 10 chevaux en fournit 2 000 à 2 500 et une batteuse hippomobile, 700 à 800 pouds par jour. Voilà pourquoi la demande d'instruments agricoles, de moissonneuses et de batteuses augmente chaque année au point que les usines et les fabriques n'en ont pas en magasin et ne peuvent satisfaire aux commandes, comme ce fut le cas cette année». Une des raisons principales de la diffusion des instruments perfectionnés est la baisse des prix du blé qui *oblige* les exploitants ruraux à diminuer le coût de la production.

1 351. En 1901, d'après des renseignements incomplets (*Recueil de comptes rendus de l'inspection des fabriques pour 1903*), il était de 12 091 ; en 1902, de 14 609 ; en 1903, de 16 021, et en 1904, de 17 287. Il suffit de rapprocher ces chiffres pour voir quelle gigantesque révolution le capitalisme a provoqué dans notre agriculture au cours des deux ou trois dernières décennies. Ce processus a d'ailleurs été considérablement accéléré grâce à la contribution des zemstvos. Au début de 1897 « 11 zemstvos de province et 203 zemstvos de district » possédaient leur dépôt de machines agricoles, « avec un fonds de roulement total d'environ 1 million de roubles » (*Messager des Finances*, 1897, n° 21). Dans la province de Poltava, les dépôts de zemstvos ont réalisé les chiffres d'affaires suivants : 22 600 roubles, en 1890, 94 900 roubles, en 1892, et 210 100 roubles, en 1895. En six ans, ils ont vendu 12 600 charrues, 500 tarares et trieurs, 300 moissonneuses et 200 batteuses hippomobiles. « Les Cosaques et les paysans sont les principaux clients des dépôts de zemstvos. Ils ont acheté 70 % des charrues et des batteuses hippomobiles. Par contre, ce sont essentiellement les propriétaires fonciers (et en particulier les gros propriétaires qui possèdent plus de 100 déciatines) qui achètent des semoirs et des moissonneuses » (*Messager des Finances*, 1897, n° 4).

D'après le compte rendu de la direction du zemstvo de la province d'Ekatérinoslav pour 1895, « les instruments agricoles perfectionnés se répandent dans cette province à un rythme extrêmement rapide ». Ainsi, dans le district de Verkhnédniéprovsk on comptait :

	1894	*1895*
Charrues ordinaires, brise-mottes, déchaumeuses chez les propriétaires . .	5 220	6 752
Charrues ordinaires, brise-mottes, déchaumeuses chez les paysans	27 271	30 112
Batteuses hippomobiles chez les propriétaires	131	290
Batteuses hippomobiles chez les paysans	671	838

(*Messager des Finances*, 1897, n° 6)

La direction du zemstvo de la province de Moscou établit que les paysans de cette province avaient en 1895 41 210 charrues réparties entre 20,2 % des foyers paysans

(*Messager des Finances*, 1896, n° 31). Un calcul spécialement établi en 1896, dénombre dans la province de Tver 51 266 charrues, soit 16,5 % des foyers paysans. Dans le district de Tver il n'y avait en 1890 que 290 charrues, et en 1896 on comptait 5 581 (*Recueil de rens. stat. sur la province de Tver*, t. XIII, fasc. 2, pp. 91, 94). On jugera par là de la rapidité avec laquelle la bourgeoisie paysanne affermit et améliore ses exploitations.

VIII. LE RÔLE DES MACHINES DANS L'AGRICULTURE

Après avoir constaté que depuis l'abolition du servage, la fabrication des machines agricoles ainsi que leur emploi dans l'agriculture russe se sont développés à un rythme extrêmement rapide, il nous faut examiner maintenant la signification économique et sociale de ce fait. Nous avons exposé plus haut quels étaient les caractères économiques de l'agriculture chez le paysan et chez le gros propriétaire foncier. De cet exposé découlent deux thèses: d'une part, que le capitalisme est le facteur qui suscite et propage l'emploi des machines dans l'agriculture, d'autre part, que l'introduction des machines dans l'agriculture revêt un caractère capitaliste, c'est-à-dire qu'elle entraîne des rapports capitalistes qui ne cessent de se développer.

Arrêtons-nous à la première de ces thèses. Nous savons que le système d'exploitation fondé sur les prestations de travail et l'économie paysanne patriarcale qui s'y rattache reposent, par leur nature même, sur une technique routinière et sur le maintien des anciens modes de production. Dans la structure interne de ce régime économique il n'existe aucun facteur capable d'impulser la transformation de la technique. Bien au contraire: l'isolement des exploitations et leur repliement sur elles-mêmes, la misère et l'avilissement de la paysannerie dépendante excluent toute possibilité de perfectionnement. Indiquons notamment que la rémunération des prestations de travail est (comme nous l'avons constaté) très inférieure à la rémunération du travail salarié libre. Or, on sait que les bas salaires constituent un des plus grands obstacles à l'introduction des machines. En effet, nous constatons que ce n'est qu'après l'abolition du servage, avec le développement de l'économie

marchande et du capitalisme, que le mouvement tendant à réformer la technique agricole a pris une certaine ampleur. Du fait de la concurrence créée par le capitalisme et de la dépendance de l'agriculture vis-à-vis du marché mondial, la transformation de la technique est devenue une nécessité que la baisse des prix du blé a encore accrue *.

Pour éclaircir la seconde thèse, il nous faut examiner séparément l'exploitation du paysan et celle du propriétaire foncier. Prenons un propriétaire foncier qui se rend acquéreur d'une machine ou d'un instrument perfectionné: il cesse d'utiliser le matériel du paysan (qui travaillait pour lui) pour utiliser son propre matériel; de la sorte il passe du système des prestations de travail au système capitaliste. On voit donc que la diffusion des machines agricoles entraîne l'éviction des prestations de travail par le capitalisme. Sans doute est-il possible qu'un propriétaire foncier, par exemple, loue un lot de terre à un paysan contre des prestations sous forme de travail à la journée avec la moissonneuse, la batteuse, etc., du propriétaire; mais il s'agit alors de prestations du deuxième groupe qui transforment le paysan en journalier. De telles « exceptions » ne font que confirmer la règle selon laquelle un propriétaire privé qui achète du matériel perfectionné transforme le paysan asservi (« indépendant » selon la terminologie populiste) en ouvrier salarié, exactement de la même façon qu'un revendeur qui acquiert des moyens de production et distribue du travail à domicile, transforme le petit « koustar » asservi en ouvrier salarié. La paysannerie moyenne qui tire ses moyens de subsistance des prestations de travail, subit un rude coup du fait que le propriétaire fon-

* « Au cours de ces deux dernières années, avec la baisse des prix du blé et la nécessité de diminuer à tout prix le coût des travaux agricoles, l'emploi des moissonneuses... a commencé à se généraliser avec une telle rapidité que les dépôts sont incapables de satisfaire toutes les demandes en temps opportun » (Téziakov, *l.c.*, p. 71). La crise agraire actuelle est une crise capitaliste. Comme toutes les crises capitalistes, elle ruine les fermiers et les propriétaires d'une contrée, d'un pays, d'une branche d'agriculture, tout en imprimant une impulsion vigoureuse au développement du capitalisme dans une autre contrée, dans un autre pays, dans d'autres branches de l'agriculture. La principale erreur des raisonnements de MM. N.-on, Kablоukov, etc., est qu'ils ne comprennent pas ce trait essentiel de la crise actuelle ni sa nature économique.

cier achète son propre matériel. Nous savons, en effet, que les prestations constituent le « métier auxiliaire » spécifique du paysan moyen, dont le matériel, par conséquent, fait partie intégrante non seulement de l'exploitation paysanne mais également de l'exploitation du gros propriétaire foncier *. C'est pourquoi la généralisation des machines agricoles et des instruments perfectionnés et l'expropriation de la paysannerie sont des phénomènes étroitement liés entre eux. La généralisation des instruments perfectionnés parmi les paysans joue exactement le même rôle. C'est là un point qui n'a guère besoin d'explication après ce qui a été exposé au chapitre précédent. L'emploi systématique des machines dans l'agriculture élimine le paysan « moyen » patriarcal aussi inexorablement que le métier à vapeur élimine le tisseur-artisan travaillant sur son métier à main.

Les résultats auxquels aboutit l'emploi des machines dans l'agriculture mettent en évidence toutes les caractéristiques du progrès capitaliste avec toutes les contradictions qui lui sont inhérentes, et de ce fait, ils confirment ce que nous venons de dire. Alors que jusqu'à nos jours, l'agriculture était restée presque complètement en marge du développement social, la productivité du travail agricole atteint grâce aux machines un niveau extrêmement élevé. Le seul fait que les machines sont de plus en plus employées dans l'agriculture suffit donc à invalider la thèse de monsieur N.-on selon laquelle la production du blé est « absolument stagnante » en Russie (page 32 des *Essais*) et « la productivité du travail a même baissé ». Nous reviendrons d'ailleurs sur cette thèse que contredisent les faits établis mais qui était indispensable à mon-

* M. V.V. exprime cette vérité (que l'existence du paysan moyen est conditionnée, dans une large mesure, par le maintien des prestations de travail sur le domaine du propriétaire foncier) de la façon originale que voici : « Le propriétaire prend part, pour ainsi dire, aux frais d'entretien de son matériel (du paysan). » « Il s'ensuit donc, fait remarquer là-dessus M. Sanine avec raison, que ce n'est pas l'ouvrier qui travaille pour le propriétaire, mais le propriétaire pour l'ouvrier. » A. Sanine. *Quelques remarques sur la théorie de la production nationale*, dans le supplément à la traduction russe du livre de Gourwich : *La situation économique de la campagne russe*. Moscou 1896, p. 47.

sieur N.-on pour son idéalisation du régime pré-capitaliste.

Poursuivons: l'emploi des machines entraîne une concentration de la production et l'application de la coopération capitaliste à l'agriculture. D'une part, en effet, l'acquisition de machines nécessite des capitaux importants et, de ce fait, elle n'est accessible qu'aux gros exploitants, d'autre part, la machine ne peut être amortie que si elle sert à traiter une grande quantité de produits. Avec les machines, l'élargissement de la production devient donc une nécessité. On voit par conséquent que l'emploi généralisé des moissonneuses, des batteuses à vapeur, etc., est l'indice d'une concentration de la production agricole. Et, effectivement, nous verrons par la suite que la Nouvelle-Russie, qui est une région où les machines sont particulièrement répandues, se distingue également par la grande étendue des exploitations. Notons seulement que suivant les formes de l'agriculture commerciale, la concentration agricole prend les aspects les plus variés (voir le chapitre suivant) et qu'il est erroné de n'en concevoir qu'une seule forme, à savoir l'extension des superficies ensemencées (comme le fait Monsieur N.-on). La concentration de la production agricole implique une vaste coopération des ouvriers. Nous avons déjà parlé de ce gros domaine où des *centaines* de moissonneuses sont utilisées simultanément pour la moisson. Or, nous dit Téziakov (l.c., 93) « il faut de 14 à 23 ouvriers et plus (la moitié de ces ouvriers sont des femmes ou des enfants, c'est-à-dire des semi-ouvriers) pour faire fonctionner une batteuse hippomobile qui marche avec 4 et 8 chevaux, et il faut de 50 à 70 ouvriers (pour la plupart des jeunes filles et garçons, de 12 à 17 ans, des semi-ouvriers) pour faire fonctionner les batteuses à vapeur de 8 à 10 ch que l'on trouve dans toutes les grosses exploitations » (de la province de Kherson). Et notre auteur de noter avec raison (page 151) que « les grosses exploitations qui emploient simultanément entre 500 et 1 000 ouvriers peuvent être parfaitement assimilées à des entreprises industrielles * ». Ainsi, pendant que les populistes nous

* Cf. aussi le chapitre suivant, § 2, où l'on trouvera des données plus précises sur l'étendue des exploitations agricoles capitalistes de cette région de la Russie.

expliquaient gravement que la « communauté » « pourrait facilement » introduire la coopération dans l'agriculture, la vie suivait son cours et le capitalisme, après avoir décomposé la communauté en groupes économiques aux intérêts opposés, créait des grosses exploitations reposant sur une vaste coopération des ouvriers salariés.

De ce qui précède, il est clair que les machines *créent* un marché intérieur pour le capitalisme: 1) un marché des moyens de production (des produits de l'industrie mécanique, minière, etc.); 2) un marché de la main-d'œuvre. Nous savons déjà que l'introduction des machines aboutit au remplacement du système des prestations par le travail salarié libre et à la formation d'exploitations paysannes employant de la main-d'œuvre salariée. Si les machines sont utilisées massivement, cela veut dire qu'il existe une masse de salariés agricoles. *L'introduction* du travail salarié et l'introduction des machines vont donc de pair. Mais, dans les contrées où le capitalisme agraire est le plus développé, ce processus en recoupe un autre qui est l'évincement de l'ouvrier salarié par la machine. D'une part, la formation d'une bourgeoisie paysanne et le passage des gros propriétaires du système des prestations au capitalisme *créent* une demande en ouvriers salariés. Mais, d'autre part, dans les exploitations qui sont basées depuis longtemps sur le travail salarié, la machine *évince* les ouvriers. Quel est le résultat de ces deux processus pour l'ensemble de la Russie? En définitive y a-t-il augmentation ou diminution du nombre des ouvriers agricoles salariés? Sur ce point, nous ne possédons pas de données d'ensemble précises. Cependant, il est hors de doute que jusqu'à présent ce nombre n'a cessé d'augmenter (voir le paragraphe suivant) et nous pensons qu'il continue encore à augmenter de nos jours *: premièrement les données indiquant que les ouvriers sont évincés par la machine n'existent que pour la Nouvelle-Russie. Dans les autres contrées d'agriculture capitaliste (région de la Baltique et de l'Ouest, régions frontières de l'Est, certaines provinces industrielles), per-

* Il n'est guère besoin d'expliquer que dans un pays peuplé d'une masse de paysans, l'augmentation absolue du nombre des salariés agricoles est parfaitement compatible avec une diminution non seulement relative, mais même absolue de la population rurale.

sonne n'a encore constaté que ce processus prenait de vastes proportions. D'autre part, il existe une immense région où les prestations prédominent encore, et où l'introduction des machines agricoles est en train de créer une demande en ouvriers salariés. Deuxièmement, au fur et à mesure que l'agriculture devient plus intensive (introduction des rhizocarpées, par exemple) les besoins en main-d'œuvre salariée augmentent dans des proportions considérables (voir chapitre IV). Certes, lorsque le développement capitaliste aura atteint un certain stade, c'est-à-dire, lorsque dans tout le pays l'agriculture sera entièrement organisée selon le mode capitaliste et que l'emploi des machines sera généralisé pour les opérations les plus diverses, le nombre des salariés agricoles devra diminuer (dans l'industrie nous aurons le phénomène inverse).

Pour ce qui est de la Nouvelle-Russie, les enquêteurs locaux y retrouvent les conséquences habituelles du capitalisme hautement évolué. Les machines évincent les ouvriers salariés et créent dans l'agriculture une armée de réserve capitaliste. « Dans la province de Kherson également, le temps où les salaires étaient extrêmement élevés est révolu. Les instruments agricoles sont de plus en plus répandus et cela provoque » (avec d'autres facteurs) « *une baisse systématique des prix de la main-d'œuvre* » (souligné par l'auteur)... « Grâce aux machines, les grosses exploitations cessent de dépendre des ouvriers *. La demande en main-d'œuvre diminue et les ouvriers se trouvent placés dans une situation difficile » (Téziakov, *l.c.* 66-71). Dans son ouvrage *Les ouvriers qui viennent se louer à la foire de Saint Nicolas au bourg de Kakhovka, province de Tauride, et le contrôle sanitaire auquel ils ont été soumis en 1895* (Kherson 1896), M. Koudriavtsev qui est, lui aussi, médecin de zemstvo, en arrive à des conclusions analogues:

* M. Ponomarev s'exprime ainsi à ce sujet: « Les machines en régularisant les prix de la moisson, disciplinent selon toute probabilité les ouvriers (article de la revue: *L'Économie rurale et forestière*, cité d'après le *Messager des Finances*, 1896, n° 14). Rappelez-vous comment « le Pindare de la fabrique capitaliste », le docteur Andrew Ure[87] a salué l'avènement des machines qui créent « l'ordre » et la « discipline » parmi les ouvriers. Le capitalisme agraire en Russie a pu créer non seulement « ses fabriques agricoles », mais aussi les « pindares » de ces fabriques.

« Le prix de la main-d'œuvre... ne cesse de diminuer et, parmi les ouvriers qui viennent à la foire, il y en a une proportion considérable qui ne trouve pas à s'employer et qui reste sans aucun gagne-pain, c'est-à-dire qu'il se crée ce qu'en terme d'économie on appelle une armée du travail de réserve, un excédent artificiel de population » (61). L'existence de cette armée de réserve a provoqué une baisse des prix du travail si considérable, qu'en 1895, « de nombreux propriétaires qui possédaient des machines ont préféré faire exécuter leur moisson à la main » (*ibid.*, 66, *Recueil des zemstvos de Kherson*, août 1895). Aucun raisonnement ne pourrait montrer de façon plus nette et plus probante à quel point sont profondes les contradictions inhérentes à l'utilisation capitaliste des machines!

Par suite de l'emploi des machines, d'autre part, on a de plus en plus recours au travail des femmes et des enfants. D'une façon générale, il s'est établi parmi les ouvriers travaillant dans l'agriculture capitaliste une certaine hiérarchie qui rappelle énormément la hiérarchie existant parmi les ouvriers d'usine. Ainsi, dans les faire-valoir du Sud de la Russie on distingue: a) *les ouvriers entiers.* Ce sont les adultes du sexe masculin capables d'exécuter tous les travaux; b) *les semi-ouvriers.* Ce sont les femmes et les hommes de moins de 20 ans. Ils se divisent en deux catégories: aa) les semi-ouvriers proprement dits (de 12-13 à 15-16 ans); bb) les *semi-ouvriers de grande force*; en terme d'économie, chacun d'entre eux représente « les 3/4 d'un ouvrier» *. Ils ont de 16 à 20 ans et, à l'exception du fauchage, ils peuvent faire les mêmes travaux que les ouvriers entiers. Il y a enfin c) les semi-ouvriers *qui sont d'une petite aide.* Ce sont les enfants de 8 à 14 ans. Ils exercent les fonctions de porchers, de vachers, de sarcleurs et d'aiguillonneurs à la charrue. Souvent ils ne reçoivent pour tout salaire que la nourriture et le vêtement. Les instruments agricoles « dévaluent le travail de l'ouvrier entier » et permettent de lui substituer le travail moins onéreux des femmes et des adolescents. Les données statistiques concernant les ouvriers venus d'ailleurs confirment que la main-d'œuvre masculine est en train d'être évincée par la main-d'œuvre féminine, alors qu'en 1890, les femmes ne

* Téziakov, *l.c.*, 72.

représentaient que 12,7% du nombre total des ouvriers enregistrés dans le bourg de Kakhovka et dans la ville de Kherson, en 1894, elles représentaient 18,2% des ouvriers de toute la province (10 239 sur 56 464) et, en 1895, 25,6% (13 474 sur 48 753). Quant aux enfants, il y en avait 0,7% (de 10 à 14 ans) en 1893, et 1,69% (de 7 à 14 ans) en 1895. Les enfants représentent 10,6% des ouvriers indigènes employés dans les faire-valoir de district d'Elisavetgrad, province de Kherson (*ibid.*).

Les machines provoquent une intensification du travail des ouvriers. C'est ainsi que le type de moissonneuse le plus répandu (où le blé est rejeté à la main) demande un tel effort à l'ouvrier qu'elle a reçu les noms de « lobogreïka »* ou de « tchoubogreïka »** qui se passent de commentaire : dans cette machine, en effet, il n'y a pas d'appareil éjecteur et ce sont les ouvriers qui le remplacent (cf. *Les forces productives*, 1, 52). On retrouve la même intensification pour le travail à la batteuse. Ici (comme partout), l'utilisation capitaliste des machines crée des conditions extrêmement favorables à l'allongement de la journée de travail. Le travail de nuit, jusqu'alors inconnu dans l'agriculture, fait son apparition. « Quand la récolte est bonne... il y a certains domaines et de nombreuses exploitations paysannes où on travaille même la nuit » (Téziakov, l.c., page 126) à la lumière artificielle, avec des torches (92). Enfin, l'emploi systématique des machines provoque des traumatismes chez les ouvriers agricoles et c'est naturellement parmi les jeunes filles et les enfants que les accidents sont les plus fréquents. Pendant la saison, par exemple, les hôpitaux et les dispensaires des zemstvos de la province de Kherson sont peuplés « presque uniquement d'accidentés du travail ». Ils deviennent ainsi « des espèces d'ambulances de campagne recueillant les victimes qui, à tout instant, sont forcées de quitter les rangs de l'immense armée des ouvriers agricoles, victimes de l'action implacable et destructive des machines et des instruments » (*ibid.*, 126). Les lésions causées par les machines agricoles ont déjà donné naissance à toute une litté-

* Chauffe-front. (*N.R.*)
** Chauffe-toupet. (*N.R.*)

rature médicale spécialisée. Des propositions sont faites, tendant à réglementer l'emploi des machines (*ibid.*). Avec la mécanisation, le contrôle social et la réglementation du travail deviennent, dans l'agriculture comme dans l'industrie, une nécessité impérieuse. Nous reviendrons plus loin sur les tentatives qui ont été faites pour introduire un tel contrôle.

Pour terminer, nous devons noter que sur le problème de l'emploi des machines dans l'agriculture, les populistes font preuve d'une extrême inconséquence. Reconnaître que l'emploi de machines a un caractère avantageux et progressiste, défendre toutes les mesures qui tendent à développer et à faciliter cet emploi tout en refusant d'admettre que dans l'agriculture russe les machines sont utilisées selon le mode capitaliste, c'est glisser à la conception des agrariens, gros et petits. Or, c'est précisément ce que font nos populistes ; sans même essayer d'analyser à quels types se rattachent les gros domaines et les exploitations paysannes qui utilisent les machines et les instruments agricoles perfectionnés, ils veulent ignorer le caractère capitaliste de cette utilisation. M.V.V. se fâche contre M. Tcherniaïev qu'il traite de « représentant de la technique capitaliste » (*Les courants progressistes*, p. 11) comme si c'était la faute de ce dernier ou de quelques fonctionnaires du ministère de l'Agriculture si, en Russie, les machines sont utilisées selon le mode capitaliste ! Quant à M. N.-on qui nous avait pourtant promis, et avec quelle emphase, de s' « en tenir aux faits » (*Essais*, XIV), il a préféré passer sous silence le fait que c'est précisément grâce au capitalisme que l'emploi des machines a pu se développer dans notre agriculture ; il est allé jusqu'à inventer une curieuse théorie selon laquelle les échanges provoquent une baisse de la productivité du travail agricole (page 74). Cette théorie est parfaitement arbitraire et ne repose sur aucune donnée. Il n'est donc pas possible, ni utile de la critiquer. Aussi nous bornerons-nous à citer un petit échantillon des raisonnements de M. N.-on. « Si, chez nous, la productivité du travail avait doublé, nous paierions le *tchetvert* * de blé 6 roubles au lieu de 12, et voilà tout » (p. 234). Mais non, Monsieur l'économiste distingué, c'est loin d'être tout.

* Mesure de capacité équivalant à deux hectolitres. (*N.R.*)

« Chez nous » (comme dans toute société basée sur l'économie marchande), ce sont des propriétaires isolés qui entreprennent d'élever le niveau de la technique et les autres les suivent peu à peu. « Chez nous », seuls les entrepreneurs ruraux ont la possibilité d'améliorer la technique. « Chez nous », ce progrès des entrepreneurs, petits et grands, est étroitement lié à la ruine de la paysannerie et à la formation d'un prolétariat rural. C'est pourquoi, si la technique élevée que l'on trouve dans les exploitations des entrepreneurs était devenue socialement nécessaire (c'est à cette seule condition que les prix diminueraient de moitié), cela voudrait dire que la quasi totalité de l'agriculture est passée entre les mains des capitalistes, que des millions de paysans sont définitivement prolétarisés, que la population non agricole s'est prodigieusement accrue et que les fabriques se sont considérablement développées. (Pour qu'en Russie la productivité du travail agricole passe du simple au double, il faudrait que l'industrie mécanique, l'industrie minière, l'industrie des transports à vapeur se développent dans des proportions considérables ; il faudrait construire une masse de bâtiments d'exploitation agricoles d'un type nouveau, une masse de magasins, de dépôts, de canaux, etc.) Sur ce point, M. N.-on ne fait que reprendre la petite erreur que l'on trouve dans tous ses raisonnements : il saute par-dessus les étapes successives que le développement capitaliste doit nécessairement parcourir, par-dessus les transformations économiques et sociales si complexes qui accompagnent nécessairement ce développement, et puis il vient se lamenter sur les dangers d'un « bouleversement » capitaliste.

IX. LE TRAVAIL SALARIÉ DANS L'AGRICULTURE

Passons maintenant au principal facteur du capitalisme agraire, à l'emploi du travail salarié libre qui est une des caractéristiques du régime économique de l'époque qui a suivi l'abolition du servage. C'est dans les provinces du Sud et de l'Est de la Russie d'Europe où se manifeste cette migration massive des salariés agricoles connue sous le nom d'« exode rural » que le travail salarié a connu le plus grand développement. C'est pourquoi, avant de nous arrêter

aux données qui portent sur l'ensemble de la Russie, nous examinerons les données relatives à cette région qui constitue la place forte du capitalisme agraire russe.

Il y a déjà longtemps que nos publications signalent ces immenses migrations de paysans en quête d'un travail salarié. Déjà Flérovski en parle (*La situation de la classe ouvrière en Russie*, Saint-Pétersbourg, 1869) et cherche à déterminer quelle est leur importance relative selon les provinces. En 1875, M. Tchaslavski dresse un inventaire général des « métiers agricoles exercés en dehors des lieux de résidence » (*Recueil des connaissances politiques*, t. II) et indique leur portée véritable (« il s'est formé... une sorte de population semi-nomade... quelque chose comme de futurs salariés agricoles »). En 1887, M. Raspopine fait un relevé des statistiques de zemstvo relatives à ce phénomène dans lequel il voit non pas un «gagne-pain» paysan mais le processus de formation d'une classe de salariés agricoles. Après 1890, enfin, paraissent les travaux de M.M. S. Korolenko, Roudnev, Téziakov, Koudriavtsev, Chakhovskoï qui permettent une étude beaucoup plus approfondie du problème.

La principale zone *d'arrivée* des salariés agricoles est constituée par les provinces de Bessarabie, de Kherson, de Tauride, d'Ekatérinoslav, du Don, de Samara, de Saratov (la partie méridionale) et d'Orenbourg. Nous nous en tenons à la Russie d'Europe, mais il faut noter que le mouvement s'étend de plus en plus (surtout ces derniers temps), et qu'il touche le Caucase du Nord, l'Oural, etc. Dans le chapitre suivant, nous rapporterons les données concernant l'agriculture capitaliste de cette région (région de culture céréalière commerciale) et nous indiquerons quelles sont les autres contrées où affluent les ouvriers agricoles. C'est essentiellement des provinces centrales des Terres Noires: Kazan, Simbirsk, Penza, Tambov, Riazan, Toula, Orel, Koursk, Voronèje, Kharkov, Poltava, Tchernigov, Kiev, Kaménetz-Podolsk et Vladimir-Volynski * que partent les ouvriers agricoles. On voit par consé-

* En examinant au chapitre VIII le processus de migration des ouvriers salariés en Russie, dans son ensemble, nous décrirons plus longuement le caractère et la direction de l'exode dans les différentes contrées.

quent qu'ils quittent les régions les plus peuplées pour les moins peuplées qui sont en voie de colonisation ; qu'ils abandonnent les contrées où le servage était le plus développé au profit de celles où il l'était le moins * ; qu'ils partent des endroits où le système des prestations est fort pour se rendre là où il est faible et où le capitalisme a atteint un haut niveau de développement. En d'autres termes, ils fuient le travail « demi-libre » pour aller à la recherche d'un travail libre. Il serait erroné de croire que cet exode se réduit à l'abandon des régions où la densité de population est élevée pour celles où la densité est faible. L'étude des migrations (M.S. Korolenko, l.c.) a révélé, en effet, un fait original extrêmement important : dans plusieurs contrées, les départs sont tellement massifs qu'ils provoquent une pénurie de main-d'œuvre que viennent combler des ouvriers d'autres localités. Les migrations traduisent donc non seulement la tendance de la population à se répartir plus également sur un territoire donné, mais aussi la tendance des ouvriers à aller là où la vie est plus facile. Cette tendance, on la comprendra bien mieux si l'on se rappelle que dans la zone de départ, où règnent les prestations de travail, les salaires des ouvriers ruraux sont *particulièrement bas*, alors que dans la zone d'arrivée, où le capitalisme prédomine, ils sont infiniment plus élevés **.

Quant à l'étendue de cet « exode rural », les seuls chiffres d'ensemble dont nous disposons sont ceux que nous fournit M. Korolenko dans l'ouvrage dont nous avons parlé. Selon M. Korolenko, il y a (relativement à la demande *locale*) un excédent de 6 360 000 ouvriers pour l'ensemble de la Russie d'Europe ; dans les 15 provinces d'exode rural que nous avons citées, l'excédent est de 2 137 000, alors que dans les 8 provinces d'arrivée, il manque 2 173 000 ouvriers. Pour effectuer ses calculs, M. Korolenko a recours à des procédés qui ne sont pas toujours satisfaisants, tant s'en faut. Il n'en reste pas moins qu'approximativement ses conclusions générales (comme on le verra plus d'une fois

* Tchaslavski a déjà indiqué que dans les lieux d'arrivée des ouvriers, la proportion des paysans attachés à la glèbe était 4 à 15%, tandis que dans les lieux de départ elle s'élevait à 40-60%.

** Voir les données (pour une décennie) au tableau du chapitre VIII, paragraphe IV : formation du marché intérieur de la main-d'œuvre.

par la suite) doivent être considérées comme justes; loin d'être exagéré, le nombre des ouvriers errants qu'il nous donne serait plutôt inférieur à la réalité. Il est certain que les 2 millions d'ouvriers qui se rendent dans le sud ne sont pas tous des ouvriers agricoles. M. Chakhovskoï, quant à lui, estime que les ouvriers d'industrie forment la moitié de ce nombre (l.c.), mais ses estimations sont parfaitement arbitraires. Premièrement, en effet, toutes les sources s'accordent pour reconnaître que ce sont *essentiellement* des ouvriers agricoles qui se rendent dans cette région. Deuxièmement, les ouvriers agricoles ne viennent pas uniquement des provinces que nous avons citées plus haut. D'ailleurs, M. Chakhovskoï nous donne lui-même un chiffre qui vient confirmer les calculs de M. Korolenko: il nous apprend en effet qu'en 1891, on a délivré dans 11 provinces des Terres Noires (faisant partie de la région d'exode rural que nous avons délimitée ci-dessus) 2 000 703 passeports et permis de départ (l.c., page 24). Or, selon les estimations de M. Korolenko, ces provinces ne fournissent que 1 745 913 ouvriers. On voit donc que les chiffres de M. Korolenko ne sont absolument pas exagérés et que le nombre des ouvriers agricoles errants en Russie doit, de toute évidence, être supérieur à 2 000 000 *. Le fait qu'il y ait une telle masse de « paysans » qui abandonnent leur maison et leur lot de terre (quand ils en ont) met en évidence le caractère gigantesque du processus de transformation des petits agriculteurs en prolétaires ruraux et montre de la

* Il existe encore un moyen de contrôler le chiffre de M. S. Korolenko. Les livres de M. M. Téziakov et Koudriavtsev que nous avons cités nous apprennent en effet que sur 10 ouvriers agricoles qui partent à la recherche d'un « gagne-pain », il y en a environ 1 qui utilise, ne fût-ce que partiellement, les chemins de fer pour ses déplacements (si on réunit les chiffres que nous donnent ces deux auteurs, on s'aperçoit que sur 72 635 ouvriers questionnés, il n'y en a que 7 827 qui ont fait au moins une partie du trajet en train). Or, si on en croit M. Chakhovskoï (*l.c.* page 71, d'après les chiffres fournis par les compagnies de chemin de fer), le nombre des ouvriers transportés, en 1891, par les trois lignes principales allant dans la direction qui nous intéresse ne dépasse pas 200 000 (170 000-189 000). Le nombre total des ouvriers allant chercher du travail dans le sud doit, par conséquent, être d'environ 2 000 000. Notons à ce propos que le fait qu'il y ait une si petite proportion des ouvriers agricoles qui utilisent le chemin de fer prouve le caractère erroné de la thèse

façon la plus claire à quel point est énorme la demande en main-d'œuvre du capitalisme agraire grandissant.

La question qui se pose maintenant est la suivante: quel est le nombre total des salariés agricoles, errants et fixes, en Russie d'Europe. A notre connaissance, l'ouvrage de M. Roudnev sur « Les métiers auxiliaires des paysans de la Russie d'Europe » (*Recueil du zemstvo de Saratov*, 1894, n° 6 et II) constitue la seule tentative qui ait été faite pour répondre à cette question. Cet ouvrage remarquable donne un relevé de la statistique des zemstvos pour 148 districts de 19 provinces de la Russie d'Europe. Sur 5 129 863 travailleurs du sexe masculin en âge de travailler (de 18 à 60 ans), on en compte 2 798 122, soit 55%, qui exercent une « activité annexe » *. Dans la rubrique des « activités agricoles annexes », M. Roudnev fait entrer uniquement les travaux agricoles *salariés* (ouvriers, journaliers, bergers, vachers, etc.). Après avoir déterminé la part des ouvriers agricoles dans le total des hommes en âge de travailler dans les différentes provinces et régions de Russie, l'auteur en arrive à conclure que dans la zone des Terres Noires environ 25% du nombre total des travailleurs du sexe masculin sont employés à des travaux agricoles salariés et dans les autres zones il y en a près de 10%. Cela nous donne 3 395 000 ouvriers agricoles pour la Russie d'Europe ou 3 millions et 1/2 en chiffre rond (soit 20% des hommes en âge de travailler.—Roudnev, l.c., page 448), et il ne faut pas oublier que la statistique — c'est

---

de M.N.-on, selon laquelle les ouvriers agricoles forment le gros des voyageurs sur nos chemins de fer. M.N.-on a oublié que les ouvriers non agricoles eux aussi partaient au printemps et en été (les ouvriers du bâtiment, les terrassiers, les dockers, par exemple, ainsi que beaucoup d'autres), qu'ils touchaient des salaires plus élevés et qu'ils prenaient beaucoup plus le train que les autres.

* Comme l'indique aussi M. Roudnev, dans ces « activités annexes » sont comprises toutes les occupations des paysans autres que la culture de leur lot de terre achetée ou affermée. Il est hors de doute que la plupart de ceux qui les exercent sont des ouvriers salariés de l'agriculture et de l'industrie. C'est pourquoi nous attirons l'attention du lecteur sur la coïncidence de ces données avec notre évaluation du nombre des prolétaires ruraux: nous avons admis au chap. II que ces derniers représentaient environ 40% des paysans. Ici nous trouvons 55% des paysans exerçant des « métiers auxiliaires », et il est probable que parmi eux plus de 40% sont des salariés.

M. Roudnev qui nous le déclare—« ne retient le travail à la journée ou les travaux agricoles à la pièce que lorsqu'ils constituent l'occupation principale de tel individu ou de telle famille » (l.c., p. 446) *.

Le chiffre de M. Roudnev doit donc être considéré comme un chiffre minimum. Premièrement, en effet, les données qui nous sont fournies par les recensements des zemstvos se rapportent aux années 80, parfois même aux années 70 et ont plus ou moins vieilli. Deuxièmement, ce pourcentage des ouvriers agricoles a été établi sans tenir compte des régions de la Baltique et de l'Ouest où le capitalisme agraire est très développé. Mais, faute d'autres données, force nous est d'adopter ce chiffre de 3 500 000.

D'ores et déjà, il y a donc *un cinquième* des paysans qui se trouvent dans une situation telle que pour eux, le travail salarié chez les paysans aisés ou chez les gros propriétaires fonciers constitue l'« occupation essentielle ». Ici, nous pouvons discerner un premier groupe de patrons ayant besoin de la force de travail du prolétariat rural : ce sont les entrepreneurs ruraux qui emploient *la moitié environ du groupe inférieur de la paysannerie*. On voit par conséquent, que la formation d'une classe d'entrepreneurs ruraux et l'extension du groupe inférieur de la « paysannerie », c'est-à-dire l'augmentation du nombre des prolétaires ruraux, sont deux phénomènes totalement interdépendants. Parmi ces entrepreneurs ruraux, une place importante revient à la bourgeoisie paysanne : c'est ainsi, par exemple, que dans 9 districts de la province de Voronèje, 43,4% des salariés agricoles sont employés par des paysans (Roudnev, 434). Si on prenait ce pourcentage comme norme pour l'appliquer à tous les salariés agricoles et à l'ensemble de la Russie, on verrait que le nombre d'ouvriers agricoles que demande la bourgeoisie paysanne s'élève à 1 500 000. Au sein d'une seule et même « paysannerie » il y a donc en même temps des millions d'ouvriers qui sont jetés sur le marché à la recherche d'un employeur, et une énorme demande en ouvriers salariés.

---

* Ce chiffre ne comprend donc pas une masse de paysans dont le travail agricole salarié n'est pas l'occupation principale, mais une occupation aussi importante que leur propre exploitation rurale.

X. LE RÔLE DU TRAVAIL SALARIÉ LIBRE DANS L'AGRICULTURE

Il nous faut maintenant essayer de montrer quels sont les caractères fondamentaux des nouveaux rapports sociaux qui sont en train de s'établir dans l'agriculture par suite de l'utilisation du travail salarié, et d'indiquer la signification de ces rapports.

Les ouvriers agricoles qui affluent en masse dans le sud appartiennent aux couches les plus pauvres de la paysannerie. C'est ainsi que 70% de ceux qui se rendent dans la province de Kherson n'ont pas les moyens d'acheter un billet de chemin de fer et font le trajet à pied. « Ils marchent pendant des centaines et des milliers de verstes le long des voies ferrées et des fleuves navigables, d'où ils peuvent admirer les trains filant à toute vitesse et l'allure élégante des bateaux à vapeur... » (Téziakov, 35). Ils partent avec environ deux roubles en poche * ; il arrive souvent qu'ils n'aient même pas assez d'argent pour payer le prix d'un passeport et qu'ils prennent un permis de départ valable un mois qui leur revient à 10 kopecks. Le voyage dure 10 à 12 jours, et dans ces longs trajets, leurs pieds enflent, se couvrent de callosités et d'écorchures (parfois ils vont pieds nus dans la boue glacée du printemps). Un dixième environ des ouvriers voyage sur des *barges* (grandes barques de planches, pouvant transporter de 50 à 80 personnes, et qui, d'ordinaire, sont chargées au maximum). Les travaux de la commission officielle (Zvéguintsev) [88] signalent l'extrême danger de ce mode de transport : « Il ne se passe pas d'année sans qu'une ou plusieurs de ces barges surchargées ne coule avec ses occupants » (*ibid.*, 34). L'immense majorité des ouvriers possèdent un lot concédé, mais celui-ci est absolument infime. « La vérité, remarque avec raison M. Téziakov, c'est que ces milliers d'ouvriers agricoles sont tous des prolétaires ruraux sans terre et que maintenant leur existence dépend entièrement d'un gagne-pain extérieur... Le nombre des paysans qui sont dépossé-

* On se procure l'argent pour la route en vendant ses biens, même les objets de ménage, en engageant son lot de terre, ses effets, etc., et même en empruntant « aux prêtres, aux propriétaires et aux koulaks de la localité » (Chakhovskoï, 55), en échange de travail.

dés de leur terre augmente avec rapidité et, simultanément, le prolétariat rural s'accroît » (77). Le nombre des ouvriers novices qui partent s'embaucher pour la première fois vient confirmer de façon éclatante la rapidité de cet accroissement. En règle générale, en effet, ces novices représentent 30% des ouvriers. Entre autres choses, ce chiffre donne une idée de la rapidité du processus de formation de cadres d'ouvriers agricoles *permanents*.

Par suite de ce déplacement massif d'ouvriers, il s'est créé des formes particulières d'embauche qui sont caractéristiques du capitalisme hautement développé. Dans le Sud et le Sud-Est de la Russie se sont formés de nombreux marchés de main-d'œuvre qui réunissent des milliers d'ouvriers et où se rendent les employeurs. Ces marchés se tiennent le plus souvent dans les villes, les centres industriels, les bourgs commerçants, les foires. Le caractère industriel des centres attire surtout les ouvriers qui se louent volontiers pour des travaux non agricoles. Pour la province de Kiev, ces marchés de main-d'œuvre ont lieu dans les bourgs de Chpola et Sméla (gros centres sucriers) ainsi que dans la ville de Biélaïa Tserkov. Pour la province de Kherson, ils se tiennent dans les bourgs commerçants (Novooukraïnka, Birzoula, Mostovoïé, où, le dimanche, on voit se rassembler plus de 9 000 ouvriers, et beaucoup d'autres bourgades), des stations de chemin de fer (Znamenka, Dolinskaïa, etc.) et des villes (Elisavetgrad, Bobrinetz, Voznessensk, Odessa, etc.). L'été, il y a également des habitants d'Odessa, manœuvres et « cadets » (c'est la dénomination locale des vagabonds) qui viennent se louer pour des travaux agricoles. A Odessa, l'embauche des ouvriers agricoles se fait sur place de Séréda (ou Kossarka). « Les ouvriers affluent à Odessa sans s'arrêter aux autres marchés, car ils ont l'espoir que dans cette ville ils trouveront de meilleurs salaires » (Téziakov, 58). Le bourg de Krivoï Rog est un grand marché d'embauche pour les travaux des champs et les mines. Pour la province de Tauride, il faut citer la localité de Kakhovka. Jadis s'y réunissaient jusqu'à 40 000 ouvriers. Au cours des années 90, ce nombre était de 20 à 30 000, et de nos jours, si on en juge par certaines données, il a encore baissé. Dans la province de Bessarabie, il convient de mentionner la ville

d'Akkerman ; dans celle d'Ekatérinoslav, la ville du même nom, et la gare ferroviaire de Losovaïa ; dans la province du Don, Rostov-sur-le-Don, où près de 150 000 ouvriers passent chaque année. Dans le Caucase du Nord, les villes d'Ekatérinodar et de Novorossiisk, la gare de Tikhoretskaïa, etc. Dans la province de Samara, le bourg de Pokrovskoïé (en face de Saratov), le village de Balakovo, etc. Dans la province de Saratov, les villes de Khvalynsk et de Volsk. Dans la province de Simbirsk, la ville de Syzran. Dans les régions périphériques, la combinaison « agriculture-activités auxiliaires », c'est-à-dire la combinaison du travail salarié agricole et non agricole a donc pris, à cause du capitalisme, une forme nouvelle. Cette combinaison ne peut se pratiquer sur une large échelle qu'au dernier stade, au stade supérieur du capitalisme, à l'époque de la grande industrie mécanique, qui réduit le rôle de l'art, du « métier », facilite le passage d'un travail à un autre et nivelle les formes d'embauche *.

En effet, les formes d'embauche que nous trouvons dans cette région sont extrêmement originales et tout à fait caractéristiques d'une agriculture capitaliste. Toutes les formes semi-patriarcales et semi-serviles du travail salarié qui sont si fréquentes dans la zone centrale des Terres Noires disparaissent ici. Il ne reste que des rapports d'employeurs à employés, des transactions d'achat et de vente de la force de travail. Comme toujours lorsque les rapports capitalistes sont développés, c'est le travail salarié à la journée ou à la semaine qui a la préférence des ouvriers car il leur permet de fixer les salaires d'une façon qui correspond mieux à la demande en main-d'œuvre. « Autour de chaque marché, jusqu'à environ 40 verstes à la ronde, les prix sont fixés avec une précision mathématique et il est très difficile aux entrepreneurs de les faire baisser, car un paysan

* M. Chakhovskoï indique aussi une autre forme de combinaison du travail agricole et non agricole. Des milliers de trains de bois chacun avec 15 à 20 ouvriers (flotteurs), pour la plupart des Biélorusses ou Grands-Russes de la province d'Orel, descendent le Dniepr vers les villes situées en aval du fleuve. « Ils touchent pour toute la durée du flottage un salaire vraiment dérisoire », surtout dans l'espoir de pouvoir se louer pour la moisson et le battage. Espoir qui ne se réalise qu'aux bonnes années.

venu d'ailleurs préfère attendre au marché ou poursuivre sa route plutôt que d'accepter un salaire moins élevé » (Chakhovskoï, 104). Les prix du travail connaissent de fortes oscillations qui provoquent naturellement de multiples violations de contrats. Les entrepreneurs prétendent généralement que ces violations sont unilatérales, mais il n'en est rien : « il y a entente de part et d'autre » ; les ouvriers se concertent pour demander plus, les entrepreneurs pour donner moins (*ibid.*, page 107) *. L' « impitoyable argent comptant » domine ouvertement les rapports entre classes. Pour s'en rendre compte, il suffit de citer le fait suivant : « Les entrepreneurs expérimentés » savent que les ouvriers « ne cèdent » que lorsqu'ils ont épuisé leurs provisions de bouche. « C'est ainsi, qu'on a pu entendre un patron raconter que lorsqu'il venait au marché pour embaucher du personnel..., il commençait par passer entre les rangs des ouvriers et par tâter leurs sacs avec sa canne (sic) : quand il y avait du pain, il ne leur adressait même pas la parole. Il quittait le marché, « il ne revenait que lorsque les sacs étaient vides » (d'après le *Selski Vestnik*, 1890, n° 15, *ibid.*, 107-108).

Comme dans tout régime capitaliste développé, l'oppression du petit capital est particulièrement dure pour les ouvriers. Par intérêt commercial **, un gros entrepreneur renonce aux petites vexations qui lui rapportent peu de bénéfices et qui, en revanche, peuvent lui porter de gros préjudices en cas de conflit. C'est pourquoi les gros patrons (ceux qui embauchent de 300 à 800 ouvriers) s'efforcent de ne pas renvoyer leurs ouvriers au bout d'une semaine et fixent eux-mêmes les prix conformément à la demande en travail. Il y en a même qui adoptent le système suivant :

* Au temps de moissons, quand la récolte est bonne, c'est l'ouvrier qui triomphe, et il n'est pas facile de le fléchir. On lui fait un prix, il tourne le dos. Il ne sait qu'une chose : donne ce que je demande, et ça ira. Et ce n'est point parce qu'on manque de bras ; c'est parce que, comme disent les ouvriers, « c'est notre jour » (Communication d'un secrétaire de canton, Chakhovskoï, 125).

« Si le blé vient mal et que le prix de la main-d'œuvre tombe, l'entrepreneur-koulak en profite pour renvoyer l'ouvrier avant terme, et celui-ci perd son temps à la recherche d'un autre travail dans la même localité, ou en déplacements », tel est l'aveu que fait, dans sa correspondance, un seigneur terrien (*ibid.*, 132).

** Cf. Fr. Engels. *Zur Wohnungsfrage*. Vorwort[89]

quand on observe une hausse des prix du travail dans les environs, les salaires de leurs ouvriers sont augmentés. Grâce à ces augmentations, ils obtiennent un travail de meilleure qualité et ils évitent les conflits, ce qui, comme le confirment tous les témoignages, compense largement la dépense supplémentaire (*ibid.* 130-132; 104). Pour un petit patron, en revanche, « il n'y a pas de petit profit ». « Les paysans-fermiers et les colons allemands se choisissent leurs ouvriers. Ils les payent 15 à 20% plus cher, mais ils les font travailler au moins deux fois plus » (*ibid.*, 116). Chez ces patrons, les jeunes filles, comme elles le disent elles-mêmes, « ne font pas la différence entre le jour et la nuit ». Quand un colon embauche des faucheurs, il charge ses fils d'accélérer la cadence du travail en les plaçant *à tour de rôle* au dernier rang de la file. Grâce à ce système, les fils du patron peuvent se relayer trois fois par jour et arrivent frais et dispos pour presser les ouvriers. « C'est pourquoi il est facile de reconnaître à leur mine exténuée les ouvriers qui ont travaillé chez des colons allemands. En général d'ailleurs, ces derniers et les fermiers évitent d'embaucher les ouvriers qui ont déjà travaillé dans les grands domaines. « *Vous ne tiendrez pas chez nous* », leur disent-ils franchement » (*ibid.*) *.

Du fait qu'elle provoque d'énormes concentrations d'ouvriers, qu'elle transforme les modes de production, qu'elle arrache tous les oripeaux traditionnels et partiarcaux qui masquaient les rapports entre classes, la grande industrie mécanique attire, immanquablement, l'attention de la société sur ces rapports et suscite inévitablement des tentatives visant à établir un contrôle et une réglementation sociale. L'inspection des fabriques est une manifestation particulièrement spectaculaire de ce phénomène que

* On retrouve les mêmes caractéristiques chez les « Cosaques » de la région du Kouban: « Pour abaisser le prix de la main-d'œuvre, tous les moyens sont bons au Cosaque, agissant soit isolément, soit par communes entières (*sic*: c'est dommage que nous n'ayons pas de renseignements plus détaillés sur cette fonction nouvelle de la « communauté »!): « ils lésinent sur la nourriture, ils intensifient le travail, ils fraudent sur la paye, ils retiennent les passeports des ouvriers, ils obligent les entrepreneurs, par arrêté de la commune, à ne pas embaucher d'ouvriers au-dessus d'un certain prix, sous peine d'amende, etc. » (« Les ouvriers du Kouban venant d'autres provinces », par A. Béloborodov. *Séverny Vestnik*, 1896, février, p. 5).

l'on commence maintenant à observer dans l'agriculture capitaliste russe, précisément dans la région où cette agriculture est le plus développée. Dans la province de Kherson, la question de la situation sanitaire des ouvriers a été posée dès 1875, au IIe congrès des médecins de zemstvos de cette province, puis remise sur le tapis en 1888. En 1889, un programme d'étude de cette situation a été mis au point. Si incomplète qu'elle ait été, l'enquête sanitaire de 1889-1890 a soulevé un coin du voile qui dissimulait les conditions de travail existant au fond des campagnes. C'est ainsi, par exemple, qu'elle a établi les faits suivants : dans la majorité des cas, il n'existe pas de logement pour les ouvriers ; quand il y a des casernes, elles sont absolument antihygiéniques, et « il n'est pas rare » de rencontrer des *huttes de terre* : les bergers, par exemple, y vivent et ils ont à souffrir de l'humidité, du manque d'air et de place, du froid et de l'obscurité. La nourriture des ouvriers est très souvent insuffisante. La journée de travail dure de 12 heures et demie à 15 heures, c'est-à-dire beaucoup plus longtemps que dans la grande industrie (11 à 12 heures). Les interruptions de travail sont « exceptionnelles » même pendant les plus fortes chaleurs, et les maladies cérébrales sont fréquentes. L'emploi des machines provoque la division des professions et les maladies professionnelles. Pour faire fonctionner une batteuse, par exemple, il faut des ouvriers qui jettent les gerbes dans le cylindre (travail extrêmement dangereux et difficile, car le cylindre rejette une poussière très épaisse), des ouvriers qui font passer les gerbes et dont la tâche est si pénible qu'ils doivent être relevés toutes les 1 ou 2 heures, des femmes qui ramassent la balle que des enfants mettent immédiatement de côté, et de 3 à 5 ouvriers qui édifient les meules. Il est probable qu'il y a plus de 200 000 batteurs dans la province (Téziakov, 94) *. A propos des conditions sanitaires du travail agricole, M. Téziakov tire les conclusions suivantes : « Les anciens estimaient que le travail des champs était « la plus agréable et la plus saine des occupations ». Mais aujourd'hui, l'esprit capitaliste domine l'agriculture et une telle opi-

* Notons à ce propos que l'opération du battage est exécutée le plus souvent par des ouvriers salariés libres. On peut juger par là du nombre probable des batteurs dans la Russie tout entière!

nion n'est guère défendable. Bien loin de s'être améliorées, depuis que les machines ont fait irruption dans l'économie rurale, les conditions sanitaires du travail agricole ont empiré. Les machines ont introduit dans l'économie rurale les maladies professionnelles et une masse de lésions traumatiques sérieuses. » (94)

Les enquêtes sanitaires ont eu le résultat suivant : après la famine et l'épidémie de choléra, des tentatives ont été faites pour mettre sur pied des centres médicaux et de ravitaillement, chargées d'enregistrer les ouvriers, d'organiser la surveillance médicale, et préparer des repas bon marché. Si peu étendue que soit cette organisation, si modestes que soient les résultats auxquels elle est parvenue, si précaire que soit son existence * elle n'en constitue pas moins un fait historique extrêmement important qui montre bien quelles sont les tendances du capitalisme dans l'agriculture. A partir des données recueillies par des médecins, il fut proposé au congrès des médecins de la province de Kherson de reconnaître l'importance des centres médicaux et de ravitaillement, la nécessité d'améliorer leurs conditions sanitaires, de leur donner des attributions plus larges et d'en faire des sortes de bourses du travail où les ouvriers pourraient s'informer des prix de la main-d'œuvre et de leurs fluctuations, d'étendre le contrôle sanitaire à toutes les exploitations plus ou moins importantes qui emploient de nombreux ouvriers, « comme cela se pratique pour les entreprises industrielles » (p. 155), de publier des règlements sur l'emploi des machines agricoles et l'enregistrement des accidents, de poser la question du droit des ouvriers à l'assurance et celles de la réduction des prix et de l'amélioration de transports à vapeur. Le V^e^ congrès des médecins de Russie a décidé d'appeler l'attention des zemstvos intéressés sur l'œuvre réalisée par le zemstvo de Kherson pour l'organisation de la surveillance médicale et sanitaire.

---

* Sur les 6 zemstvos de districts de la province de Kherson dont M. Téziakov signale les réponses quant à l'organisation d'un contrôle sanitaire des ouvriers, il y en a quatre qui se sont prononcés contre ce contrôle. Les propriétaires reprochent à la direction du zemstvo provincial « de vouloir encourager la paresse des ouvriers », etc.

Pour conclure, revenons encore une fois aux économistes populistes. Nous savons déjà qu'ils idéalisent les prestations de travail et refusent d'admettre que, comparativement à ces prestations, le capitalisme représente un progrès. Ajoutons à cela que tout en ayant de la sympathie pour les «gagne-pain» quand ils sont *exercés sur place*, ils considèrent l'«exode» des ouvriers comme un phénomène négatif. Voici par exemple comment cette opinion courante parmi eux est exprimée par M. N.-on: « Les paysans... partent chercher du travail... On peut se demander si économiquement cet exode est profitable, non pas pour chaque paysan pris individuellement mais pour l'ensemble de la paysannerie, considérée sous l'angle de l'économie nationale... Nous nous proposons de montrer que du point de vue économique, il est désavantageux d'émigrer tous les ans Dieu sait où, pour tout l'été, alors que sur place, il semble que les occupations ne doivent pas manquer... » (23-24).

Contrairement à la théorie populiste, nous affirmons, quant à nous, que les migrations procurent non seulement des avantages «purement économiques» aux ouvriers pris individuellement, mais que, dans l'ensemble, elles doivent être considérées comme un phénomène progressiste ; nous affirmons que l'opinion publique ne doit pas chercher à obtenir le remplacement des «petits métiers exercés en dehors du lieu de résidence par des occupations trouvées sur place» mais qu'elle doit au contraire lutter pour la suppression de toutes les entraves qui font obstacle à l'exode, pour que cet exode soit facilité, pour une diminution des prix des transports et l'amélioration des conditions de transports des ouvriers. Nous fondons notre prise de position sur les arguments suivants:

1) Les migrations procurent des avantages « purement économiques » aux ouvriers, parce qu'ils se rendent dans des lieux où les salaires sont plus élevés et où ils peuvent vendre leur force de travail à meilleur prix. Si simple que soit cette considération, elle est trop souvent oubliée par les gens qui aiment juger les choses d'un point de vue supérieur, qu'ils nous présentent comme un point de vue « économico-national ».

2) Les « migrations » provoquent la destruction des formes serviles du salariat et les prestations de travail.

Rappelons, par exemple, qu'autrefois, quand l'exode était peu développé, les propriétaires fonciers (et les autres patrons) du Sud avaient volontiers recours au procédé suivant pour embaucher du personnel: ils envoyaient dans les provinces du Nord leurs intendants qui engageaient (par l'intermédiaire des autorités rurales) des paysans ayant des arriérés d'impôts, à des conditions très désavantageuses pour ces derniers *. Les patrons avaient donc une entière liberté de concurrence alors que les ouvriers n'en avaient aucune. Nous savons que les paysans sont prêts à aller travailler jusque dans les mines pour fuir les prestations de travail et la servitude.

Il n'est donc pas étonnant que sur le problème des «migrations», nos agrariens défendent une position semblable à celle des populistes. Prenez M. Korolenko par exemple. Après avoir cité dans son livre l'opinion de toute une série de gros propriétaires fonciers hostiles à l'exode, il cite une masse d'«arguments» contre les «petites industries exercées en dehors du lieu de résidence». Selon lui, ces occupations seraient génératrices de «débauche», de «violence», d'«ivrognerie», de «manque de conscience», elles traduiraient une «tendance à s'affranchir de la famille et de la surveillance des parents», un «désir de distractions et de vie plus facile». Et finalement, il nous donne cet argument particulièrement intéressant: «Si, comme dit le proverbe, pierre qui roule n'amasse pas mousse, un paysan qui reste sur place acquerra nécessairement du bien, auquel il s'attachera» (l.c., page 84). Ce proverbe est cité à bon escient: il montre admirablement quels effets provoque le fait d'être attaché à la terre. Nous avons vu que dans certaines provinces, les départs étaient «trop» massifs et qu'ils étaient compensés par l'arrivée d'ouvriers venus d'autres provinces; ce fait mécontente particulièrement M. Korolenko. Il note que ce phénomène s'observe, par exemple, dans la province de Voronèje et il nous en indique une des causes, à savoir que dans cette province,

* Chakhovskoï, l.c., 98 et suiv. L'auteur indique même le taux des «rémunérations» versées aux secrétaires et aux syndics pour le recrutement avantageux des paysans.—Téziakov, l.c., 65. Trirogov: *La communauté et les impôts*; article: «La servitude dans l'économie nationale».

il y a un grand nombre de paysans qui ont reçu un lot en donation. « Il est évident que la situation matérielle de ces paysans est relativement inférieure et que leur patrimoine est trop insignifiant pour qu'ils craignent de le perdre. Il leur arrive donc très souvent de ne pas tenir leurs engagements et, d'une façon générale, ils s'en vont d'un cœur léger vers d'autres provinces, même quand ils ont la possibilité de trouver dans leur localité un gagne-pain suffisant ». « Ces paysans, peu attachés (sic) à leur lot de terre insuffisant n'ont parfois même pas de matériel. Aussi leur est-il extrêmement facile d'abandonner leur maison et de partir chercher fortune loin de leur village, sans se soucier des gagne-pain qu'ils pourraient trouver sur place, ni même parfois de remplir les engagements qu'ils ont pris, car ils ne possèdent rien que l'on puisse saisir » (*ibid.*).

« Peu attachés » ! Voilà le vrai mot.

Ce mot devrait faire réfléchir ceux qui dissertent sur le désavantage des « migrations » et sur la supériorité des occupations trouvées « sous la main » *.

3) Les « migrations » permettent à la population de devenir mobile. Elles sont l'un des principaux facteurs qui empêchent les paysans «d'amasser mousse», cette mousse qui s'est accumulée sur eux au cours de l'histoire et qui n'est que trop épaisse. Tant que la population n'est pas mobile, aucun progrès n'est possible et il serait naïf de croire qu'une école rurale puisse donner aux gens ce que leur donne la connaissance directe des rapports et des régimes divers qu'ils acquièrent dans le Sud et le Nord, dans l'agriculture et dans l'industrie, dans la capitale et dans les trous perdus.

* Voici encore un exemple de l'influence pernicieuse des préjugés populistes. M. Téziakov, dont nous avons souvent cité l'excellent ouvrage, note qu'un grand nombre d'ouvriers quittent la province de Kherson pour celle de Tauride, bien que les bras manquent dans la première. Il trouve « ce phénomène plus qu'étrange » : « Les propriétaires en souffrent, les ouvriers en souffrent, car ils abandonnent un travail sur place et risquent de n'en pas trouver en Tauride » (33). Au contraire, c'est la phrase de M. Téziakov qui nous paraît « plus qu'étrange ». Est-il admissible de croire que les ouvriers ne voient pas leur intérêt ? N'ont-ils pas le droit de chercher des conditions de travail plus avantageuses ? (En Tauride les ouvriers agricoles sont mieux payés que dans la province de Kherson.) Ou bien le moujik serait-il vraiment *obligé* de vivre et de travailler là où il est immatriculé et « muni d'un lot de terre » ?

CHAPITRE IV

LE PROGRÈS DE L'AGRICULTURE COMMERCIALE

Maintenant que nous avons examiné la structure économique intérieure de l'exploitation paysanne et du domaine seigneurial, passons aux modifications survenues dans la production agricole : ces modifications traduisent-elles le progrès du capitalisme et du marché intérieur ?

I. DONNÉES GÉNÉRALES SUR LA PRODUCTION AGRICOLE EN RUSSIE APRÈS L'ABOLITION DU SERVAGE ET SUR LES FORMES D'AGRICULTURE COMMERCIALE

Considérons d'abord les statistiques d'ensemble sur la production des céréales en Russie d'Europe. Les fortes variations des récoltes rendent complètement inutilisables les données relatives à telle ou telle période ou telle ou telle année *. Il faut envisager différentes périodes et les données pour toute une série d'années. Nous disposons des chiffres suivants : pour la période des années 60 les chiffres de 1864-1866 (*Recueil de la statistique militaire*, IV, St-Pb, 1871, comptes rendus des gouverneurs). Pour les années 70, les chiffres du Département de l'Agriculture pour toute la décade (*Revue historico-statistique de l'industrie en Russie*, t. 1, St-Pb, 1883). Enfin, pour les années 1880, les

* Cette raison suffit à elle seule pour fausser le procédé employé par M.N.-on, qui tire les conclusions les plus hardies des chiffres relatifs à huit années d'une décade (1871-1878) !

chiffres des cinq années 1883 à 1887 (*Statistiques de l'Empire de Russie*, IV). Entre 1880 et 1889, la récolte moyenne a été légèrement supérieure à ce qu'elle a été de 1883 à 1887. On peut donc considérer que ces cinq années sont représentatives de l'ensemble de la décennie (v. *L'économie rurale et forestière de la Russie*, ouvrage publié pour l'Exposition de Chicago, pp. 132 et 142). D'autre part, pour déterminer quelle a été l'évolution au cours des années 90, nous prendrons les chiffres portant sur la période qui s'étend de 1885 à 1894. (*Les forces productives*, I, 4.) Enfin, pour ce qui est de l'époque actuelle, nous disposons des chiffres de 1905 (*Annuaire de la Russie*, 1906). La récolte de 1905 a été à peine inférieure à la moyenne des cinq années 1900-1904.

Rapprochons donc toutes ces données *.

50 provinces de la Russie d'Europe [90]

Périodes	Population des deux sexes en millions	millions de tchetverts				Récolte nette par habitant en tchetverts		
		Surface ensemencée	Récolte nette	Surface ensemencée	Récolte nette			
		Toutes céréales plus les pommes de terre		Pommes de terre		Céréales	Pommes de terre	Total
1864-1866	61,4	72,2	152,8	6,9	17,0	2,21	0,27	2,48
1870-1879	69,8	75,6	211,3	8,7	30,4	2,59	0,43	3,02
1883-1887	81,7	80,3	255,2	10,8	36,2	2,68	0,44	3,12
1885-1894	86,3	92,6	265,2	16,5	44,3	2,57	0,50	3,07
(1900-1904)-1905	107,6	103,5	396,5	24,9	93,9	2,81	0,87	3,68

On voit donc que jusqu'aux années 1890, l'époque postérieure à l'abolition du servage se caractérise par un accroissement indubitable de la production des céréales et des pommes de terre. La productivité du travail agricole

* Pour la période de 1883-1887, on a pris la population de 1885; on estime que l'accroissement a été de 1,2%. La différence entre les chiffres des comptes rendus des gouverneurs et ceux du Département de l'agriculture est, comme on le sait, insignifiante. Dans les chiffres de 1905, on a réduit les pouds en tchetverts.

s'élève: premièrement, la récolte nette s'accroît plus rapidement que la superficie ensemencée (à quelques exceptions près). Deuxièmement, il ne faut pas oublier qu'au cours de cette période, la part de la population travaillant dans l'agriculture n'a cessé de diminuer car un grand nombre de gens ont quitté l'agriculture pour aller travailler dans le commerce et l'industrie et de nombreux paysans ont émigré hors des frontières de la Russie d'Europe *. Il est particulièrement intéressant de remarquer que c'est précisément l'agriculture *commerciale* qui est en progrès: la récolte de blé par habitant (déduction faite des semences) augmente et la division du travail social ne cesse de s'accentuer; la population occupée dans le commerce et l'industrie s'accroît; la population rurale se scinde en patrons et en prolétaires. L'agriculture elle-même est de plus en plus spécialisée, si bien que la quantité de blé destiné à la vente augmente beaucoup plus rapidement que la totalité du blé produit par le pays. Dans l'ensemble de la production agricole, la pomme de terre occupe une place toujours plus importante, ce qui montre bien le caractère capitaliste de ce processus **. D'une part, le fait que cette culture prenne de l'extension signifie que la technique agricole (introduction des plantes à rhizomes) et le traitement industriel des produits agricoles (distillerie et fabrication de l'amidon) sont en progrès; d'autre part, la production des pommes de terre constitue, du point de vue des entre-

* L'opinion de M.N.-on est tout à fait erronée, qui affirme qu'il n'y a « aucune raison de supposer une diminution de leur nombre » (du nombre des individus occupés à la production agricole): « bien au contraire » (*Essais*, 33, note). Voir chap. VIII, paragr. 2.

** La récolte nette de pommes de terre par habitant a augmenté dans toutes les régions de la Russie d'Europe sans exception de 1864-1866 à 1870-1879. De 1870-1879 à 1883-1887, il y a eu augmentation dans 7 régions sur 11 (baltique, occidentale, industrielle, nord-ouest, nord, sud, steppes, Basse-Volga et Trans-Volga).

Cf. *Renseignements de statistique agricole d'après la documentation provenant des propriétaires*, fasc. VII, St-Pétersbourg, 1897 (éd. du ministère de l'Agriculture) [91]. En 1871, la pomme de terre dans 50 provinces de Russie d'Europe occupait 790 000 déc.; en 1881, 1 375 000; en 1895, 2 154 000, soit une augmentation de 55% en 15 ans. En supposant la récolte de pommes de terre de 1841 égale à 100, nous obtenons les chiffres suivants: en 1861, 120; en 1871, 162; en 1881, 297; en 1895, 530.

preneurs ruraux, une source de plus-value relative (elle permet d'abaisser le coût de la main-d'œuvre et la qualité de l'alimentation du peuple). Les chiffres de la décennie 1885-1894 montrent que la crise de 1891-1892, qui a fait faire un pas de géant à l'expropriation de la paysannerie, a entraîné une baisse considérable de la production du blé et une baisse générale du rendement de toutes les céréales; mais l'éviction des céréales par la pomme de terre a été si intense que, malgré des récoltes moins abondantes, la production des pommes de terre par habitant a augmenté. Au cours des cinq dernières années (1900-1904) on a pu également observer un progrès de la production agricole et de la productivité du travail agricole, ainsi qu'une aggravation de la situation de la classe ouvrière (accentuation du rôle de la pomme de terre).

Nous avons déjà noté que le progrès de l'agriculture commerciale se manifestait par une spécialisation de l'agriculture. Etant donné qu'ils ne tiennent pas compte des particularités spécifiques des diverses régions, les chiffres d'ensemble sur la production de toutes les céréales ne peuvent nous fournir que des indications très générales sur ce processus (et encore pas toujours). Or, l'un des traits les plus caractéristiques de l'agriculture postérieure à l'abolition du servage réside précisément dans la différenciation des régions agricoles. Ainsi, la *Revue historico-statistique de l'industrie en Russie* (t. I, Saint-Pétersbourg 1883), que nous avons déjà citée, distingue les régions suivantes: la région où l'on cultive le lin, la « région où l'élevage prédomine » et notamment celle « où l'industrie laitière a atteint un haut niveau de développement », la région où prédomine la culture des céréales et, en particulier, les districts où l'on pratique l'assolement triennal et ceux où l'on pratique un système d'assolement multiple avec herbages (dans cette catégorie entre une partie de la zone des steppes « produisant les blés dits « rouges » qui sont les plus précieux et que l'on destine avant tout à l'exportation »), les régions betteravières et la région où l'on cultive la pomme de terre pour la distillation. « Ces régions économiques sont apparues sur le territoire de la Russie d'Europe à une époque relativement récente et elles continuent à se développer et à se différencier d'année en année »

(l.c., p. 15) *. Il nous faut maintenant étudier ce processus de spécialisation de l'agriculture. Nous devons examiner si ce progrès de l'agriculture commerciale s'observe dans toutes ses branches, s'il y a formation d'une économie rurale capitaliste, si les caractéristiques du capitalisme agraire sont celles que nous avons indiquées quand nous avons analysé les données d'ensemble sur les exploitations paysannes et les grands domaines. Il va de soi que pour ce faire, il suffit d'indiquer quels sont les traits spécifiques des principales régions d'agriculture commerciale.

Mais avant d'analyser les données concernant chacune de ces régions, une remarque s'impose: nous savons que les économistes populistes s'efforcent par tous les moyens d'esquiver le fait que c'est précisément le progrès de l'agriculture *commerciale* qui constitue le trait spécifique de l'agriculture postérieure à l'abolition du servage. Il est donc tout naturel qu'ils refusent d'admettre que la chute des cours des céréales favorise la spécialisation de l'agriculture et l'entrée des produits agricoles dans la sphère de l'échange. Prenons, par exemple, le livre bien connu, *l'Influence des récoltes et des prix de blé*. Ses auteurs partent de cette prémisse que dans une économie naturelle, le prix du blé ne joue aucun rôle. Ils répètent cette « vérité » à l'infini. L'un d'eux, M. Kabloukov, remarque cependant que dans *le cadre général de l'économie marchande*, cette prémisse, au fond, est inexacte. « Certes, écrit-il, il est possible que la production des céréales destinées au marché revienne moins cher que celle des céréales produites par le consommateur dans sa propre exploitation. Dans ce cas, il se pourrait que ce dernier ait intérêt à abandonner la culture du blé et à se consacrer à d'autres cultures » (ou à d'autres occupations, ajouterons-nous). « On voit donc que pour ce consommateur, les cours du blé acquièrent de l'importance dès qu'ils cessent de coïncider avec *ses* propres frais de production » (I, 98, note, souligné par l'auteur). « Mais,

*Cf. aussi *l'Economie rurale et forestière de la Russie*, pp. 84-88; l'auteur y ajoute encore la région des tabacs. Les cartes dressées par MM. D. Sémionov et A. Fortounatov distinguent les régions d'après la prédominance des plantes dans les champs: par exemple, région seigle-avoine-lin (provinces de Pskov et de Iaroslavl); région seigle-avoine-pommes de terre (provinces de Grodno et de Moscou), etc.

décrète notre auteur, nous ne pouvons pas tenir compte de ce facteur». Et pourquoi? Pour les raisons suivantes: 1) parce que le passage à d'autres cultures n'est possible que «dans certaines conditions». C'est là un truisme vide de sens (car enfin, toute chose au monde n'est possible que lorsque certaines conditions sont réunies!) qu'utilise M. Kabloukov pour éluder le fait que les conditions qui entraînent la spécialisation agricole et l'abandon de l'agriculture par la population ont précisément été créées et continuent à être créées en Russie dans la période qui a suivi l'abolition du servage... 2) Parce que, «sous notre climat, il est impossible de trouver un produit alimentaire qui ait une valeur nutritive égale à celle des céréales». Argument très original, certes, mais qui n'est rien d'autre qu'un faux-fuyant, permettant d'éviter ce problème qui se pose. Que vient faire ici la valeur nutritive des autres produits? Ce dont il s'agit, en effet, c'est de la vente des autres produits et de l'achat du blé à bon marché... 3) Enfin, parce que «les exploitations qui produisent du blé pour la consommation ont toujours une raison d'être». Autrement dit, parce que M. Kabloukov «et ses camarades» considèrent l'économie naturelle comme une économie «rationnelle». Argument irrésistible, comme on le voit...

II. LA RÉGION DE LA CULTURE COMMERCIALE DES CÉRÉALES

Elle comprend les confins du Sud et de l'Est de la Russie d'Europe, les steppes de la Nouvelle-Russie et de la Trans-Volga. Ce qui distingue l'agriculture de cette région c'est d'une part son caractère extensif et d'autre part le fait qu'elle produit une énorme quantité de blé pour la vente. Prenons les provinces de Kherson, de Bessarabie, de Tauride, du Don, d'Ekatérinoslav, de Saratov, de Samara et d'Orenbourg. Ces 8 provinces, qui groupent une population de 13 877 000 habitants ont récolté entre 1883 et 1887, 41,3 millions de tchetverts de céréales (avoine non comprise), soit plus du quart de la récolte nette des 50 provinces de la Russie d'Europe. Dans ces 8 provinces, la principale culture est celle du froment destiné essentiellement á l'expor-

tation *. Le développement de l'agriculture y est plus rapide que dans les autres régions de Russie si bien que la zone centrale des Terres Noires qui autrefois occupait la première place se trouve maintenant reléguée au second rang.

Régions	Récolte nette des céréales par habitant **		
	1864-1866	*1870-1879*	*1883-1887*
Steppes du Sud	2,09	2,14	3,42
Basse-Volga et Trans-Volga	2,12	2,96	3,35
Zone centrale à tchernoziom	3,32	3,88	3,28

On voit donc qu'il y a *déplacement* du centre principal de la production du blé. Alors que dans les années 60 et 70, la zone centrale des Terres Noires arrivait en tête, au cours des années 80 elle a cédé la primauté aux provinces des steppes et de la Basse-Volga et sa production de blé a commencé à *baisser*.

Cet énorme accroissement de la production agricole des régions considérées est dû au fait qu'après l'abolition du servage, les steppes des régions frontières ont été *colonisées* par le centre de la Russie d'Europe depuis longtemps peuplé. L'abondance des terres vacantes a attiré une masse de colons qui ont élargi la superficie des emblavures à un rythme accéléré ***. Si ces colonies n'avaient pas entre-

* A l'exception de la province de Saratov, où le froment représente 14,3% des emblavures, les autres provinces mentionnées le cultivent dans la proportion de 37,6% à 57,8%.

** Les sources ont été indiquées plus haut. Les régions le sont d'après la *Revue historico-statistique*. La région « Basse-Volga et Trans-Volga » a été mal délimitée, car on a joint aux provinces steppiques à grande production de blé celle d'Astrakhan (qui ne se suffit pas à elle-même) et celles de Kazan et de Simbirsk, qu'il vaudrait mieux rapporter à la zone centrale des Terres Noires.

*** Voir l'article de M. V. Mikhaïlovski (*Novoïé Slovo*, juin 1897) sur l'énorme accroissement de la population des provinces frontières et sur l'immigration dans ces provinces entre 1885 et 1897, de centaines de milliers de paysans des provinces centrales. Sur l'extension des emblavures, voir le livre déjà cité de V. Postnikov, les recueils de la statistique des zemstvos sur la province de Samara ; le livre de V. Grigoriev, *Les émigrations des paysans de la province de Riazan*. Pour la province d'Oufa, voir Rémézov, *Essais sur la vie de la Bachkirie sauvage*, description vivante des « colonisateurs » abattant des forêts à bois d'œuvre et transformant les champs « débarrassés » des Bachkirs « sauvages » en « fabriques de froment ». C'est là un

tenu des liaisons économiques étroites d'une part avec la Russie centrale et d'autre part avec les pays européens importateurs de blé, ce développement considérable des cultures *commerciales* n'aurait pas pu avoir lieu. Le développement de l'industrie du centre de la Russie et celui de l'agriculture commerciale des confins sont en effet indissolublement liés et créent réciproquement un marché l'un pour l'autre. Les provinces industrielles recevaient du blé du Sud où elles envoyaient des produits de leurs fabriques, ainsi que de la main-d'œuvre, des artisans (voir chap. V, parag. III, sur l'émigration des petits producteurs vers les provinces frontalières) *, et des moyens de production (bois, matériaux de construction, instruments, etc.). Seule cette division sociale du travail a permis aux colons de se consacrer uniquement à l'agriculture et d'écouler la masse de leur blé sur les marchés intérieurs et surtout extérieurs. Si le développement économique de cette contrée a été aussi rapide, c'est donc uniquement grâce aux liaisons étroites qu'elle entretenait avec le marché intérieur et extérieur. Et ce développement a été précisément de type capitaliste, car au moment même où l'agriculture commerciale était en train de progresser, on pouvait observer un processus non moins rapide: la population abandonnait l'agriculture pour l'industrie, les villes s'agrandissaient et il se formait de nouveaux centres de grande industrie (cf., plus loin, chapitres VII et VIII) **.

Quant à la question de savoir si dans cette région les progrès de l'agriculture commerciale sont liés au progrès technique de l'agriculture et à la formation de rapports capitalistes, nous en avons déjà parlé. Au deuxième chapi-

morceau de politique coloniale qui ne le cède en rien à n'importe quels exploits des Allemands, quelque part en Afrique.

* Voir le présent tome, pp. 355-356. (*N.R.*)

** Cf. Marx, *Das Kapital*, t. III, 2, p. 289; un des indices essentiels de la colonie capitaliste est l'abondance des terres vacantes, facilement accessibles aux colons (la traduction russe de ce passage, p. 623, est tout à fait inexacte) [92]. Voir de même t. III, 2, 210, trad. russe, p. 553: l'énorme excédent de blé des colonies agricoles vient de ce que toute leur population s'occupe d'abord « presque exclusivement d'agriculture, en particulier de la production massive », qu'elle échange contre des produits industriels. « Par le marché mondial [les colonies modernes] obtiennent des produits finis qu'il leur faudrait, dans d'autres conditions, fabriquer elles-mêmes» [93].

tre, nous avons vu que les paysans de ces contrées possédaient des emblavures extrêmement étendues et que les rapports capitalistes se manifestaient avec vigueur à l'intérieur même de la communauté rurale. D'autre part, nous avons établi au chapitre précédent que c'était précisément dans ces provinces que l'emploi des machines s'était répandu avec le plus de rapidité, que les fermes capitalistes des confins de la Russie attiraient des centaines de milliers, des millions d'ouvriers salariés et qu'elles donnaient naissance à des exploitations aux dimensions jusqu'alors inconnues dans l'agriculture, avec large coopération des ouvriers salariés, etc. Il ne nous reste plus qu'à fournir quelques données supplémentaires qui nous permettront de compléter ce tableau.

Les domaines privés dans les steppes des régions frontières se caractérisent non seulement par leurs dimensions, parfois très étendues, mais également par l'importance de leur exploitation. Nous avons déjà mentionné que dans la province de Samara, il existe des emblavures de 8 000, 10 000, 15 000 déciatines. Dans la province de Tauride, Falz-Fein possède 200 000 déciatines, Mordvinov 80 000, deux autres personnes 60 000 chacune «et une multitude de propriétaires détiennent de 10 000 à 25 000 déciatines» (Chakhovskoï, p. 42). Le fait suivant donnera une idée de l'étendue de ces exploitations: en 1893, Falz-Fein a utilisé 1 100 machines (dont 1 000 appartenant à des paysans) pour la fenaison. Sur les 3 300 000 déciatines d'emblavures qui existaient en 1893 dans la province de Kherson, 1 300 000 appartenaient à des propriétaires privés. Dans cinq districts de cette province (le district d'Odessa non compris), on comptait 1 237 exploitations moyennes (de 250 à 1 000 déciatines), 405 exploitations importantes (de 1 000 à 2 500 déciatines) et 226 exploitations de plus de 2 500 déciatines. Des renseignements datant de 1890 et portant sur 526 exploitations nous indiquent qu'elles employaient 35 514 ouvriers, soit en moyenne 67 ouvriers chacune (sur ces 67 ouvriers, il y en avait de 16 à 30 qui étaient embauchés à l'année). En 1893, 100 exploitations plus ou moins étendues du district d'Elisavetgrad occupaient 11 197 ouvriers (112 en moyenne par exploitation !) dont 17,4 % étaient employés à l'année, 39,5 % l'étaient

à temps et 43,1 % étaient des journaliers *. Voici des chiffres sur la répartition de la surface ensemencée entre *toutes* les exploitations agricoles du district, domaines privés ou terres paysannes **:

			Surface ensemencée (chiffre approximatif) en milliers de déciatines		
Exploitations n'ayant pas labouré	15 228		—		
» ayant ensemencé jusqu'à 5 déc.	26 963		74,6		
Exploitations ayant ensemencé de 5 à 10 déc.	19 194		144		
Exploitations ayant ensemencé de 10 à 25 déc.	10 234		157		
Exploitations ayant ensemencé de 25 à 100 déc.	2 005		91		
Exploitations ayant ensemencé de 100 à 1 000 déc.	372	2 387	110	215	
Exploitations ayant ensemencé plus de 1 000 déc.	10		14		
Total pour le district	74 006		590,6		

On voit donc qu'un peu plus de 3 % des propriétaires (4 % si on ne compte que ceux qui ont semé) détiennent plus d'un tiers des emblavures et que pour cultiver ces terres et rentrer les récoltes, il est nécessaire d'employer une masse d'ouvriers à temps et à la journée.

Voici enfin des données sur le district de Novoouzensk, province de Samara. Au chapitre II, nous ne nous étions occupés que des paysans russes qui gèrent leur exploitation dans le cadre de la communauté ; nous leur adjoignons maintenant les colons allemands et les « fermiers » (ce sont les paysans exploitant une ferme « khoutor », c'est-à-dire une terre d'un seul tenant). Nous n'avons malheureusement pas de renseignements sur les domaines privés ***.

---

* Téziakov, *l.c.*

** *Matériaux pour l'estimation des terres de la province de Kherson*, t. II, Kherson 1886. Le nombre de déciatines de terre ensemencée a été établi dans chaque groupe en multipliant l'emblavure moyenne par le nombre d'exploitations. Le nombre des groupes a été réduit.

*** Recueil sur le district de Novoouzensk. La terre affermée est prise dans sa totalité, qu'elle provienne de l'Etat, des propriétaires

District de Novoouzensk prov. de Samara	Nombre de foyers	Terre (en déciatines)		Surface ensemencée	Têtes de bétail (total, en unité de gros bétail)	Instruments perfectionnés	Ouvriers loués	En moyenne par foyer			
		achetée	prise en location					Terre (en déciatines) achetée	Terre (en déciatines) prise en location	Surface ensemencée	Têtes de bétail (total, en unité de gros bétail)
Total dans le district	51 348	130 422	751 873	816 133	343 260	13 778	8 278	2.5	14.6	15.9	6.7
Exploitations ayant 10 bêtes de travail et plus	3 958	117 621	580 158	327 527	151 744	10 598	6 055	29	146	82	38
Dont : fermiers russes possédant 20 bêtes de travail et plus	218	57 083	253 669	59 137	39 520	1 013	1 379	261	1 163	271	181

Visiblement, ces chiffres se passent de commentaires. Nous avions déjà vu que cette région constituait la zone typique du capitalisme agraire de Russie. Et quand nous disons typique, il va de soi que ce n'est pas du point de vue de l'agriculture, mais du point de vue économique et social. Ces colonies où le développement a été le plus libre nous montrent quels sont les rapports qui pourraient et qui devraient s'établir dans le reste de la Russie, s'il n'y avait pas de multiples survivances du servage qui retardent l'instauration du capitalisme. Quant aux formes que prend le capitalisme agraire, nous allons voir qu'elles sont d'une extrême variété.

---

privés ou des lots concédés. Voici la liste des instruments perfectionnés appartenant aux fermiers russes : charrues métalliques, 609 ; batteuses à vapeur, 16 ; batteuses hippomobiles, 89 ; faucheuses, 110 ; râteaux attelés, 64 ; tararas, 61 ; moissonneuses, 64. Les journaliers ne sont pas compris dans le nombre des ouvriers embauchés.

III. LA RÉGION D'ÉLEVAGE COMMERCIAL. DONNÉES GÉNÉRALES SUR LE DÉVELOPPEMENT DE L'INDUSTRIE LAITIÈRE

Passons maintenant à une autre zone extrêmement importante du capitalisme agraire, à savoir, à la région où ce sont non pas les céréales mais les produits de l'élevage qui dominent. Cette zone comprend, en plus des provinces baltes et occidentales, le Nord, la région industrielle et des parties de certaines provinces centrales (Riazan, Orel, Toula, Nijni-Novgorod). Dans cette région, l'élevage est orienté vers l'industrie laitière, et l'agriculture cherche avant tout à obtenir la plus grande quantité possible de produits laitiers susceptibles d'être écoulés sur le marché au meilleur prix *. « Alors qu'autrefois, on pratiquait l'élevage pour avoir du fumier, aujourd'hui on le pratique pour avoir des produits laitiers. Au cours des dix dernières années, cette transformation qui s'opère sous nos yeux a été particulièrement évidente. » (Ouvrage cité dans la note précédente, *ibid.*) Sous ce rapport, il est très difficile de donner des statistiques pouvant caractériser les différentes régions de Russie car ce qui importe ici, ce n'est pas le nombre absolu des bêtes à cornes, mais la quantité de bétail qui donne du lait et la qualité de ce bétail. En Russie, c'est dans les steppes de la périphérie que le chiffre total du bétail pour cent habitants est le plus élevé et c'est dans la zone sans tchernoziom qu'il l'est le moins (*L'économie rurale et forestière*, page 274) ; d'autre part, on constate qu'avec le temps, ce chiffre tend à *baisser*. (*Les forces productives*, t. III, page 6, cf. *La Revue historico-statistique*,

* Dans les autres régions de la Russie, l'élevage poursuit un autre but. Ainsi, dans l'extrême-Sud et le Sud-Est, s'est établie la forme la plus extensive d'élevage, à savoir l'élevage pour la viande de boucherie. Plus au nord, le bétail à cornes est élevé comme force de travail. Enfin, dans la zone centrale du tchernoziom, il devient « une machine à fabriquer du fumier-engrais ». V. Kovalevski et I. Lévitski : *Essais statistiques de l'industrie laitière dans les zones septentrionale et centrale de la Russie d'Europe* (St-Pb 1879). Les auteurs de cet ouvrage, comme du reste la plupart des spécialistes en économie rurale, s'intéressent fort peu au côté économique et social des choses et ne cherchent guère à le comprendre. Ainsi, il est tout à fait faux de conclure directement que le rendement plus élevé des exploitations « amène le bien-être et la bonne alimentation du peuple » (p. 2).

t. I.) C'est un phénomène qui vient confirmer la thèse de Roscher selon laquelle, c'est dans les régions « d'élevage extensif » qu'il y a le plus de bétail par habitant (W. Roscher, *Nationaloekonomik des Ackerbaues*. 7-te Aufl. Stuttg., 1873, S. 563-564). Mais ce qui nous intéresse, c'est l'élevage intensif et plus précisément l'élevage laitier. C'est pourquoi nous devons nous borner aux calculs *approximatifs* qui ont été établis par les auteurs des *Essais* déjà cités, sans prétendre donner un tableau exact du phénomène.

Groupes de provinces	Population de deux sexes, en milliers (1873)	Vaches laitières, en milliers	Quantité de		Production moyenne par vache, en seaux	Par 100 habitants			Production de fromage, from. blanc et beurre (évaluation approximative de 1879)	Production de fromage en 1890
			lait en milliers de seaux	beurre en milliers de pouds		vaches laitières	lait en seaux	beurre en pouds	en milliers de roubles	
I. Baltique et Ouest (9)	8 127	1 101	34 070	297	31	13,6	420	3,6	?	469
II. Nord (10)	12 227	1 407	50 000	461	35	11,4	409	3,7	3 370,7	563
III. Industrielles (sans tchernoziom) (7)	8 822	662	18 810	154	28	7,5	214	1,7	1 088	295
IV. Centrales (à tchernoziom) (8)	12 387	785	16 140	133	20	6,3	130	1,0	242,7	23
V. Sud à tchernoziom, Sud-Ouest, steppes du Sud et de l'Est (16)	24 087	1 123	20 880	174	18	4,6	86	0,7	—	—
Total pour les 50 provinces de la Russie d'Europe	65 650	5 078	139 900	1 219	27	7,7	213	1,8	4 701,4	1 350

Ces calculs montrent bien quel est le développement de l'industrie laitière dans les différentes régions de la Russie. Nous les reproduisons *in extenso*, en les complétant par quelques chiffres moyens et par des renseignements qui portent sur la fabrication du fromage en 1890 et qui nous ont été fournis par la statistique « des fabriques et des usines ».

Encore qu'il repose sur des données périmées, ce tableau montre clairement qu'il y a formation de régions spécialisées dans l'industrie laitière, que dans ces régions l'agriculture commerciale (vente ou traitement industriel du lait) se développe et que le rendement du bétail laitier ne cesse de croître.

Pour ce qui est des progrès qu'a fait l'industrie laitière avec le temps, seuls les chiffres qui portent sur la fabrication du beurre et du fromage nous permettent d'en juger. Cette fabrication est apparue en Russie à la fin du XVIII[e] siècle (1795). Les fromageries seigneuriales ont commencé à se développer au XIX[e] siècle et elles ont connu une grave crise au cours des années 60 qui marquent le début de l'époque des fromageries appartenant à des paysans ou à des marchands.

On évaluait ainsi le nombre des fromageries des 50 provinces de la Russie d'Europe * :

En 1866,	72	avec 226	ouvriers et une production de	119 000 roubles
En 1879,	108	» 289	» » »	» 225 000 »
En 1890,	265	» 865	» » »	» 1 350 000 »

On voit qu'en 25 ans la production a plus que décuplé; ces données sont très incomplètes et elles ne nous permettent

* Chiffres du *Recueil de la statistique militaire* et de l'*Index* de M. Orlov (1re et 3e éditions). Pour ces sources voir au chapitre VII. Notons seulement que les chiffres cités tendent à sous-estimer la cadence réelle du développement, car en 1879 la notion de « fabrique » était plus étroite qu'en 1866, et en 1890 plus étroite encore qu'en 1879. Dans la 3e édition de l'*Index* on trouve des renseignements sur la date de la fondation de 230 fromageries: 26 seulement ont été ouvertes avant 1870, 68 dans les années 70, 122 dans les années 80 et 14, en 1890. Tout cela indique un développement rapide de la production. Quant à la *Liste des fabriques et des usines*, publiée plus tard (St-Pb 1897), l'incohérence y est complète: la production des fromages n'est signalée que dans 2 ou 3 provinces; pour les autres, aucune mention.

de juger que de la cadence du développement. Voici encore quelques renseignements plus détaillés. Dans la province de Vologda, c'est en 1872, quand la ligne de chemin de fer Iaroslavl-Vologda a été ouverte, que l'industrie laitière a réellement commencé à se perfectionner. « A partir de cette date, les agriculteurs ont commencé à se préoccuper de l'amélioration de leur cheptel, à cultiver des plantes fourragères, à acquérir des instruments perfectionnés... Ils se sont efforcés de donner à l'industrie laitière une base purement commerciale » (*Essais statistiques*, page 20). Dans la province de Iaroslavl, le « terrain avait été préparé » par les « artels fromagers » des années 70, et de nos jours, « l'industrie fromagère poursuit son développement sur la base de l'entreprise privée et ne conserve de l'artel que le nom » (page 25) ; ajoutons pour notre compte que l'*Index des fabriques et des usines* place les « artels fromagers » dans la catégorie des entreprises employant des ouvriers salariés. En se basant sur des renseignements *officiels*, les auteurs de l'*Essai* estiment qu'on produit non pas pour 295 000 roubles mais pour 412 000 roubles de beurre et de fromage (ce calcul est établi d'après les chiffres disséminés dans leur livre). Cette rectification nous donne une production totale de 1 600 000 roubles pour le beurre et le fromage, et 4 701 400, si on ajoute le fromage blanc et le beurre fondu (ces chiffres ne tiennent pas compte des provinces baltes et occidentales).

Pour l'époque suivante, nous citerons la publication du Département de l'Agriculture : *Le travail salarié libre, etc.*, dont nous avons déjà parlé et où il est dit que « le développement de l'industrie laitière a provoqué toute une révolution dans les exploitations » des provinces industrielles. Dans ces provinces, poursuit l'ouvrage, l'« industrie laitière ne cesse de se développer et a eu également une influence indirecte sur l'amélioration de l'agriculture » (258). Dans la province de Tver, « les propriétaires privés aussi bien que les paysans s'efforcent de mieux entretenir leur bétail » et l'élevage procure un revenu de 10 millions de roubles (page 274). Dans la province de Iaroslavl, l'« industrie laitière progresse d'année en année..., les fromageries et les beurreries ont même commencé à prendre un certain caractère industriel... elles vont acheter le lait chez les pro-

priétaires du voisinage et même chez les paysans. On trouve des fromageries qui appartiennent à des groupes de propriétaires» (page 285). «Ce qui, actuellement, caractérise la tendance générale de l'économie privée de nos régions, écrit un correspondant du district de Danilov, province de Iaroslavl, c'est 1) l'abandon de l'assolement triennal au profit de l'assolement quinquennal ou septennal, avec cultures fourragères; 2) le défrichement des landes et 3) l'introduction de l'industrie laitière qui a provoqué une sélection plus stricte et un meilleur entretien du bétail» (page 292). On observe un développement analogue dans la province de Smolensk où, d'après le rapport du gouverneur, on a produit pour 240 000 roubles de beurre et de fromage en 1889 (pour 1890, la statistique donne une production de 136 000 roubles), ainsi que dans les provinces de Kalouga, de Kovno, de Nijni-Novgorod, de Pskov, d'Estonie et de Vologda. Selon la statistique, la production de beurre et de fromage de cette dernière province a été de 35 000 roubles en 1890 — le rapport du gouverneur, lui, nous donne le chiffre de 108 000 roubles — et, en 1894, elle a atteint *500 000 roubles* selon des renseignements locaux qui dénombraient *389 fabriques*. «Ce sont là les chiffres de la statistique. En réalité, le nombre des fabriques est beaucoup plus élevé car, si l'on en croit les enquêtes du zemstvo, le district de Vologda, à lui seul, en compte 224.» Or, il faut savoir que la production du beurre et du fromage est déjà développée dans 3 districts de la province et qu'elle a commencé à pénétrer dans un quatrième *. Cela suffit à montrer à quel point les chiffres que nous avons cités sont inférieurs à la réalité. Quand un spécialiste nous déclare qu'à l'heure actuelle, «le nombre des beurreries et des fromageries s'élève à plusieurs milliers» (*L'économie rurale et fores-*

* *Nédiélia*, 1896, n° 13. L'industrie laitière est si avantageuse que les marchands des villes ont sauté dessus, y apportant entre autres des procédés tels que le paiement en marchandises. Un propriétaire foncier de l'endroit, qui possède une grande fabrique, monte une artel, où «il paye le lait au comptant» pour soustraire les paysans à la servitude vis-à-vis des revendeurs et pour «conquérir de nouveaux marchés». Exemple caractéristique qui fait ressortir le rôle véritable des artels et de la fameuse «organisation de la vente»: «l'émancipation» vis-à-vis du joug du capital commercial *par le* développement du capital industriel.

tière de la Russie, page 299), cette simple estimation nous donne de la réalité une image plus juste que le chiffre, soi-disant précis, de 265 fabriques.

On voit par conséquent que les chiffres ne laissent planer aucun doute sur l'énorme développement que connaît cette forme particulière d'agriculture commerciale. Dans ce domaine également, le progrès du capitalisme a entraîné une transformation des techniques routinières. « Il est probable qu'au cours de ces 25 dernières années aucun pays n'a fait autant que la Russie pour la production du fromage », pouvons-nous lire dans *L'économie rurale et forestière* (page 301). On retrouve une thèse analogue dans l'article de M. Blagine « Les progrès de la technique dans l'industrie laitière » (*Les forces productives*, tome III, pages 38-45). La principale innovation a été la suivante : on a abandonné le procédé « traditionnel » qui consistait à laisser reposer la crème pour la méthode de la séparation de la crème, séparation effectuée au moyen d'appareils centrifugeurs, les écrémeuses *. Grâce à ces appareils, la production a cessé de dépendre de la température extérieure, la quantité de beurre obtenu à partir d'une même quantité de lait a augmenté de 10 %, la qualité du produit s'est améliorée, les frais ont pu être réduits (avec la machine il faut moins de travail, moins de place, de récipients, de glace), et il y a eu concentration de la production. C'est ainsi qu'on a vu apparaître des grandes beurreries paysannes « traitant jusqu'à 500 pouds de lait par jour, ce qui était matériellement impossible... quand on laissait le lait reposer » (*ibid.*). Les instruments de production se modernisent (chaudières fixes, presses à vis, caves perfectionnées), et les producteurs font maintenant appel à la science bactériologique qui leur permet d'obtenir les bacilles lactiques indispensables à la fermentation de la crème dans des cultures sans aucune impureté.

Il est donc clair que dans les deux régions d'agriculture commerciale que nous avons décrites, le progrès technique dû aux exigences du marché affecte en premier lieu les

* Jusqu'en 1882, il n'y avait presque pas d'écrémeuses en Russie. A partir de 1886, elles se sont répandues avec une rapidité telle qu'elles ont définitivement refoulé l'ancien procédé. Après 1890, on a même vu apparaître des écrémeuses-barattes.

opérations qui se prêtent le plus facilement aux transformations et qui sont les plus importantes pour le marché, à savoir: la moisson, le battage, le vannage pour la production commerciale des céréales et le traitement des produits de l'élevage dans les régions d'élevage commercial. Pour ce qui est de l'entretien du bétail, le capital estime que pour l'instant il est plus avantageux de l'abandonner aux petits producteurs: qu'ils soignent donc « leurs » bêtes avec « zèle et application » (ce « zèle » qui attendrit tant Monsieur V. V., voir *Les courants progressistes*, page 73), qu'ils se chargent du travail le plus pénible, le plus dur, de l'entretien de la machine à fournir le lait. Le capital, quant à lui, dispose des procédés les plus perfectionnés et les plus modernes grâce auxquels il peut non seulement écrémer le lait, mais tirer partie de ce « zèle » et enlever le lait aux enfants des paysans pauvres.

IV. SUITE. LE DOMAINE SEIGNEURIAL DANS LA RÉGION CONSIDÉRÉE

Les témoignages d'agronomes et d'agriculteurs que nous avons cités s'accordent à reconnaître que dans les grands domaines, l'industrie laitière entraîne une rationalisation de l'agriculture. Cette conclusion se trouve entièrement confirmée par l'analyse de la statistique des zemstvos sur cette question, qu'a faite M. Raspopine *. Nous demandons aux lecteurs, qui désireraient de plus amples détails, de se reporter à l'article de cet auteur dont nous ne citerons que la conclusion principale: « Il est indiscutable que le nombre des domaines laissés à l'abandon et le caractère intensif des exploitations dépendent de la situation de l'élevage, de la situation de l'industrie laitière, et réciproquement. C'est dans les districts (de la province de Moscou) où l'élevage et l'industrie laitière sont le plus développés que les domaines négligés sont les moins nombreux et que

* Cette question a été *posée* par Raspopine (pour la première fois peut-être dans notre littérature) sur un terrain juste du point de vue théorique. Il note dès le début que « l'accroissement de la productivité de l'élevage », en particulier le développement de l'industrie laitière, suit chez nous la voie *capitaliste* et constitue l'un des principaux indices de la pénétration du capital dans l'agriculture.

le pourcentage des exploitations à culture perfectionnée est le plus élevé. Partout dans la province de Moscou, la superficie des labours est réduite au profit des prairies et des pâturages, partout l'assolement à céréales cède la place aux assolements multiples à plantes fourragères. Désormais, ce n'est plus le blé qui joue le rôle essentiel, ce sont ces plantes fourragères et le bétail laitier... non seulement dans les faire-valoir de la province de Moscou, mais dans toute la région industrielle de Moscou» (l.c.).

Le niveau de développement de la production du beurre et du fromage est particulièrement important car il témoigne d'une transformation complète de l'agriculture qui prend un caractère d'entreprise et rompt avec la routine. Un des produits de l'économie rurale se trouve subordonné au capitalisme et toutes les autres branches de l'économie viennent s'adapter à ce produit. L'entretien du bétail laitier entraîne la culture des plantes fourragères, l'abandon de l'assolement triennal pour les assolements multiples, etc. Les résidus de la fabrication du fromage servent à engraisser le bétail destiné à la vente. Ce n'est donc pas seulement le traitement du lait, mais toute l'économie rurale qui devient une entreprise*. L'influence des fromageries et des beurreries ne se limite pas aux domaines où elles sont installées. Souvent, en effet, le lait est acheté en gros aux paysans et propriétaires terriens des alentours. De ce fait, les petits agriculteurs se trouvent, eux aussi, placés dans la dépendance du capital, surtout depuis que sont organisés les « centres de ramassage du lait » dont on a pu constater le développement dès les années 70 (voir

* Dans son *Enquête sanitaire sur les fabriques et les usines de la province de Smolensk* (Smolensk 1894, fasc. 1, p. 7), le docteur Jbankov dit que « le nombre des ouvriers occupés spécialement dans les fromageries... est très insignifiant... Beaucoup plus grand est celui des ouvriers auxiliaires qui sont nécessaires à la fois pour la fromagerie et pour les autres travaux agricoles; ce sont les bergers, les trayeuses, etc.; dans toutes les fromageries, ils sont 2 fois, 3 fois et même 4 fois plus nombreux que les fromagers spécialistes ». Remarquons à ce propos que d'après l'exposé du docteur Jbankov les conditions de travail sont très antihygiéniques, que la journée de travail est excessivement longue (16 à 17 heures), etc. On voit que, pour cette région d'agriculture commerciale, comme pour les autres, l'idée idyllique traditionnelle qu'on se fait du travail agricole est fausse.

l'*Essai* de MM. Kovalevski et Lévitski). Ces centres sont installés à l'intérieur ou à proximité des grandes villes. Ils traitent d'énormes quantités de lait transporté par chemin de fer ; ils ont la possibilité de procéder sur-le-champ à l'écrémage et de vendre la crème alors qu'elle est encore toute fraîche, tandis que le lait écrémé est acheté par les pauvres. Pour être sûrs d'avoir des produits de qualité, les centres passent parfois des contrats qui obligent les fournisseurs à respecter un certain nombre de règles pour la nourriture de leurs vaches. Il n'est pas difficile de voir le rôle considérable que jouent des entreprises d'une aussi grande envergure : d'une part, elles se rendent maîtresses d'un vaste marché (vente de lait écrémé aux citadins pauvres) ; de l'autre, elles élargissent considérablement le marché des entrepreneurs ruraux. Ces derniers se trouvent puissamment encouragés à développer et à améliorer l'agriculture commerciale. On peut dire, en effet, qu'en leur demandant un produit d'une certaine qualité et en refoulant du marché (ou en livrant aux usuriers) les petits producteurs qui restent en dessous du niveau « normal », la grande industrie stimule leur énergie. On sait d'autre part que maintenant on distingue diverses catégories de lait (suivant la teneur en matières grasses par exemple) et que les tarifs ne sont pas les mêmes d'une catégorie à l'autre. Ces catégories, à la mise au point desquelles les techniciens travaillent avec zèle (ils ont inventé toutes sortes de « lactodensimètres ») et qui sont défendues avec acharnement par les spécialistes, ne vont pas manquer d'exercer une action dans un sens analogue (cf. *Les forces productives*, t. III, pp. 9 et 38). De ce point de vue, le rôle que jouent les centres de ramassage dans le développement du capitalisme est absolument analogue à celui que jouent les silos dans la production commerciale des céréales. En triant les grains d'après leur qualité, les silos en font un produit non plus individuel, mais générique (*res fungibilis* *, comme disent les civilistes), c'est-à-dire que pour la première fois ils le rendent tout à fait apte à l'échange (cf. l'article de M. Sering sur le commerce des blés aux Etats-Unis, dans le recueil *La possession foncière et l'économie rurale*, pp. 281 et suivantes).

* Choses interchangeables [94].

Du fait des silos, le blé est payé à des prix différents selon sa qualité, ce qui donne une vigoureuse impulsion à la production marchande et stimule son développement. Cela porte un double préjudice aux petits producteurs. Premièrement, la qualité supérieure du blé des grands producteurs devient la norme légale, ce qui déprécie définitivement le blé de qualité inférieure des paysans pauvres. Deuxièmement, le triage et la conservation des grains sont organisés sur le mode de la grande industrie capitaliste, ce qui diminue les frais des gros exploitants, leur simplifie et leur facilite la vente de leurs récoltes. De ce fait, le petit producteur qui continue à vendre son blé au sac sur le marché, selon la méthode patriarcale et primitive, se trouve définitivement livré aux koulaks et aux usuriers. Par conséquent, le développement accéléré qu'a connu au cours de la dernière période la construction des silos marque, dans le domaine des céréales, une victoire du capital aussi importante et un recul des petits producteurs aussi sensible que l'apparition et le développement des « centres de ramassage » capitalistes.

Les chiffres que nous avons cités plus haut nous avaient déjà montré que le développement de l'élevage commercial *créait* un marché intérieur * d'abord pour les moyens de production (appareils pour le traitement du lait, locaux, bâtiments pour le bétail, instruments agricoles perfectionnés pour le passage de l'assolement triennal routinier aux assolements multiples, etc.); ensuite, un marché pour la main-d'œuvre. Un élevage organisé de façon industrielle demande infiniment plus de personnel que l'ancien élevage qui était destiné à « produire du fumier ». En effet, on

* Ce qui crée le marché *pour* l'élevage commercial, c'est avant tout l'accroissement de la population industrielle, dont nous parlerons en détail dans la suite (chap. VIII, parag. II). Pour ce qui est du commerce extérieur, nous nous bornerons à la remarque suivante: aussitôt après l'abolition du servage, les exportations de fromages étaient de beaucoup inférieures aux importations mais après 1890, elles ont atteint à peu près le même niveau (pour 4 années, 1891-1894, 41 800 pouds en moyenne par an aux importations et 40 600 pouds aux exportations; dans la période 1886-1890, les exportations ont même dépassé les importations). Les exportations de beurre de vache et de brebis ont toujours dépassé les importations; elles augmentent rapidement: alors qu'en 1866-1870 on exportait 190 000 pouds en moyenne par an, en 1891-1894, on en exportait 370 000 pouds. (*Les forces productives*, III, 37.)

observe que la région d'industrie laitière, à savoir les provinces industrielles et du Nord-Ouest, attirent une masse d'ouvriers agricoles. Très nombreux sont les gens qui vont s'embaucher pour des travaux agricoles dans les provinces de Moscou, de Saint-Pétersbourg, de Iaroslavl et de Vladimir. Il en est de même pour les provinces de Novgorod, Nijni-Novgorod, et autres provinces sans tchernoziom, encore que là, les arrivées soient moins massives. Si l'on en juge par les réponses des correspondants du Département de l'Agriculture, c'est même sur les ouvriers venus du dehors que repose, pour l'essentiel, l'exploitation des faire-valoir de la province de Moscou et d'un certain nombre d'autres régions. On voit donc que les ouvriers agricoles abandonnent les provinces agraires (il s'agit principalement des zones centrales des Terres Noires et en partie des provinces septentrionales) et viennent s'embaucher dans les provinces industrielles pour les travaux agricoles désertés massivement par les ouvriers d'industrie. Ce paradoxe est un phénomène tout à fait caractéristique (voir à ce sujet S. Korolenko, l.c.). Mieux que tous les raisonnements et que tous les calculs, il fait la preuve que dans la zone centrale des Terres Noires, qui est celle où le capitalisme est le moins développé, le niveau de vie et la situation du peuple travailleur sont incomparablement plus bas que dans les zones industrielles où le niveau de développement du capitalisme est le plus élevé; qu'en Russie, comme ailleurs, la situation des ouvriers est meilleure dans l'industrie que dans l'agriculture (dans l'agriculture, en effet, la pression des formes d'exploitation précapitalistes vient s'ajouter à celle du capital) et que ce phénomène caractéristique de tous les pays capitalistes est d'ores et déjà devenu dans notre pays un fait général. C'est ce qui explique que les paysans quittent l'agriculture pour l'industrie et qu'il n'existe pas de courant allant des provinces industrielles vers l'agriculture (dans ces provinces, par exemple, on n'observe aucun phénomène d'émigration). Bien au contraire: les ouvriers ruraux « incultes » y sont traités de haut, on les appelle « bergers » (province de Iaroslavl), « cosaques » (Vladimir), « terrassiers » (Moscou), etc.

Il faut noter également que l'entretien du bétail demande plus de personnel en hiver qu'en été. De ce fait et par

suite du développement des productions agricoles techniques, il y a non seulement augmentation mais également *régularisation* de la demande en main-d'œuvre *pendant toute la durée de l'année* et d'une année à l'autre. Quand ils portent sur plusieurs années, les chiffres relatifs aux salaires constituent une documentation très sûre, qui permet de juger de ce fait intéressant. Nous les reproduisons ici en nous bornant aux groupes de provinces de la Grande et de la Petite Russie[95]. Nous laisserons de côté les provinces occidentales, en raison des conditions de vie particulières et de l'accumulation artificielle de la population (zone de résidence pour les Juifs). Quant aux provinces baltes, nous ne les citerons que pour illustrer les rapports qui s'établissent dans l'agriculture sous le capitalisme le plus développé *.

Examinons ce tableau dans lequel les trois principales colonnes sont en italique. La première de ces colonnes indique quel est le rapport entre le salaire d'été et le salaire annuel. *Plus* ce rapport est *bas*, plus le salaire d'été se rapproche de la moitié du salaire annuel, et plus la demande en main-d'œuvre se répartit également sur toute l'année, *moins il y a de chômage d'hiver*. Dans ce domaine, les provinces les moins favorisées sont celles de la zone centrale des Terres Noires où prédominent les redevances en travail et où le capitalisme est peu développé **. En revanche, dans

* Le premier groupe (région de la culture capitaliste des céréales) comprend 8 provinces : Bessarabie, Kherson, Tauride, Ekatérinoslav, Don, Samara, Saratov et Orenbourg. Le deuxième groupe (région où le capitalisme est le moins développé) en comprend 12 : Kazan, Simbirsk, Penza, Tambov, Riazan, Toula, Orel, Koursk, Voronèje, Kharkov, Poltava et Tchernigov. Le troisième groupe (région d'industrie laitière capitaliste et de capitalisme industriel) en compte 10 : Moscou, Tver, Kalouga, Vladimir, Iaroslavl, Kostroma, Nijni-Novgorod, Saint-Pétersbourg, Novgorod et Pskov. Le taux des salaires est indiqué en chiffres moyens pour l'ensemble des provinces. Source : *Le travail salarié libre, etc.*, édition du Département de l'Agriculture.
Voir tableau p. 286. (*N. R.*)

** M. Roudnev arrive à une conclusion analogue : « Dans les localités où le travail de l'ouvrier à l'année est relativement plus estimé, le salaire de l'ouvrier loué pour l'été approche davantage de la moitié du salaire annuel. Par conséquent, dans l'Ouest et dans presque toutes les provinces centrales à tchernoziom, où la population est dense, le travail de l'ouvrier en été est, au contraire, payé très bas » (*l.c.*, page 455).

Groupes de provinces	Moyenne de 10 ans (1881-1891)			Moyenne de 8 ans (1883-1891)				
	Salaire de l'ouvrier (en roubles)		Salaires de l'été par rapport aux salaires annuels (en %)	Salaire du journalier pendant la moisson (en kopecks)		Différence	Salaire du journalier (en kopecks)		Différence
	engagé pour toute l'année	engagé pour l'été		minimum (moyenne)	maximum (moyenne)		pendant les semailles	pendant la moisson (en moyenne)	
I. Sud et Est	78	50	64%	64	181	117	45	97	52
II. Provinces centrales à tchernoziom	54	38	71%	47	76	29	35	58	23
III. Provinces sans tchernoziom	70	48	68%	54	68	14	49	60	11
Provinces baltes	82	53	65%	61	70	9	60	67	7

les provinces industrielles, dans la zone d'industrie laitière, la demande en main-d'œuvre est plus forte et il y a moins de chômage en hiver. Comme on peut le voir dans la deuxième colonne qui nous indique quel est l'écart entre le salaire minimum et le salaire maximum payé au moment de la moisson, c'est dans ces régions que les salaires sont les plus stables d'une année à l'autre. Dans la zone sans tchernoziom, d'autre part, l'écart entre les salaires des semailles et ceux des moissons est infime, ce qui signifie que la demande en main-d'œuvre est répartie régulièrement entre le printemps et l'été. A tous ces points de vue, les provinces baltes se trouvent encore à un stade supérieur à celui des zones sans tchernoziom. Dans les steppes, par contre, la stabilité des salaires est moins grande : cela est dû à l'afflux des ouvriers venus d'ailleurs et au fait que les récoltes sont extrêmement variables. On voit donc que le capitalisme agraire ne se borne pas à créer une demande en main-d'œuvre mais qu'il provoque également une régularisation de cette demande tout au long de l'année.

Il nous faut signaler maintenant un autre aspect de la dépendance dans laquelle se trouvent les petits agriculteurs de la région donnée vis-à-vis des gros propriétaires fonciers. Pour renouveler leur cheptel, en effet, ces derniers achètent le bétail des paysans. De même que les revendeurs de l'industrie dite « artisanale » préfèrent souvent acheter aux « koustari » des produits finis à vil prix plutôt que de les fabriquer dans leur propre atelier, les propriétaires fonciers considèrent qu'il est plus avantageux d'acheter le bétail aux paysans que de l'élever eux-mêmes, car les paysans, poussés par le besoin, vendent « à perte ». Ce fait témoigne que dans la société moderne la situation des petits producteurs s'est dégradée à un point tel qu'ils ne peuvent subsister qu'en réduisant leurs besoins à l'extrême. Et pourtant, Monsieur V.V. n'hésite pas à en tenir argument en faveur de la petite production « populaire » ... « Nous sommes en droit d'en conclure, écrit-il, que les grands propriétaires... ne prennent pas suffisamment d'initiative... et que les paysans... se montrent davantage capables d'améliorer leur exploitation » (*Les courants progressistes*, page 77). Ce manque d'initiative se manifeste de la façon suivante : « On peut voir nos entrepreneurs de laiterie... acheter les vaches des paysans à des prix qui atteignent rarement la moitié de ce qu'a coûté leur élevage et qui, la plupart du temps, ne dépassent pas 1/3, ni même 1/4 de ce coût » (*ibid.*, 71). Désormais, les petits paysans dépendent entièrement du capital commercial des éleveurs propriétaires : ils sont devenus les vachers de ces propriétaires à qui ils fournissent du bétail pour des prix dérisoires et qui emploient leurs femmes comme trayeuses *.

* Voici deux avis sur le niveau et les conditions de vie du paysan russe en général. Dans ses *Petits côtés de la vie*, M. Saltykov écrit à propos du « Bon cultivateur » : « Le moujik a besoin de tout ; mais ce qui lui est le plus nécessaire... c'est la faculté de s'exténuer, de ne pas ménager sa peine... Le bon cultivateur meurt tout bonnement à la peine ... De même pour sa femme et ses enfants adultes : tous mènent une vie de galériens ».

Dans un article intitulé « Lizar » (*Séverny Kourier*, 1899, n° 1) V. Véressaïev parle d'un moujik de la province de Pskov, nommé Lizar, qui prêche l'emploi de gouttes ou autres remèdes pour « limiter » les naissances. « Plus tard, remarque l'auteur, nombre de médecins des zemstvos et surtout de sages-femmes m'ont raconté plus d'une

Il est donc tout à fait absurde de retarder le passage du capital commercial au capital industriel et de soutenir la petite production qui fait descendre le niveau de vie du producteur au-dessous de celui des salariés agricoles: telle est, semble-t-il, la conclusion que l'on doit tirer de ce texte de M. V.V. Mais notre auteur raisonne autrement: il admire le « zèle » (l.c., page 73) avec lequel le paysan soigne son bétail, il s'émerveille des « excellents résultats obtenus par l'élevage » de la paysanne « qui passe toute sa vie en compagnie de sa vache et de ses brebis » (p. 80). Pensez donc, quelle félicité ! « Passer toute sa vie en compagnie de sa vache » (dont le lait va dans une écrémeuse perfectionnée), et pour toute récompense recevoir « le quart » de ce qu'a coûté l'entretien de cette vache ! En vérité, comment ne pas se prononcer pour la « petite production populaire »?

V. SUITE. LA DÉCOMPOSITION DE LA PAYSANNERIE DANS LA RÉGION D'INDUSTRIE LAITIÈRE

Quand on lit les textes consacrés à l'influence de l'industrie laitière sur la situation de la paysannerie, on se heurte à chaque instant à des contradictions: d'une part, ces textes nous parlent du progrès économique, de l'augmentation des revenus, de l'amélioration de la technique agricole, des achats d'instruments perfectionnés et, d'autre part, ils nous disent que l'alimentation est de plus en plus mauvaise, qu'on voit apparaître de nouvelles formes de servitude et qu'on assiste à la ruine de la paysannerie. Connaissant les faits que nous avons exposés au chapitre II, ces contradictions ne doivent pas nous étonner: si ces avis sont contra-

---

fois que les campagnards et leurs femmes leur adressent souvent des demandes de ce genre. » « La vie qui suit une certaine direction a épuisé toutes les voies et s'est vue, en fin de compte, acculée dans une impasse. Aucune issue. Et naturellement on voit se présenter cette nouvelle solution qui tend de plus en plus à s'imposer. »

La situation du paysan dans la société capitaliste est en effet sans issue et conduit « naturellement », dans la Russie communautaire comme dans la France parcellaire, je ne dirai pas à une « solution »... contre nature, mais à des moyens contre nature qui permettent de différer la mort de la petite exploitation. (*Note de la deuxième édition.*)

dictoires, c'est parce qu'ils portent sur des groupes opposés de la paysannerie. Pour mieux juger de ce problème, examinons les données qui classent les foyers paysans d'après le nombre de vaches qu'ils possèdent *.

Groupes de foyers	18 districts des provinces de St-Pétersbourg, Moscou, Tver et Smolensk					Provinces de Saint-Pétersbourg (6 districts)				
	Nombre de foyers	%	Nombre de vaches	%	Nombre de vaches par foyer	Nombre de foyers	%	Nombre de vaches	%	Nombre de vaches par foyer
Foyers sans vaches	59 336	20,5	—	—	—	15 196	21,2	—	—	—
Foyers avec 1 vache	91 737	31,7	91 737	19,8	1	17 579	24,6	17 579	13,5	1
» » 2 vaches	81 937	28,4	163 874	35,3	2	20 050	28,0	40 100	31,0	2
» » 3 et plus	56 069	19,4	208 735	44,9	3,7	18 676	26,2	71 474	55,5	3,8
Total	289 079	100	464 346	100	1,6	71 501	100	129 153	100	1,8

On voit que la façon dont les vaches sont réparties entre les paysans de la zone sans tchernoziom ressemble énormément à la façon dont sont réparties les bêtes de travail entre les paysans des provinces à tchernoziom (voir le chapitre II). Dans la région que nous sommes en train d'examiner, la

* Chiffres de la statistique des zemstvos d'après le *Recueil récapitulatif* de M. Blagovéchtchenski [98]. Le nombre total des foyers de ces 18 districts est de 303 262 et non de 289 079: il y en a donc près de 14 000 qui n'ont pas été classés d'après le nombre de vaches. M. Blagovéchtchenski fournit des renseignements analogues pour deux autres districts de provinces à tchernoziom, mais ces districts ne semblent pas typiques. Pour onze districts de la province de Tver (*Recueil des renseignements statistiques*, t. XIII, 2), le pourcentage des foyers qui n'ont pas de vache par rapport à ceux qui possèdent un lot concédé n'est pas élevé (9,8%). Mais, 48,4% des vaches appartiennent à 21,9% des foyers qui en possèdent chacun au moins trois. Il y a 12,2% des foyers qui n'ont pas de cheval et il n'y en a que 5,1% qui possèdent 3 chevaux et plus et ils ne détiennent que 13,9% de la totalité des chevaux. On voit donc que pour les chevaux, la concentration est moins poussée que pour les vaches. C'est là un phénomène que l'on retrouve dans les autres provinces sans tchernoziom.

concentration est plus poussée pour les vaches que pour les bêtes de trait. Cela montre clairement que la décomposition de la paysannerie est étroitement liée à l'agriculture commerciale, telle qu'elle se pratique dans la contrée. Les données suivantes (malheureusement elles sont incomplètes) font, elles aussi, ressortir cette liaison. Si on prend les totaux de la statistique des zemstvos (voir M. Blagovéchtchenski: ces totaux portent sur 122 districts de 21 provinces), on obtient une moyenne de 1,2 vache par foyer. Il semble donc que la paysannerie de la zone sans tchernoziom est plus riche en vaches que celle de la zone des Terres Noires et que la paysannerie de la province de Pétersbourg est encore plus riche que celle de la zone sans tchernoziom prise dans son ensemble. Mais d'un autre côté, dans 123 districts de 22 provinces, il n'y a que 13 % des foyers qui n'ont pas de bétail alors que dans les 18 districts que nous avons examinés, il y en a 17 % et que dans les 6 districts de la province de Pétersbourg, il y en a 18,8 %. On voit par conséquent que c'est dans cette dernière province, ensuite dans la zone sans tchernoziom que la décomposition de la paysannerie est le plus avancée (pour le domaine qui nous occupe): cela nous montre clairement que l'agriculture *commerciale* est bien le principal agent de cette décomposition.

Des données ci-dessus, il ressort que près de la moitié des foyers paysans (à savoir ceux qui n'ont pas de vache ou qui n'en ont qu'une) ne peuvent prendre qu'une part négative aux avantages de l'industrie laitière. En effet, quand un paysan qui ne possède qu'une vache vend son lait, c'est qu'il y est poussé par la misère, car cela se répercute sur l'alimentation de ses enfants. Par contre, il est probable que les foyers qui possèdent 3 vaches et plus (soit environ 1/5 du total) détiennent plus de la moitié de l'industrie laitière car selon toute vraisemblance, leur bétail est de meilleure qualité et le rendement de leur exploitation est plus élevé que celui du paysan « moyen » *. Les données

* Il ne faut pas perdre de vue ces données sur les groupes opposés de la paysannerie, quand on rencontre des affirmations aussi mal fondées que celle-ci: « Le revenu de l'élevage laitier qui est de 20 à 200 roubles par an et par foyer n'est pas seulement dans l'immense étendue des provinces septentrionales un stimulant extrêmement important pour l'extension et l'amélioration de l'élevage; il a éga-

concernant le district de Pétersbourg, où l'industrie laitière et le capitalisme en général ont atteint un haut niveau de développement nous apportent une illustration intéressante de cette conclusion *. Dans la banlieue de Pétersbourg où l'essentiel de la population est russe, l'industrie laitière est particulièrement développée ; les cultures fourragères (qui occupent 23,5 % des labours concédés, contre 13,7 % dans l'ensemble du district), l'avoine (52,3% des labours) et la pomme de terre (10,1 %) sont les cultures les plus répandues. L'agriculture est sous l'influence directe du marché de Pétersbourg qui a besoin d'avoine, de pommes de terre, de foin, de lait et de chevaux, employés comme force de traction (*l.c.*, 168). « L'industrie du lait » occupe 46,3% des familles enregistrées. Le lait de 91 % des vaches est destiné à la vente et fournit un revenu de 713 470 roubles (soit 203 roubles par famille et 77 roubles par vache). Au fur et à mesure que l'on se rapproche de Pétersbourg, la qualité du bétail s'améliore, de même que les soins qui leur sont donnés. Le lait est écoulé de deux manières : 1) il est acquis sur place par les revendeurs ; 2) il est vendu à Pétersbourg à des « fermes laitières », etc. Cette dernière manière est beaucoup plus avantageuse, mais « la majorité des exploitants (à savoir ceux qui ont une ou deux vaches, et parfois même plus)... n'ont pas la possibilité d'aller livrer leur produit directement à St-Pétersbourg », car ils ne possèdent pas de cheval, le transport en détail coûte trop cher, etc. Parmi les revendeurs on trouve non seulement des marchands spécialisés mais également des personnes possédant leur propre laiterie. Voici des chiffres qui portent sur deux cantons du district :

---

lement contribué à l'amélioration du système de culture et même à la diminution de l'exode des paysans qui partaient à la recherche d'un gagne-pain en procurant à la population un travail sur place : soins à donner au bétail, mise en état des terres jusque-là délaissées. » (*Les forces prod.*, t. III, p. 18.) Dans l'ensemble, l'émigration, loin de diminuer, augmente. Sa diminution dans telle ou telle contrée peut être due soit à l'augmentation de la proportion des paysans aisés, soit au développement du « travail chez soi », c'est-à-dire d'un travail salarié pour des entrepreneurs ruraux de la localité.

* *Matériaux pour la statistique économique de la province de St-Pétersbourg*, fasc. V, deuxième partie, St-Pb, 1887.

2 cantons du district de Saint-Pétersbourg	Nombre de familles	Nombre de vaches chez elles	Nombre de vaches par famille	«Gain» de ces familles en roubles	Gain	
					par famille	par vache
Familles vendant leur lait aux revendeurs	441	1 129	2,5	14 884	33,7	13,2
Familles vendant leur lait à St-Pétersbourg	119	649	5,4	29 187	245,2	44,9
Total	560	1 778	3,2	44 071	78,8	24,7

Si on se souvient que dans la zone sans tchernoziom la concentration du bétail laitier est encore plus poussée que parmi ces 560 familles, on aura une idée de la façon dont sont répartis les avantages de l'industrie laitière dans cette zone. Il ne nous reste plus qu'à ajouter que 21,3 % des familles paysannes du district de Pétersbourg emploient des ouvriers (comme toujours dans l'agriculture, la plus grande partie de ces ouvriers est embauché à la journée). « Etant donné que les foyers qui possèdent une exploitation agricole complète » (dans ce district, ils ne représentent que 40,4 % du total) « sont à peu près les seuls à embaucher des ouvriers agricoles, on doit en conclure qu'il y a plus de la moitié de ces foyers qui ne peuvent se passer du travail salarié » (p. 158).

Quel que soit l'endroit de la Russie considéré, qu'il s'agisse du district de Pétersbourg ou d'une quelconque Tauride, on voit que partout on retrouve les mêmes rapports économiques et sociaux au sein de la communauté. Partout, des « moujiks laboureurs » (c'est là une expression de M. N.-on) se dégagent d'une minorité de patrons et une masse de prolétaires ruraux. Toutefois, l'agriculture a ceci de particulier que la branche économique dominée par le capitalisme diffère selon les régimes. C'est ce qui explique que des rapports économiques identiques se manifestent, dans l'agriculture et dans la vie, sous des formes très différentes.

A partir du moment où nous avons établi que dans la région dont nous sommes en train de parler, la paysannerie se décompose en classes antagonistes, nous n'avons aucune difficulté à comprendre les opinions contradictoires qui sont émises sur le rôle de l'industrie laitière. Il est absolument normal que la paysannerie aisée soit incitée à développer et à améliorer l'agriculture et que cette impulsion provoque un développement des cultures fourragères qui deviennent partie intégrante de l'élevage commercial. On constate ce développement dans la province de Tver, par exemple : d'ores et déjà 1/6 des foyers du district de Kachine (le plus avancé de la province) sèment du trèfle (*Recueil*, t. XIII, 2, page 171). Il est intéressant de noter que, proportionnellement, la part réservée aux cultures fourragères est plus grande sur les terres achetées que sur les terres concédées : la bourgeoisie paysanne préfère naturellement la propriété foncière privée à la propriété communautaire *. La *Revue de la province de Iaroslavl* (fascicule II, 1896) nous fournit une masse de données sur le progrès des cultures fourragères principalement sur les terres achetées ou affermées **, ainsi que sur la diffusion des instruments perfectionnés : charrues, batteuses, rouleaux, etc. La fabrication du beurre et du fromage progresse à un rythme rapide. Depuis les années 80, on observe le fait suivant dans la province de Novgorod : alors que dans l'ensemble l'élevage paysan se dégrade et marque une régression, il s'améliore dans un certain nombre de localités, où le lait peut être vendu à des conditions avantageuses et où l'engraissage des veaux est pratiqué depuis longtemps (Bytchkov : *Essai d'enquête par foyers sur la situation économique et les exploitations paysannes dans trois cantons du*

* On n'a noté d'amélioration sensible pour l'entretien du gros bétail à cornes que là où la vente du lait s'est développée (pp. 219, 224).

** Pp. 39, 65, 136, 150, 154, 167, 170, 177 et autres. Notre système fiscal datant d'avant l'abolition du servage retarde, ici comme ailleurs, le progrès agricole. « Par suite de l'entassement des fermes, écrit un correspondant, la culture des herbages est pratiquée partout dans le canton, mais le trèfle est vendu pour couvrir les arriérés d'impôts » (p. 91). Les impôts dans cette province sont parfois si élevés que le paysan qui cède de la terre doit encore payer une certaine somme au nouveau détenteur.

district de Novgorod. Novgorod 1882). L'engraissage des veaux qui constitue une des branches de l'élevage commercial est assez répandu dans les provinces de Novgorod, Tver et en général à proximité des capitales (voir *Le travail salarié libre, etc.*, publication du Département de l'Agriculture). « Pour que cette industrie soit rentable, écrit M. Bytchkov, il faut des paysans déjà aisés et qui possèdent un grand nombre de vaches. Si on ne possède qu'une vache, ou même si on en possède deux qui sont peu productives, il est en effet absolument impossible d'engraisser des veaux » (*l.c.*, page 101) *.

Mais l'indice le plus marquant du développement économique de la bourgeoisie paysanne de cette région, c'est l'embauche des ouvriers par les paysans. Les propriétaires fonciers de l'endroit se rendent bien compte qu'ils ont dorénavant des concurrents et dans les communications qu'ils adressent au Département de l'Agriculture, ils vont parfois jusqu'à expliquer que s'ils manquent de main-d'œuvre, c'est parce que les paysans aisés la prennent (*Le travail salarié libre*, page 490). L'embauche des ouvriers par les paysans se retrouve dans les provinces de Iaroslavl, Vladimir, St-Pétersbourg, Novgorod (*l. c.*, *passim*). De même, la *Revue de la province de Iaroslavl* contient une foule d'indications analogues.

Tous ces progrès de la minorité aisée pèsent d'un poids énorme sur la masse des paysans pauvres. Prenons, par exemple, le canton de Koprine, district de Rybinsk, province de Iaroslavl, où les fromageries ont connu un développement considérable grâce à l'initiative de V. I. Blandov, « le célèbre fondateur d'artels de fromagers » **. « Il va de

* Les « artels de fromagers » du canton de Koprine figurent dans l'*Index des fabriques et usines*, et la maison Blandov est la plus importante dans l'industrie fromagère: en 1890, elle possédait 25 fabriques dans 6 provinces.

** Notons à ce propos que la diversité des « métiers auxiliaires » de la paysannerie locale oblige M. Bytchkov à distinguer deux types de producteurs suivant l'importance du revenu. Il s'est trouvé que 3 251 personnes (27,4% de la population) gagnent moins de 100 roubles; leur gain s'élève à 102 000 roubles, soit 31 roubles par tête. 454 (3,8% de la population) gagnent plus de 100 roubles; leur gain est de 107 000 roubles ou 236 roubles par tête. Le premier groupe comprend principalement les ouvriers salariés de tout genre; le second, les marchands, marchands de foin, de bois, etc.

soi que lorsque les paysans les plus pauvres qui ne possèdent qu'une vache vont livrer leur lait à la fromagerie, ...leur alimentation en pâtit. » Les paysans aisés, en revanche, améliorent leur bétail (pages 32-33). Le travail dans les fromageries constitue l'une des variétés du travail salarié, tout un contingent d'ouvriers fromagers spécialisés est recruté parmi les jeunes paysans. Dans le district de Pochékhonié « le nombre ...des fromageries et des beurreries augmente d'année en année », mais « le profit qu'en retirent les exploitations paysannes est loin de compenser les inconvénients qui en résultent pour la vie des paysans ». D'ailleurs, ceux-ci n'hésitent pas à reconnaître que souvent ils sont sous-alimentés: en effet, dès qu'une beurrerie ou une fromagerie s'ouvre dans une localité, ils lui livrent leur lait et ils n'ont plus que du lait coupé d'eau pour leur alimentation. Les paiements en nature se généralisent (pp. 43, 54, 59 et autres), de sorte qu'on peut regretter que la loi interdisant ce genre de paiement dans les fabriques « capitalistes », ne s'étende pas à notre petite production « populaire » *.

On voit que notre conclusion, selon laquelle la majorité des paysans ne prend qu'une part négative aux progrès de l'agriculture locale, se trouve confirmée par les spécialistes. Par suite des progrès de l'agriculture commerciale, les

---

* Voici une opinion intéressante d'un « Vieux fabricant de beurre »: « Ceux qui connaissent le village d'aujourd'hui et qui se souviennent de ce qu'il était il y a 40 ou 50 ans seront frappés des changements qui s'y sont produits. Autrefois toutes les maisons se ressemblaient extérieurement et intérieurement: aujourd'hui, on rencontre à côté des masures, des maisons bien repeintes; les richards vivent à côté des miséreux; ceux qui festoient et mènent joyeuse vie, à côté des humiliés et des offensés. Autrefois on trouvait souvent des villages où il n'y avait pas un seul paysan sans feu ni lieu; aujourd'hui, il s'en trouve au moins cinq et même une dizaine dans chaque village. Et pour dire la vérité, la fabrication du beurre y est pour beaucoup. En trente ans, elle a enrichi nombre de paysans, et leur a permis de peindre leurs maisons. Beaucoup, qui vendaient le lait en gros, ont vu croître leur prospérité pendant cette période de développement de la fabrication du beurre, ont multiplié leurs troupeaux et acheté des terres, individuellement ou par communautés; mais un plus grand nombre encore sont devenus pauvres, des miséreux sans feu ni lieu ont fait leur apparition dans les campagnes (*Jizn*, 1899, n° 8, d'après le *Séverny Kraï*, 1899, n° 223). (*Note de la deuxième édition.*)

groupes inférieurs de la paysannerie voient leur situation se déteriorer et cessent définitivement de faire partie des agriculteurs. Notons que les écrivains populistes ont indiqué cette contradiction, à savoir que le développement de l'industrie laitière provoque une sous-alimentation des paysans (il semble que ce soit Engelhardt qui ait été le premier à la relever). Mais cela nous fournit précisément un exemple de l'étroitesse avec laquelle les populistes jugent des phénomènes qui affectent la paysannerie et l'agriculture. Ils signalent la contradiction sous une forme et dans une localité, mais ils ne comprennent pas que cette contradiction est inhérente à l'ensemble du régime économique et social et qu'elle se retrouve partout sous des formes différentes. Ils notent qu'une « industrie annexe avantageuse » a un caractère contradictoire, mais ils conseillent vivement d'implanter parmi les paysans toutes sortes d'autres « industries locales ». Ils remarquent le rôle contradictoire d'un des progrès ruraux, mais ils ne se rendent pas compte que les machines, par exemple, jouent dans l'agriculture le même rôle politico-économique que dans l'industrie.

VI. LA RÉGION DE LA CULTURE DU LIN

Nous nous sommes arrêtés assez longuement sur la description des deux premières régions d'agriculture capitaliste en raison de leur étendue et du caractère typique des rapports qu'on y observe. Dans l'exposé qui va suivre, nous nous bornerons à des indications plus brèves portant sur quelques régions essentielles.

Le lin est la première des plantes dites « industrielles ». A lui seul, ce terme suffit à montrer que c'est bien à une agriculture *commerciale* que nous allons avoir affaire. Dans la province « à lin » de Pskov, il y a déjà longtemps que le paysan considère le lin comme « sa première source d'argent », suivant l'expression locale (*Recueil de statistiques militaires*, page 260). La production de lin n'est qu'un des moyens permettant de se procurer de l'argent. D'une façon générale, il est indubitable que la période qui a suivi l'abolition du servage est caractérisée par un développement de la culture commerciale du lin. Alors qu'à la fin des années

60, la Russie produisait environ 12 millions de pouds de fibre de lin (*ibid.* 260), elle en produisait 20 millions de pouds au début des années 80 (*Revue historico-statistique de l'industrie en Russie*, t. I, St-Pétersbourg, 1883, page 74), et à l'heure actuelle, la récolte des 50 provinces de la Russie d'Europe atteint 26 millions de pouds *. Dans la région linière proprement dite (19 provinces de la zone sans tchernoziom) la superficie ensemencée en lin n'a cessé de s'accroître au cours de la dernière période. Elle était de 756 600 déciatines en 1893, atteignait 816 500 déciatines en 1894, 901 800 déciatines en 1895, 952 100 déciatines en 1896, et 967 500 déciatines en 1897. Pour l'ensemble de la Russie d'Europe (50 provinces), elle est passée de 1 617 000 déciatines en 1896 à 1 669 000 en 1897 (*Messager des Finances*, *ibid.*, et 1898, n° 7), cependant qu'au début des années 90 elle n'était que de 1 399 000 déciatines (*Les forces productives*, I. 36). Tous les auteurs s'accordent à reconnaître ce développement de la production commerciale du lin. Ainsi, la *Revue historico-statistique* constate qu'au cours des deux décennies qui ont suivi l'abolition du servage, « la culture industrielle du lin a gagné plusieurs provinces » (l. c. 71) et cela, essentiellement, grâce à l'extension du réseau ferroviaire. Au début des années 80, M. Prougavine écrivait que dans le district de Iouriev, province de Vladimir, « la culture du lin... avait pris une grande extension au cours des

* D'après le Comité central de la Statistique, la moyenne pour la période 1893-1897 est de 26 291 000 pouds. (Voir le *Messager des Finances*, 1897, n° 9 et 1898, n° 6.) Pour la période antérieure les statistiques portant sur le lin manquaient notablement de précision, aussi avons-nous préféré suivre des évaluations approximatives basées sur la confrontation des sources les plus variées, faite par des spécialistes. La production varie beaucoup d'une année sur l'autre. Aussi M.N.-on, par exemple, en prétendant tirer des chiffres de *six* années les conclusions les plus hardies sur « la diminution » de la production et « la réduction des surfaces ensemencées » (*Essais*, p. 236 et suivantes) a-t-il commis les erreurs les plus singulières (voir leur analyse dans les *Remarques critiques* de P. Strouvé, pp. 233 et suivantes). Ajoutons à ce qui est dit dans le texte que, d'après les données citées par M.N.-on, le maximum des cultures de lin dans les années 1880 a été de 1 372 000 déc. et la récolte de fibre de 19 245 000 pouds, tandis qu'en 1896-1897, la surface ensemencée a atteint 1 617 000-1 669 000 déc. et la récolte de fibre 3 713 000-30 139 000 pouds.

10-15 dernières années ». « Certains producteurs à famille nombreuse vendent pour 300, 500 roubles de lin chaque année et même plus... » Les semences sont achetées « à Rostov... Les paysans de la contrée sont très attentifs à leur qualité » (*La communauté rurale, les métiers artisanaux et l'agriculture du district de Iouriev, province de Vladimir.* Moscou 1884, pp. 86-89). *Le Recueil de la statistique des zemstvos* pour la province de Tver (t. XIII, fasc. 2) indique que « les principaux blés de printemps, l'orge et l'avoine, cèdent la place à la pomme de terre et au lin » (p. 151). Dans certains districts, comme par exemple ceux de Zoubtsov, de Kachine, etc., « où la production linière a pris nettement le caractère d'une industrie fondée sur la spéculation » (p. 145), la culture du lin occupe entre 1/3 et 3/4 de la superficie ensemencée au printemps et se développe essentiellement sur les terres vierges et sur les friches affermées. En outre, on observe que dans certaines provinces où il existe encore des terres vacantes (terres vierges, landes, terrains déboisés), la culture du lin fait de grands progrès, tandis que dans d'autres où elle est pratiquée depuis longtemps, « elle reste stationnaire et a même tendance à céder la place à des cultures nouvelles comme celle des plantes à rhizome, des légumes, etc. » (*Messager des Finances*, 1898, n° 6, p. 376 et 1897, n° 29), autrement dit à d'autres variétés d'agriculture commerciale.

Pour ce qui est des exportations de lin, elles ont connu un développement extrêmement rapide, au cours des deux premières décennies qui ont suivi l'abolition du servage puisqu'elles sont passées de 4 600 000 pouds en moyenne entre 1857 et 1861 à 8 500 000 pouds pour la période qui va de 1867 à 1871 et à 12 400 000 pouds entre 1877 et 1881. Ensuite, il semble qu'elles se soient stabilisées à ce niveau (la moyenne entre 1894 et 1897 a été de 13 300 000 pouds). * Le développement de la culture commerciale du lin a naturellement donné lieu à des échanges, non seulement entre l'industrie et l'agriculture (vente de lin et achat de produits manufacturés), mais également entre les *différentes branches d'agriculture commerciale* (vente de lin et achat de

* Données sur l'exportation du lin, de la filasse et de l'étoupe. Voir *Revue historico-statistique*, P. Strouvé. *Remarques critiques* et *Messager des Finances*, 1897, n° 26 et 1898, n° 36.

blé). Voici, sur ce phénomène intéressant, des chiffres qui montrent bien que le marché intérieur du capitalisme se crée non seulement parce que la population abandonne l'agriculture pour l'industrie, mais aussi par ce qu'il y a de spécialisation de l'agriculture commerciale *.

Mouvement des transports par voie ferrée à destination et en provenance de la province de Pskov («province linière»). (Chiffres moyens en milliers de pouds.)

Périodes	Lin expédié	Arrivages de grains et farines
1860-1861	255,9	43,4
1863-1864	551,1	464,7
1865-1866	793,0	842,6
1867-1868	1 053,2	1 157,9
1869-1870	1 406,9	1 809,3

Quelles sont les répercussions de ce développement de la culture commerciale du lin sur la paysannerie qui, comme on le sait, est la principale productrice de lin? ** « Si on parcourt la province de Pskov, en observant son régime économique, on trouve côte à côte quelques rares unités, villages et bourgs riches, et des unités extrêmement pauvres. C'est là un fait qu'on ne peut pas ne pas remarquer; *ces extrêmes sont le trait caractéristique de la vie économique de la région linière.* » « La culture du lin s'oriente vers la spéculation hasardeuse » et « la plus grande partie » des revenus qu'elle procure reste entre les mains des revendeurs et de ceux qui louent leur terre pour qu'on y cultive le lin ». (Strokine, pp. 22-23.) Les fermages ruineux équivalent à une véritable « rente en argent » (voir plus haut), et le gros des paysans tombe « dans une dépendance complète et sans issue » vis-à-vis des revendeurs (Strokine, *ibid.*). Il y a déjà longtemps que le capital commercial domine cette

* Voir N. Strokine, *La culture du lin dans la province de Pskov*, St-Pétersbourg 1882. L'auteur a puisé ces chiffres dans les *Travaux* de la commission fiscale.

** Sur 1 399 000 déc. cultivées en lin, 745 400 se trouvent dans la zone sans tchernoziom, où 13 % seulement appartiennent aux domaines privés. Sur les 609 600 déc. de la zone du tchernoziom, 44,4 % appartiennent aux domaines privés (*Les forces productives*, t. I, p. 36).

région *. Mais ce qui distingue l'époque postérieure à l'abolition du servage, c'est la prodigieuse concentration de ce capital, le fait que le monopole des petits revendeurs a été ébranlé, et la création de « comptoirs liniers », qui ont accaparé tout le commerce du lin. « Ce qui caractérise la culture du lin, dit M. Strokine à propos de la province de Pskov, c'est... la concentration des capitaux entre les mains d'un petit nombre de gens » (p. 31). En transformant la culture du lin en un jeu de hasard, le capital a ruiné la masse des petits agriculteurs: la qualité de leur lin n'a cessé de s'abaisser, ils ont épuisé les terrains, puis ils ont mis leur lot concédé en location et, pour finir, ils sont allés grossir le nombre des ouvriers « migrateurs ». Par contre, une petite minorité de paysans aisés et de marchands a eu la possibilité — et a été forcée par la concurrence — d'introduire des perfectionnements techniques. On a vu se répandre les machines Couté à main (leur prix est de 25 roubles) ou hippomobiles (elles valent trois fois plus cher). Alors qu'en 1869, la province de Pskov n'en comptait que 557, elle en comptait 5 710 en 1881 (4 521 à main et 1 189 à cheval) **. « A l'heure actuelle, écrit la *Revue historico-statistique*, toutes les familles paysannes « avisées » qui cultivent le lin possèdent une machine Couté à main. Ces machines sont d'ailleurs appelées « broyeuses de Pskov » (l.c., 82-83). Nous avons vu au chapitre II quel pourcentage représente par rapport au reste de la paysannerie « cette minorité de patrons avisés » qui utilisent les machines. Le zemstvo de Pskov a commencé à introduire des trieurs perfectionnés destinés à remplacer les batteuses primitives qui nettoyaient très mal les graines, et les « entrepreneurs paysans les plus aisés » estiment déjà qu'il est avantageux d'acheter ces trieurs pour les louer aux planteurs de lin. (*Messager des Finances*, 1897, n° 29, p. 85.) Les plus gros revendeurs installent des séchoirs, des pressoirs, et embauchent des ouvriers pour trier et écanguer le lin

* Le *Recueil de la statistique militaire* indiquait déjà qu'en réalité «le lin cultivé par les paysans était très souvent la propriété des petits revendeurs et que le paysan lui-même n'était qu'un ouvrier dans son propre champ » (p. 595). Cf. *Revue historico-statistique*, p. 88.

** Strokine, page 12.

(voir V. Prougavine, l.c., p. 115). Il faut ajouter enfin que le traitement de la fibre de lin exige une main-d'œuvre particulièrement nombreuse : on estime en effet que pour exploiter une déciatine de lin il faut 26 journées de travail proprement agricole, et 77 journées pour la préparation de la fibre (*Revue historico-statistique*, p. 72). Le développement de la culture du lin a donc les conséquences suivantes : d'une part, les agriculteurs ont davantage de travail pendant l'hiver, et d'autre part, il y a demande de main-d'œuvre salariée par les gros propriétaires fonciers et les paysans aisés (voir un exemple au chapitre III, paragraphe VI).

On voit que dans la région linière, comme ailleurs, les progrès de l'agriculture commerciale conduisent à la domination du capital et à la décomposition de la paysannerie. Il est évident que ce dernier processus est considérablement freiné par les fermages ruineux *, par la pression du capital commercial, par le fait que les paysans sont attachés à leur lot concédé pour lequel ils doivent payer des sommes considérables. L'évincement du capital commercial par le capital industriel, la formation d'une bourgeoisie rurale issue de la paysannerie et le remplacement, dans les grands domaines, du système des prestations par le système capitaliste seront donc d'autant plus rapides que les achats de terre par les paysans **, l'exode rural *** et l'emploi des instruments agricoles et des méthodes de culture perfectionnés seront plus développés.

---

* Actuellement les fermages des terres à lin sont en baisse à cause de la chute des cours, mais la superficie cultivée en lin n'a pas diminué, comme c'est le cas, par exemple, dans la région linière de Pskov en 1896 (*Messager des Finances*, 1897, n° 29).

** La province de Pskov est, au point de vue des achats de terres par les paysans, une des premières en Russie. D'après le *Recueil de matériaux statistiques sur la situation économique de la population rurale* (édition de la chancellerie du Comité des Ministres), les terres achetées par les paysans atteignent ici 23 % par rapport à la bonne terre de lotissement ; c'est le chiffre maximum pour les 50 provinces de la Russie d'Europe. Au 1er janvier 1892, on comptait 0,7 déciatine de terre achetée par habitant du sexe masculin ; seules les provinces de Novgorod et de Tauride ont un chiffre supérieur.

*** D'après la statistique, l'exode des paysans du sexe masculin de la province de Pskov a *presque quadruplé* de 1865-1875 à 1896 (*Les petites industries de la population rurale de la province de Pskov*, Pskov 1898, p. 3).

VII. LE TRAITEMENT DES PRODUITS AGRICOLES

Nous avons déjà eu l'occasion de noter (chap. I, parag. 1) que lorsqu'ils classent les différents systèmes agricoles selon le principal produit marchand, les écrivains, spécialisés dans l'agriculture, rangent dans une catégorie à part le système usinier ou industriel. Ce système consiste à soumettre le produit agricole à un traitement spécialisé, avant de l'utiliser pour la consommation (personnelle ou productive). Parfois les établissements où ce traitement est effectué font partie des exploitations qui fournissent le produit brut. Dans d'autres cas, ils appartiennent à des industriels spécialisés qui achètent ce produit aux agriculteurs. Au point de vue économico-politique, la différence existant entre ces deux types est infime. Le progrès des industries agricoles a une énorme importance pour le développement du capitalisme. Premièrement, en effet, ce progrès constitue l'une des formes du développement de l'agriculture commerciale, et justement de celle qui montre avec le plus de netteté que l'agriculture est en train de devenir une des branches industrielles de la société capitaliste. Deuxièmement, le développement du traitement spécialisé des produits agricoles est, en règle générale, indissolublement lié au progrès technique de l'économie rurale: d'une part, il arrive souvent qu'une amélioration de l'agriculture soit indispensable, rien que pour obtenir les matières premières destinées à être traitées (par exemple, les plantes à rhizomes); d'autre part, les résidus de la transformation sont fréquemment utilisés pour l'agriculture, ce qui provoque une élévation du rendement et rétablit, ne fût-ce que partiellement, l'équilibre et l'interdépendance entre l'agriculture et l'industrie, équilibre dont la rupture constitue une des contradictions les plus profondes du capitalisme.

Nous devons maintenant exposer quelles sont les caractéristiques du développement des industries agricoles en Russie depuis l'abolition du servage.

1. Distillation

Nous envisageons ici la distillation du seul point de vue de l'agriculture. Nous n'aurons donc pas à nous occuper de la rapidité avec laquelle cette industrie s'est concentrée

dans les grandes usines (en partie à cause du système fiscal), ni des progrès qui ont été accomplis par la technique industrielle permettant une diminution du coût de la production, ni des impôts dont l'augmentation a été supérieure à la baisse du prix de revient et dont le caractère démesuré a entravé le développement de la consommation et de la production.

Voici les chiffres relatifs à la distillation « agricole » dans l'ensemble de l'Empire de Russie *:

Distilleries en 1896-1897	Nombre d'usines		Alcool obtenu en milliers de seaux	
Rurales	1 474	1 878	13 521	24 331
Mixtes	404		10 810	
Industrielles . .	159		5 457	
Total	2 037		29 788	

On voit que plus des 9/10 des distilleries (soit plus des 4/5 de la production) sont directement rattachées à l'agriculture. Comme ces usines sont de grosses entreprises capitalistes, il en est de même pour tous les grands domaines où elles sont installées (les distilleries appartiennent presque exclusivement aux propriétaires terriens et principalement à la noblesse). La région où cette variété d'agriculture commerciale connaît le plus grand développement est la zone centrale des Terres Noires où sont concentrés plus de 10 % des distilleries de l'Empire russe (239 usines en 1896/97 dont 225 agricoles et mixtes) et qui fournit plus d'un quart de la production totale d'alcool (7 785 000 seaux en 1896/97, dont 6 828 000 fournis par les usines agricoles et mixtes). On voit par conséquent que dans la région où prédomine le système des prestations le caractère commercial de l'agriculture se manifeste le plus souvent (comparativement aux autres régions) dans la fabrication des eaux-de-vie à partir du grain et de la pomme de terre. Les chiffres

* Selon la loi du 4 juin 1890, la distillation agricole doit répondre aux critères suivants: 1) elle doit se faire du 1er septembre au 1er juin, c'est-à-dire quand il n'y a pas de travail dans les champs; 2) la quantité d'alcool distillé doit être proportionnelle au nombre de déciatines de terre arable existant dans le domaine. Les usines faisant la distillation mi-agricole, mi-industrielle, portent le nom d'usines mixtes (cf. *Messager des Finances*, 1896, n° 25, et 1898, n° 10).

suivants, qui portent sur l'ensemble de l'Empire russe, montrent que la distillation de la pomme de terre a connu un développement particulièrement rapide après l'abolition du servage *.

	Matériaux employés pour la distillation, en milliers de pouds		
	Céréales	dont pommes de terre	% des pommes de terre
En 1867	76 925	6 950	9,1
Moyennes de 10 ans 1873/74-1882/83	123 066	65 508	53
Moyennes de 10 ans 1882/83-1891/92	128 706	79 803	62
En 1893/94	150 857	115 850	76
» 1896/97	144 038	101 993	70,8

Si la quantité de céréales traitées a doublé, la quantité de pommes de terre, elle, a été multipliée par 15. Cela vient confirmer de façon éclatante la thèse exposée plus haut (paragraphe I de ce chapitre) et selon laquelle un accroissement considérable de la culture et des récoltes de pommes de terre dénote un progrès de l'agriculture commerciale et capitaliste, en même temps qu'une amélioration des techniques, l'abandon de l'assolement triennal au profit des assolements multiples, etc. ** La région où la distillation est le plus développée est également celle (parmi les provinces russes, c'est-à-dire à l'exclusion des provinces de la Baltique et de l'Ouest) où la récolte nette de pommes de terre par habitant atteint le chiffre le plus élevé. C'est ainsi que dans les provinces septentrionales à tchernoziom on a récolté 0,44 tchetvert par habitant entre 1864 et 1866, 0,62 tchetvert entre 1870 et 1879 et 0,60 tchetvert entre 1883 et 1887 alors que dans l'ensemble de la Russie d'Europe (50 provinces) on n'en récoltait aux mêmes époques que 0,27, 0,43 et 0,44 tchetvert. La *Revue historico-statistique* notait d'ailleurs dès le début des années 80 que « la région où la culture de la pomme de terre était le plus répandue comprenait toutes

* Sources: *Recueil de la statistique militaire*, p. 427; *Les forces productives*, t. IX, p. 49 et *Messager des Finances*, 1898, n° 14.

** Cf. Raspopine, l.c. *Revue historico-statistique*, l.c., p. 14. Les résidus de la distillation sont souvent utilisés (non seulement par les usines agricoles, mais aussi par les usines commerciales) pour l'élevage commercial du bétail à viande. Cf. *Renseignements agricoles et statistiques*, fasc. VII, pp. 122 et *passim*.

les provinces centrales et septentrionales de la zone des Terres Noires, les provinces de la Volga et de la Trans-Volga, ainsi que les provinces centrales sans tchernoziom »(l.c.,44) *.

L'extension de la culture de la pomme de terre dans les gros domaines et chez les paysans aisés provoque un accroissement de la demande de travail salarié. La culture d'une déciatine de pommes de terre nécessite en effet beaucoup plus de travail ** que celle d'une déciatine de blé. Or, dans la zone centrale des Terres Noires, par exemple, les machines sont toujours très peu employées. Par conséquent, si le nombre des ouvriers employés directement à la distillation a diminué ***, le remplacement des prestations de travail par le système capitaliste avec culture des plantes à rhizome a provoqué un accroissement de la demande en ouvriers journaliers.

* Les données suivantes montrent avec quelle rapidité prodigieuse l'utilisation des pommes de terre pour la distillation a progressé dans les provinces agricoles centrales. Dans les 6 provinces de Koursk, Orel, Toula, Riazan, Tambov, Voronèje, on a traité en moyenne chaque année 407 000 pouds de pommes de terre, entre 1864-1865 et 1873-1874; 7 482 000 pouds entre 1874-1875 et 1883-1884 et 20 077 000 pouds entre 1884-1885 et 1893-1894. Pour l'ensemble de la Russie d'Europe les chiffres correspondants sont 10 633 000, 30 599 000 et 69 620 000. Le nombre d'usines employant la pomme de terre pour la distillation était en moyenne, dans les mêmes provinces, de 29 par an entre 1867-1868 et 1875-1876; 130 entre 1876-1877 et 1884-1885; 163 entre 1885-1886 et 1893-1894. Pour toute la Russie d'Europe, on avait respectivement 739-979-1195 (v. *Renseignements agricoles et statistiques*, fasc. VII).

** Ainsi, le *Recueil statistique des zemstvos pour le district de Balakhna*, province de Nijni-Novgorod, estime que la culture d'une déciatine de pommes de terre nécessite 77,2 journées de travail, dont 59,2 journées d'ouvrière pour planter, butter, sarcler et arracher. C'est donc le travail à la journée des paysannes de l'endroit qui est le plus demandé.

*** En 1867, on comptait dans les distilleries de la Russie d'Europe 52 660 ouvriers (*Recueil de la statistique militaire*. Nous montrerons au chapitre VII que cette source grossit de beaucoup le nombre des ouvriers d'usine), et, en 1890, 26 102 (d'après l'*Index* d'Orlov). Les ouvriers occupés spécialement à la distillation ne sont pas nombreux et se distinguent fort peu des ouvriers ruraux. « Les ouvriers des usines rurales, dit le Dr Jbankov (ces usines ne tournent d'ailleurs pas de façon continue, car pendant l'été les ouvriers s'en vont travailler aux champs), sont très différents des ouvriers permanents de fabrique; ils portent l'habit paysan, conservent les habitudes villageoises et n'acquièrent pas l'allure propre aux ouvriers de fabrique » (*l.c.*, II, p. 121).

2. La fabrication du sucre de betterave

Le traitement de la betterave à sucre, plus encore que la distillation, est concentré dans de grandes entreprises capitalistes et constitue comme elle une annexe des domaines privés (et principalement des domaines nobles). Cette industrie est surtout concentrée dans les provinces du Sud-Ouest, puis dans les provinces à tchernoziom du Sud et du Centre. La superficie des cultures betteravières était d'environ 100 000 déciatines au cours des années 60 *, d'environ 160 000 déciatines au cours des années 70 **, de 239 000 déciatines entre 1886 et 1895 ***, de 369 000 déciatines entre 1896 et 1898 ****, de 478 778 déciatines en 1900, de 528 076 en 1901 (*Torgovopromychlennaïa Gazéta*, 1901, n° 123) et de 483 272 déciatines en 1905-1906 (*Messager des Finances*, 1906, n° 2) : elle a donc plus que quintuplé depuis l'abolition du servage. Quant à la quantité de betteraves récoltées et traitées, elle a augmenté encore plus rapidement : entre 1860 et 1864, on traitait en moyenne 4 100 000 berkovetz ***** par an ; entre 1870 et 1874, on en traitait 9 300 000 ; entre 1875 et 1879, 12 800 000 ; entre 1890 et 1894, 29 300 000 et entre 1895-96 et 1897-98, 35 millions ******. On voit par conséquent que depuis les années 60, la quantité de betterave traitée a été multipliée par plus de huit fois. Cela veut dire que le rendement, c'est-à-dire la productivité du travail dans les grands domaines de type capitaliste s'est élevé dans des proportions considérables *******. Le fait d'introduire dans l'assolement une plante comme la betterave

---

* *Annuaire du Ministère des Finances*, fasc. I, *Recueil de la statistique militaire. Revue historico-statistique*, t. II.

** *Revue historico-statistique*, t. I.

*** *Les forces productives*, 1, 41.

**** *Messager des Finances*, 1897, n° 27, et 1898, n° 36. La Russie d'Europe sans le Royaume de Pologne comptait en 1896-1898, 327 000 déciatines de betteraves.

***** Un berkovetz = 10 pouds. (*N.R.*)

****** Outre les sources précédentes, voir aussi le *Messager des Finances*, 1898, n° 32.

******* En moyenne, sur 285 000 déciatines de betteraves dans l'Empire, en 1890-1894, 118 000 appartenaient aux usines et 167 000 aux planteurs (*Les forces productives*, IX, 44).

suppose nécessairement qu'on adopte un système agricole plus perfectionné, qu'on améliore la culture, que le bétail est mieux nourri, etc. « La préparation du sol pour la culture de la betterave, écrit la *Revue historico-statistique* (t. I), nécessite un certain nombre d'opérations relativement complexes et difficiles; dans de nombreuses exploitations, surtout dans les provinces du Sud-Ouest et dans le bassin de la Vistule, ces opérations ont atteint un haut degré de perfection. On emploie, selon les localités, des instruments et des charrues plus ou moins perfectionnés; dans certains cas, on laboure même à la vapeur » (page 109).

Ce progrès de la grande culture capitaliste a entraîné un accroissement considérable de la demande en ouvriers agricoles, surtout en journaliers; on utilise tout particulièrement le travail des femmes et des enfants (cf. *Revue historico-statistique*, t. II, page 32). On a même vu apparaître parmi les paysans des provinces environnantes une forme particulière d'exode: l'exode « pour le sucre » (*ibid.*, page 42). Selon les estimations, il faut en effet 40 journées de travail pour cultiver de bout en bout un « morg » (2/3 de déciatine) de betteraves (*Le travail salarié libre*, p. 72). Le *Recueil de matériaux sur la situation de la population rurale* (édition de la Chancellerie du Comité des ministres) estime, quant à lui, que la culture d'une déciatine de betterave nécessite 12 journées de travail si on emploie des machines et 25 journées d'hommes, sans compter les femmes et les enfants si on n'a pas de machines (pp. X-XI). Cela veut dire que l'ensemble des cultures betteravières de Russie doit occuper au moins 300 000 ouvriers et ouvrières agricoles à la journée. Mais, pour avoir une idée juste de la demande en travail salarié, il ne suffit pas de tenir compte de l'accroissement de la surface cultivée car dans de nombreux cas, le travail est payé au berkovetz. Voici d'ailleurs ce que nous pouvons lire à ce sujet dans les *Comptes rendus et recherches sur l'industrie artisanale en Russie* (édition du ministère des Biens de l'Etat, t. II, Saint-Pétersbourg 1894, p. 82):

« La population féminine du district et de la ville (il s'agit de la ville de Krolévetz, province de Tchernigov) tient beaucoup au travail dans les champs de betterave; l'épluchage est payé en automne 10 kopecks le berkovetz:

2 femmes épluchent de 6 à 10 berkovetz par jour; il en est qui se louent pour soigner la plante pendant sa croissance, pour le sarclage et le buttage; elles touchent, dans ce cas, pour l'ensemble du travail, arrachage et épluchage compris, 25 kop. le berkovetz de betterave nettoyée. » La situation des ouvriers qui travaillent dans les plantations de betteraves est extrêmement pénible. A ce sujet, la *Chronique médicale de la province de Kharkov* (septembre 1899, cité d'après les *Rousskié Viédomosti*, 1899, n° 254) nous rapporte « toute une série de faits extrêmement regrettables sur la situation des *ouvriers des plantations de betteraves* ». « L'automne est la saison, écrit M. Podolski, médecin du bourg de Kotelva, district d'Akhtyrka, où habituellement, *le typhus commence à se déclarer parmi les jeunes gens que travaillent dans les plantations de betteraves des paysans aisés*. Les hangars où les ouvriers se reposent et dorment sont très mal entretenus, la paille sur laquelle ils couchent n'est jamais changée et vers la fin de la saison elle se transforme littéralement en fumier: c'est là que se forme le foyer d'infection. Il nous est arrivé de soigner 4 ou 5 cas de typhus à l'intérieur d'une seule et même plantation ». D'autre part, poursuit notre docteur, « ce sont les ouvriers betteraviers qui fournissent le plus gros contingent de syphilitiques ». M. Feinberg observe avec raison que « tout en ayant sur les ouvriers et sur la population des environs une influence aussi néfaste que le travail en usine, le travail dans les plantations est encore plus funeste car il occupe une masse de femmes et d'enfants et que les ouvriers y sont privés de la protection la plus élémentaire de la part de la société et de l'Etat ». En conséquence, M. Feinberg se rallie sans réserve à l'opinion du docteur Romanenko qui a déclaré, au VII[e] Congrès des médecins de la province de Kharkov, que « lorsqu'on publie *des règlements obligatoires, il ne faut pas oublier les ouvriers des plantations de betteraves* qui sont dépourvus du strict nécessaire, vivent pendant des mois à la belle étoile et mangent tous à la même gamelle ».

On voit que le développement considérable de la production betteravière a provoqué un accroissement de la demande en ouvriers salariés et transformé la paysannerie des environs en prolétariat agricole. Il est vrai que le nombre

des ouvriers travaillant directement à la fabrication du sucre a un peu diminué *. Mais cela n'a eu que de faibles répercussions sur cet accroissement.

3. La féculerie

Des productions industrielles réservées exclusivement aux grands domaines, passons à celles qui sont plus ou moins accessibles au paysan. Cette catégorie comporte tout d'abord le traitement de la pomme de terre (et en partie du froment et des autres céréales) pour obtenir l'amidon et la mélasse. L'énorme développement qu'a connu après l'abolition du servage l'industrie textile, consommatrice d'amidon, a entraîné une progression particulièrement rapide de la féculerie, surtout dans les provinces sans tchernoziom, la zone industrielle et, en partie, dans les provinces à tchernoziom du Nord. Alors que vers 1865, il existait, selon la *Revue historico-statistique* (tome II) environ 60 féculeries produisant pour environ 270 000 roubles de marchandises, en 1880, 224 féculeries produisaient pour 1 317 000 roubles de marchandises. En 1890, l'*Index des usines et des fabriques* en dénombrait 192 occupant 3 418 ouvriers et produisant pour 1 760 000 roubles **. « Au cours des 25 dernières années,

* Alors qu'en 1867, les sucreries et les raffineries de la Russie d'Europe employaient 80 919 ouvriers (*Annuaire du ministère des Finances*, t. I. Selon le *Recueil de la statistique militaire*, il y en avait 92 000, mais là encore il s'agit d'un chiffre exagéré, et il est probable que certains ouvriers ont été comptés deux fois), elles n'en employaient plus que 77 875 en 1890 (*Index* d'Orlov.)

** Nous prenons les chiffres de la *Revue historico-statistique*, parce qu'ils sont plus homogènes et se prêtent à la comparaison. Le *Recueil de renseignements et matériaux du ministère des Finances* (1866, n° 4, avril) estimait, d'après les données officielles du Département du commerce et des manufactures, qu'en 1864, il existait en Russie 55 féculeries, dont la production atteignait 231 000 roubles. D'après le *Recueil de la statistique militaire*, il y en avait 198 en 1866, avec une production de 563 000 roubles; mais ce chiffre comprenait sans doute les petites entreprises qui désormais ne sont plus classées parmi les usines. En général, les statistiques concernant cette branche d'industrie sont très insuffisantes; tantôt on tient compte des petites usines, tantôt (bien plus souvent), on les néglige. Ainsi, l'*Index* d'Orlov comptait, en 1890, dans la province de Iaroslavl 25 usines (*Liste* pour 1894-1895—20), tandis que la *Revue de la province de Iaroslavl* (1896, fasc. II) en comptait 810 dans le seul district de Rostov. Les chiffres indiqués dans le texte ne peuvent donc carac-

écrit la *Revue historico-statistique*, le nombre des féculeries a augmenté de 4 fois et demie et la valeur du produit fabriqué de 10 fois 3/4. Néanmoins, cette productivité ne couvre pas la demande en amidon, tant s'en faut » (page 116). Le développement des importations nous en fournit d'ailleurs la preuve. Analysant les données qui portent sur les provinces, la *Revue* en arrive à la conclusion suivante : contrairement à la fabrication de l'amidon à partir du froment, la féculerie a chez nous un caractère agricole, car elle est concentrée entre les mains des paysans et des gros propriétaires fonciers. « Elle est promise à une large expansion et notre population rurale en retire d'ores et déjà des profits appréciables » (126).

Voyons maintenant à qui vont ces profits. Mais auparavant notons que dans le développement de la production de l'amidon, il faut distinguer deux processus : d'une part il y a l'apparition de petites usines nouvelles et le progrès de la production paysanne, et d'autre part, il y a la concentration de la production dans les grandes usines fonctionnant à la vapeur. En 1890, on en comptait 77 qui employaient 52 % des ouvriers et fournissaient 60 % de la production. Sur ces 77 usines, 11 seulement avaient été fondées avant 1870, 17 l'avaient été entre 1870 et 1880, 45 entre 1880 et 1890 et 2 en 1890 (*Index* de M. Orlov).

Les enquêtes locales nous montrent quelle est l'économie de la fabrication paysanne de l'amidon. En 1880/81, il y avait dans la province de Moscou 43 villages de 4 districts * où cette industrie était implantée. On dénombrait 130 entreprises employant 780 ouvriers et produisant pour au moins 137 000 roubles de marchandise. C'est surtout après l'abolition du servage que cette industrie s'est répandue et sa technique n'a cessé de progresser : on a vu apparaître de plus gros établissements qui demandaient davantage de capital fixe et dont la productivité était plus élevée. Les râpes à bras ont été remplacées par des râpes perfectionnées, puis on a introduit des machines actionnées par des chevaux et, pour finir, on a installé des *tambours cylindriques* qui

---

tériser que le côté dynamique des choses, et non l'étendue réelle de la production.

* *Recueil de renseignements statistiques pour la province de Moscou*, t. VII., fasc. I, Moscou 1882.

ont permis d'améliorer considérablement la production et d'en réduire les frais. Voici les chiffres que nous avons établis d'après le recensement par foyer des « koustaris», selon l'importance de leur entreprise.

Catégories d'entreprises *	Nombre d'entreprises	Nombre d'ouvriers			Ouvriers par usine			Semaines de travail en moyenne	Production en roubles		
		Familiaux	Salariés	Total	Familiaux	Salariés	Total		Total	par entreprise	par ouvrier en 4 semaines
Petites	15	30	45	75	2	3	5	5,3	12 636	842	126
Moyennes	42	96	165	261	2,2	4	6,2	5,5	55 890	1 331	156
Grandes	11	26	67	93	2,4	6	8,4	6,4	61 282	5 571	416
Total	68	152	277	429	2,2	4,1	6,3	5,5	129 808	1 908	341

Nous avons donc de petites industries capitalistes où l'emploi du travail salarié et la productivité augmentent à mesure que la production se développe. Ces entreprises procurent de gros bénéfices à la bourgeoisie paysanne tout en entraînant une amélioration de la technique agricole. Mais la situation des ouvriers est loin d'être satisfaisante : les conditions de travail sont extrêmement antihygiéniques et les journées excessivement longues **.

Quand les paysans possèdent une « râperie », leur exploitation agricole se trouve dans des conditions très favorables. Les plantations de pommes de terre (sur les lots concédés et surtout sur les terrains loués) donnent des revenus bien plus élevés que les emblavures de seigle et d'avoine. Afin d'étendre leurs exploitations, les propriétaires d'usines

* Voir appendice au chapitre V, petite industrie n° 24.

** *L.c.*, p. 32. La journée de travail dans les petites usines paysannes est de 13 à 14 heures, tandis que dans les grandes usines de la même branche d'industrie (d'après Démentiev), elle est généralement de 12 heures [97].

afferment les lots de terre des paysans pauvres. Dans le village de Tsybino (district de Bronnitzy), par exemple, sur 105 exploitants on trouve 18 fabricants de fécule qui prennent en location les lots des paysans qui partent chercher du travail ailleurs, ou qui n'ont pas de chevaux. De la sorte, ils en arrivent à ajouter à leurs 61 lots, 133 lots supplémentaires, soit en tout 194 lots, 44,5 % du total de ce village. « On trouve une situation analogue dans les autres villages où la fabrication de la fécule est plus ou moins répandue » (l.c., page 42) *. Les fabricants de fécule élèvent deux fois plus de bétail que les autres paysans: ils ont en moyenne 3,5 chevaux et 3,4 vaches par foyer au lieu de 1,5 cheval et 1,7 vache pour l'ensemble des habitants. Sur 68 fabricants recensés, 10 possèdent des terrains achetés, 23 louent des lots paysans et 22 d'autres terres. En un mot, ce sont des représentants typiques de la bourgeoisie paysanne.

Dans le district de Iouriev, province de Vladimir, la situation est absolument identique. (Voir Prougavine, l.c., pages 104 et suivantes.) Comme dans le district que nous venons d'examiner, les usines ont pour l'essentiel recours au travail salarié (sur 128 ouvriers employés dans 30 féculeries, 86 sont des salariés) et les propriétaires, qui utilisent la drêche pour nourrir leur bétail, se trouvent dans une situation infiniment supérieure à celle de la masse des paysans pour ce qui est de l'agriculture et de l'élevage. On voit même apparaître de véritables fermiers. M. Prougavine nous parle par exemple d'un paysan qui possède une féculerie estimée à 1 500 roubles et employant 12 ouvriers. Dans son exploitation qu'il a agrandie en louant des terres, ce paysan produit de la pomme de terre. Il pratique l'assolement septennal avec culture de trèfle. Rien que pour les travaux agricoles, il emploie 7 ou 8 ouvriers, embauchés du printemps à l'automne (à terme). Pour nourrir le bétail, il utilise les déchets de pomme de terre et il compte se servir des eaux résiduaires pour arroser ses champs.

M. Prougavine affirme que cette entreprise est placée dans « des conditions tout à fait exceptionnelles ». Il va de

* Rapprocher de ce qui vient d'être dit la remarque de V. Orlov sur toute la province de Moscou (t. IV du *Recueil*, fascicule I, p. 14); les paysans aisés louent souvent les lots des pauvres, concentrant parfois entre leurs mains de 5 à 10 lots ainsi affermés.

soi que dans toute société capitaliste, la bourgeoisie rurale représente toujours une infime minorité de la population des campagnes et dans ce sens on peut dire qu'elle constitue une « exception ». Mais cette appellation ne change rien au fait que dans la région de production amidonière ainsi que dans toutes les provinces de Russie où il existe une agriculture commerciale, il est en train de se former une classe d'entrepreneurs ruraux qui organisent l'agriculture sur le mode capitaliste *.

4. L'huilerie

La fabrication de l'huile de lin, de chanvre, de tournesol, etc., fait assez souvent, elle aussi, figure d'industrie agricole. Depuis l'abolition du servage, elle s'est beaucoup développée: alors qu'en 1864, sa production était de 1 619 000 roubles, en 1879, elle était de 6 486 000 roubles et, en 1890, elle atteignait 12 232 000 roubles **. Ici encore on observe un double processus: d'une part, on voit apparaître dans les campagnes de petites huileries appartenant aux paysans (parfois aussi aux gros propriétaires fonciers) et travaillant pour le marché. D'autre part, on voit se développer de grosses usines qui fonctionnent à la vapeur, concentrent la production et refoulent les petites entreprises ***. Pour l'instant,

* Notons, à titre de curiosité, que M. Prougavine (l.c., p. 107), aussi bien que l'auteur de la description des petites industries de la province de Moscou (l.c., p. 45) et M. V.V.(*Esquisses de l'industrie artisanale*, p. 127) ont vu dans le fait que certaines râperies appartiennent à plusieurs propriétaires, un « principe de coopération » (ou d'artel). Nos clairvoyants populistes ont saisi un « principe » particulier dans une association d'entrepreneurs ruraux et n'ont remarqué aucun « principe» économique ou social nouveau dans l'existence même et le développement d'une classe d'entrepreneurs ruraux.

** *Recueil de renseignements et matériaux du ministère des Finances*, 1866, n° 4. *Index* d'Orlov, 1re et 3e éditions. Nous ne citons pas les données relatives au nombre des usines, car notre statistique des fabriques et usines confond les petites huileries agricoles et les grandes huileries industrielles: tantôt elle compte les petites huileries agricoles, tantôt elle les omet. Cela dépend des périodes et des régions. Pour les années 60, par exemple, elle classe parmi les « usines » une multitude de petites huileries.

*** Ainsi, en 1890, sur 383 usines avec une production de 12 232 000 roubles, on en relevait 11 qui produisaient pour 7 170 000 roubles de marchandise. Cette victoire des entrepreneurs

seul nous intéresse le traitement agricole des plantes oléagineuses. « Les propriétaires des huileries de chanvre, lisons-nous dans la *Revue historico-statistique* (t. II), appartiennent à la « paysannerie » aisée » qui apprécie particulièrement cette production car elle fournit une excellente nourriture pour le bétail (tourteaux). M. Prougavine (*l.c.*) note que dans le district de Iouriev, province de Vladimir, « la production de l'huile de lin connaît un grand développement » et rapporte des « bénéfices appréciables » aux paysans (pp. 65-66). Il constate d'autre part que chez les paysans qui possèdent une huilerie, le niveau de l'agriculture et de l'élevage est très supérieur à la moyenne et que de nombreux fabricants d'huile emploient des ouvriers salariés (*l.c.*, tableaux, pp. 26-27, 146-147). Le recensement d'artisans effectué en 1894-1895 dans la province de Perm a également montré que chez les paysans qui fabriquent de l'huile, l'agriculture est bien supérieure à ce qu'elle est dans la masse (les surfaces ensemencées sont plus étendues, il y a beaucoup plus de bétail, les récoltes sont meilleures, etc.) et que cette amélioration va de pair avec l'emploi des ouvriers salariés *. Dans la province de Voronèje, la culture *commerciale* du tournesol qui est traité dans les huileries locales a connu une expansion toute particulière après l'abolition du servage. Alors que dans les années 70 on ne trouvait en Russie que 80 000 déciatines de tournesol (*Revue historico-statistique*, tome I), dans les années 80, on en trouvait 136 000 déciatines dont les 2/3 appartenaient à des paysans. « Mais, à en juger par un certain nombre de données, cette superficie s'est considérablement accrue depuis cette époque. Dans certains endroits, l'accroissement a été de 100 %, et même davantage. » (*Les forces productives*, tome I, page 37.) « Le bourg d'Alexéevka (district de Birioutch, province de Voronèje) compte à lui

industriels sur les entrepreneurs ruraux suscite le plus vif mécontentement de nos agrariens (comme M. S. Korolenko, l.c.) et de nos populistes (comme M.N.-on, pp. 241-242 des *Essais*). Nous ne partageons pas leur opinion. Les grandes usines relèveront la productivité du travail et socialiseront la production. De plus, la situation des ouvriers sera sans doute meilleure dans les grandes usines que dans les petites huileries agricoles, et cela non seulement au point de vue matériel.

* V. Iline, *Etudes et articles économiques*, St-Pétersbourg 1899, pp. 139-140. (Lénine, Œuvres, t. 2, pp. 360-361.—*N.R.*)

seul plus de 40 huileries», lisons-nous dans la *Revue historico-statistique*, IIe partie. « Alors qu'autrefois, il n'était qu'un petit village misérable, il s'est enrichi et il est devenu un riche bourg aux maisons et aux boutiques recouvertes de tôle. Ce progrès, il le doit uniquement à la culture du tournesol » (page 41). Pour voir quelles sont les répercussions de cet enrichissement de la bourgeoisie paysanne sur la masse de la paysannerie, il suffit de citer les chiffres suivants : sur 2 273 familles (soit 13 386 habitants, hommes et femmes) enregistrées en 1890 à Alexéevka, 1 761 n'avaient pas de bête de travail, 1 699 n'avaient pas de matériel, 1 480 ne travaillaient pas la terre et 33 seulement n'exerçaient pas d'industrie auxiliaire *.

Il faut noter qu'en règle générale, les recensements par foyer effectués par les zemstvos classent les huileries paysannes parmi les « entreprises commerciales et industrielles » dont nous avons montré le rôle et la répartition au chapitre II.

5. La culture du tabac

Pour terminer, nous donnerons de brèves indications sur le développement de la culture du tabac. En 1863-1867, on récoltait en moyenne 1 923 000 pouds de tabac sur 32 161 déc. ; en 1872-1878, 2 783 000 pouds sur 46 425 déc. ; et dans les années 80, 4 000 000 de pouds sur 50 000 déc **. Pendant ces mêmes périodes, le nombre des plantations passait de 75 000 à 95 000 et à 650 000, ce qui semble indiquer que le nombre des petits cultivateurs qui ont accédé à cette branche d'agriculture commerciale s'est considérablement accru.

* *Recueil de renseignements statistiques pour le district de Biriouich, province de Voronèje.* On comptait dans le bourg 153 entreprises industrielles. D'après l'*Index* de M. Orlov pour 1890, il y avait 6 huileries, employant 34 ouvriers et produisant pour 17 000 roubles de marchandises, et d'après la *Liste des fabriques et des usines* pour 1894-1895, 8 huileries avec 60 ouvriers et une production de 151 000 roubles.

** *Annuaire du ministère des Finances*, t. 1. *Revue historico-statistique*, t. 1. *Les forces productives*, IX, p. 62. La superficie des plantations de tabac varie notablement suivant les années : 47 813 déciatines en moyenne en 1889-1894 (récolte de 4 180 000 pouds) ; en 1892-1894, 52 516 déciatines avec une récolte de 4 878 000 pouds. (Voir *Recueil de renseignements sur la Russie*, 1896, pp. 208-209.)

La culture du tabac demande une main-d'œuvre abondante. De ce fait, l'exode vers les plantations de tabac (surtout dans les provinces du Sud où le développement des cultures de tabac a été particulièrement rapide au cours de la dernière période) constitue une des variétés de l'exode rural. Pour ce qui est des ouvriers travaillant dans ces plantations, la presse a déjà signalé qu'ils se trouvaient dans une situation extrêmement pénible *.

Les données les plus détaillées et les plus intéressantes sur la culture du tabac en tant que branche de l'agriculture commerciale nous sont fournies par la *Revue de la culture du tabac en Russie* (fasc. II et III, St-Pétersbourg 1894, publiée par décision du Département de l'Agriculture). Dans l'ouvrage de M. Chtcherbatchev consacré au tabac dans la province de Poltava, on trouve d'autre part des renseignements extrêmement précis sur les trois districts suivants: Prilouki, Lokhvitsa et Romny. Ces renseignements recueillis par l'auteur et analysés par le bureau des statistiques du zemstvo de la province de Poltava portent sur 25 089 exploitations paysannes cultivant 6 844 déciatines de tabac et 146 774 déciatines de céréales. La répartition de ces exploitations est la suivante:

Trois districts de la province de Poltava (1888)

Groupes d'exploitations d'après la surface ensemencée en céréales	Nombre d'exploitations	Déciatines plantées	
		en tabac	en céréales
Moins de 1 déciatine	2 231	374	448
de 1 à 3 déciatines	7 668	895	13 974
de 3 à 6 »	8 856	1 482	34 967
de 6 à 9 »	3 319	854	22 820
plus de 9 »	3 015	3 239	74 565
Total	25 089	6 844	146 774

Qu'il s'agisse du tabac ou des céréales, on voit qu'il y a une énorme concentration de la production dans les exploitations capitalistes. Avec en moyenne près de

* Biéloborodov, article cité du *Séverny Vestnik*, 1896, n° 2. *Rousskié Viédomosti*, 1897, n° 127 (du 10 mai): procès intenté par 20 ouvriers à un planteur de Crimée « a révélé au tribunal une multitude de faits qui dépeignent la situation intenable des ouvriers de ces plantations ».

25 déciatines chacune, moins de 1/8 des exploitations (3 000 sur 25 000) détient en effet plus de la moitié de la superficie ensemencée en céréales (74 000 déciatines sur 147 000) et près de la moitié des plantations de tabac (3 200 déciatines sur 6 800). Et chacune de ces exploitations cultive en moyenne plus d'une déciatine de tabac, alors que dans les autres groupes, la superficie ensemencée en tabac ne dépasse pas 1 ou 2 dixièmes de déciatine par foyer.

M. Chtcherbatchev nous fournit également un classement des exploitations d'après l'étendue de leur plantation de tabac :

Groupes de plantations de tabac	Nombre de plantations		Plantation de tabac en déciatines	
Jusqu'à 0,01 déciatine	2 919		30	
de 0,01 à 0,10 »	9 078		492	
de 0,10 à 0,25 »	5 989		931	
de 0,25 à 0,50 »	4 330		1 246	
de 0,50 à 1,00 »	1 834	2 773	1 065	4 145
de 1,00 à 2,00 déciatines	615		720	
2,00 et plus »	324		2 360	
Total	25 089		6 844	

On voit donc que la concentration est beaucoup plus poussée pour les plantations de tabac que pour les céréales. Cela veut dire que, dans cette contrée, la concentration capitaliste est plus grande pour la branche agricole spécialement commerciale, que pour l'agriculture en général : 2 773 exploitations sur 25 000 détiennent à elles seules 4 145 déciatines de tabac sur 6 844, c'est-à-dire plus des trois cinquièmes. Les 324 plus gros planteurs (soit un peu plus d'un dixième du nombre total) en possèdent 2 360 déciatines, soit plus d'un tiers de l'ensemble des plantations. Cela fait en moyenne *plus de 7 déciatines de tabac* par foyer. Pour avoir une idée du type auquel appartient ce genre d'exploitation, le lecteur doit se rappeler que la culture du tabac demande une main-d'œuvre abondante. Notre auteur estime que pour une déciatine, il faut employer, selon la qualité du tabac, *au moins 2 ouvriers* pendant une période de 4 à 8 mois d'été.

Un agriculteur qui possède 7 déciatines de tabac doit donc avoir au moins 14 ouvriers, c'est-à-dire qu'il doit

et tout demeure comme par le passé. Les ouvriers ne doivent pas permettre que ces stipulations soient inscrites dans le règlement intérieur, sinon leur situation loin de s'améliorer, ne fera qu'empirer. Cet exemple montre aux ouvriers comment fabricants et fonctionnaires s'entendent pour tenter légalement d'asservir à nouveau les ouvriers. Les « instructions » mettent bien en lumière cette collusion, cet empressement du ministère des Finances à servir les intérêts des capitalistes.

La seconde disposition relative aux heures supplémentaires établit que leur nombre ne doit pas dépasser 120 heures par an et par ouvrier ; *ne sont pas comprises* dans ce nombre : 1) les heures supplémentaires prévues par le contrat comme obligatoires pour l'ouvrier « en raison des conditions techniques de la production » ; et nous venons de voir que les ministres ont permis de ranger dans cette catégorie *n'importe quel* cas, même s'il n'a rien à voir avec les « conditions techniques de la production » ; 2) les heures supplémentaires faites à la suite d'un incendie, d'avaries, etc., ou pour rattraper le temps perdu du fait de l'arrêt du travail dans un service quelconque.

Considérées dans leur ensemble, toutes ces dispositions relatives aux heures supplémentaires rappellent étonnamment la fable que l'on sait montrant le lion partageant « équitablement » une proie entre lui et ses compagnons de chasse : la première part lui revient de droit ; la seconde, en tant que roi des animaux ; la troisième, parce qu'il est le plus fort ; quant à la quatrième, quiconque y mettra la patte pourra dire adieu à la vie [102]. C'est exactement le raisonnement que vont désormais tenir nos fabricants à propos des heures supplémentaires : 1) ils feront faire « de droit » aux ouvriers les heures supplémentaires « nécessitées par les conditions techniques de la production », c'est-à-dire n'importe quel travail, pourvu qu'il figure au règlement intérieur ; 2) ils feront travailler les ouvriers dans certains « cas particuliers », c'est-à-dire quand ils voudront faire supporter leurs propres pertes aux ouvriers ; 3) ils leur feront faire encore 120 heures par an parce qu'ils sont riches et que les ouvriers sont pauvres; 4) dans les « cas exceptionnels », ils se feront octroyer par les ministres des privilèges spéciaux. Après quoi, les ouvriers pourront dis-

poser « librement » de ce qui restera des 24 heures de la journée, en se mettant bien dans la tête que le gouvernement, dans son équité, « ne les prive nullement du droit » de travailler 24 heures sur 24... Pour que l'on puisse faire faire aux ouvriers des heures supplémentaires tout à fait *légalement*, il est prescrit aux fabricants de tenir des *livres* spéciaux pour toutes ces catégories d'heures supplémentaires. Dans un livre ils inscriront ce qu'ils arrachent « de droit » aux ouvriers ; dans un autre, ce qu'ils leur font suer dans certains « cas particuliers » ; dans un troisième, ce qu'ils leur extorquent après « accord particulier » (pas plus de 120 heures par an) ; dans un quatrième, ce qu'ils leur imposent dans les « cas exceptionnels ». Au lieu d'une amélioration du sort des ouvriers, on n'aura que routine administrative et paperasserie (comme toujours à la suite de toute réforme du gouvernement absolu en Russie). Les argousins de fabrique viendront dans les entreprises « inspecter »... ces livres (où le diable lui-même perdrait son latin), et durant les heures que cette utile occupation leur laissera de libres, ils rendront compte, au directeur du département du Commerce et des Manufactures, des nouvelles faveurs accordées aux fabricants, et au département de la police, des grèves déclenchées par les ouvriers. Ce sont vraiment d'habiles gens que ces mercantis mâtinés de gendarmes qui composent notre gouvernement ! Il ne leur reste plus qu'à engager, pour un prix raisonnable, un représentant à l'étranger qui ira vanter sur tous les toits devant l'« Europe » nos lois si pleines de sollicitude pour les ouvriers.

VII

Jetons, pour conclure, un coup d'œil d'ensemble sur les règlements ministériels. Rappelons-nous ceux que la nouvelle loi laissait aux ministres le soin d'établir. Ils étaient de trois sortes : 1) les règlements visant à expliquer la loi ; 2) les règlements aggravant ou atténuant les obligations imposées aux fabricants par la nouvelle loi ; 3) les règlements relatifs aux professions particulièrement nuisibles à la santé des ouvriers. Quel parti les ministres ont-ils tiré du droit que la loi leur conférait ?

la quantité de fruits transportée par les chemins de fer russes augmente * et les importations, qui s'étaient accrues pendant les dix années qui ont suivi l'abolition du servage, diminuent **.

Il va de soi que pour la culture maraîchère commerciale qui fournit des produits de consommation à des masses de gens bien plus nombreuses que l'horticulture, les progrès ont été encore plus rapides et plus sensibles. Les potagers commerciaux prennent une extension considérable : 1° aux environs des villes *** ; 2° aux environs des cités ouvrières, des agglomérations commerciales et industrielles **** et le long des voies ferrées ; 3° dans certaines agglomérations disséminées à travers la Russie et renommées pour leurs légumes *****. Notons que la demande en légumes émane non seulement de la population industrielle, mais également de la population agricole : à ce propos, rappelons que dans le budget des paysans de Voronèje, 47 kopecks par habitant sont consacrés aux légumes et que plus de la moitié de cette somme est utilisée pour des *achats*.

Si on veut se faire une idée des rapports économiques et sociaux qui s'établissent dans cette branche d'agriculture commerciale, il faut consulter les données des enquêtes locales qui portent sur les secteurs où la culture maraîchère est particulièrement développée. Dans les environs de Pétersbourg, par exemple, les cultures maraîchères sous châssis et en serre, qui ont été introduites par des exploitants ori-

---

* *Les forces productives*, t. IV, p. 31, et *Revue historico-stat.*, pp. 31 et suiv.

** On en importait 1 million de pouds en 1860-1870 ; 3,8 millions en 1878-1880 ; 2,6 millions en 1886-1890, et 2 millions en 1889-1893.

*** Disons par anticipation qu'en 1863, il y avait en Russie d'Europe 13 villes de 50 000 habitants ou plus ; en 1897, 44 (v. chap. VIII, § 11).

**** Voir des exemples d'agglomérations de cette espèce aux chapitres VI et VII.

***** On trouvera dans la *Revue historico-statistique*, t. I, pp. 13 et suiv. ainsi que dans *Les forces productives*, IV, pp. 38 et suiv. la liste de ces localités dans les provinces de Viatka, Kostroma, Vladimir, Tver, Moscou, Kalouga, Penza, Nijni-Novgorod, etc., sans compter même celle de Iaroslavl. Voir aussi les recueils de la statistique des zemstvos pour les districts de Sémionov, Nijni-Novgorod et Balakhna (province de Nijni-Novgorod).

ginaires de Rostov, sont largement répandues. Les gros maraîchers possèdent des milliers de châssis, et les maraîchers moyens en ont des centaines. « Certains gros entrepreneurs fournisseurs de l'armée préparent la choucroute par dizaines de milliers de pouds » *. D'après la statistique des zemstvos, on trouve parmi la population originaire du district de Pétersbourg, 474 foyers qui se consacrent à la culture maraîchère (avec un revenu d'environ 400 roubles par foyer) et 230 qui se consacrent à l'horticulture. Les rapports capitalistes sont très développés tant sous forme de capital commercial (les producteurs sont « très durement exploités par les revendeurs »), que sous forme d'embauche d'ouvrier. Parmi la population non originaire du district, par exemple, on compte 115 propriétaires-maraîchers qui ont plus de 3 000 roubles de revenu chacun et 711 ouvriers maraîchers dont le revenu est de 116 roubles **.

Les maraîchers des environs de Moscou sont eux aussi des représentants typiques de la bourgeoisie rurale. « Suivant un calcul approximatif, les marchés de Moscou reçoivent plus de 4 millions de pouds de légumes et de verdure par an. Certains villages font un gros commerce de légumes salés: ainsi, le canton de Nogatino fournit environ un million de seaux de choucroute aux fabriques et aux casernes; il en expédie jusqu'à Kronstadt... Les potagers commerciaux sont répandus dans tous les districts de la province de Moscou, principalement à proximité des villes et des fabriques ***. » « Le hachage des choux est fait par des ouvriers salariés venant du district de Volokolamsk » (*Revue historico-statistique*, I, p. 19).

On retrouve une situation absolument analogue dans la célèbre zone maraîchère du district de Rostov (province de Iaroslavl) qui groupe 55 villages: Porétchié, Ougoditchi, etc. Dans cette zone, il y a déjà longtemps qu'à l'exception

* *Les forces productives*, IV, p. 42.

** *Matériaux pour la statistique économique de la province de Saint-Pétersbourg*, fasc. V. En réalité, le nombre des maraîchers est beaucoup plus élevé, car la plupart d'entre eux sont classés dans les domaines privés, tandis que les chiffres cités ne se rapportent qu'à l'économie paysanne.

*** *Les forces productives*, IV, pp. 49 et suiv. Il est intéressant de noter que les divers villages se spécialisent dans la production de telle ou telle variété de légumes.

des prés et des pâturages, la totalité de la terre est occupée par les potagers. Le traitement industriel des légumes, la fabrication des conserves, sont très développés *. En même temps que le produit, la terre elle-même et la force de travail se transforment en marchandise. Malgré la « communauté », on observe une très grande inégalité entre les exploitations. Dans le village de Porétchié, par exemple, il y a des foyers de 4 « âmes » qui possèdent 7 potagers et des foyers de 3 « âmes » qui en possèdent 17. Cela vient du fait qu'il n'y a pas de redistributions générales mais seulement des redistributions partielles au cours desquelles les paysans « échangent librement » leurs « potagers » et leurs « parcelles » (*Revue de la province de Iaroslavl*, pp. 97-98) **. « La majeure partie des travaux des champs est exécutée par des journaliers et des journalières qui, pendant la saison, arrivent en masse des villages des alentours et des provinces voisines » (*ibid.*, p. 99). Dans l'ensemble de la province de Iaroslavl, 10 322 personnes (dont 7 689 du district de Rostov) ont des occupations annexes *au-dehors*, « dans l'agriculture et chez des maraîchers », ce qui veut dire que la majorité d'entre elles sont des ouvriers maraîchers salariés ***. On voit par conséquent que les chiffres que nous avons cités plus haut sur l'afflux des ouvriers agricoles dans les provinces de Pétersbourg, de Moscou, de Iaroslavl, etc., doivent être considérés non seulement en regard du développement de l'industrie laitière mais également de la culture maraîchère commerciale.

---

* *Revue historico-statistique*, t. I.—*Index des fabriques* de M. Orlov.—*Travaux de la Commission d'enquête sur l'industrie artisanale*, fasc. XIV, article de M. Stolpianski.—*Les forces productives*, IV, pp. 46 et suivantes.—*Revue de la province de Iaroslavl*, fasc. 2, Iarosl. 1896. Si on confronte les chiffres de M. Stolpianski (1885) et ceux de l'*Index* (1890), le développement intense de la production de conserves en fabrique, dans cette région, apparaît nettement.

** Cette publication a donc entièrement confirmé le « doute » émis par M. Volguine au sujet du « fréquent partage des terrains occupés par des potagers » (ouvrage cité, p. 172, note).

*** Ici de même on observe une spécialisation caractéristique de l'agriculture : « Il nous faut noter un fait remarquable : dans les contrées où la culture maraîchère est devenue la spécialité d'une partie de la population, les autres paysans ne cultivent presque pas de légumes et préfèrent les acheter au marché ou dans les foires » (S. Korolenko, *l.c.*, p. 285).

A la culture maraîchère se rattache également la culture des légumes en serre, qui fait des progrès rapides parmi les paysans aisés des provinces de Moscou et de Tver *. Dans la première de ces provinces, le recensement de 1880/81 a dénombré 88 entreprises possédant 3 011 châssis, employant 213 ouvriers, 47 d'entre eux (soit 22,6 %) étant des salariés et produisant pour 54 400 roubles de marchandise. Un exploitant moyen devait investir au moins 300 roubles dans son « affaire ». Sur les 74 exploitants à propos desquels le recensement nous fournit des renseignements individuels, 41 possédaient de la terre achetée et 41 en louaient. Chaque propriétaire possédait 2,2 chevaux. Il est donc clair que la culture en serre n'est accessible qu'aux représentants de la bourgeoisie paysanne **.

La culture commerciale des cucurbitacées que l'on pratique dans le Sud de la Russie doit, elle aussi, être rattachée à la branche d'agriculture commerciale que nous sommes en train d'examiner. Citons quelques chiffres relatifs à son développement dans une des régions citées, dans un article intéressant du *Messager des Finances* (1897 n° 16) consacré à « la culture commerciale des pastèques ». Cette culture s'est développée à Bykovo (district de Tsarev, province d'Astrakhan), à la fin des années 60 et au début des années 70. Au commencement, on ne pouvait pas écouler les pastèques au-delà du bassin de la Volga, mais grâce au développement des chemins de fer, il devint possible, par la suite, de les expédier dans les capitales [98]. Au cours des années 80, la production avait « au moins décuplé » grâce aux énormes bénéfices réalisés par ceux qui avaient introduit cette culture (150-200 roubles par déciatine). En bons petits bourgeois, ces derniers tentèrent par tous les moyens d'empêcher l'augmentation du nombre des producteurs, et gardèrent

* *Les forces productives*, IV, pp. 50-51.—S. Korolenko, *l.c.*, p. 273.—*Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou*, t. VII, fasc. I.—*Recueil de renseignements statistiques sur la province de Tver*, t. VIII, fasc. I, district de Tver: lors du recensement de 1886-1890, on a trouvé ici chez 174 paysans et 7 propriétaires privés plus de 4 426 châssis, c'est-à-dire environ 25 par propriétaire. « Dans l'économie paysanne, cette industrie est d'une aide efficace, mais seulement pour les paysans aisés... Là où les serres ont plus de 20 châssis, on embauche des ouvriers » (p. 167).

** Voir les chiffres dans l'Appendice au chap. V, ind. n° 9.

avec le plus grand soin le « secret » de cette occupation si lucrative. Mais il va sans dire que tous ces efforts héroïques des « moujiks laboureurs » * pour empêcher la « fatale concurrence » ** restèrent vains et la production se répandit au loin dans la région du Don et la province de Saratov. Au cours des années 90, cette production fut grandement favorisée par la chute des cours du blé qui « obligea les agriculteurs locaux à chercher une issue à leur situation difficile dans les cultures alternées » ***. L'extension de la production augmentait considérablement la demande en ouvriers salariés (la culture des cucurbitacées demande en effet une grande quantité de travail, de sorte que la mise en valeur d'une déciatine revient à 30-50 roubles). Quant aux bénéfices des exploitants et à la rente foncière, ils augmentèrent dans des proportions encore plus importantes. Aux environs de la gare de Log par exemple (sur la ligne Griazi-Tsaritsyne), la superficie des cultures de pastèques qui était de 20 déciatines en 1884, atteignait 500-600 déciatines en 1890 et 1 400-1 500 déciatines en 1896, tandis que le prix de location d'une déciatine de terre passait respectivement de 30 kopecks à 1,50 rouble-2 roubles pour atteindre de 4 à 14 roubles. Mais en 1896, cette expansion fiévreuse aboutit à la surproduction et à la crise, ce qui confirma définitivement le caractère capitaliste de cette branche d'agriculture commerciale. Le prix des pastèques était tombé si bas qu'il ne permettait même pas de récupérer les frais de transport par chemin de fer. On laissa les récoltes en terre, sans les ramasser. Après avoir goûté aux profits fabuleux, les entrepreneurs firent connaissance avec les pertes. Mais ce qui est particulièrement intéressant, c'est le moyen qu'ils employèrent pour combattre la crise : ils s'efforcèrent de conquérir de nouveaux marchés et de faire baisser les prix du produit et des transports ferroviaires dans des proportions telles que les pastèques cessèrent d'être un objet de luxe pour devenir un objet de consommation courante (et même une variété de fourrage dans les régions productrices). « La culture commerciale du melon, assurent les entre-

* Expression de M.N.-on à propos du paysan russe.

** Expression de M.V. Prougavine.

*** La pastèque exige une meilleure préparation du sol, dont elle augmente le rendement lors de la culture ultérieure des céréales.

preneurs, est en voie de développement; le seul obstacle provient des tarifs de transport. Mais la construction de la nouvelle ligne de chemin de fer Tsaritsyne-Tikhorietskaïa... lui ouvre des perspectives nouvelles considérables. » Quelle que soit l'évolution ultérieure de cette culture, la « crise de la pastèque » restera riche d'enseignements car elle offre un tableau réduit, il est vrai, mais extrêmement révélateur de l'évolution capitaliste de l'agriculture.

Deux mots encore à propos des *exploitations suburbaines*. Alors que dans les autres branches d'agriculture commerciale, toute l'exploitation vise à obtenir un produit essentiel, dominant sur le marché, dans les exploitations suburbaines, le petit cultivateur fait commerce de tout: de sa maison qu'il loue pendant l'été ou pendant toute l'année, de son écurie, de son cheval, de tous les produits de son exploitation rurale ou domestique: blé, fourrage, lait, viande, légumes, fruits, poissons, bois, etc.; il vend le lait de sa femme (industrie des nourrices autour des capitales), il tire argent des services les plus variés (et pas toujours recommandables) qu'il rend aux habitants des villes qui viennent habiter * chez lui, etc., etc., **. Il est tellement évident qu'ici le capitalisme a complètement transformé l'agriculteur patriarcal de type ancien et que dorénavant ce dernier est entièrement soumis au « pouvoir de l'argent » qu'ordinairement les populistes font une place à part aux paysans des banlieues qui, selon eux, ne « sont plus des paysans ». Mais, entre ce type et ceux que nous avons examinés précédemment, il n'existe que des différences de forme. La nature politique et économique de la transformation que le capitalisme provoque sur toute la ligne chez les petits agriculteurs est partout et toujours identique. Cette transformation de notre paysan « communautaire » en un agriculteur de type nouveau sera d'autant plus complète que le nombre des villes, des

* Cf. Ouspenski, *A la campagne, au jour le jour.*

** Citons, à titre d'illustration, les *Matériaux* déjà mentionnés sur l'économie paysanne du district de Pétersbourg. Ici s'exercent les formes les plus variées du mercantilisme: location de villas et de chambres, industrie laitière, jardinage, vente des fruits, « gagne-pain par roulage », nourricerie, pêche aux écrevisses, poisson, etc. De même pour les paysans suburbains du district de Toula: voir l'article de M. Borissov dans le fasc. IX des *Travaux de la Commission d'enquête sur l'industrie artisanale.*

centres industriels et commerciaux et des gares de chemin de fer augmentera plus rapidement. Il ne faut pas oublier que, comme l'avait déjà noté Adam Smith, les voies de communication perfectionnées tendent à faire de chaque village une banlieue *. Les coins perdus et les trous de province constituent d'ores et déjà une exception et ils deviennent chaque jour de plus en plus rares. Quant aux agriculteurs, ils se métamorphosent de plus en plus rapidement en producteurs soumis aux lois générales de la production marchande.

Au moment d'en finir avec cet examen des données relatives au progrès de l'agriculture commerciale, nous jugeons utile de rappeler que notre objectif n'était pas d'étudier toutes les formes de cette agriculture, mais uniquement ses formes essentielles.

IX. CONCLUSIONS SUR LE RÔLE DU CAPITALISME DANS L'AGRICULTURE RUSSE

Dans les chapitres II, III et IV nous avons considéré le problème du capitalisme dans l'agriculture russe sous deux aspects. Tout d'abord nous avons étudié le régime économique et social existant actuellement dans les exploitations paysannes et dans les grands domaines, c'est-à-dire le régime qui s'est constitué durant l'époque qui a suivi l'abolition du servage. Il était apparu que la paysannerie était en train de se décomposer à une cadence extrêmement rapide en deux parties : une bourgeoisie rurale numériquement insignifiante, mais puissante par sa situation économique, et un prolétariat rural. Ce processus de « dépaysannisation » allait de pair avec l'abandon par les propriétaires fonciers du système des prestations de travail pour le système capitaliste. Ensuite, nous avons considéré le même processus sous un autre aspect : nous avons pris pour point de départ

* « Good roads, canals and navigable rivers, by diminishing the expense of carriage, put the remote parts of the country more nearly upon a level with those in the neighbourhood of the town ». *L.c.*, vol. I, pp. 228-229. (« Les bonnes routes, les canaux et les fleuves navigables, qui réduisent les frais de transport, placent les parties éloignées d'un pays au même niveau que les banlieues des villes. » — *N.R.*)

les formes de la transformation de l'agriculture en une production marchande et nous avons étudié les rapports économiques et sociaux qui caractérisent chacune des formes principales de l'agriculture commerciale. Au cours de cette étude nous avons retrouvé, malgré des conditions agricoles extrêmement variées, les mêmes processus que nous avions déjà notés dans les exploitations paysannes comme dans les domaines privés.

Voyons maintenant quelles sont les conclusions que nous devons tirer de cet ensemble de données.

1 ° L'agriculture assume de plus en plus un caractère commercial, un caractère d'entreprise: tel est le trait fondamental de l'évolution qu'elle a suivi depuis l'abolition du servage. Pour les domaines privés, ce phénomène est tellement évident qu'il se passe de commentaires. Mais pour l'agriculture paysanne, il est plus difficile à constater: 1) parce que l'emploi du travail salarié n'était pas un indice absolument nécessaire de la petite bourgeoisie rurale. Nous savons en effet que dans cette catégorie rentrent tous les petits producteurs de marchandises, qui couvrent leurs frais grâce à une exploitation indépendante dont l'organisation d'ensemble repose sur les contradictions capitalistes examinées au chapitre II. 2) En Russie comme dans les autres pays capitalistes, il existe toute une série de degrés transitoires qui relient le petit bourgeois rural au « paysan » parcellaire et au prolétaire rural pourvu d'un lopin de terre. D'ailleurs c'est là une des causes de la vitalité des théories qui ne distinguent dans la « paysannerie » ni bourgeoisie rurale ni prolétariat rural *.

2° De par la nature même de l'agriculture, sa transformation en production marchande s'opère d'une façon particulière, qui ne ressemble pas au processus correspondant dans l'industrie. L'industrie de transformation se divise en branches distinctes, absolument autonomes, qui se consacrent

* C'est sur l'ignorance de ce fait que repose, entre autres, la thèse chère aux économistes populistes, selon laquelle « l'économie paysanne russe est, dans la plupart des cas, une économie purement naturelle » (*L'influence des récoltes et des prix du blé*, t. I, p. 52). Il suffit de prendre les chiffres « moyens » qui confondent bourgeoisie rurale et prolétariat rural, et la thèse pourra passer pour prouvée!

exclusivement à la fabrication d'un seul produit ou d'une seule partie du produit. Dans l'industrie agricole au contraire, il n'y a pas de répartition en branches rigoureusement distinctes : il y a seulement spécialisation dans la production de telle ou telle denrée destinée au marché, et subordination des autres aspects de l'agriculture à cette denrée principale (c'est-à-dire marchande). C'est pourquoi, les formes d'agriculture commerciales varient à l'extrême, se modifiant non seulement d'une région à l'autre, mais d'une exploitation à l'autre. C'est pourquoi il est absolument impossible de s'en tenir à des données globales portant sur l'ensemble de la production agricole quand on étudie les progrès de l'agriculture commerciale *.

3° Les progrès de l'agriculture commerciale créent un marché intérieur pour le capitalisme. Premièrement, en effet, la spécialisation de l'agriculture provoque des échanges entre les diverses régions agricoles, les diverses exploitations, les divers produits. Deuxièmement, la demande de la population rurale en produits de l'industrie de transformation pour sa consommation personnelle augmente d'autant plus rapidement que l'agriculture s'engage davantage dans la circulation des marchandises ; et, troisièmement, il en va de même pour la demande en moyens de production, car aucun entrepreneur rural, petit ou gros, ne peut organiser une agriculture commerciale nouvelle avec les vieux instruments « paysans », les vieilles constructions, etc. Quatrièmement enfin, il se crée une demande de main-d'œuvre, car la

* C'est précisément à ces données que s'en tiennent, par exemple, les auteurs du livre cité dans la note précédente, quand ils parlent de la « paysannerie ». Ils admettent que chaque paysan cultive *juste* les céréales et *toutes les espèces* de céréales qu'il consomme, *exactement dans la proportion* qu'il destine à la consommation. On n'a pas de mal à tirer de ces « hypothèses » (qui vont à l'encontre des faits et ignorent le trait essentiel de l'époque postérieure à l'abolition du servage) la « conclusion » que l'économie naturelle prédomine.

On rencontre dans la littérature populiste des raisonnements aussi spirituels que celui-ci : chaque variété *particulière* de l'agriculture commerciale constitue une « exception » par rapport à l'ensemble de l'agriculture. *Donc*, toute l'agriculture commerciale en général devrait être tenue pour une exception, et l'économie naturelle pour une règle! Dans les manuels de logique pour les lycées, au chapitre des sophismes, on peut trouver nombre d'exemples de ce raisonnement.

formation d'une petite bourgeoisie rurale et l'adoption par les propriétaires fonciers de l'organisation capitaliste supposent nécessairement qu'il y a formation d'une armée d'ouvriers et de journaliers agricoles. L'extension du marché intérieur du capitalisme (développement de l'agriculture capitaliste, de l'industrie en général et du machinisme agricole en particulier, des « métiers auxiliaires » paysans, c'est-à-dire en fait du travail salarié, etc.) constitue la caractéristique de l'époque postérieure à l'abolition du servage et ne peut s'expliquer que par le progrès de l'agriculture commerciale.

4° Le capitalisme provoque un développement et une aggravation considérables des contradictions existant au sein de la population rurale et sans lesquelles ce mode de production est inconcevable. Néanmoins, étant donné sa signification historique, le capitalisme agraire en Russie est une force progressiste considérable. Premièrement, alors qu'autrefois l'agriculteur était ou bien un « seigneur détenteur de fief » ou bien un paysan patriarcal dépendant, le capitalisme en a fait un *industriel* semblable à tous les autres patrons de la société moderne. Avant le capitalisme, l'agriculture en Russie était affaire de maître, fantaisie de grand seigneur pour les uns, obligation, corvée pour les autres. De ce fait, il était impossible qu'elle sorte de la routine séculaire qui suppose nécessairement que l'agriculteur est complètement coupé de ce qui se passe dans le monde, hors de son village. Le système des prestations, ce vestige du passé qui continue à subsister dans l'économie moderne, nous en fournit d'ailleurs une preuve éclatante. Le capitalisme a été le premier à rompre le caractère de caste qu'avait la propriété foncière en transformant la terre en une marchandise. Le produit de l'agriculteur a été mis en vente, il a été soumis à un contrôle public, d'abord sur le marché local, puis sur le marché national et enfin sur le marché international. De la sorte, l'isolement dans lequel se trouvait l'agriculteur ensauvagé par rapport au reste du monde a été définitivement brisé. Bon gré mal gré, il s'est trouvé dans l'obligation de compter, sous peine d'être ruiné, avec l'ensemble des rapports sociaux existant dans son propre pays et dans les autres pays liés par le marché mondial. Même le système des prestations — ce système qui, autrefois, permettait à Oblomov d'obtenir un revenu sûr sans prendre

aucun risque, sans faire aucune dépense de capital, sans changer quoi que ce soit à la routine séculaire — n'était pas en mesure de le sauver de la concurrence des fermiers américains. C'est pourquoi ce qui a été dit il y a un demi-siècle à propos de l'Europe occidentale, à savoir que le capitalisme agraire « est la force motrice qui a lancé l'idylle dans le mouvement historique » * est pleinement applicable à la Russie d'après l'abolition du servage.

Deuxièmement, le capitalisme agraire a permis à notre agriculture de sortir pour la première fois depuis des siècles de l'état de stagnation où elle se trouvait et a donné une vigoureuse impulsion à sa transformation technique et au développement des forces productives du travail social. Dans ce domaine, quelques décennies de « démolition » capitaliste ont accompli davantage que plusieurs siècles de l'histoire précédente. L'uniformité routinière de l'économie naturelle a été remplacée par une diversité de formes d'agriculture commerciale; les instruments agricoles primitifs ont commencé à céder la place à des instruments et à des machines perfectionnés; l'immobilisme qui caractérisait les anciens systèmes de culture a été rompu par les méthodes nouvelles. Toutes ces transformations sont étroitement liées à la spécialisation de l'agriculture que nous avons notée plus haut. De par sa nature même, le capitalisme ne peut avoir dans l'agriculture (ni d'ailleurs dans l'industrie) un développement uniforme: dans tel pays, telle région, telle exploitation, il fait progresser telle branche de l'écono-

---

* *Misère de la philosophie* (Paris 1896, p. 223). L'auteur traite dédaigneusement de jérémiades réactionnaires les aspirations de ceux qui voudraient que l'on retourne à la bonne vie patriarcale, aux mœurs simples, etc., et qui condamnent « l'assujettissement du sol aux lois qui régissent toutes les autres industries ».

Nous comprenons fort bien que l'argument cité dans le texte paraisse non seulement peu probant, mais même incompréhensible aux populistes. Ils pensent, par exemple, que la mobilisation du sol est un phénomène « anormal » (M. Tchouprov dans les débats sur les prix du blé; compte rendu sténographique, page 39); que l'inaliénabilité des lots paysans est une institution défendable; que le système des prestations est supérieur ou du moins n'est pas inférieur au système capitaliste, etc. Nous n'analyserons pas ces idées en détail, ce serait une tâche trop ingrate. Tout notre exposé contient d'ailleurs la réfutation des arguments d'économie politique utilisés par les populistes pour justifier de telles idées.

mie rurale et dans telle autre région, telle autre branche, etc. Les opérations dont il transforme la technique et qu'il arrache à l'économie paysanne patriarcale ou au système patriarcal des prestations ne sont pas les mêmes selon les cas. Etant donné que tout ce processus dépend des exigences capricieuses du marché dont le producteur n'a pas toujours connaissance dans chaque cas particulier (et souvent dans chaque région, parfois même dans chaque pays), l'agriculture capitaliste devient plus unilatérale et plus exclusive que ne l'était l'ancienne agriculture patriarcale. Mais en revanche, dans l'ensemble, elle est infiniment plus rationnelle et plus variée. La formation de branches d'agriculture commerciales spécialisées rend les crises capitalistes et les cas de surproduction possibles et inévitables, mais ces crises (comme toutes les crises capitalistes) donnent une impulsion encore plus vigoureuse à la production mondiale et à la socialisation du travail *.

Troisièmement, grâce au capitalisme on a vu apparaître, pour la première fois en Russie, une grosse production agricole basée sur l'emploi des machines et sur une vaste coopération des ouvriers. Que le paysan travaille pour lui ou pour le propriétaire, avant le capitalisme la production agricole était toujours organisée sur une très petite échelle et aucune « communauté » agricole n'était en mesure de changer quoi que ce soit à ce morcellement infini de la production qui était étroitement lié à celui des agriculteurs eux-mêmes **.

* Les romantiques d'Occident et les populistes russes insistent sur le caractère unilatéral de l'agriculture capitaliste, sur l'instabilité et les crises résultant du capitalisme et nient le caractère progressiste du mouvement capitaliste par rapport à la stagnation précapitaliste.

** C'est pourquoi, bien que la propriété foncière prenne des formes différentes en Russie et en France, on peut parfaitement appliquer aux paysans russes ce que Marx a dit du petit paysan français : « Les paysans parcellaires constituent une masse énorme dont les membres vivent tous dans la même situation, mais sans être unis les uns aux autres par des rapports variés. Leur mode de production les isole les uns des autres, au lieu de les amener à des relations réciproques. Cet isolement est encore aggravé par le mauvais état des moyens de communication en France et par la pauvreté des paysans. L'exploitation de la parcelle (*Produktionsfeld*) ne permet aucune division du travail, aucune utilisation des méthodes scientifiques, par conséquent, aucune diversité de développement, aucune variété de talents, aucune richesse de rapports sociaux. Chacune des familles

Attachés à leur lot, à leur minuscule « communauté », ceux-ci étaient complètement séparés même des paysans de la communauté voisine : ils appartenaient à des catégories différentes (anciens serfs de domaines particuliers, anciens paysans d'État, etc.), leurs propriétés n'avaient pas les mêmes dimensions, ils n'avaient pas été émancipés dans les mêmes conditions (parfois ces conditions dépendaient uniquement du caractère personnel et du bon plaisir du seigneur). Le capitalisme brisa ces cloisonnements purement moyenâgeux et cela a été extrêmement positif. Les différences entre les catégories de paysans, entre les catégories de leur lot de terre concédée sont d'ores et déjà infiniment moins importantes que les différences économiques existant à l'intérieur de chaque catégorie, de chaque communauté rurale. Le capitalisme détruit le cloisonnement et l'esprit de clocher, remplace les petites divisions moyenâgeuses entre agriculteurs par une seule grande division, qui porte sur l'ensemble de la nation, la division en classes qui occupent des places différentes dans le système général de l'économie capitaliste *. Dans le passé, du fait même des conditions de la production, il était indispensable que la masse des agriculteurs soit attachée à son lieu de résidence. Mais, à partir du

---

paysannes se suffit presque complètement à elle-même, produit directement elle-même la plus grande partie de ce qu'elle consomme et se procure ainsi ses moyens de subsistance bien plus par un échange avec la nature que par un échange avec la société. La parcelle, le paysan et sa famille ; à côté, une autre parcelle, un autre paysan et une autre famille. Un certain nombre de ces familles forment un village et un certain nombre de villages, un département. Ainsi, la grande masse de la nation française est constituée par une simple addition de grandeurs de même nom, à peu près de la même façon qu'un sac rempli de pommes de terre forme un sac de pommes de terre. » (*Der achtzehnte Brumaire des Louis Bonaparte*, Hmb, 1885, pp. 98-99)[99].

* « Le besoin d'union et d'association, loin de faiblir dans la société capitaliste, s'est immensément accru. Mais, pour satisfaire à ce besoin de la nouvelle société, il serait complètement absurde d'avoir recours à l'étalon ancien. Dès maintenant, cette nouvelle société demande, en premier lieu, que l'association ne soit pas locale, qu'elle ne s'enferme pas dans une caste, dans une catégorie ; en second lieu, qu'elle ait pour point de départ la différence de situation et d'intérêts qui résultent du capitalisme et de la différenciation de la paysannerie » [V. Iline, *l.c.*, pp. 91-92, note (voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, pp. 242-243,—*N. R.*)].

moment où il s'est créé diverses formes et diverses régions d'agriculture capitaliste et commerciale, cela devait inévitablement aboutir à des migrations massives de la population à travers le pays ; or, nous savons que tant que la population reste immobile, le développement de sa conscience et de son esprit d'initiative est absolument impossible.

Quatrièmement, enfin, le capitalisme agraire en Russie a pour la première fois porté un coup décisif aux prestations et à la dépendance personnelle du cultivateur. Depuis l'époque de la *Rousskaïa Pravda* jusqu'à nos jours où les paysans vont cultiver avec leur propre matériel les champs des propriétaires, le système des prestations a régné sans partage dans notre agriculture. Ce système a pour corollaire l'abrutissement et l'abêtissement des paysans écrasés par un travail sinon servile, du moins « semi-libre » ; sans une certaine inégalité en droits civiques des agriculteurs (appartenance à une caste inférieure, châtiments corporels, envois aux travaux publics, fixation au lot, etc.) le système des prestations eût été impossible. Aussi son remplacement par le travail salarié libre est le grand mérite historique du capitalisme agraire en Russie *. Pour résumer ce que nous avons dit plus haut sur le rôle progressiste du capitalisme agraire dans l'histoire russe, on peut dire qu'il socialise la production agricole. Effectivement, le fait que l'agriculture cesse d'être le privilège d'une caste supérieure ou la corvée d'une caste inférieure pour devenir une profession industrielle et commerciale normale ; le fait que le produit de l'agriculture soit soumis à un contrôle social sur le marché ; le fait qu'une agriculture routinière et uniforme se transforme en une agriculture commerciale aux aspects divers et à la technique perfectionnée ; que le cloisonnement et le morcelle-

* Parmi les lamentations et les jérémiades sans nombre que l'on trouve sous la plume de M.N.-on à propos des démolitions que provoque chez nous le capitalisme, il en est une qui mérite de retenir l'attention : «...Ni les désordres du régime féodal, ni le joug tatar, écrit notre auteur, n'ont eu de répercussion sur les formes de notre vie économique » (*Essais*, p. 284) ; seul le capitalisme « a fait bon marché de son propre passé historique » (p. 283). Sainte vérité ! Si le capitalisme est progressiste, dans l'agriculture russe, c'est justement parce qu'il a « fait bon marché » des formes « traditionnelles », « consacrées par les siècles », des prestations et de la servitude qu'aucune tempête politique en effet n'avait pu briser, y compris « les désordres du régime féodal » et « le joug tatar ».

ment de la petite agriculture soient en voie de disparition et que toutes les formes de servitude et de dépendance personnelle soient en train d'être remplacées par des transactions impersonnelles portant sur l'achat et la vente de la force de travail —, tout cela constitue les maillons d'un seul et même processus de socialisation du travail agricole et d'aggravation constante des contradictions qui opposent les oscillations anarchiques du marché et le caractère individuel des diverses exploitations agricoles au caractère collectif de la grande agriculture capitaliste.

Par conséquent (nous le répétons une fois de plus) lorsque nous soulignons le rôle progressiste du capitalisme dans l'histoire de l'agriculture russe, nous ne perdons nullement de vue le caractère historiquement transitoire de ce régime économique, ni les profondes contradictions sociales qui lui sont inhérentes. Au contraire, nous avons déjà montré que ceux qui portent une appréciation extrêmement superficielle sur ces contradictions, ce sont précisément les populistes qui se contentent de déplorer la « démolition » capitaliste, estompent la décomposition de la paysannerie, ignorent volontairement le caractère capitaliste de l'utilisation des machines dans notre agriculture et tentent de dissimuler sous des expressions telles que « petites industries agricoles » ou « métiers d'appoint », la formation d'une classe d'ouvriers agricoles salariés.

X. LES THÉORIES POPULISTES SUR LE CAPITALISME DANS L'AGRICULTURE. LES «LOISIRS FORCÉS D'HIVER»

Afin de compléter les conclusions positives que nous venons d'exposer sur la signification du capitalisme, il nous faut examiner un certain nombre de « théories » que l'on trouve fréquemment dans notre littérature. Dans la majorité des cas, nos populistes ont été absolument incapables d'assimiler les conceptions fondamentales de Marx relatives au capitalisme agraire. Les plus sincères ont franchement déclaré que la théorie de Marx ne concernait pas l'agriculture (M. V.V. dans *Nos tendances*), tandis que d'autres (comme M. N.-on) préféraient garder un silence diplomatique sur les rapports entre leurs «constructions» et la théorie de Marx. Une des constructions les plus répan-

dues parmi les économistes populistes est celle qu'ils ont élaborée à propos des « loisirs forcés d'hiver ». Voici en quoi elle consiste *.

Sous le régime capitaliste, l'agriculture devient une branche industrielle à part, sans liaison avec les autres. Cependant, elle n'occupe pas les gens toute l'année mais seulement cinq ou six mois par an. Du fait de la capitalisation de l'agriculture, « la période d'hiver est donc libérée » et « le temps de travail de la classe agricole réduit à une partie de l'année » ; cela est « la cause essentielle de la détérioration de la situation économique des classes agricoles » (N.-on, page 229), « du rétrécissement du marché intérieur» et du « gaspillage des forces productives » de la société (M.V.V.)

Telle est donc cette fameuse théorie qui fait reposer les conclusions historiques et philosophiques les plus larges sur cette grande vérité, à savoir que dans l'agriculture le travail est très inégalement réparti tout au long de l'année. Se saisir d'un seul trait, le pousser à l'absurde à l'aide d'hypothèses abstraites, rejeter toutes les autres particularités du processus complexe qui transforme l'agriculture patriarcale en agriculture capitaliste,— tels sont les procédés simplistes de cette nouvelle tentative de remettre au goût du jour les doctrines romantiques sur « la production populaire » précapitaliste.

Pour montrer à quel point cette conception abstraite est étriquée, il suffit de donner quelques brèves indications sur les aspects du processus réel que nos populistes laissent complètement de côté ou n'apprécient pas à leur juste valeur. Premièrement, plus l'agriculture se spécialise, plus la population agricole diminue, ainsi que la place qu'elle occupe par rapport à la population totale. Cela les populistes l'oublient, et pourtant, en considérant la spécialisation de l'agriculture dans l'abstrait ils la poussent jusqu'à un point qu'elle n'atteint presque jamais dans la réalité. Ils supposent que seules les semailles et les moissons sont devenues une branche particulière de l'industrie, alors que c'est le cas de toutes les opérations agricoles: préparation et fumage du sol, traitement et transport du pro-

* V.V. *Esquisses d'économie théorique*, pp. 108 et suiv. N.-on. *Essais*, pp. 214 et suiv. Mêmes idées chez M. Kabloukov, *Leçons d'économie rurale*, Moscou 1897, pp. 55 et suiv.

duit, élevage, exploitation forestière, réparation des bâtiments et du matériel, etc., etc. En se servant d'abstractions de ce genre on contribue fort peu à expliquer la réalité contemporaine. Deuxièmement, une spécialisation de l'agriculture aussi complète suppose une organisation agraire purement capitaliste et une séparation absolue entre fermiers capitalistes et ouvriers salariés. Dans ces conditions, parler du « paysan » (comme le fait M.N.-on, p. 215) est le comble de l'illogisme. D'autre part, si l'agriculture est organisée de façon purement capitaliste, cela veut dire que les travaux sont répartis plus régulièrement tout au long de l'année (grâce à l'alternance des cultures, à l'élevage rationnel, etc.), que dans bien des cas l'agriculture s'accompagne du traitement industriel du produit, que la préparation des sols demande une plus grande quantité de travail *, etc., etc. Troisièmement, le capitalisme suppose nécessairement que les *entreprises* agricoles sont complètement séparées des entreprises industrielles. Mais cela n'exclut

* Les exemples suivants qui concernent nos domaines privés dont l'organisation est la plus proche de l'organisation capitaliste montrent bien qu'il ne s'agit pas d'une affirmation gratuite. Prenons dans la province d'Orel (*Recueil de la statistique des zemstvos pour le district de Kromy*, t. IV, fasc. 2, Orel 1892) le domaine du noble Khlioustine : 1 129 déciatines, dont 562 de labours, 8 bâtisses, divers instruments perfectionnés. Prairies artificielles. Haras. Elevage du bétail. Assèchement des marais par creusement de fossés et drainage (« assèchement effectué le plus souvent à temps perdu », p. 146). Ce domaine emploie un grand nombre d'ouvriers : en été, de 50 à 80 par jour ; en hiver, environ 30. En 1888, on y trouvait 81 ouvriers, dont 25 pour la saison d'été. En 1889, il y avait 19 charpentiers.— Domaine du comte Ribopierre : 3 000 déciatines, dont 1 293 labourées et 898 louées aux paysans. Assolement à douze soles. Exploitation de la tourbe pour l'engrais, extraction de phosphorites. Depuis 1889, champs d'essais de 30 déciatines. Transport du fumier en hiver et au printemps. Prairies artificielles. Exploitation régulière des forêts (200 à 300 bûcherons d'octobre à mars). Elevage de bovins. Ferme laitière. En 1888, ce domaine employait 90 ouvriers, dont 34 pour la saison d'été.—Domaine de Menchtchikov dans la province de Moscou (*Recueil*, t. V, fasc. 2) : 23 000 déciatines. Main-d'œuvre payée en lots de terre et par embauche libre. Exploitation forestière. « En été, les chevaux et les ouvriers à l'année sont occupés dans les champs, à la fin de l'automne et pendant une partie de l'hiver ils transportent les pommes de terre et la fécule aux séchoirs et à la féculerie, amènent le bois des forêts et le conduisent à la gare du chemin de fer ; grâce à tout cela, le travail est réparti sur toute l'année d'une façon assez régulière » (p. 145). C'est ce que montre, entre autres, le re-

nullement la combinaison du *travail salarié* agricole et industriel. Bien au contraire : on peut observer cette combinaison dans toutes les sociétés capitalistes développées. Le capitalisme établit une distinction entre les ouvriers qualifiés et les manœuvres qui passent d'une occupation à une autre, qui sont tantôt attirés par une grosse entreprise et tantôt rejetés dans la masse des chômeurs *. Plus le capitalisme et la grosse industrie se développent, plus la demande en ouvriers est variable, non seulement dans l'agriculture mais également dans l'industrie **. Si on suppose que le capitalisme a atteint son stade maximum, on doit donc admettre du même coup que les ouvriers passent très facilement des travaux agricoles aux travaux non agricoles et qu'il y a formation d'une armée de réserve générale où chaque entrepreneur puise la main-d'œuvre dont il a besoin. Quatrièmement. Si on considère les entrepreneurs ruraux actuels, il est indéniable qu'ils éprouvent parfois des difficultés à trouver de la main-d'œuvre pour leur exploitation. Mais d'autre part, il ne faut pas oublier qu'ils peuvent attacher les ouvriers à leur domaine en les dotant de lopins de terre, etc. Le salarié agricole ou le journalier doté d'un lopin de terre, est un type que l'on retrouve dans

gistre mensuel des journées de travail : journées de cheval en moyenne 293 par mois, oscillant entre 223 (avril) et 362 (juin). Journées d'hommes : 216 en moyenne, oscillant entre 126 (février) et 279 (novembre). Journées de femmes : 23 en moyenne, oscillant entre 13 (janvier) et 27 (mars). Cette réalité ressemble-t-elle à l'abstraction chère aux populistes ?

* La grande industrie capitaliste crée une classe ouvrière errante. Celle-ci se recrute parmi la population rurale, mais s'occupe surtout de travaux industriels. « C'est l'infanterie légère du capital, jetée suivant ses besoins du moment, tantôt sur un point du pays, tantôt sur un autre... On l'emploie à la bâtisse, aux opérations de drainage, à la fabrication de la brique, à la cuite de la chaux, à la construction des chemins de fer, etc. » (*Das Kapital*, I², p. 692) [100]. « D'une façon générale, les grandes entreprises telles que les chemins de fer enlèvent au marché du travail une certaine quantité de forces qui ne peuvent provenir que de certaines branches, de l'agriculture, par exemple... » (*ibid.*, II, 303) [101].

** Par exemple, la statistique sanitaire de Moscou a dénombré dans cette province 114 381 ouvriers d'usine ; effectif présent ; maximum 146 338 et minimum 94 214 (*Relevé général, etc.*, t. IV, Ire partie, p. 98). En pourcentages : 128 %, 100 %, 82 %. En augmentant les variations du nombre des ouvriers, le capitalisme nivelle, sous ce rapport aussi, les différences entre industrie et agriculture.

tous les pays capitalistes. Une des principales erreurs des populistes est d'ignorer qu'en Russie il y a formation d'un type analogue. Cinquièmement, il est absolument erroné de poser le problème des loisirs forcés d'hiver pour les agriculteurs indépendamment du problème général de la surpopulation capitaliste. La formation d'une armée de réserve de chômeurs est un phénomène propre au capitalisme en général, et les particularités de l'agriculture ne font que déterminer les formes particulières de ce phénomène. C'est ce qui explique que l'auteur du *Capital* étudie le problème de la répartition des travaux agricoles en liaison avec celui de la « surpopulation relative » * et qu'il y revienne dans un chapitre spécial consacré à la différence entre « la période de travail » et le « temps de production » (*Das Kapital*, II, chapitre 13). On appelle période de travail le temps pendant lequel le produit subit l'action du travail ; quant aux temps de production, c'est celui pendant lequel le produit se trouve dans la production, y compris la période pendant laquelle il ne subit pas l'action du travail. Il existe de nombreuses branches industrielles où la période de travail ne coïncide pas avec le temps de production ; cela n'est nullement un phénomène spécifique à l'agriculture qui n'est que la plus typique de ces branches d'industrie **. Dans l'agriculture russe, par rapport aux autres pays d'Europe, l'écart entre

* A propos du régime agraire de l'Angleterre, par exemple, Marx dit : « Il y a toujours trop d'ouvriers pour les besoins moyens, toujours trop peu pour les besoins exceptionnels et temporaires de l'agriculture » (I², 725), de sorte que, malgré une constante « surpopulation relative » le village n'est pas assez peuplé. Au fur et à mesure que la production capitaliste s'empare de l'agriculture, dit-il ailleurs, il se forme un excès de population rurale. « Une partie de la population des campagnes se trouve donc toujours sur le point de se convertir en population urbaine ou manufacturière » (*ibid.*, p. 668) [102] ; cette partie de la population souffre perpétuellement du chômage ; ses occupations sont extrêmement irrégulières et mal payées (par exemple, le travail à domicile pour les magasins, etc.).

** Il faut surtout noter ici la remarque de Marx selon laquelle l'agriculture possède elle aussi les moyens « de distribuer de façon plus égale sur toute l'année » la demande de travail : la fabrication de produits plus variés, la substitution à l'assolement triennal d'un système de cultures alternées, la culture des plantes à racine, les prairies artificielles, etc. Mais tous ces moyens « exigent une augmentation du capital circulant, avancé en salaires, engrais, semences, etc. » (*ibid.*, pp. 225-226).

la période de travail et le temps de production est particulièrement important. « En réalisant plus tard la séparation de la manufacture et de l'agriculture, la production capitaliste assujettit de plus en plus l'ouvrier agricole à des occupations purement accessoires et accidentelles et rend sa situation de plus en plus précaire... Toutes les différences de rotation se compensent pour le capitaliste, mais non pour l'ouvrier » (*ibid.*, pp. 223-224) [103]. On voit que, sous ce rapport, la seule conclusion que l'on puisse tirer des particularités de l'agriculture est que la situation de l'ouvrier agricole doit être pire encore que celle de l'ouvrier d'industrie. Il y a très loin de là à la théorie de M. N.-on qui considère les loisirs forcés d'hiver comme la « cause fondamentale » de la détérioration de la situation des « classes agricoles » (?!). Si dans notre agriculture la période de travail durait douze mois, le processus de développement du capitalisme se déroulerait exactement de la même façon qu'aujourd'hui, à cette différence près que la situation de l'ouvrier agricole se rapprocherait un peu* de celle de l'ouvrier d'industrie.

Même pour le problème général du développement du capitalisme agraire, la théorie de MM. V.V. et N.-on est donc absolument sans intérêt. Quant aux particularités de la Russie, loin de les expliquer, elle les masque. Le chômage d'hiver de notre paysannerie dépend moins du capitalisme que du fait qu'il n'est pas suffisamment développé. Nous avons déjà montré en effet (§ 4 de ce chapitre), en nous appuyant sur les données concernant les salaires, que parmi les provinces de Grande-Russie, le chômage d'hiver est le plus répandu dans celles où le capitalisme est le moins développé et où le système des prestations prédomine. Cela est tout à fait normal. En entravant l'élévation de la productivité du travail ainsi que le développement de l'industrie et de l'agriculture, le système des prestations ralentit du même coup les progrès de la demande de main-d'œuvre. De plus, tout en attachant le paysan à son lot, il ne lui assure pas du travail en hiver ni la possibilité de subsister grâce à sa misérable exploitation.

* Nous disons « un peu », parce que, en plus de l'irrégularité du travail, il y a bien d'autres causes à l'aggravation de la situation des ouvriers agricoles.

XI. SUITE.— LA COMMUNAUTÉ.— LES IDÉES DE MARX SUR LA PETITE AGRICULTURE.— L'OPINION D'ENGELS SUR LA CRISE AGRICOLE ACTUELLE.

« Le principe communautaire empêche que la production agricole soit accaparée par le capital », peut-on lire sous la plume de M. N.-on (page 72). C'est là une autre théorie populiste extrêmement répandue, qui repose sur des fondements tout aussi abstraits que la précédente. Au deuxième chapitre, nous avons déjà prouvé par toute une série de faits le caractère erroné de cette prémisse. A ces faits, nous allons maintenant ajouter un certain nombre d'éléments. D'une façon générale, il est faux de croire que le capitalisme agraire ne peut apparaître que s'il existe une certaine forme particulière de propriété foncière. « Le système capitaliste de production à ses débuts se trouve en présence d'une forme de propriété foncière qui ne lui correspond pas. C'est lui seulement qui crée la forme qui lui convient, en subordonnant l'agriculture au capital; par là aussi, la propriété foncière féodale, la propriété de clan, la petite propriété paysanne avec communauté de marché * (Markgemeinschaft) sont métamorphosées en la forme économique correspondant à ce mode de production, quelque diverses qu'en soient les formes juridiques » (*Das Kapital*, III, 2, 156). En fait, les particularités de la propriété foncière, quelles qu'elles soient, ne peuvent jamais constituer un obstacle insurmontable pour le capitalisme qui prend des formes différentes selon les différentes conditions agricoles, juridiques et sociales. On voit à quel point le problème a été mal *posé* par les populistes qui ont bâti toute une littérature sur le thème: « Communauté *ou* capitalisme ». Qu'un anglomane titré institue un prix pour récompenser le meilleur ouvrage traitant de la création d'une classe de fermiers en Russie, qu'une société savante propose de répartir les paysans en fermes séparées ou qu'un fonctionnaire désœuvré rédige un projet tendant à créer des parcelles de 60 déciatines, voilà nos populistes qui relèvent le gant et qui partent en campagne contre ces « projets bourgeois »

* Ailleurs Marx indique que « la propriété communale (Gemeineigentum) est partout le complément de l'agriculture parcellaire (*Das Kapital*, III, 2, 341) [104].

dont les auteurs veulent « introduire le capitalisme » et détruire la communauté, ce palladium de l'« économie populaire ». Il ne leur vient même pas à l'idée, à ces braves populistes, que pendant qu'on rédigeait des projets et qu'on les réfutait, le capitalisme continuait son chemin et que le village communautaire se transformait — qu'il s'était déjà transformé * en un village de petits agrariens.

Voilà pourquoi nous ne nous intéressons guère à la forme de la propriété foncière des paysans. Quelle que soit cette forme, en effet, le rapport entre la bourgeoisie paysanne et le prolétariat rural sera toujours le même. Ce n'est pas la forme de la propriété qui pose les problèmes vraiment importants, ce sont les vestiges du passé purement moyenâgeux qui continuent à peser sur la paysannerie : cloisonnement de caste des communautés paysannes, caution solidaire, impôts exorbitants frappant les terres paysannes, sans commune mesure avec ceux auxquels sont soumis les domaines privés, entraves à la mobilisation des terres paysannes, au déplacement et à la migration des paysans **. Ces institutions surannées ne garantissent en rien la paysannerie contre la décomposition ; elles ne font que multiplier les diverses formes de redevance et de servitude, que retarder considérablement toute l'évolution sociale.

Pour terminer, nous devons nous arrêter sur une tentative originale des populistes : ils tentent en effet d'interpréter certaines déclarations de Marx et Engels contenues dans le livre III du *Capital* dans le sens de la thèse populiste selon laquelle la petite agriculture est supérieure à la grande et le capitalisme agrarien ne joue pas un rôle

* Si on nous dit que nous anticipons sur l'avenir en avançant pareille affirmation, nous répondrons ce qui suit. Celui qui désire représenter un phénomène vivant dans son évolution, se trouve inévitablement placé devant le dilemme suivant : être en avance ou en retard. Pas de milieu. Et si toutes les données témoignent que le caractère de l'évolution sociale est tel que cette évolution est déjà fort avancée (voir le chapitre II) ; si, en outre, on connaît avec précision quelles sont les circonstances et les institutions qui retardent ladite évolution (impôts excessifs, isolement de la caste paysanne, limitations à la liberté de mobilisation du sol, de déplacement et de migration), alors on ne commet pas de faute en anticipant sur l'avenir.

** L'apologie que font les populistes de quelques-unes de ces institutions montre bien le caractère réactionnaire de leur philosophie, qui les rapproche de plus en plus des agrariens.

historique progressiste. Le passage qu'ils citent le plus souvent à cet effet est tiré du livre III du *Capital*:

« La morale de l'histoire que l'on peut tirer aussi d'une étude de l'agriculture, c'est que le système capitaliste s'oppose à une agriculture rationnelle ou que l'agriculture rationnelle est incompatible avec le capitalisme (bien qu'il favorise son développement technique) et qu'elle nécessite l'intervention du petit paysan qui travaille lui-même sa terre (selbst arbeitenden) ou le contrôle des producteurs associés » (III, 1, 98, traduction russe, 83) [105].

Que découle-t-il de ces affirmations (qui, soit dit en passant, ne se trouvent pas dans la section VI du *Capital* spécialement consacrée à l'agriculture mais constituent un fragment tout à fait isolé dans un chapitre traitant de l'influence des fluctuations du prix des matières premières sur le profit)? Le fait que le capitalisme est incompatible avec une organisation rationnelle de l'agriculture (et de l'industrie) est connu depuis longtemps et ce n'est pas sur ce point que porte la polémique avec les populistes. Quant au rôle *historique* progressiste du capitalisme dans l'agriculture, Marx le souligne tout spécialement dans ce passage. Reste l'allusion au « petit paysan qui travaille lui-même sa terre ». De tous les populistes qui se réfèrent à cette allusion, aucun n'a pris la peine de chercher quel sens elle avait pour son auteur ni de la relier d'une part à son contexte et, d'autre part, à la théorie générale de Marx sur la petite agriculture. Dans le passage du *Capital* d'où est tirée cette citation, il est question des énormes fluctuations auxquelles sont sujets les prix des matières premières et du fait que ces fluctuations détruisent le caractère systématique et proportionnel de la production, ainsi que la correspondance existant entre l'agriculture et l'industrie. Si Marx assimile la petite « exploitation paysanne » à celle des « producteurs associés », c'est *uniquement* du point de vue de la proportionnalité, du caractère systématique et méthodique de la production. Si on la considère de ce point de vue, la petite industrie moyenâgeuse (le métier), elle aussi, est analogue à l'exploitation des « producteurs associés » (cf. *Misère de la philosophie*, édition citée, page 90), tandis que le capitalisme se distingue de ces deux systèmes économiques par l'anarchie de la production. Pour pouvoir,

à partir de là, en arriver à la conclusion que Marx admettait que la petite agriculture était viable * et ne reconnaissait pas le rôle historique progressiste du capitalisme dans l'agriculture, il faut une bien étrange logique. Voici d'ailleurs comment Marx s'exprimait sur ces problèmes dans un chapitre de la section consacrée à l'agriculture, *qui traite spécialement de la petite exploitation paysanne* (chap. 47, § V) :

« La propriété paysanne exclut de par sa nature même le développement des forces productives sociales du travail, l'établissement de formes sociales de travail, la concentration sociale des capitaux, l'élevage à grande échelle, l'application progressive de la science à la culture.

« L'usure et les impôts la ruinent partout fatalement. Le débours de capital pour l'achat de la terre fait qu'il ne peut être investi dans la culture. Les moyens de production sont éparpillés à l'infini, le producteur lui-même se trouve isolé. Le gaspillage de force humaine est immense. La détérioration progressive des conditions de production et le renchérissement des moyens de production sont une loi inéluctable de la propriété parcellaire. Les bonnes années sont un malheur pour ce mode de production » (III, 2, 341-342. Traduction russe, 667) [107].

« La petite propriété foncière suppose que l'immense majorité de la population est rurale et que c'est le travail isolé qui domine et non le travail social. Dans ce cas, la richesse et le développement de la production, ainsi que leurs conditions matérielles et morales, sont par conséquent impossibles, de même que les conditions d'une agriculture rationnelle... » (III, 2, page 347. Traduction russe, 672) [108].

L'auteur de ces lignes, loin de fermer les yeux sur les contradictions propres à la grande agriculture capitaliste, les dénonçait sans pitié. Mais cela ne l'empêchait pas d'apprécier le rôle *historique* du capitalisme. Il écrit en effet :

« Un des grands résultats du mode capitaliste de production, c'est qu'il a fait de l'agriculture une application

* Rappelons que peu de temps avant sa mort et à une époque où la crise agricole consécutive à la baisse des prix était déjà manifeste, Engels a cru nécessaire de s'élever énergiquement contre ceux des « disciples » français qui faisaient certaines concessions à la doctrine de la vitalité de la petite agriculture [109].

scientifique consciente de l'agronomie — dans la mesure où cela est possible dans les conditions de la propriété privée — alors qu'elle était une série de procédés purement empiriques et transmis mécaniquement, d'une génération à l'autre, de la fraction la moins évoluée de la société; d'une part, il débarrasse complètement la propriété foncière de tous les rapports de domination et de servitude et, d'autre part, il a séparé complètement le sol et le fonds, en tant que moyen de travail, de la propriété et du propriétaire foncier... La rationalisation de l'agriculture, qui seule rend possible son exploitation sociale et le fait d'avoir ramené à l'absurde la propriété foncière: tels sont les deux grands mérites du mode capitaliste de production. Comme tous ses autres progrès historiques, la production capitaliste a accompli celui-ci en réalisant d'abord l'appauvrissement total du producteur direct » (III, 2, 156-157. Trad. russe, 509-510) [109].

Ces déclarations de Marx sont si catégoriques qu'il semblerait qu'il ne peut y avoir deux opinions sur la façon dont il appréciait le rôle progressiste du capitalisme dans l'agriculture. Mais M. N.-on a encore trouvé un faux-fuyant: il cite un jugement d'Engels sur la crise agraire contemporaine, qui, selon lui, réfute la thèse du rôle progressiste du capitalisme dans l'agriculture *.

Mais voyons ce que dit vraiment Engels. Résumant les thèses essentielles de la théorie de Marx relative à la rente différentielle, il établit la loi suivante: « Plus est considé-

* Voir *Novoïé Slovo*, 1896, n° 5, février, lettre de M.N.-on à la rédaction, pp. 256-261. Ici même la « citation » relative à « la morale de cette histoire ». Notons que ni M.N.-on, ni aucun autre parmi les nombreux économistes populistes qui en appelaient à la crise agraire contemporaine pour réfuter la théorie du rôle historique progressif du capitalisme en agriculture, n'ont jamais posé la question expressément, sur le terrain d'une théorie économique bien définie; ils n'ont jamais exposé les raisons pour lesquelles Marx a reconnu le caractère progressiste du rôle historique du capitalisme agraire, ni indiqué nettement celles pour lesquelles il lui refuse ce rôle. Dans ce cas comme dans les autres les économistes populistes préfèrent ne pas combattre expressément la théorie de Marx; ils se contentent de faire des allusions vagues, en louchant vers les « disciples russes ». Comme nous ne nous occupons dans ce livre que de l'état économique de la Russie, nous avons indiqué plus haut les raisons de notre opinion à ce sujet.

rable le capital investi dans le sol, plus l'agriculture d'un pays, et plus généralement sa civilisation sont développées, plus les rentes par acre et le total des rentes s'accroissent et plus le tribut que la société paie aux grands propriétaires fonciers, sous forme de surprofits, devient gigantesque. » (*Das Kapital*, III, 2, 258. Traduction russe, p. 597.) [110] Cette loi, poursuit Engels, explique « l'admirable vitalité de la classe des grands propriétaires fonciers », qui accumulent les dettes d'un cœur léger, ce qui ne les empêche pas de « retomber toujours sur leurs pieds ». Lorsqu'en Angleterre, par exemple, les droits sur le blé furent abolis déterminant une baisse du prix des céréales, les landlords, loin d'être ruinés, s'enrichirent plus que jamais.

On pourrait donc croire que le capitalisme est incapable d'atténuer la force du monopole que représente la propriété foncière.

« Mais tout a une fin », poursuit Engels. Les steamers transatlantiques et les chemins de fer des deux Amériques et des Indes firent apparaître de nouveaux concurrents. Les prairies d'Amérique du Nord, les pampas d'Argentine, etc., inondèrent le marché mondial de blé à bon marché. « Contre cette concurrence (celle de la terre vierge des steppes et celle des paysans russes et indiens écrasés d'impôts), le fermier ou le paysan européens ne pouvaient pas lutter aux taux où étaient auparavant les rentes. En Europe, une partie des terres ne put plus concourir à la production de blé ; partout les rentes baissèrent. Notre second cas, variante 2 : prix en baisse et productivité décroissante des capitaux additionnels, devient la règle en Europe, d'où les pleurs des agrariens depuis l'Ecosse jusqu'en Italie et du Midi de la France jusqu'à la Prusse orientale. Heureusement, toutes les steppes sont loin d'être exploitées ; il en reste suffisamment pour ruiner toute la grande propriété foncière d'Europe et la petite par-dessus le marché. » (*Ibid.*, page 260. Traduction russe, 598, avec omission du mot «heureusement » [111].)

Si le lecteur a lu ce passage attentivement, il ne lui reste plus aucun doute : il est clair qu'Engels dit exactement le contraire de ce que M. N.-on veut lui faire dire. Selon Engels, en effet, la crise agraire actuelle abaisse la rente et tend même à la faire disparaître, ce qui veut dire que

le capitalisme est en train de réaliser sa tendance à l'abolition du monopole de la propriété foncière. Décidément notre cher M. N.-on n'a pas de chance avec ses « citations ». Le capitalisme agraire est d'ailleurs en train de faire un autre gigantesque pas en avant: en introduisant dans l'arène mondiale toute une série de nouveaux pays, il provoque un développement extraordinaire de la production commerciale des produits agricoles; il expulse l'agriculture patriarcale de ses derniers retranchements, de l'Inde et de Russie, par exemple; il donne naissance à une production céréalière purement industrielle, sans précédent dans les annales de l'agriculture et qui repose sur la coopération de masses d'ouvriers munis des instruments les plus perfectionnés; il provoque une extrême aggravation de la situation des vieux pays européens; il fait baisser la rente, ce qui ruine les monopoles qui paraissaient les plus solides et ramène la propriété foncière « à l'absurde », non seulement en théorie mais en pratique; il pose le problème de la nécessité de la socialisation de la production agricole avec tant de relief que les représentants des classes possédantes d'Occident commencent eux-mêmes à se rendre compte de cette nécessité *. Quant à Engels, avec la réjouissante ironie qui le caractérise, il *salue* les derniers pas du capitalisme mondial: heureusement, dit-il, il reste suffisamment de steppes non exploitées pour que les choses continuent à aller dans le même sens. Pendant ce temps-là, *à propos de bottes* **, ce bon M. N.-on soupire après l'ancien « moujik laboureur », après la stagnation de notre agriculture et toutes les formes de servitude agraire « consacrées par les siècles », qui n'avaient pu être ébranlées « ni par les désordres du régime féodal ni par le joug tatar » et qui aujourd'hui — ô horreur — ont commencé à l'être de la façon la plus décisive par ce monstre abominable qu'est le capitalisme! *O sancta simplicitas!*

---

* Ne sont-ils pas caractéristiques, en effet, les « signes des temps », tels que le fameux Antrag Kanitz dans le Reichstag allemand [112] ou le plan des fermiers américains visant à faire de tous les silos la propriété de l'Etat ?

** En français dans le texte. (*N.R.*)

CHAPITRE V

LES PREMIÈRES PHASES DU CAPITALISME DANS L'INDUSTRIE

Nous allons maintenant nous occuper de l'industrie. Comme pour l'agriculture, il faudra analyser quelles sont les formes de l'industrie russe depuis l'abolition du servage, c'est-à-dire étudier notre régime de rapports économiques et sociaux dans l'industrie de transformation, ainsi que le caractère de l'évolution de ce régime. Commençons par les formes les plus simples et les plus primitives et observons de près la marche de leur développement.

I. L'INDUSTRIE À DOMICILE ET LES MÉTIERS

Il y a industrie à domicile quand la transformation des matières premières a lieu dans l'exploitation même (la famille paysanne) qui les produit. Ce genre d'industrie est un attribut nécessaire de l'économie naturelle, dont on trouve des vestiges presque partout où il existe une petite paysannerie. Il est donc absolument normal que dans la littérature russe on trouve toute une série de références à des industries de ce type (fabrication domestique d'articles de lin, de chanvre, de bois, etc., destinés à la consommation de la famille). A l'heure actuelle, cependant, il n'y a que de rares endroits particulièrement reculés, comme par exemple, jusqu'à ces derniers temps la Sibérie, où l'industrie domestique connaît une extension relativement impor-

tante. Sous cette forme, l'industrie en tant que profession n'existe pas encore dans ces régions, petites industries et agriculture sont indissolublement liées l'une à l'autre et forment un tout.

La première forme d'industrie qui se sépare de l'agriculture patriarcale est le métier, c'est-à-dire la fabrication d'objets sur commande du consommateur *. Dans ce cas la matière première peut appartenir soit au consommateur-client, soit à l'artisan, et le travail est payé soit en espèces, soit en nature (locaux, entretien de l'artisan, remise à celui-ci d'une partie du produit obtenu s'il s'agit de farine, par exemple, etc.). Les métiers, qui sont une partie intégrante de la vie urbaine, sont également assez répandus dans les villages où ils servent de complément à l'économie paysanne. Une certaine portion de la population rurale est formée d'artisans spécialistes s'occupant (parfois exclusivement, parfois en même temps que d'agriculture) de tannage, de la confection de chaussures, de vêtements, exécutant des travaux de forge, la teinture des tissus domestiques, le finissage du drap paysan, la transformation du grain en farine, etc. Etant donné l'extrême insuffisance de nos statistiques économiques, nous n'avons aucune donnée précise sur l'extension que les métiers ont prise en Russie. Cependant, on peut trouver des indications partielles sur cette forme d'industrie dans presque toutes les descriptions de l'économie paysanne, dans les enquêtes sur ce qu'on appelle l'industrie « artisanale » ** et même dans la statistique des usines et des fabriques ***. Il arrive que les statistiques

* Kundenproduktion. Cf. Karl Bücher, *Die Entstehung der Volkswirtschaft*. Tüb. 1893 [113].

** Encore que selon la thèse généralement admise, les artisans ne fassent pas partie des « koustaris » (nous aurons maintes fois l'occasion de remarquer à quel point ce terme de « koustaris » est vague), les indications concernant l'artisanat, qui sont disséminées dans toutes les enquêtes sur l'industrie artisanale sont si nombreuses, qu'il n'est pas possible de donner des citations à l'appui de ce que nous venons de dire.

*** Pour illustrer l'état chaotique de cette statistique, rappelons que jusqu'à ce jour elle n'a pas trouvé le moyen d'établir une distinction entre les établissements artisanaux et les établissements industriels. De 1860 à 1870, par exemple, on classait parmi ces derniers les teintureries villageoises de type purement artisanal (*Annuaire du ministère des Finances*, t. I, pp. 172-176); en 1890, on confondait

des zemstvos en enregistrant les industries paysannes classent les « artisans » dans un groupe à part (Cf. Roudnev, l.c.). Mais, dans ce groupe, elles rangent également tous les ouvriers du bâtiment. Au point de vue de l'économie politique, une telle confusion est absolument erronée car, dans leur masse, les ouvriers du bâtiment sont des salariés employés par des entrepreneurs et non des artisans autonomes travaillant pour une clientèle. Certes, il n'est pas toujours facile de distinguer l'artisan rural du petit producteur de marchandises ou de l'ouvrier salarié ; pour y arriver, il faut une analyse économique des données concernant chaque petit industriel. Une remarquable tentative pour dégager strictement les métiers des autres formes de petite industrie a été faite à l'occasion du recensement artisanal de Perm, en 1894-1895*. Selon les estimations de ce recensement, les artisans ruraux représentent environ 1% de la population paysanne et, comme il fallait s'y attendre, c'est dans les districts où l'industrie est le moins développée qu'ils sont le plus nombreux. Ils sont plus attachés à la terre que les petits producteurs de marchandise : sur cent artisans ruraux, en effet, on trouve 80,6 agriculteurs (pour les autres « koustaris », cette proportion est plus faible). Ils emploient le travail salarié mais sur une moins grande échelle que les autres artisans. Leurs entreprises sont généralement très peu importantes (d'après le nombre d'ouvriers qu'elles occupent). Alors que le gain moyen d'un artisan non agriculteur est estimé à 102,9 roubles par an, celui d'un artisan agriculteur est estimé à 43,9 roubles.

Nous nous contenterons de ces brèves indications car l'analyse détaillée des métiers ne fait pas partie de notre tâche. Dans cette forme d'industrie, en effet, il n'y a pas encore de production marchande ; on y voit simplement apparaître la circulation des marchandises quand l'artisan

les fouleries paysannes avec les fabriques de drap (*Index des fabriques et usines* d'Orlov, 3e éd., p. 21), etc. La récente *Liste des fabriques et usines* (St-Ptb, 1897) n'est pas non plus exempte de cette confusion. Voyez les exemples dans nos *Etudes*, pp. 270-271. (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 4, pp. 19-21.—*N.R.*)

* Nous avons consacré à ce recensement un article dans nos *Etudes*, pp. 113-199. (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, pp. 361-470.—*N.R.*) Tous les faits relatés dans le texte sur les « koustaris » de Perm sont tirés de l'article en questions.

est payé en argent ou quand il vend sa part de produit reçue en échange de son travail pour acheter des matières premières et des instruments de production. Le produit du travail de l'artisan ne dépasse guère le cadre de l'économie paysanne naturelle * et, de ce fait, il n'apparaît pas sur le marché. Il est donc normal que les métiers se caractérisent par une routine, un morcellement et une étroitesse identiques à ceux de la petite agriculture patriarcale. Le seul élément d'évolution propre à cette forme d'industrie est l'exode des artisans en quête de travail vers d'autres contrées. Cette pratique était assez répandue, autrefois surtout, dans nos campagnes; elle avait généralement pour conséquence la création d'entreprises indépendantes aux lieux d'arrivée des artisans.

II. LES PETITS PRODUCTEURS DE MARCHANDISES DANS L'INDUSTRIE. L'ESPRIT DE CORPS DANS LES PETITES INDUSTRIES

Nous avons vu que lorsque l'artisan fait son apparition sur le marché, ce n'est pas pour y vendre son produit. Mais il est naturel qu'une fois qu'il a pris contact avec le marché, il en vienne peu à peu à produire pour celui-ci et qu'il se transforme *en producteur de marchandises*. Cette transformation est graduelle et, au début, elle a un caractère expérimental: les produits que l'artisan met en vente sont ceux qui lui restent par hasard ou qu'il fabrique à temps perdu. Ce caractère graduel est encore renforcé du fait que, primitivement, les marchés où ces produits sont écoulés sont très restreints: de la sorte, la distance entre le consommateur et le producteur n'augmente que très peu, le produit continue à passer directement du producteur au consommateur et, de plus, il arrive parfois qu'avant d'être vendu, il soit

* Cette proximité du métier et de l'économie naturelle des paysans porte parfois ces derniers à tenter d'organiser le travail des artisans pour tout le village: les paysans entretiennent l'artisan qu'ils obligent à travailler pour tous les habitants du village. Actuellement, on ne peut rencontrer ce régime d'industrie qu'à titre d'exception ou bien dans les provinces les plus reculées (c'est ainsi qu'est organisée, par exemple, la forge dans quelques villages de Transcaucasie. Voir les *Comptes rendus et recherches sur l'industrie artisanale en Russie*, t. II, p. 321).

échangé contre des denrées agricoles *. Au stade suivant, le développement de l'économie marchande se traduit par une extension du commerce et par l'apparition de marchands revendeurs: ce n'est plus le petit marché paysan ou la foire **, qui servent de débouché au produit, mais une région entière, puis l'ensemble du pays et parfois même d'autres pays. A partir du moment où les produits industriels deviennent des marchandises, la voie est ouverte pour la séparation de l'agriculture et de l'industrie et pour les échanges mutuels entre les deux branches. Fidèle à ses poncifs et à ses conceptions abstraites, M. N.-on se borne à déclarer que « la séparation de l'industrie et de l'agriculture » est caractéristique du « capitalisme » en général, sans se donner la peine d'analyser ses différentes formes ni les divers stades du capitalisme. C'est pourquoi il importe de noter que l'industrie commence à se séparer de l'agriculture quand la production marchande en est encore à son stade le plus bas, au stade des petits métiers paysans, à un moment où, dans la majorité des cas, l'industriel ne se distingue pas encore de l'agriculteur. Dans la suite de notre exposé, nous verrons de quelle façon les entreprises industrielles sont amenées à se séparer des entreprises agricoles et les ouvriers d'industrie des agriculteurs quand le capitalisme atteint un niveau de développement plus élevé.

Tant que la production marchande en est à un stade embrionnaire, la concurrence entre les « koustaris » reste très faible, mais au fur et à mesure que le marché s'élargit et englobe des régions plus étendues, elle devient de plus

* Par exemple, la poterie contre du blé, etc. Quand le prix des céréales était bas, on estimait parfois comme valeur équivalente d'un pot la quantité de grains qu'il pouvait contenir. Cf. *Comptes rendus et recherches*, t. I, p. 340.—*Les petites industries de la province de Vladimir*, t. V, p. 140.—*Travaux de la commission artisanale*, t. I, p. 61.

** L'étude d'une de ces foires rurales a montré que 31 % de son chiffre d'affaires (environ 15 000 roubles sur 50 000) portent sur les produits d'artisanat. Voir les *Travaux de la commission artisanale*, t. I, p. 38. Le fait que les cordonniers de Poltava, par exemple, écoulent leurs produits dans un rayon de 60 verstes autour de leurs villages montre à quel point les débouchés des petits producteurs de marchan dises sont primitivement restreints. *Comptes rendus et recherches*, t. I, p. 287.

en plus violente et ruine la prospérité patriarcale du petit producteur qui reposait sur le monopole de fait dont il jouissait. Le petit producteur de marchandise sent que ses intérêts, contrairement à ceux du reste de la société, exigent le maintien de ce monopole et c'est pourquoi il *craint* la concurrence. Individuellement ou en collectivité, il fait tout ce qu'il peut pour l'entraver, pour « ne pas admettre » les concurrents dans sa région, pour renforcer sa situation prospère de petit patron disposant d'une clientèle bien déterminée. Cette peur de la concurrence est si caractéristique de la véritable nature sociale du petit producteur que nous devons nous arrêter un peu plus longuement sur les faits qui s'y rapportent. Voici tout d'abord un exemple concernant les métiers. Les apprêteurs de peau de mouton de Kalouga, dont le métier est tombé en décadence depuis l'abolition du servage et qui partent l'exercer dans d'autres provinces, devaient autrefois payer, pour pouvoir embrasser cette profession, une énorme redevance à leurs seigneurs. Ces derniers veillaient soigneusement à ce que chaque apprêteur connaisse « le territoire qui lui était dévolu » et interdisaient à d'autres apprêteurs d'exploiter ces territoires. Grâce à cette organisation, le métier était si avantageux que le titulaire demandait de 500 à 1 000 roubles pour céder sa place et que l'arrivée d'un apprêteur étranger provoquait parfois de sanglants conflits. L'abolition du servage a ruiné cette prospérité moyenâgeuse et « la concurrence a également été favorisée par les chemins de fer qui facilitent les déplacements » *. Dans le même ordre d'idées, on a relevé chez les artisans de toute une série de métiers une tendance (tendance ayant positivement le caractère d'une règle générale) à dissimuler les inventions et les améliorations techniques et à tenir secrètes les occupations lucratives afin d'éviter une « concurrence ruineuse ». Quand un individu fonde une petite industrie nouvelle ou quand il introduit un perfectionnement dans un métier, il s'efforce par tous les moyens de dissimuler à ces voisins les avantages qu'il en retire (pour détourner l'attention, par exemple, il conserve l'ancien aménagement de son entreprise), il ne permet à personne de pénétrer dans son atelier, il travaille

* *Travaux de la commission artisanale*, t. II, pp. 35-36.

sous les combles, il n'en dit rien, même à ses enfants *. On sait que dans la région de Moscou la fabrication des pinceaux se développe très lentement. « Cette lenteur s'explique généralement par le fait que les producteurs refusent les nouveaux concurrents. On dit que dans la mesure du possible ils s'efforcent de ne pas montrer leur travail aux étrangers, si bien que parmi eux, il n'y en a qu'un seul qui prenne des apprentis venus d'ailleurs **. » A propos du village de Bezvodnoïé dont les habitants sont réputés pour les objets de métal qu'ils fabriquent, nous lisons: « Il est à noter que les habitants de Bezvodnoïé dissimulent soigneusement à présent encore (au début des années 80; leur industrie existe depuis les années 50) leur savoir-faire aux paysans voisins. Ils ont essayé à plusieurs reprises d'obtenir que l'administration cantonale prenne un arrêté stipulant que ceux qui transmettraient un secret professionnel à un autre village seraient passibles d'une punition. L'arrêté n'a pas été pris, mais moralement il pèse sur chacun des habitants de Bezvodnoïé qui ne marient pas leurs filles dans les villages voisins et qui, dans la mesure du possible, évitent d'y prendre femme ***. »

Les économistes populistes ont passé sous silence le fait que, dans leur masse, les petits artisans paysans sont des producteurs de marchandises. Ils ont même créé toute une légende selon laquelle il existe un profond antagonisme entre l'organisation économique des petits métiers paysans

---

* Voir les *Travaux de la commission artisanale*, t. II, p. 81, t. V, p. 460; t. IX, p. 2526.—*Les petites industries de la province de Moscou*, t. VI, fasc. 1, pp. 6-7, 253; t. VI, fasc. 2, p. 142; t. VII, fasc. 1, 2e partie, article sur le fondateur du « métier d'imprimeur ».—*Les petites industries de la province de Vladimir*, t. I, pp. 145, 149.—*Comptes rendus et recherches*, t. I, p. 89.—Grigoriev: *La production artisanale des serrures et couteaux du district de Pavlovo* (suppléments à l'édition Volga, Moscou 1881), p. 39.—M. V.V. rapporte quelques-uns de ces faits dans ses *Essais sur l'industrie artisanale* (St-Pétersb. 1886), pp. 192 et suiv. Il en tire seulement cette conclusion que les « koustaris » ne sont pas hostiles aux innovations; il ne lui vient même pas à l'esprit que ces faits caractérisent la situation de classe des petits producteurs de marchandises dans la société contemporaine et leurs intérêts de classe.

** *Les petites industries de la province de Moscou*, t. VI, 2, p. 193.

*** *Travaux de la commission artisanale*, XI, 2404

et celle de la grosse industrie. Les données que nous venons de citer montrent bien à quel point cette thèse est inconsistante. S'il est vrai que le gros industriel ne recule devant aucun moyen pour s'assurer un monopole, à cet égard, le paysan-« koustar » est son cousin germain. Avec les faibles moyens dont il dispose, le petit bourgeois cherche à défendre des intérêts de classe qui, au fond, sont identiques à ceux que le gros fabricant s'efforce de sauvegarder pour le protectionnisme, les primes, les privilèges, etc. *

III. LES PROGRÈS DES PETITES INDUSTRIES DEPUIS L'ABOLITION DU SERVAGE. LES DEUX FORMES DE CE PROCESSUS ET SON IMPORTANCE

De l'exposé que nous venons de faire, nous pouvons conclure que la petite production a encore d'autres caractères qui méritent notre attention. Comme nous l'avons vu, l'apparition d'un nouveau métier est l'indice d'un progrès de la division sociale du travail. Ce progrès doit donc se retrouver dans toutes les sociétés capitalistes dans la mesure où elles conservent plus ou moins une paysannerie et une agriculture semi-naturelle, dans la mesure où diverses institutions et traditions anciennes (liées au mauvais état des moyens de communication, etc.) empêchent la grande industrie mécanique de succéder directement à l'industrie domestique. Dès que l'économie marchande fait un pas en avant, on voit inévitablement de nouveaux petits industriels surgir de la paysannerie; en quelque sorte, ce processus prépare la conquête par le capitalisme de nouvelles régions qui se trouvent dans les parties les plus retardataires du pays ou de nouvelles branches industrielles. Dans d'autres parties du pays ou dans d'autres branches ce développement du capitalisme prend une forme absolument différente: il provoque en effet non pas un accroissement mais une diminution du nombre des ateliers artisanaux et des ouvriers à domicile qui sont absorbés par les fabriques. On conçoit

* Sentant le danger de la concurrence, le petit bourgeois s'efforce de l'entraver, tout comme le populiste, son idéologue, qui sent que le capitalisme ébranle les « traditions » si chères à son cœur, fait tout son possible pour prévenir ce malheur, l'empêcher, le retarder, etc., etc.

par conséquent que si on veut étudier le développement du capitalisme dans l'industrie d'un pays donné, il faille distinguer ces deux processus de la façon la plus rigoureuse; si on les confond, en effet, on est inévitablement amené à tout embrouiller *.

Dans la Russie d'après l'abolition du servage, le développement de l'artisanat, qui représente les premiers pas du développement du capitalisme, s'est manifesté et continue à se manifester de deux manières: 1) par l'émigration des petites industries et des artisans des régions centrales peuplées depuis longtemps et économiquement avancées vers les provinces périphériques, 2) par l'apparition de nouveaux métiers et par l'extension de ceux qui existent déjà parmi la population locale.

Le premier de ces processus constitue un des aspects de la colonisation des provinces frontières, dont nous avons déjà parlé (chapitre IV, § II). Le paysan-artisan des provinces de Nijni-Novgorod, Vladimir, Tver, Kalouga, etc., sent que l'augmentation de la population et le développement des manufactures et des fabriques capitalistes menacent la petite production et renforcent la concurrence, et il part vers le sud où les « gens de métier » sont encore rares, les bénéfices élevés et la vie bon marché. Là, il fonde un petit établissement qui donne naissance à une industrie paysanne nouvelle et par la suite cette industrie se répand dans le village où elle a été implantée et dans

* Exemple intéressant qui montre comment ces deux processus coexistent dans une même province et dans une même industrie. La fabrication des rouets (dans la province de Viatka) vient compléter la confection domestique des tissus. Le développement de cette industrie signifie qu'une production marchande est née comprenant la fabrication d'un des instruments de production des tissus. Or nous voyons que dans les endroits perdus de la province, dans le Nord, le rouet est presque inconnu (*Matériaux pour servir à la description des petites industries de la province de Viatka*, t. II, p. 27) et que là « le métier pourrait faire son apparition » et pratiquer une première brèche dans l'économie naturelle patriarcale des paysans. Mais ce même métier tombe déjà en décadence dans d'autres parties de la province, et les enquêteurs estiment que cette décadence est probablement due « à l'usage de plus en plus fréquent, dans les milieux paysans, des tissus de coton fabriqués par la grande industrie » (p. 26). Le progrès de la production marchande et du capitalisme se manifeste donc ici par l'éviction du petit métier par la fabrique.

les environs. De la sorte, les régions centrales qui possèdent une culture industrielle séculaire ont aidé cette culture à se développer dans les régions nouvelles en voie de peuplement, et les rapports capitalistes (qui, ainsi que nous le verrons par la suite, se retrouvent dans les métiers paysans) ont gagné l'ensemble du pays *.

Examinons maintenant les faits relatifs au deuxième processus. Notons tout d'abord que pour le moment, lorsque nous constatons un développement des petites entreprises et des métiers paysans, nous ne nous occupons pas de leur organisation économique. Nous verrons par la suite que ces métiers amènent la formation d'une coopération capitaliste simple et d'un capital commercial ou bien qu'ils sont partie intégrante d'une manufacture capitaliste.

Les pelleteries du district d'Arzamas, province de Nijni-Novgorod, sont d'abord apparues dans la ville même d'Arzamas et peu à peu elles ont gagné les localités voisines, englobant ainsi une région de plus en plus étendue. Au début, les pelletiers étaient peu nombreux dans les villages, mais chacun d'entre eux employait un grand nombre d'ouvriers salariés; en effet, la main-d'œuvre était bon marché car les ouvriers s'embauchaient pour apprendre le métier. Une fois instruits, ils se dispersaient et s'établissaient à leur compte, préparant ainsi un terrain plus vaste pour la domination du capital, auquel est maintenant soumise la majeure partie des artisans **. Notons d'ailleurs que lorsque un nouveau métier fait son apparition, il arrive très fréquemment que la main-d'œuvre soit abon-

* Voir, par exemple, dans S. Korolenko, *l.c.*, le mouvement des ouvriers industriels vers les provinces frontières, où une partie d'entre eux s'établit. *Travaux de la commission artisanale*, fasc. 1 (sur la prédominance dans la province de Stavropol des petits industriels venus des provinces centrales); fasc. 3, p. 34 (l'émigration des cordonniers de Vyïezdnaïa Sloboda, province de Nijni-Novgorod, dans les villes situées sur la Basse-Volga); fasc. 9 (les peaussiers du village de Bogorodskoïé, même province, ont monté des usines dans toute la Russie). *Les petites industries de la province de Vladimir*, t. IV, p. 136 (les potiers de Vladimir ont porté leur production dans la province d'Astrakhan). Cf. *Comptes rendus et recherches*, t. I, pp. 125, 210; t. II, pp. 160-165, 168, 222, remarque générale sur la prédominance « dans tout le Midi » de petits industriels venus des provinces de la Grande-Russie.

** *Travaux de la commission artisanale*, t. III.

dante dans les premières entreprises et que ces ouvriers salariés se transforment par la suite en petits patrons: il s'agit là d'un phénomène extrêmement répandu qui a le caractère d'une règle générale *. Il va sans dire qu'il serait profondément erroné d'en conclure qu'« en dépit de diverses considérations historiques..., ce ne sont pas les grandes entreprises qui absorbent les petites, mais les petites qui sont engendrées par les grandes ** ». Le fait que les premières entreprises aient des dimensions importantes ne signifie nullement qu'il y ait concentration de la production; il vient de ce que ces entreprises se comptent par unités et de ce que les paysans des environs aspirent à y travailler pour y apprendre un métier lucratif. Pour ce qui est de la diffusion des petites industries paysannes au-delà des anciens centres, dans les localités avoisinantes, c'est là un phénomène que l'on observe dans de nombreux cas. C'est ainsi, par exemple, qu'après l'abolition du servage, on a pu assister au développement (dans trois directions: augmentation du nombre des localités où ces métiers sont implantés, du nombre des artisans et du montant de la production) de métiers aussi importants que la serrurerie sur acier de Pavlovo, la tannerie et la cordonnerie de Kimry, le tressage des chaussures d'Arzamas et des environs [114], la fabrication des objets de métal de Bourmakino, la chapellerie de Molvitino et de son district, la verrerie, la chapellerie, la dentellerie de la province de Moscou, la joaillerie de la région de Krasnoïé Sélo, etc. ***.

* On constate, par exemple, le même phénomène dans l'industrie du coloriage de la province de Moscou (*Les petites industries de la province de Moscou*, t. VI, I, pp. 73-99), la chapellerie (*ibid.*, t. VI, fasc. 1), la pelleterie (*ibid.*, t. VII, fasc. 1, 2e partie), dans la serrurerie sur acier de Pavlovo (Grigoriev, *l.c.*, pp. 37-38), etc.

** Dans son livre *Les destinées du capitalisme* (pp. 78-79), M.V.V. n'a manqué de tirer d'un fait de ce genre une conclusion analogue.

*** A. Smirnov: *Pavlovo et Vorsma*, Moscou 1864.—N. Labzine: *Enquête sur la coutellerie...*, St-Ptb. 1870.—Grigoriev, *l.c.*—N. Annenski. « Rapport... » dans *Messager de la navigation et de l'industrie de Nijni-Novgorod*, 1891.—*Matériaux de la statistique des zemstvos pour le district de Gorbatov*. Nijni-Novgorod 1892.—A. Potressov, rapport à la succursale de St-Ptb. du Comité des sociétés d'épargne, en 1895.—*Annales statistiques de l'Empire de Russie*, t. II, fasc. 3, St-Ptb., 1872. *Travaux de la Commission artisanale*,

L'auteur de l'article sur les petites industries de sept cantons du district de Toula constate que « l'augmentation du nombre des artisans après l'abolition du servage et l'apparition de « koustaris » et d'artisans dans des localités qui autrefois n'en comprenaient aucun * constituent un phénomène général. On trouve une opinion analogue chez les statisticiens de Moscou **. Nous pouvons d'ailleurs confirmer ces appréciations en citant les statistiques suivantes qui portent sur la date à laquelle sont apparues dans la province de Moscou 523 entreprises artisanales englobant 10 métiers ***.

Nombre total des entreprises	Nombre d'entreprises fondées								
	Date inconnue	Depuis longtemps	au dix-neuvième siècle, au cours des années						
			10	20	30	40	50	60	70
523	13	46	3	6	11	11	37	121	275

Que l'époque postérieure à l'abolition du servage se caractérise par un développement particulièrement rapide des petites industries,— c'est là un point qui ressort également du recensement de l'industrie artisanale de la province de Perm (ce recensement nous donne la date à laquelle ont été créées 8 884 petites entreprises d'artisans et de « koustaris »). Il est intéressant d'examiner plus en détail ce

t. VIII.—*Comptes rendus et recherches*, I, III.—*Travaux de la commission artisanale*, t. VI, XIII.—*Petites industries de la province de Moscou*, t. VI, fasc. 1, p. 111, *ib.*, 177; VII, fasc. 2, p. 8.—*Revue historico-statistique de l'industrie en Russie*, II, VI, production I.—*Messager des Finances*, 1898, n° 42, Cf. *Petites industries de la province de Vladimir*, III, 18-19, etc.

* *Travaux de la commission artisanale*, IX, 2303-2304.

** *Petites industries de la province de Moscou*, VII, fasc. 1, 2e partie, p. 196.

*** Les chiffres concernant la brosserie, l'épinglerie, la crocheterie, la chapellerie, l'amidonnerie, la cordonnerie, la lunetterie, la bourrellerie sur cuivre, la passementerie et l'ameublement ont été tirés des recensements artisanaux par foyer, cités dans les *Petites industries de la province de Moscou*, ainsi que dans le livre de M. Issaïev, portant le même titre.

processus de formation des petites industries nouvelles. Dans la province de Vladimir, la production des lainages et des soieries mélangées n'est apparue qu'en 1861. Au début, il s'agissait d'une occupation annexe exercée hors de la communauté, mais par la suite, on a vu apparaître dans les villages des « maîtres artisans » fournissant le fil. Un des premiers « fabricants » avait pendant un certain temps fait le commerce du gruau qu'il achetait en gros dans les « steppes » de Tambov et de Saratov. Mais comme la construction des chemins de fer provoquait un nivellement des prix et une concentration du commerce des blés entre les mains de quelques millionnaires, notre marchand décida d'engager son capital dans une entreprise de tissage, il entra dans une fabrique, apprit le métier et se fit « maître-artisan » *. On voit que, dans cette région, l'apparition d'un nouveau « métier » est due au fait que le capital a été évincé du commerce et orienté vers l'industrie par le développement général du pays **. L'auteur qui a étudié le métier que nous venons de citer à titre d'exemple affirme que ce cas est loin d'être unique : les paysans qui faisaient vivre des métiers auxiliaires exercés au-dehors « sont à l'origine de toute une série de petites industries ; ils ont ramené dans leur village les connaissances techniques qu'ils avaient acquises, poussé d'autres paysans à partir avec eux, échauffé l'imagination des paysans riches par leurs récits sur les bénéfices fabuleux réalisés par les tisseurs en chambres ou les maîtres artisans. Captivé par ces récits, le moujik riche qui mettait son argent dans un bas de laine ou faisait le commerce du blé, a décidé de se lancer dans les entreprises industrielles » (*ibid.*). Dans plusieurs endroits du district d'Alexandrov, province de Vladimir, la cordonnerie et le foulage sont apparus de la façon suivante : le tissage à main étant tombé en décadence, les propriétaires des petits ateliers familiaux et des petits comptoirs qui distribuaient l'ouvrage ont monté des ateliers destinés

* *Les petites industries de la province de Vladimir*, t. III, pp. 242-243.

** M. Tougan-Baranovski a montré, dans son livre sur les destinées historiques de la fabrique russe, que le capital commercial était une condition historiquement nécessaire de la formation de la grande industrie. Voir son livre : *La fabrique...*, St-Ptb. 1898.

à une autre production, et, dans ce but, ils ont embauché des spécialistes pour qu'ils leur apprennent leur métier à eux et à leurs enfants *. A mesure que la grosse industrie évince d'une branche industrielle le petit capital, celui-ci est donc réinvesti dans une autre branche dont il stimule le développement dans un sens analogue.

Ces conditions générales de l'époque postérieure à l'abolition du servage, qui ont provoqué le développement des petites industries à la campagne sont très bien mises en évidence par les enquêteurs de la région de Moscou. « D'une part, pouvons-nous lire dans la description qu'ils nous donnent de l'industrie de la dentelle, les conditions de vie des paysans ont considérablement empiré au cours de cette période, mais d'autre part, les besoins de la population — de la partie de la population qui se trouve placée dans les conditions les plus favorables — se sont beaucoup accrus **.» A partir des données concernant la région qu'ils ont choisie, les auteurs constatent une augmentation du nombre des paysans qui n'ont pas de cheval et qui ne s'occupent pas d'agriculture, augmentation qui s'accompagne d'un accroissement du nombre des paysans qui ont plusieurs chevaux et de l'effectif total du bétail paysan. Cela veut dire d'une part que le nombre de ceux qui ne peuvent se passer d'une « gagne-pain auxiliaire » et qui cherchent à louer leurs bras dans une petite industrie s'est accru et, d'autre part, qu'une minorité de familles aisées s'est enrichie, a fait des « économies » et « a dorénavant la possibilité d'embaucher un ou deux ouvriers ou de distribuer de l'ouvrage à domicile aux paysans pauvres ». « Bien entendu, expliquent les auteurs, nous négligeons les cas où dans ces familles on voit apparaître des individus connus sous le nom de koulaks, de requins, et nous ne nous occupons que des phénomènes les plus courants dans la population paysanne. »

On voit que pour les enquêteurs locaux, il existe une liaison entre la décomposition de la paysannerie et le développement des petites industries paysannes. Cela est

* *Les petites industries de la province de Vladimir*, t. II, 25, 270.
** *Les petites industries de la province de Moscou*, t. VI, fasc. 2, pp. 8 et suivantes.

absolument normal. Les données que nous avons citées au chapitre II nous montrent en effet que la décomposition de la paysannerie agricole devait nécessairement s'accompagner d'un développement des petits métiers paysans. Au fur et à mesure que l'économie naturelle tombait en décadence, les traitements auxquels les matières premières étaient soumises se sont transformés les uns après les autres en branches industrielles indépendantes; la formation d'une bourgeoisie paysanne et d'un prolétariat rural augmentait la demande de produits livrés par les petites industries paysannes, en même temps qu'elle fournissait à ces industries la main-d'œuvre et les moyens financiers disponibles dont elles avaient besoin *.

IV. LA DÉCOMPOSITION DES PETITS PRODUCTEURS DE MARCHANDISES. LES DONNÉES DES RECENSEMENTS PAR FOYER DES «KOUSTARIS» DE LA PROVINCE DE MOSCOU

Voyons maintenant quels sont les rapports économiques et sociaux qui s'établissent dans l'industrie entre les petits producteurs de marchandises. Pour déterminer le caractère de ces rapports, nous nous heurtons à un problème analogue à celui que nous avons eu à résoudre au chapitre II pour les petits agriculteurs. Nous devons prendre pour base non plus l'étendue de l'exploitation agricole mais celle des métiers auxiliaires; classer les petits producteurs d'après le volume de leur production et examiner quel est le rôle du travail salarié, le niveau de la technique, etc., dans chacun des groupes **. Pour procéder à cette analyse, nous

* Dans ses raisonnements sur la « capitalisation des petites industries », M.N.-on se refuse à considérer les premiers pas de la production marchande et du capitalisme dans leurs phases successives. C'est en cela que réside sa principale erreur théorique. Il saute directement de la « production populaire » au « capitalisme » et, ensuite, il s'étonne avec une naïveté plaisante que son capitalisme soit artificiel, sans base, etc.

** M. Varzer, en décrivant l'industrie artisanale de la province de Tchernigov, constate la « variété des unités économiques » (d'un côté, des familles gagnant de 500 à 800 roubles; de l'autre, des familles réduites « presque à la mendicité ») et fait remarquer ceci: « Dans ces conditions, le recensement des exploitations par foyer

disposons des recensements par foyer des « koustaris » de la province de Moscou *. Les enquêteurs nous fournissent pour toute une série de métiers des données extrêmement précises portant sur la production et parfois même sur l'exploitation agricole de chaque « koustar » pris isolément (date de la fondation de l'établissement, nombre des ouvriers familiaux ou salariés, montant de la production annuelle, nombre des chevaux, mode de culture du sol, etc.). Mais ils ne donnent pas de tableaux par groupes. Il nous a donc fallu établir ces tableaux nous-mêmes et pour ce faire, nous avons réparti les « koustaris » en trois groupes (I — inférieur, II — moyen, III — supérieur) selon le nombre des ouvriers (familiaux ou salariés) employés dans l'entreprise, parfois selon le volume de la production, l'équipement technique, etc. En général, nous avons établi notre classification à partir d'une base qui tient compte de toutes les données fournies par la description du métier. Mais cette base ne pouvait pas être la même pour tous les métiers. Quand nous avions affaire à de très petites industries, par exemple, il a fallu que nous fassions entrer dans le groupe inférieur les entreprises qui avaient un ouvrier, dans le groupe moyen, celles qui en avaient deux et dans le groupe supérieur, celles qui en avaient trois. Par contre, quand il s'agissait d'industries plus importantes, nous avons dû classer dans le groupe inférieur les entreprises qui

et leur regroupement en un certain nombre de types moyens d'exploitations, avec tout leur matériel est la seule façon de faire le tableau de l'état économique des « koustaris » dans toute son ampleur. Tout le reste ne sera que fantaisie fondée sur des impressions fortuites ou qu'arithmétique de cabinet, basée sur des moyennes de toutes sortes... » (*Travaux de la commission artisanale*, fasc. V, p. 354).

* *Recueil de renseignements statistiques pour la province de Moscou*, t. VI et VII. *Les petites industries de la province de Moscou* et A. Issaïev : *Les petites industries de la province de Moscou*, Moscou 1876-1877, en deux volumes. Des renseignements identiques sont fournis pour un petit nombre de métiers, dans les *Petites industries de la province de Vladimir*. Il va de soi que nous nous bornons dans ce chapitre au seul examen des métiers dans lesquels les petits producteurs de marchandises travaillent, au moins dans la grande majorité des cas, pour le marché et non pour les revendeurs. Le travail pour ces derniers est un phénomène plus complexe, que nous étudierons par la suite. Les recensements par foyer des « koustaris » travaillant pour les revendeurs ne permettent pas de juger des rapports entre les petits producteurs de marchandises.

avaient de 1 à 5 ouvriers, dans le groupe moyen, celles qui en avaient de 6 à 10, etc. Si nous n'avions pas employé ces différents procédés, il nous aurait été impossible de fournir des données sur les entreprises de différentes grandeurs existant dans *chacune* des industries. Nous donnons en annexe le tableau ainsi obtenu (voir annexe I). On y verra d'après quels indices les « koustaris » exerçant différents métiers sont répartis en catégories; nous indiquons également quel est le nombre absolu d'entreprises, d'ouvriers (familiaux et salariés), le volume de la production et le nombre d'entreprises employant des ouvriers salariés, ainsi que le nombre de ces ouvriers, pour chacune des catégories de chaque industrie. Les indices dont nous nous sommes servis pour caractériser l'exploitation agricole des « koustaris » de chacun des groupes sont la moyenne des chevaux par exploitant et le pourcentage de ceux qui emploient des ouvriers agricoles. Au total, le tableau porte sur 37 industries, 22 278 entreprises, 11 833 ouvriers et une production brute dépassant 5 millions de roubles. Déduction faite de 4 métiers, que nous avons exclus du relevé à cause de l'insuffisance des données ou en raison de leur caractère exceptionnel *, il reste 33 industries, 2 085 entreprises, 9 427 ouvriers et une production brute de 3 466 000 roubles ou, après rectification (pour deux métiers) 3 750 000 roubles environ.

Il est inutile (et beaucoup trop compliqué) d'étudier ces 33 industries dans leur totalité. Nous les avons donc divisées en 4 catégories, ce qui nous donne: 1) 9 métiers avec un chiffre moyen de 1,6 à 2,5 ouvriers (familiaux ou salariés) par entreprise; 2) 9 métiers avec un chiffre moyen de 2,7 à 4,4 ouvriers; 3) 10 métiers avec un chiffre moyen de 5,1 à 8,4, et 4) 5 métiers, avec un chiffre moyen de 11,5 à 17,8 ouvriers. On voit que dans chacune de ces catégories sont groupées des industries assez voisines les unes

* Pour cette raison, nous avons exclu du relevé la « porcelainerie », qui compte 20 entreprises et 1 817 ouvriers salariés. Le fait que les statisticiens de Moscou aient mis ce métier au nombre des petites industries (voir les tableaux récapitulatifs du tome VII, fasc. 3, *l.c.*) est caractéristique de la confusion des idées qui règnent chez nous.

Catégories des métiers	Nombre absolu * a) d'entreprises b) d'ouvriers c) montant de la production, en roubles	Pourcentage ** a) des entreprises b) des ouvriers c) de la production, en roubles — Total	Par groupes I	II	III	a) Pourcentage des entreprises avec ouvr. salariés b) Pourcentage des ouvr. salariés — Total	Par groupes I	II	III	Production moyenne en roubles a) par entreprise, b) par ouvrier — Total	Par groupes I	II	III	Moyenne des ouvriers par entreprise a) familiaux b) salariés c) total — Total	Par groupes I	II	III
1re (9 métiers)	831	100	57	30	13									1,9	1,28	2,4	3,3
	1 776	100	35	37	28	12	2	19	40	430	243	527	1 010	0,2	0,02	0,2	1,2
	357 890	100	32	37	31	11	1	9	27	202	182	202	224	2,1	1,3	2,6	4,5
2e (9 métiers)	348	100	47	34	19									2,5	1,9	2,9	3,7
	1 242	100	30	35	35	41	25	43	76	1 484	791	1 477	3 291	1,0	0,3	0,8	3,0
	516 268	100	25	34	41	26	13	21	45	415	350	399	489	3,5	2,2	3,7	6,7
3e (10 métiers)	804	100	53	33	14									2,4	2,0	2,7	2,3
	4 893	100	25	37	38	64	35	95	100	2 503	931	2 737	8 063	3,7	0,8	3,9	14,9
	2 013 918	100	20	37	43	61	25	59	86	411	324	411	468	6,1	2,8	6,6	17,2
4e (5 métiers)	102	100	38	33	29									2,1	2,2	2,1	2,1
	1 516	100	15	24	61	84	61	97	100	5 666	1 919	3 952	12 714	12,7	3,5	8,7	29,6
	*** 577 930	100	13	23	64	85	60	81	93	381	331	363	401	14,8	5,7	10,8	31,7
Total pour toutes les catégories (33 métiers)	2 085	100	53	32	15									2,2	1,8	2,6	2,9
	9 427	100	26	35	39	40	21	57	74	1 664	651	1 756	5 029	2,3	0,4	2,2	9,0
	3 466 006	100	21	34	45	51	20	46	75	367	292	362	421	4,5	2,2	4,8	11,9

* Les lettres a) b) c) indiquent que les chiffres correspondants sont placés dans les carrés l'un au-dessus de l'autre.

** Pourcentages par rapport au nombre total des entreprises et des ouvriers de telle catégorie de métier ou de tel groupe.

*** Pour deux métiers les chiffres indiquent non le coût du produit (=montant de la production) mais le coût de la matière première traitée, ce qui diminue le montant de la production de 300 000 roubles environ.

des autres pour ce qui est du nombre des ouvriers employés par entreprise. Dans la suite de notre exposé, nous nous limiterons aux données qui portent sur ces quatre catégories. Ces données, nous allons maintenant les reproduire *in extenso*. (*Voir ci-contre le tableau.—N.R.*)

Ce tableau nous donne sur les rapports existant entre les groupes supérieurs et les groupes inférieurs des « koustaris » toutes les données essentielles dont nous aurons besoin pour nos conclusions ultérieures. Pour illustrer les chiffres globaux des quatre catégories, nous pouvons établir un diagramme semblable à celui que nous avons utilisé au chapitre II pour illustrer la décomposition de la paysannerie agricole. Nous déterminerons quelle est la part du nombre total des entreprises, des ouvriers familiaux, des entreprises employant des ouvriers salariés, des ouvriers (familiaux et salariés), du volume total de la production et du nombre total des salariés, qui revient à chaque groupe et nous porterons ces pourcentages sur le diagramme selon la méthode que nous avons décrite au chapitre II (voir diagramme page suivante).

Voyons maintenant quelles conclusions nous pouvons tirer de ces données.

Commençons par le travail salarié: dans les 33 métiers, il l'emporte sur le travail familial: 51 % des ouvriers sont des salariés. Pour les « koustaris » de la province de Moscou, ce pourcentage est même inférieur à la réalité. Pour cette province, en effet, nous avons des données précises sur les ouvriers de 54 métiers. On obtient les chiffres suivants: sur 29 446 ouvriers, 17 566 soit 59,65 % du total sont des salariés. Dans la province de Perm, la proportion des salariés par rapport à l'ensemble des « koustaris » et des petits artisans est de 24,5 % et de 29,4 à 31,2 % par rapport aux seuls producteurs de marchandises. Mais nous verrons par la suite que ces chiffres d'ensemble englobent non seulement les petits producteurs de marchandises mais également les manufactures capitalistes. C'est pourquoi la conclusion suivante est beaucoup plus intéressante: *le rôle du travail salarié est de plus en plus important au fur et à mesure que les entreprises s'agrandissent*. C'est là un phénomène que l'on peut observer quand on compare les différentes catégories et les différents groupes d'une catégorie. Le pour-

centage des entreprises employant des ouvriers salariés et celui de ces derniers sont d'autant plus élevés que les entreprises sont plus importantes. En règle générale, les économistes populistes se bornent à déclarer que parmi les « koustaris », c'est la petite entreprise à main-d'œuvre exclusivement familiale qui domine et, pour appuyer leurs dires, ils citent souvent des chiffres « moyens ». Les données que nous venons de citer montrent que de telles « moyennes » ne peuvent en aucun cas servir à caractériser le phénomène qui nous occupe; d'autre part, la prédominance des petites entreprises à main-d'œuvre familiale n'élimine en rien ce fait capital, à savoir que *la petite production marchande tend à l'emploi toujours plus fréquent du travail salarié, à la création d'ateliers capitalistes.* En outre, une thèse assez largement répandue des populistes affirme que dans la petite production artisanale le travail salarié est utilisé non pas dans un but lucratif mais pour « compléter » le travail familial *. C'est ce que réfutent également les données que nous avons citées. La vérité, c'est que chez les petits artisans, tout comme chez les petits agriculteurs, *le travail salarié est d'autant plus employé que la main-d'œuvre familiale est plus nombreuse.* Dans la plupart des métiers, en effet, nous pouvons constater que le travail salarié est de plus en plus utilisé au fur et à mesure que l'on s'élève vers les catégories supérieures *bien que* ce soit précisément dans ces catégories que le nombre des ouvriers familiaux s'accroît par entreprise. Loin d'atténuer les différences dues au fait que l'effectif familial des « koustaris » n'est pas partout le même, l'emploi du travail salarié les renforce. Alors que la catégorie supérieure est celle qui est la mieux pourvue en main-d'œuvre familiale, c'est elle qui emploie la grande majorité des salariés: sur le diagramme, cette caractéristique générale des petites industries apparaît avec beaucoup de netteté. « *La coopération familiale* » *est donc la base de la coopération capitaliste* **. Il va sans dire

---

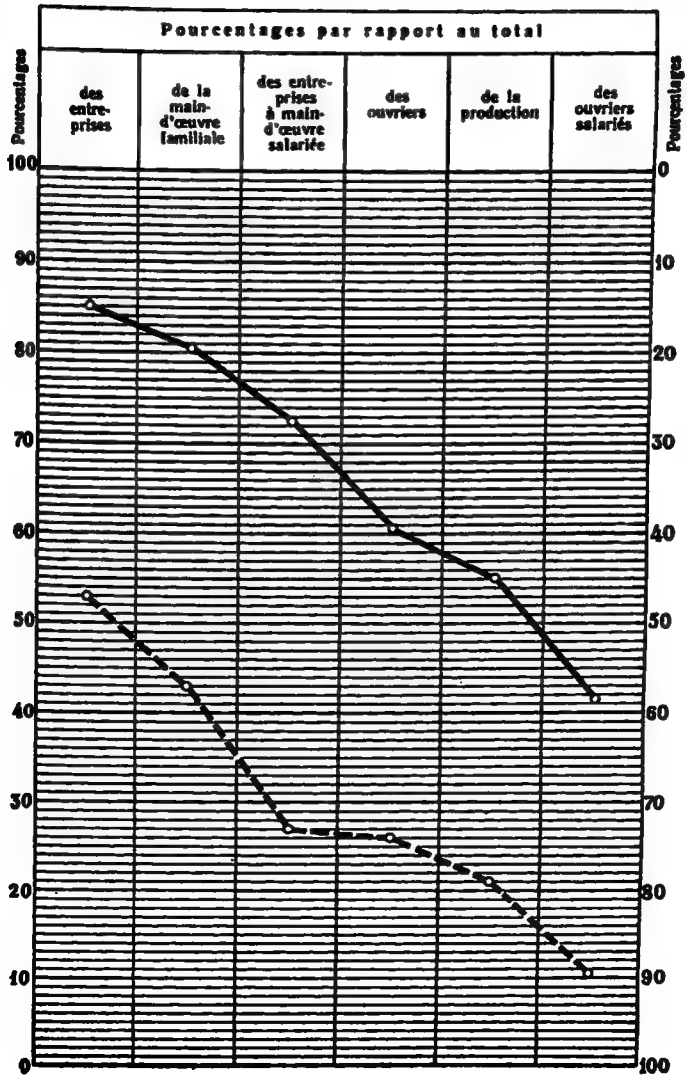
* Voir, par exemple, le *Recueil de renseignements statistiques pour la province de Moscou*, t. VI, fasc. 1, p. 21.

** La même conclusion découle des données relatives aux « koustaris » de Perm; voir nos *Etudes*, pp. 126-128. (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, pp. 379-382. — *N.R.*)

DIAGRAMME DES CHIFFRES TOTAUX
DU TABLEAU PRÉCÉDENT

——— La ligne continue indique en pourcentages (en partant du haut) la part du groupe supérieur — le troisième — des artisans dans le total des entreprises, des ouvriers, etc., suivant 33 petites industries.

– – – Le pointillé indique en pourcentages (en partant du bas) la part du groupe inférieur — le premier — des artisans dans le total des entreprises, des ouvriers, etc., suivant 33 petites industries.



que cette « loi » n'est valable que pour les plus petits producteurs de marchandises, que pour la phase embryonnaire du capitalisme; elle prouve que la tendance des paysans est de se transformer en petits bourgeois. Dès qu'il a été créé des ateliers occupant un nombre assez important d'ouvriers salariés, le rôle de la « coopération familiale » doit inévitablement diminuer. Et de fait, nos données montrent que cette loi ne s'applique pas aux groupes les plus importants des catégories supérieures. Quand un « koustar » devient un véritable capitaliste occupant de 15 à 30 ouvriers, le travail familial ne joue plus qu'un rôle infime dans ses ateliers (dans le groupe supérieur de la plus haute catégorie, par exemple, les ouvriers familiaux ne représentent que 7% du nombre total des ouvriers). En d'autres termes, on peut dire que lorsqu'une industrie artisanale est assez petite pour que la coopération familiale y joue le rôle essentiel, cette coopération est le gage le plus sûr d'un développement de la coopération capitaliste. On voit que la dialectique de la production marchande, qui transforme « la vie reposant sur son propre travail » en une vie basée sur l'exploitation du travail d'autrui, se manifeste ici avec une très grande netteté.

Voyons maintenant les données relatives à la productivité du travail. Si on examine les chiffres concernant le volume de la production par ouvrier dans chacun des groupes, on s'aperçoit que *plus les entreprises sont grandes, plus la productivité est élevée.* On retrouve ce phénomène dans l'immense majorité des métiers et dans toutes les catégories, sans exception. En montrant que la part de la production totale fournie par le groupe supérieur est plus grande que la part des ouvriers qui lui revient, le diagramme donne de cette loi une confirmation éclatante; dans le groupe inférieur, en revanche, nous avons le rapport inverse. Le volume de production d'un ouvrier travaillant dans une entreprise de catégorie supérieure, est de 20 à 40 % plus élevé que celui fourni par un ouvrier dans une entreprise de la catégorie inférieure. Il est vrai qu'au cours de l'année, les grandes entreprises ont une période de travail plus longue que les petites et que parfois elles ont affaires à des matériaux plus précieux. Il n'en reste pas moins que la produc-

tivité du travail y est beaucoup plus élevée *. D'ailleurs, il ne pourrait en être autrement. Les grosses entreprises ont de trois à cinq fois plus d'ouvriers (familiaux et salariés) que les petites et le fait que la coopération soit appliquée sur une plus large échelle ne peut pas ne pas influer sur l'élévation de la productivité. Au point de vue technique les grands ateliers sont toujours mieux équipés et emploient toujours des outils, des machines, des dispositifs d'une qualité supérieure, etc. Dans la brosserie, par exemple, un « atelier bien organisé » doit avoir jusqu'à 15 ouvriers et dans la crocheterie il doit en avoir jusqu'à 9-10. Dans l'industrie du jouet, les riches « koustaris » disposent de fours spéciaux pour faire sécher leurs marchandises, les plus grandes entreprises ont même des séchoirs, installés dans des bâtiments particuliers, alors que la majorité des « koustaris » doivent se contenter de fours ordinaires. Dans l'industrie des jouets métalliques, 8 patrons sur 16 possèdent des ateliers spéciaux. Ils sont répartis de la façon suivante: 0 parmi les 6 du groupe I, 3 parmi les 5 du groupe II et 5 sur les 5 du groupe III. Pour les miroitiers, la proportion est la suivante: 18 ateliers spéciaux pour 142 artisans, soit 3 pour les 99 du groupe I, 4 pour les 27 du groupe II et 11 pour les 16 du groupe III. Dans la fabrication des cribles, dans le groupe I le tressage se fait à la main, mais à la machine dans les groupes II et III. Chez les tailleurs, alors que dans le groupe I, chaque tailleur possède en moyenne 1,3 machine à coudre, dans le groupe II, il en possède 2,1 et dans le groupe III, 3,4. Dans une enquête sur l'industrie du meuble, M. Issaïev est amené à constater que les exploitations individuelles présentent un certain nombre d'inconvénients: 1) il leur est impossible d'avoir un outillage complet; 2) elles ne peuvent avoir une production variée car les objets encombrants ne peuvent pas être entreposés dans une isba; 3) les matières premières, quand elles sont achetées au détail, reviennent

* Pour l'amidonnerie, qui entre dans notre tableau, nous disposons de données sur la durée de la période de travail dans les entreprises de grandeur différente. Comme nous l'avons vu plus haut, un ouvrier d'une grande entreprise fournit, pendant une période égale, une plus grande quantité de produits qu'un ouvrier de petite entreprise.

de 30 à 35 % plus cher; 4) le petit artisan n'inspire pas confiance et d'autre part, il a souvent de pressants besoins d'argent, il est donc obligé de vendre sa marchandise à plus bas prix *. De tels phénomènes ne sont pas spécifiques de l'industrie du meuble, on les retrouve également dans l'écrasante majorité des petites industries paysannes. Pour terminer, il faut ajouter qu'on observe une augmentation des prix de revient des objets fabriqués par ouvrier non seulement quand on s'élève du groupe inférieur au groupe supérieur, mais également quand on passe des petites industries aux grandes. Alors que dans les métiers de première catégorie, un ouvrier produit en moyenne pour 202 roubles, dans les métiers de deuxième et de troisième catégorie, il produit pour 400 roubles et dans ceux de quatrième catégorie, pour plus de 500 roubles (nous avons vu que le chiffre de 381 devait être multiplié par 1,5). C'est là un point qui montre bien la liaison existant entre le renchérissement des matières premières et le processus d'éviction des petites entreprises par les grosses. Chaque fois que le développement de la société capitaliste fait un pas en avant, cela entraîne inévitablement une augmentation du prix de produits comme le bois, etc., et du même coup, cela provoque une accélération de la ruine des petites entreprises.

On voit par conséquent que même dans la petite industrie paysanne, ce sont les entreprises capitalistes relativement importantes qui jouent le rôle essentiel. Tout en étant très minoritaires, elles emploient une part extrêmement importante des ouvriers et fournissent une part de la production plus importante encore. Dans 33 industries de la province de Moscou, par exemple, les entreprises du groupe supérieur qui ne représentent que 15 % du nombre total fournissent 45 % de la production. Par contre, les entreprises du groupe inférieur n'en fournissent que 21 %, alors qu'elles représentent 53 % du nombre total des entreprises. Ceci étant, il va de soi que la répartition des revenus nets doit être encore beaucoup plus inégale. Le recensement

* Le petit producteur lutte contre ces inconvénients en allongeant sa journée et en intensifiant le travail (*l.c.*, p. 38). En économie marchande le petit producteur ne se maintient, dans l'agriculture comme dans l'industrie, qu'en restreignant ses besoins.

des industries artisanales de la province de Perm vient d'ailleurs nous le confirmer de façon éclatante. En groupant à part les plus grosses entreprises de 7 métiers, on obtient le tableau suivant des rapports entre petites et grandes entreprises *.

Entreprises	Nombre d'entreprises	Nombre d'ouvriers			Revenu global		Salaires		Revenu net	
		Familiaux	salariés	total	total	par ouvrier	total	par ouvrier salarié	total	par ouvrier familial
					Roubles		Roubles		Roubles	
Toutes les entreprises	735	1 587	837	2 424	239 837	98,9	28 985	34,5	69 027	43
Grandes entreprises	53	65	336	401	117 870	293	16 215	48,2	22 529	346
Autres	682	1 522	501	2 023	121 967	60,2	12 770	25,4	46 498	30,5

On voit que les 2/5 environ du revenu total (salaire des ouvriers et revenu des patrons) sont concentrés par moins de 10 % des entreprises qui emploient environ 1/5 des ouvriers et qui fournissent près de la moitié de la production. Le revenu net des petits patrons est bien inférieur au salaire des ouvriers travaillant dans les grosses entreprises. Comme nous l'avons montré ailleurs, il ne s'agit pas là d'une exception mais d'une règle générale pour toutes les petites industries paysannes **.

* Voir nos *Etudes*, pp. 153 et suivantes (voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, pp. 414 et suivantes.—*N.R.*), où nous fournissons les chiffres relatifs à chaque métier. Notons que tous ces chiffres concernent les « koustaris » agriculteurs travaillant pour le marché.

** Les chiffres que nous avons cités montrent que dans les petites industries paysannes les entreprises dont la production dépasse mille roubles jouent un rôle énorme et même prédominant. Rappelons que notre statistique officielle a toujours classé ces entreprises

En résumé, nous pouvons dire que le régime économique des petites industries paysannes est un régime petit-bourgeois typique semblable à celui que nous avons déjà rencontré quand nous nous sommes occupés des petits agriculteurs. Dans ce climat économique et social, les petites industries paysannes ne peuvent s'agrandir, se développer, s'améliorer qu'en donnant naissance, d'une part, à une minorité de petits capitalistes et, d'autre part, à une majorité d'ouvriers salariés ou de « koustaris indépendants » vivant encore plus mal que les salariés. Nous pouvons donc observer dans les plus petits métiers paysans les germes les plus évidents du capitalisme, de ce capitalisme dont les économistes à la Manilov [115] voudraient nous faire croire qu'il n'a rien de commun avec la « production populaire ». Les faits que nous venons d'analyser ont également une grande importance pour la théorie du marché intérieur. Par suite du développement des petits métiers paysans, on assiste à un accroissement de la demande des artisans les plus aisés en force productive et en main-d'œuvre qu'ils vont puiser dans le prolétariat rural. Etant donné que dans la seule province de Perm, on compte près de 6 500 ouvriers salariés qui travaillent pour des artisans ruraux ou des petits industriels, il doit y en avoir un nombre assez considérable dans l'ensemble de la Russie *.

---

et continue de les classer dans la catégorie des « fabriques et usines ». [Cf. *Etudes*, pp. 267, 270 (voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 4, pp. 14, 18. — *N.R.*), et le chapitre VII, § II]. Si donc nous croyions permis à un économiste d'user de la terminologie traditionnelle courante, au-delà de laquelle nos populistes ne sont pas allés, nous serions en droit d'établir la « loi » suivante : les « fabriques et usines », qui ne figurent pas dans la statistique officielle à cause de son insuffisance, jouent un rôle prédominant parmi les entreprises artisanales paysannes.

* Ajoutons que les différentes données signalent des rapports absolument analogues parmi les petits producteurs de marchandises dans d'autres provinces que dans celles de Moscou et de Perm. Voir, par. ex., *Les petites industries de la province de Vladimir*, fasc. II; recensements par foyer des cordonniers et des fouleurs; *Travaux de la commission artisanale*, fasc. II, sur les charrons du district de Médyne; fasc. II, sur les pelletiers du même district; fasc. III, sur les fourreurs du district d'Arzamas; fasc. VI, sur les fouleurs du district de Sémionov et les corroyeurs du district de Vassilsoursk, etc. Cf. *Recueil de Nijni-Novgorod*, t. IV, p. 137, où A. Gatsiski, dans un jugement général sur les petits métiers, constate qu'il y a

V. LA COOPÉRATION CAPITALISTE SIMPLE

La formation d'ateliers relativement importants par les petits producteurs de marchandises marque le passage à une forme supérieure d'industrie. De la petite production morcelée naît la *coopération capitaliste simple*. «La production capitaliste ne commence en fait à s'établir que là où un seul maître exploite beaucoup de salariés à la fois, où le procès de travail exécuté sur une grande échelle, demande pour l'écoulement de ses produits un marché étendu. Une multitude d'ouvriers fonctionnant en même temps sous le commandement du même capital, dans le même espace (ou si l'on veut sur le même champ de travail), en vue de produire le même genre de marchandises, voilà le point de départ historique de la production capitaliste. C'est ainsi qu'à son début la manufacture proprement dite se distingue à peine des métiers du moyen âge, si ce n'est par le plus grand nombre d'ouvriers exploités simultanément. L'atelier du chef de corporation n'a fait qu'élargir ses dimensions » (*Das Kapital*, I², S. 329) [116].

C'est donc précisément à ce point de départ du capitalisme que se trouvent nos petites industries paysannes (« artisanales »). Quand la conjoncture historique n'est pas la même (absence ou faible développement des corporations), seule la façon dont ces rapports capitalistes se manifestent, est modifiée. Au début, un atelier capitaliste ne diffère d'un atelier artisanal que par le nombre des ouvriers qu'il emploie simultanément. Aussi les premières entreprises capitalistes étant minoritaires, elles semblent se perdre dans la masse des petites entreprises. Mais le fait d'employer un plus grand nombre d'ouvriers amène inévitablement des échangements successifs dans la production elle-même, une transformation graduelle de la production. Avec une technique manuelle primitive, les différences entre les ouvriers (pour ce qui est de la force physique, de l'habileté, de la

formation de grands ateliers. Cf. le *Compte rendu* d'Annenski sur les « koustaris » de Pavlovo (mentionné plus haut), sur le groupement des familles d'après leur gain hebdomadaire, etc., etc., etc. Toutes ces indications ne se distinguent des chiffres des recensements par foyer que nous avons analysés, que par leur caractère fragmentaire et leur insuffisance. Mais le fond des choses est partout le même,

maîtrise, etc.) sont toujours très marquées. Ne serait-ce que pour cette raison la situation du petit industriel est extrêmement précaire et sa dépendance à l'égard des oscillations du marché extrêmement pénible. Par contre, dès que l'entreprise emploie plusieurs ouvriers, les différences individuelles qui existent entre eux s'estompent au niveau même de l'atelier ; « la journée d'un assez grand nombre d'ouvriers exploités simultanément constitue une journée de travail social, c'est-à-dire moyen » [117], ce qui permet à l'atelier capitaliste d'avoir une production et des débouchés infiniment plus stables et plus réguliers. Pour les plus grands ateliers, il devient possible d'utiliser à plein les bâtiments, les dépôts, les outils et les instruments de travail, etc., dont ils disposent, et d'abaisser ainsi les frais de production *. L'organisation de la production sur une plus large échelle et l'emploi simultané d'un grand nombre d'ouvriers exigent l'accumulation d'un capital relativement important, qui souvent se constitue non dans la sphère de la production mais dans celle du commerce. La forme que prend la participation personnelle du patron à l'entreprise dépend de la grandeur de ce capital : quand le capital est très restreint, le patron est lui-même ouvrier ; dans le cas contraire, il renonce à travailler personnellement et il se spécialise dans des fonctions commerciales et d'entrepreneur. « On peut établir un rapport entre la situation du patron et le nombre des ouvriers qu'il emploie », pouvons-nous lire dans une description de l'industrie du meuble. « Quand un patron

* Ainsi, en ce qui concerne les doreurs de la province de Vladimir, nous lisons, par exemple, ce qui suit : « En employant un plus grand nombre d'ouvriers, on peut réaliser des économies importantes sur les dépenses : sur l'éclairage, les instruments, etc. » (*Les petites industries de la province de Vladimir*, III, p. 188.) Dans le travail du cuivre, province de Perm, un ouvrier seul a besoin d'un assortiment complet d'instruments (16 instruments) ; deux ouvriers n'ont besoin « de guère plus ». « Pour un atelier de 6 à 8 ouvriers, la collection d'instruments doit être triplée ou quadruplée... On se sert toujours d'un seul tour, même quand l'entreprise occupe 8 ouvriers » (*Travaux de la commission artisanale*, X. p. 2939). Le capital fixe d'un grand atelier est estimé à 466 roubles, celui d'un atelier moyen à 294 et celui d'un petit atelier, à 80 roubles, pour une production de 6 200 roubles, 3 655 roubles et 871 roubles. Dans les petites entreprises, la valeur de la production est donc 11 fois supérieure à la somme du capital fixe ; dans les entreprises moyennes, elle est 12 fois supérieure à cette somme et dans les grandes 14 fois.

a 2 ou 3 ouvriers, ses bénéfices sont si maigres qu'il doit travailler avec ceux qu'il emploie... 5 ouvriers lui rapportent déjà suffisamment pour lui permettre de se libérer dans une certaine mesure du travail manuel, de prendre des loisirs et surtout de remplir les deux dernières fonctions patronales » (c'est-à-dire l'achat du matériel et la vente des marchandises). « Dès que le nombre de ses ouvriers atteint ou dépasse 10, non seulement il abandonne le travail manuel, mais il cesse quasiment de surveiller ceux qu'il emploie: cette tâche, il la confie dorénavant à un contremaître. Il devient dès lors un petit capitaliste, un véritable « patron » de bonne souche. (Issaïev, *Les petites industries de la province de Moscou*, t. I, pp. 52-53.) En montrant que le nombre des ouvriers familiaux diminue aussitôt qu'apparaît un nombre important d'ouvriers salariés, les données que nous avons citées viennent confirmer de façon éclatante cette description.

L'auteur du *Capital* définit de la façon suivante le rôle général de la coopération capitaliste simple dans le développement des formes capitalistes de l'industrie:

« Dans l'histoire, elle se développe en opposition avec la petite culture des paysans et l'exercice indépendant des métiers, que ceux-ci possèdent ou non la forme coopérative... Si la puissance collective du travail développée par la coopération apparaît comme force productive du capital, la coopération apparaît comme mode spécifique de la production capitaliste. C'est là la première phase de transformation que parcourt le procès de travail par suite de sa subordination au capital... Sa base, l'emploi simultané d'un certain nombre de salariés dans le même atelier, est donnée avec l'existence même du capital et se trouve là comme résultat historique des circonstances et des mouvements qui ont concouru à décomposer l'organisme de la production féodale.

Le mode de production capitaliste se présente donc comme nécessité historique pour transformer le travail isolé en travail social; mais entre les mains du capital, cette socialisation du travail n'en augmente les forces productives que pour l'exploiter avec plus de profit.

Dans sa forme élémentaire considérée jusqu'ici, la coopération coïncide avec la production sur une grande échelle. Sous cet aspect elle ne caractérise aucune époque particulière de la production capitaliste, si ce n'est les commen-

cements de la manufacture encore professionnelle. » (*Das Kapital*, I², 344-345.) [118]

Dans la suite de notre exposé, nous verrons qu'en Russie les petits établissements « artisanaux » qui emploient des ouvriers salariés sont étroitement liés aux formes les plus développées et les plus répandues du capitalisme. Pour ce qui est du rôle que ces établissements jouent dans les petites industries paysannes, nous avons déjà montré, chiffres à l'appui, qu'à la place de l'ancien morcellement de la production, ils créaient une coopération capitaliste relativement large et qu'elles provoquaient une élévation considérable de la productivité du travail.

En insistant sur le rôle énorme que joue la coopération capitaliste dans les petites industries paysannes, et sur sa signification progressiste, nous nous trouvons en contradiction absolue avec la théorie populiste si répandue selon laquelle le principe qui prédomine dans la petite industrie paysanne, sous les formes les plus diverses, est l'« artel ». La vérité se trouve juste à l'opposé de cette doctrine populiste : c'est précisément dans la petite industrie (et le métier) que la dispersion des producteurs est la plus prononcée. A l'appui de la thèse opposée, les populistes n'ont pu fournir qu'un choix d'exemples isolés et dont l'immense majorité ne concerne en aucune façon la coopération, mais de minuscules associations temporaires de patrons et de petits patrons pour l'achat en commun de matières premières, la construction d'un atelier commun, etc. L'existence de ce genre d'artels ne modifie en rien le rôle prédominant de la coopération capitaliste *. Pour avoir une idée exacte de l'ampleur réelle

* Nous croyons inutile d'appuyer ce qui a été dit dans le texte sur des exemples qu'on pourrait trouver en abondance dans le livre de M.V.V. : *L'artel dans les petites industries artisanales* (St-Ptb. 1895). M. Volguine a déjà analysé la véritable signification des exemples cités par M. V.V. (ouvrage cité, pp. 182 et suivantes) et montré le rôle infime du « principe-artel » de notre industrie artisanale. Notons seulement l'assertion suivante de M.V.V. : « ...l'association de plusieurs « koustaris » indépendants en une seule unité productive... n'est pas une conséquence nécessaire des conditions de la concurrence, comme le prouve l'absence, dans la majorité des métiers, d'ateliers de quelque importance avec ouvriers salariés » (p. 93). Il est sans doute bien plus facile de poser ainsi dans le vide une thèse d'ordre général que d'analyser les données tirées des recensements par foyer.

des applications du « principe-artel », il ne suffit pas de prendre quelques exemples de ci de là ; il faut se référer à des données concernant une région qui a été étudiée de façon exhaustive et examiner quelles sont l'importance et l'extension respectives des diverses formes de coopération. Le recensement des petites industries de Perm pour 1894-95 nous fournit des données de ce genre. Or, ce qui frappe quand on étudie ces données, c'est, ainsi que nous l'avons indiqué dans nos *Etudes* (pages 182-187) *, l'extrême dispersion des petits artisans et le rôle énorme que joue une infime minorité de grandes entreprises. On voit que les conclusions que nous avons énoncées plus haut sur le rôle de la coopération capitaliste ne sont pas basées sur des exemples isolés mais qu'elles reposent sur des données précises qui nous sont fournies par les recensements par foyers et qui portent sur des dizaines de métiers et de localités extrêmement diverses.

VI. LE CAPITAL COMMERCIAL DANS LES PETITES INDUSTRIES PAYSANNES

On sait que, dans une multitude de cas, les petites industries paysannes donnent naissance à une espèce particulière de revendeurs qui s'occupent spécialement des opérations commerciales relatives à l'écoulement des produits et à l'achat des matières premières et auxquels, en règle générale, les petits artisans sont subordonnés d'une façon ou d'une autre. Voyons de quelle manière ce phénomène est lié au régime général des petites industries paysannes et quelle est son importance.

L'opération économique fondamentale du revendeur consiste à acheter une marchandise (produit ou matière première) pour la revendre. En d'autres termes, le revendeur est le représentant du capital commercial. A l'origine de tout capital, qu'il soit industriel ou commercial, il y a toujours le fait que des particuliers se trouvent, à un certain moment, en possession d'une somme d'argent disponible (c'est-à-dire qu'ils n'ont pas besoin d'utiliser pour leur consommation personnelle). Les données concernant la décomposition de la paysannerie agricole et artisanale nous

* Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, pp. 449-455. (*N. R.*)

ont permis de voir comment s'effectuait cette différenciation économique dans nos campagnes. Elles ont également mis en évidence une des conditions de l'apparition des revendeurs: la dispersion et l'isolement des petits producteurs, leurs rivalités économiques et leurs luttes internes. Une autre condition a trait au caractère des fonctions exercées par le capital commercial, c'est-à-dire à l'écoulement des produits et à l'achat des matières premières. Quand la production marchande est très peu développée, le petit marché local suffit au petit producteur qui parfois même vend directement sa marchandise au consommateur. La production marchande en est alors à son stade le plus bas et se distingue à peine du métier. Mais, à mesure que le marché s'élargit, cet écoulement restreint et morcelé (qui convenait parfaitement à la petite production elle-même morcelée) devient *impossible*. Sur un grand marché, en effet, la vente doit se faire en grand, massivement. On voit donc apparaître une contradiction insurmontable entre la petite production et la nécessité d'un large débit et d'une vente en gros. Etant donné les conditions économiques et sociales, l'isolement et la décomposition des petits producteurs, cette contradiction ne pouvait être résolue que si les représentants de la minorité aisée s'emparaient des débouchés et les concentraient entre leurs mains. En faisant des achats massifs de produits fabriqués (ou de matières premières), les revendeurs ont réduit les frais d'écoulement et transformé le caractère de la vente qui a cessé d'être restreinte, accidentelle et irrégulière pour devenir une vente en gros et régulière. Par suite des avantages que comportait la vente en gros sur le plan strictement économique, le petit producteur devait inévitablement se trouver coupé du marché, sans défense contre le pouvoir du capital commercial. Ainsi, dans le cadre de l'économie marchande, du fait même que la vente en gros, pratiquée sur une large échelle, est supérieure à la vente au détail morcelée, et ce d'un point de vue purement économique, le petit producteur tombe nécessairement sous la dépendance du capital commercial *. Il va sans dire que

* Pour le rôle du capital commercial, marchand, dans le développement du capitalisme en général, nous renvoyons le lecteur au livre III du *Capital*. Voir notamment III, I, pp. 253-254 (trad. russe, p. 212) sur la nature du capital marchand-commercial; p. 259 (trad.

dans la pratique, il arrive souvent que les profits des revendeurs ne se limitent pas à la différence entre les prix de gros et les prix de détail ; et il en va de même pour les bénéfices des capitalistes industriels qui comprennent fréquemment des prélèvements effectués sur le salaire normal. Cependant, pour expliquer le profit du capitaliste industriel, nous devons admettre que la force de travail est vendue à sa valeur réelle. Pour expliquer le rôle des revendeurs, il nous faudra procéder de façon analogue et admettre qu'ils effectuent l'achat et la vente des produits conformément aux lois générales de l'échange des marchandises. En effet, seules ces causes économiques de la domination du capital commercial peuvent nous faire comprendre les formes diverses que prend cette domination dans la réalité et parmi lesquelles on rencontre à tout moment (c'est là un fait indubitable) la plus banale escroquerie. Procéder autrement comme le font habituellement les populistes, c'est-à-dire se contenter de signaler les diverses exactions des « koulaks » et, de ce fait, éliminer totalement le problème de la nature économique du phénomène, c'est adopter le point de vue de l'économie vulgaire *.

Nous affirmons donc que la petite production destinée au marché et la domination du capital commercial sont liées par un rapport nécessaire de cause à effet. Pour illustrer

---

russe, p. 217) sur la réduction des frais de vente par le capital commercial ; pp. 278-279 (trad. russe, pp. 233-234) sur la nécessité économique du fait que « la concentration dans une entreprise commerciale devance celle qui se fait dans l'atelier industriel » ; p. 308 (trad. russe, p. 259) et pp. 310-311 (trad. russe, pp. 260-261) sur le rôle historique du capital commercial considéré comme « condition indispensable pour le développement du mode de production capitaliste » [119].

* L'idée préconçue des populistes qui idéalisaient les industries artisanales et présentaient le capital commercial comme une sorte d'anomalie regrettable, et non comme un attribut immanent à la petite production destinée au marché, s'est malheureusement répercutée sur les recherches statistiques. C'est pourquoi nous avons toute une série de recensements par foyer des petites industries artisanales (pour les provinces de Moscou, de Vladimir, de Perm) qui examinent attentivement l'exploitation de chaque petit fabricant, mais laissent de côté *celle* des revendeurs, la façon dont se constitue leur capital, ce qui détermine la valeur de ce capital, le montant de la vente et de l'achat du revendeur, etc. Cf. nos *Études*, p. 169. (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, p. 432—*N.R.*)

cette thèse, nous allons examiner en détail l'enquête sur l'industrie de la dentelle dans la province de Moscou (*Les petites industries de la province de Moscou*, tome VI, fascicule II) qui constitue une des meilleures descriptions de la façon dont apparaissent les revendeurs et du rôle qu'ils jouent. Les marchandes sont apparues de la façon suivante. Pendant les années 1820 au cours desquelles s'est constituée l'industrie de la dentelle et par la suite, tant que les dentellières étaient peu nombreuses, les principaux acheteurs étaient les seigneurs terriens, les « messieurs », et il n'y avait qu'une très faible distance entre producteur et consommateur. Mais à mesure que l'industrie s'est répandue, les paysans ont commencé à envoyer de la dentelle à Moscou, profitant pour cela des « occasions qui s'offraient à eux », par l'intermédiaire des fabricants de peignes, par exemple. Cependant, les inconvénients d'un procédé aussi primitif n'ont pas tardé à se faire sentir. « Comment les moujiks, dont ce n'était pas le métier, auraient-ils pu faire de porte à porte? » Une des dentellières, qui était dédommagée pour le temps qu'elle perdait, a donc été chargée d'écouler la marchandise et de « ramener le matériel nécessaire à leur métier ». Par suite des inconvénients de la vente isolée, le commerce est donc devenu une fonction particulière remplie par une seule personne recueillant les produits de plusieurs ouvrières. Comme elles vivaient dans une intimité patriarcale (parenté, voisinage, appartenance à un même village), ces ouvrières ont d'abord essayé de s'associer pour la vente en chargeant l'une d'entre elles de s'en occuper. Mais l'économie monétaire a très rapidement ouvert une brèche dans les vieux rapports patriarcaux et on n'a pas tardé à voir apparaître les phénomènes que nous avons pu constater quand nous avons examiné les données d'ensemble sur la décomposition de la paysannerie. Quand on destine son produit à la vente, on apprend à évaluer le temps en argent. Il est donc devenu indispensable de dédommager l'intermédiaire pour son temps et sa peine. Celle-ci, d'autre part, s'est habituée à sa nouvelle occupation et a commencé à la considérer comme une profession. « Ce sont ces voyages répétés qui ont donné naissance au type de la *marchande* » (l.c., p. 30). La personne qui a l'habitude de se rendre à Moscou, y noue en effet des relations suivies sans lesquelles il ne peut y avoir de débouchés réguliers.

« Elle prend l'habitude de vivre des commissions qu'elle touche sur la vente. D'ailleurs, cela devient pour elle une nécessité. » En plus de ces commissions, elle s'arrange pour « rabioter sur le prix des matières premières, du fil, du coton ». Quand la dentelle lui est payée plus cher que le prix convenu, elle empoche la différence. D'autre part, elle déclare aux dentellières qu'elle n'a même pas obtenu ce prix et quand celles-ci protestent, elles se voient répondre que c'est « à prendre ou à laisser ». « Les marchandes commencent à ramener de la ville des marchandises dont la vente leur rapporte de coquets bénéfices. » De la sorte, la commissionnaire se transforme en une commerçante indépendante qui commence déjà à monopoliser les débouchés et à se servir de ce monopole pour soumettre les dentellières à son pouvoir. Bientôt, elle ne se contente plus des opérations commerciales : elle se met à pratiquer l'usure, à accorder des prêts en argent aux ouvrières, à leur acheter leur marchandise à prix réduit, etc. « Les ouvrières paient une commission de 10 kopecks par rouble et elles se rendent parfaitement compte que la marchande vend la dentelle à un prix supérieur au prix indiqué et que par conséquent son bénéfice ne se limite pas à cette commission. Mais elles ne voient pas comment elles pourraient s'organiser autrement. Comme je leur disais d'aller elles-mêmes à Moscou à tour de rôle, elles m'ont répondu que cela serait pis, car elles ne savent pas à qui il faut s'adresser pour écouler la marchandise, alors que la marchande connaît déjà tous les endroits. Elle écoule le produit fini et rapporte ce qu'on lui a commandé, le fil, les canevas. De plus, elle est toujours prête à avancer de l'argent aux dentellières ou à leur accorder des prêts et en cas de besoin on peut toujours lui vendre une pièce de dentelle directement. On voit que d'une part c'est une personne extrêmement utile dont il est impossible de se passer, et que de l'autre, elle se transforme peu à peu en une « femme koulak » exploitant sans pitié le travail d'autrui » (p. 32). A cela il faut ajouter que c'est au sein même des petits producteurs que se forment les types de ce genre. « Toutes les questions que j'ai posées à ce sujet ont toujours reçu la même réponse : les marchandes sont toutes d'anciennes dentellières connaissant bien la production ; elles sont issues du même milieu que les dentellières ; pri-

mitivement, elles ne disposaient d'aucun capital et ce n'est que peu à peu, à mesure qu'elles se sont enrichies grâce aux commissions qui leur étaient versées qu'elles ont commencé à faire commerce de l'indienne et d'autres marchandises » (31) *. Dans une économie marchande, il est donc absolument inévitable que les petits producteurs donnent naissance non seulement à des industriels plus riches, mais également à des représentants du capital commercial **. Dès que ces derniers ont fait leur apparition, l'éviction de la vente isolée, au détail, par la vente en gros devient inéluctable ***. Voici quelques exemples qui montrent comment de gros producteurs autonomes, qui sont en même temps revendeurs, organisent la vente. Pour les bouliers-compteurs fabriqués par les artisans de la province de Moscou (voir les statistiques dans notre tableau, annexe 1), les débouchés se trouvent essentiellement dans les foires dispersées dans l'ensemble de la Russie. Mais pour vendre soi-même sa marchandise sur une foire il faut 1) posséder un capital considérable, car seul le commerce en gros est admis dans les foires, et 2) avoir un représentant qui achète les produits sur place et les expédie au marchand. Il n'y a « qu'un seul paysan marchand » qui satisfait à ces conditions. C'est un « koustar » qui détient un capital important et qui s'occupe du montage des bouliers (c'est-à-dire de l'ajustage des boules dans les cadres) et de leur vente ; ses six fils « s'occupent exclusivement du commerce », de sorte qu'il est obligé d'embaucher deux ouvriers pour cultiver son lot de terre. « Il n'est pas

* Cette formation de revendeurs parmi les petits producteurs eux-mêmes est un phénomène général constaté presque toujours par les enquêteurs quand ils abordent la question. Voir, par exemple, la même remarque sur les « donneuses » dans la ganterie (*Les petites industries de la province de Moscou*, t. VII, fasc. II, pp. 175-176) sur les revendeurs de Pavlovo (Grigoriev, *l.c.*, p. 92) et nombre d'autres.

** Korsak avait déjà indiqué très justement qu'il existait un lien entre le caractère onéreux de la vente au détail (et de l'achat au détail de la matière première) et « le caractère général de la petite production morcelée » (Korsak, *Des formes de l'industrie*, pp. 23 et 239).

*** Très souvent, les « koustaris », les gros producteurs, dont nous avons parlé en détail plus haut, sont en même temps des revendeurs. C'est ainsi, par exemple, qu'il arrive très souvent que les gros fabricants achètent les produits des petits.

étonnant, observe l'enquêteur, qu'il ait la possibilité de participer à toutes les foires, tandis qu'en règle générale les marchands de moindre importance écoulent leur marchandise dans le voisinage » (*Les petites industries de la province de Moscou*, t. VII, fasc. 1, 2e partie, p. 141). On voit que dans ce cas, le représentant du capital commercial s'est encore si peu différencié de la masse générale des « moujiks-laboureurs » qu'il a conservé son lot de terre communale et une nombreuse famille patriarcale. Les lunetiers de la province de Moscou dépendent entièrement de ceux à qui ils vendent leurs produits (montures de lunettes). Ces revendeurs sont eux-mêmes des « koustaris » possédant leur propre atelier; ils avancent la matière première aux «koustaris » pauvres qui sont tenus de leur remettre le produit, etc. A un moment, les petits producteurs ont essayé d'écouler eux-mêmes leur marchandise à Moscou, mais ils n'ont pas réussi car il était sans intérêt de faire des ventes au détail de 10-15 roubles (*ibid.*, p. 263). Dans l'industrie de la dentelle de la province de Riazan, la commission que touchent les marchandes représente de 12 à 50 % des gains des dentellières. Les marchandes « bien organisées » ont des relations suivies avec les centres d'écoulement et expédient la marchandise par la poste, ce qui leur épargne les frais de déplacement. Pour voir à quel point la vente en gros est devenue indispensable, il suffit de dire que les commerçants estiment qu'une vente de 150-200 roubles n'est pas rentable (*Travaux de la commission artisanale*, t. VII, page 1184). Pour les dentelles de Bélev l'écoulement est organisé de la façon suivante: il existe dans la ville trois catégories de marchandes: 1) les distributrices de petites commandes qui vont elles-mêmes trouver les dentellières et qui livrent la marchandise aux marchandes en gros, 2) les marchandes-commanditaires qui font elles-mêmes les commandes ou qui achètent le produit des distributrices pour le transporter dans les capitales, etc., 3) les marchandes en gros (2 ou 3 « firmes ») qui traitent déjà avec des commissionnaires, auxquels elles expédient la marchandise et dont elles reçoivent de grosses commandes. Les marchandes de province n'ont « quasiment aucune possibilité » de livrer elles-mêmes leur marchandise aux grands magasins car « ceux-ci préfèrent s'adresser à des grossistes qui sont en mesure de leur

fournir la marchandise par lots entiers, sur les canevas les plus variés ». Les marchandes doivent donc en passer par ces « fournisseuses » qui « leur apprennent tout ce qui a trait à la vente, qui fixent les prix et dont il est absolument impossible de se passer » (*Travaux de la commission artisanale*, t. X, pp. 2823-2824). On pourrait multiplier ces exemples à l'infini. Mais ceux que nous venons de citer suffisent à montrer que lorsque la production est destinée à des marchés importants, la vente isolée et au détail est absolument impossible. Etant donné la dispersion des petits producteurs et leur complète décomposition *, les débouchés ne peuvent être organisés sur une large échelle que par le grand *capital* qui, de la sorte, réduit les « koustaris » à une impuissance et à une dépendance totale. Cela suffit à montrer à quel point sont absurdes les théories populistes courantes qui recommandent d'aider les « koustaris » en « organisant la vente ». Au point de vue purement théorique, ce genre de théorie est à ranger parmi les utopies petites-bourgeoises qui ne voient pas qu'il existe une liaison indissoluble entre la production *marchande* et la vente *capitaliste* **. Pour ce qui est des données de la réalité russe, nos théoriciens les ignorent complètement : ils ignorent la dispersion et la complète décomposition des petits producteurs de marchandises ; ils ignorent que ces petits producteurs ont donné et continuent à donner naissance à des « revendeurs », que dans une société capitaliste, seul le grand capital est en mesure d'organiser la vente. On conçoit qu'après avoir éliminé de leurs calculs tous ces aspects d'une réalité peut-être désagréable mais néanmoins incontestable, ils n'éprou-

* M. V.V. affirme que le « koustar » soumis au capital commercial « subit, de par la nature des choses, des pertes absolument superflues » (*Essais sur l'industrie artisanale*, p. 150). M. V.V. ne croit-il pas que la décomposition des petits producteurs est « absolument superflue », « de par la nature des choses », c'est-à-dire de par la nature de l'économie marchande où vit le petit producteur ?

** Ce qui est grave, ce n'est pas tant l'existence du koulak que le fait que les artisans manquent de capitaux, déclarent les populistes de Perm (*Essais sur l'industrie artisanale de la province de Perm*, p. 8). Mais qu'est-ce qu'un koulak, sinon un « koustar » possédant un capital ? Le malheur est que les populistes se refusent à analyser le processus de décomposition des petits producteurs, qui donne naissance aux entrepreneurs et aux « koulaks ».

vent aucune difficulté à laisser vagabonder leur imagination « in's Blaue hinein * » **.

Il nous est impossible de décrire en détail les différentes formes que prend le capital commercial dans ces industries artisanales et la situation lamentable et désespérée dans laquelle il place les petits producteurs. Dans le chapitre suivant nous aurons d'ailleurs à caractériser la domination de ce capital au stade suprême de son développement, au moment où il organise sur une vaste échelle le travail capitaliste à domicile (se faisant ainsi l'auxiliaire de la manufacture). Pour l'instant, nous nous bornerons donc à indiquer quelles sont les principales formes qu'il prend dans les petites industries. La première de ces formes et la plus

---

* Dans le vide. (*N. R.*)

** Parmi les démonstrations pseudo-économiques des populistes, il faut citer leurs dissertations sur l'insignifiance du *capital* « fixe » et «circulant » nécessaire au « koustar ». Le fil conducteur de ces raisonnements extrêmement répandus est le suivant. Les industries artisanales sont d'une grande utilité pour le paysan, il est donc désirable de les implanter. (Nous ne nous arrêtons pas à cette idée ridicule qu'on puisse venir en aide à la masse des paysans qui courent à leur ruine, en transformant un certain nombre d'entre eux en petits producteurs de marchandises.) Mais pour implanter ces métiers, il faut savoir quel est le « capital », dont le petit producteur a besoin pour exploiter une affaire. Voici un des nombreux calculs de ce genre. Le « capital » fixe nécessaire à un artisan de Pavlovo, nous apprend sentencieusement M. Grigoriev, se chiffre de 3 à 5 roubles, 10-13-15 roubles, etc., cette somme comprenant le coût des instruments de travail, quant au «capital » circulant, il se chiffre de 6 à 8 roubles, de même que les frais d'entretien et le coût de la matière première pour une *semaine*. « On voit que dans la région de Pavlovo, le capital fixe et circulant (*sic*) est si minime qu'il est très facile de se procurer les instruments et les matériaux nécessaires à une production indépendante » (*sic*) (*l.c.*, p. 75). En effet, rien de plus « facile » que de raisonner de la sorte. D'un trait de plume, le prolétaire de Pavlovo est métamorphosé en « capitaliste ». Il a suffi pour cela de nommer « capital » son entretien d'une semaine et ses instruments de quatre sous. Quant au *capital* réel des gros revendeurs qui ont monopolisé la vente, qui sont les seuls à pouvoir être « indépendants » *de facto*, et qui manient des capitaux se chiffrant par milliers de roubles, ce capital réel l'auteur en a tout simplement fait abstraction Drôles de gens en vérité que ces habitants cossus de Pavlovo : de génération en génération ils ont accumulé et continuent à accumuler par toutes sortes de moyens inavouables des capitaux se montant à des milliers de roubles, alors que d'après les récentes découvertes il suffit d'un « capital » de quelques dizaines de roubles pour être « indépendant »!

simple est l'achat des produits des petits producteurs par les marchands (ou les patrons des gros ateliers). Quand les achats sont peu développés ou quand il y a une forte concurrence entre les marchands, il est possible que la vente des produits à un commerçant ne se distingue pas des autres sortes de vente ; mais dans la majorité des cas, le revendeur local est la seule personne à qui le paysan peut écouler de façon permanente les articles de sa fabrication, et il jouit alors d'un monopole de fait qui lui permet d'abaisser démesurément le prix qu'il paie au producteur. La deuxième forme est la combinaison du capital commercial et de l'usure : le paysan qui a toujours besoin d'argent en emprunte au revendeur et doit le rembourser en produit. Avec ce système (extrêmement répandu) le prix de la marchandise est toujours artificiellement réduit et il arrive souvent que la somme qui reste entre les mains de l'artisan, une fois qu'il a écoulé ses produits, soit inférieure à celle qu'aurait pu obtenir un ouvrier salarié. De plus, les rapports de créancier à débiteur aboutissent inévitablement à la dépendance personnelle et à l'asservissement de ce dernier qui se trouve à la merci des prêteurs quand ses besoins d'argent sont particulièrement pressants. La troisième forme du capital commercial, couramment utilisée par les revendeurs ruraux, est le paiement des produits artisanaux en nature. Cette forme a ceci de particulier qu'elle caractérise non seulement les petites industries mais en général tous les stades inférieurs de l'économie marchande et du capitalisme. Elle ne disparaît qu'avec la grande industrie mécanique qui socialise le travail, rompt de façon radicale avec toutes les survivances patriarcales et frappe d'interdiction cette forme d'asservissement dans toutes les grandes entreprises par voie législative. La quatrième forme du capital commercial est la suivante : pour payer le « koustar », le marchand lui cède les produits dont il a besoin pour la fabrication (matières premières, matières auxiliaires, etc.). La vente aux petits producteurs des matériaux nécessaires à la production peut d'ailleurs devenir pour le capital commercial une opération indépendante, parfaitement analogue à l'achat des produits fabriqués. Mais si les revendeurs qui achètent ces produits fabriqués commencent à payer les « koustaris » en matières premières, cela représente un très grand pas en

avant pour le développement des rapports capitalistes. Après avoir coupé l'artisan du marché des produits fabriqués, le revendeur le coupe du marché des matières premières et le soumet définitivement à son pouvoir. Il ne reste plus qu'un pas à franchir pour atteindre la forme suprême du capital commercial, celle où le marchand distribue directement aux « koustaris » la matière première qu'ils ont à transformer pour un salaire déterminé. A ce stade, l'artisan devient *de facto* un ouvrier salarié travaillant à domicile pour un capitaliste ; le capital commercial se transforme en capital industriel * et il y a création du travail capitaliste à domicile. Dans les petites industries, on rencontre ce travail plus ou moins sporadiquement. Au stade suivant, au stade suprême du développement capitaliste, par contre, il sera appliqué massivement.

VII. «LA PETITE INDUSTRIE ET L'AGRICULTURE»

C'est là un titre de chapitre que l'on rencontre très souvent dans les descriptions des petites industries paysannes. Quand le capitalisme en est au stade primitif qui nous intéresse et que l'artisan se différencie à peine du paysan, les liens qui le rattachent à la terre constituent un phénomène extrêmement caractéristique qui nécessite une étude à part.

Pour définir l'exploitation agricole des « koustaris », commençons par examiner notre tableau (voir annexe 1) qui nous indique tout d'abord quel est le chiffre moyen des chevaux dans chacun des groupes de producteurs. Si on réunit les 19 métiers pour lesquels ces chiffres nous sont fournis, on obtient la moyenne générale de 1,4 cheval par artisan (patron ou petit patron), soit 1,1 dans le groupe I, 1,5 dans le groupe II et 2,0 dans le groupe III. On voit que plus l'entreprise industrielle de l'artisan est importante, plus son exploitation agricole est considérable. Les gros

* La forme pure du capital commercial consiste dans l'achat d'une marchandise pour revendre avec profit *cette* même marchandise. La forme pure du capital industriel consiste dans l'achat d'une marchandise pour la vendre *transformée* ; donc, achat de matière première, etc., et achat de force de travail pour transformer cette matière.

producteurs ont près de deux fois plus de bêtes de trait que les petits. Même les plus petits artisans (groupe I) ont une exploitation agricole supérieure à celle de la paysannerie moyenne. En 1877, en effet, la moyenne générale pour l'ensemble de la province de Moscou était de 0,87 cheval par foyer paysan *. Cela veut dire que pour être artisan (patron ou petit patron) il faut être un paysan relativement aisé. Quant aux paysans pauvres, ils fournissent non pas les patrons mais surtout les ouvriers (salariés chez les « koustaris », ouvriers travaillant à l'extérieur). Pour l'immense majorité des métiers de la province de Moscou, nous ne possédons malheureusement aucun renseignement sur les exploitations agricoles des ouvriers salariés travaillant dans les petites entreprises. La chapellerie constitue toutefois une exception (voir les données générales dans notre tableau, annexe I). Voici donc des chiffres très instructifs concernant l'exploitation agricole des patrons et des ouvriers chapeliers.

Situation des chapeliers	Nombre de foyers	Têtes de bétail par foyer			Nombre de lots de terre	dont		Nombre de foyers			foyers sans chevaux	arriérés en roubles
		chevaux	vaches	moutons		cultivés	non cultivés.	cultivant leurs lots		ne s'occupant pas d'agric.		
								sans ouvr. salar.	avec ouvr. salar.			
Patrons	18	1,5	1,8	2,5	52	46	6	17	—	1	—	54
Ouvriers	165	0,6	0,9	0,8	389	249	140	84	18	63	17	2 402

On voit que les patrons sont des agriculteurs « très-bien organisés », c'est-à-dire des représentants de la bourgeoisie paysanne et que les ouvriers salariés sont recrutés dans la masse des paysans ruinés **. Pour qui veut définir

* Voir *Recueil de matériaux statistiques sur la situation économique de la population rurale.* Editions du Comité des ministres. Annexe I : Données des enquêtes des zemstvos par foyer, pp. 372-373.

** Il est caractéristique que l'auteur de la description du métier de la chapellerie « n'ait pas remarqué », là non plus, la décomposition de la paysannerie tant dans l'agriculture que dans l'industrie. Pareil

les rapports en question, les données concernant les méthodes employées par les patrons-artisans pour exploiter la terre sont encore plus importantes. Les enquêteurs de Moscou distinguent trois modes d'exploitation : 1° le travail personnel du patron ; 2° le louage. Cette méthode est employée par les patrons « déchus », qui ont des difficultés d'argent, qui se trouvent au bord de la ruine. Elle consiste à embaucher un voisin qui vient travailler avec son propre matériel ; 3° l'exploitation « par le travail des ouvriers », méthode qui a une signification opposée à celle de la précédente. Le patron embauche des ouvriers agricoles (« terriens »), en règle générale pour tout l'été, et quand la saison bat son plein, il envoie les ouvriers de son atelier aider ceux qui travaillent aux champs. « De cette façon, ce mode d'exploitation par ouvrier « terrien » est assez avantageux » (*Les petites industries de la province de Moscou*, VI, I, p. 48). Les renseignements fournis par notre tableau sur ce procédé portent sur 16 métiers. Parmi ces 16 métiers, il y en a 7 où on ne trouve aucun patron embauchant des « ouvriers terriens ». Pour l'ensemble des 16 métiers, les patrons qui emploient des salariés agricoles représentent 12 % du total, soit 4,5 % dans le groupe I, 16,7 % dans le groupe II et 27,3 % dans le groupe III. On voit que plus les artisans sont riches, plus on rencontre d'entrepreneurs ruraux parmi eux. L'analyse des données concernant la paysannerie artisanale fait donc apparaître, aussi bien dans l'agriculture que dans l'industrie, une décomposition parallèle à celle que nous avons pu observer au chapitre II, quand nous avons examiné les données concernant la paysannerie agricole.

D'une façon générale, l'emploi d'« ouvriers terriens » par les patrons-artisans est un phénomène extrêmement répandu dans toutes les provinces industrielles. On en retrouve les traces chez les riches nattiers de la province de Nijni-Novgorod. Les pelletiers de cette province embau-

---

à tous les populistes, il s'est borné, dans ses conclusions, à cette banalité absolument creuse : « Le métier n'empêche pas de s'occuper d'agriculture » (*Les petites industries de la province de Moscou*, t. VI, I, p. 231). Les contradictions économiques et sociales existant *aussi bien* dans le régime des petites industries *que* dans celui de l'agriculture ont été ainsi heureusement tournées.

chent ordinairement des ouvriers agricoles venant des villages voisins purement agricoles. Les « paysans communautaires du canton de Kimry » qui s'occupent de cordonnerie, « estiment qu'ils ont avantage à faire cultiver leurs champs par des ouvriers et des ouvrières qui arrivent en masse de la province de Tver et des localités voisines ». Pendant la morte saison industrielle, les potiers de la province de Kostroma envoient leurs ouvriers salariés travailler la terre *. Dans la province de Vladimir, les « patrons indépendants » (il s'agit de doreurs) « ont des ouvriers qui s'occupent spécialement d'agriculture », ce qui leur permet d'avoir des champs bien entretenus quoique souvent « ils ne sachent eux-mêmes ni labourer ni faucher» **. Dans la province de Moscou, en plus des artisans qui figurent sur notre tableau, on trouve des épingliers, des feutriers et des fabricants de jouets qui envoient leurs ouvriers travailler la terre; des tailleurs de pierre, des doreurs, des fabricants de boutons, des casquettiers, des bourreliers sur cuivre ont des salariés agricoles, etc. *** Le fait que des paysans *industriels* embauchent des ouvriers *agricoles* est extrêmement important. Il montre en effet que l'élévation du niveau de vie et des besoins de la population qui constitue un phénomène propre à tous les pays capitalistes et qui vient confirmer le rôle progressiste du capitalisme, commence à se faire sentir même dans les petites industries paysannes. L'artisan commence à regarder de haut le paysan patriarcal « barbare », et s'efforce de se libérer des travaux agricoles les plus durs et les moins rémunérateurs. Dans les petites industries où le capitalisme en est encore à un niveau extrêmement bas, ce phénomène reste très faible et l'ouvrier d'industrie commence à peine à se différencier de l'ouvrier agricole. Aux stades suivants du développement de l'industrie capitaliste, par contre, nous verrons que ce phénomène prend de vastes proportions.

Le problème des « liens existant entre l'agriculture et la petite industrie » est si important que nous devons

* *Travaux de la commission artisanale*, III, 57, 112; VIII, 1354; IX, 1931, 2093, 2185.

** *Les petites industries de la province de Vladimir*, III, 187, 190.

*** *Les petites industries de la province de Moscou*, *l.c.*

examiner un peu plus en détail les données qui portent sur d'autres provinces que celles de Moscou.

Dans la province de Nijni-Novgorod la plupart des nattiers ont une exploitation agricole qui tombe en décadence et ils abandonnent la terre : environ 1/3 des champs destinés aux cultures d'hiver et la moitié des champs destinés aux cultures de printemps sont délaissés. Pour les « moujiks aisés, par contre, la terre n'est plus une marâtre, mais une mère nourricière » ; ils ont du bétail en quantité suffisante, des engrais, ils prennent des fermages, ils font en sorte que leur lot ne soit plus redistribué et ils l'exploitent avec davantage de soin. « Le moujik riche est devenu un seigneur qui asservit son frère, le moujik pauvre » (*Travaux de la commission artisanale*, III, 65). Chez les pelletiers qui sont pourtant de « piètres laboureurs », les patrons les plus riches forment néanmoins une catégorie à part : ils « prennent en location la terre des pauvres de leur village », etc. Voici d'ailleurs quels sont les budgets typiques des pelletiers des différents groupes :

Types de famille	hommes et femmes	travailleurs mâles	ouvriers salariés	terre en déciatines	terre : prise en location	terre : donnée en location	Revenu en roubles : en nature	Revenu en roubles : en argent	Revenu en roubles provenant de : l'agriculture	Revenu en roubles provenant de : la pelleterie	Revenu en roubles provenant de : total	Dépense en roubles : en nature	Dépense en roubles : en argent	Dépense en roubles : total	bilan	dépense en argent, en %
Riches	14	3	2 embauchés	19	5	—	212,8	697	409,8	500	909,8	212,8	503	715,8	+194	70
Aisées	10	2	—	16	—	—	88 *	120	138	70	208	88	124	212	— 4	58
Pauvres	7	2	s'embauchent eux-mêmes	6	—	6	15 *	75	50	40	90	15	111	126	— 36	88

* *Travaux de la commission artisanale*, III, pp. 38 et suivantes. Selon l'auteur, les chiffres cités indiquent approximativement pour quelle période de temps leur propre blé leur suffit.

Sur ce tableau, le parallélisme existant entre la décomposition des agriculteurs et celle des artisans apparaît avec une grande netteté. A propos des forgerons, l'auteur écrit qu'il y a deux catégories pour lesquelles « l'industrie est plus importante que l'agriculture ». Ce sont, d'une part, les riches patrons et, d'autre part, les ouvriers « sans feu ni lieu » (*ibid.*, IV, 168).

L'ouvrage sur les *Petites industries de la province de Vladimir* étudie le problème des rapports existant entre la petite industrie et l'agriculture, de façon beaucoup plus détaillée que les autres enquêtes. Il nous fournit des données exactes qui portent non seulement sur l'exploitation agricole des « koustaris » « en général » (comme il ressort de tout ce qui précède ces « moyennes » sont absolument fictives), mais également sur celles des « koustaris » des différents groupes et catégories: gros patrons, petits patrons, ouvriers salariés; propriétaires de petits ateliers de tissage et tisserands; patrons-artisans et autres paysans; familles employées dans les industries locales ou allant s'embaucher au-dehors, etc. De cet ensemble de données, M. Kharisoménov tire la conclusion suivante: si on divise les « koustaris » en 3 catégories: 1) gros producteurs; 2) producteurs petits et moyens; 3) ouvriers salariés, on constate que la situation *de l'agriculture ne cesse d'empirer*, que la superficie cultivée et le nombre du bétail diminue, que le pourcentage des exploitations « déchues » augmente, etc., au fur et à mesure que l'on descend de la première catégorie à la troisième *. Malheureusement, M. Kharisoménov considère ces données de façon trop unilatérale, sans tenir compte du processus parallèle et indépendant de décomposition de la paysannerie agricole. C'est pourquoi il n'en tire pas la conclusion qui en découle logiquement, à savoir que dans l'agriculture comme dans l'industrie, la paysannerie est en train de se scinder en petite bourgeoisie et en prolétariat rural **. C'est pourquoi également il lui

* Voir *Iouriditcheski Vestnik*, 1883, t. XIV, nos 11 et 12.

** Il s'en est fallu de peu que M. Kharisoménov n'aboutisse à cette conclusion. Pour s'en rendre compte, il suffit de voir comment, dans sa description de l'industrie de la soie, il définit le développement économique depuis l'abolition du servage; « au point de vue

arrive souvent de tomber dans les raisonnements habituels des populistes sur l'influence qu'exerce le « métier » en général sur l'« agriculture » en général (voir, par exemple, les *Petites industries de la prov. de Vladimir*, II, 288; III, 91), c'est-à-dire d'ignorer volontairement les contradictions profondes qui existent au sein même de l'organisation sociale *aussi bien* de l'industrie *que* de l'agriculture, et dont il avait dû lui-même admettre l'existence. Pour les petites industries de la province de Vladimir, nous avons encore un enquêteur, M. Prougavine, qui est un représentant typique des conceptions populistes. Voici un exemple de ses raisonnements. D'une façon générale, écrit-il, il est impossible de considérer que l'industrie des cotonnades du district de Pokrov « constitue un principe nuisible (*sic*) pour la vie agricole des tisserands » (IV, 53). Toutes les données montrent que la masse des tisserands a des exploitations agricoles en mauvais état et que chez ceux qui ont de petits ateliers, par contre, le niveau de l'agriculture est bien supérieur au niveau moyen (*ibid.*); sur le tableau on peut d'ailleurs voir que parmi ces derniers certains embauchent des ouvriers agricoles. Conclusion : « les petites industries et l'agriculture marchent de pair, leur déve-

économique, écrit-il, le servage nivelait la paysannerie, il liait les mains au paysan riche, soutenait le paysan pauvre, empêchait les partages entre membres d'une même famille. L'économie naturelle ne laissait qu'un champ bien étroit à l'activité commerciale industrielle. Le marché local ne donnait pas assez de champ à l'esprit d'entreprise. Le marchand ou le petit producteur paysan amassait de l'argent, sans risque il est vrai, mais très lentement et avec difficultés et le cachait dans son bas de laine. Après 1860 les conditions changent. Le servage est aboli; le crédit, les chemins de fer, en créant un marché vaste et lointain, donnent du champ au paysan industrieux, marchand ou fabricant. Tout ce qui dépassait le niveau économique moyen prend rapidement pied, agrandit son commerce ou son industrie, développe son exploitation quantitativement et qualitativement. Tout ce qui était au-dessous de ce niveau tombe, déchoit et va grossir les rangs des hommes sans terre, sans cultures, sans chevaux. La paysannerie se différencie en koulaks, en paysans d'aisance moyenne et en prolétaires sans exploitation rurale. L'élément koulak de la paysannerie acquiert bientôt toutes les habitudes du milieu cultivé; il vit en seigneur; il donne naissance à une classe, numériquement si importante en Russie, de gens à demi cultivés » (III, 20, 21) [130].

loppement et leur prospérité sont interdépendants » (60). C'est là une de ces phrases qui servent à masquer le fait que la bourgeoisie paysanne est en train de se développer et de prospérer aussi bien dans l'agriculture que dans les petites industries *.

Le recensement des industries artisanales de la province de Perm (1894-1895) nous fournit des renseignements absolument analogues: dans cette province, en effet, c'est chez les petits producteurs de marchandises (patrons et petits patrons) que la situation de l'agriculture est la meilleure et ils embauchent des ouvriers agricoles. Chez les artisans, elle est déjà moins bonne et chez les « koustaris » travaillant pour un revendeur, elle est la plus mauvaise (malheureusement aucune donnée ne nous est fournie sur l'exploitation agricole des ouvriers salariés et des patrons des différents groupes). Le recensement constate également que lorsqu'ils ne sont pas agriculteurs, les « koustaris » comparativement aux agriculteurs ont 1) une productivité du travail plus élevée, 2) un revenu net beaucoup plus important et 3) un niveau de culture et d'instruction plus élevé. Tous ces phénomènes viennent confirmer notre conclusion et suivant laquelle, même au premier stade du capitalisme, l'industrie a tendance à provoquer une amélioration du niveau de vie de la population (voir *Etudes*, pages 138 et suivantes) **.

Pour en terminer avec le problème des rapports entre les petites industries et l'agriculture, il nous faut noter enfin qu'en règle générale, ce sont les plus grosses entreprises qui ont la plus longue période de travail. Dans l'industrie du meuble de la province de Moscou, par exemple, la période de travail dure 8 mois pour les ouvriers en bois blanc (dans cette branche, l'effectif moyen des ateliers est

* C'est à des phrases de cette nature que M. V.V. se borne quand il traite cette question au chapitre VIII de ses *Essais sur l'industrie artisanale*. « L'agriculture... soutient les petites industries » (205); « Les petites industries sont un des plus sûrs remparts de l'agriculture des provinces industrielles » (219). Les preuves ? Tant que l'on voudra: prenez, par exemple, les *patrons*-corroyeurs, amidonniers, fabricants d'huile, etc. (*ibid.*, 224), et vous verrez que chez eux l'agriculture se maintient à un niveau plus élevé que chez la masse des paysans!

** Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, pp. 394 et suivantes. (*N.R.*)

de 1,9 ouvrier), 10 mois pour les ouvriers du meuble courbé (2,9 ouvriers par atelier) et il est de 11 mois pour ceux du gros meuble (effectif moyen : 4,2 ouvriers par entreprise). Dans l'industrie de la chaussure de la province de Vladimir, on trouve 14 petits ateliers (2,4 ouvriers par atelier en moyenne) où la période de travail est de 40 semaines et 8 grosses entreprises (9,5 ouvriers en moyenne) où elle est de 48 semaines, etc. * Il est donc clair que ce phénomène est lié au fait que les grandes entreprises emploient plus d'ouvriers (familiaux, salariés industriels et salariés agricoles) que les petites et qu'il est l'indice d'une plus grande stabilité et d'une tendance à se spécialiser dans l'activité industrielle.

Faisons maintenant le bilan de toutes ces données sur les petites industries et l'agriculture. On s'aperçoit tout d'abord qu'au stade inférieur du capitalisme que nous sommes en train d'examiner, l'artisan est encore très peu différent de l'agriculteur. Les combinaisons métier-agriculture jouent un rôle très important dans le processus d'aggravation de la décomposition de la paysannerie : alors que les riches patrons ouvrent des ateliers, embauchent des ouvriers qu'ils recrutent dans le prolétariat rural et amassent de l'argent qu'ils utilisent pour des opérations commerciales ou d'usure, la paysannerie pauvre, elle, fournit les ouvriers salariés, les « koustaris » qui travaillent pour les revendeurs, et les patrons des groupes inférieurs qui sont les plus opprimés par le pouvoir du capital commercial. On voit que la combinaison du métier et de l'agriculture consolide et développe les rapports capitalistes et qu'elle les fait passer de l'industrie à l'agriculture et réciproquement **.

* Les sources ont été indiquées plus haut. Le même phénomène a été constaté lors des recensements par foyer des vanniers, des fabricants de guitare et des amidonniers de la province de Moscou. Le recensement artisanal de la province de Perm nous montre également que la période de travail est plus prolongée dans les grands ateliers (voir *Essais sur l'industrie artisanale dans la province de Perm*, p. 78. Malheureusement, on n'y trouve pas de chiffres précis).

** Dans l'industrie lainière de la province de Vladimir, par exemple, les gros « fabricants » et les maîtres-artisans se distinguent par le niveau supérieur de leur exploitation agricole. « Dans les moments de marasme industriel, les maîtres-artisans cherchent à acheter un domaine, à s'occuper d'exploitation rurale et quittent tout à fait le métier » (*Les petites industries de la province de Vladimir*, t. II, p. 131). Cet exemple est à retenir, car des faits de ce genre

A ce stade, la séparation de l'industrie et de l'agriculture qui caractérise la société capitaliste n'en est encore qu'à la phase embryonnaire, mais se manifeste déjà. Et, chose particulièrement importante, elle se manifeste tout autrement que ne le pensent les populistes. Quand ils disent que la petite industrie « ne porte pas préjudice » à l'agriculture, les populistes estiment que ce préjudice consisterait à abandonner l'agriculture pour une activité plus lucrative. Mais il s'agit là d'une fiction (et non d'une conclusion basée sur des faits), d'une fiction de mauvais aloi et qui ne tient aucun compte des contradictions que renferme le régime économique de la paysannerie. La séparation de l'industrie et de l'agriculture va de pair avec la décomposition de la paysannerie et suit des voies différentes à chacun des deux pôles de la campagne : la minorité aisée fonde des entreprises industrielles, les développe, améliore l'agriculture, embauche des ouvriers agricoles, consacre à l'industrie une partie toujours plus longue de l'année et (quand l'industrie en est arrivée à un certain stade), estime qu'elle a intérêt à séparer ses entreprises industrielles de ses exploitations agricoles, à céder ces dernières à d'autres membres de la famille ou bien à vendre les bâtiments, le bétail, etc., pour se faire inscrire comme bourgeois ou marchand *. Dans ce cas, la séparation de l'industrie et de l'agriculture est précédée par la création d'un régime d'entreprise dans l'agriculture. A l'autre pôle de la campagne, en revanche, la séparation provoque la ruine des paysans pauvres et leur transformation en ouvriers salariés (agricoles ou industriels). A ce pôle de la campagne, ce qui pousse les paysans à abandonner non seulement la terre mais également leur métier indépendant ce n'est pas l'avantage que rapporte la petite industrie, mais le fait qu'ils sont ruinés et réduits à la misère. Ici, le processus de séparation de l'industrie et de l'agriculture se ramène à exproprier le petit producteur.

---

offrent parfois aux populistes l'occasion d'en conclure que « les paysans reviennent à l'agriculture » ; que « les exilés du sol lui doivent être rendus ». (M. V.V. *Vestnik Evropy*, n° 7, 1884).

* « Les paysans ont expliqué que ces derniers temps plusieurs « industriels » aisés se sont établis à Moscou pour y exercer leur métier. » *La brosserie d'après l'enquête de 1895*, p. 5.

VIII. «LA COMBINAISON DE LA PETITE INDUSTRIE ET DE L'AGRICULTURE»

C'est avec cette formule chère aux populistes que M.M. V.V., N.-on et compagnie pensent pouvoir régler le problème du capitalisme en Russie. Une bonne part de leurs « théories » réside dans cette antithèse simpliste: alors que le « capitalisme » sépare l'industrie de l'agriculture, la « production populaire » les réunit dans une exploitation paysanne normale et typique. Ayant analysé plus haut en détail les rapports typiques existant dans la paysannerie agricole et celle qui exerce un métier, nous sommes maintenant en mesure de conclure sur la manière dont en réalité notre paysannerie « combine les petites industries avec l'agriculture ». Enumérons donc les différentes formes d'« union de la petite industrie et de l'agriculture » que l'on peut observer dans l'économie paysanne russe.

1) L'agriculture patriarcale (naturelle) est combinée avec les petites industries domestiques (c'est-à-dire avec la transformation des matières premières destinées à la consommation personnelle) et avec la corvée au profit du gros propriétaire foncier.

Ce mode de combinaison des « petites industries » paysannes avec la culture de la terre est le plus typique du régime économique moyenâgeux dont il constitue une partie intégrante et nécessaire *. Les seuls vestiges de cette économie patriarcale — où il n'existe encore ni capitalisme, ni production marchande, ni circulation des marchandises — qui subsistent dans la Russie d'après l'abolition du servage sont les industries domestiques des paysans et les prestations de travail.

2) La combinaison de l'agriculture patriarcale et de la petite industrie prend la forme du métier.

Cette forme est encore très proche de la précédente. Elle n'en diffère que par l'apparition de la circulation des marchandises,—dans le cas où l'artisan est payé en

* Au chapitre IV de l'ouvrage cité, Korsak apporte des témoignages historiques montrant, par exemple, que « le supérieur du couvent distribuait (aux paysannes) du lin à filer », et que les paysans devaient au propriétaire du sol « le moissonnage et les travaux d'occasion ».

argent et où il fait son apparition sur le marché pour acheter des outils, des matières premières, etc.

3) L'agriculture patriarcale s'unit à la petite production des produits industriels destinés au marché, c'est-à-dire à la production industrielle marchande. Le paysan patriarcal devient alors un petit producteur de marchandises, qui, ainsi que nous l'avons vu, tend à utiliser le travail salarié, c'est-à-dire à adopter le mode de production capitaliste. Pour que cette transformation puisse se faire, il faut que la décomposition de la paysannerie ait atteint un certain stade: nous avons pu constater, en effet, que dans la majorité des cas les patrons et les petits patrons appartenaient aux groupes riches ou aisés de la paysannerie. A son tour, le développement de la petite production marchande dans l'industrie donne une nouvelle impulsion à la décomposition des paysans agriculteurs.

4) L'agriculture patriarcale se combine au travail salarié dans l'industrie (et dans l'agriculture) *.

Cette forme est le complément indispensable de la précédente: là c'est le produit qui devient une marchandise, ici, c'est la force de travail. Nous avons constaté que la petite production industrielle s'accompagne inévitablement de l'apparition d'ouvriers salariés et de « koustaris » travaillant pour le compte d'un revendeur. Cette forme d'« union de l'agriculture et des petites industries » se retrouve dans

* Ainsi qu'il a été indiqué plus haut, il règne une telle confusion de termes dans notre littérature et nos statistiques économiques, qu'on classe parmi les « petites industries » paysannes, l'industrie à domicile, les prestations de travail, l'artisanat, la petite production marchande, le commerce, le travail salarié dans l'industrie, le travail salarié dans l'agriculture, etc. Voici un exemple de la façon dont les populistes profitent de cette confusion. En exaltant « la combinaison de la petite industrie avec l'agriculture », M. V.V. indique, à titre d'illustration, « l'industrie forestière » et « le travail du manœuvre »: « il (le paysan) est fort et habitué au dur labeur; aussi est-il apte à n'importe quels travaux de manœuvre » (*Essais sur l'industrie artisanale*, p. 26). Et notre auteur d'utiliser ce fait, en même temps que d'autres, à l'appui de la conclusion suivante: « nous voyons là une protestation contre la spécialisation », « un indice de la stabilité du système de production qui s'est formé pendant la période de domination de l'économie naturelle » (41). Ainsi, même la transformation du paysan en bûcheron ou en manœuvre passe pour une preuve de la stabilité de l'économie naturelle!

tous les pays capitalistes, et l'une des particularités les plus marquantes de la Russie d'après l'abolition du servage réside dans la rapidité avec laquelle elle s'y est développée et dans l'extraordinaire extension qu'elle y a prise.

5) L'agriculture petite-bourgeoise (commerciale) se combine aux petites industries petites-bourgeoises (petite production industrielle marchande, petit commerce, etc.). La différence entre cette forme et la troisième est que les rapports petits-bourgeois ne se limitent pas à l'industrie mais s'étendent à l'agriculture. Cette forme d'union de la petite industrie et de l'agriculture est celle qui est la plus typique dans l'économie de la petite bourgeoisie rurale. De ce fait, elle est inhérente à tous les pays capitalistes et les économistes populistes russes sont bien les seuls à pouvoir se vanter d'avoir découvert un capitalisme *sans* petite bourgeoisie.

6) Le travail salarié dans l'agriculture se combine au travail salarié dans l'industrie. Nous savons déjà comment *cette* combinaison s'effectue et ce qu'elle signifie.

On voit que dans notre paysannerie, l'« union de l'agriculture et des petites industries » prend les formes les plus diverses: dans certains cas, en effet, elle est l'indice d'un régime économique extrêmement primitif où prédomine l'économie naturelle; dans d'autres, au contraire, elle est l'indice d'un développement élevé du capitalisme. Et entre ces deux extrêmes, il existe toute une série de degrés intermédiaires. Si on se borne à des formules générales (comme l'« union de la petite industrie et de l'agriculture » ou « la séparation de l'agriculture et de l'industrie »), on ne peut avancer d'un pas dans l'explication du processus réel suivi par le développement capitaliste.

IX. QUELQUES REMARQUES SUR L'ÉCONOMIE PRÉCAPITALISTE DE NOS VILLAGES

Chez nous, on pose souvent le problème des « destinées du capitalisme en Russie » comme si la question essentielle était celle de la *rapidité* (à laquelle s'effectue le développement capitaliste). En réalité, il est beaucoup plus important de savoir *comment* ce développement s'effectue et *d'où* il est parti (c'est-à-dire, quel était le régime écono-

mique de la Russie avant le capitalisme). Les principales erreurs des économistes populistes viennent de ce qu'ils n'ont pas su répondre à ces deux questions, de ce qu'ils n'ont pas su montrer comment le capitalisme se développait réellement en Russie, de ce qu'ils ont faussement idéalisé les régimes précapitalistes. Au chapitre II et dans celui-ci (ainsi que dans une partie du chapitre III), nous avons étudié les stades les plus primitifs du capitalisme dans la petite agriculture et dans les petites industries paysannes. Au cours de cette étude, nous avons eu à maintes reprises l'occasion d'indiquer quelles étaient les caractéristiques du régime précapitaliste. Si maintenant nous essayons de faire la synthèse de toutes ces indications, nous en arrivons à la conclusion suivante : la campagne précapitaliste se présentait (du point de vue économique) *comme un réseau de petits marchés reliant de minuscules groupes de petits producteurs séparés les uns des autres par l'isolement de leur exploitation, par d'innombrables cloisonnements moyenâgeux et par les vestiges de la dépendance féodale.*

Pour ce qui est du morcellement des petits producteurs, c'est dans la décomposition qu'il apparaît avec le plus de netteté, qu'il s'agisse de l'agriculture ou de l'industrie. Mais il ne se limite pas là, tant s'en faut. Groupés par la communauté rurale en de minuscules associations administratives, fiscales et détentrices de terres, les paysans sont divisés en une multitude de différents catégories et groupes d'après l'étendue de leur lot concédé, la proportion des payements à effectuer, etc. Prenons, par exemple, le recueil statistique de la province de Saratov. Dans cette province, on trouve les catégories suivantes : paysans jouissant gratuitement de leur terre, propriétaires, propriétaires complets, paysans d'Etat, paysans d'Etat détenteurs d'un lot concédé, paysans d'Etat ayant une propriété d'un *tchetvert* [121], paysans d'Etat seigneuriaux, paysans des apanages, locataires des terres domaniales, paysans sans terre, propriétaires ex-serfs privés, paysans ayant racheté leur enclos, propriétaires ex-paysans des apanages, colons-propriétaires, émigrants, paysans à jouissance gratuite, ex-serfs privés, propriétaires-ex-paysans d'Etat, ex-serfs libérés, paysans exempts de redevances, laboureurs libres [122], paysans temporairement redevables, ex-paysans des fa-

briques, etc., sans compter les paysans affectés, les nouveaux venus, etc. D'une catégorie à l'autre, l'histoire des rapports agraires, l'étendue du lot concédé, les taux des payements, etc., etc., sont différents. Au sein même de chaque catégorie on retrouve une masse de distinctions analogues: il arrive parfois que les paysans d'un seul et même village soient divisés en deux catégories complètement différentes: d'une part, il y a ceux qui, autrefois, « appartenaient à Monsieur N.N. » et d'autre part ceux qui « appartenaient à Madame M.M. ». Au moyen âge, en des temps depuis longtemps révolus, cette disparité était naturelle et nécessaire. Mais à l'heure actuelle, le maintien des communautés paysannes de ce système de castes fermées constitue un criant anachronisme qui vient aggraver à l'extrême la situation des masses laborieuses sans leur donner aucune garantie contre les charges de la nouvelle époque capitaliste. Les populistes ont l'habitude de fermer les yeux sur ce morcellement et de dissimuler le caractère fondamentalement erroné de leur conception du village précapitaliste en poussant des exclamations emphatiques contre les marxistes, « ces partisans de la dépossession foncière » qui déclarent que la décomposition de la paysannerie a un caractère progressiste. Mais il suffit de considérer cet extraordinaire morcellement des petits producteurs, conséquence inévitable de l'agriculture patriarcale, pour être persuadé du caractère progressiste du capitalisme qui détruit jusque dans leurs fondements les anciennes formes d'économie et de vie avec leur immobilisme et leur routine séculaires, qui met fin à la vie sédentaire des paysans figés dans leur cloisonnement moyenâgeux et qui crée de nouvelles classes sociales aspirant par la force des choses à s'unir et à participer activement à toute la vie économique (et pas seulement économique) de l'Etat et du monde.

Si on prend les paysans en tant qu'artisans ou petits fabricants, on retrouve un phénomène absolument analogue. Leurs intérêts ne vont pas au-delà des limites étroites des villages environnants. Etant donné les dimensions minimes du marché local, ils n'ont aucun contact avec les petits fabricants d'autres régions; ils craignent comme le feu la « concurrence » qui détruit impitoyablement leur Eden patriarcal dont rien ni personne ne vient troubler la

stagnation. A l'égard de ces petits fabricants la concurrence et le capitalisme accomplissent une œuvre historiquement utile, en les tirant de leur trou de province et en leur posant toutes les questions déjà posées aux couches plus évoluées de la population.

Les formes primitives du métier ne sont pas les seuls attributs nécessaires des petits marchés locaux. Au nombre de ces attributs il faut compter également les formes primitives de capital commercial et usuraire. Le monopole des commerçants et des usuriers ruraux est d'autant plus accusé, les paysans lui sont d'autant plus asservis et cet asservissement prend des formes d'autant plus brutales que les villages sont plus reculés et plus éloignés de l'influence du nouveau régime capitaliste, des chemins de fer, des grandes fabriques et de la grande agriculture capitaliste. Le nombre de ces petites sangsues est extrêmement élevé (par rapport à la très petite quantité de produit dont disposent les paysans) ; et il existe d'ailleurs une quantité de termes locaux pour les désigner : « prassol », « chibaï », « chtchétinnik », « maïak », « ivache », « boulynia », etc., etc. Quand l'économie naturelle prédomine dans les campagnes, l'argent y est rare et cher et cela donne à tous ces koulaks une importance démesurée par rapport aux dimensions de leur capital. Les paysans dépendent de ceux qui détiennent l'argent et cette dépendance prend inévitablement la forme d'une servitude. De même qu'on ne peut concevoir un capitalisme évolué sans grand capital commercial et financier, de même on ne peut concevoir la campagne précapitaliste sans petits marchands et sans revendeurs, « maîtres » des petits marchés locaux. Le capitalisme attire tous ces marchés les uns vers les autres et les réunit en un grand marché national, puis mondial. Il détruit les formes primitives de servitude et de dépendance personnelle. Il développe et approfondit les contradictions que l'on peut déjà trouver à un stade embryonnaire au sein de la paysannerie communautaire et dont il prépare ainsi la solution.

CHAPITRE VI

LA MANUFACTURE CAPITALISTE ET LE TRAVAIL À DOMICILE POUR LE CAPITALISTE

I. NAISSANCE DE LA MANUFACTURE ET SES TRAITS ESSENTIELS

Nous savons que par manufacture on entend la coopération basée sur la division du travail. Par son origine la manufacture touche de près aux « premières phases du capitalisme dans l'industrie », que nous venons d'étudier. D'une part, les ateliers employant un nombre plus ou moins important d'ouvriers introduisent peu à peu la division du travail, et, de ce fait, la coopération capitaliste simple évolue vers la manufacture capitaliste. Les statistiques concernant les petites industries de la province de Moscou, reproduites au chapitre précédent, mettent ce processus bien en évidence : elles montrent que dans tous les métiers de quatrième catégorie, ainsi que dans un certain nombre de métiers de troisième catégorie et dans quelques métiers de deuxième catégorie, les plus gros ateliers appliquent la division du travail de façon systématique et sur une grande échelle et doivent, par conséquent, être considérés comme des manufactures capitalistes. Nous citerons par la suite des chiffres plus détaillés sur la technique et l'économie de quelques-unes de ces petites industries.

Nous avons vu d'autre part que lorsque le capital commercial atteint, dans les petites industries, un niveau supérieur de développement, il réduit les petits producteurs à l'état d'ouvriers salariés transformant pour un salaire

déterminé une matière première qui ne leur appartient pas. Si le développement ultérieur aboutit à une application systématique de la division du travail et, par là même, à une transformation de la technique utilisée par le petit producteur ; si le « revendeur » charge des ouvriers salariés d'effectuer un certain nombre d'opérations de détail dans son propre atelier ; si, à côté de la distribution du travail à domicile et indissolublement liés à elle, on voit apparaître de grands ateliers (qui souvent appartiennent à ces mêmes revendeurs), dont l'organisation interne repose sur la division du travail, on est alors en présence du processus d'apparition de la manufacture capitaliste de nature différente *.

Dans le développement des formes capitalistes de l'industrie, la manufacture a une très grande importance car elle constitue le maillon intermédiaire entre le métier, la petite production marchande aux formes primitives de capital et la grande industrie mécanique (la fabrique). Comme la manufacture continue à être basée sur la technique manuelle et que, de ce fait, les grosses entreprises sont dans l'impossibilité d'évincer radicalement les petites et de détacher complètement les artisans de l'agriculture, elle se rapproche des petites industries. « La manufacture ne pouvait ni s'emparer de la production sociale dans toute son étendue, ni la bouleverser dans sa profondeur (in ihrer Tiefe). Comme œuvre d'art économique, elle s'élevait sur la large base des corps de métiers des villes et de leur corollaire, l'industrie domestique des campagnes **. » Mais, par la formation d'un marché important, de grosses entreprises employant des ouvriers salariés et d'un capital considérable auquel la masse des ouvriers non possédants se trouve entièrement soumise, elle se rapproche de la fabrique.

---

* Pour ce processus d'apparition de la manufacture capitaliste, voir K. Marx, *Das Kapital*, III, pp. 318-320, trad. russe, pp. 267-270 [123]. « Ce n'est pas même dans le sein des anciennes corporations que la manufacture a pris naissance. Ce fut le marchand qui devint chef de l'atelier moderne et non pas l'ancien maître de corporations (*Misère de la philosophie*, p. 190) [124]. Nous avons eu l'occasion d'énumérer ailleurs les indices essentiels de la notion de la manufacture, d'après Marx. [*Etudes*, 179), (voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, p. 445.—*N.R.*)]

** *Das Kapital*, I [2], p. 383 [125].

Le préjugé selon lequel la production « en usine » est séparée par un abîme de la production « artisanale » et selon lequel la première a un caractère « artificiel » opposé au caractère «populaire» de la seconde, ce préjugé est si répandu dans la littérature russe que nous estimons indispensable d'examiner en détail les données concernant toutes les branches essentielles de l'industrie de transformation et de montrer quelle a été leur organisation économique entre le moment où elles ont dépassé le stade de la petite industrie paysanne et celui où elles ont été transformées par la grande industrie mécanique.

II. LA MANUFACTURE CAPITALISTE DANS L'INDUSTRIE RUSSE

Commençons par l'industrie textile.

1. Le tissage

Chez nous, avant l'apparition de la grande industrie mécanique, la fabrication des tissus de toile, de laine, de coton et de soie, de la passementerie, etc., était partout organisée de la façon suivante: à la tête d'une industrie, on trouvait de grands ateliers capitalistes employant des dizaines et des centaines d'ouvriers salariés. Les propriétaires de ces ateliers, qui disposaient de capitaux considérables, achetaient de grosses quantités de matières premières. Ils en traitaient une partie dans leurs propres entreprises et ils en distribuaient une autre partie (les fils, la chaîne) à de petits producteurs (ouvriers à domicile, ouvriers en chambre[126], maîtres-artisans, paysans-« koustaris », etc.), qui effectuaient le tissage chez eux ou dans de petits ateliers pour un salaire déterminé, à la pièce. La production reposait sur le travail manuel et était divisée en opérations séparées les unes des autres que l'on répartissait entre les ouvriers. Il y avait 1) la teinture du fil; 2) le dévidage (qui, souvent, était réservé aux femmes et aux enfants); 3) l'ourdissage (dont se chargeaient les ouvriers « ourdisseurs »); 4) le tissage; 5) le bobinage (le plus souvent effectué par des enfants). Dans certains grands ateliers on trouve encore des ouvriers dont la tâche consiste à faire passer les fils de la chaîne dans les peignes et

les lames *. En règle générale, la division du travail porte non seulement sur les opérations à effectuer mais également sur la marchandise, c'est-à-dire que les tisserands se spécialisent dans la production d'une qualité déterminée de tissus. Le fait que certaines opérations sont effectuées à domicile ne change absolument rien au régime économique de ce type d'industrie. Les *sviétiolkis* (c'est-à-dire les maisons où travaillent les tisserands) ne sont pas autre chose que des dépendances de la manufacture. Le travail à la main et une division du travail systématique, appliquée sur une vaste échelle, telle est donc la base technique de cette industrie; au point de vue économique, nous voyons se former des capitaux énormes qui organisent l'achat des matières premières et l'écoulement des produits sur un vaste marché (un marché national) et auxquels la masse des tisserands prolétaires est entièrement soumise; un petit nombre de grosses entreprises (des manufactures au sens étroit du terme) exerce leur domination sur la masse des petites. La division du travail aboutit à la formation d'ouvriers spécialisés au sein de la paysannerie; on assiste à la création de centres manufacturiers non agricoles, comme, par exemple, le bourg d'Ivanovo dans la province de Vladimir (depuis 1871, la ville d'Ivanovo-Voznessensk qui, actuellement, est un centre de grande industrie mécanique), le bourg de Vélikoïé dans la province de Iaroslavl, ainsi qu'un grand nombre d'autres villages des provinces de Moscou, Kostroma, Vladimir, Iaroslavl qui se sont maintenant transformés en agglomérations industrielles **. En règle générale, notre littérature économique et nos statistiques divisent les industries organisées sur ce modèle en deux parties: les paysans qui travaillent à domicile ou en chambre, dans des petits ateliers, etc., sont classés dans les « industries artisanales »; les *sviétiolkis* et les ateliers plus importants sont rangés dans la catégorie des « usines et fabriques » (d'ailleurs, ce classement est effectué de façon absolument arbitraire, car il n'existe aucune règle générale et bien déterminée permettant de séparer les peti-

* Cf. *Recueil de renseignements statistiques pour la province de Moscou*, t. VII, fasc. III, pp. 63-64 (Moscou 1883).

** Voir l'énumération des localités les plus importantes de ce genre au chapitre suivant.

tes entreprises des grosses, les *sviétiolkis* des manufactures, les ouvriers travaillant à domicile de ceux qui travaillent dans l'atelier du capitaliste) *. Il n'est pas difficile de voir qu'au point de vue scientifique, une telle classification qui place d'un côté des ouvriers salariés et de l'autre les patrons qui les emploient (sans compter ceux qui travaillent dans leurs entreprises), que cette classification, donc, n'a absolument aucun sens.

Pour illustrer ce que nous venons de dire, prenons des données détaillées qui portent sur une des « industries textiles artisanales », à savoir sur le tissage de la soie dans la province de Vladimir **. L'industrie de la soie est le type même de la manufacture capitaliste. Le travail à la main y est prédominant. Les petites entreprises y sont majoritaires (sur 313 entreprises, on en compte 179, soit 57 %, qui ont de 1 à 5 ouvriers), mais dans la plupart des cas, elles ne sont pas indépendantes et la place qu'elles occupent dans l'ensemble de l'industrie est très. inférieure à celle des grandes. Alors qu'elles ne constituent que 8 % du total (25), les entreprises employant de 20 à 150 ouvriers rassemblent en effet 41,5 % des ouvriers et fournissent 51 % du volume total de la production. Sur 2 823 ouvriers, 2 092, soit 74,1 %, sont des salariés. « La division du travail porte à la fois sur les opérations à effectuer et sur les marchandises » car il est rare que les tisserands sachent travailler à la fois le « velours » et le « tissu lissé » (qui sont les deux articles principaux produits par cette industrie). « La division détaillée des opérations à l'intérieur de l'atelier n'est pratiquée de façon rigoureuse que dans les grandes fabriques qui emploient des ouvriers salariés », (c'est-à-dire dans les manufactures). On ne trouve que 123

* On trouvera des exemples de cette confusion au chapitre suivant.

** Voir *Les petites industries de la province de Vladimir*, III. Il serait superflu et même impossible de fournir des données détaillées sur tous les tissages décrits dans la littérature de l'industrie artisanale. De nos jours, d'ailleurs, la fabrique règne dans la plupart de ces industries. Pour le « tissage artisanal », voir encore le *Recueil de renseignements statistiques pour la province de Moscou*, t. VI et VII. *Les travaux de la commission artisanale.* — *Matériaux sur la statistique du travail manuel* [127].— *Comptes rendus et recherches.*— Korsak, *l.c.*

patrons complètement indépendants qui achètent eux-mêmes la matière première et écoulent leurs produits. Ils emploient 242 ouvriers familiaux et « 2 498 salariés, le plus souvent payés aux pièces », soit un total de 2 740 représentant 97 % des ouvriers travaillant dans cette industrie. Il est donc clair que lorsque ces manufactures distribuent du travail à domicile à des ouvriers en chambre, il ne s'agit nullement d'une forme d'industrie particulière mais tout simplement d'une des opérations du capital dans la manufacture. M. Kharisoménov remarque d'ailleurs à juste titre que « le véritable caractère de la production est dissimulé par le fait qu'il existe une masse de petites entreprises (57 %), alors que les grosses sont très peu nombreuses (8 %), et par le fait qu'en moyenne le nombre d'ouvriers par entreprise est très peu élevé (7,5) » (*l.c.* 39). La spécialisation propre à la manufacture se manifeste de façon très nette dans l'abandon de l'agriculture par ceux qui s'occupent d'industrie (la terre est abandonnée d'une part par les tisserands ruinés et d'autre part par les gros manufacturiers) et dans la formation d'une population industrielle de type nouveau, qui vit beaucoup plus « convenablement » que la population agricole et qui considère le moujik avec condescendance (*l.c.* 106). Les renseignements que nous fournit notre statistique des usines et des fabriques portent toujours sur de toutes petites parties de cette industrie, détachées au hasard *.

On retrouve la manufacture capitaliste dans l'« industrie de la passementerie » de la province de Moscou ** et

---

* Le *Recueil de la statistique militaire* a trouvé moyen de relever, en 1866, dans la province de Vladimir 98 fabriques de soie (!) avec 98 ouvriers et une production de 4 000 roubles (!). En 1890, il y avait d'après l'*Index* 35 fabriques avec 2 112 ouvriers et une production de 936 000 roubles. La *Liste* pour 1894-1895 établit 98 fabriques avec 2 281 ouvriers et une production de 1 918 000 roubles et encore 2 477 ouvriers travaillant « hors de l'établissement ». Allez donc distinguer ici entre « koustaris » et ouvriers d'usine!

** D'après l'*Index* de 1890 on comptait, hors de Moscou, 10 fabriques de passementerie avec 303 ouvriers et une production de 58 000 roubles. D'après le *Recueil de renseignements statistiques pour la province de Moscou* (t. VI. fasc. II), il y avait 400 entreprises avec 2 619 ouvriers (dont 72,8% d'ouvriers salariés) et une production de 963 000 roubles.

dans l'industrie de la toile dite « sarpinka » du district de Kamychine, province de Saratov, qui sont organisées de façon absolument analogue. Selon l'*Index* de 1890, on dénombrait dans l'industrie de la « sarpinka » 31 « fabriques » employant 4 250 ouvriers et ayant une production totale de 265 000 roubles. Mais selon la *Liste*, il y avait un « comptoir de distribution » avec 33 ouvriers travaillant dans cette entreprise et une production de 47 000 roubles (ce qui signifie qu'en 1890, on avait confondu les ouvriers employés à l'intérieur de l'entreprise avec ceux qui travaillaient au-dehors). En 1888, les enquêteurs locaux dénombraient environ 7 000 métiers à tisser la « sarpinka » * et chiffraient la production à environ 2 000 000 de roubles. Selon ces enquêteurs, « l'industrie se trouvait entre les mains de quelques fabricants, pour le compte desquels travaillaient des « koustaris », et en particulier des enfants de 6 à 7 ans payés de 7 à 8 kopecks par jour (*Comptes rendus et recherches*, t. I) **. Etc.

2. Autres branches de l'industrie textile. Le foulage

A en juger d'après les statistiques officielles des fabriques et usines, le « capitalisme » est très peu développé dans l'industrie du feutre : dans toute la Russie d'Europe, il n'y avait en effet que 55 fabriques employant 1 212 ouvriers et produisant pour 454 000 roubles de marchan-

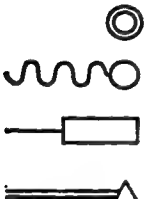
---

* La *Liste des comptes rendus des inspecteurs de fabriques pour 1903* (St-Pétersbourg 1906) estime qu'il y avait dans toute la province de Saratov 33 comptoirs de distribution avec 10 000 ouvriers. (Notes à la 2e édition.)

** Le centre de cette industrie artisanale est le canton de Sosnovka, dans lequel le recensement des zemstvos comptait, en 1886, 4 626 foyers, avec une population de 38 000 individus des deux sexes, et 291 entreprises. On compte dans le canton 10 % de familles sans maisons (contre 6,2 % dans le district), 44,5 % de familles sans emblavures (contre 22,8 % dans le district). Voir le *Recueil de renseignements statistiques pour la province de Saratov*, t. XI.— On voit que, là aussi, la manufacture capitaliste a créé des centres industriels qui détachent les ouvriers de la terre.

dises. (*Index*, 1890.) Mais ces chiffres ne portent que sur une toute petite partie détachée par hasard d'une industrie capitaliste largement développée. C'est dans la province de Nijni-Novgorod que la production du feutre « en usine » connaît le plus grand développement avec comme centre principal la ville d'Arzamas et son faubourg de Vyezdnaïa Sloboda (8 « fabriques » employant 278 ouvriers et produisant pour 120 000 roubles de marchandises; en 1897, cette agglomération comptait 3 221 habitants et le bourg de Krasnoïé, 2 835). Aux alentours de ces centres, on trouve également une production artisanale très importante: 243 entreprises, 935 ouvriers, 103 847 roubles de marchandise (*Travaux de la commission artisanale*, tome V). Pour bien montrer quelle est l'organisation économique de cette industrie dans cette région, nous utiliserons un graphique sur lequel les producteurs seront désignés par des signes différents selon la place qu'ils occupent dans le cadre général de la production.

Représentation graphique de l'organisation du foulage



Patrons tout à fait indépendants, achetant la laine de première main.

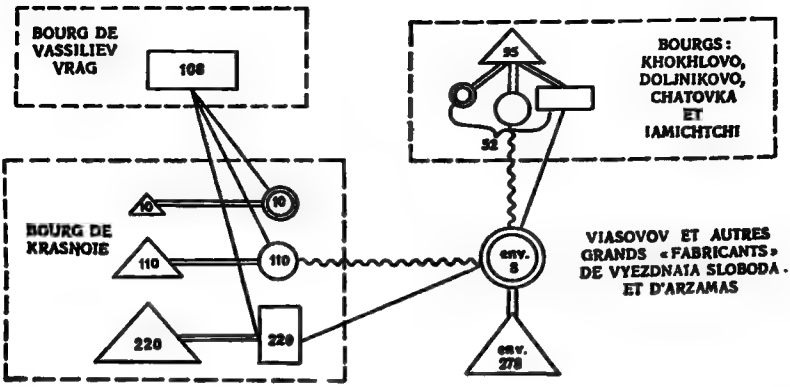
Patrons indépendants, achetant la laine en seconde main (le trait ondulé montre à qui).

Producteurs non indépendants, travaillant à la pièce pour un patron et avec des matières premières appartenant à celui-ci (le trait plein indique pour qui).

Ouvriers salariés (le trait double indique par qui ils sont employés).

Les chiffres indiquent le nombre approximatif d'ouvriers *.
Les renseignements inscrits dans les rectangles pointillés se rapportent à l'industrie dite artisanale; les autres aux « fabriques et usines ».

* Les sources sont indiquées dans le texte. Le nombre des entreprises représente à peu près la moitié de celui des ouvriers indépendants (52 entreprises à Vassiliev Vrag, 5 + 55 + 110 à Krasnoïé et 21 dans 4 petits villages). Par contre pour la ville d'Arzamas et le faubourg de Vyezdnaïa Sloboda le chiffre 8 indique le nombre des « fabriques » et non celui des ouvriers.



Il est évident que la séparation entre la production « en usine » et la production artisanale est purement artificielle et que nous avons affaire à une seule et même organisation industrielle à laquelle le concept de manufacture capitaliste * s'applique sans aucune restriction. Au point de vue technique, c'est une production manuelle. Le travail repose sur la coopération, basée sur deux formes de division du travail : la première porte sur les marchandises (certains villages fabriquent du feutre, d'autres des bottes, des chapeaux, des semelles, etc.) et la seconde sur les opérations à effectuer (par exemple, toute la population du bourg de Vassiliev Vrag se consacre au *foulage* des chapeaux et des semelles tandis que les gens de Krasnoïé se chargent de la finition). Il s'agit d'une coopération capitaliste car à sa tête on trouve le gros capital auquel la masse des petites entreprises est subordonnée (par tout un réseau de rapports économiques). Dans leur immense majorité, les producteurs se sont d'ores et déjà transformés en *ouvriers*

* Notons que ce tableau graphique donne une image typique de toutes les petites industries russes organisées sur le modèle de la manufacture capitaliste : nous voyons partout à la tête de l'industrie de grands établissements (qu'on range parfois parmi les « fabriques et usines ») auxquels est soumise la masse des petits établissements ; bref, une coopération capitaliste basée sur la division du travail et la production manuelle. Ce n'est pas seulement ici, mais dans la plupart des autres industries artisanales que la manufacture organise des centres non agricoles.

effectuant des opérations de *détail* pour le compte des entrepreneurs, dans des conditions qui, souvent, sont tout à fait antihygiéniques *. Cette industrie est installée depuis longtemps et les rapports capitalistes y sont solidement implantés. De ce fait, ceux qui s'en occupent se détachent de l'agriculture : dans le bourg de Krasnoïé, cette dernière est en complète décadence, et les gens ont un mode de vie différent de celui des agriculteurs **.

Il existe toute une série d'autres régions où l'industrie du foulage est organisée de façon absolument analogue. En 1889, elle était pratiquée dans 363 communautés du district Sémionovski (province de Nijni-Novgorod) par 3 180 foyers avec 4 038 ouvriers. Sur 3 946 ouvriers, il n'y avait que 752 qui travaillaient pour la vente ; 576 étaient des salariés et 2 618 travaillaient pour des patrons surtout avec du matériel appartenant à ces derniers ; 189 foyers distribuaient du travail dans 1 805 maisons. Les gros patrons possèdent des ateliers où ils emploient jusqu'à 25 salariés et ils achètent pour environ 10 000 roubles de laine par an ***. On les appelle les *tyssiatchniki* ****, leur chiffre d'affaires oscille entre 5 000 et 100 000 roubles. Ils ont leurs propres dépôts de laine et leurs propres boutiques où ils écoulent les produits finis *****. Dans la province de Kazan, la *Liste* dénombre 5 « fabriques » de foulage produisant pour 48 000 roubles de marchandises et employant 122

* Ils travaillent déshabillés, par une température de 22 à 24 degrés R. L'atmosphère des « fabriques » est remplie de poussières, de brins de laines et toutes sortes de saletés. Le sol est en terre battue (notamment dans les buanderies), etc.

** L'argot spécial des habitants de Krasnoïé n'est pas sans intérêt, c'est un trait caractéristique du particularisme territorial propre à la manufacture. « A Krasnoïé les fabriques sont désignées sous le nom de *povarnia*, en *matroï* qui est une des nombreuses branches de l'argot des colporteurs (*ofeni*). Il y en a trois principales : le langage des *ofeni* proprement dit, en usage surtout dans la province de Vladimir, le *galivon* dans la province de Kostroma, et le *matroï*, dans celles de Nijni-Novgorod et de Vladimir » (*Travaux de la commission artisanale*, t. V, p. 465). Seule la grande industrie mécanique détruit complètement les liens sociaux basés sur l'origine et met à leur place des liens nationaux (et internationaux).

*** *Matériaux pour servir à l'estimation des terres de la province de Nijni-Novgorod*, t. XI, Nijni-Novgorod 1893, pp. 211-214.

**** De « tyssiatcha », millier : « gens à milliasses ». (*N.R.*)

***** *Travaux de la commission artisanale*, t. VI.

ouvriers sur place et 60 au-dehors. Selon toute vraisemblance, ces derniers sont également classés parmi les « koustaris » dont on nous dit que souvent ils travaillent pour des « revendeurs » et chez lesquels on trouve des entreprises employant jusqu'à 60 ouvriers *. Dans la province de Kostroma, on trouve 29 « fabriques » de feutre dont 28 sont installées dans le district de Kinechma et emploient 593 ouvriers en usine et 458 au-dehors (*Liste*, pages 68-70; il y a deux entreprises qui n'emploient que des ouvriers travaillant au-dehors; on note d'autre part que le moteur à vapeur est déjà utilisé). Sur les 3 908 arçonneurs et fouleurs habitant cette province, 2 008 sont installés dans le district de Kinechma (*Travaux de la commission*, XV). La majorité d'entre eux se trouvent dans une situation dépendante ou travaillent comme salariés dans des ateliers où les conditions d'hygiène sont extrêmement précaires **. On retrouve le travail à domicile pour des « fabricants » (*Liste*, page 113) dans le district de Kaliasine (province de Tver). D'autre part, ce district est un véritable nid de fouleurs: il en sort en effet jusqu'à 3 000 qui passent par le domaine abandonné de « Zimniak » (dans les années 60, c'est là qu'était installée la fabrique de drap d'Alexéiev) pour former un « énorme marché de main-d'œuvre » ***. Dans la province de Iaroslavl, la situation est analogue: d'une part, on a le travail à domicile pour des « fabricants » (*Liste*, page 115) et d'autre part, des « koustaris » qui travaillent pour des patrons-marchands avec de la laine fournie par ces derniers.

3. La chapellerie, la production du chanvre et la corderie

Nous avons déjà cité les statistiques concernant l'industrie de la chapellerie de la province de Moscou ****. Ces statistiques montrent que les 2/3 de la production et des ouvriers sont concentrés dans 18 entreprises qui emploient

* *Comptes rendus et recherches*, t. III.
** *Les petites industries de la province de Vladimir*, II.
*** *Ibid.*, II, p. 271.
**** Voir l'Annexe I au chapitre V, industrie n° 27.

en moyenne 15,6 salariés chacune *. Les « koustaris » n'effectuent qu'une partie des opérations: ils fabriquent les *carres* qu'ils vendent à des marchands de Moscou qui possèdent leur propre « atelier de finition ». A leur tour, les « koustaris » emploient des « tondeuses » (femmes qui tondent le duvet). Dans l'ensemble, nous avons donc affaire à une coopération capitaliste basée sur la division du travail avec les formes les plus diverses de dépendance économique. Dans le centre de cette industrie (bourg de Klenovo, district de Podolsk) ceux qui travaillent dans la chapellerie sont complètement détachés de l'agriculture ** (surtout les salariés) et on observe une élévation du niveau de leurs besoins: ils vivent beaucoup plus « convenablement », ils portent des vêtements d'indienne et même de drap, ils achètent des samovars et abandonnent les anciennes coutumes, provoquant ainsi les doléances amères des admirateurs locaux du bon vieux temps ***. On a même vu apparaître des chapeliers qui partent chercher du travail hors de leur contrée.

L'industrie de la chapellerie du bourg de Molvitino, district de Bouï, province de Kostroma, nous fournit un exemple typique de manufacture capitaliste ****. « La principale activité de ce bourg et de 36 villages environnants est la fabrication des chapeaux. » L'agriculture est délaissée. Après 1861, l'industrie s'est beaucoup développée et on s'est mis à utiliser les machines à coudre sur une vaste échelle. A Molvitino même, on compte 10 ateliers qui travaillent d'un bout de l'année à l'autre. Ils emploient de 5 à 25 ouvriers et de 1 à 5 ouvrières. « Le meilleur atelier a un chiffre d'affaires d'environ 100 000 roubles par an *****. » On pratique également la distribution du travail à domicile (par exemple pour la préparation des matériaux destinés à la calotte des chapeaux, qui est exécutée à domicile

* Quelques-unes de ces entreprises ont parfois été classées parmi les « fabriques et usines ». V., par exemple, l'*Index* pour 1879, p. 126.

** Voir plus haut, chapitre V, § VII.

*** *Recueil de renseignements statistiques pour la province de Moscou*, t. VI, fasc. I, pp. 282-287.

**** Voir *Travaux de la commission artisanale*, IX et *Comptes rendus et enquêtes*, III.

***** Par un singulier hasard ces ateliers n'ont pas figuré jusqu'ici parmi les « fabriques et usines ».

par les femmes). La division du travail provoque des mutilations chez les ouvriers qui se trouvent placés dans des conditions extrêmement antihygiéniques et chez qui les cas de tuberculose sont très nombreux. Ce métier existe depuis une longue période (plus de 200 ans) et de ce fait, les artisans sont d'une très grande habileté : ceux de Molvitino sont renommés dans les deux capitales et dans les provinces les plus éloignées.

Le centre de l'industrie du chanvre du district de Médyne (province de Kalouga) est le bourg de Polotniany Zavod. C'est un gros village (on y a recensé 3 685 habitants en 1897) dont la population n'a pas de terre et est très industrielle (plus de 1 000 « koustaris »). C'est le centre des industries « artisanales » du district de Médyne *. L'industrie y est organisée de la façon suivante : les gros patrons (ils sont 3 et le plus important est Iérokhine) ont des ateliers avec des ouvriers salariés et un capital circulant plus ou moins considérable pour l'achat des matières premières. Le peignage du chanvre, de même que l'ourdissage a lieu à la « fabrique » ; le filage est effectué à domicile par des femmes, le tordage et le tissage se font à la fabrique et à domicile. En 1878, on comptait 841 « koustaris ». Iérokhine qui employait 94 ouvriers en 1890, 64 en 1894-1895, et qui, selon les *Comptes rendus et recherches* (t. II, page 187), fait travailler des « centaines de paysans », est classé à la fois parmi les « koustaris » et parmi les « fabricants ».

La corderie de la province de Nijni-Novgorod a son centre dans les bourgs industriels non agricoles de Nijni et Verkhni Izbyletz, district de Gorbatov **. Selon les données de M. Karpov (*Travaux de la commission*, fascicule VIII), la région de corderie et de câblerie de Gorbatov-Izbyletz forme un tout : une partie des habitants de Gorba-

---

* *Travaux de la commission artisanale*, II.

** D'après les données de la statistique des zemstvos (*Matériaux*, fasc. VII, Nijni-Novgorod 1892), on y comptait, en 1889, 341 et 119 foyers, avec une population de 1 277 et 540 âmes. 253 et 103 de ces foyers avaient des lots de terre communautaire, 284 et 91 exerçaient des métiers et dans ce nombre 257 et 32 ne s'occupant pas d'agriculture. Il y avait 218 et 51 foyers sans chevaux et 237 et 53 qui donnaient leur lot en location.

tov travaille dans la corderie et les bourgs de Verkhni et Nijni Izbyletz « font quasiment partie de la ville de Gorbatov ». Les gens y vivent comme des citadins, ils boivent du thé tous les jours, achètent des habits, mangent du pain blanc. Dans un ensemble de 32 villages, près des 2/3 de la population (4 701 personnes, 2 096 hommes et 2 605 femmes) sont employés dans l'industrie. La production est d'environ 1 500 000 roubles. Cette industrie est implantée depuis deux cents ans, mais à l'heure actuelle elle est en décadence. Elle est organisée de la façon suivante : tous ceux qui y sont employés travaillent pour 29 patrons avec du matériel fourni par ces derniers. Ils sont payés à la pièce, se trouvent « sous la dépendance absolue des patrons » et font des journées de 14 à 15 heures. Selon la statistique des zemstvos (1889) le nombre des ouvriers du sexe masculin est de 1 699 (auquel il faut ajouter 558 femmes et enfants). Sur 1 648, il n'y en a que 197 qui travaillent pour la vente ; 1 340 travaillent pour le compte d'un patron * et 111 sont employés comme salariés dans les ateliers de 58 patrons. Sur 1 288 foyers qui disposent d'un *lot concédé*, il n'y en a que 727, soit un peu plus de la moitié, qui cultivent ce lot en entier et sur 1 573 ouvriers pourvus d'un lot, on en recense 306, soit 19,4 % qui ne s'occupent pas du tout d'agriculture. Si nous voulons parler des « patrons » il nous faut abandonner la catégorie de l'« industrie artisanale » et aborder celle des « usines et fabriques ». En 1894-95, la *Liste* relevait en effet deux fabriques de cordes qui employaient 231 ouvriers sur place et 1 155 au-dehors, avec une production de 423 000. Elles avaient fait l'acquisition de moteurs mécaniques (en 1879 et en 1890, elles n'en avaient encore aucun). Il est donc évident que ces deux fabriques sont en train de passer du stade de la manufacture capitaliste à celui de l'industrie mécanique capitaliste et que les « koustaris » et les revendeurs qui distribuent le travail sont en train de se transformer en véritables fabricants.

Dans la province de Perm, le recensement artisanal de 1894-95 a enregistré 68 corderies et câbleries paysannes

* Cf. *Recueil de Nijni-Novgorod*, t. IV, article du prêtre Roslavlev.

occupant 343 ouvriers (dont 143 salariés) et produisant pour 115 000 roubles de marchandises *. A la tête de ces petits établissements, on trouve de grosses manufactures qui ont été groupées ensemble par le recensement : 6 patrons occupent 101 ouvriers (dont 91 salariés) et ont une production de 81 000 roubles **. La façon dont la production est organisée dans ces entreprises nous donne un magnifique exemple de ce que Marx appelle la « manufacture sérielle » [128], c'est-à-dire d'une manufacture où les différentes opérations *successives* de la transformation de la matière première sont effectuées par des ouvriers différents : 1° écangage de la fibre de chanvre, 2° peignage, 3° filage, 4° bobinage, 5° goudronnage, 6° dévidage sur le touret, 7° passage des fils dans les lames ou 8° dans une filière en fonte, 9° toronnage, torsion et commettage des câbles ***.

L'industrie du chanvre de la province d'Orel est organisée de façon analogue : on y retrouve un nombre important de petits établissements d'où l'on voit se détacher de grosses manufactures, principalement dans les villes, qui sont classées parmi les « usines et fabriques ». (En 1890, l'*Index* recensait dans la province d'Orel 100 fabriques employant 1 671 ouvriers et produisant pour 795 000 roubles de marchandises.) Les paysans travaillent à la pièce pour des « marchands » (ce sont probablement les manufacturiers dont nous venons de parler) avec du matériel appartenant à ces derniers. Le travail est divisé en opérations spécialisées : les « broyeurs » écanguent la fibre, les « fileurs » s'occupent du filage, d'autres ouvriers enlèvent la chènevotte, d'autres encore tournent les rouets. Ce travail est très pénible et de nombreux ouvriers attrapent la tuberculose ou des hernies. Il y a une telle poussière que « si on

---

* *Esquisses sur l'état de l'industrie artisanale dans la province de Perm*, p. 158 ; le bilan du tableau comporte une erreur ou une coquille.

** *Ibid.*, p. 40 et tableau 188. Ces mêmes établissements paraissent figurer dans la *Liste*, p. 152. Pour pouvoir comparer les grandes entreprises avec les petites, nous avons mis à part les cultivateurs-producteurs de marchandises ; voir *Etudes*, p. 156. (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, pp. 416-417.— *N.R.*)

*** *Les petites industries de la province de Perm à l'Exposition de la Sibérie et de l'Oural*, fasc. III, pp. 47 et suivantes.

n'est pas habitué on ne peut pas tenir plus d'un quart d'heure ». Le travail s'effectue du lever au coucher du soleil, dans de simples hangars, de mai à septembre *.

4. Industries du bois

Dans cette branche, c'est l'industrie des coffres qui fournit l'exemple le plus typique de la manufacture capitaliste. A en juger, par exemple, d'après les données des enquêteurs de Perm, « cette industrie est organisée de la façon suivante : un certain nombre de gros patrons qui possèdent des ateliers et qui emploient des ouvriers salariés achètent des matières premières. *Une partie* des articles est fabriquée chez eux, mais pour l'essentiel, ils distribuent les matières premières à de petits ateliers de détail, puis ils assemblent les diverses pièces et les ajustent dans leurs propres ateliers. Quand l'article est terminé, ils l'envoient au marché. La division du travail... est appliquée ici sur une vaste échelle ; la fabrication d'un coffre nécessite en effet 10-12 opérations et chacune de ces opérations est exécutée par un artisan parcellaire. On voit que l'organisation de l'industrie réside dans la réunion des ouvriers parcellaires (Teilarbeiter, pour reprendre la terminologie du *Capital*) sous la direction du *capital* **. Il s'agit là d'une manufacture hétérogène (*heterogene Manufaktur*), comme dit Marx [129] où les différents ouvriers exécutent non pas les opérations successives nécessaires à la transformation de la matière première en produit, mais les diverses parties de ce produit qui sont rassemblées ultérieurement. Si les capitalistes préfèrent le travail à domicile des « koustaris », cela s'explique en partie par le caractère de cette manufacture et en partie (et pour l'essentiel) par

* Voir les recueils statistiques des zemstvos pour les districts de Troubtchevsk, Karatchev et Orel (province d'Orel). La connexion des grandes manufactures avec les petites entreprises paysannes ressort aussi du fait que ces dernières commencent à faire usage du travail salarié ; ainsi, dans le district d'Orel, 16 paysans, propriétaires de filatures, emploient 77 ouvriers.

** V. Iline, *Etudes*, p. 176. (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, pp. 441-442.— *N.R.*)

le fait que le travail à domicile est moins payé *. Notons que les plus gros ateliers sont parfois classés dans la catégorie des « usines et fabriques » **.

Il est fort probable que l'industrie des coffres du district de Mourom, province de Vladimir, où la *Liste* recense 9 « fabriques » (dans toutes le travail se fait à la main) employant 89 ouvriers sur place et *114 à l'extérieur*, avec une production de 69 810 roubles, est organisée de façon analogue.

On retrouve une organisation semblable dans l'industrie de la carrosserie de la province de Perm : de la masse des petits établissements, on voit se détacher des ateliers d'assemblage qui emploient des salariés ; les petits « koustaris » sont des ouvriers parcellaires fabricant des pièces de carrosserie avec du matériel qui leur appartient ou qui leur est fourni par les « revendeurs » (c'est-à-dire par les propriétaires des ateliers d'assemblage) ***. Pour ce qui est de la province de Poltava, on relève dans le bourg d'Ardon, des ateliers qui emploient des salariés et qui distribuent du travail à domicile (les plus gros patrons occupent jusqu'à 20 ouvriers au-dehors) ****. Dans l'industrie des voitures de ville de la province de Kazan, la division du travail porte sur les articles : certains villages ne fabriquent que des traîneaux, d'autres ne produisent que des charrettes, etc. « Les voitures sont assemblées au village (mais sans les ferrures, les roues et les brancards) et livrées sur commande à des marchands de Kazan qui les donnent à ferrer à des artisans forgerons. De là, elles sont renvoyées aux boutiques et ateliers de la ville, où a lieu la finition, c'est-à-dire le capitonnage, la peinture... Autrefois, les voitures étaient ferrées à Kazan, mais ce travail a été peu à peu abandonné à des « koustaris » qui travaillent pour des salaires moins

---

* Voir là-dessus les chiffres précis du recensement de l'industrie artisanale de Perm, p. 177. (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, p. 442.— *N.R.*)

** Voir l'*Index* et la *Liste* pour cette même province de Perm et ce même « Névianski Zavod », bourg non agricole, qui est le centre de « l'industrie artisanale ».

*** Cf. nos *Etudes*, pp. 177-178. (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, pp. 442-443.—*N.R.*)

**** *Comptes rendus et recherches*, t. I.

élevés que les artisans de la ville... »* Si le capital a une préférence pour la distribution du travail à domicile, c'est donc parce qu'elle lui permet de diminuer le prix de la main-d'œuvre. Il ressort donc de ces données que dans la majorité des cas l'organisation de l'industrie de la carrosserie se présente comme un système d'artisans parcellaires soumis au capital.

Dans le district de Pavlovo (province de Voronèje), on trouve le gros bourg industriel de Vorontsovka (9 541 habitants, en 1897) qui, pour ainsi dire, constitue à lui seul toute une manufacture d'articles en bois. (*Travaux de la commission*, fascicule IX, article du prêtre M. Popov.) L'industrie y occupe plus de 800 foyers (sans compter un certain nombre de foyers du faubourg d'Alexandrovka où vivent plus de 5 000 habitants). On y fabrique des télègues, des tarantass, des roues, des coffres, etc., pour une somme totale de 267 000 roubles. Les patrons indépendants représentent moins d'un tiers des personnes employées dans l'industrie. Dans les ateliers les ouvriers salariés sont rares**. La plupart des gens travaillent sur commande des paysans marchands de la localité et sont payés à la pièce. Les ouvriers ont contracté des dettes envers les patrons ; ils doivent s'épuiser au travail et s'affaiblissent. Le faubourg a une population de type industriel, non rural ; elle ne s'occupe quasiment pas d'agriculture (mis à part le jardinage), et ses lots de terre sont insignifiants. L'industrie est établie ici depuis longtemps ; elle ne cesse de détacher les gens de l'agriculture et d'approfondir le fossé entre les riches et les pauvres. La population est mal nourrie. Les gens s'habillent avec « plus de recherche qu'autrefois » mais au-dessus de leurs moyens (tous leurs habits sont achetés). « L'esprit industriel et commercial s'est emparé de la population. » « Ceux qui ne connaissent pas de métier sont presque tous commerçants... Sous l'influence du commerce et de l'industrie, les paysans ont pris des manières plus dégagées, ils sont

* *Comptes rendus et recherches*, t. III.

** On compte quatorze gros marchands de bois. Ils ont *des charronneries à vapeur* (d'une valeur d'environ 300 roubles) ; il y en a 24 dans le bourg, occupant chacune 6 ouvriers. Les mêmes marchands distribuent de la matière première et asservissent les ouvriers par des avances en argent.

plus cultivés, plus débrouillards qu'autrefois...* »

De par son organisation, la célèbre industrie des cuillers de bois du district Sémionov (province de Nijni-Novgorod) se rapproche de la manufacture capitaliste. Certes, on n'y trouve aucun gros atelier émergeant de la masse des petits et la dominant. Par contre, la division du travail y est profondément enracinée et la masse des ouvriers parcellaires est entièrement soumise au capital. Avant d'être terminé, la cuiller doit passer par 10 personnes au minimum. Les revendeurs confient certaines opérations à des ouvriers salariés ou ils les distribuent à des spécialistes (c'est le cas, par exemple, pour la teinture); certains villages sont spécialisés dans des opérations bien déterminées (c'est ainsi, par exemple, que les habitants de Diakovo se chargent du tournage, ils exécutent les commandes des revendeurs et sont payés à la pièce, ceux de Khvostikova, de Dianova, de Joujelki se chargent de la teinture, etc.). Les revendeurs achètent du bois en gros dans diverses provinces: Samara, etc., où ils envoient des artels d'ouvriers salariés; ils possèdent leurs propres dépôts où ils stockent les matières premières et les produits fabriqués; ils confient les matériaux les plus précieux aux « koustaris », etc. La masse des ouvriers parcellaires forme un mécanisme de production complexe, entièrement soumis au capital. « Que les ouvriers travaillent dans l'atelier des patrons pour un salaire où qu'ils peinent dans leurs isbas, pour eux cela revient exactement au même car dans cette industrie, comme dans les autres, tout est pesé, compté, mesuré d'avance. Et de toutes façons, les ouvriers ne recevront jamais que le strict minimum vital**. » Dans ces conditions, il n'est pas étonnant que les capitalistes qui dominent l'ensemble de l'industrie ne soient pas pressés d'installer des ateliers et que ce métier, fondé sur le travail à la main et la division traditionnelle du travail,

* Il y a lieu ici de rappeler en général comment le capitalisme évolue dans l'*industrie du bois*. Les marchands ne vendent pas le bois tel quel, mais embauchent des ouvriers pour le travailler et fabriquer divers objets qu'ils vendent ensuite. Voir *Travaux de la commission...*, t. VIII, pp. 1268, 1314. Voir aussi *Recueil de renseignements statistiques pour le district de Troubtchevsk, province d'Orel.*

** *Travaux de la commission artisanale*, fasc. II,1879. Voir aussi les *Matériaux de la statistique des zemstvos pour le district Sémionov*, fasc. XI, 1893.

reste figé dans son immobilisme et soit laissé à l'abandon. Les « koustaris » sont attachés à la terre et semblent somnoler dans leur routine : tout comme en 1879, en 1889, ils comptaient la monnaie à l'ancienne manière, non pas en roubles-argent mais en roubles-assignat.

On retrouve des entreprises appartenant au type de la manufacture capitaliste à la tête de l'industrie du jouet de la province de Moscou *. Sur 481 ateliers, il y en a 20 qui emploient plus de 10 ouvriers. La division du travail, par article et par spécialité, est pratiquée sur une vaste échelle, ce qui provoque une élévation considérable de la productivité (acquise au prix de la mutilation des ouvriers). On estime, par exemple, que le revenu d'un petit atelier équivaut à 26 % du prix de vente et celui d'un gros atelier, à 58 % de ce prix **. Il va de soi que les gros patrons ont un capital fixe beaucoup plus important que les petits ; chez eux, notamment, on trouve des innovations techniques (des séchoirs, par exemple). Le centre de l'industrie se trouve à Serguéievski Possad, qui est un bourg non agricole. Sur les 1 398 ouvriers, 1 055 y sont installés, et sur une production totale de 405 000 roubles, 311 000 sont fournis par cette localité où on a recensé, en 1897, 15 155 habitants. Faisant allusion à la prédominance des petits ateliers, etc., l'auteur estime qu'il y a des chances que cette industrie évolue vers la manufacture (plus que vers la fabrique) mais que tout compte fait, ces chances ne sont pas tellement grandes. « Dans l'avenir, écrit-il, les petits producteurs auront toujours la possibilité de concurrencer, avec plus ou moins de succès, la grosse production » (*l.c.*, page 93). Ce faisant, il oublie que le travail à la main que l'on trouvait dans les petites industries reste toujours la base technique de la manufacture ; que la division du travail ne peut en aucun cas constituer un avantage assez décisif pour éliminer complètement les petits producteurs, surtout si ces derniers ont recours à des moyens comme l'allongement

* Les données statistiques que nous avons citées (ann. I au chapitre V, industries n° 2, 7, 26) n'embrassent qu'une partie infime des artisans occupés à cette industrie ; mais elles montrent qu'il existe déjà des ateliers de 11 à 18 ouvriers.

** *Recueil de renseignements statistiques pour la province de Moscou*, t. VI, fasc. 2, p. 47.

de la journée de travail, etc., que la manufacture n'est jamais en mesure d'englober l'ensemble de la production et qu'elle reste une superstructure dominant la masse des petites entreprises.

5. Les industries de traitement des produits animaux. L'industrie des cuirs et peaux

Les plus vastes régions où l'on trouve une industrie des cuirs et peaux nous offrent des exemples particulièrement frappants de fusion complète entre l'industrie « artisanale » et l'industrie en usine et fabrique, de manufactures capitalistes extrêmement développées (tant en étendue qu'en profondeur). Il est également intéressant de noter que les provinces où la production « en usine » des cuirs et peaux prend les plus vastes proportions (Viatka, Nijni-Novgorod, Perm, Tver) sont celles où les petites industries « artisanales » connexes sont le plus développées.

En 1890, l'*Index* recensait dans le bourg de Bogorodskoïé, district de Gorbatov, province de Nijni-Novgorod, 58 « fabriques » employant 392 ouvriers et produisant pour 547 000 roubles de marchandise; en 1894-95, la *Liste* y dénombrait 119 « usines » employant 1 499 ouvriers sur place et 205 à l'extérieur avec une production de 934 000 roubles (ces derniers chiffres ne concernent que le traitement des produits d'origine animale, principale branche de l'industrie locale). Mais ces données ne s'occupent que des entreprises *dirigeantes* de la manufacture capitaliste. En 1879, en effet, M. Karpov relevait dans ce bourg et dans la région environnante plus de 296 entreprises employant 5 669 ouvriers (dont un grand nombre travaillaient à domicile pour les capitalistes). Il notait d'autre part que les industries du cuir, du collage, du tressage des corbeilles (pour les marchandises), de la bourrellerie, des harnais, des moufles et de la poterie (cette dernière industrie occupant une place à part) produisaient pour 1 490 000 roubles de marchandise*. En 1889, d'autre part, le

* *Travaux de la commission artisanale*, IX.

recensement du zemstvo dénombrait 4 401 personnes occupées dans l'industrie et, sur les 1 842 ouvriers à propos desquels il nous fournissait des renseignements plus détaillés, 1 119 sont des salariés travaillant chez des étrangers et 405 travaillaient à domicile pour des patrons* . « Avec ses 8 000 habitants, Bogorodskoïé n'est qu'une immense usine de cuir où l'on ne chôme jamais **. » Plus exactement, c'est une manufacture « sérielle » soumise à un petit nombre de gros capitalistes qui achètent les matières premières, travaillent les peaux, fabriquent divers articles, emploient plusieurs milliers d'ouvriers démunis de tout et se trouvent à la tête de petites entreprises ***. Cette industrie existe depuis une très longue période (depuis le XVII[e] siècle). Au début du XIX[e] siècle, la famille Chérémétiev (c'était une famille de gros propriétaires fonciers) y a joué un rôle considérable. Elle a beaucoup contribué à son développement et, entre autres choses, elle a défendu contre les richards locaux, le prolétariat qui s'était formé depuis déjà longtemps dans cette région. Après 1861, l'industrie s'est énormément développée et les grandes entreprises se sont multipliées aux dépens des petites; les siècles d'activité industrielle ont formé des ouvriers d'une grande habileté qui ont répandu le métier dans toute la Russie. Le renforcement des rapports capitalistes a provoqué la séparation de l'agriculture et de l'industrie: non seulement le bourg de Bogorodskoïé ne s'occupe quasiment pas d'agriculture, mais c'est à cause de lui que les paysans des alentours abandonnent la terre, parce qu'ils viennent s'installer dans cette « ville » ****. A Bogorodskoïé, constate

* *Matériaux relatifs à l'estimation des terres dans le district de Gorbatov.*

** *Travaux de la commission artisanale*, IX.

*** Ainsi, en tête de l'industrie des harnais se trouvent 13 grands patrons employant chacun de 10 à 30 ouvriers salariés et 5 à 10 travaillant au-dehors. Les gros fabricants coupent les moufles dans leurs ateliers (avec 2 ou 3 ouvriers salariés) et les donnent à coudre à 10 ou 20 femmes travaillant chez elles; ces dernières se divisent en *doigtières* et *piqueuses*. Les premières reçoivent le travail des patrons et le distribuent aux secondes qu'elles exploitent (renseignements pour 1879).

**** En 1889, 1 469 foyers sur 1 812 (avec 9 241 habitants) ne semaient pas (en 1897, 12 342 habitants). Les villages de Pavlovo et de Bogorodskoïé se distinguent des autres villages du district de Gorba-

M. Karpov, « les habitants n'ont aucun des traits qui caractérisent les paysans » et on a « du mal » à s'imaginer qu'on se trouve non pas dans une ville mais dans un bourg ». Ce bourg a une avance considérable sur Gorbatov et sur tous les autres chefs-lieux de district de la province de Nijni-Novgorod, à l'exception peut-être d'Arzamas. C'est « un des centres commerciaux et industriels les plus importants de la province ; il produit et vend pour des millions de roubles ». « La zone d'influence industrielle et commerciale de Bogorodskoïé est très étendue ; mais avant toutes choses, il est uni par des liens très étroits à l'industrie de ses environs, qui s'étendent de 10 à 12 verstes à la ronde. Cette banlieue industrielle constitue en quelque sorte le prolongement de Bogorodskoïé. » « Les habitants de Bogorodskoïé ne ressemblent nullement aux moujiks incultes ordinaires : ce sont des petits bourgeois artisans, des gens débrouillards et avisés qui méprisent les paysans. Leur mode de vie et leur mentalité sont typiquement petit-bourgeois. » Il reste à ajouter que dans les bourgs industriels du district de Gorbatov, la population a un niveau d'instruction relativement élevé : à Pavlovo, Bogorodskoïé et Vorsma, on trouve en effet 37,8 % des hommes et 20 % des femmes qui savent lire et écrire ou qui vont à l'école, alors que dans le reste du district on n'en trouve respectivement que 21,5 % et 4,4 %. (Voir les *Matériaux de la statistique des zemstvos.*)

On retrouve des rapports absolument analogues (encore que sur une moins grande échelle) dans l'industrie des cuirs et peaux des bourgs de Katounki et de Gorodetz (district de Balakhna), de Bolchoïé Mourachkino (district de Kniaguinine), de Iourino (district de Vassilsoursk), de Toubanaïevka, de Spasskoïé, de Vatras et de Latychikha (même district). Dans toutes ces localités, on a des centres non agricoles entourés d'agglomérations agricoles, des industries diverses et un grand nombre de petites entreprises (ainsi que des ouvriers à domicile) soumises aux gros entrepreneurs

---

tov en ce que leurs habitants n'émigrent pas ; au contraire, de la totalité des paysans absents dans le district de Gorbatov 14,9 % habitent Pavlovo et 4,9 % Bogorodskoïé. De 1858 à 1889, la population dans le district a augmenté de 22,1 %, tandis qu'à Bogorodskoïé, l'accroissement est de 42 %. (Voir les *Matériaux de la statistique des zemstvos*).

dont les ateliers capitalistes sont parfois classés dans la catégorie des « usines et fabriques » *. Sans entrer dans les détails statistiques qui n'apportent rien de nouveau par rapport à ce que nous venons d'exposer, citons seulement cette très intéressante caractéristique du bourg de Katounki ** :

« Dans ce bourg, le caractère artisanal de l'industrie est attesté par un certain esprit patriarcal, par la simplicité des rapports entre les ouvriers et les patrons, qui d'ailleurs ne sautent pas aux yeux à première vue et qui malheureusement (?) disparaissent chaque année un peu plus. C'est seulement ces derniers temps que l'industrie et la population ont commencé à prendre un caractère usinier, notamment sous l'influence de la ville avec qui les contacts ont été facilités grâce à l'instauration d'un service de bateaux à vapeur. A l'heure actuelle, le bourg prend tout à fait l'allure d'une agglomération industrielle : on n'y trouve aucune trace d'agriculture, les maisons sont rapprochées les unes des autres, presque comme dans une ville, les demeures en pierre des riches voisinent avec les misérables bicoques des pauvres et, en outre, on voit s'entasser les longs bâtiments de bois et de pierre des usines. Tout cela différencie nettement Katounki des villages avoisinants et montre bien la nature industrielle de sa population. D'ailleurs, par certains de leurs traits de caractère, les habitants rappellent le type de l'« ouvrier d'usine » qui s'est déjà constitué en Russie : leur ameublement, leurs vêtements et leurs manières présentent une certaine recherche, dans la plupart des cas ils mènent une vie déréglée, sans se soucier beaucoup du lendemain, ils ont un parler hardi, parfois même alambiqué, ils manifestent une certaine fierté devant les moujiks des campagnes. Ce sont là des traits que l'on retrouve chez tous les ouvriers de fabrique de Russie ***. »

A Arzamas (province de Nijni-Novgorod), la statistique des « usines et fabriques » ne recensait, en 1890, que

* Voir les *Matériaux de la statistique des zemstvos* pour les districts indiqués. — *Travaux de la commission artisanale*, IX et VI. — L'*Index* et la *Liste*. — *Comptes rendus et recherches*, II.

** En 1889, il comptait 380 foyers (dont aucun n'ensemençait) avec 1 305 habitants. Dans tout le canton de Katounki, 90,6% des foyers s'occupent d'industrie, 70,1 % de travailleurs exercent exclusivement des métiers (c'est-à-dire ne font pas d'agriculture). Au point de vue de l'instruction, ce canton dépasse de beaucoup la moyenne du district, ne le cédant à cet égard qu'au canton de Tchernoretsk, également non agricole et où les métiers activement exercés sont ceux des constructions fluviales. En 1887, le bourg de Bolchoïé Mourachkino comptait 856 foyers (dont 853 ne semaient pas) avec 3 473 habitants. Au recensement de 1897, Gorodetz a 6 330 habitants, Bolchoïé Mourachkino 5 341, Iourino 2 189, Spasskoïé 4 494, Vatras 3 012.

*** *Travaux de la commission art.*, IX, p. 2567. Renseignements de 1880.

6 tanneries avec 64 ouvriers (*Index*) ; mais ce chiffre ne représente qu'une toute petite partie de la manufacture capitaliste englobant la pelleterie, l'industrie de la chaussure, etc. Les propriétaires de ces entreprises emploient des ouvriers à domicile, aussi bien à Arzamas (en 1878, on en dénombrait environ 400) que dans 5 localités des environs où sur 360 foyers de pelletiers 330 travaillent pour les marchands d'Arzamas avec du matériel fourni par ces derniers. Ils font des journées de 14 heures et sont payés de 6 à 9 roubles par mois *, ce qui explique leur pâleur, leur faiblesse et leur dégénérescence. Sur les 600 foyers de cordonnier du faubourg de Vyezdnaïa Sloboda, 500 travaillent pour des patrons qui leur livrent les bottes déjà coupées. L'industrie est ancienne (elle a environ 200 ans) et elle ne cesse de grandir et de se développer. Les gens ne s'occupent quasiment pas d'agriculture : ils ont un mode de vie typiquement urbain et vivent « dans le luxe ». De même, dans les villages de pelletiers dont nous avons déjà parlé, « les gens considèrent avec mépris les paysans agriculteurs qu'ils traitent de « cul-terreux» **.

On retrouve des phénomènes absolument analogues dans la province de Viatka où les districts de Viatka et Slobodskoï sont les centres d'une production de cuirs et peaux qui s'effectue de façon artisanale et « en usine ». Dans le district de Viatka, les tanneries artisanales sont groupées aux environs de la ville et viennent « compléter » l'activité industrielle des grandes usines, par exemple, en travaillant pour le compte des gros patrons ***. C'est également pour eux que travaille la majorité des artisans bourreliers et des fabricants de colle. Les gros pelletiers emploient des centaines d'ouvriers à domicile pour coudre les peaux de mouton, etc. Nous nous trouvons en présence d'une manufacture capitaliste comprenant diverses branches : tannage des peaux et confection des pelisses de mouton, bourrellerie

* Comparativement, la situation des ouvriers des fabriques d'Arzamas est meilleure que celle de l'ouvrier rural. (*Travaux de la commission art.*, III, p. 133).

** *Travaux de la commission artisanale*, III, p. 76.

*** *Travaux de la commission artisanale*, fasc. XI, p. 3084 (cf. l'*Index* de 1890). Le paysan agriculteur Dolgouchine, possédant une usine avec 60 ouvriers, est classé parmi les « koustaris ». Et des « koustaris » de ce genre, il y en a plusieurs,

et industrie du harnais, etc. Dans le district Slobodskoï (le centre de l'industrie se trouve dans le faubourg de Démianka) les rapports sont encore plus nets. A la tête des artisans corroyeurs (870 personnes), cordonniers et fabricants de moufles (855), tanneurs de peaux de mouton (940), tailleurs (309) qui confectionnent les demi-pelisses sur commande des capitalistes, on trouve un petit nombre de gros propriétaires d'usine *. D'une façon générale, ce type d'organisation semble extrêmement répandu dans la production des articles de cuir: c'est ainsi, par exemple, à Sarapoul (province de Viatka) la *Liste* recense 6 tanneries qui fabriquent également des chaussures et qui emploient 214 ouvriers sur place et 1 080 au-dehors (page 495). Que resterait-il de nos « koustaris », ces représentants de l'industrie « populaire » tant vantés par les Manilov de tout acabit, si tous les marchands et les fabricants de Russie comptaient de façon aussi précise et aussi détaillée les ouvriers qu'ils font travailler à domicile! **

Il convient encore de mentionner le bourg industriel de Raskazovo (province et district de Tambov). Ce bourg, qui comptait 8 283 habitants en 1897, est un centre d'industries en « fabrique et usine » (drap, savon, cuirs et peaux, distillerie de vin) et d'industries artisanales, ces dernières étant étroitement liées aux premières. Les métiers pratiqués sont ceux du cuir, du feutre (environ 70 patrons; il existe des établissements employant de 20 à 30 ouvriers), de la colle, de la cordonnerie, du tricotage des bas (il n'y a pas un seul foyer où on ne tricote pas de bas avec de la

* D'après l'*Index* de 1890, environ 27 patrons emploient plus de 700 ouvriers.

** Voir aussi la *Liste*, p. 489, sur le célèbre bourg artisanal de Dounilovo, district de Chouïa (province de Vladimir). L'*Index* de 1890 comptait ici 6 pelleteries avec 151 ouvriers, et d'après les *Travaux de la commission artisanale* (fasc. X) cette région occupe environ 2 200 pelletiers et 2 300 pelissiers. En 1877, on y comptait jusqu'à 5 500 « koustaris ». L'industrie des tamis de crin qui occupe dans le même district environ 40 villages et jusqu'à 4 000 ouvriers, portant le nom local de « mardasstsy » (commun à toute la région) est probablement organisée sur un modèle analogue. Nous avons décrit dans nos *Etudes*, pp. 171 et suiv., une organisation analogue des industries du cuir et de la cordonnerie dans la province de Perm. (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou t. 2, pp. 435 et suivantes.— *N.R.*)

laine distribuée au poids par les « revendeurs »). Non loin de là se trouve le faubourg de Bélaïa Poliana (300 foyers) qui est réputé pour des industries analogues. Dans le district de Morchansk, les petites industries artisanales ont leur centre au bourg de Pokrovskoïé-Vassilievskoïé, tout comme les usines et fabriques. (Voir l'*Index* et les *Comptes rendus et recherches*, t. III.) Dans la province de Koursk, les localités suivantes sont à la fois des agglomérations industrielles et des centres « artisanaux » : Véliko-Mikhaïlovka (district de Novy Oskol, 11 853 habitants, en 1897), Borissovka (district de Graïvoron, 18 071 habitants), Tomarovka (district de Biélgorod, 8 716 habitants) ; Miropolié (district de Soudja, plus de 10 000 habitants. Voir *Comptes rendus et recherches*, t. I, renseignements de 1888-1889). Dans toutes ces localités, on trouve également des « usines » de cuir (voir l'*Index* pour 1890). La principale industrie « artisanale » est celle du cuir et de la chaussure. Elle est apparue dès la première moitié du XVIII^e^ siècle et a connu son apogée vers les années 60 du XIX^e^, où elle est devenue une « solide organisation de caractère strictement commercial ». Elle avait été entièrement monopolisée par les entrepreneurs qui achetaient le cuir qu'ils donnaient à travailler aux « koustaris ». Mais par suite de l'installation des chemins de fer, le capital a perdu ce caractère de monopole et les entrepreneurs capitalistes ont transféré leurs investissements dans des entreprises plus rentables. Actuellement, l'organisation est la suivante : on trouve environ 120 gros entrepreneurs qui possèdent des ateliers où ils emploient des salariés et qui, en plus, distribuent du travail à domicile ; environ 3 000 artisans indépendants (qui cependant doivent acheter leur cuir aux gros entrepreneurs) ; 400 travailleurs à domicile (pour les gros patrons) et 400 salariés, sans compter les apprentis, soit au total plus de 4 000 cordonniers. A cela, il faut ajouter des potiers, des fabricants d'iconostases, de nappes, des imagiers, etc.

Dans le district de Kargopol (province d'Olonetz), l'industrie du petit-gris nous fournit un exemple de manufacture capitaliste tout à fait typique. Dans *Les travaux de la commission artisanale* (fascicule IV), on trouve une excellente description de cette industrie (qui existe depuis le début du XIX^e^ siècle) faite par un maître-artisan qui évoque

de façon saisissante toute la vie de la population industrielle. Selon cette description (datant de 1878), 8 patrons emploient 175 ouvriers plus environ 1 000 couturières à domicile et 35 familles de pelletiers dispersées dans plusieurs villages, soit un total de 1 300 à 1 500 personnes produisant pour 336 000 roubles de marchandises. A titre de curiosité, notons que tant que cette industrie a été prospère, la statistique des « usines et fabriques » l'a ignorée (l'*Index* de 1879 ne la mentionne pas) et qu'elle ne s'en est occupée qu'à partir du moment où elle a commencé à péricliter. En 1890, l'*Index* recensait dans la ville et le district de Kargopol 7 usines employant 121 ouvriers et produisant pour 50 000 roubles de marchandises. La *Liste*, quant à elle, dénombrait 5 usines avec 79 ouvriers (plus 57 travaillant à domicile) et une production de 49 000 roubles *. L'organisation de cette manufacture capitaliste est riche d'enseignements car elle montre bien comment fonctionnent les « industries artisanales », traditionnelles, purement russes, qui sont perdues dans les coins les plus reculés de la Russie. Les ouvriers travaillent 15 heures par jour dans une atmosphère extrêmement insalubre pour un salaire de 8 roubles par mois, soit moins de 60-70 roubles par an. Les patrons ont un revenu annuel d'environ 5 000 roubles. Les rapports entre patrons et ouvriers ont un caractère « patriarcal » : suivant la coutume ancienne, les patrons fournissent gratuitement aux ouvriers le kvass et le sel que ces derniers vont quémander à la cuisinière de la maison. Pour marquer leur reconnaissance envers le patron (pour le travail qu'il leur « donne »), les ouvriers viennent arracher les queues de petits-gris sans demander de salaire et restent après le travail pour nettoyer les fourrures. Ils vivent

* Voici des renseignements sur les « koustaris » ayant trait à 1894. « Ce sont les femmes pauvres de la ville de Kargopol et les villageoises du canton de Pavlovo, qui cousent les peaux de petits-gris déjà apprêtées. Elles touchent un salaire dérisoire » : une couseuse gagne de 2 roubles 40 à 3 roubles par mois, son entretien étant à sa charge ; pour cela elle doit travailler 12 heures par jour sans relever la tête (le travail étant payé à la pièce). « Le travail est exténuant par son intensité et son assiduité. » Le nombre des ouvrières s'élève maintenant à 200 (*L'industrie artisanale dans la province d'Olonetz*, esquisse de MM. Blagovéchtchenski et Gariazine, Pétrozavodsk 1895, pp. 92-93).

toute la semaine dans les ateliers où ils sont à la merci des caprices des patrons qui les battent (page 218, *l.c.*) et leur font exécuter toutes sortes de travaux: remuer les foins, déblayer la neige, porter l'eau, laver le linge, etc. Le prix de la main-d'œuvre est extrêmement bas, même à Kargopol. Pour ce qui est des paysans des environs, « ils sont prêts à travailler quasiment pour rien ». La production repose sur le travail à la main et une division systématique du travail avec une très longue période d'apprentissage (8 à 12 ans). On imagine sans peine quel est le sort des apprentis.

6. Autres industries de transformation des produits d'origine animale

La fameuse industrie de la chaussure de Kimry et des environs (district de Kortchéva, province de Tver) offre un exemple particulièrement remarquable de manufacture capitaliste *. C'est une industrie ancienne, qui remonte au XVI^e^ siècle et qui a continué à se développer après l'abolition du servage. Alors qu'au début des années 70, Pletnev dénombrait 4 cantons où cette industrie était implantée, en 1888, on en dénombrait déjà 9. La production est organisée de la façon suivante: on trouve à sa tête des patrons de gros ateliers qui emploient des ouvriers salariés et qui distribuent le cuir découpé pour qu'il soit cousu à domicile. Selon les estimations de M. Pletnev, ces patrons sont au nombre de 20; ils font travailler 124 ouvriers et 60 jeunes garçons et ils produisent pour 818 000 roubles de marchandises. De plus, ils emploient environ 1 769 adultes et 1 833 enfants travaillant à domicile. Ensuite, viennent 224 petits patrons qui emploient 460 ouvriers salariés (de 1 à 5 par patron) et 301 enfants (de 1 à 3 par patron), et produisent

* Voir *Annales statistiques de l'Empire russe*, t. II, fasc. III, St-Pétersbourg, 1872. *Matériaux pour l'étude de l'industrie artisanale et du travail manuel en Russie*, rédigés par L. Maïkov. Article de V. Pletnev. Ce travail est le meilleur par la clarté avec laquelle est décrite toute l'*organisation* de l'industrie. Les travaux plus récents fournissent de précieuses données statistiques et ethnographiques, mais expliquent moins bien le régime économique de cette industrie complexe. Voir aussi les *Travaux de la commission artisanale*, fasc. VIII, article de M. Pokrovski.— *Comptes rendus et recherches*, t. I.

pour 187 000 roubles de marchandises. L'essentiel de leur production est écoulé sur les marchés de Kimry. Il y a donc en tout dans cette industrie 244 patrons, 2 353 ouvriers adultes (dont 1 769 à domicile) et 2 194 enfants (dont 1 833 à domicile), avec une production totale de 1 005 000 roubles. A cela il faut ajouter divers ateliers qui exécutent toutes sortes d'opérations de détail: le raclage du cuir, le collage des déchets provenant du raclage; des camionneurs chargés de transporter la marchandise (4 patrons, 16 ouvriers, 50 chevaux environ); des menuisiers qui fabriquent les caisses, etc. * M. Pletnev estime la production de toute la région à 4 700 000 roubles. En 1881, on recensait 10 638 « koustaris » (en ajoutant ceux qui venaient de l'extérieur, leur nombre s'élevait à 26 000) et on estimait leur production à 3 700 000 roubles. Pour ce qui est des conditions de travail, il faut noter que les journées durent de 14 à 15 heures, que l'hygiène est déplorable, que les salaires sont payés en nature, etc. Le bourg de Kimry, qui est le centre de l'industrie, « ressemble plutôt à une petite ville » (*Comptes rendus et recherches*, t. I, page 224). Ses habitants sont de mauvais cultivateurs et s'occupent d'industrie pendant toute l'année; seuls les « koustaris » quittent le métier pour la fenaison. Les maisons de Kimry sont de type urbain, et les habitants ont des habitudes de citadins (par exemple, par leurs prétentions à l'élégance). Jusqu'à ces derniers temps cette industrie ne figurait pas dans la « statistique des fabriques et usines » sans doute parce que les patrons « se disent volontiers petits producteurs autonomes » (*ibid.*, p. 228). Pour la première fois, la *Liste* a mentionné 6 ateliers de chaussures dans le district de Kimry, employant de 15 à 40 ouvriers sur place et aucun à l'exté-

* Cf. *Comptes rendus et recherches*: 7 groupes d'industriels; 1° marchands d'articles de cuir; 2° revendeurs de chaussures; 3° propriétaires de grands ateliers (5 à 6 ouvr.) faisant l'empeigne et la donnant à coudre à domicile; 4° patrons de petits ateliers avec ouvriers salariés, distribuant également du travail à domicile; 5° ouvriers isolés travaillant seuls pour le marché ou pour les patrons (sub 3 et 4); 6° ouvriers salariés (maîtres, compagnons, apprentis); 7° « fabricants de formes, faiseurs d'entailles, ainsi que patrons et ouvriers des ateliers de raclage, de graissage et de collage » (p. 227, *l.c.*). Le recensement de 1897 dénombre à Kimry 7 017 habitants.

rieur. Il va sans dire que dans ce relevé, les lacunes sont innombrables.

Parmi les manufactures, il nous faut classer également l'industrie des boutons des districts de Bronnitsy et de Bogorodsk, province de Moscou. Les boutons sont fabriqués à partir des sabots et des cornes de moutons. Cette industrie emploie 487 ouvriers dans 52 établissements avec une production de 264 000 roubles. 16 entreprises ont moins de 5 ouvriers, 26 en ont de 5 à 10 et 10 en ont 10 et plus. 10 patrons seulement n'emploient aucun ouvrier salarié: ils travaillent pour les gros entrepreneurs avec du matériel fourni par ces derniers. Seuls les gros entrepreneurs sont tout à fait indépendants (comme il ressort des chiffres cités, ils emploient de 17 à 21 ouvriers par établissement) et il y a tout lieu de penser que ce sont eux que l'*Index* classe dans la catégorie des « fabricants » (voir p. 291 : 2 établissements avec 73 ouvriers et une production de 4 000 roubles). C'est la « manufacture sérielle ». Les cornes sont tout d'abord soumises à l'action de la vapeur dans une isba à fourneau appelée « forge », puis on les envoie à l'*atelier*. Là on les découpe à la presse, on exécute le dessin à l'estampeuse et on procède au montage et au polissage à la machine. Dans cette industrie, on trouve des apprentis. La journée de travail est de 14 heures et, en règle générale, les salaires sont payés en nature. Les rapports entre les ouvriers et les patrons sont de type patriarcal: le patron appelle ses ouvriers « mes enfants » et le livret de paie le « livre des enfants ». Au moment de payer les ouvriers, il leur fait la morale et il ne satisfait jamais entièrement leurs « demandes » en argent.

L'industrie de la corne qui figure dans notre tableau des petites industries (annexe I du chapitre V, industries n^{os} 31 et 33) appartient à un type analogue. On y retrouve des « koustaris » qui emploient des dizaines d'ouvriers salariés et que l'*Index* classe parmi les « fabricants » (page 291) ainsi que la division du travail et la distribution du travail à domicile (aux polisseurs de peignes). Le centre de cette industrie se trouve à Khotéitchi, district de Bogorodsk. Il s'agit d'un gros bourg (2 494 habitants, en 1897) où l'agriculture est déjà en train de passer au second plan. la publication du zemstvo de Moscou *Les industries arti-*

sanales du district de Bogorodsk, province de Moscou, en 1890, note avec raison que ce bourg « *n'est qu'une vaste manufacture de peignes* » (p. 24, souligné par nous). En 1890, on y recensait plus de 500 personnes qui étaient employées dans l'industrie et qui produisaient de 3 500 000 à 5 500 000 peignes. « La plupart du temps, les marchands de corne sont également revendeurs d'objets fabriqués et il arrive souvent qu'ils soient aussi de gros fabricants de peignes. » Les patrons qui sont obligés de prendre des cornes « à la pièce » se trouvent dans une situation particulièrement difficile ; « en fait, ils vivent plus mal que les ouvriers qui travaillent dans les grandes entreprises ». Ils sont contraints par la misère d'exploiter férocement toute leur famille, d'*allonger leur journée de travail*, de faire travailler leurs enfants. « En hiver, la journée commence à l'heure du matin et il est difficile de dire à quelle heure elle finit dans les isbas des petits producteurs « indépendants » qui travaillent aux pièces. » Le payement en nature est très répandu. « Ce système, qu'on a eu tant de peine à déraciner des fabriques, est encore florissant dans les petites entreprises artisanales » (p. 27). Il est probable que l'industrie de la corne que l'on trouve dans le bourg d'Oustié et dans 58 villages environnants (district de Kadnikov, province de Vologda) est organisée de façon analogue. Selon M. Borissov (*Travaux de la commission artisanale*, fascicule IX), cette industrie occupe ici 388 « koustaris » et produit pour 45 000 roubles de marchandises. Tous les « koustaris » travaillent pour des capitalistes qui achètent la corne à Saint-Pétersbourg et l'écaille de tortue à l'étranger.

A la tête de l'industrie des brosses de la province de Moscou (voir annexe I au chapitre V, industrie n° 20), on trouve de grosses entreprises qui emploient un grand nombre d'ouvriers salariés et qui appliquent la division du travail de façon systématique *. Entre 1879 et 1895, l'organisation de cette industrie a connu de grands changements qu'il est intéressant de noter (voir la publication du zemstvo

* Le « scieur » découpe à la scie les montures de brosses ; le « perceur » y perce des trous ; l'« apprêteur » lessive les crins ; le « monteur » fixe les crins ; le « plaqueur » colle le placage (*Recueil de rens. stat. pour la province de Moscou*, t. VI, fasc. I, p. 18).

de Moscou sur l'*Industrie des brosses d'après l'enquête de 1895*). Un certain nombre d'entrepreneurs aisés se sont installés à Moscou pour s'adonner à cette industrie. Le nombre des personnes occupées dans l'industrie a augmenté de 70 % ; le nombre de femmes a surtout augmenté (+170 %) et celui des jeunes filles (+159%). Le nombre des gros ateliers employant des ouvriers salariés a baissé : de 62 %, ils sont passé à 39 %. Ces phénomènes sont dus au fait que les patrons ont adopté le système de la *distribution du travail à domicile*. D'autre part, l'emploi des perceuses (qui servent à percer les montures de brosse) s'est généralisé et cela a provoqué une accélération et une simplification d'une des principales opérations de la fabrication des brosses. Il y a eu accroissement de la demande en monteurs (ouvriers qui « plantent » le crin dans la monture) et comme ce travail se spécialisait de plus en plus, il a été confié à des femmes qui constituent une main-d'œuvre moins onéreuse et qui travaillent à la pièce à domicile. On voit que dans cette industrie, c'est le progrès de la technique (les perceuses), de la division du travail (les femmes sont chargées uniquement de fixer les crins) et de l'exploitation capitaliste (la main-d'œuvre féminine est moins onéreuse) qui a provoqué l'intensification du travail à domicile. Cet exemple montre très clairement que *le travail à domicile n'est nullement incompatible avec le concept de manufacture capitaliste* et que parfois, au contraire, il est même *l'indice d'un développement de cette manufacture.*

7. Industrie de traitement des produits minéraux

Pour l'industrie de la céramique, nous avons un exemple de manufacture dans la région de Gjel (25 villages des districts de Bronnitsy et de Bogorodsk, province de Moscou). Les industries de Gjel sont au nombre de trois : il y a celle de la porcelaine, celle de la poterie et celle de la peinture, et elles sont très différentes les unes des autres. Mais sur les statistiques concernant cette région (elles figurent d'après notre tableau, annexe I du chapitre V, industries n° 15, 28 et 37), on peut voir que les transitions existant entre les

différents groupes d'entreprises de chaque industrie estompent ces différences et que nous obtenons toute une série d'ateliers dont les dimensions sont régulièrement croissantes. Voici quel est le nombre moyen des ouvriers employés par entreprise dans les diverses catégories des trois industries : 2,4 — 4,3 — 8,4 — 4,4 — 7,9 — 13,5 — 18 — 69 — 226,4. Comme on le voit, la série part de l'atelier le plus petit pour en arriver au plus grand. Il est absolument indubitable que les grosses entreprises sont à classer parmi les manufactures capitalistes (dans la mesure où elles n'ont pas introduit le machinisme et où elles ne se sont pas transformées en fabriques). Cela est important, certes. Mais ce qui l'est encore davantage c'est le fait que dans cette région, *les petites entreprises sont liées aux grosses* et que nous avons affaire *à une seule et même structure industrielle* et non à des ateliers séparés appartenant tantôt à un type d'organisation économique, tantôt à un autre. « Gjel forme un tout économique » (Issaïev, *l.c.*, p. 138) et les grands ateliers se sont formés à partir des petits, lentement et graduellement (*ibid.*, page 121). La production repose sur le travail à la main * et la *division du travail* est appliquée sur une vaste échelle : chez les potiers, par exemple, on trouve des tourneurs (spécialisés dans une sorte d'article bien déterminée), des ouvriers chargés de la cuisson, etc. ; parfois, il y a même un ouvrier qui s'occupe spécialement de la préparation des couleurs. Dans la porcelaine, la division du travail est poussée très loin ; on a des broyeurs, des tourneurs, des ouvriers chargés d'enfourner, des chauffeurs, des peintres, etc. Les tourneurs sont spécialisés dans certaines variétés d'articles (Issaïev, *l.c.*, page 140 ; il y a un cas où la productivité a augmenté de 25%). Les ateliers de peinture travaillent pour les propriétaires d'usines de porcelaines et ne sont rien d'autre que des succursales de leurs manufactures, chargées d'exécuter certaines opérations de détail.

* Notons que dans cette industrie comme dans les industries textiles ci-dessus décrites, la manufacture capitaliste est, à proprement parler, un régime économique dépassé. L'époque d'après l'abolition du servage se caractérise par la transformation de cette manufacture en grande industrie mécanique. Le nombre des usines de Gjel qui emploient des machines à vapeur était de 1 en 1866, 2 en 1879, 3 en 1890 (d'après l'*Annuaire du ministère des Finances*, fasc. I, et l'*Index* pour 1879 et 1890).

La force physique elle-même devient une spécialité et cela est tout à fait caractéristique d'une manufacture capitaliste « adulte ». C'est ainsi qu'il existe certains villages dont presque tous les habitants sont employés à l'extraction de la terre glaise et que pour les travaux pénibles qui ne demandent pas une habileté particulière (le travail de broyeur), on embauche presque uniquement des ouvriers venus des provinces de Toula et de Riazan qui sont plus forts et plus résistants que les chétifs habitants de Gjel. Le paiement en nature est très répandu. L'agriculture est en mauvais état. « Les habitants de Gjel sont en pleine dégénérescence » (Issaïev, p. 168); ils ont les épaules étroites, ils sont faibles de la poitrine, peu robustes; les peintres perdent la vue de bonne heure, etc. La division capitaliste du travail broie les hommes et les mutile. La journée de travail est de 12 à 13 heures.

8. Industrie de traitement des métaux. Les industries de Pavlovo

Les célèbres industries de la serrurerie sur acier de Pavlovo englobent toute une région du district de Gorbatov (province de Nijni-Novgorod) et du district de Mourom (province de Vladimir). Ces industries remontent à une date très ancienne. Selon Smirnov (qui cite les livres de cens)[130], Pavlovo comptait 11 forges en 1621. Vers le milieu du XIX[e] siècle, elles formaient déjà un vaste réseau de rapports capitalistes parfaitement établis. Après l'abolition du servage, elles ont continué à se développer en étendue et en profondeur. En 1889, le recensement du zemstvo indiquait que dans 13 cantons et 119 villages du district de Gorbatov ces industries occupaient 5 953 foyers, 6 570 ouvriers du sexe masculin (soit 54% du nombre total des ouvriers de ces villages) et 2 741 vieillards, femmes et enfants, en tout 9 311 personnes. Pour ce qui est du district de Mourom, M. Grigoriev y relevait, en 1881, 6 cantons industriels avec 66 villages occupant 1 545 foyers et 2 205 ouvriers du sexe masculin (39% du total). On a vu se former de gros bourgs industriels (Pavlovo, Vorsma) qui ne s'occupent pas d'agriculture et même les paysans des environs ont été amenés

à délaisser la culture du sol : dans le district de Gorbatov, en dehors de Pavlovo et de Vorsma, on trouvait 4 492 ouvriers d'industrie dont 2 357, c'est-à-dire *plus de la moitié*, ne s'occupaient pas d'agriculture. Dans les centres comme Pavlovo, la vie a pris un caractère tout à fait urbain et les gens ont de plus gros besoins, un niveau de culture plus élevé, une certaine recherche dans les habits et un mode de vie plus évolué que les paysans « incultes » des environs *.

Quand on aborde le problème de l'organisation économique des industries de Pavlovo, il y a un fait indubitable que l'on doit constater avant tout : c'est qu'à la tête des « koustaris » se trouvent des manufactures capitalistes absolument typiques. Dans l'entreprise des Zavialov, par exemple (qui, dans les années 60, occupait dans ses ateliers déjà plus de 100 ouvriers et qui maintenant a acquis un moteur à vapeur), un canif avant d'être terminé doit passer par 8 ou 9 ouvriers différents : un forgeron, un affûteur, un fabricant de manches (qui, en règle générale, travaille à domicile), un trempeur, une polisseuse, un repasseur, un poinçonneur. Il s'agit donc d'une vaste coopération capitaliste qui repose sur la division du travail et où une partie importante des ouvriers parcellaires est employée à domicile. Selon les données que nous fournit M. Labzine (1866) sur les principales entreprises de Pavlovo, Vorsma et Vatcha dans toutes les branches industrielles, on trouvait 15 patrons qui employaient 500 ouvriers dans leurs entreprises et 1 134 à domicile (soit 1 634 au total) et qui produisaient pour 351 700 roubles de marchandises. Le tableau suivant va nous montrer dans quelle mesure cette façon de caractériser les rapports économiques de l'ensemble de la région est encore valable à l'heure actuelle **.

---

* Voir plus haut sur le degré d'instruction plus élevé des habitants de Pavlovo et de Vorsma et sur l'émigration des paysans vers ces centres.

** Chiffres des *Matériaux* de la statistique des zemstvos et du *Compte rendu* de Annenski, ainsi que de l'enquête de A. Potressov (citée plus haut). Les chiffres pour la région de Mourom sont approximatifs. Le nombre des habitants, d'après le recensement de 1897, est de 4 674 à Vorsma, et de 12 431 à Pavlovo.

Localités	Nombre de personnes exerçant un métier et travaillant					Production approximative en millions de roubles
	pour le marché	pour un patron	comme salariés	pour un patron et comme salariés	total	
Pavlovo	3 132	2 819	619	3 438	6 570	2
Sélitba	41	60	136	196	237	
Mourom	500	?	?	2 000	2 500	1
Total	3 673	—	—	5 634	9 307	3

On voit que c'est bien l'organisation industrielle dont nous venons de donner les traits essentiels qui prédomine dans toutes ces localités. Dans l'ensemble, environ *trois cinquièmes* des ouvriers se livrent à une occupation de type capitaliste. Cela veut dire que la manufacture tient une place prépondérante dans l'organisation générale de l'industrie *, que la masse des ouvriers lui est soumise mais qu'elle n'est pas en mesure d'extirper radicalement la petite production. La relative vitalité de cette dernière s'explique parfaitement 1) du fait que certaines branches industrielles de Pavlovo (la serrurerie, par exemple) ne sont pas encore mécanisées et 2) du fait que pour se maintenir les petits producteurs n'hésitent pas à employer des moyens qui les placent dans une situation bien inférieure à celle des ouvriers salariés. Ces moyens sont la prolongation de la journée de travail, l'abaissement du niveau de vie et la diminution des besoins. « Dans le groupe des « koustaris » qui travaillent pour les patrons, les gains sont plus stables » (Grigoriev,

* Les chiffres cités sont loin d'exprimer pleinement cette prédominance : la suite du texte montre que les « koustaris » qui travaillent pour le marché, sont soumis *bien plus* au capital que ceux qui travaillent pour le compte des patrons, et que ceux-là à leur tour le sont *encore plus* que les ouvriers salariés. Les industries de Pavlovo montrent d'une façon particulièrement frappante la liaison indissoluble qui existe entre le capital commercial et le capital industriel, liaison propre en général à la manufacture capitaliste dans ses rapports avec les petits producteurs.

l.c., p. 65). Chez Zavialov, par exemple, les gens les moins payés sont ceux qui fabriquent les manches : « Ils travaillent à domicile et par conséquent ils doivent se contenter d'une paye inférieure à celle des autres » (p. 68). Quand ils sont employés par un « fabricant », « les « koustaris » ont la possibilité de gagner un salaire un peu supérieur au gain moyen de ceux qui vont porter leur produit au marché. Cette augmentation des gains est particulièrement sensible chez les ouvriers qui logent à l'intérieur même de la fabrique » (70) *. Alors que dans « les fabriques » la journée de travail est de 14 heures 1/2, 15 heures, 16 heures au maximum, « chez les « koustaris » qui travaillent à domicile, elle n'est jamais inférieure à 17 heures et parfois elle atteint 18 et même 19 heures ». (*Ibid.*) Il ne serait pas étonnant que la loi du 2 juin 1897 [131] provoque ici une intensification du travail à domicile. Il y a déjà longtemps que ce genre de « koustaris » aurait dû s'efforcer par tous les moyens d'obtenir que les patrons ouvrent des fabriques! Que le lecteur se rappelle aussi toutes les formes d'humiliation et de servitudes personnelles auxquelles sont soumis les soi-disant indépendants petits producteurs de Pavlovo : les fameuses « avances », l'« échange », la « mise en gage des femmes », etc. ** Par bonheur, la grosse industrie mécanique qui se développe à un rythme rapide ne s'accommode pas aussi facilement que la manufacture de formes d'exploitation aussi éhontée. Encore qu'elles empiètent sur la suite de notre exposé, voici des données concernant les progrès accomplis par la grosse production mécanique dans cette région ***.

* Le lien avec la terre joue, lui aussi, un rôle important dans la diminution du gain. Les « koustaris » de la campagne « gagnent en moyenne moins que les serruriers de Pavlovo » (Annenski, *Rapport*, p. 61). Il est vrai qu'on doit tenir compte du fait que les premiers ont toujours leur pain ; néanmoins « on ne saurait dire que la situation du simple « koustar » soit meilleure que celle d'un serrurier moyen de Pavlovo » (p. 61).

** Il arrive pendant les crises que l'on travaille littéralement pour rien, on échange « le blanc contre le noir », c'est-à-dire le produit fini contre la matière première, et cela arrive « assez souvent » (Grigoriev, *ibid.*, p. 93).

*** Chiffres de l'*Index* et de la *Liste* pour l'ensemble de la localité, y compris Sélitba et Vatcha, avec leurs environs. L'*Index* pour 1890 a sans doute inclu les ouvriers à domicile dans le total des ou-

Années	Nombre d'usines et fabriques	Nombre d'ouvriers			Product. totale (en milliers de roubles)	Nombre d'établissements avec machines à vapeur	Nombre d'établissements avec 15 ouvriers et plus
		en usine	à domicile	Total			
1879	31	? environ	? environ	1 161	498	2	12
1890	38	1 206	1 115	2 361	594	11	24
1894/95	31	1 905	2 197	4 102	1 134	19	31

Comme on le voit, il y a de plus en plus d'ouvriers employés dans les grosses entreprises qui passent à l'emploi des machines *.

9. Autres industries de traitement des métaux

Parmi les manufactures capitalistes, il nous faut classer également les industries du bourg de Bezvodnoïé, district et province de Nijni-Novgorod. Là encore, il s'agit d'un de ces bourgs industriels dont la majeure partie des habitants ne s'occupe absolument pas d'agriculture et qui constituent les centres d'une industrie englobant plusieurs villages environnants (*Matériaux*, fascicule VIII, N.-N. 1895). Selon

vriers de fabriques et usines; nous avons établi le nombre des ouvriers à domicile approximativement, en nous bornant à faire la correction d'après les deux plus grands établissements (les Zavialov et F. Varypaïev). Pour pouvoir comparer le nombre des « fabriques et usines » figurant dans la *Liste* et dans les *Index*, il ne faut prendre en considération que les entreprises avec 15 ouvriers et plus. (Voir là-dessus le détail dans nos *Etudes*, article: « A propos de notre statistique des fabriques et des usines ».) (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 4.—*N.R.*)

* Dans une des branches de l'industrie de Pavlovo, à savoir la fabrication des serrures, on observe au contraire une diminution du nombre des ateliers avec ouvriers salariés. A. Potressov (*l.c.*), qui a constaté ce fait avec force détails, en a également indiqué la raison: la concurrence de la *fabrique* de serrures dans la province de Kovno (fabrique des frères Schmidt, 500 ouvriers et une production de 500 000 roubles en 1890, 625 ouvriers et une production de 730 000 roubles en 1894-1895).

le recensement du zemstvo, il y avait, en 1889, 67,3% des 581 foyers du canton de Bezvodnoïé qui n'ensemençaient pas, 78,3% qui n'avaient pas de cheval, 82,4% qui exerçaient un métier et 57,7% qui comptaient des membres sachant lire et écrire ou fréquentant l'école (pour l'ensemble du district, la moyenne était de 44,6%). L'industrie de Bezvodnoïé est celle des objets métalliques : chaînes, hameçons, toiles métalliques, etc. Selon les estimations, elle produisait pour 2 500 000 roubles de marchandises en 1883 *, et pour 1 500 000 en 1888-89 **. Elle est organisée de la façon suivante : les patrons répartissent les matières premières entre des ouvriers parcellaires ; une partie du travail est effectuée dans les ateliers du patron et une autre partie à domicile. La fabrication des hameçons, par exemple, nécessite plusieurs opérations qui sont exécutées par les « courbeurs », les « coupeurs » (qui travaillent dans un local spécial), les « appointeurs » (ce sont des femmes et des enfants employés à domicile). Tous ces ouvriers travaillent pour un capitaliste et sont payés aux pièces. Le courbeur remet de son côté le travail aux coupeurs et aux appointeurs. « De nos jours, l'étirage des fils de fer est effectué au moyen de treuils actionnés par des chevaux, mais auparavant, il était confié à des aveugles qui affluaient en masse dans la région... » Voilà une des « spécialités » de la manufacture capitaliste ! « De par les conditions de travail qui y règnent, cette branche, où les gens doivent travailler dans une atmosphère étouffante, empuantie par les émanations délétères du crottin de cheval, se distingue nettement des « autres » ***. Dans la province de Moscou, on retrouve le type de manufacture capitaliste, que nous venons de décrire dans les industries des tamis ****, des épingles *****, de la cannetille ******. Au début des années 80, on recensait, dans

* *Travaux de la comm. artisanale*, t. IX. Le village de Bezvodnoïé comptait 3 296 habitants en 1897.

** *Comptes rendus et recherches*, t. I. La *Liste* indique dans cette région 4 « fabriques » avec 21 ouvriers travaillant dans l'atelier et 29 ouvriers à domicile ; prod. 68 000 roubles.

*** *Comptes rendus et recherches*, I, p. 186.

**** Annexe I au chapitre V, industrie n° 29.

***** *Ibid.*, n° 32

****** *Recueil de rens. statistiques pour la province de Moscou*, t. VII, fasc. I, 2e partie et *Ind. du district de Bogor. en 1890.*

cette dernière, 66 entreprises qui employaient 670 ouvriers (79 % d'entre eux étaient des salariés) et qui produisaient pour 368 500 roubles de marchandises (il arrive parfois que certaines de ces entreprises capitalistes soient classées parmi les « usines et fabriques ») *.

Il y a tout lieu de penser que c'est également sur ce modèle qu'est organisée l'industrie de la serrurerie du canton de Bourmakino (et des cantons environnants), province et district de Iaroslavl. Du moins retrouvons-nous dans cette industrie la même division du travail (forgerons, souffleurs, serruriers), le même développement intense du travail salarié (sur les 307 forges du canton de Bourmakino, 231 emploient des ouvriers salariés), la même domination du gros capital sur tous les ouvriers parcellaires (les revendeurs tiennent le haut du pavé c'est pour eux que travaillent les forgerons qui font travailler les serruriers), la même combinaison des opérations des revendeurs et de la production d'articles dans les ateliers capitalistes dont certains sont parfois classés parmi les « usines et fabriques » **.

Les données reproduites dans l'annexe au chapitre V et relatives aux industries de la chaudronnerie et des plateaux *** de la province de Moscou (la chaudronnerie est concentrée dans la région de Zagarié) montrent que ces industries font une place considérable au travail salarié et qu'elles sont dirigées par de gros ateliers (chacun d'entre eux emploie en moyenne de 18 à 23 ouvriers salariés et a une production de 16 000 à 17 000 roubles). Si on ajoute à cela que la division du travail y est appliquée sur une très vaste échelle ****, il apparaîtra clairement que nous avons

---

* Voir, par exemple, la *Liste*, n° 8819.

** *Travaux de la commission artisanale*, fasc. VI, enquête de 1880.— *Comptes rendus et recherches*, t. I (1888-1889), cf. p. 271 : « presque toute la production... est concentrée dans les ateliers employant des ouvriers salariés ». Cf. aussi la *Revue de la province de Iaroslavl*, fasc. II, Iaroslavl 1896, p. 8, 11.— La *Liste*, p. 403.

*** Annexe I au chapitre V, industries n^{os} 19 et 30.

**** Chez les chaudronniers, cinq opérations sont exécutées par des ouvriers différents ; chez les fabricants de plateaux il y en a au moins 3, tandis qu'un « atelier normal » demande 9 ouvriers. « Dans les grands établissements » on emploie une « division (du travail) raffinée ayant pour but d'élever la productivité du travail » (Issaïev, *l.c.*, pp. 27 et 31).

une fois de plus affaire à une manufacture capitaliste *. « Etant donné la technique et la division du travail qui existent dans ces industries, les petites unités industrielles y constituent une anomalie et ne peuvent se maintenir à côté des grands ateliers qu'en allongeant au maximum la journée de travail » (Issaïev, *l.c.*, p. 33), par exemple, jusqu'à *19 heures* chez les fabricants de plateaux. Alors que d'une façon générale, la journée de travail est de 13-15 heures, elle atteint 16-17 heures chez les petits patrons. Dans de nombreux cas, les salaires sont payés en nature (cela est valable pour 1890 comme pour 1876) **. Ajoutons que dans cette industrie qui existe depuis longtemps (elle est apparue avant le début du XIX^e siècle), la spécialisation est très poussée et, de ce fait, les ouvriers y sont extrêmement habiles (ceux de Zagarié sont très renommés). Cependant, on y a également vu apparaître des spécialités qui ne nécessitent aucun apprentissage préalable et qui sont directement accessibles aux tout jeunes ouvriers. Comme le remarque justement M. Issaïev, « le fait même qu'il est possible de devenir ouvrier dès l'enfance, sans préparation, et d'apprendre son métier sans avoir à étudier montre bien que l'« esprit artisanal » qui demande une main-d'œuvre spécialisée est en train de disparaître ; la simplicité d'un grand nombre d'opérations marque le passage du métier à la manufacture » (*l.c.*, page 34). Notons toutefois que la manufacture repose sur le travail à la main et que, de ce fait, l'« esprit artisanal » continue toujours à s'y manifester jusqu'à un certain point.

10. Bijouterie. La fabrication des samovars et des accordéons

Le bourg de Krasnoïé (province et district de Kostroma) est un de ces bourgs industriels qui, en règle générale, constituent les centres de nos manufactures capitalistes

* L'*Index* de 1890 compte dans la région de Zagarié 14 usines avec 184 ouvriers et une production de 37 000 roubles. La comparaison de ces chiffres avec ceux de la statistique des zemstvos, cités plus haut, montre que la statistique des fabriques et usines n'a enregistré, cette fois encore, que les sommets de la manufacture capitaliste dans tout son développement.

** Cf. *L'Industrie artisanale du district de Bogorodsk.*

« populaires ». C'est un gros village (2 612 habitants en 1897) qui a un caractère purement urbain, les gens y vivent comme des petits bourgeois et, à quelques exceptions près, ne s'occupent pas d'agriculture. Ce bourg est le centre d'une industrie de joaillerie englobant 4 cantons, 51 localités (dont le canton de Sidorovskïé, district de Nérekhta), 735 foyers et environ 1 706 ouvriers *. « Il est indubitable, écrit M. Tillo, que les gros industriels de Krasnoïé, les Pouchilov, les Mazov, les Sorokine, les Tchoulkov et autres marchands doivent être considérés comme les principaux représentants de cette industrie. Ce sont eux qui achètent les matières premières (or, argent, cuivre), qui entretiennent les maîtres-ouvriers, qui accaparent les articles finis, qui passent les commandes à domicile, qui fournissent les modèles à exécuter, etc. » (2043). De même, ce sont eux qui possèdent les ateliers (« les laboratoires ») où sont fondus et forgés les métaux qui seront ensuite distribués à des « koustaris » pour être travaillés. Enfin, ils sont propriétaires de tout un outillage : presses, estampeuses (qui servent à découper les pièces), « frappeuses » (pour imprimer les dessins), « étireuses » (pour étirer les métaux), établis, etc. La division du travail est très poussée. « Les articles doivent presque tous passer par plusieurs ouvriers, selon un ordre fixé d'avance. Ainsi, par exemple, pour fabriquer des boucles d'oreilles, l'argent est d'abord traité dans l'atelier du patron (une partie de cet argent est lamée et une autre est étirée en fil), ensuite la matière première ainsi obtenue est remise à un artisan spécialiste. Si celui-ci possède une famille, il partage le travail qu'on lui a commandé entre plusieurs personnes : l'une donne à la plaque d'argent le dessin et la forme de la boucle d'oreille ; une autre fabrique les anneaux qu'on passe dans l'oreille, une troisième est chargée de la soudure, une quatrième, enfin, doit polir la boucle quand elle est terminée. Le travail n'est pas difficile et ne demande

* *Travaux de la commission artisanale*, fasc. IX, l'article de M. Tillo.— *Comptes rendus et recherches*, t. III (1893). L'industrie ne cesse de se développer. Cf. La correspondance parue dans les *Rousskié Viédomosti*, n° 231, 1897. Le *Messager des Finances*, n° 42, 1898. Le montant de la production est supérieur à 1 million de roubles dont 200 000 roubles environ couvrent les frais de la main-d'œuvre et près de 300 000 roubles vont aux revendeurs et aux marchands.

pas un long apprentissage. Il arrive très souvent que la soudure et le polissage soient confiés aux femmes et aux enfants dès qu'ils atteignent l'âge de 7-8 ans » (2041) *. Là encore, la journée de travail est excessivement longue et atteint d'ordinaire 16 heures. Il est d'usage de faire le paiement en nature.

Les données statistiques suivantes (qui ont été publiées tout dernièrement par l'inspecteur du bureau local du titre) montrent clairement quelle est la structure économique de cette industrie [132] :

Groupes d'artisans	Nombre d'artisans	%	Total des ouvriers (approximat.)	%	Articles (en pouds)	%
N'ayant pas présenté d'articles	404	66,0	1 000	58	—	—
Ayant présenté jusqu'à 12 livres . . .	81				11	1,3
Ayant présenté de 12 à 120 livres . .	194	26,4	500	29	236	28,7
Ayant présenté 120 livres et plus . . .	56	7,6	206	13	577	70,0
Total	735	100	1 706	100	824	100

« Plutôt qu'à des « koustaris », les artisans de deux premiers groupes (qui rassemblent les 2/3 environ des maîtres-ouvriers) doivent être assimilés à des ouvriers de fabrique travaillant à domicile. » Dans le groupe supérieur « le travail salarié est de plus en plus employé... et les artisans commencent à acheter les articles fabriqués par d'autres ». Dans les couches supérieures du groupe « ce sont d'ailleurs

* « Chaque variété et même chaque partie de l'objet chez les « koustaris » de Krasnoïé a ses spécialistes; c'est pourquoi il est très rare qu'on fasse, par ex., dans une même maison les bagues et les boucles d'oreilles, les bracelets, les broches, etc. Ordinairement, les parties d'un article sont fabriquées par des ouvriers spécialistes habitant non seulement différentes maisons, mais même différents villages » (*Comptes rendus et recherches*, t. III, p. 76).

les achats qui prédominent et 4 revendeurs n'ont pas d'atelier » *.

On retrouve un exemple tout à fait typique de manufacture capitaliste dans l'industrie des samovars et des accordéons de la ville de Toula et des environs. D'une façon générale, les industries « artisanales » de cette région se caractérisent par leur ancienneté: elles remontent au XV^e^ siècle ** et se sont particulièrement développées dans la seconde moitié du XVII^e^ siècle (selon M. Borissov, c'est à cette époque qu'a commencé la 2^e^ période de leur développement). En 1637, le Hollandais Vinius construit la première fonderie. Les armuriers de Toula habitent un faubourg à part, forment une corporation particulière et bénéficient des droits et de privilèges spéciaux. En 1696, on voit apparaître à Toula la première fonderie équipée par un forgeron de la ville et l'industrie gagne l'Oural et la Sibérie ***. Cela marque le début de la 3^e^ période de l'histoire des industries de Toula. Les artisans se mettent à fonder leurs propres ateliers et apprennent le métier aux paysans des alentours. Entre 1810 et 1820 apparaissent les premières fabriques de samovars. « Dès 1825, on trouve à Toula 43 fabriques appartenant à des armuriers; à l'heure actuelle d'ailleurs, presque toutes les fabriques de la ville appartiennent à d'anciens armuriers devenus marchands » (*l.c.*, 2262). On voit donc qu'il y a un lien de filiation direct entre les anciens membres des corporations et les maîtres actuels de la manufacture capitaliste. En 1864, les armuriers sont libérés du servage [123] et reclassés parmi les bourgeois des villes; les gains diminuent par suite de la forte concurrence des « koustaris » de la campagne (cette concurrence pousse les gens qui s'occupent d'industrie à abandonner la ville et à retourner vers les campagnes); les ouvriers se tournent vers les industries du samovar, vers la serrurerie, la coutellerie et l'industrie

---

* *Messager des Finances*, 1898, n° 42.

** Voir l'article de M. V. Borissov dans les *Travaux de la commission artisanale*, fasc. IX.

*** Le forgeron Nikita Démidov Antoufiev de Toula gagna la bienveillance de Pierre le Grand en construisant une usine en face de Toula et obtint, en 1702, l'usine de Néviansk. Ses descendants sont les fameux Démidov, maîtres de forges de l'Oural.

des accordéons (les premiers accordéons de Toula ont fait leur apparition en 1830-1835).

A l'heure actuelle, l'industrie des samovars est organisée de la façon suivante : on trouve à sa tête de gros capitalistes qui possèdent des ateliers employant des dizaines et des centaines d'ouvriers et qui, en plus, confient un grand nombre d'opérations parcellaires à des ouvriers travaillant à domicile, en ville ou à la campagne ; il arrive parfois que ces exécutants possèdent eux-mêmes un atelier et emploient également des ouvriers salariés. Il va de soi qu'à côté des grands ateliers, il y en a de petits qui dépendent plus ou moins des capitalistes (on trouve tous les degrés de cette dépendance). La base générale de toute la production est la division du travail. La fabrication d'un samovar nécessite en effet les opérations suivantes : 1° la mise en tubes de la plaque de cuivre (ajustage) ; 2° la soudure ; 3° le limage des soudures : 4° le raccord du fond ; 5° le forgeage des détails (ce qu'on appelle l'« achevage ») ; 6° le nettoyage de l'intérieur ; 7° le tournage du samovar et du col ; 8° l'étamage ; 9° le perçage mécanique des trous du fond et de la collerette ; 10° le montage du samovar. A cela, il faut encore ajouter la fonte des petites pièces de cuivre, qui comprend : a) le moulage et b) la fonte proprement dite *. Quand le travail est distribué à domicile, chacune de ces opérations peut constituer une industrie « artisanale » distincte des autres. Dans le fascicule VII des *Travaux de la commission artisanale*, M. Borissov nous décrit une de ces « industries », la mise en tube, qui est la première des opérations de détail dont nous avons parlé plus haut. Les paysans qui en sont chargés travaillent avec du matériel fourni par les marchands et sont payés à la pièce. Après 1861, les « koustaris » ont quitté Toula pour s'installer à la campagne où la vie est moins chère et les besoins moins grands (*l.c.*, page 893). M. Borissov note avec raison que cette vitalité des « koustaris » est due au fait que les samovars continuent à être forgés à la main : « Les fabricants qui

* *Travaux de la commission artisanale*, fasc. X, on y trouve une belle description de l'industrie du samovar à Souksoun (province de Perm) par M. Manokhine. L'organisation est la même que dans la province de Toula. Cf. *ibid.*, fasc. IX, article de M. Borissov sur les petites industries à l'Exposition de 1882.

passent les commandes auront toujours avantage à faire travailler les « koustaris » de la campagne qui sont payés de 10 à 20 % moins cher que ceux des villes » (916).

En 1882, selon M. Borissov, la production des samovars était d'environ 5 millions de roubles et occupaient de 4 à 5 000 ouvriers (« koustaris », si l'on veut). Une fois de plus, la statistique des fabriques et des usines ne porte que sur une toute petite partie de la manufacture capitaliste. En 1879, l'*Index* recensait dans la province de Toula 53 « fabriques » de samovars (fonctionnant toutes à la main) qui employaient 1 479 ouvriers et produisaient pour 836 000 roubles de marchandise. En 1890, il recensait 162 fabriques avec 2 175 ouvriers et une production de 1 100 000 roubles, mais le relevé nominal n'en indiquait que 50 (dont 1 qui fonctionnait à la vapeur) avec 1 326 ouvriers et une production de 698 000 roubles. Il est donc évident que pour cette fois on a classé parmi les « fabriques » une centaine de petites entreprises. En 1894-95, enfin, la *Liste* relevait 25 fabriques (dont 4 fonctionnant à la vapeur) avec 1 202 ouvriers (+607 à domicile) et une production de 1 613 000 roubles. Pour les raisons que nous avons indiquées plus haut et du fait que dans les années passées on a mélangé les ouvriers employés dans les entreprises et ceux qui travaillaient à domicile, ces données ne permettent de comparer ni les chiffres qui portent sur les fabriques ni ceux qui portent sur les ouvriers. La seule chose certaine, c'est que la manufacture est progressivement éliminée par la grosse industrie mécanique : en 1879, il y avait 2 fabriques qui employaient 100 ouvriers et plus, en 1890, on en trouvait 2 (dont une fonctionnait à la vapeur) et, en 1894-95, 4 (dont 3 à la vapeur) *.

L'industrie des accordéons n'a pas encore atteint au stade de développement économique aussi élevé, mais est organisée de façon absolument analogue **. « La production

* Il y a visiblement des traits analogues dans l'organisation de la serrurerie de Toula et de ses environs. M. Borissov estimait, en 1882, que ces industries occupaient de 2 000 à 3 000 ouvriers produisant pour 2 500 000 roubles environ. La soumission de ces « koustaris » au capital commercial est très grande. Les « fabriques » de quincaillerie de la province de Toula emploient parfois aussi des ouvriers à domicile (cf. la *Liste*, pp. 393-395).

** L'évolution de l'industrie de l'accordéon est également inté-

des accordéons nécessite plus de dix spécialités. » (*Travaux de la commission artisanale*, IX, 236.) La fabrication des différentes pièces et un certain nombre d'opérations parcellaires ont donné naissance à des industries « artisanales » particulières, quasi-indépendantes. « Pendant les périodes d'accalmie, tous les « koustaris » travaillent pour des fabriques ou des ateliers plus ou moins importants avec du matériel fourni par les patrons ; quand la demande s'accroît, on voit apparaître une masse de petits producteurs qui achètent les pièces détachées aux « koustaris », procèdent eux-mêmes à l'assemblage et livrent les instruments ainsi obtenus aux magasins de la localité qui les leur achètent sans faire aucune difficulté » (*ibid.*). En 1882, selon M. Borissov, cette industrie employait de 2 000 à 3 000 ouvriers et produisait pour environ 4 000 000 de roubles de marchandise. La *Statistique des usines et fabriques*, quant à elle, recensait, en 1879, deux «fabriques » avec 22 ouvriers et une production de 5 000 roubles. En 1890, elle en relevait dix-neuf avec 275 ouvriers et une production de 82 000 roubles et en 1894-95, une avec 23 ouvriers (plus 17 à domicile) et une production de 20 000 roubles *. Les machines à vapeur sont absolument inconnues. Si ces chiffres sont tellement irréguliers, c'est parce qu'on a pris absolument au hasard tel ou tel établissement qui est partie intégrante de l'organisme complexe de la manufacture capitaliste.

III. LA TECHNIQUE DANS LA MANUFACTURE. LA DIVISION DU TRAVAIL ET SON IMPORTANCE

Il nous faut maintenant tirer les conclusions des données que nous venons d'exposer et voir si elles caractérisent vrai-

---

ressante en tant que processus d'éviction des instruments populaires primitifs et de formation d'un marché national étendu : en l'absence de ce marché il ne saurait y avoir de division du travail par opérations de détail et sans la division du travail le produit à bon marché serait impossible. « Grâce à leur prix bas les accordéons ont presque partout évincé l'instrument musical primitif à cordes, la « balalaïka ». (*Travaux de la commission artisanale*, fasc. IX, p. 2276.)

* Le recensement de la ville de Toula du 29 novembre 1891 enregistre dans cette ville 36 établissements faisant le commerce d'accordéons et 34 ateliers d'accordéons (voir le *Mémento de la province de Toula pour 1895*, Toula 1895).

ment une phase particulière du développement du capitalisme dans notre industrie.

Dans toutes les industries que nous avons étudiées, on retrouve les caractères suivants: la production continue à se faire à la main et la division systématique du travail est appliquée sur une vaste échelle. Le processus de la production est divisé en plusieurs opérations de détail exécutées par divers ouvriers spécialisés. Pour former ces spécialistes, un apprentissage relativement long est nécessaire et cet *apprentissage* est le corollaire naturel de la manufacture. Dans le cadre général de l'économie marchande et du capitalisme, ce phénomène aboutit aux pires formes de dépendance personnelle et d'exploitation *. Pour que l'apprentissage disparaisse, il faut que la manufacture atteigne un plus haut niveau de développement et qu'il se forme une grande industrie mécanique: à ce stade, en effet, les machines permettent de réduire au minimum la période d'apprentissage ou bien les opérations de détail deviennent si simples qu'elles peuvent être effectuées par des enfants (voir plus haut, l'exemple de Zagarié).

La manufacture se caractérise par un relatif immobilisme, particulièrement flagrant quand on la compare à la fabrique, et qui vient de ce que sa production continue à être basée sur le travail à la main. Le développement de la division du travail en étendue et en profondeur est extrêmement lent, si bien que lorsque la manufacture a pris une certaine forme elle la conserve pendant des décennies (et parfois même des siècles entiers): un grand nombre des industries que nous avons étudiées remonte à une date très ancienne, et malgré cela, nous avons pu voir que jusqu'à ces derniers temps aucun changement notable n'est

* Bornons-nous à un exemple. Il existe dans le bourg de Borissovka (district de Graïvoron, province de Koursk) une industrie de peinture d'icônes qui occupe environ 500 personnes. Les artisans se passent le plus souvent d'ouvriers salariés, mais ils ont des apprentis qui travaillent de 14 à 15 heures par jour. S'ils se sont montrés hostiles au projet d'organiser une école de dessin dans le bourg, c'est par crainte de perdre la main-d'œuvre gratuite des apprentis (*Comptes rendus et recherches*, t. I, p. 333). La situation des enfants travaillant à domicile dans la manufacture capitaliste ne vaut pas mieux que celle des apprentis, car l'ouvrier à domicile doit allonger *nec plus ultra* sa journée de travail et faire peiner toute sa famille.

intervenu dans le mode de production de la majorité d'entre elles.

Pour ce qui est du rôle de la division du travail dans le processus de développement des forces productives du travail, nous n'allons pas répéter les thèses de l'économie théorique que tout le monde connaît. Tant que la production repose sur le travail à la main, la division du travail est le seul progrès technique possible *. Nous nous contenterons donc de signaler les deux facteurs essentiels qui montrent que la division du travail est une nécessité en tant que phase préparatoire à la grande industrie mécanique. En premier lieu, on ne peut introduire les machines (au début elles ne sont employées que pour les opérations les plus simples et ce n'est que peu à peu qu'elles s'étendent à des opérations plus complexes) que si on divise le processus de la production en toute une série d'opérations purement mécaniques extrêmement simples. Dans l'industrie textile, par exemple, l'emploi des métiers mécaniques s'est depuis longtemps généralisé pour la production des tissus simples, mais les soieries continuent pour l'essentiel à être fabriquées à la main. Dans la serrurerie, les machines sont surtout utilisées pour le polissage qui est l'une des opérations les plus simples. Mais tout en étant une étape préparatoire sans laquelle la grosse production mécanique ne peut être introduite, ce morcellement de la production provoque un développement des petits métiers. Ces opérations de détail, en effet, peuvent être exécutées à domicile par la population des alentours, soit sur la commande des manufacturiers qui fournissent les matières premières (montage des crins dans la brosserie, confection des peaux de mouton, des pelisses, des moufles, des chaussures, etc., dans l'industrie des cuirs et peaux, finissage des peignes dans l'industrie du peigne, ajustage des samovars, etc.), soit même en achetant les matériaux « pour son propre compte » et en revendant aux manufactures les pièces détachées qu'elle a produites (chapellerie, carrosserie, accordéons, etc.). Cela peut sembler paradoxal

* « La forme domestique de la grosse production et la manufacture sont une issue nécessaire et même jusqu'à un certain point désirable pour la petite industrie indépendante quand elle intéresse une vaste région » (Kharisoménov, dans *Iouriditcheski Vestnik*, 1883, n° 11, p. 435).

mais c'est un fait: le développement des petits métiers (parfois même des petits métiers « indépendants ») est l'indice d'un progrès de la manufacture. L'« indépendance » de ce genre de « koustaris » est absolument fictive puisque leur travail ne pourrait exister et que leur produit n'aurait aucune valeur d'usage s'ils *étaient détachés* des autres travaux de détails et des autres parties du produit. Or, seul le *gros capital* qui, sous une forme ou sous une autre, domine la masse des ouvriers de détails, est en mesure de les réunir*. En ignorant ou en dissimulant le fait que les producteurs parcellaires sont une partie intégrante de la manufacture capitaliste, les économistes populistes commettent une de leurs plus graves erreurs.

Le deuxième point qu'il faut souligner tout particulièrement, c'est que la manufacture forme des ouvriers extrêmement habiles. Si elle n'avait pas été précédée par une longue période pendant laquelle les ouvriers ont été formés par la manufacture, la grande industrie mécanique n'aurait pas pu connaître le développement rapide qu'elle a connu après l'abolition du servage. Ainsi, par exemple, l'enquête sur l'industrie textile « artisanale » du district de Pokrov, province de Vladimir, note que les tisserands du canton de Koudykino (c'est dans ce canton que se trouvent le bourg d'Orékhovo et les fameuses fabriques Morosov) « ont une très grande expérience et une remarquable habileté ». «Jamais..., ajoutent les enquêteurs, nous n'avons rencontré une telle tension dans le travail... Dans cette contrée, il existe une division du travail extrêmement rigoureuse entre les tisserands et les bobineurs... Les ouvriers ont hérité du passé des procédés techniques perfectionnés... l'aptitude à se tirer des difficultés les plus diverses **.» « On ne peut installer n'importe quel nombre de fabriques dans n'importe quelle localité », pouvons-nous lire à propos de la soie. « La fabrique doit suivre les ouvriers et s'installer dans les endroits où l'exode industriel » (ou bien le travail à domi-

* Pourquoi seul le capital *pouvait-il* les réunir? Parce que la production marchande amène, comme nous l'avons vu, la dispersion des petits producteurs et leur complète décomposition; parce que les petites industries ont laissé en héritage à la manufacture les ateliers capitalistes et le capital commercial.

** *Industries de la province de Vladimir*, t. IV, p. 22.

cile, ajouterons-nous) « a entraîné la formation d'un contingent d'ouvriers expérimentés *. » Des entreprises comme la fabrique de chaussures de Pétersbourg ** [134] n'auraient pas pu se développer à la cadence où elles l'ont fait si dans la région de Kimry, par exemple, ne s'étaient pas formés au cours des siècles des ouvriers connaissant bien leur métier et qui, aujourd'hui, sont enclins à émigrer. Pour cette raison, entre autres, une très grande importance s'attache au fait que la manufacture donne naissance à toute une série de vastes régions spécialisées dans une production déterminée et où se sont formées des masses d'ouvriers expérimentés ***.

La division du travail dans la manufacture capitaliste provoque des mutilations et des infirmités chez les ouvriers (et aussi chez les « koustaris » parcellaires) ; elle a ses virtuoses et ses victimes : les premiers sont extrêmement rares et provoquent l'admiration des enquêteurs **** ; les secondes forment la masse des « koustaris » faibles de poitrine, aux bras anormalement développés, aux « gibbosités unilatérales » *****, etc., etc.

---

* *I bid.*, t. III, p. 63.

** En 1890, 514 ouvriers, montant de la production 600 000 roubles; en 1894-95, 845 ouvriers, production 1 288 000 roubles.

*** Le terme « métiers de gros » caractérise fort bien ce phénomène. « Depuis le XVII^e siècle, lisons-nous chez Korsak, l'industrie rurale a commencé à se développer de façon appréciable : des villages entiers, situés notamment autour de Moscou, sur les grandes routes, se sont mis à pratiquer un métier déterminé ; les habitants se sont faits ici corroyeurs, là tisserands, ailleurs teinturiers, carrossiers, forgerons, etc. A la fin du siècle dernier, ces *métiers de gros*, comme on les appelle quelquefois, se sont beaucoup répandus en Russie » (l.c., pp. 119-121).

**** Bornons-nous à deux exemples : le fameux Khvorov, serrurier de Pavlovo, faisait 24 serrures par *zolotnik* ; tels détails avaient à peine la grosseur d'une tête d'épingle (Labzine, l.c., p. 44). Un fabricant de jouets de la province de Moscou, après avoir passé presque toute sa vie à la finition des chevaux d'attelage, était arrivé à en livrer 400 par jour. (*Rec. de renseign. stat. pour la province de Moscou*, t. VI, fasc. II, pp. 38-39.)

***** Voici comment M. Grigoriev caractérise les « koustaris » de Pavlovo. « J'ai rencontré un de ces ouvriers, qui travaille depuis six ans devant le même étau et dont le pied gauche nu avait laissé dans le plancher un creux plus profond que la demi-épaisseur de la planche ; il se plaignait avec une ironie amère que son patron allait le

IV. LA DIVISION TERRITORIALE DU TRAVAIL ET LA SÉPARATION DE L'AGRICULTURE ET DE L'INDUSTRIE

Comme nous l'avons déjà noté, la division du travail en général est directement liée à la division territoriale du travail, au fait que certaines régions sont spécialisées dans la production d'un seul produit, parfois d'une seule variété ou même d'une seule partie précise du produit. La prédominance du travail à la main, le fait qu'il existe une masse de petites entreprises, que l'ouvrier continue à être lié à la terre, que les artisans sont rivés à une spécialité bien précise, tout cela conduit inévitablement à l'isolement de certains districts manufacturiers. Parfois cet isolement local est si grand que les districts sont complètement coupés du monde extérieur avec lequel seuls les patrons marchands ont des contacts *.

Dans la tirade ci-dessous, M. Kharisoménov sous-estime l'importance de la division territoriale du travail. « L'empire russe est si vaste, écrit-il, que les richesses naturelles y sont extrêmement diverses : telle région est riche en forêts et en gibier, telle autre en bétail, telle autre encore en argile ou en minerai de fer. Ce sont ces caractères naturels qui ont déterminé le type de l'industrie. Les grandes distances et l'insuffisance des moyens de communication rendaient le transport des matières premières impossible ou extrêmement onéreux. De ce fait, les industries devaient obligatoirement s'installer dans les localités où se trouvaient les matières premières. C'est ce qui explique cette spécialisation de la production marchande par vastes régions d'un seul tenant, qui constitue le trait caractéristique de notre industrie. » (*Iouriditcheski Vestnik*, l.c., p. 440.)

La division territoriale du travail est caractéristique non pas de notre industrie, mais de la manufacture (et cela vaut pour la Russie comme pour les autres pays). Les petites industries n'avaient pas pu créer d'aussi vastes zones ; la fabrique a brisé leur isolement et facilité le transfert des

---

mettre à la porte quand il aurait complètement troué la planche » (ouvrage cité, pp. 108-109).

* L'industrie des petits-gris dans le district de Kargopol, celle des cuillers dans le district de Sémionov.

entreprises et des masses d'ouvriers vers d'autres endroits. Non seulement la manufacture crée des régions d'un seul tenant mais elle introduit la spécialisation au sein même de ces régions (la division du travail par marchandises). Pour qu'il y ait une manufacture, il n'est absolument pas obligatoire que les matières premières se trouvent dans la localité. Il arrive d'ailleurs très fréquemment qu'il n'en soit pas ainsi. S'il y a une manufacture, en effet, cela veut dire qu'il existe des relations commerciales assez étendues *.

A ce stade de l'évolution capitaliste, la séparation de l'agriculture et de l'industrie prend une forme particulière déterminée par les caractères de la manufacture que nous venons de décrire. Le type que l'on rencontre le plus couramment dans l'industrie, n'est plus le paysan mais le « maître-ouvrier » qui ne s'occupe pas d'agriculture (et à l'autre pôle, le marchand et le patron d'atelier). Dans la majorité des cas, ainsi que nous l'avons vu plus haut, les métiers organisés sur le modèle de la manufacture ont des centres non agricoles: ce sont ou bien des villes ou bien (et plus fréquemment) des bourgs dont les habitants ne s'occupent presque pas d'agriculture et qui doivent être classés parmi les agglomérations de caractère industriel et commercial. Cette séparation de l'industrie et de l'agriculture a des causes profondes qui résident dans la technique de la manufacture, dans son régime économique, dans les particularités du mode de vie (ou de culture). La technique lie les ouvriers à une spécialité bien précise ce qui, d'une part, les rend inaptes à l'agriculture (manque de forces, etc.) et qui, d'autre part, demande une pratique du métier prolongée et ininterrompue. Dans le régime économique de la manufacture, la différenciation entre les ouvriers qui s'occupent d'industrie est infiniment plus profonde que dans les petites industries (nous savons que dans ces dernières, la décomposition agricole se poursuit, parallèlement à la décomposition industrielle). Du fait

* Ce sont des matières premières importées (c'est-à-dire non locales) qui sont traitées par les tissages, par les industries du cuir de Pavlovo, de Gjel, de Perm, etc. (Cf. *Etudes*, pp. 122-124.) (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, pp. 373-376.— *N.R.*

de cette paupérisation absolue des masses de petits producteurs, qui est la condition et la conséquence de la manufacture, celle-ci se trouve dans l'impossibilité de recruter son personnel parmi les agriculteurs plus ou moins aisés. Dans les particularités culturelles de la manufacture il faut ranger 1) le fait que ces métiers existent depuis très longtemps (parfois depuis plusieurs siècles), ce qui laisse une empreinte sur la population et 2) le fait que la population a un niveau de vie plus élevé que la moyenne *. Nous allons parler plus en détail de cette dernière particularité, mais tout d'abord, il nous faut noter que la manufacture ne réussit pas à séparer complètement l'agriculture de l'industrie. Tant que la technique repose sur le travail à la main, les grosses entreprises ne peuvent pas éliminer complètement les petites, surtout si les petits « koustaris » allongent leur journée de travail et abaissent le niveau de leurs besoins : nous avons vu que dans ces conditions, la manufacture provoquait même un développement des petites industries. C'est pourquoi il est tout naturel que dans la majorité des cas, les centres manufacturiers non agricoles soient entourés de localités agraires dont les habitants s'occupent également d'industrie. Ce phénomène montre clairement que la manufacture a un caractère de transition entre la petite production réalisée à la main et la fabrique. Si, même en Occident, la période manufacturière du capitalisme n'a pu détacher entièrement les ouvriers d'industrie de l'agriculture **, à plus forte raison en Russie où il existe toute

* M. V.V. assure dans ses *Essais* sur l'industrie artisanale que «chez nous... existent très peu d'endroits où les « koustaris » ont complètement abandonné l'agriculture » (p. 36), — nous avons montré plus haut qu'il en existe au contraire un très grand nombre,— et que « les faibles traces de division du travail que nous observons dans notre pays doivent être attribuées moins à l'énergie du progrès industriel qu'à l'invariabilité des proportions de la propriété terrienne des paysans... » (40). M. V.V. ne remarque pas que les endroits dont il parle se distinguent par un régime spécifique de la technique, de l'économie et de la culture, qu'ils caractérisent une phase particulière du développement du capitalisme. Ce qui importe, c'est que les « bourgs industriels » ont pour la plupart reçu le « lot minimum » (p. 39) — (en 1861, quand leur vie industrielle datait déjà de dizaines et parfois de centaines d'années!) — et, bien entendu, n'était cette tolérance des autorités, il n'y aurait pas eu de capitalisme.

** *Das Kapital*, I², pp. 779-780 [135].

une série d'institutions liant les paysans à la terre, cette séparation devait-elle nécessairement être retardée. C'est pourquoi dans la manufacture capitaliste russe, répétons-le une fois de plus, le phénomène le plus typique est le centre non agricole qui attire les populations mi-agraires-mi-industrielles des villages environnants, qu'il domine.

Il est particulièrement intéressant de noter que c'est dans ces centres non agricoles que le niveau de culture de la population est le plus élevé. En règle générale, les habitants de ces centres sont plus instruits et ont un niveau de vie et des besoins plus élevés que la « masse inculte des cul-terreux » dont ils se distinguent très nettement *. On conçoit l'extrême importance de ce fait qui montre clairement le rôle historique progressiste du capitalisme, d'autant plus qu'il s'agit là d'un capitalisme purement « populaire »

---

* L'importance de ce fait nous oblige à compléter les données du paragraphe II. Le bourg de Boutourlinovka (district de Bobrov, province de Voronèje) est un des centres de l'industrie du cuir. Il compte 3 681 foyers, dont 2 383 ne s'occupent pas d'agriculture, et plus de 21 000 habitants. Il y a 53 % des foyers dont les membres savent lire et écrire alors que dans l'ensemble du district, il n'y en a que 38 % (*Recueil de la statistique des zemstvos pour le district de Bobrov*). Le bourg de Pokrovskaïa et le village de Balakovo (province de Samara) ont chacun plus de 15 000 habitants, dont beaucoup sont venus d'ailleurs. Le nombre de paysans sans exploitation est de 50 % et 42 %. Le nombre des personnes sachant lire et écrire dépasse la moyenne. *D'une façon générale*, la statistique établit que dans les localités commerciales et industrielles la proportion d'illettrés est moins grande qu'ailleurs et que l'on « voit apparaître une masse de foyers sans exploitation agricole » (*Recueil de la statistique des zemstvos pour les districts de Novouzensk et de Nikolaïev*). Pour le niveau culturel plus élevé des « koustaris », cf. encore *Travaux de la commission artisanale*, t. III, p. 42 ; t. VII, p. 914 ; Smirnov, l.c., p. 59 ; Grigoriev, l. c., pp. 106 et suiv. ; Annenski, l.c., p. 61 ; *Recueil de Nijni-Novgorod*, t. II, pp. 223-239 ; *Comptes rendus et recherches*, t. II, p. 243 ; III. p. 151. Ensuite, les *Petites industries de la province de Vladimir*, III, p. 109, où l'auteur M. Kharisménov reproduit en termes vivants la conversation qu'il eut avec son postillon, tisserand de soie. Celui-ci critiquait durement et sans pitié la sombre existence du paysan, le bas niveau de ses besoins, son inculture, etc., et finit par cette exclamation : « Ah, mon Dieu, quand on pense au mal qu'on se donne pour vivre ! » On a remarqué depuis longtemps que le paysan russe est surtout pauvre par la conscience de sa pauvreté. Quant à l'ouvrier de la manufacture capitaliste (sans parler de la fabrique), force est de dire que *sous ce rapport*, c'est un homme relativement très riche.

que le populiste le plus enragé aurait bien du mal à qualifier d'artificiel puisque, dans leur écrasante majorité, les centres dont nous parlons appartiennent à l'industrie « artisanale ». Là encore on voit apparaître le caractère transitoire de la manufacture : cette transformation morale de la population, en effet, la manufacture ne fait que l'amorcer et seule la grosse industrie mécanique pourra la mener à son terme.

V. LE RÉGIME ÉCONOMIQUE DE LA MANUFACTURE

Dans toutes les industries organisées sur le modèle de la manufacture que nous avons examinées, la grande masse des ouvriers n'est pas indépendante mais soumise au capital. Elle ne reçoit qu'un salaire et ne possède ni les matières premières ni les produits finis. En fait, les ouvriers pratiquant ces « métiers » sont dans leur immense majorité des *salariés*, encore que dans la manufacture, le phénomène ne parvienne jamais aux formes pures et achevées qui sont propres à la fabrique. Dans la manufacture, le capital commercial vient se combiner au capital industriel sous les formes les plus variées et la dépendance de l'ouvrier à l'égard du capitaliste prend toute une série d'aspects et de nuances divers, qui vont du travail salarié en atelier à la dépendance pour ce qui est de l'achat des matières premières et l'écoulement des produits, en passant par le travail à domicile effectué pour un patron. A côté de la masse des ouvriers dépendants, il subsiste toujours dans la manufacture un nombre plus ou moins considérable de producteurs quasi indépendants. Mais cette diversité de formes ne fait que dissimuler le caractère essentiel de la manufacture, à savoir que sous ce régime, la rupture entre les représentants du travail et ceux du capital est entièrement consommée. Dans nos principaux centres manufacturiers, cette rupture était déjà réalisée depuis plusieurs générations au moment de l'abolition du servage. Dans tous les « métiers » que nous avons examinés, on trouve d'une part la masse de la population dont le seul moyen de subsistance est son travail qui dépend de la classe possédante et, d'autre part, une petite minorité d'industriels aisés

qui, sous une forme ou sous une autre, détient presque toute la production de la région. C'est ce fait fondamental qui donne à notre manufacture ce caractère capitaliste fortement accusé que l'on ne trouvait pas au stade précédent. A ce stade aussi, la dépendance à l'égard du capital et le travail salarié existaient bien, mais ils n'avaient pas encore pris une forme définitive ; ils ne portaient pas sur la masse des petits industriels et de la population, ils n'entraînaient pas la rupture entre les divers groupes participant à la production. Celle-ci gardait d'ailleurs des proportions réduites ; il y avait peu de différences entre les patrons et les ouvriers, on ne trouvait presque pas de gros capitalistes (alors qu'on en trouve toujours à la tête des manufactures) et il n'y avait pas d'ouvriers parcellaires liés à une seule opération et, de ce fait, liés au capital qui réunit toutes les opérations en un seul mécanisme de production.

Voici le témoignage d'un vieil écrivain qui vient confirmer avec éloquence notre interprétation des données que nous avons citées plus haut. « A Kimry et dans d'autres bourgs de Russie réputés pour leur richesse, comme par exemple Pavlovo, la moitié de la population est composée d'indigents réduits à la mendicité. Si l'ouvrier tombe malade, et si en plus il est tout seul, il risque de se retrouver sans un morceau de pain la semaine d'après *. »

On voit que l'opposition entre la « richesse » de toute une série de « bourgs célèbres » et la prolétarisation complète de l'écrasante majorité des « koustaris », opposition qui constitue le trait essentiel du régime économique de notre manufacture, apparaissait en pleine lumière dès les années 60. A cela il faut ajouter (car les deux faits sont directement liés) que les ouvriers les plus typiques de la manufacture (c'est-à-dire ceux qui ont rompu entièrement ou presque avec la terre) sont attirés non plus vers le stade précédent mais vers le stade suivant du capitalisme et qu'ils sont plus proches des ouvriers de la grande industrie mécanique que de la paysannerie. Les données concernant le niveau

* N. Ovsiannikov, *La Haute-Volga et la foire de Nijni-Novgorod.* Article du *Recueil de Nijni-Novgorod*, t. II (N.-N., 1869). L'auteur s'appuie sur des chiffres de 1865 relatifs à Kimry. Dans son étude de la foire, il définit le régime économique et social des industries qui y sont représentées.

de culture des « koustaris », que nous avons citées plus haut en témoignent d'ailleurs avec éloquence. Mais cela n'est pas valable pour tout le personnel ouvrier de la manufacture. Par suite du maintien d'une masse de petites entreprises et de petits patrons, du maintien des liens avec la terre et de l'extraordinaire développement du travail à domicile, pour toutes ces raisons il y a en effet un très grand nombre de « koustaris » de la manufacture qui continuent à pencher vers la paysannerie, à aspirer à se transformer en petits patrons, à être attirés non par l'avenir mais par le passé *, à se bercer de toutes sortes d'illusions sur les possibilités qu'ils ont de devenir des patrons indépendants (en intensifiant leur travail, en épargnant, en faisant preuve d'adresse) **. L'enquête sur les « industries artisanales » de la province de Vladimir nous donne sur ces illusions petites-bourgeoises une appréciation remarquable par sa justesse.

« La victoire définitive de la grosse industrie sur la petite, qui réunira au sein d'une seule et même fabrique de soie la multitude des ouvriers disséminés dans les ateliers familiaux, n'est plus qu'une question de temps. Et plus tôt elle arrivera, mieux cela vaudra pour les tisserands.

Ce qui caractérise l'organisation de l'industrie de la soie, à l'heure actuelle, c'est l'imprécision et l'instabilité des catégories économiques ainsi que la lutte qui oppose la grosse production à la petite et à l'agriculture. Cette lutte place les patrons et les tisserands dans une situation, très instable, sans rien leur apporter. Elle les détache de l'agriculture, les oblige à s'endetter et elle est particulièrement pénible en période de stagnation. La concentration de la production ne provoquera pas la baisse des salaires des tisserands mais il ne sera plus nécessaire de tromper les ouvriers, de les faire boire, de leur consentir des avances d'argent sans proportion avec leurs gains annuels pour les attirer. A mesure que la concurrence s'affaiblit, les fabricants ont de moins en moins intérêt à dépenser des sommes importantes pour lier les tisserands par des dettes. Avec la grosse production, d'autre part, les intérêts des fabricants et ceux des ouvriers ainsi que la richesse des uns et la misère des autres sont si évidemment opposés, que le tisserand ne pourra jamais imaginer qu'il puisse devenir fabricant. La petite production n'apporte au tisserand rien de plus que la grosse, mais comme elle est plus instable, et de ce fait le pervertit beaucoup

* Exactement comme leurs idéologues, les populistes.

** Pour certains héros solitaires du travail isolé (dans le genre des Doujkine des *Esquisses de Pavlovo* de V. Korolenko), une pareille métamorphose est encore possible en période manufacturière, mais elle ne l'est certainement pas pour la masse des ouvriers parcellaires ne possédant rien.

plus. De fausses perspectives s'ouvrent à lui, il attend le moment où il pourra avoir une *installation lui appartenant en propre*. Pour réaliser cet idéal, il ne recule devant aucun effort, il s'endette, il vole, il ment, il considère ses camarades non plus comme des compagnons d'infortune mais comme des ennemis, des concurrents pour la conquête de cette misérable installation qu'il a l'espoir d'obtenir dans un avenir lointain. Le petit patron ne se rend pas compte de son insignifiance économique ; il cherche à se faire bien voir des revendeurs et des fabricants, il refuse de dire à ses camarades à quel endroit et à quelles conditions il achète ses matières premières et écoule ses produits. Tout en imaginant être un patron indépendant, il devient de son plein gré un misérable instrument, un véritable jouet entre les mains des gros marchands. A peine a-t-il réussi à sortir de sa crasse et à acquérir 3 ou 4 métiers qu'il commence à parler de la dure condition des patrons, de la paresse et de l'ivrognerie des tisserands, de la nécessité d'assurer les fabricants contre le non-remboursement des dettes. De même qu'au bon vieux temps le majordome et l'homme de charge étaient l'incarnation vivante de la servilité féodale, de nos jours, le petit patron est l'incarnation vivante de la servilité industrielle. Tant que les moyens de production ne sont pas entièrement détachés des producteurs et que ces derniers gardent l'espoir de devenir des patrons indépendants, tant que les fabricants, les petits patrons et les koulaks qui dirigent et exploitent les catégories économiques intérieures et qui sont exploitées par les catégories supérieures continuent à masquer l'abîme économique qui sépare les tisserands des revendeurs, la conscience sociale des travailleurs est mystifiée et leur imagination est le jouet des fictions. Là où il devrait y avoir la solidarité, on voit apparaître la concurrence, alors que des groupes économiques qui, en réalité, sont opposés les uns aux autres, unissent leurs intérêts. Actuellement, l'organisation de l'industrie de la soie ne se contente pas de la seule exploitation économique. Elle recrute ses agents parmi les exploités eux-mêmes, qui sont chargés par elle de mystifier la conscience et de corrompre le cœur des travailleurs. » (*Les petites industries de la province de Vladimir*, fasc. III, pp. 124-126).

VI. LE CAPITAL COMMERCIAL ET INDUSTRIEL DANS LA MANUFACTURE. LE «REVENDEUR» ET LE «FABRICANT»

Les données que nous avons analysées plus haut montrent qu'à côté des gros ateliers capitalistes on trouve toujours, à ce stade de développement du capitalisme, un nombre considérable de petites entreprises. En règle générale, ces petites entreprises sont même prédominantes au point de vue numérique, mais elles ne jouent qu'un rôle entièrement subalterne dans le volume total de la production. Dans la manufacture, ce maintien (et même, comme nous

l'avons vu plus haut, ce développement) des petites entreprises est un phénomène absolument normal. Tant que la production reste basée sur le travail à la main, les grands établissements n'ont pas un avantage décisif sur les petits ; de plus, en créant des opérations de détail extrêmement simples, la division du travail favorise l'apparition de petits ateliers. C'est pourquoi la coexistence d'un petit nombre d'entreprises relativement importantes et d'un nombre considérable de petites est un phénomène *typique* de la manufacture capitaliste. Existe-t-il un lien entre ces deux sortes d'entreprises ? Les données que nous avons examinées ne laissent planer aucun doute à ce sujet : il y a effectivement un lien et ce lien est extrêmement étroit ; ce sont précisément les petits établissements qui donnent naissance aux grands ; il arrive que les petits ateliers ne soient pas autre chose que des filiales extérieures de la manufacture ; dans la grande majorité des cas la liaison est assurée par le capital commercial qui appartient aux gros patrons et auquel les petits sont subordonnés. Les patrons des grandes entreprises *se trouvent dans l'obligation* d'acheter les matières premières et d'écouler les produits en grande quantité. Plus leur chiffre d'affaires est important, moins ils ont de frais d'achat, de vente, de triage, d'entrepôt, etc., etc. (par unité de produit). Ensuite, ils revendent au détail les matières premières aux petits patrons, dont ils rachètent le produit fini qu'ils écoulent comme le leur *. Si, à ces

* Ajoutons un exemple de plus à ceux qui précèdent. Dans l'industrie du meuble de la province de Moscou (renseignements de 1876, empruntés au livre de M. Issaïev) les gros industriels sont les Zénine, qui ont introduit la fabrication du meuble de luxe et « éduqué des générations d'habiles artisans ». En 1845, ils ont monté une scierie (en 1894-1895, elle produisait pour 12 000 roubles, employait 14 ouvriers et possédait une machine à vapeur). Notons que cette industrie totalisait, estimait-on, 708 établissements, 1 979 ouvriers dont 846 (soit 42,7 %) salariés et une production de 459 000 roubles. Dès après 1860, les Zénine commencent à acheter la matière première en gros, à Nijni-Novgorod. Ils achètent les planches par wagons à raison de 13 roubles le cent et les revendent aux petits producteurs autonomes à raison de 18 à 20 roubles. Dans 7 villages (comptant 116 travailleurs), la plupart vendent leurs meubles à Zénine qui possède à Moscou un dépôt de meubles et de feuilles de placage (fondé en 1874), avec un chiffre d'affaires de 40 000 roubles environ. Près de 20 producteurs isolés travaillent pour let Zénine.

opérations de vente de matières premières et d'achat du produit fini viennent s'ajouter (comme c'est souvent le cas) l'asservissement et l'usure, si le petit patron prend du matériel à crédit et livre ses produits pour payer ses dettes, le gros manufacturier retire de son capital des profits si importants comme il n'aurait jamais pu en obtenir avec des ouvriers salariés. La division du travail donne une nouvelle impulsion au développement de ces rapports de dépendance qui lient les petits patrons aux gros. De deux choses l'une : ou bien ces derniers distribuent les matières premières à domicile pour qu'elles soient traitées (ou pour que soient réalisées certaines opérations parcellaires) ou bien ils achètent aux « koustaris » certaines parties du produit, certaines variétés particulières du produit, etc. En un mot, *le capital commercial est lié au capital industriel de la façon la plus étroite et la plus indissoluble* et cette liaison constitue l'une des particularités les plus typiques de la manufacture. Dans presque tous les cas, le revendeur ne fait qu'un avec le manufacturier (ou avec le « fabricant », pour reprendre l'expression erronée employée couramment, qui classe abusivement parmi les « fabriques » tous les ateliers plus ou moins importants). Cela explique que dans l'écrasante majorité des cas, les données concernant le volume de la production des grosses entreprises *ne donnent aucune idée* de leur rôle véritable dans nos « industries artisanales » *. Leurs patrons, en effet, exploitent non seulement le travail des ouvriers qu'ils emploient dans leurs propres ateliers, mais également celui de la masse des ouvriers

* Voici un exemple pour illustrer ce qui est dit dans le texte. Il existe dans le bourg de Néguino, district de Troubtchevsk, province d'Orel, une huilerie avec 8 ouvriers et une production de 2 000 roubles (*Index*, pour 1890). Cette petite usine paraîtrait indiquer que le rôle du capital dans l'industrie locale des huiles est très restreint. Mais un faible développement du capital industriel veut seulement dire qu'il y a un développement intense du capital commercial et usuraire. Le recueil de la statistique des zemstvos nous apprend que sur les 186 foyers de ce village, 160 sont complètement asservis par le patron de l'usine de l'endroit qui *acquitte même pour eux tous les impôts*, leur prête *tout le nécessaire* (et cela depuis de longues années) et prend en remboursement le chanvre à prix réduit. La masse des paysans de la province d'Orel se trouve dans le même état d'asservissement. Peut-on dans ces conditions se réjouir du faible développement du capital industriel?

à domicile et même (*de facto*) des petits patrons quasi indépendants à qui ils servent de « revendeurs » *. On voit que les données concernant la manufacture russe viennent confirmer de façon éclatante la loi découverte par l'auteur du *Capital*, selon laquelle le niveau de développement du capital commercial est inversement proportionnel au niveau de développement du capital industriel [136]. Et effectivement, nous pouvons caractériser toutes les petites industries que nous avons décrites au paragraphe II de la façon suivante : « la revente » y est d'autant plus développée que les gros ateliers y sont moins nombreux et vice versa ; la seule chose qui change c'est la forme du capital qui joue le rôle dirigeant dans un cas comme dans l'autre, et qui place le « koustar » « indépendant » dans une situation souvent infiniment plus mauvaise que celle de l'ouvrier salarié.

Les économistes populistes ignorent ou dissimulent la liaison qui existe d'une part entre les petites et les grosses entreprises et d'autre part entre le capital industriel et le capital commercial. C'est là une de leurs erreurs fondamentales. « Les fabricants de la région de Pavlovo, écrit M. Grigoriev (l.c., p. 119), ne sont rien d'autre qu'une variété de revendeur un peu plus complexe. » Cela est valable non seulement pour Pavlovo mais pour la majorité des industries organisées sur le modèle de la manufacture capitaliste ; la proposition inverse est tout aussi exacte : dans la manufacture, le revendeur est une variété complexe de « fabricant » ; cela constitue d'ailleurs une des principales différences entre le revendeur de la manufacture et celui des petites industries paysannes. Mais, c'est arriver à une conclusion absolument arbitraire et faire violence aux faits en faveur d'une idée préconçue que de voir (comme le font M. Grigoriev et de nombreux populistes) dans cette liaison entre le « revendeur » et le « fabricant » on ne sait quel argument en faveur de la petite industrie. Toute une

* On peut se figurer quelle image on donne de l'organisation économique de ces « petites industries » si on met de côté les grands manufacturiers (quand il s'agit d'eux, ce n'est plus l'industrie artisanale, mais la fabrique et l'usine !), et si on présente les « revendeurs » comme un phénomène « au fond tout à fait superflu et dû uniquement à la mauvaise organisation de l'écoulement des produits » (M. V.V. *Essais de l'industrie artisanale*, p. 150) !

série de données nous apprennent en effet que la réunion du capital commercial et du capital industriel provoque une aggravation considérable de la situation du producteur direct par rapport à celle de l'ouvrier salarié, qu'elle provoque un allongement de sa journée de travail, une diminution de ses gains et qu'elle entrave son développement économique et culturel.

VII. LE TRAVAIL À DOMICILE POUR LE CAPITALISTE COMME APPOINT DE LA MANUFACTURE

Au chapitre précédent, nous avons vu que le travail capitaliste à domicile — c'est-à-dire la transformation par des ouvriers travaillant chez eux et payés à la pièce des matières premières fournies par un entrepreneur — se rencontre déjà dans les petites industries paysannes. Au chapitre suivant, nous verrons qu'il subsiste également (et sur une vaste échelle) à côté des fabriques, c'est-à-dire de la grande industrie mécanique. On voit donc que le travail capitaliste à domicile est pratiqué à tous les stades du développement de l'industrie capitaliste. Cependant, c'est surtout de la manufacture qu'il est caractéristique. Les petites industries paysannes et la grande industrie mécanique peuvent très facilement s'en passer. Par contre, il est très difficile et même presque impossible d'imaginer la période manufacturière — avec le maintien de l'attachement des ouvriers à la terre et l'abondance des petites entreprises aux alentours des grandes qui la caractérisent — sans distribution de travail à domicile *. Et en effet, les données russes que nous avons examinées montrent que dans les industries organisées sur le modèle de la manufacture capitaliste, la distribution du travail à domicile est particulièrement développée. C'est pourquoi nous pensons qu'il est juste que les particularités caractéristiques du tra-

* On sait qu'en Occident également la période manufacturière du capitalisme s'est distinguée par un large développement du travail à domicile, par ex., dans le tissage. Il est intéressant de noter que Marx, en décrivant la fabrication des montres, comme un exemple classique de la manufacture, indique que le cadran, le ressort et le boîtier sont rarement fabriqués dans la manufacture même et que, d'une façon générale, l'ouvrier de détail travaille souvent à domicile (*Das Kapital*, I, 2-te Aufl., pp. 353-354) [137].

vail capitaliste à domicile soient étudiées précisément dans ce chapitre, encore que parmi les exemples que nous fournirons, il y en ait plusieurs qui ne sont pas spécialement applicables à la manufacture.

Avant toute chose, il faut noter que lorsqu'il y a travail à domicile, on trouve une multitude d'intermédiaires entre le capitaliste et l'ouvrier. Le gros capitaliste, en effet, se trouve dans l'impossibilité de distribuer lui-même la matière première à des centaines et des milliers d'ouvriers qui, parfois, sont disséminés dans différents villages; il est donc inévitable qu'apparaissent des intermédiaires (et dans certains cas une hiérarchie des intermédiaires) qui prennent le matériel en gros et le distribuent au détail. Il en résulte un véritable *sweating system* où l'on fait suer sang et eau aux exploités, où l'exploitation est poussée à l'extrême: le « maître-artisan » (ou l'« ouvrier en chambre » ou la « marchande » dans l'industrie de la dentelle, etc.) est placé tout près de l'ouvrier, et de ce fait, il peut profiter des moindres moments de gêne de ce dernier et trouver des méthodes d'exploitation qui seraient impensables dans une grande entreprise et qui excluent toute possibilité de contrôle et de surveillance *.

Une des formes du *sweating system* est le *truck-system* qui consiste à payer les salaires en nature. Dans les fabriques, ce système est prohibé, mais dans les industries artisanales, il continue à régner, surtout quand il y a distribution du travail à domicile. En examinant plus haut les diverses industries, nous avons d'ailleurs cité plusieurs exemples de ce phénomène très répandu.

Poursuivons: le travail capitaliste à domicile implique

---

* C'est une des raisons pour laquelle, entre autres, la fabrique lutte contre ces intermédiaires, par exemple, contre les « tâcherons », ouvriers qui emploient à leur compte des ouvriers auxiliaires. Cf. Kobéliatski: *Mémento des fabricants, etc.* St-Ptb. 1897, pp. 24 et suivantes. Toutes les publications relatives aux petites industries abondent en faits témoignant de l'exploitation inique des « koustaris » par les intermédiaires lors de la distribution du travail à domicile. A titre d'exemple, signalons l'opinion de M. Korsak, *l.c.*, p. 258, les descriptions du tissage artisanal (citées plus haut), celles d'industries féminines dans la province de Moscou (*Recueil de renseignements statistiques pour la province de Moscou*, t. VI et VII) et beaucoup d'autres.

nécessairement des conditions de travail extrêmement antihygiéniques. Le fait que les ouvriers se trouvent dans une misère absolue, qu'il est impossible de prendre la moindre mesure pour réglementer les conditions de travail, qu'un seul et même local sert à la fois d'atelier et d'habitation, toutes ces raisons font que du point de vues sanitaire les logements de ceux qui sont employés à domicile constituent un véritable scandale et deviennent des foyers de maladies professionnelles. Dans les grandes entreprises, il est encore possible de lutter contre de tels phénomènes, mais dans ce domaine, le travail à domicile constitue la forme la plus « libérale » d'exploitation capitaliste.

Un autre caractère inhérent au travail capitaliste à domicile et, d'une façon générale, aux petites industries est la longueur démesurée de la journée de travail. Nous avons d'ailleurs pu comparer, à l'aide de plusieurs exemples, la durée respective de la journée de travail chez les « fabricants » et chez les « koustaris ».

Quand il y a travail à domicile, les femmes et les enfants en bas âge sont presque toujours amenés à participer à la production. A ce sujet, voici quelques données concernant les métiers féminins de la province de Moscou. 10 004 femmes sont employées au dévidage des fils de coton, les enfants commencent à travailler dès qu'ils ont atteint 5 ou 6 ans (!), le salaire journalier est de 10 kopecks, le salaire annuel, de 17 roubles. D'une façon générale, la journée de travail dans les métiers féminins atteint 18 heures. Dans l'industrie du tricot, on commence à travailler dès l'âge de 6 ans, le salaire journalier est de 10 kopecks et le salaire annuel de 22 roubles. Au total, les métiers féminins emploient 37 514 ouvrières, on commence à y travailler dès l'age de 5-6 ans (il en est ainsi dans 6 industries sur 19, ces 6 industries occupant à elles seules 32 400 ouvrières), le salaire journalier y est en moyenne de 13 kopecks, le salaire annuel de 26 roubles 20 kopecks *.

Un des aspects les plus nuisibles du travail capitaliste à domicile est qu'il provoque un abaissement du niveau

* Mme Gorbounova, qui a décrit les industries féminines, les évalue à tort à 18 kopecks et à 37 roubles 77; elle opère avec les seules données moyennes pour chaque industrie sans tenir compte du nombre des ouvrières, qui varie d'une industrie à l'autre [138].

des besoins des travailleurs. Les entrepreneurs ont la possibilité de recruter leurs ouvriers dans les coins les plus reculés où le niveau de vie est particulièrement bas et où les liens qu'ils ont avec la terre permettent aux gens de travailler pour presque rien. Ainsi, par exemple, le patron d'une entreprise rurale fabriquant des bas explique qu'à Moscou, il faut payer des loyers élevés et « donner du pain blanc aux ouvrières... tandis qu'au village, les gens travaillent dans leur isba et se nourrissent de pain noir ». Et il ajoute : « Comment Moscou pourrait-elle rivaliser avec nous ? » * Nous avons vu que dans l'industrie du dévidage du fil, les ouvrières sont extrêmement mal payées. Cela vient de ce que, pour les femmes, les filles, etc., de paysans, il ne s'agit là que d'un gain d'appoint. « Mais avec ce système, les gens qui n'ont pour vivre que le travail qu'ils fournissent à la fabrique voient leurs salaires abaissés à l'extrême, ce qui les oblige à réduire leurs besoins au-dessous du minimum ou du moins empêche ces besoins de s'accroître. En tout état de cause, cela crée des conditions absolument anormales **. » « La fabrique cherche des tisserands bon marché, écrit M. Kharisoménov, et elle ne les trouve que dans leurs villages natals, loin des centres industriels... Au fur et à mesure qu'on s'éloigne des centres et qu'on se rapproche de la périphérie, les salaires sont de plus en plus bas : c'est là un fait absolument indubitable ***. » Comme on le voit, les entrepreneurs savent profiter au maximum des conditions qui retiennent artificiellement la population dans les campagnes.

La dispersion des ouvriers qui travaillent à domicile est un autre aspect de ce système, non moins nuisible que les précédents. Voici d'ailleurs ce que les revendeurs nous disent eux-mêmes à ce propos : «Dans la province de Tver, toutes les opérations des revendeurs (petits ou gros revendeurs de clous fabriqués par les forgerons de Tver) reposent sur le principe suivant : quand on achète des clous à un forgeron, il faut payer une partie du prix en espèce et une partie

* *Recueil de renseignements statistiques pour la province de Moscou*, t. VII, fasc. II, p. 104.

** *Ibid.*, p. 285.

*** *Les petites industries de la province de Vladimir*, t. III, p. 63. Cf. *ibid.*, p. 250.

en fer. D'autre part, il faut prendre soin à ce que tous les forgerons travaillent à domicile, de façon à ce *qu'ils soient plus accommodants* *. » Quand on a lu ces mots, il n'est pas difficile d'expliquer la « vitalité » de nos industries « artisanales ».

La dispersion des ouvriers et l'abondance des intermédiaires provoquent naturellement un énorme développement de la servitude et de toutes les formes de dépendance personnelle qui sont le corollaire habituel des rapports « patriarcaux » dans les coins perdus des campagnes. Les dettes, que les ouvriers contractent envers les patrons sont un phénomène extrêmement répandu dans les industries artisanales en général, et dans le travail à domicile en particulier **. Ordinairement, l'ouvrier est non seulement un *Lohnsklave* ***, mais aussi un *Schuldsklave* ****. Nous avons d'ailleurs cité plusieurs exemples de la situation dans laquelle le « caractère patriarcal » des rapports ruraux place les ouvriers *****.

Laissons maintenant les caractéristiques du travail capitaliste à domicile et voyons quelles sont les conditions de son expansion. Tout d'abord, il faut noter que ce système est lié au fait que les paysans sont fixés à leur lot concédé. Le fait qu'on ne peut se déplacer librement, que parfois il est impossible de se débarrasser de sa terre sans subir des pertes d'argent (quand les impôts fonciers sont supérieurs

---

* *Comptes rendus et recherches*, t. I, p. 218. Cf. *ibid.*, p. 280 : témoignage du fabricant Irodov, affirmant qu'il a plus d'avantage à distribuer le travail aux tisserands manuels à domicile.

** On trouvera des exemples de cet endettement des ouvriers envers les patrons dans la brosserie de la province de Moscou (*Recueil de renseignements statistiques pour la province de Moscou*, t. VI, fasc. I, p. 32), dans la fabrication des peignes (*ibid.*, p. 261), dans l'industrie du jouet (t. VI, fasc. II, p. 44), dans celle de la pierre, etc. Dans la soierie, le tisserand est complètement endetté vis-à-vis du fabricant qui paye pour lui les impôts et « loue le tisserand comme on loue la terre », etc. (*Les petites industries de la province de Vladimir*, t. III, pp. 51-55).

*** Esclave du salaire. (*N.R.*)

**** Esclave de sa dette. (*N.R.*)

***** « Sans doute, lisons-nous à propos des forgerons de la province de Nijni-Novgorod, là aussi le patron exploite le travail de l'ouvrier, mais dans des proportions moindres (?), et de plus la chose se fait de façon patriarcale, avec l'assentiment général (!), sans malentendu d'aucune sorte. » (*Travaux de la commission artisanale*, t. IV, p. 199.)

à ce que rapporte le lot, de sorte que celui qui veut mettre son lot en location est encore obligé de verser de l'argent au locataire), l'isolement de caste de la communauté paysanne, tout cela élargit artificiellement le champ d'application du travail capitaliste à domicile, et lie artificiellement le paysan aux formes d'exploitation qui sont les plus pénibles. Comme on le voit, nos institutions surannées et notre régime agraire imprégné d'esprit de caste exercent une influence extrêmement nuisible sur notre agriculture comme sur notre industrie et permettent le maintien de formes de production techniquement périmées qui impliquent un développement inouï de la servitude, de la dépendance personnelle ainsi que la situation la plus désespérée pour le travailleur *.

D'autre part, il est indubitable que le travail capitaliste à domicile est lié à la décomposition de la paysannerie. Pour qu'il soit largement répandu, en effet, deux conditions sont nécessaires. Il faut qu'il existe 1) une masse de prolétaires ruraux *contraints* de vendre leur force de travail et de la vendre à bas prix ; 2) des paysans *aisés* connaissant bien les conditions locales et susceptibles d'assumer le rôle d'agents dans la distribution du travail. Dans de nombreux cas (surtout lorsqu'il s'agit d'industries plus ou moins compliquées), un commis envoyé par le marchand ne pourrait pas remplir ce rôle et de toute façon, il est douteux qu'un tel commis puisse jamais se débrouiller aussi « artistement » qu'un paysan de la localité avec « ses frères » **. S'ils ne disposaient pas de toute une armée de petits

* Sans doute, le prolétariat rural qui consent à exécuter le travail à domicile aux pires conditions, existera toujours dans toute société capitaliste ; mais les institutions surannées agrandissent le champ d'application du travail à domicile et rendent plus difficile la lutte contre ce travail. En 1861, Korsak indiquait déjà le lien existant entre l'énorme extension qu'a prise chez nous le travail à domicile et notre régime agraire (*l.c.*, pp. 305-307).

** Nous avons vu déjà que les gros industriels, les revendeurs, les ouvriers en chambre, les maîtres-artisans sont en même temps des agriculteurs aisés. « Le maître-artisan, lisons-nous, par ex., dans la description de la passementerie de la province de Moscou (*Recueil de renseignements statistiques pour la province de Moscou*, t. VI, fasc. II, p. 147), n'est pas moins paysan que son tisserand ; il possède seulement de plus que lui une isba, un cheval, une vache et peut-être le moyen de prendre le thé avec toute sa famille deux fois par jour. »

entrepreneurs à qui ils peuvent confier la marchandise à crédit ou en commission et qui saisissent avidement toutes les occasions d'élargir leurs petits marchés, il est probable que les grands patrons ne pourraient même pas réaliser la moitié des opérations de distribution du travail à domicile qu'ils réalisent actuellement.

Pour terminer, nous devons absolument noter le rôle que joue le travail capitaliste à domicile dans la théorie relative à l'excédent de population créé par le capitalisme. Il n'est personne qui ait autant disserté que M.M. V.V., N.-on et autres populistes sur la « libération » des ouvriers par le capitalisme russe. Pourtant, aucun de ces théoriciens ne s'est jamais donné la peine d'analyser les formes concrètes que notre « armée de réserve » des ouvriers a prises et continue à prendre depuis l'abolition du servage. Aucun d'entre eux n'a remarqué ce petit détail, à savoir que les ouvriers à domicile constituent peut-être la majeure partie de l'« armée de réserve » du capitalisme russe *. Grâce à la distribution du travail à domicile, les entrepreneurs ont la possibilité d'accroître très rapidement leur production jusqu'au volume souhaité, sans avoir à faire de gros investissements ni à perdre de temps pour construire des ateliers, etc. Or, il arrive très souvent qu'une telle augmentation rapide de la production soit rendue nécessaire par les conditions du marché, lorsque la demande s'accroît par suite de la reprise qui affecte une branche industrielle importante (comme la construction d'un chemin de fer) ou par suite d'une conjoncture telle que la guerre, etc. ** C'est pourquoi

---

* Cette erreur des populistes est d'autant plus grave que la plupart d'entre eux veulent rester fidèles à la théorie de Marx qui souligne, dans les termes les plus catégoriques, le caractère capitaliste « du travail à domicile moderne », et qui a *spécialement indiqué que les ouvriers à domicile représentent une des formes de surpeuplement relatif propre au capitalisme* » (*Das Kapital*, I², pp. 503 et suiv.; 668 et suiv.; chap. 23, notamment le paragraphe IV [139].

** Un petit exemple. La confection est très répandue dans la province de Moscou (après 1875 la statistique des zemstvos dénombrait dans cette province 1 123 tailleurs locaux et 4 291 venus d'ailleurs), la plupart des tailleurs travaillent pour les marchands de confection de Moscou. Cette industrie a pour centre le canton de Perkhouchkovo, district de Zvénigorod (voir les chiffres à ce sujet à l'annexe I au chapitre V, industrie n° 36). Les affaires ont surtout été bonnes pendant

l'immense développement qu'a connu après l'abolition du servage le travail capitaliste à domicile constitue, entre autres choses, le second aspect du processus de formation de millions de prolétaires agricoles, que nous avons mis à jour au chapitre II. « Où est donc passée la main-d'œuvre libérée de l'économie domestique naturelle, au sens strict du mot, qui ne travaillait que pour la famille du producteur et les quelques consommateurs du marché voisin? Les fabriques regorgeant d'ouvriers et *l'extension rapide de la grande production à domicile* fournissent la réponse à ces questions. » (*Les petites industries de la province de Vladimir*, tome III, page 20. Souligné par nous). A l'heure actuelle, quel est le nombre des ouvriers employés à domicile par des patrons d'industrie? Nous allons le savoir grâce aux chiffres que nous rapportons au paragraphe suivant.

VIII. QU'EST-CE QUE L'INDUSTRIE ARTISANALE?

Dans les deux chapitres précédents, nous avons eu affaire essentiellement aux industries que, chez nous, il est d'usage de qualifier d'« artisanales ». Mais, qu'est-ce qu'une industrie artisanale? Nous pouvons maintenant essayer de répondre à cette question.

Parmi les industries que nous avons examinées plus haut, quelles sont celles que notre littérature économique classe dans la masse des « petites industries artisanales »? Pour pouvoir en juger, commençons par examiner un certain nombre de données statistiques.

---

la guerre de 1877; on confectionnait, en effet des tentes militaires sur commande d'entrepreneurs spéciaux, et les maîtres-artisans avaient un « profit » journalier de 5 à 6 roubles, avec 3 machines à coudre et 10 ouvrières à la journée. Ces ouvrières touchaient 20 kopecks par jour. « On dit que pendant ces chaudes journées, il y avait à Chadrino (principal bourg du canton de Perkhouchkovo) plus de 300 journalières venues de différents villages des environs » (*Recueil de renseignements statistiques pour la province de Moscou*, t. VI, fasc. II, *l. c.*, p. 256). « A cette époque, les tailleurs de Perkhouchkovo, ou plutôt les propriétaires d'ateliers, ont réalisé des gains si importants qu'ils ont presque tous pu se faire construire de belles maisons » (*ibid.*) Ces centaines de journalières, qui trouvent peut-être une fois en 5-10 ans un travail d'urgence, pressé, doivent toujours rester disponibles dans les rangs de l'armée de réserve du prolétariat.

Selon les statistiques de Moscou, qui, dans la conclusion de leur enquête sur les « petites industries paysannes », dressent un bilan de *toutes* les occupations non agricoles, *quelles qu'elles soient*, 141 329 personnes sont employées dans les industries locales (qui fabriquent des marchandises, t. VII, fasc. III). Il faut noter toutefois que dans ce nombre ils font entrer des artisans (une partie des cordonniers, des vitriers et beaucoup d'autres) ainsi que des scieurs de long, etc., etc. D'après nos calculs, sur ces 141 329 personnes, il y a au moins 87 000 qui travaillent à domicile pour des capitalistes *. Dans les 54 industries pour lesquelles nous avons pu réunir des chiffres, 17 566 personnes sur 29 446, soit 59,65 %, sont des salariés. Voici le bilan qui nous est fourni pour la province de Vladimir (par cinq fascicules des *Petites industries de la province de Vladimir*) : 18 286 personnes travaillent dans 31 industries, dont 15 447 sont employées dans des métiers où prédomine le travail capitaliste à domicile (ce nombre comprend 5 504 ouvriers salariés qui, pour ainsi dire, sont embauchés de seconde main), 150 sont des artisans ruraux (sur ces 150, il y a 45 salariés) et 2 689 sont des petits producteurs de marchandises (511 salariés). Nous avons donc 16 003 ouvriers (15 447 + 45 + + 511), soit 87,5 % du total, qui sont employés selon le mode capitaliste **. Selon les tableaux que nous fournit

* Rappelons que M. Kharisménov (article cité plus haut) estimait que sur 102 245 travailleurs occupés dans 42 industries de la province de Moscou, 66 % le sont dans des industries où le système domestique de la grande production exerce une prédominance absolue.

** Malheureusement, nous n'avons pas pu prendre connaissance de l'ouvrage récent sur l'industrie artisanale de la province de Iaroslavl (*Les petites industries*, Publication du Bureau statistique du zemstvo de la province de Iaroslavl. Iaroslavl 1904). A en juger par le compte rendu détaillé des *Rousskié Viédomosti* (1904, n° 248), c'est une étude de très grande valeur. Le nombre de « koustaris » dans la province s'élève à 18 000 (en 1903, on y comptait 33 898 ouvriers industriels). Les métiers dépérissent, 1/5 des entreprises emploient des ouvriers salariés. Les ouvriers salariés constituent un quart des « koustaris ». Les établissements de 5 ouvriers et plus occupent 15 % des « koustaris », 50 % des « koustaris » travaillent pour le compte des patrons avec les matières de ces derniers. L'agriculture est en décadence : 1/6 des « koustaris » n'ont ni chevaux ni vaches ; 1/3 engagent des ouvriers pour cultiver la terre ; 1/5 n'ensemencent pas. Le gain d'un «koustar» est de 1 rouble 50 par semaine! (*Note à la deuxième édition.*)

M. Tillo dans *Les travaux de la commission artisanale*, les industries locales de la province de Kostroma occupent 83 633 personnes: 19 701 sont des ouvriers forestiers (que l'on classe parmi les « koustaris »!), 29 564 travaillent à domicile pour des capitalistes, 19 954 environ sont employés dans des métiers où les petits producteurs de marchandises sont prédominants et environ 14 414 sont des artisans ruraux *. Dans 9 districts de la province de Viatka, ces mêmes *Travaux* recensent 60 019 personnes travaillant dans les industries locales: 9 672 sont meuniers ou fabricants d'huile; 2 032 sont de purs artisans (teinturiers); 14 928 sont mi-artisans, mi-producteurs de marchandises et parmi eux on note une nette prédominance du travail indépendant; 14 424 travaillent dans des industries qui sont partiellement soumises au capital et 14 875 dans des industries qui lui sont entièrement soumises. Enfin, on en trouve 4 088 qui sont employés dans des métiers où le travail salarié exerce une prédominance absolue *. Pour les autres provinces, nous avons dressé un tableau des industries au sujet desquelles les *Travaux* nous fournissent des renseignements plus ou moins détaillés. Nous avons obtenu ainsi le chiffre de 97 industries employant 107 957 ouvriers et produisant pour 21 151 000 roubles de marchandises. Ces chiffres se décomposent de la façon suivante: 70 204 ouvriers sont employés dans des industries où prédominent le travail salarié et le travail capitaliste à domicile (production 18 621 000 roubles), 26 935 le sont dans des industries où les salariés et les travailleurs à domicile pour le compte des capitalistes ne représentent qu'une minorité (production: 1 706 000 roubles) et enfin, 10 818 le sont dans des industries où le travail indépendant exerce une prédominance presque absolue (production: 824 000 roubles). Selon la statistique des zemstvos, on trouve dans 7 industries des districts de Gorbatov et de Sémionov (province de Nijni-Novgorod) 16 303 « koustaris »: 4 614 d'entre eux travaillent pour le marché, 8 520 travaillent pour un « patron » et 3 169 sont des ouvriers salariés. Au total il y en a donc 11 689 qui sont employés selon le mode capita-

* Tous ces chiffres sont approximatifs, la source ne fournissant pas de données précises. Parmi ces artisans ruraux, on trouve des meuniers, des forgerons, etc., etc.

liste. D'après le recensement de l'industrie artisanale de la province de Perm de 1894-1895, sur 26 000 « koustaris » 6 500 (25 %) sont des ouvriers salariés et 5 200 (20 %) travaillent pour les revendeurs, soit 45 % d'ouvriers soumis à l'exploitation capitaliste. *

Si fragmentaires que soient ces données (nous n'en avons pas d'autres à notre disposition), elles montrent clairement que *la masse des ouvriers employés selon le mode capitaliste* est classée parmi les « koustaris ». C'est ainsi que dans 50-60 districts (et pour un grand nombre d'entre eux nous sommes loin d'avoir des renseignements complets), les données que nous avons citées dénombrent *plus de 200 000 personnes* travaillant à domicile pour des capitalistes. Cela veut dire que dans l'ensemble de la Russie, le nombre de ces ouvriers doit être d'environ deux millions **. Si on y ajoute les salariés qui travaillent chez les « koustaris » — les données nous montrent que leur nombre n'est pas aussi insignifiant qu'on le pense parfois — on doit reconnaître que ce chiffre de deux millions d'ouvriers industriels em-

---

* Voir *Etudes*, pp. 181-182. Au nombre des « koustaris » rentrent aussi les gens de métier (25 %). En excluant ces derniers, on obtient 29,3 % d'ouvriers salariés et 29,5 % d'ouvriers qui travaillent pour les revendeurs (p. 122), soit 58,8 % d'ouvriers employés de façon capitaliste (voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, pp. 447-448 et 374-375.— *N.R.*)

** Dans l'industrie de la confection, par exemple, le travail à domicile pour le capitaliste est particulièrement développé, et c'est une industrie qui progresse à pas rapides. « La demande de vêtements tout faits, article de première nécessité, augmente d'année en année (*Messager des Finances*, 1897, n° 52, aperçu de la foire de Nijni-Novgorod). Ce n'est que depuis 1880 que cette industrie a pris de vastes proportions. A l'heure actuelle, il se fabrique, rien qu'à Moscou, pour au moins 16 millions de roubles de vêtements, l'industrie occupant jusqu'à 20 000 ouvriers. Pour toute la Russie, cette fabrication atteindrait les 100 millions de roubles. (*Les progrès de l'industrie russe d'après les travaux des commissions d'experts.* St-Ptb. 1897, pp. 136-137.) A St-Pétersbourg, le recensement de 1890 dénombrait dans la confection (groupe XI, classes 116-118) 39 912 personnes, y compris les familles, dont 19 000 ouvriers et 13 000 personnes travaillant seules avec leurs familles (St-Ptb., d'après le recensement du 15 décembre 1890). Le recensement de 1897 dénombre en Russie 1 158 865 personnes occupées à la fabrication des vêtements, plus 1 621 511 membres de leurs familles, soit au total 2 780 365. (*Note à la 2e édition.*)

ployés de façon capitaliste hors des « usines et fabriques » est plutôt un chiffre minimum *.

Comme on le voit, toutes ces données exposées dans les deux chapitres précédents, nous obligent à répondre que le concept « d'industrie artisanale » est absolument impropre à la recherche scientifique, car en règle générale, il englobe toutes sortes de formes industrielles, depuis les industries domestiques et les métiers jusqu'au travail salarié dans de très grosses manufactures **. Cette confusion des types d'organisation économique les plus divers, qui règne dans une masse de descriptions des « petites industries artisanales » ***, a été reprise sans la moindre critique ni le moindre sens par les économistes populistes qui, de la sorte, ont fait un gigantesque pas en arrière par rapport à des écrivains comme Korsak, par exemple, et ont profité de cet imbroglio idéologique pour échafauder les théories les plus curieuses. On nous a donc présenté l'« industrie artisanale » comme une forme économique homogène, toujours égale à soi-même et *opposée* (sic) au «capitalisme » qui était assimilée à l'industrie des « usines et fabriques ». Prenons, par exemple,

---

* Rappelons que le nombre des « koustaris » de Russie est estimé à 4 millions au moins (chiffre de M. Kharisoménov. M. Andréev en comptait 7 500 000, mais ses estimations sont exagérées)[140]. Les totaux de notre texte embrassent donc environ 1/10 des « koustaris ».

** Cf. les *Etudes*, pp. 179 et suivantes. (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, pp. 446 et suivantes.— *N.R.*)

*** Le désir de conserver le terme de « koustaris » pour la définition scientifique de formes d'industrie a abouti, dans notre littérature économique, à des dissertations et à des définitions purement scolastiques. Un savant « entendait » par « koustar » uniquement des producteurs de marchandises; un autre y faisait entrer les gens de métier; l'un pensait que le « koustar » devait être nécessairement lié à la terre, un autre admettait des exceptions; l'un excluait le travail salarié, un autre l'admettait jusqu'à seize ouvriers, par exemple, etc., etc. Il va de soi que de telles dissertations (au lieu d'étudier les différentes formes de l'industrie) ne pouvaient rien donner de bon. Notons que la vitalité du terme spécial de « koustaris » s'explique surtout par l'organisation de caste de la société russe: le « koustar », c'est un industriel des castes inférieures, qu'on peut prendre en tutelle, dont on peut sans trop se gêner, faire l'objet de projets fantaisistes. La forme d'industrie importe peu. Quant au marchand et au noble (même s'ils sont de petits industriels), on les range rarement parmi les « koustaris ». Les industries artisanales, ce sont généralement toutes les industries *paysannes* et seulement les industries paysannes.

M. N.-on. A la page 79 de ses *Essais*, on trouve le titre suivant : « La capitalisation (?) des petites industries » *, et immédiatement, sans la moindre réserve ou explication, on passe à des « données sur les usines et fabriques »... Comme on le voit, tout cela est d'une simplicité touchante : le « capitalisme », c'est « l'industrie des usines et fabriques » et l'industrie des usines et fabriques, c'est ce que les publications officielles classent sous cette rubrique. Et *à partir* de cette « analyse » si pénétrante, on élimine des calculs concernant le capitalisme les ouvriers employés de façon capitaliste qui sont classés parmi les « koustaris ». *A partir* de cette « analyse », on élude entièrement le problème des différentes formes d'industrie existant en Russie. *A partir* de cette analyse enfin, on donne naissance à un des préjugés les plus nuisibles et les plus stupides, selon lequel notre industrie « artisanale » est opposée à notre industrie des « usines et fabriques », selon lequel cette dernière est « artificielle », est détachée de la première, etc., etc. Et il s'agit là d'un préjugé : personne en effet n'a jamais tenté ne fût-ce que d'effleurer les données qui montrent que dans toutes les branches industrielles, l'industrie « artisanale » est liée de la façon la plus étroite et la plus indissoluble à l'industrie des « usines et fabriques ».

L'objet de ce chapitre était précisément de montrer en quoi consiste cette liaison et quels sont les traits particuliers qui distinguent, au point de vue technique, économique et culturel, la forme d'industrie qui, en Russie, se situe entre la petite industrie et la grande industrie mécanique.

---

* Le terme de « capitalisation », si cher à M. V.V. et à M. N.-on, est admissible, en raison de sa brièveté, dans un article de journal, mais il est tout à fait déplacé dans une étude économique qui a pour seul objet d'analyser les différentes formes et phases du capitalisme, leur importance, leurs rapports mutuels, leur marche progressive. Par « capitalisation » on peut entendre n'importe quoi : aussi bien l'embauchage d'un seul ouvrier salarié que des achats en gros, une fabrique à vapeur. Allez donc vous débrouiller après cela, une fois que tout a été fourré dans le même sac !

CHAPITRE VII

LE DÉVELOPPEMENT DE LA GRANDE INDUSTRIE MÉCANIQUE

I. NOTION SCIENTIFIQUE DE FABRIQUE ET LA VALEUR DE NOTRE STATISTIQUE DES «FABRIQUES ET USINES» [141]

Avant de passer à l'examen de la grande industrie mécanique (de fabrique), il nous faut noter que la notion scientifique de ce terme ne correspond nullement à son sens habituel. Dans notre statistique officielle et, d'une façon générale, dans notre littérature, on appelle fabrique tout établissement industriel plus ou moins important qui emploie un nombre plus ou moins grand d'ouvriers salariés. Dans la théorie de Marx, par contre, le terme de grande industrie mécanique (de fabrique) est réservé à un stade bien déterminé du capitalisme dans l'industrie, très précisément à son stade supérieur. Le trait fondamental et le plus essentiel de ce stade est l'emploi d'un système de machines pour la production *. Le passage de la manufacture à la fabrique constitue une révolution technique complète qui réduit à néant toute l'habileté manuelle acquise au cours des siècles par les maîtres-artisans, révolution suivie de la démolition la plus brutale des rapports sociaux de production, d'une scission définitive entre les différents groupes participant à la production, d'une rupture totale avec la tradition, de l'aggravation et de l'extension de tous les côtés sombres du capitalisme, et en même temps de la socialisation

* *Das Kapital*, I, ch. 13.

en masse du travail par le capitalisme. On voit donc que la grande industrie mécanique est le dernier mot du capitalisme, le dernier mot de ses facteurs négatifs et de ses « éléments positifs » *.

Dans le problème du développement du capitalisme, le passage de la manufacture à la fabrique a donc une importance toute particulière. Si on confond ces deux stades, on perd toute possibilité de comprendre le rôle transformateur, progressiste du capitalisme. Or, c'est précisément cette erreur que commettent nos économistes populistes qui, comme nous l'avons vu, assimilent naïvement le capitalisme en général à l'industrie des « fabriques et usines » et pensent qu'il suffit de se référer aux chiffres de notre statistique des fabriques et usines pour résoudre le problème de la « mission du capitalisme » et même celui de son « rôle unificateur » **. Laissant de côté l'ignorance stupéfiante dont ces auteurs font preuve dans les questions de cette statistique (nous y reviendrons plus en détail par la suite), nous ne nous occuperons que de leur principale erreur, à savoir : leur interprétation extraordinairement vulgaire et étroite de la théorie de Marx. Premièrement, il est ridicule de ramener le problème du développement de la grande industrie mécanique à la seule statistique des fabriques et usines. Dans ce problème, il s'agit non seulement de statistique mais des formes que prend le développement du capitalisme et des stades par lesquels il passe dans l'industrie d'un pays donné. Et ce n'est que lorsqu'on a déterminé quelle est la nature de ces formes et quels sont leurs caractères distinctifs qu'il peut être utile d'illustrer le développement de telle ou telle forme au moyen de données statistiques convenablement choisies. Mais si on s'en tient à notre statistique nationale, on aboutit inévitablement à confondre les formes les plus diverses de capitalisme, à ne voir que les arbres qui cachent la forêt. Deuxièmement, affirmer que toute la mission du capitalisme se ramène à une augmentation du nombre des ouvriers des « fabriques et usines »,

---

* *Das Kapital.*, I², S. 499 [142].

** M.N.-on dans le *Rousskoïé Bogatstvo* pour 1894, n° 6, pp. 103 et 119. Voir aussi ses *Essais* et *Destinées du capitalisme* de M. V.V., *passim*.

c'est avoir de la théorie une intelligence aussi approfondie que celle de M. Mikhaïlovski qui s'étonnait de ce que l'on discute de la socialisation du travail par le capitalisme, alors qu'à l'en croire toute cette socialisation n'avait d'autre effet que de rassembler dans un même local quelques centaines d'ouvriers occupés à scier, fendre, raboter, etc... *

La tâche que nous nous posons dans l'exposé qui va suivre est double : nous voulons d'une part étudier en détail l'état de notre statistique des fabriques et usines et la valeur des données qu'elle nous fournit. Ce travail, qui sera surtout négatif, est indispensable, car dans notre littérature, on use et on abuse des chiffres de cette statistique. D'autre part, nous analyserons les données qui témoignent des progrès accomplis par la grande industrie mécanique depuis l'abolition du servage.

II. NOTRE STATISTIQUE DES FABRIQUES ET USINES

En Russie, les états que les fabricants et les patrons d'usines présentent chaque année au Département du commerce et des manufactures, conformément à une loi qui remonte au début de ce siècle **, constituent la principale source de la statistique des usines et des fabriques. Mais les dispositions extrêmement précises de cette loi qui obligeaient les fabricants à fournir des renseignements sont restées à l'état de vœux pieux. Quant à la statistique, elle a gardé la vieille organisation qu'elle avait avant l'abolition du servage et n'est qu'un appendice aux rapports des gouverneurs provinciaux. Il n'existe aucune définition précise du concept de « fabrique et usine », si bien que d'un organisme administratif de province (et même de district) à l'autre, ce terme est employé de façon très variable. Il n'existe non plus aucun organisme central chargé de réunir les renseignements de façon correcte et uniforme et de les

* *Otétchestvennyé Zapiski*, 1883, n° 7 ; Lettre à la rédaction de M. Postoronni.

** Voir dans les *Annales statistiques de l'Empire de Russie*, série II, fasc. 6, St-Pétersb. 1872, la revue détaillée des sources de notre statistique des fabriques et usines. *Matériaux pour la stat. de l'industrie des fabriques et usines dans la Russie d'Europe pour 1868*, présentés par M. Bock. Introduction, pp. I-XXIII.

vérifier. Et cette confusion est encore renforcée du fait que les établissements industriels sont répartis entre divers départements (département des mines, du commerce et des manufactures, des impôts indirects, etc...) *.

Dans l'Annexe II, on trouvera les données qui nous sont fournies par les publications officielles sur notre industrie des usines et fabriques pour la période postérieure à l'abolition du servage. Ces données portent sur les années suivantes : 1863-1879 et 1885-1891. Elles ne concernent que les productions qui ne sont pas soumises à l'accise et le nombre des industries recensées varie selon les années (les chiffres les plus complets sont ceux de 1864-1865, de 1885 et des années suivantes). Nous avons donc choisi les 34 industries pour lesquelles des renseignements nous sont fournis aussi bien pour 1864-1879 que pour 1885-1890, soit 22 années. Afin de juger de la valeur de ces données, nous allons commencer par examiner les principales publications de notre statistique des fabriques et usines. Commençons par les années 60.

Les statisticiens des années 60 se rendaient très bien compte que leurs données étaient loin d'être satisfaisantes. Ils étaient unanimes à reconnaître que le nombre des ouvriers et le volume de production, déclarés par les patrons, étaient inférieurs à la réalité. « Il n'existe même pas de définition exacte, valable pour les différentes provinces, de ce qui doit être considéré comme usine et fabrique, écrit l'un d'entre eux. C'est ainsi, par exemple, que dans de nombreuses provinces, les moulins à vent, les séchoirs à briques et les petites entreprises sont classés parmi les fabriques et les usines alors que dans d'autres elles ne le sont pas. De la sorte, les comparaisons que l'on peut faire entre le nombre total des fabriques et usines dans les différentes provinces perdent elles-mêmes toute signification ** .» On trouve des jugements encore plus sévères sous la plume

* Voir dans les *Etudes* l'article « Contribution à l'étude de notre statistique des fabriques et usines » où se trouve analysée en détail la récente publication du Département du commerce et des manufactures, sur notre industrie des fabriques et usines. (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 4.— *N.R.*)

** P. Sémionov dans la préface aux *Annales statist.*, I, 1886, p. XXVII.

de Buschen, Bock et Timiriazev *, qui signalent que des ouvriers travaillant à domicile sont comptés parmi les ouvriers de fabrique, que certains patrons ne déclarent que les ouvriers logeant à la fabrique, etc... « Il n'y a sur l'industrie des manufactures et des usines, écrit M. Buschen, aucune statistique officielle exacte et il n'y en aura pas aussi longtemps que les principes qui président à la collecte des renseignements initiaux n'auront pas été modifiés **». « Dans de nombreuses productions, poursuit notre auteur, on inscrit, sans doute par méprise, sur la liste des usines et des fabriques toute une série d'entreprises purement artisanales et de « koustaris » qui n'ont aucun caractère de fabrique ou d'usine ***. » De ce fait, la rédaction de l'*Annuaire* a renoncé à faire le total des données parues car « elle ne veut pas communiquer au public des chiffres erronés et manifestement exagérés » ***. Pour donner à nos lecteurs une idée exacte de ces exagérations, nous allons examiner les données fournies par l'*Annuaire* qui se distingue avantageusement de toutes les autres sources en nous donnant une liste nominative des usines et des fabriques produisant pour plus de 1 000 roubles de marchandise. Depuis 1885, les entreprises dont la production est inférieure à ce chiffre ne sont plus inscrites dans la liste des fabriques. Au total, donc, l'*Annuaire* recense dans 71 industries 6 891 fabriques employant 342 473 ouvriers et ayant une production de 276 211 000 roubles. Parmi elles, toujours selon l'*Annuaire*, se trouvent 2 366 petites entreprises qui emploient 7 327 ouvriers et produisent pour 987 000 roubles de marchandises. Comme on le voit, les petites entreprises représentent 34,3 % du nombre total des entreprises, emploient 2,1 % des ouvriers et fournissent 0,3 % du volume total de la production. Il va de soi qu'il est absurde de considérer d'aussi petits établissements comme des fabriques (en moyenne, chacun d'entre eux emploie un peu plus de 3 ouvriers pour une production inférieure à 500 roubles) et qu'il ne peut être question d'en faire un

* *Atlas stat. des principales branches de l'industrie de fabriques et usines de la Russie d'Europe, avec la liste des fabriques et usines*, 3 fascicules, St-Pétersb. 1869, 1870 et 1873.

** *Annuaire du ministère des Finances*, I, p. 140.

*** *Ibid.*, p. 306.

recensement exhaustif. Mais ce n'est pas tout. Non contente de classer ces petits établissements dans la catégorie des fabriques, notre statistique est allée jusqu'à grouper de façon absolument arbitraire et artificielle des centaines de «koustaris» sous la dénomination de «fabrique». C'est ainsi, par exemple, que pour l'industrie des cordages du canton d'Izbyletz, district de Gorbatov, province de Nijni-Novgorod, l'*Annuaire* mentionne la «fabrique des paysans du canton d'Izbyletz qui comprend 929 ouvriers, 308 rouets et qui produit pour 100 400 roubles de marchandises» (page 149) et «la fabrique des paysans temporairement redevables du comte Chérémétiev, qui se trouve dans le village de Vorsma (même district) et comprend 100 forges, 250 établis à domicile, 3 tours à cheval, 20 tours à bras et 902 ouvriers pour une production de 6 610 roubles» (page 281). On imagine quelle idée de la réalité peut donner une telle statistique! *

Parmi les sources de la statistique des fabriques et usines des années 60, le *Recueil de la statistique militaire* occupe une place à part (fasc. IV, Russie, St-Pétersbourg 1871). Ce recueil qui nous fournit des renseignements sur toutes les usines et les fabriques de l'Empire russe, y compris les entreprises minières et celles qui paient l'accise, recense, en 1866, pour la Russie d'Europe 70 631 fabriques em-

* Les sources citées plus haut nous donnent deux exemples intéressants confirmant que le nombre des ouvriers et le volume de la production déclarés par les patrons dans leurs états sont inférieurs à la réalité. Timiriazev a comparé les chiffres déclarés par plus de cent gros fabricants à la statistique officielle avec les chiffres donnés par ces mêmes fabricants pour l'exposition de 1865. Les derniers chiffres dépassaient les premiers de 22 % (*l.c.*, I, pp. IV-V). En 1868, le Comité central de la statistique a effectué, à titre d'essai, une enquête spéciale sur l'industrie des fabriques et usines des provinces de Moscou et de Vladimir (en 1868, près de la moitié des ouvriers et de la production des fabriques et usines de la Russie d'Europe était concentrée dans ces deux provinces). En ne considérant que les industries pour lesquelles nous possédons les données du ministère des Finances et celles du Comité central de la statistique, nous obtenons les chiffres suivants: d'après le ministère des Finances 1 749 fabriques, 186 521 ouvriers et une production de 131 568 000 roubles, d'après l'enquête du Comité central de la statistique 1 704 fabriques, 196 315 ouvriers en atelier plus 33 485 ouvriers à domicile, et une production de 137 758 000 roubles.

ployant 829 573 ouvriers avec une production de 583 317 000 roubles. Ni plus ni moins ! Ces chiffres surprenants ont été obtenus, premièrement du fait qu'ils ont été puisés non pas dans les registres du Ministère des Finances mais dans des renseignements particuliers fournis par le Comité central de la statistique (ces renseignements n'ont d'ailleurs paru dans aucune des publications du Comité et nul ne sait ni par qui, ni à quel moment, ni comment ils ont été recueillis et rédigés) *; deuxièmement, du fait que les auteurs n'ont pas craint de classer les plus petits établissements parmi les fabriques (*Recueil*, page 319) et ont complété les données de base par d'autres matériaux : renseignements fournis par le Département du commerce et des manufactures, par l'intendance, par la direction de l'artillerie et de la marine et enfin par « les sources les plus diverses » (*ibid.*, page XXIII) **. On voit que lorsqu'ils comparent les données de ce recueil aux chiffres actuels, Messieurs N.-on ***, Karychev **** et Kabloukov ***** font preuve d'une totale ignorance des principales sources de notre statistique des fabriques et usines et d'une absence complète d'esprit critique à l'égard de cette statistique.

Lors des débats à la Société Libre d'Economie au sujet du rapport de M. I. Tougan-Baranovski qui signalait le caractère entièrement erroné des chiffres fournis par le

---

* Il est fort possible que ces renseignements aient été purement et simplement tirés des comptes rendus des gouverneurs qui, comme nous le verrons par la suite, grossissent toujours énormément le chiffre des fabriques et des usines.

** Pour montrer à quel point le *Recueil de la statistique militaire* a étendu la notion de fabrique, il suffit d'indiquer qu'il appelle la statistique de l'*Annuaire* « la statistique de nos *grands* établissements » (p. 319, en italique dans l'original). Comme nous l'avons vu, le tiers de ces « grands » établissements ont une production inférieure à 1 000 roubles!! Nous omettons des preuves plus détaillées du fait que l'on ne doit pas se servir des chiffres du *Recueil de la stat. mil.* pour les comparer aux données actuelles de la statistique des fabr. et usines, ce travail ayant déjà été fait par M. Tougan-Baranovski (voir son livre *La fabrique, etc.*, pp. 336 et suivantes). Cf. *Etudes*, pp. 271 et 275. (Voir Lénine, Œuvres, t. 4, pp. 19-21 et 23-24.— *N.R.*)

*** *Essais*, p. 125 et *Rousskoïé Bogatstvo*, 1894, n° 6.

**** *Iouriditcheski Vestnik*, 1889, n° 9 et *Matériaux pour l'économie nationale russe*. Moscou, 1898.

***** *Cours d'économie rurale*. Moscou 1897, p. 13.

Recueil de la statistique militaire, certains orateurs, comme par exemple, Monsieur V.V. (voir le compte rendu sténographique, St-Pétersb. 1898, page 1) auquel s'était « rallié » M. V. Pokrovski, ont affirmé de façon absolument gratuite (p. 3) que si le *Recueil* commettait une erreur à propos du nombre des ouvriers, cette erreur était minime, de l'ordre de 10 à 15 %. Ces messieurs et leurs partisans n'ont même pas essayé de faire une étude critique des différentes sources de notre statistique des usines et fabriques se contentant de déverser des lieux communs sur l'insuffisance de cette statistique qui, à les en croire, aurait commencé à acquérir une plus grande exactitude au cours de la dernière période (??), etc... De la sorte, ainsi que l'a fait justement remarquer P. Strouvé, la question essentielle, c'est-à-dire la grossière erreur de Messieurs N.-on et Karychev, a été purement et simplement *escamotée* (page 11). C'est pourquoi nous jugeons qu'il n'est pas superflu de relever les exagérations contenues dans le *Recueil de la statistique militaire* que toute personne examinant attentivement les sources pouvait et devait remarquer facilement. Pour 1866, nous disposons de données parallèles qui portent sur 71 industries: les unes nous sont fournies par le Ministère des Finances (*Annuaire du Ministère*, 1), les autres sont d'origine inconnue (*Recueil de la statistique militaire*). Pour ces industries, à l'exception de la métallurgie, le chiffre des ouvriers de fabrique et d'usine de la Russie d'Europe que nous trouvons dans le *Recueil* dépasse de *50 000* le chiffre réel. Poursuivons. Dans les industries sur lesquelles l'*Annuaire* ne nous fournit que des chiffres globaux pour tout l'Empire (les « exagérations étaient trop manifestes » pour qu'il puisse se permettre de faire une étude détaillée — *Annuaire*, page 306), le *Recueil* a encore compté *95 000 ouvriers en trop*. Pour l'industrie de la brique ce nombre a été grossi de 10 000 au minimum; il suffit de comparer les données qu'il nous fournit par province et celles du *Recueil de renseignements et matériaux du Ministère des Finances*, 1866, n° 4 et 1867 n° 6). Pour la métallurgie, les chiffres du *Recueil de la statistique militaire* dépassent de *86 000* ceux de l'*Annuaire* et englobent visiblement une partie des mineurs. Pour les industries payant l'accise, comme on le verra au paragraphe suivant, le

chiffre des ouvriers est gonflé de *40 000 environ*. On voit donc qu'au total, le *Recueil* compte *280 000 ouvriers* en trop. Encore ne s'agit-il là que d'un chiffre incomplet et *minimum* car nous n'avons pas suffisamment de matériaux pour pouvoir procéder à des vérifications dans *toutes* les branches d'industrie. Comme on le voit, les gens qui affirment que MM.N.-on et Karychev n'ont commis qu'une erreur infime sont vraiment au courant de la question !

Au cours des années 70, on a beaucoup moins fait pour le relevé et la mise en forme de la statistique des fabriques et usines qu'au cours de la décennie précédente. Pour les années 1867-1879, en effet, l'*Annuaire du Ministère des Finances* ne nous fournit des renseignements que sur 40 industries (qui ne paient pas l'accise) (fascicules VIII, X et XII, voir annexe II). Le motif invoqué pour justifier l'exclusion des autres industries est l'« extrême insuffisance des renseignements » concernant les productions qui sont liées au mode de vie agricole et qui appartiennent aux industries artisanales et des « koustaris » (fascicule VIII, p. 482. *Ibid.*, fasc. X, p. 590). Pour cette décennie, la source la plus valable est l'*Index des usines et fabriques* de M. Orlov. (1re édition, Saint-Pétersbourg 1881. Les renseignements concernant l'année 1879 sont pris dans les états fournis au Département du commerce et des manufactures par les fabricants). Cet ouvrage donne une liste nominative de toutes les entreprises dont la production est au moins égale à 2 000 roubles et il exclut de cette liste toutes les petites entreprises inséparables des industries artisanales, mais c'est pour ensuite *les compter dans ses chiffres totaux* donnés par l'*Index*. Comme il n'existe aucun total particulier pour les entreprises ayant une production égale ou supérieure à 2 000 roubles, l'*Index* continue donc à confondre, comme les anciennes publications, les petites et les grosses entreprises, d'autant plus que le nombre des petites entrant dans la statistique varie selon les industries et les provinces (mais, naturellement, c'est là un pur hasard) *. Pour ce qui est des productions qui touchent

* Des exemples seront cités au paragraphe suivant. Ici nous renverrons seulement aux pages 679 et suivantes de l'*Index*. En y jetant un coup d'œil, chacun se rendra compte sans peine de la justesse de ce qui vient d'être dit.

à l'agriculture, l'*Index* reprend à son compte (page 396) les réserves de l'*Annuaire* et renonce à déterminer « des totaux, *même approximatifs* » (souligné par l'auteur) par suite du caractère incomplet et imprécis des données *. En dépit de ce jugement (parfaitement juste, comme nous le verrons par la suite), l'auteur de l'*Index* n'a cependant pas hésité à inclure dans ses totaux ces données particulièrement douteuses et à les amalgamer à des données relativement dignes de foi. Voici donc quelles sont les données générales de l'*Index* pour la Russie d'Europe. Notons que contrairement aux précédentes, elles englobent les industries payant l'accise (les renseignements concernant l'année 1884 se trouvent dans la 2e édition qui date de 1887 et ceux qui portent sur l'année 1890 — dans la 3e édition, 1894).

Années	Nombre de fabriques et d'usines	Production en milliers de roubles	Nombre d'ouvriers
1879 **	27 986	1 148 134	763 152
1884	27 235	1 329 602	826 794
1890	21 124	1 500 871	875 764

Nous montrerons par la suite que contrairement à ce qu'indiquent ces données, le nombre des fabriques n'a nullement diminué et que toute cette prétendue diminution vient de ce que le nombre des petits établissements classés parmi les fabriques, varie selon les époques. Ainsi, par exemple, le nombre des établissements produisant pour plus de 1 000 roubles de marchandises était de 19 277, en 1884, et de 21 124, en 1890 ; celui des entreprises ayant une production égale ou supérieure à 2 000 roubles, était de 11 509, en 1884, et de 17 642, en 1890 ***.

Depuis 1889, le Département du commerce et des manufactures édite ses propres *Relevés sur les fabriques et usines de Russie*. Ces relevés (qui portent sur l'année 1885 et les

* Dans la 3e édition de l'*Index* (St-Pb., 1894), cette réserve a été omise et à tort, car les données sont restées aussi insuffisantes qu'auparavant.

** Quelques données qui manquaient ont été complétées approximativement : voir l'*Index*, p. 695.

*** Voir le groupement des fabriques suivant la production, dans la 2e et la 3e édition de l'*Index*.

années suivantes) sont basés sur les mêmes matériaux que les données précédentes (à savoir les états fournis par les fabricants), mais leur rédaction est loin d'être satisfaisante, elle est inférieure à celle des publications des années 60 que nous avons examinées. Par rapport à ces publications, on note toutefois l'amélioration suivante: les entreprises qui produisent pour moins de 1 000 roubles de marchandises sont exclues de la liste des usines et fabriques et les renseignements qui les concernent sont fournis à part, sans répartition par industrie *. Il va sans dire que cet « indice » de la fabrique est absolument insuffisant: avec les procédés employés actuellement pour recueillir les renseignements, en effet, il ne peut être question d'un recensement *complet* des entreprises ayant une production supérieure à 1 000 roubles. Dans les industries qui sont liées à l'agriculture, d'autre part, la distinction entre les « fabriques » et les autres établissements est effectuée purement au hasard. C'est ainsi, par exemple, que dans certaines provinces et certaines années, les moulins à vent et à eau sont classés parmi les « fabriques » alors que dans d'autres, ils ne le sont pas **. Pour avoir oublié le caractère hétérogène de ces données et le fait qu'on ne peut pas les comparer d'une province à l'autre, l'auteur de l'article « Bilan de l'industrie des usines et fabriques de Russie pour 1885-1887 » (cet article se trouve dans le *Relevé* qui porte sur ces années) commet de nombreuses erreurs. Avant d'en terminer avec le *Relevé*, notons que jusqu'en 1891 inclus, ils ne s'occupaient que des industries non soumises à l'accise mais que depuis 1892,

* Il va de soi que les données relatives à ces petits établissements sont de pur hasard: dans telle province ou pour telle année on les compte par centaines et par milliers, dans d'autres, par dizaines et par unités. Ainsi, dans la province de Bessarabie, on en compte de 1887 à 1890 : 1 479—272—262—1 684; dans la province de Penza, de 1885 à 1891 : 4—15—0—1 127—1 135—2 148—2 264 et ainsi de suite.

** Cf. les exemples cités dans les *Etudes*, p. 274. (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 4, pp. 22-24.— *N.R.*) M. Tougan-Baranovski est tombé dans une petite erreur, en affirmant que le nombre des véritables fabriques a diminué de 1885 à 1891 (*La fabrique*, p. 350), en comparant la moyenne des ouvriers par fabrique dans les différentes industries et à différentes époques (*ibid.*, p. 355). Les données du *Relevé* sont trop chaotiques pour permettre, sans mise au point spéciale, pareilles conclusions.

ils les englobent toutes y compris les industries minières et celles qui paient l'accise. Cependant, aucune place spéciale n'est réservée aux données qui pourraient être comparées aux données anciennes et on n'a pas expliqué selon quel principe les industries minières ont été incluses parmi les fabriques et usines (ainsi, par exemple, on ne sait pas comment les auteurs du *Relevé* ont déterminé la valeur de la production car la statistique minière et métallurgique n'a jamais donné de renseignements à ce sujet et s'est toujours bornée à indiquer quelles étaient les quantités produites).

Pour les années 80, il existe une autre source de renseignements sur nos fabriques et usines qui mérite de retenir l'attention pour deux raisons: d'une part, à cause de ses qualités négatives, et d'autre part parce que ce sont précisément les données qu'elle fournit qui ont été utilisées par M. Karychev *. Cette source, c'est le *Recueil de renseignements sur la Russie pour les années 1884-1885* (St-Pétersbourg 1887, publication du Comité central de la statistique). Il contient un tableau indiquant « la valeur de la production des usines et fabriques de Russie d'Europe pour 1885 » (tableau XXXIX); pour le nombre des fabriques et des ouvriers, il ne donne que des chiffres globaux qui portent sur l'ensemble de la Russie, sans indiquer quelle est la répartition entre les provinces; il puise ses sources dans les « rapports de messieurs les gouverneurs » (p. 311); ses données portent sur toutes les industries, y compris celles qui paient l'accise et les industries minières et, pour chaque industrie, il calcule, pour l'ensemble de la Russie d'Europe, le nombre « moyen » des ouvriers employés par usine et le chiffre de la production. Ce sont précisément ces « moyennes » que M. Karychev a prétendu « analyser ». Pour juger de leur valeur, nous allons comparer les données du *Recueil* et celles du *Relevé* (pour pouvoir faire cette comparaison, il faut éliminer des premières les industries métallurgiques, les

* N. Karychev, « Revue statistique de la diffusion des principales branches de l'industrie de transformation en Russie », *Iouriditcheski Vestnik*, 1889, n° 9, septembre. De même que le dernier travail de M. Karychev, que nous avons analysé dans les *Etudes*, cet article est un spécimen de la façon dont il ne faut pas manier notre statistique des fabriques et usines.

industries soumises à l'accise, les pêcheries, les « divers »; il restera donc 53 industries; les données se rapportent à la Russie d'Europe):

Sources	Nombre de fabriques	Nombre de ouvriers	Production en milliers de roubles
Recueil de renseignements sur la Russie	54 179	559 476	569 705
Relevé du Département du commerce et des manufactures	14 761	499 632	672 079
	+39 418 +267%	+59 844 +11,9%	−102 374 −15,2%

On voit que les rapports des gouverneurs ont classé parmi les fabriques des dizaines de milliers de petites entreprises agricoles et artisanales. Il va sans dire que ces entreprises figuraient au nombre des fabriques absolument par hasard, selon les industries, les provinces et les districts. Voici, par exemple, quel est le nombre des usines recensées respectivement par le *Recueil* et le *Relevé* dans quelques industries: pelleterie, 1 205 et 259; cuirs, 4 079 et 2 026; nattes et sacs, 562 et 55; amidon et mélasse, 1 228 et 184; meunerie, 17 765 et 3 940; huilerie, 9 341 et 574; goudronnerie, 3 366 et 328; briqueterie, 5 067 et 1 488; poterie et céramique, 2 573 et 147. On imagine à quel genre de « statistique» on aboutit si on juge de la « dimension des entreprises » * de notre industrie des fabriques et usines à partir de « moyennes » basées sur un tel recensement. Pourtant, c'est précisément ce que fait M. Karychev: seules les industries où la « *moyenne* » des ouvriers employés par usine (pour l'ensemble de la Russie) est *supérieure à 100* sont considérées par lui comme faisant partie de la grosse industrie mécanique. Grâce à cette méthode extravagante, il en arrive à la conclusion que, « vue sous cet angle, la grande industrie » (!) ne fournit pas plus d'un quart du volume

* Paragraphe IV de l'article de M. Karychev. Notons qu'au lieu du *Relevé*, on pouvait aussi bien prendre pour le comparer au *Recueil*, l'*Index* de M. Orlov, dont M. Karychev cite de même la 2e édition (pour 1884).

total de la production (page 47, article cité) *. En fait, nous verrons par la suite que les usines qui emploient cent ouvriers et plus concentrent plus de la moitié de la production de notre industrie des usines et fabriques.

A ce propos, notons que les données fournies par les comités provinciaux de la statistique (ce sont celles qui sont utilisées dans les rapports des gouverneurs), ont pour caractéristique de ne donner aucune définition précise du concept « d'usine et fabrique » et d'enregistrer les petites entreprises absolument au hasard. C'est ainsi qu'en 1893-94, certains districts de la province de Smolensk classaient des dizaines de petites huileries parmi les fabriques et que d'autres n'en classaient aucune ; toujours dans cette province, on obtenait avec ce mode d'enregistrement suivant les districts 152 « usines » de goudron, alors que l'*Index* de 1890 n'en signalait aucune **. Dans la province de Iaroslavl, la statistique locale recense pour les années 90, 3 376 fabriques et usines (contre 472, d'après l'*Index* pour 1890), y compris (dans certains districts) des centaines de moulins, de forges, de petites fabriques d'amidon, etc. ***

Tout dernièrement, notre statistique des usines et fabriques a été réformée. Cette réforme modifie le programme de rassemblement des renseignements ainsi que le concept d'« usine et fabrique » (de nouveaux indices ont été ajoutés : pour être classées parmi les usines et fabriques, les entre-

---

* « Ainsi, les 3/4 de cette dernière (c'est-à-dire de la production annuelle) sont fournis par des entreprises relativement petites. Ce phénomène peut avoir sa racine dans maints éléments essentiels de l'économie nationale russe. Parmi eux, entre autres, le *régime agraire sous lequel vit la majorité de la population*, la vitalité de la communauté (*sic*) qui fait, comme elle peut, obstacle au développement d'une classe professionnelle d'ouvriers de fabrique. A cela se combine (!) *la diffusion de la forme domestique du traitement des produits* justement dans cette même zone (centrale) de la Russie où sont surtout concentrées nos fabriques et nos usines » (*ibid.*, souligné par M. Karychev). Pauvre « communauté »! Elle doit répondre de tout, même des erreurs statistiques de ses savants admirateurs!

** Données tirées du livre de M. D. Jbankov : *Enquête sanitaire sur les fabriques et les usines de la province de Smolensk* (Smolensk, fasc. I, 1896).

*** *Revue de la province de Iaroslavl*, fasc. II, Iaroslavl 1896. Cf. aussi le *Mémento de la province de Toula pour* 1895 (Toula 1895), section VI, pp. 14-15 ; « État des fabriques et des usines en 1893 ».

prises doivent désormais avoir un moteur mécanique ou employer un minimum de 15 ouvriers). D'autre part, elle fait participer l'inspection des fabriques à la collecte et à la vérification des renseignements. Pour plus ample information, nous renvoyons nos lecteurs à l'article de nos *Etudes* que nous avons déjà cité * et où nous examinons en détail la *Liste des usines et fabriques* (St-Pétersbourg 1897) ** établie conformément aux dispositions du nouveau programme. Dans cet article, nous montrons qu'en dépit de la réforme, l'amélioration de notre statistique est *à peine perceptible*, que le concept d' « usine et fabrique » demeure absolument vague, que les données continuent à être choisies absolument au hasard, qu'elles doivent toujours être maniées avec la plus extrême prudence *** et que seul un recensement industriel organisé selon le mode européen est en mesure de sortir cette statistique de la situation chaotique dans laquelle elle se trouve ****.

---

* Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 4 (*N.R.*)

** D'après le calcul de M. Karychev, le total de la *Liste* est le suivant pour la Russie d'Europe: 14 578 fabriques avec 885 555 ouvriers et une production de 1 345 346 000 roubles.

*** Dans les relevés des comptes rendus des inspecteurs de fabriques, publiés par le ministère du Commerce et de l'Industrie (pour les années 1901-1903), on trouve des renseignements sur le nombre des fabriques et des usines, ainsi que de leurs ouvriers (pour 64 provinces de Russie), avec répartition des fabriques et des usines en groupes, d'après le nombre des ouvriers (jusqu'à 20; de 21 à 50; de 51 à 100; de 101 à 500; de 501 à 1 000; plus de 1 000). Cela représente un grand pas en avant. Les données sur les grands ateliers (21 ouvriers et plus) sont, probablement, plus ou moins exactes. Quant aux données sur les « fabriques » de moins de 20 ouvriers, elles sont manifestement fortuites et sans aucune valeur. Par exemple, pour 1903, on recense dans la province de Nijni-Novgorod 266 fabriques employant moins de 20 ouvriers chacune et 1 975 ouvriers au total, soit une moyenne inférieure à 8. Dans la province de Perm, on en recense 10 avec 159 ouvriers ! Il va sans dire que tout cela est ridicule. Pour 1903, le total pour 64 provinces est le suivant: 15 821 fabriques avec 1 640 406 ouvriers et, en éliminant les fabriques et les usines employant moins de 20 ouvriers, 10 072 fabriques et usines avec 1 576 754 ouvriers. (*Note de la 2e édition.*)

**** Cf. le *Messager des Finances*, 1896, n° 35. Comptes rendus des discours et débats au congrès de Nijni-Novgorod. M. Mikhaïlovski a bien montré l'état chaotique de la statistique des fabriques et usines. Il a indiqué comment la feuille d'enquête voyageait « jusqu'au simple agent de police, qui finissait par la remettre contre signature

Au terme de cet examen de notre statistique des fabriques et usines, il apparaît donc que dans l'immense majorité des cas, ses données ne peuvent être utilisées telles quelles, sans avoir été soumises au préalable à un travail de mise au point et que ce travail doit avoir pour but essentiel de distinguer ce qui est relativement utilisable de ce qui ne l'est d'aucune façon. Au paragraphe suivant, nous examinerons de ce point de vue les données concernant les principales industries. Pour l'instant, nous posons la question suivante : y a-t-il augmentation du nombre des fabriques en Russie? La principale difficulté à laquelle on se heurte quand on veut répondre à cette question, est la façon absolument chaotique dont notre statistique utilise la notion de « fabrique ». De ce fait, les réponses négatives de certains auteurs qui, comme par exemple M. Karychev, concluent parfois à la diminution à partir des données de la statistique, ne peuvent avoir aucune valeur. Avant toute chose, en effet, il faut établir un critère précis pour la notion de « fabrique ». Tant qu'un tel critère n'est pas défini, il est absurde de vouloir illustrer le développement de la grande industrie mécanique par des chiffres qui, aux différentes époques, englobent un nombre variable de petits moulins, de petites huileries, de séchoirs à briques, etc. Par contre, si on établit que pour pouvoir être classée parmi les fabriques une entreprise doit employer un minimum de 16 ouvriers, on s'aperçoit qu'en 1866, on trouvait dans la Russie d'Europe au maximum 2 500 à 3 000 entreprises répondant à ce critère, qu'en 1879, on en trouvait environ 4 500, en 1890, environ 6 000, en 1894-1895, environ 6 400 et, en 1903, environ 9 000 *.

---

aux établissements industriels lui paraissant dignes d'attention et plus souvent à ceux à qui il l'avait adressée l'année précédente » ; que cette feuille était remplie soit « comme la dernière fois » (il n'est que de regarder les *Relevés* du Département du commerce et des manufactures pour les diverses industries et les diverses provinces, pour se convaincre de l'exactitude de cette remarque) ; soit de réponses absolument dénuées de signification.

* Ces données se rapportent à toutes les industries (y compris celles qui paient l'accise), sauf les mines. Pour les années 1879, 1890 et 1894/95, elles ont été calculées par nous d'après l'*Index* et la *Liste*. Des données de la *Liste* nous avons retranché les imprimeries qui auparavant ne figuraient pas dans la statistique des fabriques et usines (voir *Etudes*, p. 273). (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou,

Ce qui veut dire que *depuis l'abolition du servage, le nombre des fabriques de Russie est en augmentation et que, de plus, cette augmentation est assez rapide.*

III. ANALYSE DES DONNÉES HISTORICO-STATISTIQUES SUR LE DÉVELOPPEMENT DE LA GRANDE INDUSTRIE

Nous avons déjà noté que pour juger du progrès de la grande industrie d'après la statistique des fabriques et usines, il était nécessaire de séparer les matériaux relativement utilisables de ceux qui ne le sont pas du tout. Examinons à cette fin les principales branches de notre industrie de transformation.

1. Industries textiles

En tête des industries de la laine, nous trouvons l'industrie du drap qui, en 1890, produisait pour plus de 35 000 000 de roubles de marchandises et occupait 45 000 ouvriers. Dans cette production, les données historico-statistiques indiquent une diminution sensible du nombre des ouvriers qui est passé de 72 638, en 1866, à 46 740, en 1890 *.

t. 4, p. 22.— *N.R.*) D'après l'*Annuaire*, pour 71 industries nous dénombrons, en 1866, 1 861 établissements de 16 ouvriers et plus sur 6 891. En 1890, les 4/5 des établissements de ces 71 industries emploient un minimum de 16 ouvriers. L'indice que nous avons choisi pour la notion de « fabrique » nous paraît être le plus exact, car dans les programmes les plus divers de notre statistique et dans toutes les branches d'industrie, les entreprises employant 16 ouvriers et plus ont toujours été considérées comme des fabriques. Il est certain que la statistique des fabriques et usines n'a jamais pu et ne peut encore maintenant enregistrer *tous* les établissements de 16 ouvriers et plus (voir les exemples au chap. VI, paragraphe II), mais nous n'avons aucune raison de croire qu'il y avait plus d'omissions autrefois qu'aujourd'hui. Pour 1903, les données sont tirées du *Recueil des comptes rendus des inspecteurs des fabriques*. Dans les 50 provinces de la Russie d'Europe il y avait 8 856 fabriques et usines occupant plus de 20 ouvriers.

* Dans tous les cas, à moins de réserve spéciale, nous prenons pour 1866 les données de l'*Annuaire*, pour 1879 et 1890 celles des *Index*; la *Revue historico-statistique* (t. II) fournit des renseignements sur la production de draps par année de 1855 à 1879; voici le nombre moyen des ouvriers par périodes de cinq ans, de 1855-1859 à 1875-1879 : 107 433; 96 131; 92 117; 87 960 et 81 458.

Pour comprendre ce phénomène, il faut se rappeler que jusqu'aux années 60 incluses, l'industrie du drap a eu une organisation originale, particulière: elle était concentrée dans des entreprises relativement importantes mais qui n'avaient rien à voir avec l'industrie capitaliste des « fabriques » car elles étaient fondées sur le travail des serfs ou des paysans temporairement redevables. De ce fait, les revues de l'industrie des usines et fabriques pour les années 60 divisent les fabriques de drap en deux groupes: 1) celles qui appartiennent à des gros propriétaires fonciers et à des nobles et 2) celles qui appartiennent à des marchands. Les premières travaillaient essentiellement pour l'armée, l'Etat distribuant ses commandes entre les fabriques de façon égale, proportionnellement au nombre d'appareils dont elles disposaient. Du fait que le travail y était obligatoire, les entreprises de ce genre avaient une technique retardataire et employaient beaucoup plus d'ouvriers que les fabriques des marchands fondées sur le travail salarié libre *. Or, c'est précisément dans les provinces où la grosse propriété foncière est prédominante que le nombre des ouvriers employés dans la production du drap a le plus diminué: dans treize de ces provinces citées par la *Revue des manufactures*, ce nombre est passé de 32 921, en 1866, à 14 539 en 1890, alors que dans cinq provinces marchandes (Moscou, Grodno, Livonie, Tchernigov et Saint-Pétersbourg), il n'est tombé que de 31 291 à 28 257. On voit donc que nous avons affaire à deux tendances antagonistes mais qui sont l'une comme l'autre, l'indice d'un développement du capitalisme: d'une part la décadence des établissements seigneuriaux à caractère de possession allodiale [143] et, d'autre part, la transformation des entreprises des marchands en fabriques purement capitalistes. Pendant les années 60, un nombre considérable des ouvriers employés dans la production du drap étaient non pas des ouvriers de *fabrique* au sens propre du terme, mais des paysans dépendants travaillant pour des gros

* Voir la *Revue des diverses branches de l'industrie manufacturière en Russie*, t. I, St-Pétersbourg 1862, notamment pages 165 et 167. Cf. aussi *Recueil de la statistique militaire*, pp. 357 et suivantes. De nos jours, on rencontre rarement dans les listes des fabricants de drap, les noms fameux de la noblesse qui, après 1860, y formaient l'immense majorité.

propriétaires fonciers *. L'industrie du drap nous fournit un exemple de ce phénomène propre à l'histoire russe qu'est l'application du travail des serfs à l'industrie. Comme dans cet ouvrage nous ne nous occupons que de la période postérieure à l'abolition du servage, nous pouvons nous contenter de ces brèves indications sur la façon dont ce phénomène est reflété par notre statistique des usines et fabriques **. Pour ce qui est du développement de la grande industrie mécanique proprement dite, voici quelques chiffres tirés de la statistique des moteurs à vapeur qui nous permettront d'en juger : alors qu'en 1875-78, on comptait dans les filatures de laine et les fabriques de drap de Russie d'Europe 167 établissements mécanisés qui employaient 209 machines à vapeur d'une puissance de 4 632 chevaux, on en comptait, en 1890, 197 qui employaient 341 machines d'une puissance de 6 602 chevaux. Comme on le voit, la progression n'a pas été très rapide. Cela est dû d'une part aux traditions des fabriques seigneuriales et d'autre part au fait que le drap a été supplanté par les tissus moins coûteux de laine peignée ou mélangée ***. En 1875-78, on trouvait dans le tissage de la laine 7 établissements mécanisés employant

---

* Voici quelques exemples tirés de la statistique des zemstvos. Au sujet de la fabrique de drap de N. Gladkov, district de Volsk, province de Saratov (306 ouvriers, en 1866), nous lisons dans le recueil de la statistique des zemstvos (p. 275) que l'on forçait les paysans à travailler à la fabrique du maître. « On travaillait à la fabrique jusqu'au mariage, après quoi on devenait corvéable. » Dans le village de Riassy, district de Ranenbourg, province de Riazan, existait, en 1866, une fabrique de drap employant 180 ouvriers. Les paysans faisaient leur corvée à la fabrique, qui fut fermée, en 1870 (*Recueil de rens. statist. de la province de Riazan*, t. II, fasc. I, Moscou 1882, p. 330).

** Voir Nissélovitch, *Histoire de la législation des fabriques et usines de l'Empire russe*. Parties I et II. St-Pétersbourg 1883-1884. — A. Sémionov, *Etude des renseignements historiques sur le commerce extérieur et l'industrie russes*, Saint-Pétersbourg 1858-1859, 3 parties.— V. Sémevski, *Les paysans sous le règne de Catherine II*. St-Pétersbourg 1881.— *Recueil de rens. statist. sur la province de Moscou*. Sect. de stat. sanitaires, t. IV, Ire partie (relevé général), Moscou 1890, article de A. Pogojev ; « Des fabriques de possession allodiale de la province de Moscou ».— M. Tougan-Baranovski, *La fabrique russe*. Saint-Pétersbourg 1898, t. I.

*** Cf. *Les progrès de l'industrie russe d'après les travaux des commissions d'experts*. Saint-Pétersbourg 1897, p. 60.

20 machines à vapeur d'une puissance de 303 chevaux, en 1890, on en trouvait 28 avec 61 machines à vapeur d'une puissance de 1 375 chevaux *.

Parmi les industries de la laine, notons également celle du foulage des feutres. Dans cette industrie, le fait qu'il est impossible de comparer d'une année à l'autre les données fournies par la statistique apparaît avec une netteté toute particulière. Pour 1866, en effet, on nous donne le chiffre de 77 fabriques employant 295 ouvriers et, dans ce total, on fait figurer 60 petits établissements qui produisent pour moins de 2 000 roubles de marchandises chacun et qui occupent 137 ouvriers. Pour 1890, par contre, le nombre des fabriques recensées est de 57 avec 1 217 ouvriers et parmi elles il n'y a qu'une seule petite entreprise qui emploie quatre ouvriers. En 1866, on a également recensé 39 petites entreprises dans le district de Sémionov (province de Nijni-Novgorod) où l'industrie des feutres est encore très répandue de nos jours mais où elle est classée parmi les industries artisanales et non parmi les « fabriques et usines » (voir chapitre VI, paragraphe II, 2).

Dans l'industrie textile, une place extrêmement importante revient au traitement du coton qui, à l'heure actuelle, occupe plus de 200 000 ouvriers. Nous nous heurtons ici à une des principales erreurs de notre statistique des fabriques, à savoir: la confusion entre les ouvriers de fabrique et les ouvriers employés à domicile selon le mode capitaliste. Il se trouve, en effet, que dans cette branche (comme dans beaucoup d'autres), le développement de la grande industrie mécanique a consisté précisément à rassembler dans les fabriques les ouvriers à domicile. Il n'est donc pas difficile de comprendre que si on classe les comptoirs de distribution et les ateliers familiaux parmi les « fabriques » et si on mélange les ouvriers à domicile et les ouvriers de fabrique, on donne de ce processus une image entièrement fausse.

---

* Dans ce cas comme dans ceux qui vont suivre, les données concernant les machines à vapeur sont empruntées aux *Matériaux pour la statistique des machines à vapeur dans l'Empire de Russie*, édition du Comité central de la statistique. Saint-Pétersbourg 1882, et pour l'année 1890, au *Relevé des données relatives à l'industrie des fabriques et usines*; le nombre des établissements mécaniques est tiré de l'*Index*.

Alors qu'en 1866 (selon l'*Annuaire*) on a inclu parmi les ouvriers de fabrique jusqu'à 22 000 ouvriers à domicile (et ces chiffres sont loin d'être complets car pour la province de Moscou l'*Annuaire* a omis — visiblement par hasard — les remarques sur le « travail au village » qui est si répandu dans la province de Vladimir), en 1890 (d'après l'*Index*), on n'en a inclus qu'environ 9 000. Il est donc clair qu'en réalité, l'augmentation du nombre des ouvriers de *fabrique* est beaucoup plus important qu'il n'apparaît à la lecture des chiffres de la statistique des usines et fabriques (59 000 ouvriers dans les fabriques de cotonnades en 1866 et 75 000 en 1890) *. Voici les chiffres indiquant les différentes entreprises qui ont été classées parmi les « fabriques » de cotonnades aux différentes époques **.

Années	Total des fabriques de cotonnades	fabriques	Dont: comptoirs	ateliers familiaux
1866	436	256	38	142
1879	411	209	66	136
1890	311	283	21	7

Comme on le voit, la prétendue diminution du nombre des « fabriques » indiquée par la « statistique » vient en réalité de ce que les comptoirs et les ateliers familiaux ont été éliminés par la fabrique. Pour illustrer ce fait, nous allons prendre l'exemple de deux fabriques:

---

* Cf. Tougan-Baranovski, *l.c.*, p. 420. Sémionov estimait qu'en 1859, le nombre total des tisserands manuels occupés par les capitalistes dans les villages s'élevait à 385 857 environ (*l.c.*, III, p. 273); il y ajoutait encore 200 000 ouvriers, occupés dans les villages « par d'autres productions de fabrique » (p. 302, *ibid.*). Actuellement, comme on l'a vu plus haut, le nombre des ouvriers travaillant à domicile pour les capitalistes est infiniment plus important.

** Est considéré comme atelier familial l'établissement dont la production est inférieure à 2 000 roubles. Les données de l'enquête spéciale sur les fabriques et usines des provinces de Moscou et de Vladimir, faite en 1868 par le Comité central de la statistique, indiquent plus d'une fois que le total de la production des petits tissages n'est autre chose que le prix payé pour le travail. Parmi les comptoirs, on compte les établissements qui distribuent du travail à domicile. Le nombre de ces entreprises indiquées pour 1886 est loin d'être complet, à cause d'omissions évidentes pour la province de Moscou.

Années	Fabrique I. Térentiev à Choula						Fabrique I. Garéline à Ivanovo-Voznessensk					
		métiers à tisser mécaniques	Nombre d'ouvriers			montant de la production en milliers de roubles		métiers à tisser mécaniques	Nombre d'ouvriers			montant de la production en milliers de roubles
			dans la fabrique	au-dehors	total				dans la fabrique	au-dehors	total	
1866	à main	—	205	670	875	130	comptoir de distribution	—	?	1 917	1 917	158
1879	à vapeur	648	920	—	920	1 346	à vapeur	893	1 274	—	1 274	2 137
1890	»	1 502	1 043	—	1 043	1 244	»	1 141	1 483	—	1 483	2 058
1894/95	»	?	1 160	—	1 160	1 878	»	?	2 134	—	2 134	2 933

Il est donc clair que pour juger des progrès accomplis par la grande industrie mécanique dans cette branche, les meilleures données sont celles qui portent sur le nombre des métiers à tisser mécaniques. Alors qu'en 1860-1870, on n'en trouvait qu'environ 11 000 *, en 1890, on en trouvait environ 87 000. Comme on le voit, la grande industrie mécanique s'est développée avec une extrême rapidité. Alors qu'en 1875-78 on comptait dans la filature et le tissage 148 établissements mécanisés employant 481 machines à vapeur d'une puissance de 20 504 chevaux, en 1890 on en comptait 168 avec 554 machines d'une puissance de 38 750 chevaux.

* *Recueil de la statistique militaire*, p. 380. *Revue de l'industrie manufacturière*, t. II, Saint-Pétersbourg, 1863, p. 451. En 1898, on comptait dans l'industrie des cotonnades 100 630 métiers à tisser mécaniques (dans tout l'Empire, probablement). *Les progrès de l'industrie russe*, p. 33.

Notre statistique commet exactement la même erreur pour l'industrie de la toile où elle signale à nouveau une diminution du nombre des ouvriers de fabriques et d'usines, contraire à la réalité (17 171 en 1866 — 15 497 en 1890). La vérité, c'est qu'en 1866, sur les 16 900 métiers appartenant aux fabricants de toile, il n'y en avait que 4 749 qui se trouvaient dans leurs établissements et que les 12 151 autres étaient répartis chez les ouvriers à domicile *. En 1866, il y avait donc environ 12 000 ouvriers à domicile qui étaient rangés abusivement parmi les ouvriers de fabrique. En 1890, par contre, il n'y en avait plus que 3 000 (calcul fait d'après l'*Index*). Quant au nombre des métiers mécaniques, il est passé de 2 263 en 1866 (chiffre établi d'après le *Recueil de la statistique militaire*) à 4 041 en 1890, et celui des broches respectivement: de 95 495 à 218 012. Dans l'industrie du lin (filature et tissage), on recensait en 1890, 48 établissements mécanisés employant 83 machines à vapeur d'une puissance de 5 027 chevaux contre 28 avec 47 machines d'une puissance de 1 604 chevaux en 1875-78 **.

Parmi les industries textiles, il nous faut encore noter la teinture, l'impression et l'apprêtage. Dans toutes ces branches, la statistique mélange les fabriques avec les plus petits établissements artisanaux employant 1 ou 2 ouvriers et produisant pour quelques centaines de roubles de marchandises ***. Il en résulte naturellement une extrême confusion qui dissimule les progrès rapides accomplis par la grande industrie mécanique. Voici quelques chiffres concernant ces progrès: dans les industries du lavage, de la teinture, du blanchissage et de l'apprêtage de la laine, le nombre des entreprises mécanisées est passé de 80 avec 255 machines à vapeur d'une puissance de 2 634 chevaux en 1875-78 à 189 avec 858 machines d'une puissance de 9 100 chevaux en 1890.

* *Recueil de la statistique militaire*, pp. 367-368. Informations provenant de l'intendance.

** Dans la soierie, on comptait en 1879 495 métiers à tisser mécaniques et 5 996 à bras (*Revue historico-statistique*) et en 1890, 2 899 métiers mécaniques et plus de 7 500 métiers à bras.

*** En 1879, par exemple, on comptait dans ces industries 729 fabriques, dont 466 occupaient 977 ouvriers, avec une production de 170 000 roubles. On peut trouver aujourd'hui encore beaucoup de ces « fabriques », par exemple dans la description des industries artisanales des provinces de Viatka et de Perm.

2. Industries du bois

Dans cette branche, les données les plus dignes de foi, encore que dans le passé elles aient englobé un certain nombre de petites entreprises *, sont celles qui concernent la production des scieries. Après l'abolition du servage, cette production a connu un énorme développement (4 000 000 de roubles de marchandises en 1866 — 19 000 000 en 1890) qui est allé de pair avec une augmentation considérable du nombre des ouvriers (4 000 et 15 000) et des entreprises fonctionnant à la vapeur (26 et 430). Comme la scierie n'est qu'une des opérations de l'industrie du bois et que cette industrie accompagne nécessairement les progrès de la grande industrie mécanique, ce développement est particulièrement intéressant car il constitue un indice saisissant des progrès accomplis par l'industrie du bois.

Pour ce qui est des autres branches de cette industrie, à savoir, la fabrication des meubles, des nattes, de la résine, du goudron, les données fournies par notre statistique des usines et fabriques sont particulièrement chaotiques. Dans le passé, en effet, les petites entreprises, particulièrement nombreuses dans ces industries, étaient classées en nombre arbitraire parmi les « fabriques » et il arrive encore qu'elles le soient aujourd'hui **.

3. Industries chimiques, traitement des produits animaux, céramique

Pour l'industrie chimique proprement dite, les données sont d'une relative exactitude. Voici les chiffres concernant le développement de cette industrie: alors qu'en 1857, on

* Cf. le *Recueil de la statistique militaire*, p. 389. *Revue de l'ind. manufacturière*, t. I, p. 309.

** Par exemple, sur 91 fabriques de nattes, il y en avait, en 1879, 39 dont la production était inférieure à 1 000 roubles (cf. *Etudes*, p. 155). (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, p. 415.— *N.R.*) Dans la résinerie-goudronnerie, on comptait en 1890, 140 usines, toutes produisant pour plus de 2 000 roubles; en 1879, 1 033 usines, dont 911 produisaient pour moins de 2 000 roubles; en 1866, on comptait (dans l'Empire) 669 usines et même, d'après le *Recueil de la statistique militaire*, 3 164!! (Cf. *Etudes*, pp. 156 et 271). (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, p. 417 et t. 4, p. 18. — *N.R.*)

consommait en Russie pour 14 millions de roubles de produits chimiques (production nationale : 3 400 000, importations : 10 600 000), en 1880, on en consommait pour 36 250 000 (production nationale : 7 500 000, importations : 28 750 000) et en 1890 pour 42 700 000 (production : 16 100 000, importations : 26 600 000) *. Ces chiffres sont particulièrement intéressants, car on connaît l'extrême importance de l'industrie chimique qui produit des matériaux auxiliaires pour la grande industrie mécanique, c'est-à-dire des articles de consommation *productive* (et non individuelle). Pour ce qui est de l'industrie de la potasse et du salpêtre, les données que nous fournit la statistique sur le nombre des fabriques sont inexactes étant donné qu'elle englobe de petits établissements **.

Depuis l'abolition du servage, l'industrie des graisses est indubitablement en décadence : alors qu'en 1866-68, la production des bougies et de la graisse fondue était estimée à 13 600 000 roubles, elle n'était plus que de 5 000 000 roubles en 1890 ***. Cette décadence est due au fait que les anciennes chandelles ont été supplantées par les huiles minérales qui sont de plus en plus utilisées pour l'éclairage.

Pour la production du cuir (2 308 entreprises avec 11 463 ouvriers et une production de 14 600 000 roubles en 1866 ; 1 621 entreprises avec 15 564 ouvriers et une production de 26 700 000 roubles en 1890), la statistique n'a cessé de confondre les usines et les petites entreprises. Dans cette industrie, il est particulièrement difficile de faire la distinction entre les établissements artisanaux et les usines d'une part, parce que la matière première coûte relativement

---

* *Recueil de la statistique militaire*, *Revue historico-statistique* et *Les forces productives*, t. IX, p. 16. — Nombre d'ouvriers : en 1866, 5 645 ; en 1890, 25 471 ; en 1875-1878, 38 entreprises mécaniques avec 34 machines à vapeur d'une puissance de 332 chevaux, et en 1890, 141 avec 208 machines d'une puissance de 3 319 chevaux.

** Cf. l'*Index* de 1879 et 1890 sur l'industrie de la potasse. L'industrie du salpêtre est maintenant concentrée dans l'usine de St-Pétersb., tandis qu'entre 1860-1880 on pratiquait encore l'extraction du salpêtre à partir du fumier.

*** En 1860-1880, une masse de petits établissements figurait aussi parmi les usines.

cher et que, de ce fait, le volume de la production représente toujours une somme d'argent importante, d'autre part, parce que la production ne demande qu'un très petit nombre d'ouvriers. En 1890, dans le nombre total des usines recensées (1 621), on n'en comptait que 103 produisant pour moins de 2 000 roubles de marchandises. En 1879, par contre, on en comptait 2 008 sur 3 320 * et en 1866, sur un total de 2 308 **, il y en avait 1 042 qui avaient une production inférieure de 1 000 roubles (elles employaient 2 059 ouvriers et leur production totale était de 474 000 roubles). On voit donc que contrairement à ce qu'indique la statistique, le nombre des usines a augmenté. Cependant les petites entreprises du cuir continuent à être très nombreuses : selon une publication du Ministère des Finances sur l'*Industrie des fabriques et usines et le commerce de Russie* (Saint-Pétersbourg, 1893), on trouve dans cette branche environ 9 500 usines artisanales qui emploient 21 000 ouvriers et produisent pour 12 000 000 de roubles de marchandises. Comme on le voit, ces entreprises « artisanales » sont beaucoup plus importantes que celles qui étaient classées parmi « les usines et fabriques » au cours des années 60. Les données concernant cette industrie doivent être utilisées avec la plus extrême prudence car le nombre des petits établissements figurant parmi les fabriques varie d'une province et d'une année à l'autre. En 1875-78, la statistique des moteurs à vapeur recensait dans cette industrie 28 établissements mécanisés avec 33 machines à vapeur d'une puissance de 488 chevaux. En 1890, elle en recensait 66 avec 82 machines d'une puissance de 1 112 chevaux. Ces 66 entreprises faisaient travailler 5 522 ouvriers (plus d'un tiers du total) et produisaient pour 12 300 000 roubles de marchandises (46 % du total). On voit donc que la concentration de la production est très poussée

---

* En 1875 le prof. Kittary, dans sa « Carte de l'industrie du cuir en Russie », comptait 12 939 établissements avec une production de 47,5 millions de roubles, tandis que la statistique des fabriques et usines en comptait 2 764 avec une production de 26,5 millions de roubles (*Revue hist.-statist.*). Dans une autre branche de cette industrie, la pelleterie, on observe la même confusion des fabriques et des petits établissements : cf. *Ind.* pour 1879 et 1890.

** *Recueil de la statistique mil.* en compte même 890!!

et que dans les grandes entreprises, la productivité du travail est bien supérieure à la moyenne *.

Les industries de la céramique se divisent en deux catégories d'après les données statistiques des usines et fabriques. Dans certaines qui portent sur la verrerie, la faïence, la porcelaine, le plâtre et le ciment, il n'y a presque pas de confusion entre la grosse et la petite production, aussi les chiffres sont-ils relativement dignes de foi. Dans l'industrie du ciment le développement particulièrement important témoigne des progrès accomplis par l'industrie du bâtiment: alors qu'en 1866 sa production était estimée à 530 000 roubles (*Recueil de la statistique militaire*), elle était passée à 3 826 000 en 1890. Quant au nombre des entreprises mécanisées, il est passé de 8 en 1875-78 à 39 en 1890. Dans la poterie et la briqueterie par contre, un nombre considérable de petits établissements sont classés parmi les fabriques et les données sont particulièrement mauvaises et particulièrement exagérées pour les années 60 et 70. Pour la poterie, par exemple, la statistique dénombrait en 1879, 552 entreprises employant 1 900 ouvriers et produisant pour 538 000 roubles de marchandises. En 1890, elle en recensait 158 avec 1 978 ouvriers et une production de 919 000 roubles. Or, si on élimine de ces totaux les petits établissements dont la production est inférieure à 2 000 roubles, on obtient les résultats suivants: pour 1879, 70 entreprises avec 840 ouvriers et une production de 505 000 roubles et pour 1890, 143 entreprises avec 1 859 ouvriers et une production de 857 000 roubles. On voit donc que bien loin de diminuer ou de stagner, comme le prétend la statistique, le nombre des « fabriques » et des ouvriers a considérablement augmenté. Pour la briqueterie, les chiffres officiels sont les suivants: 2 627 entreprises, 28 800 ouvriers, 6 963 000 roubles de marchandises en 1879; 1 292 entreprises, 24 334 ouvriers, 7 249 000 roubles de marchandises en 1890. Ce qui donne, une fois qu'on a déduit les petits établissements produisant pour

* En répartissant les usines mentionnées par l'*Index* de 1890, d'après la date de leur fondation, nous verrons que, sur les 1 506 usines, 97 ont été fondées on ne sait quand; 331 avant 1850; 147 en 1850-1860; 239 en 1860-1870; 320 en 1870-1880; 351 de 1880-1890 et 21 en 1890. Chaque décennie enregistre un nombre des fondations supérieur à celui de la décennie précédente.

moins de 2 000 roubles : 518 entreprises avec 19 057 ouvriers et une production de 5 625 000 roubles pour 1 879 et 1 096 entreprises avec 23 222 ouvriers et une production de 7 240 000 roubles pour 1890 *.

4. Industries métallurgiques

Dans la statistique concernant ces industries, les erreurs viennent premièrement de ce que les petits établissements sont compris dans les fabriques et usines (mais cela n'est vrai que pour les années 60 et 70) **, deuxièmement et principalement de ce que les usines minières sont affectées non pas au Département du commerce et des manufactures mais à celui des mines. « Par principe », la statistique du Ministère des Finances exclut généralement les usines minières. Mais en fait, étant donné qu'il n'existe aucun critère uniforme et intangible permettant de distinguer les usines minières des autres (et il est douteux qu'il puisse jamais en exister), elle en a toujours englobé un nombre variable selon les provinces et les années ***. Pour ce qui est des données générales sur l'emploi croissant des machines à vapeur dans la métallurgie après l'abolition du servage, nous les rapporterons quand nous analyserons l'industrie minière.

* A l'heure actuelle, les petites entreprises de ces industries sont classées parmi les industries artisanales. Cf. à titre d'exemple, le tableau des petites industries (annexe I) ou les *Etudes*, pp. 158-159. (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, pp. 418-419.— *N.R.*) L'*Annuaire du minist. des Fin.* (fasc. I) s'est abstenu de faire aucun total pour ces industries à cause de l'exagération manifeste des chiffres. Depuis lors le progrès de la statistique consiste à se montrer plus hardi et moins scrupuleux quant à la qualité des matériaux.

** En 1860-1870, par exemple, il y a un certain nombre de provinces où l'on classait des dizaines de forges parmi les « usines travaillant le fer ». Voir le *Recueil de rens. et matériaux du Ministère des Finances*, 1866, n° 4, p. 406 ; 1867, n° 6, p. 384.— Les *Annales stat.* Série II, fasc. 6.— Cf. aussi l'exemple cité plus haut (paragraphe II d'enregistrement par l'*Annuaire* de 1866 des « koustaris » de Pavlovo au nombre des « fabricants »).

*** Voir des exemples dans les *Etudes*, pp. 269 et 284. (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 4, pp. 16-17 et 36-37. — *N.R.*) On y trouvera l'analyse de l'erreur dans laquelle est tombé M. Karychev, en ne tenant pas compte de cette circonstance. L'*Index* pour 1879 dénombre, par exemple, les usines minières de Koulébaki et de Vyksa et leurs filiales (pp. 356 et 374), qui ont été exclues de l'*Index* de 1890.

5. Industries des produits alimentaires

Ces industries méritent une attention spéciale, car de toutes les données que nous fournit la statistique, ce sont celles qui s'y rapportent qui contiennent le plus d'erreurs. Dans l'ensemble de notre industrie des usines et fabriques, les productions alimentaires occupent pourtant une place importante : si l'on en croit l'*Index* en 1890, sur les 21 124 fabriques que comptait la Russie d'Europe (875 764 ouvriers, production : 1 501 000 000 de roubles), il y en avait 7 095 (avec 45 000 ouvriers et une production de 174 millions de roubles) qui étaient des fabriques de produits alimentaires. Or, les principaux produits alimentaires (la farine, le gruau, l'huile) proviennent du traitement des produits agricoles et, dans chaque province de Russie, on compte des centaines et des milliers de petites entreprises qui s'occupent de ce traitement. Et comme il n'existe aucun critère déterminé permettant de distinguer les « fabriques et usines » de l'ensemble de ces petites entreprises, la distinction est effectuée *absolument au hasard* par notre statistique. De la sorte, on observe dans le nombre des « fabriques et usines » des variations phénoménales d'une année et d'une province à l'autre. Voici d'ailleurs quel est le nombre d'usines recensées dans la minoterie, par les différentes sources : 1865 : 857 (*Recueil de renseignements et de matériaux du Ministère des Finances*) ; 1866 : 2 176 (*Annuaire*) et 18 426 (*Recueil de la statistique militaire*) ; 1885 : 3 940 (*Relevé*) et 17 765 (*Recueil de renseignements sur la Russie*) ; 1889, 1890 et 1891 : 5 073, 50 605 et 5 201 * (*Relevé*) ; 1894-95 : 2 308 (*Liste*). Sur les 5 041 moulins enregistrés en 1892 (*Relevé*) il y en avait 803 qui fonctionnaient à la vapeur, 2 907 qui fonctionnaient à l'eau, 1 323 à vent, et 8 à chevaux. Dans certaines provinces, on ne comptait que les moulins à vapeur, dans d'autres, on y adjoignait les moulins à eau (au nombre de 1 à 425), dans d'autres enfin (la minorité), on englobait également les moulins à vent (de 1 à 530) et à cheval. On peut imaginer la valeur d'une telle statistique et à quelles

* Et en plus, 32 957 « petits moulins » qui ne sont pas comptés au nombre des « fabriques et usines ».

conclusions on en arrive quand on se fie à ses données *! Il va de soi que si on veut juger des progrès accomplis par la grande industrie mécanique, la première chose à faire est de définir un critère bien déterminé pour le concept de « fabrique ». Le critère que nous choisirons est le moteur à vapeur car les minoteries à vapeur sont un phénomène caractéristique de l'époque de la grande industrie mécanique **.

De la sorte, le tableau que nous obtenons pour le développement de la production de *fabrique* dans cette branche industrielle est le suivant ***:

50 provinces de la Russie d'Europe

Années	Minoteries à vapeur	Ouvriers	Production en milliers de roubles
1866	126	?	?
1879	205	3 621	21 353
1890	649	10 453	67 481
1892	803	11 927	80 559

Les statistiques concernant la production de l'huile sont tout aussi insuffisantes pour la même raison. En 1879, par exemple, on recensait 2 450 usines employant 7 207 ouvriers et produisant pour 6 486 000 roubles de marchandises. En 1890, par contre, on n'en recensait plus que 383 avec 4 746 ouvriers et une production de 12 232 000 roubles. Mais cette diminution du nombre d'usines et d'ouvriers n'est qu'apparente. Si on fait en sorte que les chiffres de 1879 et de 1890 puissent être comparés, c'est-à-dire si on élimine les entreprises dont la production est inférieure à 2 000 roubles (et qui ne figurent pas dans les listes nominales), on obtient en

* On trouve ce genre de conclusions chez M. Karychev. Voir à ce sujet l'article des *Études* que nous avons déjà cité. (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 4.— *N.R.*)

** Il va sans dire que les grandes minoteries hydrauliques ont également un caractère de fabriques, mais nous n'avons aucun moyen de les séparer des petits moulins à eau. D'après l'*Index* pour 1890, nous avons dénombré 250 moulins à eau avec 10 ouvriers et plus. Le nombre des ouvriers qui y travaillaient s'élevait à 6 378.

*** *Recueil de la statistique militaire*, *Index* et *Relevé*. D'après la *Liste* pour 1894-95, on compte 1 192 minoteries à vapeur en Russie d'Europe. La statistique des machines à vapeur recensait en 1875-78, 294 minoteries à vapeur en Russie d'Europe.

effet pour 1879, 272 entreprises employant 2 941 ouvriers et produisant pour 5 771 000 roubles de marchandises et pour 1890, 379 entreprises avec 4 741 ouvriers et une production de 12 232 000 roubles. D'autre part, la statistique des moteurs à vapeur montre que, dans cette branche, le développement de la grande industrie mécanique n'a pas été moins rapide que dans la minoterie, alors qu'en 1875-78, on ne trouvait que 27 usines fonctionnant à la vapeur et utilisant 28 machines d'une puissance de 521 chevaux, en 1890 on en recensait 113 avec 116 machines d'une puissance de 1 886 chevaux.

Les autres productions de cette branche industrielle sont relativement peu importantes. Notons toutefois que pour les industries de la moutarde et des conserves de poisson, par exemple, la statistique des années 60 englobait des centaines de petits établissements qui n'avaient rien à voir avec les fabriques et qui, actuellement, ne sont plus considérées comme telles. D'ailleurs, les chiffres suivants montrent bien à quel point les données de notre statistique ont besoin d'être corrigées : en 1879, l'*Index* relevait dans cette branche (déduction faite de la minoterie) 3 555 usines avec 15 313 ouvriers ; en 1890, il en recensait 1 842 avec 19 159 ouvriers. Or, pour 7 industries *, le nombre des petits établissements (dont la production est inférieure à 2 000 roubles) inclus dans ce total était en 1879 de 2 487 avec 5 176 ouvriers et une production de 916 000 roubles, et en 1890, il n'était que de 7 avec 10 ouvriers et une production de 2 000 roubles ! On voit donc que si on veut comparer ces données, il faut déduire 5 000 ouvriers d'une part et dix de l'autre !

6. Industries payant l'accise et autres

S'il est vrai que depuis 1860 le nombre des ouvriers de fabriques et d'usines a diminué dans certaines des industries qui paient l'accise, cette diminution est loin d'être aussi importante que l'affirme M. N.-on ** qui croit aveuglément

* Industries des huiles, de l'amidon, de la mélasse, du malt, de la confiserie, des conserves et du vinaigre.

** *Rousskoïé Bogatstvo*, 1894, n° 6, pp. 104 et 105.

à tous les chiffres que l'on peut publier. Il se trouve, en effet, que la seule source de renseignements dont nous disposons pour la majorité des industries qui paient l'accise est le *Recueil de la statistique militaire* dont nous savons à quel point il exagère les totaux de la statistique des usines et fabriques. Or nous n'avons malheureusement que peu de matériaux qui nous permettent de vérifier les données qu'il nous fournit. Pour la distillation, le *Recueil* dénombrait en 1866 3 836 entreprises employant 52 660 ouvriers (1 620 entreprises avec 26 102 ouvriers en 1890). Ces chiffres ne correspondent pas à ceux du Ministère des Finances qui recensait 2 947 usines en activité en 1865-66 et 3 386 en 1866-67 *. Nous sommes donc en droit de juger que le *Recueil* a compté de 5 000 à 9 000 ouvriers en trop. Pour la production de l'eau-de-vie, il dénombrait 4 841 usines et 8 326 ouvriers (242 et 5 266 en 1890). Sur ces 4 841 usines, 3 207 employant 6 873 ouvriers se trouvaient dans la province de Bessarabie. L'absurdité de ces chiffres saute aux yeux. Les données du Ministère des Finances ** nous apprennent en effet qu'il y avait en réalité de 10 à 12 fabriques d'eau-de-vie installées en Bessarabie et qu'il y en avait 1 157 dans l'ensemble de la Russie d'Europe, ce qui veut dire que le nombre des ouvriers a été grossi d'*au moins 6 000*. Ces exagérations viennent visiblement de ce que les « statisticiens » de Bessarabie ont classé les propriétaires de vigne parmi les patrons d'usine (voir plus bas les chiffres relatifs à l'industrie du tabac). Dans la brasserie et la production de l'hydromel, le *Recueil* dénombre 2 374 usines et 6 825 ouvriers (918 et 8 364 en 1890) alors que pour 1866, l'*Annuaire du Ministère des Finances* n'en recense que 2 087 pour l'ensemble de la Russie d'Europe. Là encore il y a exagération du nombre des ouvriers ***. Pour l'industrie du sucre et la raffinerie, alors que l'*Annuaire* ne recense que 80 919 ouvriers (77 875

* L'*Annuaire du Ministère des Finances*, t. I, pp. 76 et 82. Le nombre total des usines (y compris celles qui n'étaient pas en activité) était de 4 737 et 4 646.

** *Annuaire*, t. I, p. 104.

*** Dans la province de Simbirsk, par exemple, le *Recueil de la statistique militaire* compte 218 usines (!) avec 299 ouvriers et une production de 21 600 roubles (d'après l'*Annuaire* il y avait dans cette province 7 usines). Il s'agit, probablement, de petits établissements domestiques ou paysans.

en 1890), le *Recueil* en compte 92 126, soit *11 000 en trop*. Dans la production du tabac, le *Recueil* dénombre 5 327 fabriques (!) employant 26 116 ouvriers (281 fabriques et 26 720 ouvriers en 1890), 4 993 d'entre elles employant 20 038 ouvriers se trouvaient en Bessarabie. En réalité, en 1866, le nombre des fabriques de tabac était de 343 pour la Russie et de 13 pour la Bessarabie *. Le *Recueil* a donc compté *environ 20 000* ouvriers en trop. Les auteurs eux-mêmes font d'ailleurs remarquer que « les fabriques indiquées pour la Bessarabie... ne sont pas autre chose que des plantations de tabac » (page 414). Comme on le voit, M. N.-on a dû estimer qu'il était superflu de jeter un coup d'œil sur le recueil de statistique dont il se sert. Cela explique que cette erreur lui ait échappée et qu'il disserte avec le plus grand sérieux sur l'« augmentation insignifiante du nombre des ouvriers des fabriques de tabac » (article cité, page 104)!! M. N.-on prend tout simplement le total des ouvriers des industries payant l'accise d'après le *Recueil* et l'*Index* pour 1890 (186 053 et 144 332) et calcule le taux de la diminution... « En 25 années, le nombre des ouvriers occupés a considérablement diminué, il y en a 22,4 % de moins... » « Ici » (c'est-à-dire dans les industries payant l'accise) « il ne saurait être question d'accroissement. Le nombre des ouvriers a tout simplement diminué d'un quart » (*ibid.*). Et effectivement, rien de « plus simple » que cette méthode. On prend le premier chiffre venu et on calcule un pourcentage! Quant au fait que le *Recueil de la statistique militaire* compte environ *40 000 ouvriers en trop*, ce n'est qu'un petit détail que l'on peut se permettre de négliger.

7. Conclusions

De la critique de notre statistique des usines et fabriques, que nous avons faite aux deux chapitres précédents, nous pouvons tirer trois conclusions essentielles.

---

* *Annuaire du Ministère des Finances*, p. 61. Cf. *Revue des industries manufacturières* (t. II, St-Pétersb., 1863), où l'on trouve des renseignements détaillés pour 1861 : 534 fabriques avec 6 937 ouvriers, et dans la province de Bessarabie 31 fabriques avec 73 ouvriers. Le nombre des fabriques de tabac varie beaucoup suivant les années

1. *Depuis l'abolition du servage, le nombre des fabriques augmente à un rythme rapide.*

La conclusion inverse, qui découle des chiffres de notre statistique est une erreur. Il se trouve, en effet, que chez nous les petites entreprises artisanales, familiales et agricoles sont classées parmi les fabriques et que *leur nombre est de plus en plus important au fur et à mesure que l'on recule dans le temps.*

2. *Quand ils portent sur le passé, les chiffres de notre statistique concernant les ouvriers et la production des fabriques et usines sont exagérés.* Cela vient: 1) de ce qu'autrefois, la statistique englobait plus de petites entreprises que maintenant. De ce fait, les données les moins dignes de foi sont celles qui ont trait aux industries proches des industries artisanales *. 2) De ce que jadis on classait parmi les ouvriers de fabrique et d'usine un plus grand nombre d'ouvriers employés à domicile de façon capitaliste qu'on ne le fait aujourd'hui.

3. Il est généralement admis que les chiffres de notre statistique officielle des usines et fabriques peuvent être comparés les uns aux autres et que, jusqu'à preuve du contraire, ils sont plus ou moins dignes de foi. L'exposé que nous venons de faire montre que c'est précisément l'inverse qui est vrai: jusqu'à preuve du contraire, toute comparaison entre des chiffres de notre statistitque portant sur des époques ou des provinces différentes doit être considérée comme sans valeur.

IV. LE DÉVELOPPEMENT DE L'INDUSTRIE MÉTALLURGIQUE ET MINIÈRE **

Au début de la période qui a suivi l'abolition du servage, le principal centre de développement de la grande métallurgie a été l'Oural. Cette région qui, jusqu'à ces

* Si l'on prend les chiffres globaux de toutes les branches pour des périodes prolongées, l'exagération résultant de la cause indiquée ne sera pas très grande, car les petits établissements donnent une faible proportion du total des ouvriers et de la valeur totale de la production. Il va de soi que les données comparées sont supposées tirées de sources identiques (quant à comparer les renseignements du Ministère des Finances avec ceux des comptes rendus des gouverneurs ou du *Recueil de la statistique militaire*, il ne saurait en être question).

** Sources: Sémionov, *Etudes des renseignements historiques sur le commerce et l'industrie russe*, t. III, St.-Pb, 1859, pp. 323-339.

derniers temps, était nettement séparée du centre de la Russie, possède une structure industrielle à part. Elle avait depuis longtemps une « organisation du travail » qui reposait sur le servage, et maintenant encore, à la fin du XIX^e^ siècle, cette organisation continue à exercer son influence sur des domaines extrêmement importants de la vie des ouvriers. Dans le passé, le servage a permis à l'Oural de connaître une très grande prospérité et d'occuper une position dominante non seulement en Russie, mais jusqu'à un certain point en Europe. C'est ainsi qu'au XVIII^e^ siècle, le fer constituait un des principaux articles d'exportation de la Russie: on en exportait environ 3 800 000 pouds en 1782, de 1 500 000 à 2 000 000 de pouds en 1800-1815 et environ 1 300 000 pouds en 1815-1838. « Dans les années 20 du XIX^e^ siècle, la Russie produisait une fois et demie plus de fonte que la France, quatre fois et demie plus que la Prusse et trois fois plus que la Belgique. » Mais ce même servage qui avait permis à l'Oural d'occuper une position si élevée pendant la période initiale du développement du capitalisme européen fut la cause de la décadence qu'il connut à l'époque de l'épanouissement du capitalisme. L'industrie du fer progressait dans l'Oural très lentement. La production de fonte qui était d'environ 6 500 000 pouds en 1718, d'environ 9 500 000 pouds en 1767 et de 12 millions de pouds en 1806, n'était que de

---

Recueil de la statistique militaire, section de l'industrie minière. *Annuaire du Ministère des Fin.*, fasc. I, St-Pb, 1869. *Recueil de rens. statistiques sur les mines* pour 1864-1867, St-Pb. 1864-1867 (édition du Comité scient. du corps des ing. des mines).— I. Bogolioubski, *Essai de stat. des mines de l'Empire russe*, St-Pb, 1878.— *Revue historico-statistique de l'industrie russe*, St-Pétersbourg, 1883, t. I (article de Keppen). *Recueil de renseignements statis. sur l'industrie métallurgique et minière de la Russie en 1890*, St-Pb., 1892. *Ibid.*, pour 1901 (St-Pb, 1904) et pour 1902 (St-Pb, 1905).— K. Skalkovski, *La productivité de l'industrie métallurgique et minière russe en 1877*, St-Pb, 1879. *L'ind. métall. et minière russe*, éd. du Dép-t des min. pour l'exposition de Chicago. St-Pb, 1893 (par Keppen). *Rec. de rens. sur la Russie pour 1890*. Ed. du Com. central de la stat. St-Pb, 1890.— *Ibid.* pour 1896. St-Pb, 1897.— *Les forces productives de la Russie*, St-Pb, 1896, sect. VII — *Messager des Finances* pour 1896-97.— *Recueil de rens. stat. des zemstvos pour les distr. d'Ékatérinbourg et de Krasnooufimsk de la province de Perm*, etc.

9 à 11 millions de pouds dans les années 30 du XIX^e siècle, que de 11 à 13 millions dans les années 40, de 12 à 16 millions dans les années 50, de 13 à 18 millions dans les années 60 et ne dépassait pas 17 500 000 pouds en 1867. En un siècle la production n'avait donc même pas doublé de volume, et la Russie restait loin derrière les autres pays d'Europe où la grande industrie mécanique avait provoqué un développement gigantesque de la métallurgie.

La principale cause de la stagnation de l'Oural était le servage. En même temps que des patrons d'usine, les maîtres de forges étaient de gros propriétaires fonciers dont la domination était fondée non pas sur le capital et la concurrence mais sur le monopole qu'ils détenaient * et sur leurs droits seigneuriaux. Aujourd'hui encore les maîtres de forges de l'Oural sont de gros propriétaires terriens. En 1890, les 262 fonderies de l'Empire possédaient 11 400 000 déciatines de terre (dont 8 700 000 de forêts) et sur ce chiffre 10 200 000 (dont 7 700 000 de forêts) étaient détenues par 111 usines de l'Oural. On voit donc que chaque usine de l'Oural possède une immense latifundia d'une centaine de milliers de déciatines en moyenne. A l'heure actuelle, d'ailleurs, on n'a pas encore fini de découper de ces domaines les lots de terre destinés aux paysans. Pour obtenir de la main-d'œuvre, les patrons ont recours non seulement à la libre embauche mais aux *redevances en travail*. C'est ainsi, par exemple, que la statistique des zemstvos recense dans le district de Krasnooufimsk, province de Perm, des milliers d'exploitations paysannes auxquelles les usines fournissent de la terre, des pâturages, des bois, etc., soit gratuitement, soit à prix réduit. Il va sans dire que cette jouissance gratuite coûte en réalité fort cher, car elle permet de diminuer fortement les salaires; les patrons ont ainsi « leurs propres ouvriers », à bon marché et attachés à l'usine **. Voici d'ailleurs comment M. Bélov caractérise ces rapports:

---

* Lors de l'émancipation des paysans, les maîtres de forges de l'Oural réclamèrent et obtinrent le maintien de la loi interdisant l'ouverture, dans le rayon des usines, d'établissements travaillant au feu. Voir quelques détails dans les *Etudes*, pp. 193-194. (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, pp. 462-464.— *N.R.*)

** L'ouvrier de l'Oural « est... à moitié cultivateur, de sorte que

« La force de l'Oural, écrit-il, réside dans ses ouvriers qui ont été formés par l'histoire « particulière » de la région. A l'étranger ou même dans les usines et fabriques de Saint-Pétersbourg, les ouvriers ne se sentent pas concernés par les intérêts de l'usine. Un jour, ils sont ici, demain ils seront ailleurs. La fabrique fonctionne, eux ils travaillent. Quand le profit fait place au déficit, ils font leurs bagages et s'en vont d'un cœur aussi léger qu'ils étaient venus. Les ouvriers et les patrons sont des ennemis de toujours... Dans les usines de l'Oural, la situation de l'ouvrier est toute différente. Il est du pays, tout près de l'usine se trouvent sa terre, son exploitation, sa famille. Sa propre prospérité est indissolublement liée à celle de l'usine. Si l'usine marche bien, il s'en trouve bien aussi. Si elle marche mal, il s'en ressent, mais il ne peut pas s'en aller (sic), il ne s'agit pas de mettre sac au dos (sic). Partir pour lui équivaudrait à détruire tout son monde, à abandonner sa terre, son exploitation, sa famille. Il est donc prêt à patienter pendant des années, à travailler pour un salaire réduit de moitié ou, ce qui revient au même, à rester la moitié du temps sans travail pour permettre à un autre ouvrier de la localité, semblable à lui, de gagner un morceau de pain. En un mot, il est prêt à tous les compromis avec le patron pourvu qu'il ait la possibilité de rester près de l'usine... Comme on le voit, il existe un lien indissoluble entre les ouvriers et les usines de l'Oural et les rapports sont restés tels qu'ils étaient avant l'abolition de la dépendance servile. Seule leur forme a changé, rien de plus. L'ancien principe du servage a fait place au grand principe de l'avantage mutuel * . »

Ce grand principe de l'avantage mutuel se manifeste avant tout par un abaissement particulier des salaires.

---

le travail du fer lui est d'un bon secours dans son ménage, bien qu'il soit moins rétribué que dans les autres régions métallurgiques et minières » (*Messager des Finances*, n° 8, 1897). On sait que les conditions de l'affranchissement des paysans de l'Oural ont été adaptées à leur situation à l'usine; la population minière comprenait des ouvriers qui, dépourvus de terre, devaient travailler toute l'année à l'usine, et des travailleurs ruraux qui, pourvus d'un lot, devaient exécuter des tâches auxiliaires. Il existe un terme bien caractéristique, qui s'est conservé jusqu'à ce jour : on dit des ouvriers de l'Oural qu'ils « s'endettent au travail ». Quand on lit, par exemple, dans la statistique des zemstvos des « renseignements sur une équipe d'ouvriers travaillant par endettement, dans les ateliers de l'usine d'Artinsk » on regarde involontairement la date sur la couverture : est-ce bien de l'année 94 qu'il s'agit, n'est-ce pas plutôt de l'année 44 ? [144]

* *Travaux de la Commission d'étude des industries artisanales.* Fasc. XVI, St-Pétersbourg, 1887, pp. 8-9 et suivantes. Le même auteur parle plus loin de la « saine industrie populaire » !

« Dans le sud ... un ouvrier coûte deux et même trois fois plus cher que dans l'Oural. » D'après des données portant sur plusieurs milliers d'ouvriers, 450 roubles (par an et par ouvrier) contre 177 roubles dans l'Oural. Dans le sud, « les ouvriers abandonnent l'usine ou la mine dès qu'ils entrevoient une possibilité d'obtenir un salaire décent aux travaux des champs, dans leur pays ou ailleurs » (*Messager des Finances*, 1897, n° 17, page 265). Dans l'Oural, ils ne peuvent même pas rêver à un salaire décent.

Le retard technique de l'Oural est la conséquence naturelle de ces bas salaires et de cet asservissement des ouvriers. Dans l'Oural, pour la fabrication de la fonte, le bois reste le combustible le plus employé ; les hauts fourneaux sont vétustes, ils n'ont que des souffleries à air froid ou tiède. En 1893, sur les 110 hauts fourneaux de l'Oural, 37 n'avaient que des souffleries à froid, et dans le sud seulement 3 sur 18. Or, quand un haut fourneau fonctionne au charbon, il fournit en moyenne 1 400 000 pouds de fonte par an. Quand il fonctionne au bois, il n'en donne que 217 000 pouds. En 1890, M. Keppen écrivait : « Alors que dans les autres régions de Russie, le puddlage [145] a complètement éliminé l'affinage du fer, ce procédé reste très employé dans les usines de l'Oural. » Dans l'Oural, d'autre part, l'emploi des machines à vapeur est beaucoup moins répandu que dans le sud. Enfin, on ne peut pas ne pas parler de l'isolement de l'Oural, du fait qu'il est séparé du centre de la Russie par d'énormes distances et par l'absence de chemins de fer. Jusqu'à ces derniers temps, le principal moyen utilisé pour livrer les produits de l'Oural à Moscou était le « flottage » primitif qui avait lieu une fois par an *.

On voit par conséquent que l'Oural présente un tableau d'ensemble qui se caractérise par des vestiges directs du

---

* Cf. la description du flottage dans le récit de M. Mamine-Sibiriak, *Les Combattants*. L'écrivain décrit avec beaucoup de talent la vie particulière de l'Oural, qui se rapproche beaucoup de celle qui existait avant l'abolition du servage : on y retrouve la même servitude, la même ignorance, la même humilité de la population attachée aux usines, la même « débauche consciencieuse et puérile » des « maîtres », et cette même absence de couche moyenne (roturiers, intellectuels) qui est si caractéristique du développement capitaliste de tous les pays, la Russie y comprise.

régime antérieur à l'abolition du servage, par un développement considérable du système des prestations, par la fixation des ouvriers à leur lieu de travail, une productivité peu élevée, une technique retardataire, de bas salaires, la prédominance du travail à la main, une exploitation primitive et forcenée des richesses naturelles, par l'existence d'un monopole qui réduit la concurrence et un repliement sur soi-même qui isole le pays du mouvement commercial et industriel général.

La région minière du Sud * se présente à bien des égards comme l'antithèse de l'Oural. Tandis que l'Oural est vieux et son régime est « sanctifié par les siècles », le Sud est jeune et il est en période de formation. L'industrie qui s'y est développée au cours de la dernière décennie est purement capitaliste et ne connaît ni traditions, ni esprit de caste, ni nationalité, ni population isolée du reste du monde. Le Sud de la Russie a été et reste encore une région où les capitaux, les ingénieurs et les ouvriers étrangers immigrent en masse, et à l'époque de fièvre que nous traversons actuellement (1898), on y importe des usines entières d'Amérique **. Qu'il faille passer de l'autre côté d'une barrière douanière et s'installer en terre « étrangère » n'a nullement gêné le capital international: *ubi bene, ibi patria* ***. Voici des données statistiques qui montrent comment le Sud a supplanté l'Oural [146]: [Voir le tableau, p. 519.]

Ces chiffres montrent clairement l'ampleur de la révolution technique que connaît la Russie à l'heure actuelle et l'immense capacité de développement des forces productives que possède la grande industrie mécanique capitaliste. La domination de l'Oural équivalait à la domination du

---

* La statistique des mines entend par «Russie du Sud et du Sud-Ouest » les provinces de Volhynie, du Don, d'Ekatérinoslav, de Kiev, d'Astrakhan, de Bessarabie, de Podolie, de Tauride, de Kharkov, de Kherson et de Tchernigov. C'est à ces provinces que se rapportent les chiffres cités. Tout ce qui sera dit ici à propos du Sud pourrait s'appliquer (à quelques changements près) à la Pologne, qui forme une autre région minière très importante depuis l'abolition du servage.

** *Messager des Finances*, 1897, n° 16: la société de Nikopol-Marioupol a commandé en Amérique et transporté en Russie une fabrique de tuyaux.

*** Où l'on est bien, là est la patrie. (*N.R.*)

Années	Production de fonte en milliers de pouds						Houille extraite dans l'Empire, en millions de pouds
	Dans l'empire entier	%	Dans l'Oural	%	Au Sud	%	
1867	17 028	100	11 084	65,1	56	0,3	26,7
1877	24 579	100	16 157	65,7	1 596	6,5	110,1
1887	37 389	100	23 759	63,5	4 158	11,1	276,8
1897	114 782	100	41 180	35,8	46 349	40,4	683,9
1902	158 618	100	44 775	28,2	84 273	53,1	1 005,21

travail servile, au retard et à la stagnation économique *. A l'heure actuelle, au contraire, nous pouvons voir que la sidérurgie se développe à un rythme plus rapide en Russie qu'en Europe occidentale et même, dans une certaine mesure, qu'en Amérique du Nord. Alors qu'en 1870, la Russie ne fournissait que 2,9 % de la production mondiale de la

* Il est certain que les maîtres de forges de l'Oural présentent les choses un peu autrement. Voyez avec quelle éloquence ils se lamentaient dans les congrès de l'an dernier : « Les services historiques rendus par l'Oural sont universellement connus. Pendant deux cents ans toute la Russie a labouré, moissonné, forgé, bêché et haché avec les outils de ses usines. Elle a porté sur sa poitrine des croix en cuivre de l'Oural, voyagé sur des essieux de l'Oural, tiré avec des fusils en acier de l'Oural, préparé des crêpes sur des poêles à frire de l'Oural, fait sonner dans sa poche les gros sous de l'Oural. L'Oural a pourvu aux besoins de tout le peuple russe... » (qui n'employait presque pas de fer. En 1851, la consommation de la fonte en Russie était estimée à 14 livres environ par habitant ; en 1895, à 1,13 poud et en 1897, à 1,33 poud) « ...en fabriquant les produits conformément à ses besoins et à son goût. Il a prodigué largement (?) ses richesses naturelles, sans courir après la mode, sans se passionner pour la fabrication des rails, des grilles de cheminée et des monuments. Et c'est pour ces services séculaires qu'il fut un beau jour abandonné et oublié » (*Messager des Finances*, 1897, n° 32 : « Les congrès des maîtres de forges de l'Oural »). En effet, quel mépris pour les fondements « sanctionnés par des siècles »! Et la faute en est toujours à ce malencontreux capitalisme qui a fait régner une pareille « instabilité » dans notre économie nationale. Ce serait bien autre chose si l'on pouvait vivre comme au bon vieux temps, « sans se passionner pour la fabrication des rails » et faire des crêpes sur des poêles à frire de l'Oural!

fonte (22 millions de pouds sur 745), elle en fournissait 5,1 % en 1894 (81 300 000 pouds sur 1 584 200 000) (*Messager des Finances*, 1897, n° 22). En Russie, la production de la fonte a triplé (passant de 32 500 000 à 96 500 000 de pouds) au cours de la dernière décennie (1886-1896), alors que pour obtenir une même augmentation, la France a dû attendre 28 ans (1852-1880), les U.S.A. 23 ans (1845-1868), l'Angleterre 22 ans (1824-1846) et l'Allemagne 12 ans (1859-1871) (voir le *Messager des Finances*, 1897, n° 50). Comme on le voit, l'exemple et l'aide des vieux pays permet *d'accélérer* considérablement le développement du capitalisme dans les pays jeunes. Il va sans dire que la dernière décennie (1888-1898) constitue une période de fièvre particulière et que, comme tout essor capitaliste, elle conduit inévitablement à la crise. Mais on sait que le développement capitaliste ne peut se faire que par bonds. L'utilisation des machines dans l'industrie et l'accroissement du nombre des ouvriers ont été beaucoup plus rapides dans le Sud que dans l'Oural * :

Années	Machines à vapeur et cv employées dans la grande métallurgie						Nombre de mineurs (sauf ceux qui sont occupés à l'extraction du sel)		
	Total pour la Russie		Oural		Sud				
	machines à vapeur	cv	machines à vapeur	cv	machines à vapeur	cv	Total pour la Russie	Dans l'Oural	Dans le Sud
1877	895	27 880	268	8 070	161	5 129	256 919	145 455	13 865
1893	2 853	115 429	550	21 330	585	30 759	444 646	238 630	54 670

On voit que le nombre des chevaux-vapeur n'a augmenté que de 2,5 fois dans l'Oural alors que dans le Sud il a *sextuplé*. Quant au nombre des ouvriers, il s'est accru de 1,66 fois dans l'Oural et il a presque *quadruplé* ** dans le Sud.

* M. Bogolioubski estime qu'en 1868 on employait dans l'industrie métallurgique et minière 526 machines à vapeur d'une puissance de 13 575 chevaux.

** En 1886, la sidérurgie occupait 145 910 ouvriers dans l'Oural et 5 956 dans le Sud. En 1893, elle en occupait 164 126 dans l'Oural et 16 467 dans le Sud. Le nombre des ouvriers avait donc augmenté

C'est donc bien la grande industrie capitaliste qui provoque un accroissement rapide du nombre des ouvriers et une élévation considérable de la productivité du travail.

En même temps que le Sud, il nous faut mentionner le Caucase qui se caractérise, lui aussi, depuis l'abolition du servage, par un développement prodigieux de l'industrie minière. La production du pétrole qui n'atteignait pas le million de pouds au cours des années 60 (557 000 en 1865) était, en effet, de 1 700 000 pouds en 1870, de 5 200 000 pouds en 1875, de 21 500 000 pouds en 1880, de 116 millions de pouds en 1885, de 242 900 000 pouds en 1890, de 384 millions de pouds en 1895 et de 637 700 000 pouds en 1902. Presque tout ce pétrole provient de la province de Bakou, et la ville de Bakou « qui n'était qu'une petite bourgade est devenue, avec ses 112 000 habitants, un des principaux centres industriels de Russie » *. Par suite de ce développement intensif des industries d'extraction et de transformation, la consommation individuelle du pétrole raffiné a fait des progrès considérables en Russie (ces progrès sont allés de pair avec l'abaissement du prix de revient du traitement industriel), et à l'heure actuelle, le pétrole russe a complètement éliminé le pétrole américain. Quant à la consommation productive des résidus pétroliers utilisés comme combustible dans les fabriques, les usines et les chemins de fer, son accroissement a été encore plus important que celui de la consommation individuelle **. On observe également une augmentation extrêmement rapide du nombre des ouvriers, qui est passé de 3 431 en 1877 à 17 603 en 1890, soit *cinq fois plus.*

---

de 1/3 dans l'Oural (approximativement) et de 2 fois 3/4 dans le Sud. Pour 1902, nous n'avons pas de renseignements sur le nombre des machines à vapeur ni sur leur puissance. Nous savons, par contre, qu'en 1902, il y avait dans l'ensemble de Russie 604 972 ouvriers mineurs (ceux qui travaillent dans les mines de sel n'étant pas compris dans ce nombre). Sur ces 604 972, 249 805 se trouvaient dans l'Oural et 145 280 dans le Sud.

* Le *Messager des Finances*, 1897, n° 21. En 1863, il y avait à Bakou 14 000 habitants; en 1885, 45 700.

** En 1882, plus de 62% des locomotives étaient chauffées au bois; en 1895/96, 28,3% au bois, 30% au pétrole, 40,9% au charbon (*Forces productives*, XVII, p. 62). Après avoir conquis le marché intérieur, l'industrie pétrolière se lance à la recherche de marchés

Les chiffres que nous allons prendre pour illustrer la structure industrielle du Sud sont ceux qui portent sur la production houillère du bassin du Donetz (où, en moyenne, les mines sont plus petites que dans le reste de la Russie). Si on classe ces mines d'après le nombre des ouvriers qu'elles emploient, on obtient le tableau suivant * :

Groupes de mines d'après le nombre des ouvriers	Bassin du Donetz						Par mine				
	Nombre de			charbon extrait (en milliers de pouds)	Machines à vapeur		ouvriers	charbon (en milliers de pouds)	Machines à vapeur		charbon par ouvrier en milliers de pouds
	mines	puits et galeries	ouvriers		machines	CV			machines	CV	
I. Mines de moins de 10 ouvriers	27	31	172	178	—	—	6,4	6,6	—	—	1,0
II. Mines de 10 à 25 ouvriers	77	102	1 250	3 489	8	68	16,2	45,3	0,1	0,8	2,8
III. Mines de 25 à 100 ouvriers	119	339	5 750	28 693	62	766	48,3	241,1	0,5	6,4	4,9
IV. Mines de 100 à 500 ouvriers	29	167	6 973	59 130	87	1 704	240,4	2 038,9	3	58,7	8,4
V. Mines de 500 à 1 000 ouvriers	5	67	3 698	23 164	24	756	739,6	4 632,8	4,8	151,2	6,3
VI. Mines de 1 000 ouvriers et plus	3	16	5 021	53 605	29	1 724	1 673,7	17 868,3	9,6	574,6	10,6
Mines dont le nombre d'ouvriers est inconnu	9	40	? (2 296)	15 008	18	808					
Total	269	762	25 167	183 267	228	5 826	93,5	681,3	0,9	21,6	7,3

extérieurs, et les exportations de pétrole en Asie augmentent très rapidement (*Messager des Finances*, 1897, n° 32), malgré les prophéties a priori de certains économistes russes qui aiment à disserter sur l'absence de marchés extérieurs pour le capitalisme russe.

* Chiffres empruntés à la liste des mines du *Recueil de renseignements sur l'industrie minière et métallurgique en 1890.*

On voit que dans cette région (et uniquement dans cette région) il existe des mines paysannes extrêmement petites. Encore qu'elles soient très nombreuses, ces mines jouent un rôle absolument insignifiant dans l'ensemble de la production (104 petites mines ne fournissent que 2% du charbon extrait) et se caractérisent par une productivité très peu élevée. Par contre, les 37 plus grosses mines emploient environ les 3/5 du nombre total des ouvriers et fournissent plus de 70% de la production. Plus les mines sont importantes, plus la productivité est élevée et cette élévation s'observe même indépendamment de l'emploi des machines (cf., par exemple, les catégories III et V des mines pour ce qui est du nombre des machines et de la production par ouvrier). Dans le bassin du Donetz, la concentration est de plus en plus poussée: alors qu'entre 1882 et 1886 sur les 512 expéditeurs de charbon 21 en exportaient plus de 5 000 wagons (soit 3 millions de pouds) chacun (en tout 229 700 wagons sur 480 800, soit moins de la moitié), de 1891 à 1895 sur les 872 expéditeurs 55 exportaient plus de 5 000 wagons chacun, en tout 925 400 sur 1 178 800 (soit plus des 8/10 du nombre total) *.

Les données sur le développement de l'industrie minière que nous venons d'exposer sont particulièrement importantes pour deux raisons: 1) elles montrent on ne peut plus clairement quelle est la nature du changement des rapports économiques et sociaux qui est en train de se produire en Russie dans toutes les branches de l'économie nationale; 2) elles viennent confirmer la thèse de la théorie selon laquelle les branches qui progressent le plus rapidement dans une société capitaliste en voie de développement sont celles qui fabriquent des *moyens de production*, c'est-à-dire des objets de consommation non pas personnelle mais productive. Dans l'industrie minière, le passage d'un régime d'économie sociale à un autre est particulièrement évident du fait que chacun des deux régimes est représenté de façon typique par deux régions bien distinctes: dans l'une on peut observer le passé précapitaliste avec tous ses corollaires: technique primitive et routinière, dépendance personnelle de la popu-

* Chiffres de N. Avdakov: *Brève revue statistique de l'industrie houillère du Donetz*, Kharkov, 1896.

lation attachée à son lieu de travail, persistance des traditions de castes, monopoles, etc. ; dans l'autre, au contraire, on trouve une rupture complète avec toutes les traditions, une révolution technique et un développement rapide de la grande industrie mécanique purement capitaliste *. Cet exemple rend l'erreur des économistes populistes particulièrement évidente. Ils nient le caractère progressiste du capitalisme en Russie, sous prétexte que dans l'agriculture nos entrepreneurs ont volontiers recours au système des prestations, que dans l'industrie ils pratiquent la distribution du travail à domicile et que dans les mines et la sidérurgie, ils cherchent à obtenir que les ouvriers soient fixés à leur lieu de travail et que la concurrence des petites entreprises soit interdite par la loi, etc., etc. Le caractère illogique de ces raisonnements et le fait qu'ils vont à l'encontre de la perspective historique saute aux yeux. Car enfin, de quel droit peut-on affirmer que cette tendance de nos patrons à profiter des avantages offerts par les modes d'exploitation précapitalistes doit être portée au compte de notre capitalisme et non à celui de ces vestiges du passé qui entravent le développement du capitalisme et qui souvent sont maintenus par la force des lois? Et peut-on s'étonner de ce que les maîtres de forges du Sud aspirent à attacher les ouvriers à leur lieu de travail et à faire interdire la concurrence des petites entreprises par une loi quand, dans une autre région, cet attachement et cette interdiction existent depuis très longtemps, continuent à être en vigueur et permettent aux patrons qui produisent de la fonte d'avoir des ouvriers bon marché et dociles et de réaliser sans peine, avec une technique inférieure, « un bénéfice de 100 et parfois même de 150 % »? ** Ne doit-on pas s'étonner, au contraire, de ce

* L'Oural lui aussi commence, depuis quelque temps, à se transformer sous l'empire des nouvelles conditions de vie, et cette transformation sera encore plus rapide quand il sera plus étroitement lié à la « Russie » par des voies ferrées. De ce point de vue, le projet de jonction de l'Oural avec le Sud par une ligne de chemin de fer pour l'échange du minerai de l'Oural contre la houille du Donetz, aura une importance toute particulière. Jusqu'ici l'Oural et le Sud ne se font presque pas de concurrence, car ils travaillent pour des marchés différents et vivent principalement des commandes faites par l'Etat. Mais la manne de ces commandes n'est pas éternelle.

** Article d'Egounov dans les *Comptes rendus et recherches sur l'industrie artisanale*, t. III, p. 130.

que, dans ces conditions, il se trouve encore des gens qui soient capables d'idéaliser le régime économique précapitaliste de la Russie et qui refusent de voir que la destruction de toutes les institutions vieillies qui font obstacle au développement du capitalisme est une nécessité urgente impérieuse? *

Les données concernant les progrès de l'industrie minière sont également importantes parce qu'elles montrent clairement que le capitalisme et le marché intérieur se développent plus rapidement dans les industries qui fournissent des objets de consommation productive que dans celles qui fournissent des objets de consommation personnelle. Quand il affirme que la demande intérieure en produits sidérurgiques « sera vraisemblablement très rapidement satisfaite » (*Essais*, 123), monsieur N.-on ignore volontairement ce phénomène. La vérité, c'est que dans une société capitaliste, la consommation de métal, de charbon, etc. (par habitant), ne reste pas et ne peut pas rester stable mais doit nécessairement *s'élever*. Chaque fois que le réseau ferroviaire s'allonge d'une verste, chaque fois qu'un nouvel atelier s'ouvre, chaque fois qu'un bourgeois rural acquiert une nouvelle charrue, la demande en produits sidérurgiques *s'accroît*. S'il est vrai qu'en Russie la consommation de fonte par habitant est passée de 14 livres en 1851 à 1,33 poud en 1895, elle doit s'accroître encore bien davantage pour approcher de celles des pays évolués (en Belgique et en Angleterre elle est de plus de 6 pouds par habitant).

V. Y A-T-IL AUGMENTATION DU NOMBRE D'OUVRIERS DANS LES GRANDES ENTREPRISES CAPITALISTES?

Maintenant que nous avons examiné les chiffres concernant l'industrie des fabriques et usines et l'industrie minière, nous pouvons essayer de répondre à cette question qui a tant

* Les lamentations de M.N.-on portent uniquement sur le capitalisme (cf. en particulier à propos des maîtres de forges du Sud, pp. 211 et 296 des *Essais*), ce qui fausse complètement les rapports existant entre le capitalisme russe et le régime précapitaliste de notre industrie minière et métallurgique.

préoccupé les économistes populistes et à laquelle ils ont apporté une réponse négative (selon MM. V.V., N.-on, Karychev, Kabloukov, le nombre des ouvriers de fabrique s'accroît en Russie — si tant est qu'il s'accroisse — moins vite que la population). Notons tout d'abord que cette question ne peut être posée que de deux façons: la population industrielle et commerciale augmente-t-elle aux dépens de la population rurale (voir plus bas); ou bien y a-t-il augmentation du nombre des ouvriers dans la grande industrie mécanique? On ne saurait affirmer que, dans une société capitaliste en voie de développement, il doit y avoir accroissement du nombre des ouvriers employés dans les petites entreprises et les manufactures car la fabrique ne cesse d'éliminer les formes industrielles plus primitives. Or, nous avons montré en détail que notre statistique des fabriques et usines est souvent bien loin de prendre la notion de *fabrique* au sens scientifique du terme.

Pour analyser les données concernant le problème qui nous intéresse, nous devons prendre des renseignements qui portent 1) sur toutes les industries; 2) sur une longue période. Ce n'est qu'à ces deux conditions que l'on peut avoir la garantie d'obtenir des données plus ou moins comparables. Nous prendrons donc l'année 1865 et l'année 1890, la période de 25 ans qui a suivi l'abolition au servage; commençons par faire le bilan des statistiques dont nous disposons. C'est pour l'année 1865 que la statistique des fabriques et usines nous fournit les renseignements les plus complets. Elle recense à cette date, pour l'ensemble des fabriques et usines de la Russie d'Europe, 380 638 ouvriers. Dans ce nombre ne sont comprises ni la distillerie, ni la brasserie, ni les raffineries sucrières, ni les fabriques de tabac *. Pour avoir une idée des effectifs de ces industries, force nous est d'avoir recours au *Recueil de la statistique militaire* qui est la seule source dont nous disposons mais dont les données, ainsi que nous l'avons déjà montré, doivent obligatoirement être corrigées. Si donc on ajoute

* *Recueil de renseignements et matériaux du ministère des Finances*, 1867, n° 6. Nous avons déjà montré plus haut que pour comparer avec les données contemporaines, on doit prendre des chiffres provenant d'une seule et même source: le ministère des Finances.

pour ces industries 127 935 ouvriers au chiffre précédent *, on obtient pour 1865 le total de *508 573 ouvriers* pour l'ensemble des fabriques et usines de la Russie d'Europe (industries soumises ou non à l'accise) **. Pour l'année 1890, le total correspondant est de *839 730* ***, ce qui représente une augmentation de 65%, plus importante que celle de la population. Il faut cependant considérer qu'en réalité, *cette augmentation a été beaucoup plus considérable que ne l'indiquent les chiffres.* Nous avons, en effet, prouvé en détail que la statistique des fabriques et usines des années 60 englobe toute une série de petites entreprises artisanales et agricoles ainsi que des ouvriers à domicile et que, de ce fait, les chiffres qu'elle nous fournit, sont supérieurs à la réalité. Faute de matériaux, nous ne pouvons malheureusement pas corriger entièrement toutes ces exagérations et nous préférons renoncer à une correction partielle, d'autant plus que par la suite, nous donnerons des renseignements plus précis sur le nombre des ouvriers des principales usines.

Passons maintenant aux statistiques qui portent sur l'industrie minière et métallurgique. Pour 1865, elles ne s'occupent que des industries du cuivre et du fer ainsi que des mines d'or et de platine où elles recensent pour l'ensemble de la Russie d'Europe *133 176 ouvriers*****. En 1890, le nombre des ouvriers recensés dans ces mêmes industries est de *274 748*, soit plus de deux fois plus *****. Ce chiffre de *274 748*

* La brasserie compte 6 825 ouvriers; ici encore les chiffres sont exagérés, mais il n'y a point de données permettant de les corriger; l'industrie du sucre compte 68 334 ouvriers (d'après l'*Annuaire du ministère des Finances*); celle du tabac, 6 116 (après correction) et celle de la distillerie 46 660 (après correction).

** M.T.-Baranovski cite pour 1866 le chiffre de M. Vechniakov: 493 371 (*La fabrique*, p. 339). Nous ignorons comment ce chiffre a été établi. Il diffère d'ailleurs très peu de celui que nous donnons.

*** D'après l'*Index* pour 1890. Du total de 875 764, il faut retrancher les ouvriers comptés une seconde fois dans la statistique des mines: 291 dans les bitumes, 3 468 dans le sel et 32 275 dans la fabrication des rails.

**** Sur le nombre des ouvriers de l'industrie minière et métallurgique en 1860-1870, voir: *Annales statist.*, t. I, 1866.— *Annuaire du Ministère des Finances*, t. I.— *Recueil de renseignements statistiques sur l'industrie minière*, pour les années 1864-1867, St-Pb, 1864-1867, édition du Comité scientifique des Mines.

***** *Recueil de renseignements statistiques sur l'industrie minière en 1890*, St-Pb, 1892. D'après ce recueil la Russie d'Europe compte

représente 80,6 % du total des ouvriers de l'industrie minière et métallurgique dans la Russie d'Europe en 1890. Si l'on admet que le chiffre de l'année 1865 représentait un pourcentage analogue, on obtient les totaux suivants: pour 1865, *165 230 ouvriers* des mines et de la métallurgie et pour 1890, *340 912*, soit une augmentation de 107 % *.

Poursuivons. Parmi les ouvriers des grandes entreprises capitalistes, il nous faut également compter les cheminots. En 1890, on comptait *252 415 ouvriers* ** dans l'ensemble de la Russie d'Europe, Pologne et Caucase compris. Pour 1865, le nombre des cheminots ne nous est pas communiqué. Nous pouvons néanmoins arriver à une approximation relativement exacte car le nombre d'ouvriers employés par verste de réseau a très peu varié. Si donc on admet qu'il faut 9 ouvriers par verste de chemin de fer, on obtient pour 1865 le total de *32 076* ***.

342 166 ouvriers, 340 912 après soustraction de ceux qui sont employés dans les usines de pétrole (indiqués dans l'*Index*) et après correction de quelques petites erreurs.

* Parmi les autres branches de l'industrie minière, on en trouve où le nombre des ouvriers a sans doute un peu augmenté (l'industrie du sel); d'autres où le nombre des ouvriers a dû augmenter beaucoup (houille, carrières); d'autres enfin qui n'existaient pas du tout en 1860-1870 (par ex., l'extraction du mercure).

** La *Revue statistique des chemins de fer et des voies fluviales*, St-Pb, 1893, p. 22. Edition du ministère des Voies de communication. Malheureusement, nous ne disposons pas de données pour mettre à part la Russie d'Europe. Parmi les ouvriers de chemins de fer nous ne comptons pas seulement les permanents, mais aussi le personnel temporaire (10 447) ou ceux qui travaillent à la journée (74 504). L'entretien moyen d'un ouvrier temporaire revient à 192 roubles par an; celui d'un journalier, à 235 roubles. La moyenne du salaire journalier est de 78 kopecks. Il s'ensuit donc que les ouvriers temporaires et journaliers sont occupés la plus grande partie de l'année, et qu'on a tort de ne pas en tenir compte, comme le fait M.N.-on (*Essais*, p. 124).

*** En 1886, on comptait 9 ouvriers par verste de réseau; en 1890, 9,5; en 1893, 10,2; en 1894, 10,6; en 1895, 10,9; ce nombre a donc une tendance manifeste à augmenter. Voir le *Recueil de renseignements sur la Russie* pour 1890 et 1896 et le *Messager des Finances*, 1897, n° 39.— Faisons cette réserve que dans ce paragraphe nous nous occupons exclusivement de la comparaison des données de 1865 et 1890. Il est donc absolument indifférent que nous prenions le nombre des ouvriers des chemins de fer dans l'Empire entier ou seulement dans la Russie d'Europe; que nous comptions 9 ouvriers par verste ou moins; que nous considérions toutes les branches de l'industrie métallurgique et minière ou seulement celles sur lesquelles nous disposons de données pour 1865.

Faisons le bilan de nos calculs :

Ouvriers des grandes entreprises capitalistes (en milliers)

Années	Fabriques et usines	Industrie minière et métallurgique	Chemins de fer	Total
1865	509	165	32	706
1890	840	340	252	1 432

Ce qui ressort de ce tableau, c'est qu'en 25 ans le nombre des ouvriers employés dans les grandes entreprises capitalistes a plus que doublé ; donc qu'il s'est accru beaucoup plus rapidement non seulement que la population en général, mais même que la population urbaine *. Le fait qu'il y ait de plus en plus d'ouvriers qui abandonnent l'agriculture et les petites industries pour les grandes entreprises industrielles est donc absolument indubitable **. Témoins les chiffres de cette même statistique à laquelle les populistes ont eu si souvent recours et dont ils ont tellement abusé. Ces abus atteignent d'ailleurs leur point culminant avec la méthode réellement extravagante qui consiste à prendre *le pourcentage que représentent les ouvriers de fabrique et d'usine par rapport à la population totale* (!) pour ensuite disserter à partir du chiffre ainsi obtenu (1 %) sur l'insigni-

---

* En 1863, il y avait en Russe d'Europe 6,1 millions d'habitants des villes et en 1897, 12,0 millions.

** Les données plus récentes sur le nombre des ouvriers des grandes entreprises capitalistes sont les suivantes. Pour 1900, il existe des données sur le nombre des ouvriers des fabriques et usines dans les établissements qui ne paient pas l'accise ; pour 1903, sur les entreprises qui payent l'accise. Pour 1902, nous possédons des chiffres sur les ouvriers des entreprises minières et métallurgiques. Le nombre des ouvriers des chemins de fer peut être établi à raison de 11 ouvriers par verste (renseignements au 1er janvier 1904). Voir *Annuaire de la Russie*, 1906 et *Recueil des renseignements sur l'industrie minière et métallurgique*, 1902.

En totalisant tous ces chiffres, nous trouvons pour les 50 provinces de la Russie d'Europe, pendant la période 1900-1903 : ouvriers des fabriques et usines, 1 261 571 ; mines et métallurgie, 477 025 ; chemins de fer, 468 941. Total : 2 207 537. Pour tout l'Empire de Russie : ouvriers des fabriques et usines, 1 509 516 ; mines et métallurgie, 626 929 ; chemins de fer, 655 929. Total : 2 792 374. Ces chiffres confirment amplement ce qui vient d'être dit dans le texte. (*Note de la 2e édition.*)

fiance de cette « poignée » d'ouvriers! * C'est ainsi, par exemple, que procède M. Kabloukov: après avoir repris à son compte cette évaluation du pourcentage des « ouvriers de fabrique » par rapport à l'ensemble de la population russe **, il écrit: « En Occident, au contraire (!!), le nombre des ouvriers employés dans l'industrie de transformation (or n'importe quel lycéen pourrait vous dire que les « ouvriers de fabrique » et les « ouvriers employés dans l'industrie de transformation » sont deux choses toutes différentes) constituent une partie de la population beaucoup plus importante, très précisément de 53 % en Angleterre, à 23 % en France ». Notre auteur ajoute: « Il y a une telle différence entre la place respective qu'occupe la classe des ouvriers de fabrique (!!) dans ces pays et en Russie qu'il ne peut être question d'identifier notre développement à celui de l'Europe occidentale. » Et c'est un professeur, dont la spécialité est la statistique, qui écrit cela! D'un trait de plume, il vous exécute deux tours de passe-passe: 1) il remplace les ouvriers de fabrique par les ouvriers employés dans l'industrie de transformation et ensuite, 2) il remplace les ouvriers de l'industrie de transformation par la population occupée dans cette industrie. Expliquons donc à nos savants professeurs en quoi consistent ces différences et quelle est leur signification. En France, par exemple, le recensement de 1891 a dénombré dans l'industrie de transformation environ 3 300 000 ouvriers, ce qui représente moins de 1/10 de la population totale du pays (36 800 000 habitants classés selon leur profession, 1 300 000 non classés). Ces ouvriers se trouvaient non seulement dans les fabriques, mais dans tous les établissements et entreprises industrielles. Quant à la population occupée dans l'industrie de transformation, elle s'élevait à 9 500 000 personnes (soit environ 26 % de la population totale) et comprenait, en plus des ouvriers, 1 000 000 de patrons, etc.; 200 000 employés; 4 800 000 *membres des familles* et 200 000 domestiques ***. Pour montrer quels sont les rapports qui, en Russie, correspondent à ceux-ci, il nous faut

* N.-on, *l.c.*, pp. 326 et autres.
** *Leçons d'économie rurale*, Moscou 1897, p. 14.
*** *The Statesman's Yearbook*, 1897, p. 472.

prendre à titre d'exemple tel ou tel centre, car nous n'avons pas de statistique sur les occupations de l'ensemble de la population. Prenons donc un centre urbain et un centre rural. En 1890, il y avait à Pétersbourg 51 760 ouvriers de fabriques et d'usines (voir l'*Index*) et la population employée dans l'industrie de transformation s'élevait à 341 991 individus des deux sexes (chiffres du recensement du 15 décembre 1890) qui se répartissaient de la façon suivante * :

	Hommes et femmes		
	Gagnant leur vie eux-mêmes	Membres de la famille et domestiques	Total
Patrons	13 853	37 109	50 962
Administration (employés) . . .	2 226	4 574	6 800
Ouvriers	148 111	61 098	209 209
Isolés	51 514	23 506	75 020
Total	215 704	126 287	341 991

Autre exemple : dans le bourg de Bogorodskoïé, district de Gorbatov, province de Nijni-Novgorod (nous avons vu que ce bourg ne s'occupait pas d'agriculture et ne formait « pour ainsi dire qu'une grande tannerie »), l'*Index* a dénombré en 1890, *392 ouvriers de fabriques et d'usines* alors que, selon le recensement du zemstvo de 1889, la population exerçant une industrie s'élevait à environ 8 000 habitants (la population totale était de 9 241 ; les gens qui exercent une industrie et leur famille en constituaient donc plus de 9/10). Il serait peut-être bon que messieurs N.-on, Kabloukov et compagnie réfléchissent à ces chiffres !

Supplément à la 2e édition. Nous possédons actuellement les résultats du recensement de 1897 qui nous fournit des données statistiques sur les occupations de l'ensemble de la

* *St-Pétersbourg d'après le recensement de 1890*, St-Pb, 1893. Total des groupes de petites industries II-XV. Le nombre de personnes qui y sont occupées s'élève à 551 700, dont 200 748 dans le commerce, les transports, les restaurants-tavernes.— Par « isolés » il faut entendre les petits producteurs travaillant seuls sans ouvriers salariés.

population. Voici le tableau que nous en avons tiré pour tout l'Empire russe (chiffres en millions) * :

Professions	Gagnant leur vie eux-mêmes	Membres de la famille	*Total*
	Hommes et femmes		
a) Fonctionnaires et militaires	1,5	0,7	2,2
b) Clergé et professions libérales	0,7	0,9	1,6
c) Rentiers et pensionnaires . . .	1,3	0,9	2,2
d) Détenus, prostituées, profess. indéterm., profess. inconnues	0,6	0,3	0,9
Total de la population improduct.	4,1	2,8	6,9
e) Commerce	1,6	3,4	5,0
f) Voies de communication et transports	0,7	1,2	1,9
g) Emplois privés, domestiques, journaliers	3,4	2,4	5,8
Total de la popul. à demi product. . . .	5,7	7,0	12,7
h) Agriculture	18,2	75,5	93,7
i) Industrie	5,2	7,1	12,3
Total de la population productive	23,4	82,6	106,0
Total	33,2	92,4	125,6

Inutile de dire que ces chiffres confirment entièrement ce que nous avons dit plus haut sur l'absurdité de la méthode populiste, qui consiste à comparer le nombre des ouvriers de fabriques et d'usines à la population totale.

Les données sur la façon dont l'ensemble de la population russe est répartie selon ses occupations sont particulièrement intéressants à regrouper pour montrer que toute la production marchande et le capitalisme en Russie reposent sur la *divi-*

* Relevé des résultats de l'étude du premier recensement général de la population pour l'Empire, 28 janvier 1897, Editions du Comité central de la statistique, t. II, tableau XXI, p. 296. J'ai établi les groupes de professions comme suit: a) 1,2 et 4; b) 3 et 5-12; c) 14 et 15; d) 16 et 63-65; e) 46-62; f) 41-45; g) 13; h) 17-21; i) 22-40.

sion du travail social. De ce point de vue, la population totale de la Russie doit être divisée en trois grandes sections : I) population agricole ; II) population industrielle et commerciale ; III) population improductive (ou plus exactement, ne participant pas à l'activité économique). Sur les neuf groupes que contient notre tableau (a-i), le groupe g (celui des employés privés, des domestiques et des journaliers) est le seul à ne pouvoir être classé entièrement dans l'une de ces trois grandes sections de base. Il doit être réparti *approximativement* entre la population industrielle et commerciale et la population agricole. Nous avons donc placé dans la population industrielle la partie de ce groupe qui est enregistrée dans les villes (2 500 000) et dans la population agricole la partie enregistrée dans les districts (3 300 000). De la sorte, nous avons obtenu, pour la répartition de l'ensemble de la population de Russie, le tableau suivant :

Population	agricole de la Russie . . .	97,0 millions
»	industrielle et commerciale	21,7 »
»	improductive	6,9 »
Total	. . . . .	125,6 millions

Ce tableau montre clairement que la circulation des marchandises et, par conséquent, la production marchande se sont solidement implantées en Russie. La Russie est donc un pays capitaliste. Mais d'autre part, il apparaît clairement qu'au point de vue économique, elle est encore très en retard par rapport aux autres pays capitalistes.

Poursuivons ; après l'analyse que nous avons faite dans cet ouvrage, ces données statistiques peuvent et doivent être utilisées pour déterminer *approximativement* en quelles catégories *de base* se divise l'ensemble de la population russe du point de vue de sa situation de *classe*, c'est-à-dire du point de vue de la position qu'elle occupe dans le régime social de la production.

Cette classification — il va de soi qu'elle ne peut être qu'approximative — est rendue possible du fait que nous savons quels sont les groupes économiques fondamentaux entre lesquels se répartit la paysannerie. Or, comme le nombre des gros propriétaires fonciers est tout à fait insi-

gnifiant et que, de plus, une grande partie d'entre eux est classée parmi les rentiers, les fonctionnaires, les hauts dignitaires, etc., on peut considérer que la totalité de la population agricole fait partie de la paysannerie. Nous avons donc une masse de 97 millions de paysans dans laquelle il nous faut distinguer les trois grands groupes suivants: le groupe inférieur qui comprend les couches prolétariennes et semi-prolétariennes; le groupe moyen des petits propriétaires pauvres et le groupe supérieur des propriétaires aisés. Ces groupes constituent des éléments *de classe* distincts dont nous avons déjà analysé en détail les caractéristiques économiques fondamentales: la population du groupe inférieur ne possède pas de biens et vit essentiellement ou pour moitié *de la vente de sa force de travail.* Celle du groupe moyen est formée de petits propriétaires très pauvres, car dans les meilleures années, le paysan moyen arrive à peine à joindre les deux bouts, mais dont *le principal* moyen de subsistance est la *petite exploitation* « indépendante » (soi-disant indépendante, naturellement). Celle du groupe supérieur, enfin, est formée de petits propriétaires aisés qui exploitent un nombre plus ou moins important d'ouvriers agricoles, de journaliers détenteurs d'un lot concédé et, d'une façon générale, d'ouvriers salariés de toute espèce.

Approximativement, ces groupes représentent respectivement 50 %, 30 % et 20 % du total de la paysannerie. Jusqu'ici, nos pourcentages ont toujours porté sur le nombre des foyers ou des exploitations. Prenons maintenant la proportion par rapport à la population. De ce fait le groupe inférieur augmente et le groupe supérieur diminue mais, ainsi qu'en témoignent sans aucune équivoque, la ruine de la paysannerie, l'accroissement du nombre des paysans sans cheval, les progrès du chômage et de la misère dans les campagnes, etc., il est indubitable que c'est précisément ce qui s'est passé en Russie au cours de la dernière décennie.

Nous obtenons donc environ 48 500 000 prolétaires et semi-prolétaires des campagnes; environ 29 100 000 petits propriétaires pauvres (avec leurs familles) et environ 19 400 000 petits propriétaires aisés.

Le problème suivant est celui de la répartition de la population industrielle et commerciale et de la population non productive. De toute évidence, celle-ci comprend des élé-

ments appartenant à la grosse bourgeoisie : ce sont tous les rentiers (« qui vivent des revenus de leur capital et de leurs biens immobiliers » : première section du 14e groupe de notre statistique : 900 000 personnes), une partie des intellectuels bourgeois, les hauts fonctionnaires civils et militaires, etc., soit environ 1 500 000 personnes. A l'autre pôle de la population non productive nous trouvons les grades inférieurs de l'armée, de la marine, de la gendarmerie, de la police (soit environ 1 300 000 personnes), les domestiques, de nombreux gens de maison (ils sont au moins 500 000), et près d'un demi-million de mendiants, de vagabonds, etc. Pour ces dernières catégories, la répartition en groupes proches des types économiques fondamentaux ne pourra être qu'approximative ; environ 2 000 000 de personnes seront classées parmi les prolétaires et les semi-prolétaires (en partie lumpen), environ 1 900 000 parmi les petits propriétaires pauvres et environ 1 500 000 parmi les petits propriétaires aisés (dans ce dernier groupe, on fera entrer la plus grande partie des employés, du personnel administratif, des intellectuels bourgeois, etc.).

Enfin, c'est dans la population commerciale et industrielle que le prolétariat est sans aucun doute le plus nombreux et que le fossé qui le sépare de la bourgeoisie est le plus profond. Mais le recensement ne nous donne aucun renseignement sur la façon dont cette population se répartit en patrons, isolés, ouvriers, etc. Il ne nous reste donc qu'à prendre comme critère les données déjà citées sur la répartition dans la production de la population industrielle de Pétersbourg. En nous basant sur ces données, nous pouvons classer dans la grande bourgeoisie environ 7 % de la population industrielle totale, dans la petite bourgeoisie aisée environ 10 %, parmi les petits patrons pauvres environ 22 % et dans le prolétariat 61 %. Il est vrai que dans l'ensemble de la Russie, la petite production industrielle est beaucoup plus vivace qu'à Pétersbourg. Mais, comme nous ne classons pas parmi la population semi-prolétarienne la masse d'isolés et des « koustaris » travaillant à domicile pour des patrons, dans l'ensemble, les rapports que nous avons pris sont sans doute très peu différents de la réalité. Nous obtenons donc, pour la population industrielle et commerciale, environ 1 500 000 grands bourgeois, environ 2 200 000 petits pro-

ducteurs aisés, environ 4 800 000 petits producteurs nécessiteux et environ 13 200 000 prolétaires et semi-prolétaires.

Si on rassemble la population agricole, la population industrielle et commerciale et la population improductive, le tableau approximatif de la répartition de classe pour l'ensemble de la population de Russie est le suivant:

	Population totale Hommes et femmes
Grosse bourgeoisie, propriétaires fonciers, hauts fonctionnaires, etc.	près de 3,0 millions
Petits propriétaires aisés	» » 23,1 »
Petits propriétaires pauvres . .	» » 35,8 »
Prolétaires* et semi-prolétaires	» » 63,7 »
Total	environ 125,6 millions

On peut être sûr que nos économistes cadets et cadétisants ne vont pas manquer de s'élever contre cette représentation « simpliste » de l'économie russe. Il est tellement commode, en effet, tellement avantageux de dissimuler la profondeur des contradictions économiques derrière des analyses de détail et de déplorer en même temps la « grossièreté » de la conception socialiste sur *l'ensemble* de ces contradictions. Il va sans dire qu'au point de vue scientifique, une telle critique des conclusions auxquelles nous sommes parvenus est dépourvue de toute valeur.

Au sujet du *degré d'approximation* de tels ou tels chiffres, des divergences de détail peuvent naturellement surgir. De ce point de vue, il est intéressant de citer l'ouvrage de M. Lossitski: *Etudes sur la population de la Russie d'après le recensement de 1897* (*Mir Boji*, 1905, n° 8). En se basant sur les données brutes du recensement concernant le nombre des ouvriers et des domestiques, l'auteur en arrive aux estimations suivantes: population prolétarienne: 22 millions; paysans et propriétaires terriens: 80 millions; patrons et employés de commerce et d'industrie: 12 millions environ; population n'exerçant pas de métier: 12 millions environ.

* Ils sont au nombre de 22 millions au moins. Voir ci-dessous.

Comme on le voit, le nombre de prolétaires que l'on obtient à partir de ces données est très proche de celui que nous avions fourni *. Nier qu'il existe une énorme masse de semi-prolétaires parmi les paysans pauvres qui dépendent d'un « gagne-pain auxiliaire », parmi les « koustaris », etc., ce serait se moquer de tous les renseignements dont nous disposons sur l'économie de la Russie. Il suffit en effet de se rappeler que rien qu'en Russie d'Europe on compte 3 250 000 *foyers* qui n'ont pas de cheval et 3 400 000 qui n'en ont qu'un, de se rappeler l'ensemble des renseignements que nous fournit la statistique des zemstvos sur les fermages, les « métiers auxiliaires », les budgets, etc., pour ne plus douter un instant de l'importance numérique de cette population semi-prolétarienne. Selon toute vraisemblance, estimer que les prolétaires et les semi-prolétaires constituent la moitié de la paysannerie, ce n'est pas exagérer mais diminuer leur nombre. Pour ce qui est de la population non agricole, les couches prolétariennes et semi-prolétariennes y tiennent une place encore plus considérable.

Poursuivons : Si on ne veut pas que le tableau économique d'ensemble se perde dans les détails, il faut classer parmi les petits patrons aisés une partie considérable du personnel administratif et commercial, des employés, des intellectuels bourgeois, des fonctionnaires, etc. Il se peut que dans ce domaine nous ayons été trop prudents et que le nombre que nous avons donné pour cette catégorie soit trop élevé : peut-être faudrait-il augmenter le chiffre des petits patrons pauvres et diminuer celui des petits patrons aisés. Mais il va de soi que ce genre de répartition ne prétend pas à une exactitude statistique absolue.

La statistique doit illustrer les rapports économiques et sociaux constatés par une analyse d'ensemble sans devenir un but en soi, comme cela arrive trop souvent chez nous. Dissimuler qu'en Russie il existe un nombre considérable de couches petites-bourgeoises, cela reviendrait purement et simplement à falsifier le tableau d'ensemble de notre réalité économique.

* Il serait déplacé ici d'entrer dans les détails de la statistique des ouvriers et des domestiques, dont s'est servi M. Lossitski. De toute évidence, le nombre d'ouvriers indiqué par cette statistique est très *inférieur* à la réalité.

VI. LA STATISTIQUE DES MACHINES À VAPEUR

L'emploi des machines à vapeur dans la production est l'un des indices les plus caractéristiques de la grande industrie mécanique. C'est pourquoi il est particulièrement intéressant d'étudier les données qui concernent ce domaine. Pour la période qui va de 1875 à 1878, le nombre des machines à vapeur nous est fourni par les *Matériaux pour la statistique des machines à vapeur dans l'Empire russe* (Saint-Pétersbourg, éditions du Comité central de la statistique, 1882) *. Pour l'année 1892, nous avons les chiffres du *Relevé de données sur l'industrie des usines et fabriques* qui englobent toutes les branches de cette industrie ainsi que l'industrie minière. Voici le tableau comparatif de toutes ces données:

Nombre des machines à vapeur dans l'industrie

	1875-1878			1892		
	Chaudières à vapeur	Machines à vapeur	Puissance totale	Chaudières à vapeur	Machines à vapeur	Puissance totale
Russie d'Europe (50 prov.)	7 224	5 440	98 888	11 272	10 458	256 469
Pologne	1 071	787	14 480	2 328	1 978	81 346
Caucase	115	51	583	514	514	5 283
Sibérie et Turkestan	100	75	1 026	134	135	2 111
Total pour l'Empire	8 510	6 353	114 977	14 248	13 085	345 209

En seize années, le nombre des machines à vapeur a donc augmenté *de 3 fois* dans l'ensemble de la Russie et

* Des treize groupes d'industries, nous retranchons, pour pouvoir établir la comparaison avec 1892, les groupes I (agriculture), XII (typographie et lithographie) et XIII (« canalisations d'eau », etc.). Les locomobiles sont comptées avec les machines à vapeur.

de 2,5 fois en Russie d'Europe. L'accroissement du nombre des machines à vapeur a été moins important, mais la puissance moyenne des machines, par contre, s'est considérablement élevée puisqu'elle est passée de 18 à 24 chevaux, en Russie d'Europe, et de 18 à 41 chevaux dans le royaume de Pologne. La grande industrie mécanique a donc progressé très rapidement au cours de cette période. En 1875-1878, les provinces qui possédaient le plus grand nombre des chevaux-vapeur étaient les suivantes: Saint-Pétersbourg (17 808 CV), Moscou (13 668), Kiev (8 363), Perm (7 348), et Vladimir (5 684). A elles seules, ces cinq provinces détenaient donc 52 871 CV, soit les 3/5 du total des chevaux-vapeur existant en Russie d'Europe. Venaient ensuite les provinces de Podolie (5 480), de Pétrokovo (5 071), de Varsovie (4 760). En 1892, l'ordre était le suivant: Pétrokovo (59 063), Saint-Pétersbourg (43 961), Ekatérinoslav (27 839), Moscou (24 704), Vladimir (15 857), Kiev (14 211) (soit, pour ces 5 provinces, 126 572 chevaux-vapeur, c'est-à-dire près de la moitié du total de la Russie d'Europe), puis Varsovie (11 310) et Perm (11 245). Ces chiffres montrent clairement qu'en Pologne et dans le Sud deux nouveaux centres se sont formés. Dans la province de Pétrokovo, en effet, le nombre des chevaux-vapeur a augmenté de 11,6 fois et dans les provinces d'Ekatérinoslav et du Don prises ensemble * il est passé de 2 834 à 30 932, soit un accroissement de 10,9 fois. La croissance de ces nouveaux centres a été si rapide qu'ils ont fait reculer les anciens et qu'ils sont passés des derniers rangs aux premiers. Notons d'autre part que ces chiffres font apparaître une fois de plus un développement particulièrement rapide des industries qui fabriquent des articles de consommation *productive*, très précisément de l'industrie minière et de l'industrie métallurgique. Alors qu'en 1875-1878, ces dernières utilisaient (en Russie d'Europe) 1 040 machines à vapeur d'une puissance de 22 966 CV, en 1890 elles en utilisaient 1 960 d'une puissance de 74 204 CV. Dans ces industries, le nombre des machines à vapeur a donc

* Nous réunissons ces provinces à cause de la modification de leurs limites après 1878.

augmenté davantage en quatorze ans que dans toutes les industries en seize ans. Les branches qui fabriquent des moyens de production occupent dans l'ensemble de notre industrie une place de plus en plus importante *.

VII. LE DÉVELOPPEMENT DES GRANDES FABRIQUES

L'insuffisance de notre statistique des usines et fabriques (insuffisance prouvée plus haut) nous oblige à recourir à des calculs complexes pour pouvoir déterminer quel a été le développement de la grande industrie mécanique depuis l'abolition du servage. Nous avons donc choisi des données qui portent sur les années 1866, 1879, 1894/95 et qui ne concernent que les plus grandes fabriques employant un minimum de 100 ouvriers dans l'entreprise même **. Cependant, comme les ouvriers travaillant au-dehors ne sont strictement séparés des autres que dans la *Liste* de 1894/95, il se peut que pour les années précédentes (particulièrement pour 1866 et 1879), les chiffres soient quelque peu exagérés, et ce malgré les corrections dont il est question dans la note.

Voici donc quelles sont ces données sur les plus grandes fabriques :

* En 1904, les comptes rendus des inspecteurs de fabriques dénombraient dans 64 provinces de la Russie d'Europe 27 579 chaudières à vapeur, ce qui donnait un total de 31 887, sans compter celles qui étaient employées dans l'agriculture. Cela montre bien à quel point l'emploi de ces machines s'est répandu depuis 1892. (*Note de la 2e édition.*)

** Sources : *Annuaire du ministère des Finances*, t. 1 (données sur 71 industries seulement) ; *Index*, 1re et 3e éditions : données sur toutes les industries, de même que dans la *Liste* ; mais pour pouvoir comparer les données de la *Liste* et celles de l'*Index*, il faut déduire des industries énumérées dans ce dernier, la fabrication des rails. Les établissements pour lesquels on a compté les ouvriers travaillant à domicile ont été exclus. Parfois ce classement des ouvriers à domicile a été indiqué en notes dans les publications mentionnées ; parfois, il ressort du rapprochement des données pour plusieurs années ; cf., par exemple, les chiffres de l'industrie cotonnière de la province de Saratov pour 1879, 1890 et 1894-1895. (Cf. chap. VI, parag. II, 1). Sinzheimer (*Ueber die Grenzen der Weiterbildung des fabrikmässigen Grossbetriebes in Deutschland*, Stuttg., 1893) range parmi les grandes entreprises celles qui occupent 50 ouvriers et plus. Cette norme ne nous semble en aucune façon trop basse, mais vu les difficultés de calcul que présentent les chiffres russes, nous avons dû nous borner aux plus grandes fabriques.

Les grandes fabriques de la Russie d'Europe pour les années:

Groupe de fabriques d'après le nombre des ouvriers	1866				1879				1890				1894/95			
	Nombre de fabriques		Nombre d'ouvriers	Production en milliers de roubles	Nombre de fabriques		Nombre d'ouvriers	Production en milliers de roubles	Nombre de fabriques		Nombre d'ouvriers	Production en milliers de roubles	Nombre de fabriques		Nombre d'ouvriers	Production en milliers de roubles
	Total	Dont: équipées de mach. à vap.			Total	Dont: équipées de mach. à vap.			Total	Dont: équipées de mach. à vap.			Total	Dont: équipées de mach. à vap.		
A) De 100 à 499 ouv.	512	204	109 061	99 830	641	354	141 727	201 542	712	455	156 699	186 289				
B) De 500 à 999 ouvriers . .	90	68	59 867	48 359	130	119	91 887	117 830	140	140	94 305	148 548				
C) 1000 ouvriers et plus . . .	42	35	62 801	52 877	81	76	156 760	170 533	99	99	213 333	253 130				
Total * . .	644	307	231 729	201 066	852	549	390 374	489 905	951	694	464 337	587 965				
A) De 100 à 499 ouvriers. . .					981	534	219 735	289 006	1 133	769	252 656	355 258				
B) De 500 à 999 ouvriers . .					166	145	115 586	142 648	183	183	121 553	190 265				
C) 1000 ouvriers et plus . . .					91	83	174 322	198 272	115	115	248 937	313 065				
Total **					1 238	762	509 643	629 926	1 431	1 067	623 146	858 588				
A) De 100 à 499 ouv.					979	532	219 136	288 759	1 131	767	252 063	352 526	1 136	935	252 676	374 444
B) De 500 à 999 ouvriers . .					164	144	113 936	140 791	182	182	120 936	186 115	215	212	143 453	229 363
C) 1000 ouvriers et plus . . .					86	78	163 044	177 537	108	108	226 207	276 512	117	117	259 541	351 426
Total ***					1 229	754	496 416	607 087	1 421	1 057	599 206	815 153	1 468	1 264	655 670	955 233

* Données pour 1866-1879-1890, se rapportant à 71 branches d'industrie sur lesquelles on a des renseignements pour 1866.
** Données pour 1879-1890 se rapportant à toutes les branches d'industrie soumises ou non à l'accise.
*** Données pour 1879-1890-1894/95 se rapportant à toutes les branches d'industrie, sauf à la fabrication des rails (aciéries).

Pour analyser ce tableau, commençons par les données qui portent sur les années 1866-1879 et 1890. Le nombre total des grandes fabriques était respectivement de 644, 852 et 951, ce qui, en pourcentage, représente les variations suivantes: 100-132-147. En 24 ans, ce nombre a donc augmenté de près d'une fois et demie. De plus, si on considère les données concernant les différents groupes, on s'aperçoit que plus les fabriques sont importantes, plus l'augmentation a été rapide (A: 512-641-712 fabriques, B: 90-130-140; C: 42-81-99), ce qui est l'indice d'une concentration toujours plus poussée de la production.

Le nombre des établissements mécanisés augmente à un rythme plus rapide que le nombre total des fabriques. En pourcentage, les variations sont les suivantes: 100-178-226. Les grandes entreprises sont de plus en plus nombreuses à avoir recours aux machines à vapeur et on trouve d'autant plus d'entreprises mécanisées parmi les fabriques que ces dernières sont plus importantes: si on calcule le pourcentage que représentent les entreprises mécanisés dans chacun des groupes on obtient les chiffres suivants: A) 39 %-53 %-63 %. B) 75 %-91 %-100 %. C) 83 %-94 %-100 %. L'emploi des machines à vapeur est donc étroitement lié au développement de la production et à celui de la coopération dans la production.

En pourcentage, le nombre des ouvriers employés dans l'ensemble des grandes fabriques a connu les variations suivantes: 100-168-200. Il a donc doublé en 24 ans, c'est-à-dire qu'il a augmenté plus rapidement que celui des « ouvriers des fabriques et usines ». Pour ce qui est de l'effectif moyen de chaque grosse fabrique, il était, suivant les années, de 359-458-488 et suivant les groupes: A) 213-221-220; B) 665-706-673; C) 1 495-1 935-2 154. On voit donc que la proportion des ouvriers employés dans les plus grandes fabriques est de plus en plus importante. Alors qu'en 1866, il n'y avait que 27 % du nombre total des ouvriers des grosses fabriques qui travaillaient dans des entreprises employant plus de 1 000 personnes chacune, il y en avait 40 % en 1879 et 46 % en 1890.

En pourcentage, le volume de la production de l'ensemble des grosses fabriques a connu les variations suivantes: 100-243-292 (ce qui donne pour chacun des groupes: A)

100-201-187; B) 100-245-308; C) 100-323-479). Il a donc presque triplé et le rythme d'accroissement a été d'autant plus rapide que les fabriques étaient plus importantes. Par contre, si nous comparons les chiffres concernant la productivité du travail d'une année à l'autre et suivant les groupes nous obtenons des résultats quelque peu différents. Dans l'ensemble des grosses fabriques, la production moyenne par ouvrier sera de 866 roubles — 1 250 roubles — 1 260 roubles, et suivant les groupes: A) 901-1 410-1 191; B) 800-1 282-1 574; C) 841-1 082-1 188. On voit donc qu'il n'y a aucune augmentation de la valeur de la production fournie par ouvrier au fur et à mesure que l'on s'élève du groupe inférieur au groupe supérieur. Cela vient de ce que chaque groupe comprend une proportion différente de fabriques de diverses branches; or d'une branche à l'autre le coût des matières premières et, partant, la valeur de la production fournie annuellement par chaque ouvrier varient *.

Nous pensons qu'il n'est pas utile de faire une analyse aussi détaillée des chiffres concernant les périodes: 1879-1890 et 1879-1890-1894/95, car une telle analyse nous amènerait à répéter, à propos de pourcentages quelque peu différents, tout ce que nous venons de dire.

Depuis ces derniers temps, le *Relevé des comptes rendus des inspecteurs de fabrique* nous donne une classification des fabriques et usines d'après le nombre des ouvriers qu'elles emploient. Voici les chiffres pour l'année 1903:

Groupes de fabriques et usines	Dans 64 provinces de la Russie		Dans 50 provinces de la Russie d'Europe [147]	
	Etablissements	Ouvriers	Etablissements	Ouvriers
Moins de 20 ouvriers	5 749	63 652	4 533	51 728
21-50 ouvriers	5 064	158 602	4 253	134 194
51-100 ouvriers	2 271	156 789	1 897	130 642
101-500 ouvriers	2 095	463 366	1 755	383 000
501-1 000 ouvriers	404	276 486	349	240 440
plus de 1 000 ouvriers	238	521 511	210	457 534
Total	15 821	1 640 406	12 997	1 397 538

* Par exemple, en 1866, on a enregistré dans le groupe A, 17 raffineries de sucre, dans lesquelles la production annuelle par ouvrier est d'environ 6 000 roubles, tandis que dans les fabriques textiles (classées dans les groupes supérieurs) elle est de 500 à 1 500 roubles par ouvrier.

Ces données ne peuvent être comparées aux précédentes que si l'on admet une certaine inexactitude (minime il est vrai). De toutes façons, ce qui en ressort c'est que le nombre des grosses fabriques (plus de 99 ou plus de 100 ouvriers) et celui des ouvriers qu'elles emploient augmentent à un rythme rapide, que les ouvriers—et par conséquent la production—sont de plus en plus concentrés dans les plus importantes de ces fabriques.

Si l'on établit une comparaison entre les données concernant les grandes fabriques et celles que nous fournit notre statistique officielle sur l'ensemble des « fabriques et usines », on s'aperçoit qu'en 1879, les grandes fabriques constituaient 4,4 % du total des « fabriques et usines », employaient 66,8 % des ouvriers et fournissaient 54,8 % du volume total de la production; qu'en 1890, elles constituaient 6,7 % du total, employaient 71,1 % des ouvriers et fournissaient 57,2 % de la production; qu'en 1894/95, elles constituaient 10,1 % du total, employaient 74 % des ouvriers et fournissaient 70,8 % de la production; qu'en 1903, enfin, les grandes fabriques de plus de 100 ouvriers constituaient 17 % du nombre total des fabriques et usines existant en Russie d'Europe et employaient 76,6 % des ouvriers d'usine *. On voit donc qu'une part prédominante et sans cesse accrue des ouvriers et de la production des « fabriques et usines » est concentrée dans les grandes fabriques, notamment dans celles qui fonctionnent à la vapeur, et ce, en dépit de leur petit nombre. Nous avons déjà vu avec quelle rapidité ces fabriques se sont développées depuis l'abolition du servage. Voyons maintenant les données qui concernent les entreprises analogues existant dans l'industrie minière et métallurgique **.

---

* Les chiffres totaux sur notre industrie des fabriques et usines d'après les *Index* et la *Liste* ont été cités plus haut au paragraphe II. (Cf. *Etudes*, p. 276.) (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 4, p. 25.— *N.R.*) Notons que l'augmentation de la proportion des grandes fabriques par rapport à la totalité des « fabriques et usines » indique avant tout une restriction graduelle de cette dernière notion dans notre statistique.

** Ce calcul a été établi d'après le *Recueil de renseignements statistiques sur l'industrie métallurgique et minière en 1890*, à l'exclusion des usines figurant dans l'*Index*. Cette exclusion diminue le total des ouvriers de la Russie d'Europe de 35 000 (340—35 = 305 000).

100 — 201 — 187; B) 100 — 245 — 306; C) 100 — 320 — 477. Слѣд., сумма производства всѣхъ крупныхъ фабрикъ возрасла почти втрое, причемъ чѣмъ крупнѣе фабрики, тѣмъ быстрѣе шло это возрастаніе. Но если мы сравнимъ производительность труда за каждый отдѣльный годъ по различнымъ разрядамъ, то увидимъ нѣсколько иное. Средняя величина суммы производства, приходящаяся на одного рабочаго во всѣхъ крупныхъ фабрикахъ, будетъ: 866 руб.—1.250—1.260, а по разрядамъ: A) 901—1.410—1.191; B) 800—1.282—1.574; C) 841—1.082—1.188. Слѣд., за каждый отдѣльный годъ не наблюдается повышенія суммы производства (приходящейся на одного рабочаго) отъ низшаго разряда къ высшему. Происходитъ это отъ того, что въ разные разряды попадаютъ въ неравномъ отношеніи фабрики разныхъ производствъ, отличающихся различной стоимостью сырого матеріала, а, слѣдовательно, и различной величиной годового производства на одного рабочаго *).

Разбирать столь же подробно данныя за 1879—1890 гг. и за 1879—1890—1894—5 гг. мы находимъ лишнимъ, такъ какъ это значило бы повторять по поводу нѣсколько иныхъ процентныхъ отношеній все сказанное выше.

Въ послѣднее время въ „Сводѣ отчетовъ фабричныхъ инспекторовъ“ приводятся данныя о распредѣленіи фабрикъ и заводовъ на группы по числу рабочихъ. Вотъ эти данныя за 1903-й годъ:

Группы ф.-з. заведеній,	Въ 64 губ. Россіи. Число заведеній.	Число рабочихъ.	Въ 50 губ. Евр. Росс. Число заведеній.	Число рабочихъ.
Менѣе 20 рабоч.	5.749	63.652	4.533	51.728
21—50 „	5.064	158.062	4.253	134.194
51—100 „	2.271	156.789	1.897	130.642
101—500 „	2.095	463.366	1.755	383.000
501—1000 „	404	276.486	349	240.440
Свыше 1000 „	238	521.511	210	457.534
Всего . . .	15.821	1.640.406	12.997	1.397.538

Данныя эти могутъ быть сравниваемы съ вышеприведенными лишь при допущеніи нѣкоторой невѣрности, правда, ничтожной. Во всякомъ случаѣ эти данныя показываютъ, что число крупныхъ

*) Напр., за 1866 г. въ разрядъ A вошло 17 сахарорафинадныхъ заводовъ, въ которыхъ на 1 рабочаго приходится около 6 тыс. руб. годового производства, тогда какъ на текстильныхъ фабрикахъ (вошедшихъ въ высшіе разряды) приходится 500—1.500 р. годового производства на одного рабочаго.

Page 405 du livre *Le développement du capitalisme en Russie* (édition de 1908) avec des notes de V. Lénine
Réduction

Les entreprises les plus importantes de la Russie d'Europe en 1890

Groupes de fabriques, usines, mines, etc., d'après le nombre des ouvriers	Dans l'industrie minière et métallurgique			Dans toute la grande industrie (fabriques et usines, plus l'industrie minière et métallurgique)		
	Entreprises		Ouvriers	Entreprises		Ouvriers
	Total	Ayant mach. à vap.		Total	Ayant mach. à vap.	
A) De 100 à 499 ouvriers	236	89	58 249	1 369	858	310 906
B) De 500 à 999 ouvriers	73	38	50 607	256	221	172 160
C) 1 000 ouvriers et plus	71	49	149 098	186	164	398 035
Total	380	176	257 954	1 811	1 243	881 101

On voit donc que dans l'industrie minière et métallurgique, la concentration des ouvriers dans les grandes entreprises est encore plus poussée que dans les autres branches (bien que le pourcentage des fabriques qui utilisent des machines à vapeur n'y soit pas aussi élevé). Sur 305 000 ouvriers, on en compte en effet 258 000, soit 84,5 % qui travaillent dans des entreprises employant 100 et plus ouvriers chacune et 145 000 sur 305 000 (soit près de la moitié) qui travaillent dans un petit nombre de très grandes usines employant un minimum de 1 000 ouvriers chacune. Donc, sur le total des ouvriers des fabriques, des usines et des industries minières de la Russie d'Europe (1 180 000 en 1890) les *trois quarts* d'entre eux (74,6%) sont concentrés dans des entreprises employant au moins 100 ouvriers chacune et près de la moitié (570 000 sur 1 180 000) travaillent dans des entreprises dont l'effectif est au moins égal à 500 *.

* Le recensement industriel de 1895 a dénombré en Allemagne dans *toute* l'industrie, y compris les constructions minières et métallurgiques, branche qui n'est pas enregistrée en Russie, 248 entreprises de 1 000 ouvriers et plus; le nombre d'ouvriers occupés dans ces entreprises s'élevait à 430 286. Les plus grandes des fabriques russes sont donc plus grandes que celles d'Allemagne.

A cet endroit de notre exposé, il n'est pas superflu de toucher à la question soulevée par M.N.-on, du « ralentissement » du développement du capitalisme et de la « population des fabriques » entre les années 1880-1890 par rapport à la période qui va de 1865 à 1880 *. Après avoir fait cette remarquable découverte, M.N.-on en a tiré, avec sa logique bien particulière, la conclusion que « les faits venaient entièrement confirmer » ce qu'il avait affirmé dans ses *Essais* et que « lorsqu'il avait atteint un certain niveau de développement, le capitalisme réduisait son marché intérieur ». Il faut dire tout d'abord qu'il est parfaitement absurde de tirer du fait du « ralentissement du développement » la conclusion qu'il y a réduction du marché intérieur. Si en effet le nombre des ouvriers de fabriques augmente plus rapidement que la population (et c'est précisément le cas, puisqu'à en croire les données que M.N.-on lui-même nous fournit, l'accroissement a été de 25% entre 1880 et 1890), cela signifie que la population se détache de l'agriculture et que le marché intérieur se développe, même pour ce qui concerne les objets de consommation individuelle (sans parler du marché des moyens de production). Il faut dire d'autre part qu'à partir du moment où un pays capitaliste atteint un certain niveau de développement une « diminution de la croissance», exprimée en pourcentage, est inévitable car les petites quantités augmentent toujours plus rapidement que les grandes en ce qui concerne le pourcentage. Du fait qu'au stade initial, les progrès du capitalisme sont particulièrement rapides on peut tirer la conclusion que les pays jeunes ont tendance à rattraper les pays plus anciens. Mais considérer le taux d'accroissement initial comme une norme applicable aux périodes suivantes est une erreur. *Il faut dire enfin qu'il n'est nullement prouvé qu'il y ait eu « diminution de la croissance » entre les périodes comparées par M.N.-on.* L'industrie capitaliste ne peut se développer que de façon cyclique. Si on veut comparer différentes périodes, il faut donc prendre des

* *Rousskoïé Bogatstvo*, 1894, n° 6, pp. 101 et suiv. Les chiffres que nous citons sur les grandes fabriques témoignent également d'un pourcentage d'accroissement moindre en 1879-1890 qu'en 1866-1879.

données qui portent sur toute une série d'années *, de façon à bien faire ressortir les années d'une prospérité ou d'une dépression particulières. Faute d'avoir procédé de cette manière, M.N.-on a commis une grave erreur: il n'a pas remarqué que 1880 avait été une année d'essor et il est même allé jusqu'à affirmer le contraire. « Il faut remarquer, écrit-il, que pendant l'année 1880 (intermédiaire entre 1865 et 1890) les récoltes ont été mauvaises et que, de ce fait, le nombre des ouvriers recensés a été inférieur à la normale »!! (*ibid.*, 103-104). Si M. N.-on avait pris la peine de jeter un coup d'œil sur l'ouvrage où il a pris les chiffres concernant 1880, il aurait pu lire au contraire (*Index*, 3e édition) que cette année s'est caractérisée par « une poussée de l'industrie des cuirs et des constructions mécaniques (p. IV) due au renforcement de la demande qui a suivi la guerre et à l'accroissement des commandes de l'Etat. Quant à l'ampleur de cette poussée, il lui aurait suffi de consulter l'*Index* de 1879 pour en voir une idée précise **. Mais pour l'amour de sa théorie romantique, M. N.-on n'hésite pas à falsifier purement et simplement les faits.

VIII. LA RÉPARTITION TERRITORIALE DE LA GRANDE INDUSTRIE

Pour caractériser la grande industrie mécanique, il ne suffit pas d'étudier la concentration de la production dans les grandes entreprises. Il faut étudier également le problème extrêmement important de la concentration dans des centres de fabriques et d'usines bien déterminés, ainsi que les différentes sortes de centres existants. Malheureusement,

* Ainsi que l'a fait, par exemple, M. T.-Baranovski dans *Fabrique*, p. 307 et diagramme. On voit bien, par ce diagramme, que l'année 1879 et plus encore les années 1880 et 1881 ont été marquées par un essor tout particulier.

** Voir, par exemple, l'industrie du drap: fabrication intensive de draps militaires; dans les cuirs, vive animation; dans la fabrication des objets en cuir, une grande fabrique exécute à elle seule 2,5 millions de roubles de commandes pour le « ministère de la Guerre » (p. 288). Les usines d'Ijevsk et de Sestroretsk fabriquent pour 7,5 millions de roubles, contre 1,25 million de roubles en 1890, de matériel d'artillerie. Dans le cuivre, c'est la fabrication pour l'armée et les appareils militaires qui attirent l'attention (pp. 388-389); les poudreries travaillent à plein rendement, etc.

le matériel qui nous est fourni à ce sujet par notre statistique est non seulement insuffisant et impropre aux comparaisons, mais en plus il est présenté sans avoir été suffisamment élaboré, tant s'en faut. C'est ainsi, par exemple, que dans les publications actuelles, la répartition territoriale de l'industrie ne nous est donnée que par provinces entières (et non par villes et districts comme cela se faisait dans les meilleures publications des années 60 où, en plus, on trouvait des cartes qui illustraient cette répartition). Or, si on veut donner une idée juste de la répartition territoriale de notre grande industrie, il faut obligatoirement prendre des données qui portent sur des centres bien déterminés, c'est-à-dire sur des villes et des bourgs ou des groupes de bourgs industriels situés à proximité les uns des autres; les provinces et les districts sont des unités territoriales beaucoup trop importantes *. C'est pourquoi nous avons pensé qu'il fallait extraire des *Index* pour les années 1879 et 1890 les chiffres concernant la concentration dans les principaux centres. Nous avons ainsi obtenu un tableau (voir annexe III) portant sur 103 centres industriels de la Russie d'Europe où est concentrée près de la moitié des ouvriers de fabriques et usines **.

---

* « ...Les fabriques et les usines sont réparties sur les territoires des districts (de la province de Moscou) d'une façon très inégale: dans les districts à forte prédominance industrielle à côté des localités qui, par l'agglomération plus ou moins grande de fabriques sur leur sol, pourraient être considérées comme de véritables centres industriels, on trouve des cantons entiers où il n'existe presque pas de fabriques et, inversement, dans les districts, généralement pauvres en fabriques et usines, on rencontre des endroits où telle ou telle industrie s'est plus ou moins développée et où, à côté des isbas de « koustaris » et des ateliers familiaux, sont apparus de plus gros établissements ayant tous les attributs de la grosse production » (*Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou.* Section de statistique sanitaire, t. IV, partie I, Moscou, 1890, p. 141). Cette publication, la meilleure de notre statistique des fabriques et usines, illustre la localisation de la grande industrie par une carte très détaillée. Pour que le tableau de cette localisation soit complet, il ne manque que le groupement des centres d'après le nombre des fabriques et des ouvriers et la valeur de la production.

** Ce tableau ne comprend que les établissements dont la production n'est pas inférieure à 2 000 roubles, et parmi les moulins, uniquement les moulins à vapeur. Les ouvriers travaillant au-dehors ont

On peut voir sur ce tableau qu'il existe en Russie trois types principaux de centres de fabrique. 1) Les villes qui occupent la première place et où la concentration des entreprises et des ouvriers atteint son point maximum. De ce point de vue, les grandes villes sont particulièrement importantes. Il y a environ 70 000 ouvriers de fabriques et d'usines dans chacune des deux capitales (banlieues comprises), on en recense 16 000 à Riga, 15 000 à Ivanovo-Voznessensk, 10 000 à Bogorodsk en 1890 et moins de 10 000 dans les autres villes. Mais il suffit d'un rapide coup d'œil pour s'apercevoir que les chiffres fournis par la statistique officielle pour certaines grandes villes sont ridiculement petits (il y aurait 8 600 ouvriers à Odessa en 1890, 6 000 à Kiev, 5 700 à Rostov-sur-le-Don, etc.). L'exemple de Pétersbourg que nous avons cité plus haut montre combien de fois il faut multiplier ces chiffres pour obtenir le total réel des ouvriers industriels qui travaillent dans ces centres. A côté des villes, il nous faut également mentionner les faubourgs des grandes villes, qui souvent constituent des centres industriels considérables. Mais, avec les données dont nous disposons, nous n'avons pu classer à part qu'un seul de ces centres, à savoir les faubourgs de Pétersbourg où on recensait en 1890, 18 900 ouvriers. On trouvera également dans notre tableau certaines localités de la province de Moscou qui, en réalité, sont des faubourgs *.

été exclus partout où il y avait indication qu'ils figuraient au nombre des ouvriers de fabriques; ces exclusions sont marquées d'un astérisque. L'essor industriel en 1879 n'a pu rester sans répercussion sur ces données.

* «...Le grand bourg de Tcherkisovo, près de Moscou, n'est, au dire des habitants, qu'une grande fabrique et fait, à proprement parler, suite à Moscou... Tout à côté, au-delà de la porte Sémionovskaïa... s'entasse une multitude de fabriques de toutes sortes... Non loin de là est le bourg d'Izmaïlovo avec ses entreprises textiles et son énorme manufacture. » Cela pour le nord de Moscou. Au sud, « au-delà de la porte Serpoukhovskaïa, on trouve tout d'abord l'immense manufacture Danilov, qui forme à elle seule une petite ville... On trouve, ensuite, une ceinture de grandes briqueteries faiblement espacées », etc. (*Recueil de renseignements statistiques*, t. IV, 1re partie, pp. 143-144.) Par conséquent, la concentration des fabriques et usines est en réalité plus considérable que nous n'avons pu la présenter dans notre tableau.

Les bourgs industriels, particulièrement nombreux dans les provinces de Moscou, de Vladimir et de Kostroma (sur 63 grands centres ruraux mentionnés dans notre tableau, 42 se trouvent dans ces provinces) constituent le deuxième type de centre de fabrique. En tête de ces centres, nous trouvons l'agglomération d'Orékhovo-Zouévo (notre tableau considère Orékhovo et Zouévo séparément, mais en réalité, il s'agit d'un centre unique). Pour le nombre des ouvriers (26 800 en 1890), cette agglomération ne le cède qu'aux capitales *. Dans les trois provinces que nous avons citées ainsi que dans celles de Iaroslavl et de Tver, la majorité des centres ruraux forment de grandes fabriques textiles (filature et tissage de cotonnades, de toiles, de lainages). Autrefois, ils comportaient presque toujours des comptoirs de distribution, c'est-à-dire des centres de manufacture capitaliste auxquels était subordonnée la masse des tisserands manuels des alentours. Quand la statistique ne mélange pas les ouvriers de fabrique et les ouvriers à domicile, les données concernant ce genre de centre mettent bien en évidence les progrès de la grande industrie mécanique qui attire des milliers de paysans des environs et les transforme en ouvriers de fabrique. Nous trouvons également un grand nombre de centres ruraux qui se sont formés autour des grandes usines minières et métallurgiques (l'usine de Kolomna dans le bourg de Bobrov, l'usine de Iouzovka, celle de Briansk, etc.), mais comme la plupart d'entre elles se rapportent à l'industrie minière, elles ne figurent pas dans notre tableau; il y a enfin un grand nombre de centres industriels ruraux qui se sont constitués à la suite de l'installation de raffineries de sucre dans les bourgs et les villages des provinces du sud-ouest. A titre d'exemple, nous avons pris le bourg de Smiéla (province de Kiev) qui est l'un des plus considérables de ces centres.

Le troisième type de centre industriel est constitué par les bourgs de « koustaris » dont les principales entreprises sont souvent considérées comme des « usines et fabriques ». Dans notre tableau, ce genre de centre est représenté par les villages de Pavlovo, Vorsma, Bogorodskoïé,

* En 1879, on n'y comptait que 10 900 ouvriers. On y appliquait sans doute des procédés différents d'enregistrement.

Doubovka. La comparaison entre le nombre des ouvriers de fabrique existant dans ces bourgs et l'ensemble de la population industrielle a déjà été faite pour Bogorodskoïé.

Si on groupe des centres de notre tableau d'après leur genre (ville ou bourg) et le nombre des ouvriers qu'ils emploient, on obtient le tableau suivant *.

En 1879, les 103 centres du tableau rassemblaient 356 000 ouvriers (sur un total de 752 000). En 1890, ils en rassemblaient 451 000 (sur 876 000), marquant une augmentation de 26,8 %, alors que dans le même temps l'effectif général des grandes fabriques (de plus de 100 ouvriers) augmentait de 22,2 % seulement et le nombre total des ouvriers d'usines et de fabriques de 16 %. Il y a donc concentration des ouvriers dans les principaux centres. En 1879, on ne comptait que 11 centres où le nombre des ouvriers était supérieur à 5 000. En 1890, on en comptait 21. Particulièrement frappante est la multiplication des centres qui rassemblent de 5 000 à 10 000 ouvriers. Cela est dû: 1) au développement considérable qu'a connu l'industrie des usines et abriques dans le Sud (Odessa, Rostov-sur-le-Don, etc.); 2) au développement des bourgs industriels dans les provinces du Centre.

Si on compare les centres urbains et les centres ruraux, on s'aperçoit qu'en 1890, ces derniers groupaient *près d'un tiers* des ouvriers établis dans les principaux centres (152 000 sur 451 000). Pour l'ensemble de la Russie, ce rapport doit être encore plus élevé, c'est-à-dire qu'il doit y avoir plus d'un tiers des ouvriers de fabrique et d'usine qui se trouve à l'extérieur des villes. Alors qu'il ne néglige aucun centre urbain important, notre tableau oublie en effet de très nombreux centres ruraux qui rassemblent plusieurs centaines d'ouvriers chacun (centre de verrerie, de briqueterie, de distillation, de raffineries de sucre, etc.). Pour l'essentiel, c'est également hors des villes que sont répartis les ouvriers des entreprises minières et métallurgiques. On peut donc en déduire que la moitié au moins (sinon plus) des ouvriers des fabriques et usines ainsi que des entreprises minières et métallurgiques de Russie se trouve hors des villes. Cette conclusion est extrêmement impor-

* Voir le présent tome, p. 555. (*N.R.*)

tante car elle montre qu'en Russie la population *industrielle* est bien supérieure à la population *urbaine* *.

Si on compare les centres urbains et les centres ruraux, d'autre part, on s'aperçoit que c'est dans ces derniers que le rythme de développement de l'industrie des fabriques est le plus rapide. Pendant la période étudiée, le nombre des centres urbains employant au moins 1 000 ouvriers a très peu augmenté (il est passé de 32 à 33). Par contre, celui des centres ruraux du même type a connu une forte augmentation puisqu'il est passé de 38 à 53. D'autre part, alors que dans 40 centres urbains, le nombre des ouvriers ne s'est élevé que de 16,1 % (de 257 000 à 299 000), il s'est accru de 54,7 % (de 98 500 à 152 500) dans 63 centres ruraux. Enfin, alors que l'effectif moyen des centres ruraux est passé de 1 500 à 2 400, celui des centres urbains ne s'est élevé que de 6 400 à 7 500. On voit donc que l'industrie des fabriques a tendance à se développer particulièrement rapidement à l'extérieur des villes; qu'elle a tendance à créer de nouveaux centres, à les faire progresser plus rapidement que les centres urbains et à pénétrer dans les campagnes les plus reculées qui semblaient n'avoir aucun rapport avec le monde des entreprises capitalistes. Il s'agit là d'un phénomène extrêmement important qui nous montre 1) avec quelle rapidité la grande industrie mécanique transforme les rapports économiques et sociaux. Ce qui autrefois demandait des siècles se réalise aujourd'hui en une décennie. Afin de s'en rendre compte, il suffit de comparer la façon dont se sont créés les bourgs non agricoles de « koustaris » que nous avons cités au chapitre précédent (Bogorodskoïé, Pavlovo, Kimry, Khotéïtchi, Vélikoïé, etc.) avec le processus de création des nouveaux centres par la fabrique moderne qui rassemble sur-le-champ des milliers d'habitants des campagnes dans les cités industrielles **.

---

* Le recensement de la population du 28 janvier 1897 a entièrement confirmé cette déduction. La population urbaine de l'Empire entier a été estimée à 16 828 395 personnes. La population industrielle et commerciale s'élève, comme nous l'avons montré plus haut, à 21,7 millions. (*Note de la 2e édition.*)

** « Dans la petite localité de Krivoï Rog, la population est passée de 6 000 à 17 000 habitants entre 1887 et 1896. A l'usine de Kamenka de la société du Dniepr, elle est passée de 2 000 à 18 000. En

Centres principaux de l'industrie des fabriques et usines en Russie d'Europe

Type des centres d'après le nombre des ouvriers et la nature des centres	1879						1890					
	Nombre de centres			Nombre de fabriques et usines	Production en milliers de roubles	Nombre d'ouvriers	Nombre de centres			Nombre de fabriques et usines	Production en milliers de roubles	Nombre d'ouvriers
	Dans les villes	Dans les bourgs et villages	Total				Dans les villes	Dans les bourgs et villages	Total			
Centres de 10 000 ouvriers et plus	4	1	5	1 393	279 398	158 670	6	1	7	1 644	361 371	206 802
Centres de 5 000 à 10 000 ouvriers	6	—	6	148	65 974	49 340	10	4	14	931	151 029	90 229
Centres de 1 000 à 5 000 ouvriers	22	37	59	1 029	174 171	133 712	17	48	65	804	186 422	144 255
Total des centres de 1 000 ouvriers et plus	32	38	70	2 570	519 543	341 722	33	53	86	3 379	698 822	441 346
Centres de moins de 1 000 ouvriers	8	20	28	260	17 144	14 055	6	10	16	259	8 159	9 898
Centres sans ouvriers . . .	—	5	5	1	—	—	1	—	1	—	—	—
Total	40	63	103	2 831	536 687	355 777	40	63	103	3 638	706 981	451 244
Villes (et faubourgs)	40	—	40	2 574	421 310	257 181	40	—	40	3 327	535 085	298 651
Bourgs et villages	—	63	63	257	115 377	98 596	—	63	63	311	171 896	152 593

La division sociale du travail reçoit une gigantesque impulsion. Au lieu de la vie sédentaire et de l'isolement d'autrefois, la mobilité de la population devient une condition indispensable de la vie économique. 2) Le transfert des fabriques à la campagne montre que le capitalisme surmonte les obstacles que lui oppose l'isolement de caste de la communauté rurale et qu'il sait même en tirer profit. S'il est vrai que l'organisation des fabriques à la campagne présente de multiples inconvénients, elle leur assure en revanche une main-d'œuvre bon marché. Puisqu'on ne laisse pas le moujik aller à la fabrique, c'est donc la fabrique qui va à lui *. Du fait de la caution solidaire et des obstacles opposés à son départ de la communauté, le moujik n'est pas entièrement libre de chercher le patron le plus avantageux ; le patron, lui, sait parfaitement trouver la main-d'œuvre la moins onéreuse. 3) Le fait qu'il existe un nombre considérable de centres de fabriques ruraux et

1892, on ne trouvait à Droujkovka qu'une gare et ses dépendances. On y trouve aujourd'hui un bourg de 6 000 habitants. 3 500 personnes environ sont installées à l'usine de Gdantsevka. Toute une série d'usines a été construite autour de la gare de Konstantinovka et un nouveau centre d'habitation est en formation ; Iouzovka est devenue une ville de 29 000 habitants... Nijni-Dnieprovsk, près d'Ekatérinoslav, qui n'était autrefois qu'un désert de sable, compte aujourd'hui plusieurs usines et une cité de 6 000 habitants. L'usine de Marioupol attire une nouvelle population de 10 000 personnes, etc. Des centres d'habitation se constituent autour des mines de charbon » (*Messager des Finances*, 1897, n° 50). D'après les *Rousskié Védomosti* (n° 322 du 21 novembre 1897), l'assemblée du zemstvo du district de Bakhmout a émis le vœu que les localités commerciales de 1 000 habitants soient classées dans les bourgs et que celles de 5 000 habitants soient considérées comme des villes... « On observe chez nous un extraordinaire développement des localités industrielles et commerciales... On en compte d'ores et déjà une trentaine dont le rythme de croissance n'a rien à envier à l'Amérique... A Volyntsévo, une immense usine métallurgique (aciérie et laminerie de rails) comprenant deux hauts fourneaux est en train d'être installée et doit être mise en service au mois de novembre. La ville compte déjà de 5 à 6 000 habitants qui se sont établis dans une steppe qui jusqu'alors était à peu près déserte. Cet afflux de population ouvrière s'accompagne d'un arrivage massif de commerçants, de gens de métiers et d'artisans qui espèrent trouver parmi la population ouvrière un débouché rapide et facile pour toutes sortes de marchandises. »

* « La fabrique cherche un tisserand à bon marché, et elle le trouve dans son village natal... La fabrique doit suivre le tisserand... » (*Les petites industries de la province de Vladimir*, t. III, p. 63).

que ces centres se développent à un rythme rapide nous montre à quel point est peu fondée l'opinion selon laquelle la fabrique est coupée de la masse de la paysannerie russe et n'exerce sur elle qu'une faible influence. La répartition territoriale particulière de cette industrie de fabrique prouve au contraire que cette influence est considérable et qu'elle s'étend bien au-delà des limites des entreprises *. D'un autre côté, cependant, l'action transformatrice que la grande industrie mécanique exerce sur ceux qu'elle emploie ne peut pas ne pas être retardée du fait de cette répartition particulière. En transformant *d'emblée* le moujik inculte en ouvrier, la fabrique peut s'assurer pour un temps la main-d'œuvre la moins onéreuse, la moins cultivée et la moins exigeante. Il est toutefois évident que ce retard ne pourra pas durer longtemps et qu'il provoquera une plus grande extension du champ d'influence de la grande industrie mécanique.

IX. LE DÉVELOPPEMENT DE L'INDUSTRIE FORESTIÈRE ET DE L'INDUSTRIE DU BÂTIMENT

Le développement de l'industrie qui fournit les combustibles et de l'industrie du bâtiment est l'une des conditions nécessaires du progrès de la grande industrie mécanique (et l'un des corollaires les plus caractéristiques de ce progrès). Commençons donc par examiner l'industrie forestière.

L'abattage des arbres et les premières opérations destinées à les rendre propres à la consommation familiale est une des occupations traditionnelles de la paysannerie et entre presque partout dans le cycle des travaux agricoles. Mais ce que nous entendons par industrie forestière, c'est uniquement la préparation du bois *pour la vente*. L'époque qui a suivi l'abolition du servage est caractérisée par un essor particulièrement sensible de cette industrie et par une augmentation rapide de la demande en bois pour la

* Rappelons l'influence qu'exerce l'industrie minière et métallurgique sur le régime agricole du district de Bakhmout, province d'Ekatérinoslav (voir plus haut, chapitre III, paragraphe IV, page 146, note) (voir le présent tome, p. 216—*N.R.*) Non moins caractéristiques sont les plaintes si communes des propriétaires terriens contre les fabriques qui ont une « action néfaste » sur la population.

consommation personnelle (développement des villes, accroissement de la population rurale non agricole, perte des forêts par les paysans au moment de l'émancipation) et, plus encore, pour la consommation productive. Le développement du commerce, de l'industrie, de la vie urbaine, de l'art militaire, des chemins de fer, etc., a provoqué un énorme accroissement de la demande en bois destiné à être utilisé non pas par les individus mais par le capital. Dans les provinces industrielles, par exemple, « ce n'est pas de jour en jour mais d'heure en heure » que le prix du bois de chauffage a augmenté et « au cours des cinq dernières années (vers 1881) il a plus que doublé » *. « Les prix ont monté à pas de géant **.» Dans la province de Kostroma, « depuis que le bois est utilisé dans les fabriques, son prix a doublé en 7 ans *** ». Les exportations de bois à l'étranger sont passées de 5 947 000 roubles en 1856 à 30 153 000 roubles en 1881 et à 39 200 000 en 1894, ce qui nous donne l'augmentation suivante : 100-507-659 ****. En 1866-68, on transportait en moyenne 156 millions de pouds de bois de construction et de chauffage sur les voies fluviales de la Russie d'Europe *****; en 1888-1890, 701 millions de pouds en moyenne ******, soit plus de quatre fois plus. Pour ce qui est de la quantité transportée par chemin de fer, elle est passée à une moyenne annuelle de 290 millions de pouds en 1888-90 ******* tandis qu'en 1866-1868 elle n'était que de 70 millions (approximativement) ********. On voit donc que le volume total du bois transporté, qui ne dépassait pas 226 millions de pouds dans les années 60, atteignait 991 millions de pouds en 1888-90, soit une augmentation de plus de 4 fois.

---

* *Les petites industries de la province de Vladimir*, t. I, p. 61.

** *Ibid.*, t. IV, p. 80.

*** Jbankov, *Influence des métiers auxiliaires sur le mouvement de la population*, Kostroma, 1887, p. 25.

**** *Les forces productives.* Le commerce extérieur de la Russie, p. 39. L'exportation des bois en 1902 s'élevait à 55,7 millions de roubles ; en 1903, à 66,3 millions de roubles. (*Note de la 2e édition.*)

***** *Recueil de la statistique militaire*, pp. 486-487.

****** *Revue statistique des chemins de fer et des voies fluviales*, St-Pb, 1893 (édition du ministère des Voies de communication), p. 40.

******* *Ibid.*, p. 26.

******** En admettant que ces transports formaient à peu près le cinquième du total des transports par chemins de fer. (*Recueil de la statistique militaire*, p. 511, cf. pp. 518-519.)

Il est donc absolument indubitable que depuis l'abolition du servage l'industrie forestière a connu un gigantesque essor.

Comment cette industrie est-elle organisée? De façon purement capitaliste. Le bois est acheté sur pied aux propriétaires par des entrepreneurs, des « marchands de bois », qui embauchent des ouvriers pour abattre les arbres, les scier, organiser le flottage, etc. Dans la province de Moscou, par exemple, la statistique des zemstvos n'a recensé que 337 marchands de bois sur un total de 24 000 paysans qui travaillent à l'exploitation des forêts *. Dans le district de Slobodskoï, province de Viatka, elle en a recensé 123 (et « les petits marchands de bois sont pour la plupart soumis aux gros » qui ne sont que 10) pour 18 865 ouvriers dont le salaire moyen est de 19,5 roubles **. M. Korolenko estimait à 2 000 000 le nombre des paysans employés à des travaux forestiers dans l'ensemble de la Russie d'Europe ***, et ce chiffre ne semble pas exagéré étant donné que dans 9 des 11 districts de la province de Viatka on a recensé environ 56 430 ouvriers forestiers et dans la province de Kostroma environ 47 000 ****. Les travaux forestiers sont parmi les plus mal payés; ils se font dans des conditions extrêmement antihygiéniques et les ouvriers sont en très mauvaise santé. Du fait de leur isolement au fond des bois, les ouvriers sont privés de toute protection et dans cette branche sévissent dans toute leur rigueur la servitude, le truck-system et autres corollaires des industries paysannes « patriarcales ». Citons à l'appui l'opinion de quelques enquêteurs locaux. Les statisticiens de Moscou nous parlent des « achats obligatoires d'aliments » qui, en règle générale, entraînent une diminution considérable des salaires. Dans la province de Kostroma, les ouvriers « vivent dans les forêts en artels, dans des cabanes construites à la hâte et mal installées, dans lesquelles il n'existe pas de poêle et qu'on ne peut chauffer qu'en allumant des feux.

* *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou*, t. VII, fasc. 1, 2e partie. Dans l'industrie forestière comme dans les autres il arrive souvent que l'on ne distingue pas strictement les patrons des ouvriers et que ces derniers soient classés comme les premiers parmi les marchands de bois.

** *Travaux de la commission artisanale*, t. XI, p. 397.

*** *Le travail salarié libre.*

**** Calculé d'après les *Travaux de la commission artisanale.*

Pour se nourrir, ils n'ont que des aliments de mauvaise qualité et du pain qui, au bout de huit jours, est complètement rassis. Ils vivent dans une atmosphère pestilentielle... Leurs vêtements sont constamment humides: tout cela a naturellement une influence extrêmement néfaste sur leur état de santé ». Les gens des cantons forestiers vivent « beaucoup plus salement » que ceux d'autres cantons où les paysans partent travailler (c.-à-d où les métiers auxiliaires exercés à l'extérieur de la communauté sont prédominants) *. Dans le canton de Tikhvine, province de Nijni-Novgorod, pouvons-nous lire, « encore que toutes les données officielles indiquent que la population s'occupe d'agriculture, cette dernière n'est qu'une source de revenu accessoire... C'est en coupant du bois et en travaillant au flottage que le paysan gagne ce qui est nécessaire à la satisfaction de ses besoins essentiels. Mais la crise est imminente: dans cinq à dix ans, les forêts auront disparu... » « Les ouvriers forestiers de ce district sont plutôt des haleurs. Ils passent l'hiver dans des campements perdus au fond des forêts et au printemps, déshabitués des travaux domestiques ils ne pensent plus qu'au halage et au flottage du bois... Ils ne consentent à redevenir sédentaires que pour la moisson et la fenaison »... Les paysans sont « asservis à perpétuité » par les marchands de bois **. Les enquêteurs de Viatka notent qu'en règle générale les ouvriers forestiers sont embauchés au moment de la levée des impôts et que leurs salaires sont considérablement diminués du fait qu'ils sont forcés d'acheter des vivres chez leur patron... « En été, le salaire journalier des bûcherons et des coupeurs de bois est d'environ 17 kopecks et d'envi-

* *L.c.*, pp. 19-20, 39. Cf. un jugement tout à fait analogue dans les *Travaux de la commission artisanale*, t. XII, p. 265.

** *Travaux de la commission artisanale*, t. VIII, pp. 1372-1373, 1474. « L'industrie forestière a favorisé dans le district de Tikhvine le développement de la forge, du travail du cuir, de la pelleterie et en partie de la cordonnerie; la première fournit les gaffes; les autres, des bottes, des demi-pelisses, des moufles. » Nous voyons ici, entre autres, comment la fabrication des moyens de production (c'est-à-dire le développement de la 1re section dans l'économie capitaliste) impulse la fabrication des objets de consommation (c'est-à-dire la 2e section). Ce n'est pas la production qui suit la consommation, mais la consommation qui suit la production.

ron 33 kopecks s'ils ont un cheval... Etant donné les conditions d'hygiène déplorables qui règnent dans cette industrie, il s'agit là d'une rémunération tout à fait insuffisante » *, etc., etc.

On voit donc que les ouvriers forestiers constituent une fraction importante du prolétariat rural qui ne possède que de misérables lopins de terre et qui est contraint de vendre sa force de travail aux conditions les plus désavantageuses. Le travail dans l'industrie du bois est extrêmement instable et irrégulier et, de ce fait, les ouvriers de cette industrie représentent cette forme d'armée de réserve (ou de surpopulation relative en société capitaliste) que la théorie appelle forme *latente* **: une certaine partie de la population rurale (assez importante comme nous l'avons vu) doit toujours être prête à accepter ce genre de travail et doit constamment en avoir besoin. C'est là une des conditions de l'existence et du développement du capitalisme. A mesure que l'exploitation forcenée des marchands de bois détruit les forêts (et cette destruction est extrêmement rapide), la nécessité de remplacer le bois par la houille se fait de plus en plus vivement sentir et l'industrie minière, qui seule est en mesure d'assurer une base solide à la grande industrie mécanique, se développe de plus en plus rapidement. La fabrique moderne a besoin d'un combustible bon marché qu'elle puisse obtenir à n'importe quel moment, en quantité voulue, à un prix déterminé et peu variable. L'industrie forestière n'est pas en état de fournir un tel combustible ***. C'est pourquoi sa prédominance sur l'industrie houillère correspond à un faible développement du capitalisme. Pour ce qui est des rapports sociaux de production,

---

* *Travaux de la commission artisanale*, XI, pp. 399-400, 405, 147. Cf. les nombreuses indications du *Recueil des zemstvos* sur le district de Troubtchevsk, province d'Orel, montrant que « l'agriculture a une importance secondaire », et que le rôle principal appartient aux industries, surtout à l'industrie forestière. (*Recueil de renseignements statistiques sur le district de Troubtchevsk*, Orel 1887, surtout les remarques par localité rurale.)

** *Das Kapital*, I², p. 668 [148].

*** En voici une illustration tirée du *Compte rendu des membres de la commission d'enquête sur les fabriques et usines du royaume de Pologne* (St-Ptb, 1888, 1re partie). La houille coûte en Pologne deux fois moins qu'à Moscou. La dépense moyenne de combustible par

en effet, l'industrie forestière est à l'industrie houillère à peu près ce que la manufacture capitaliste est à la grande industrie mécanique. Alors qu'avec l'industrie forestière la technique est rudimentaire et les richesses naturelles sont exploitées par des méthodes primitives, l'industrie houillère conduit à une révolution complète dans le domaine de la technique et à une large utilisation des machines. Dans l'industrie forestière, le producteur reste paysan; dans l'industrie houillère, au contraire, il devient ouvrier de fabrique. L'industrie forestière laisse à peu près intacte l'ancien mode de vie patriarcal; elle soumet les ouvriers perdus au fond des forêts aux pires formes de servitude; elle profite de leur ignorance, de leur impuissance, de leur dispersion. L'industrie houillère, au contraire, rend la population mobile, crée de gros centres industriels et aboutit inévitablement au contrôle social de la production. En un mot, le remplacement de l'industrie forestière par l'industrie houillère a la même signification progressiste que le remplacement de la manufacture par la fabrique *.

Primitivement, la construction faisait également partie du cycle des travaux domestiques du paysan et, dans la

poud de filés est de 16 à 37 kopecks en Pologne et de 50 à 73 kopecks dans la région de Moscou. Dans cette dernière les approvisionnements en combustible se font pour 12 à 20 mois, et en Pologne pour 3 mois au plus, et plus souvent pour 1 à 4 semaines.

* En abordant le problème de la substitution de l'industrie de la houille à l'industrie forestière (*Essais*, 211, 243), M.N.-on s'est borné, comme d'habitude, à des doléances. Quant au fait que derrière l'industrie capitaliste de la houille se trouve une industrie forestière également capitaliste dont les procédés d'exploitation étaient infiniment pires, c'est un petit détail que notre romantique s'arrange pour ne point remarquer. En revanche, il s'étend beaucoup sur le « nombre des ouvriers » ! Que valent quelque 600 000 mineurs anglais à côté de millions de paysans sans travail ? demande-t-il (p. 211). A cela nous répondrons: la formation par le capitalisme d'une surpopulation relative ne fait aucun doute, mais M.N.-on n'a rien compris au rapport qui existe entre ce phénomène et les besoins de la grande industrie mécanique. Comparer le nombre des paysans occupés, même irrégulièrement et provisoirement, à divers travaux, et le nombre des mineurs spécialisés occupés exclusivement à l'extraction de la houille est un procédé absolument dénué de sens. M.N.-on n'a recours à de tels procédés que pour déguiser un fait qui renverse toute sa théorie: la croissance rapide en Russie du nombre des ouvriers des fabriques et des mines et de toute la population industrielle et commerciale, en général.

mesure où l'exploitation paysanne semi-naturelle subsiste, elle continue à en faire partie. Le développement ultérieur transforme les ouvriers du bâtiment en *artisans spécialisés*, qui exécutent les commandes des consommateurs et à l'heure actuelle cette organisation de l'industrie est encore considérablement développée dans les campagnes et les petites villes. En règle générale, l'artisan conserve des attaches avec la terre et travaille pour une clientèle très restreinte de petits consommateurs. Mais avec le développement du capitalisme, le maintien de cette structure industrielle devient impossible. Les progrès du commerce, la croissance des villes et des fabriques, des chemins de fer provoquent en effet une demande en bâtiments complètement différents, dont l'architecture et les dimensions ne ressemblent en rien à celles des anciens édifices de l'époque patriarcale. La construction de ces nouveaux bâtiments nécessite des matériaux extrêmement coûteux et variés, la coopération d'une masse d'ouvriers des spécialités les plus diverses et beaucoup de temps. D'autre part, la répartition des nouveaux bâtiments ne correspond absolument pas à la répartition traditionnelle de la population : ils sont édifiés dans les grandes villes ou les faubourgs, dans des endroits inhabités, le long des voies ferrées en construction, etc. L'artisan local devient donc un ouvrier ambulant, embauché par un patron *entrepreneur* qui s'interpose peu à peu entre le consommateur et le producteur et qui finit par devenir un véritable capitaliste. Le développement par bonds de l'économie capitaliste et les périodes de « fièvre de la construction » (semblables à celles que nous traversons actuellement, en 1898) succédant à de longues années de stagnation donnent une vigoureuse impulsion au développement en étendue et en profondeur des rapports capitalistes dans l'industrie du bâtiment.

Telle est donc, d'après les données de notre littérature économique, l'évolution qu'a suivie cette industrie depuis l'abolition du servage *. La division territoriale du travail

* Comme nous avons déjà eu l'occasion d'observer plus haut, la constatation de cette évolution est d'autant plus malaisée que, dans notre littérature, les ouvriers du bâtiment sont souvent appelés « artisans », catégorie dans laquelle on classe à tort aussi les ouvriers

et la formation de vastes régions dont la population ouvrière se spécialise dans tels ou tels travaux de construction constituent un indice particulièrement net de cette évolution *. Pour qu'une telle spécialisation régionale soit possible, il faut qu'il existe de grands marchés du travail et que les rapports capitalistes soient déjà établis. A titre d'exemple, nous allons citer les données concernant l'une de ces régions spécialisées. Depuis longtemps, le district de Pokrov, province de Vladimir, est réputé pour ses charpentiers qui, au début du siècle, constituaient déjà plus de la moitié de sa population. Après l'abolition du servage, ce métier a continué à se développer **. « Dans cette région de charpentiers, ce qui correspond aux maîtres-artisans et aux fabricants, ce sont les entrepreneurs » qui, en règle générale, se recrutent parmi les membres les plus habiles des artels de charpentiers. Il n'est pas rare de voir un entrepreneur amasser en dix ans de 50 à 60 000 roubles de bénéfice net et même davantage. Certains d'entre eux emploient de 300 à 500 charpentiers et sont devenus de véritables capitalistes... C'est donc à juste titre que les paysans de l'endroit disent qu'« *il n'est pas de commerce plus lucratif que celui dont les ouvriers charpentiers sont l'objet* *** ». Il serait difficile de définir avec plus de netteté la nature même de l'organisation actuelle de cette industrie! « La profession de charpentier a laissé une empreinte profonde sur tout le mode de vie des paysans d'ici. Les paysans qui sont charpentiers se déshabituent peu à peu de l'agricul-

salariés. Au sujet d'un développement analogue de l'organisation du bâtiment en Occident voir, par exemple, Webb, *Die Geschichte des britischen Trade Unionismus* [149], Stuttgart 1895, p. 7.

* Dans la province de Iaroslavl, par exemple, le district de Danilov est surtout renommé pour ses poêliers, plâtriers et maçons, chaque canton fournissant sa spécialité. La partie d'au-delà de la Volga, du district de Iaroslavl, fournit surtout des peintres en bâtiment; les charpentiers viennent de la partie moyenne du district de Mologa, etc. (*Revue de la province de Iaroslavl*, fasc. II, Iaroslavl, 1896, pp. 135 et autres.)

** Peu avant 1860, l'agglomération d'Argounovo (le canton d'Argounovo est le centre de cette industrie) donnait 10 000 charpentiers environ. Après 1860, sur 548 villages du district de Pokrov, 503 étaient habités par des charpentiers. (*Les petites industries de la province de Vladimir*, t. IV, pp. 161 et suivantes.)

*** *Ibid*, p. 165. C'est nous qui soulignons.

ture et finissent même par l'abandonner complètement. » La vie dans les capitales leur a laissé les marques de la civilisation et ils vivent beaucoup plus proprement que les paysans des alentours dont ils se distinguent nettement par leur niveau « de culture » et leur « développement intellectuel relativement élevé *».

A en juger d'après les données fragmentaires dont nous disposons, le nombre total des ouvriers du bâtiment en Russie d'Europe doit être important. En 1896, dans la province de Kalouga on en recensait 39 860 qui travaillaient sur place ou hors de leur commune. En 1894-95, le nombre de ceux qui travaillaient hors de leur commune était estimé par la statistique officielle à 20 170 dans la province de Iaroslavl et à environ 39 500 dans celle de Kostroma. Dans les années 80, on en dénombrait environ 30 500 dans 9 des 11 districts de la province de Viatka, 15 585 (qui travaillaient sur place ou hors de leur commune) dans 4 des 12 districts de la province de Tver et 2 221 dans le district de Gorbatov, province de Nijni-Novgorod. Toujours selon les chiffres officiels, il y avait en 1875-76 au moins 20 000 charpentiers qui quittaient chaque année la province de Riazan, on dénombrait 2 000 ouvriers du bâtiment dans le district d'Orel, province du même nom, 1 440 dans 3 des 15 districts de la province de Poltava et 1 339 dans le district de Nikolaïev, province de Samara **. Si on en juge

* *Ibid.*, p. 166. D'autres sources encore donnent une caractéristique analogue. Voir Jbankov: *L'influence des métiers exercés hors de la commune sur le mouvement de la population de la province de Kostroma*, 1866-1883. Kostroma, 1887.— *Des métiers auxiliaires que les habitants du district de Soligalitch, province de Kostroma, vont exercer dans les villes.* « *Iouriditcheski Vestnik* », 1890, n° 9. *Le pays des femmes* (Babia storona), Kostroma, 1891.— *Essai de programme général d'enquête sur les métiers exercés hors de la commune.*— *Les métiers exercés hors de la commune dans la province de Smolensk en 1892-1895*, Smolensk, 1896.— *L'influence des métiers, exercés hors de la commune sur le mouvement de la population*, « *Vratch* », 1895, n° 25.— Voir aussi *Revue de la province de Iaroslavl, Travaux de la commission artisanale, Revue statistique de la province de Kalouga, pour 1896*, Kalouga, 1897, *Revue agricole de la province de Nijni-Novgorod pour 1896*, Nij.-Novg., 1897 et autres publications statistiques des zemstvos.

** Les recueils des zemstvos sont la source principale parallèlement à celles qui ont été citées dans la note précédente. M. V.V. (*Essais sur l'industrie artisanale*, 61) rapporte des chiffres sur 13

par ces chiffres, il doit y avoir *au moins 1 million d'ouvriers* du bâtiment dans l'ensemble de la Russie d'Europe *. Et encore s'agit-il là d'un chiffre minimum, toutes les sources s'accordant à reconnaître que depuis l'abolition du servage, le nombre des ouvriers du bâtiment ne cesse de s'accroître à un rythme rapide **. Ces ouvriers constituent un prolétariat industriel en formation dont les liens avec les terres sont d'ores et déjà très lâches *** et ne cessent de s'affaiblir d'année en année. Leur situation est très différente de celle des ouvriers forestiers et se rapproche plutôt de celle des ouvriers de fabrique. Ils travaillent dans de grands centres urbains et industriels et, comme nous l'avons vu, cela provoque une élévation considérable de leur niveau culturel. Alors que l'industrie forestière en décadence est caractéristique d'un capitalisme peu développé qui s'accommode encore du régime patriarcal, l'industrie du bâtiment en développement est caractéristique de la phase supérieure du capitalisme, conduit à la formation d'une nouvelle classe d'ouvriers d'industrie et témoigne d'une profonde décomposition de l'ancienne paysannerie.

districts des provinces de Poltava, Koursk et Tambov. Les ouvriers du bâtiment (c'est à tort que M. V.V. les classe tous parmi les « petits industriels ») sont au nombre de 28 644, soit de 2,7% à 22,1% de la population masculine adulte des districts. Si on prenait comme taux normal le chiffre moyen (8,8%), on obtiendrait pour la Russie d'Europe 1 million 1/3 d'ouvriers du bâtiment (en estimant à 15 000 000 le nombre des ouvriers adultes du sexe masculin). Or, les provinces en question tiennent le milieu entre les provinces où l'industrie du bâtiment est le plus développée et celles où elle l'est le moins.

* D'après le recensement du 28 janvier 1897 (*Relevé général*, 1905), la population *active* (c'est-à-dire celle qui gagne sa vie elle-même) de l'Empire entier se chiffre dans l'industrie du bâtiment à 717 000 personnes, plus 469 000 agriculteurs qui y trouvent un gagne-pain accessoire. (*Note de la 2e édition.*)

** Les données sur la valeur des édifices assurés contre l'incendie nous permettent, en partie, de nous faire une idée des proportions de l'industrie du bâtiment. En 1884, cette valeur se montait à 5 968 millions de roubles; en 1893, à 7 854 millions (*Les forces productives*, t. XII, p. 65). Ce qui représente un accroissement annuel de 188 millions de roubles.

*** Dans la province de Iaroslavl, par exemple, 11 à 20% de la population, c'est-à-dire 30 à 56% des ouvriers vont chercher du travail hors de la commune; 68, 7% d'entre eux sont absents *toute l'année* (*Revue de la province de Iaroslavl*). Il est évident qu'ils n'ont de « paysans que la *dénomination officielle* » (p. 117).

X. UN APPENDICE DE LA FABRIQUE

Nous appelons appendice de la fabrique les formes de travail salarié et de petite industrie dont l'existence est directement liée à la fabrique. Dans cette catégorie entrent tout d'abord les ouvriers forestiers et du bâtiment (une certaine partie d'entre eux) dont nous venons de parler, qui parfois s'intègrent directement à la population industrielle des centres de fabrique et qui, d'autres fois, appartiennent à la population des villages environnants *. Nous y trouvons ensuite les ouvriers des tourbières qui parfois sont exploitées directement par les propriétaires des fabriques **, puis les camionneurs, les débardeurs, les emballeurs et, d'une façon générale, tous les manœuvres qui constituent toujours une partie importante de la population des centres de fabrique. A Pétersbourg, par exemple, le recensement du 15 décembre 1890 dénombrait 44 814 « journaliers et manœuvres » (des deux sexes) et 51 000 personnes employées dans les transports dont 9 500 étaient spécialement chargés du transport des fardeaux et colis. D'autre part, il y a un certain nombre de travaux accessoires qui sont exécutés pour les fabriques par de petits industriels « indépendants »; c'est ainsi, par exemple, que dans les centres et les banlieues, on voit apparaître des industries comme la fabrication des tonneaux pour les huileries et les distilleries ***, le tressage des paniers pour l'emballage du verre ****, la fabrication des boîtes pour l'emballage de la

* Ainsi dans la province de Riazan « la seule fabrique de Khloudov » (4 849 ouvriers en 1894/95, 6 millions de roubles de production) « occupe pendant l'hiver au transport du bois près de 7 000 chevaux, dont la plupart appartiennent aux paysans du district d'Egorievsk » [150] (*Travaux de la commission artisanale*, VII, pp. 1109-1110).

** Le chaos règne dans la statistique des tourbières. En général cette industrie n'est pas classée parmi les « fabriques et usines » (cf. Kobéliatski, *Mémento*, p. 15), mais cependant il arrive parfois qu'elle y figure. Ainsi, la *Liste* dénombre 12 tourbières avec 2 201 ouvriers dans la province de Vladimir, et seulement dans cette province, bien qu'elle ne soit pas la seule où l'on extraie la tourbe. D'après Svirski (*Les fabriques et les usines de la province de Vladimir*), 6 038 ouvriers étaient occupés en 1890 à extraire la tourbe dans la province de Vladimir. Le nombre total des ouvriers tourbiers en Russie doit être beaucoup plus important.

*** *Travaux de la commission artisanale*, fasc. VI.

**** *Ibid.*, fasc. VIII, dans la province de Novgorod.

quincaillerie et des articles de serrurerie, l'exécution des manches pour les instruments de menuiserie et de serrurerie *, la fabrication des aiguilles pour la cordonnerie, du tan pour les usines de cuir, etc. **, le tissage des nattes pour l'emballage des produits manufacturés (dans la province de Kostroma et autres), la fabrication des bûchettes pour les allumettes (dans les provinces de Riazan, de Kalouga, etc.), le collage des boîtes de carton pour les fabriques de tabac (dans les environs de Pétersbourg) ***, la fabrication de la poudre de bois pour les vinaigreries ****, la préparation du couston par les petites filatures qui s'est développée à Lodz pour répondre aux besoins des grandes fabriques *****, etc., etc. Tous ces petits industriels appartiennent, comme les ouvriers salariés que nous avons mentionnés plus haut, soit à la population industrielle des centres de fabriques, soit à la population semi-agricole des localités environnantes. Il arrive, d'autre part, que lorsque la fabrique se borne à produire des articles semi-finis, elle fasse apparaître des petites industries chargées du finissage des articles; c'est ainsi, par exemple, que les filatures mécaniques ont donné une impulsion au tissage artisanal, qu'autour des usines sidérurgiques on a vu apparaître des « koustaris » qui fabriquent des objets de métal, etc. Enfin, il arrive fréquemment que le travail capitaliste à domicile soit lui aussi un appendice de la fabrique ******. Dans tous

* *Ibid.*, fasc. IX, dans les cantons suburbains du district de Toula.

** Dans la province de Perm, près de la ville de Koungour dans celle de Tver, dans le bourg de Kimry, etc.

*** Voir le *Compte rendu de la direction du zemstvo du district de St-Pétersbourg pour 1889*. Compte rendu de M. Voïnov sur le V^e^ secteur médical.

**** *Comptes rendus et recherches*, I, p. 360.

***** *Comptes rendus de l'enquête sur les fabriques et usines du Royaume de Pologne*, St-Pétersbourg, 1888, p. 24.

****** Nous avons trouvé dans la *Liste* 16 fabriques comptant 1 000 ouvriers et plus en ateliers et aussi 7 857 ouvriers travaillant au-dehors. 14 fabriques de 500 à 999 ouvriers emploient 1 352 ouvriers au-dehors. La *Liste* enregistre les travaux au-dehors d'une manière tout à fait accidentelle, avec une foule de lacunes. Le *Relevé des comptes rendus des inspecteurs de fabrique* dénombre en 1903 632 comptoirs de distribution avec 65 115 ouvriers. Bien entendu, ces données sont très incomplètes, mais elles n'en montrent pas moins que l'énorme majorité de ces comptoirs et des ouvriers qu'ils occupent, est à classer

les pays, l'époque de la grande industrie mécanique est caractérisée par un grand développement du travail capitaliste à domicile pour des branches comme, par exemple, la confection. Nous avons déjà vu à quel point ce travail était répandu en Russie, quels étaient ses caractères distinctifs et pourquoi il nous semblait plus juste de le décrire dans le chapitre consacré à la manufacture.

Pour écrire de façon un tant soit peu complète les appendices de la fabrique, il faudrait disposer de statistiques qui donnent des renseignements exhaustifs sur les occupations de la population ou de monographies qui décrivent l'ensemble de la vie économique des centres de fabriques et de leurs environs. Mais, même les données fragmentaires dont nous devons nous contenter, permettent de voir à quel point est erronée l'opinion si répandue dans notre pays, selon laquelle il existe une coupure entre l'industrie des fabriques et les autres types d'industrie, entre la population des fabriques et celle qui n'est pas employée à l'intérieur des fabriques. Comme tous les rapports sociaux, les formes d'industrie ne peuvent se développer que de façon lente et progressive, en se frayant un chemin parmi une masse de formes transitoires entrelacées les unes aux autres, avec des retours apparents vers le passé. Ainsi, par exemple, nous savions déjà que le développement des petites industries pouvait être l'indice d'un progrès de la manufacture capitaliste. Nous voyons maintenant que parfois la fabrique peut également stimuler les petites industries. Le travail effectué pour un « revendeur » est parfois lui aussi un appendice de la manufacture et de la fabrique. Si on veut apprécier correctement les phénomènes de ce genre, il faut les rattacher à l'ensemble du régime industriel à un stade donné de son développement et aux tendances fondamentales de ce développement.

XI. LA SÉPARATION COMPLÈTE DE L'INDUSTRIE ET DE L'AGRICULTURE

Seule la grande industrie mécanique amène une séparation complète de l'industrie et de l'agriculture. Les données

parmi les centres de fabriques (région de Moscou : 503 comptoirs avec 49 345 ouvriers. Province de Saratov, cotonnade-sarpinka, 35 comptoirs avec 10 000 ouvriers). (*Note de la 2e édition.*)

russes viennent entièrement confirmer cette thèse que l'auteur du *Capital* avait établie pour d'autres pays * et qu'en règle générale les économistes populistes ignorent. Dans ses « Essais », M. N.-on ne cesse de disserter à propos et hors propos sur « la séparation de l'agriculture et de l'industrie » mais à aucun moment il ne se donne la peine d'analyser à l'aide de données exactes la façon dont ce processus évolue et les formes diverses qu'il prend. Pour ce qui est de M. V.V., il mentionne les attaches qui relient notre ouvrier industriel à la terre (*dans la manufacture*; mais encore qu'il fasse semblant de suivre la théorie de Marx, notre auteur juge superflu d'établir une distinction entre les différents stades du capitalisme!) pour se répandre en lamentations sur le fait que « *notre* (souligné par l'auteur) production capitaliste est honteusement (sic) dépendante des ouvriers agriculteurs » (*Les destinées du capitalisme*, pp. 114 et autres). Visiblement, M.V.V. n'a jamais entendu dire que ce n'est pas seulement « chez nous » mais dans tous les pays d'Occident, que le capitalisme d'avant la grande industrie mécanique a été incapable de rompre définitivement les liens qui rattachaient les ouvriers à la terre. Ou s'il en a entendu parler, il l'a oublié. Ces derniers temps, enfin, nous avons vu M. Kabloukov présenter à des étudiants cette stupéfiante falsification des faits: « Alors qu'en Occident, le travail dans les fabriques est la seule source de revenus dont dispose l'ouvrier, chez nous, ce travail est considéré par l'ouvrier, *à quelques exceptions près* (sic !!), comme une occupation accessoire et les ouvriers *sont davantage attirés par la terre* » **.

Ce problème a été traité de façon concrète par la statistique sanitaire de Moscou et notamment par M. Démentiev dans son ouvrage sur « les liaisons des ouvriers de fabrique avec la terre » ***. Les données de cet ouvrage qui

---

* *Das Kapital*, I², pages 779-780 [151].

** *Leçons d'économie rurale* (*sic*), publication pour les étudiants. Moscou, 1897, p. 13. Notre savant statisticien oublierait-il que ces « quelques exceptions » constituent 85% des cas (voir le texte ci-dessous) ?

*** *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou.* Section de la statistique sanitaire, t. IV, II[e] partie. Moscou 1893. Réimprimé dans le livre bien connu de Démentiev *La fabrique, etc.*

ont été rassemblées de façon systématique et qui portent sur environ 20 000 ouvriers, montrent qu'il n'y a pas plus de 14,1 % des ouvriers de fabrique qui vont travailler aux champs. Mais M. Démentiev nous apporte la preuve amplement détaillée d'un fait encore beaucoup plus important, à savoir que *c'est précisément la production mécanique qui détache les ouvriers de la terre.* A l'appui de cette thèse, l'ouvrage donne toute une série de chiffres, dont nous extrayons les plus éloquents *:

Fabriques et usines	Ouvriers s'en allant aux travaux des champs, en %	
Tissages à bras et teintureries de coton	72,5	Production manuelle
Soieries	63,1	
Porcelaines et faïences	31,0	
Tissages à bras d'indienne imprimée et comptoirs de distribution de chaînes	30,7	
Fabriques de drap (fabrication complète)	20,4	
Filatures et tissages de coton	13,8	Production mécanique
Tissage avec impression et finissage	6,2	
Constructions mécaniques	2,7	
Impression et finissage mécanique	2,3	

Pour compléter le tableau de M. Démentiev, nous avons indiqué pour 8 productions si elles se faisaient à la main ou mécaniquement. Pour ce qui est de la 9e production (celle du drap), elle se fait en partie à la main et en partie mécaniquement. Nous voyons donc que dans les fabriques qui fonctionnent à la main, il y a environ 63 % des tisserands qui vont travailler aux champs, dans celles qui emploient des moteurs il n'y en a *aucun* et dans les ateliers mécanisés des fabriques de drap il y en a 3,3 %. « Le remplacement de la production manuelle par la production mécanique est donc bien la principale cause qui oblige les ouvriers à rompre leurs attaches avec la terre. Encore que le nombre des fabriques qui fonctionnent à la main soit toujours relativement important, le nombre des ouvriers qu'elles emploient est insignifiant par rapport au nombre des ouvriers travaillant dans les fabriques mécanisées. C'est

* *Recueil de renseignements stat.*, *l.c.* p. 292, *La fabrique*, 2e éd., p. 36.

ce qui explique que le pourcentage de ceux qui vont travailler aux champs (14,1 % du total des ouvriers adultes et 15,4 % des ouvriers adultes de condition paysanne) soit si peu élevé *». Il faut rappeler que d'après l'enquête sanitaire de Moscou, les fabriques équipées de moteurs mécaniques emploient 80,7 % des ouvriers alors qu'elles ne représentent que 22,6 % du nombre total des fabriques (18,4 % ont des moteurs à vapeur). Les fabriques fonctionnant à la main n'occupent que 16,2 % des ouvriers alors qu'elles représentent 69,2 % du total. 244 fabriques équipées de moteurs emploient 92 302 ouvriers (soit une moyenne de 378 chacune) ; 747 fonctionnant à la main n'en occupent que 18 520 (soit 25 chacune en moyenne) **. Nous savons déjà à quel point est poussée la concentration des ouvriers de fabrique russes dans les plus grandes entreprises, pour la plupart mécanisées et employant une moyenne de 488 personnes chacune. M. Démentiev a étudié en détail l'influence qu'exercent le lieu de naissance, les différences existant entre les ouvriers qui travaillent dans leur localité d'origine et les ouvriers venus d'ailleurs, les différences de conditions (petits bourgeois et paysans) sur la rupture des liens avec la terre, et il en est arrivé à la conclusion que l'action exercée par toutes ces différences s'effaçaient devant l'influence du facteur essentiel, à savoir le passage de la production manuelle à la production mécanisée ***. « Quelles que puissent être les causes qui contribuent à transformer l'ancien agriculteur en ouvrier de fabrique, le

---

* *Recueil*, page 280. *La fabrique*, page 26.

** *Recueil*, t. IV, 1re partie, pp. 167, 170, 177.

*** Dans son *Enquête sanitaire sur les fabriques et usines de la province de Smolensk* (Smolensk, 1894-96), M. Jbankov estime, par approximation, que dans la manufacture de Iartsévo, il n'y a pas plus de 10 à 15% des ouvriers qui vont se louer aux champs (t. II, pp. 307, 445 ; en 1893-94, cette manufacture employait 3 106 ouvriers sur les 8 810 ouvriers des fabriques et usines de la province de Smolensk). La proportion des ouvriers non permanents à cette fabrique était de 28% pour les hommes (dans toutes les fabriques, 29%) et de 18,6% pour les femmes (dans toutes les fabriques, 21%. Voir t. II, p. 469). Notons que parmi les ouvriers non permanents on range ici : 1° ceux qui travaillent à la fabrique depuis moins d'un an ; 2° ceux qui s'en vont aux travaux des champs et 3° ceux qui « en général ont quitté le travail pour plusieurs années, pour une raison quelconque » (t. II, p. 445).

fait est qu'à l'heure actuelle ces ouvriers spécialisés existent déjà. Quoiqu'ils soient enregistrés dans la catégorie des paysans, les seules attaches qu'ils conservent avec la terre sont les impôts qu'ils doivent payer au moment où ils changent de passeport. En fait, ils ne possèdent aucune exploitation à la campagne et souvent ils n'y ont même pas de maison car, en règle générale, ils l'ont vendue. S'ils conservent un droit à la terre, c'est uniquement sur le plan juridique. Les troubles qui ont éclaté dans de nombreuses fabriques en 1885-86 ont d'ailleurs montré que ces ouvriers eux-mêmes considéraient qu'ils n'avaient absolument rien à voir avec la campagne et que les paysans de leurs villages d'origine les regardaient comme des étrangers. Nous sommes donc en présence d'une classe d'ouvriers qui ne possèdent pas de domicile fixe, qui en fait n'ont aucune propriété, qui ne sont liés à rien et qui vivent au jour le jour. Et cette classe ne date pas d'hier. Elle possède déjà sa généalogie et, pour une grande partie des ouvriers, on en est déjà à la troisième génération *. » Sur cette rupture entre la fabrique et l'agriculture, la dernière statistique des usines et fabriques nous fournit des données extrêmement intéressantes. Dans la *Liste des fabriques et usines* (pour 1894-95), par exemple, on trouve des renseignements sur le nombre des journées de travail effectuées chaque année dans chacune des fabriques. M. Kaspérov s'est empressé d'utiliser ces chiffres au profit des thèses populistes. Il a en effet calculé qu'« en moyenne, la fabrique russe travaillait 165 jours par an » et que « 35 % d'entre elles travaillaient moins de 200 jours » **. Mais, étant donné le caractère imprécis du concept de « fabrique », il n'est pas difficile de comprendre que tant qu'on n'a pas indiqué combien il y a d'ouvriers qui travaillent tel ou tel nombre de jours, les chiffres globaux de ce genre n'ont quasiment aucune signification. Nous avons vu plus haut (au paragraphe VII) que les 3/4 environ des ouvriers de fabriques et d'usines étaient employés dans les grandes entre-

* *Recueil*, p. 296. *La fabrique*, p. 46.

** *Statistique du développement industriel de la Russie.* Rapport de M.I. T.-Baranovski, membre de la Société Libre d'Economie, et débats sur ce rapport dans les séances de la III séction. St-Pétersbourg, 1898, p. 41.

prises de plus de 100 ouvriers. Nous avons donc pris les données de la *Liste* qui portent sur ces entreprises, et de la sorte nous avons obtenu les moyennes suivantes : groupe A : 242 journées de travail par an ; groupe B : 235 ; groupe C : 273 *, soit une moyenne générale de 244 jours pour l'ensemble des grandes fabriques et une moyenne de 253 jours par ouvrier. Sur les 12 catégories entre lesquelles la *Liste* divise la production il n'y en a qu'une seule, la XI^e^ (celle des produits alimentaires) où la moyenne annuelle des journées de travail n'atteint pas 200 pour les groupes inférieurs. Pour cette catégorie, en effet, on obtient les chiffres suivants : groupe A : 189 ; groupe B : 148 ; groupe C : 280 jours ; les fabriques des deux premiers groupes emploient 110 588 ouvriers soit 16,2% du total des ouvriers des grandes fabriques (655 670). Il faut toutefois noter que cette catégorie groupe des industries très diverses comme par exemple l'industrie du tabac et du sucre, les distilleries, les minoteries, etc. Pour les autres catégories, par contre, la moyenne des journées de travail par fabrique est la suivante : A : 259 ; B : 271 ; C : 272. On voit donc que plus les fabriques sont importantes, moins elles ont de jours chômés. Ainsi, les données générales sur les plus grandes fabriques de la Russie d'Europe confirment les conclusions de la statistique sanitaire de Moscou et prouvent que la fabrique aboutit bien à la formation d'une classe d'ouvriers industriels permanents.

Comme on le voit, les données concernant les ouvriers de fabrique russe viennent entièrement confirmer la théorie du *Capital*, selon laquelle la grande industrie mécanique provoque une révolution complète et décisive dans les conditions de vie de la population industrielle qu'elle détache définitivement de l'agriculture et des traditions patriarcales séculaires qui y sont liées. Mais en détruisant les rapports patriarcaux et petits-bourgeois, la grande industrie mécanique crée, d'autre part, des conditions qui rapprochent les ouvriers salariés de l'industrie et ceux de l'agriculture : premièrement, elle apporte dans les campagnes le mode de vie industriel et commercial qui s'est

* Rappelons que le groupe A comprend les fabriques de 100 à 499 ouvriers ; le groupe B, les fabriques qui en emploient de 500 à 999 et le groupe C, celles qui en emploient 1 000 et plus.

élaboré dans les centres non agricoles; deuxièmement, elle rend la population mobile et crée de vastes marchés du travail pour les ouvriers agricoles comme pour les ouvriers d'industrie; enfin, en introduisant les machines dans l'agriculture, elle amène dans les campagnes des ouvriers d'industrie expérimentés dont le niveau de vie est sensiblement plus élevé.

XII. LES TROIS PHASES DU DÉVELOPPEMENT DU CAPITALISME DANS L'INDUSTRIE RUSSE

Voyons maintenant à quelles conclusions fondamentales nous amènent les données concernant le développement du capitalisme dans notre industrie *.

Ce développement comporte trois phases essentielles: la petite production marchande (petites industries essentiellement paysannes); la manufacture capitaliste; la fabrique (la grande industrie mécanique). L'opinion répandue en Russie selon laquelle il existe une coupure entre l'« industrie des usines et fabriques » et l'industrie « artisanale » est entièrement réfutée par les faits; cette division est purement artificielle. Aucune solution de continuité ne sépare ces deux formes d'industries qui sont liées de la façon la plus directe et la plus étroite. Les faits montrent on ne peut plus clairement que la petite production marchande tend (et il s'agit là de sa tendance fondamentale) au développement du capitalisme et, notamment, à la création de la manufacture. Or cette dernière se transforme, sous nos yeux, en grande industrie mécanique avec une extrême rapidité. Un des phénomènes qui montre le mieux le lien direct et étroit existant entre ces formes successives d'industrie est le fait qu'il y a toute une série de gros et de très gros fabricants qui ont d'abord été de tout petits industriels et qui ont gravi tous les échelons de la « production populaire » au « capitalisme ». Savva Morozov a été serf (il s'est racheté en 1820), puis berger, puis

* Nous nous bornons, ainsi que nous l'avons indiqué dans la préface, à l'époque qui a suivi l'abolition du servage, en laissant de côté les formes d'industrie qui étaient fondées sur le travail de la population serve.

cocher, puis ouvrier tisserand, puis tisserand « koustar » qui se rendait à pied à Moscou pour écouler sa marchandise aux revendeurs, puis propriétaire d'une petite entreprise (un comptoir de distribution) et enfin d'une fabrique. Quand il est mort en 1862, il possédait avec ses nombreux fils deux grandes fabriques et, en 1890, ses descendants en possédaient quatre qui employaient 39 000 ouvriers et produisaient pour 35 millions de roubles de marchandises *. Dans l'industrie de la soie de la province de Vladimir, on trouve toute une série de gros fabricants qui sont d'anciens ouvriers ou d'anciens tisserands « koustaris » **. A Ivanovo-Voznessensk, les plus gros propriétaires de fabrique (Kouvaïev, Fokine, Zoubkov, Kokouchkine, Bobrov et bien d'autres) sont d'anciens « koustaris » ***. Toutes les fabriques de brocart de la province de Moscou sont issues d'ateliers familiaux ****. En 1864, le fabricant Zavialov de la région de Pavlovo « se souvenait encore très bien du temps où il n'était qu'un simple ouvrier chez le maître-artisan Khabarov » *****. Le fabricant Varypaev était un petit « koustar » ******, de même que Kondratov qui se rendait à pied à Pavlovo pour écouler sa marchandise qu'il transportait dans un sac *******. Avant de devenir propriétaire d'un petit atelier de tabac puis d'une fabrique ayant un chiffre d'affaires de plusieurs millions, Asmolov était un conducteur de chevaux qui travaillait pour des colporteurs ********, etc., etc. Dans ce cas et dans d'autres analogues, il serait intéressant de demander aux économistes populistes où commence le capitalisme « artificiel » et où finit la production « populaire ».

---

* *Les petites industries de la province de Vladimir*, t. IV, pp. 5-7, *Index* pour 1890.— Chichmarev : *Bref aperçu de l'industrie dans la région des chemins de fer de Nijni-Novgorod et Chouïa-Ivanovo.* Saint-Pétersbourg 1892, pp. 28-32.

** *Les petites industries de la province de Vladimir*, t. III, pp. 7 et suivantes.

*** Chichmarev, pp. 56-62.

**** *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou*, t. VII, fasc. III, Moscou, 1883, pp. 27-28.

***** A. Smirnov, *Pavlovo et Vorsma*, p. 14.

****** Labzine, *l.c.*, p. 66.

******* Grigoriev, *l.c.*, p. 36.

******** *Revue historico-statistique*, t. II, p. 27.

Les trois formes essentielles que nous venons d'indiquer se distinguent, avant tout, par des différences de technique. La petite production marchande se caractérise par une technique extrêmement primitive qui repose sur le travail à la main et qui n'a que très peu évolué depuis des temps immémoriaux. Le producteur reste un paysan à qui la tradition a permis d'assimiler un certain nombre de procédés de transformation des matières premières. Avec la manufacture, on voit apparaître la division du travail qui provoque de très importantes transformations techniques et qui transforme le paysan en compagnon, en « ouvrier de détail ». Mais la production manuelle subsiste toujours et, de ce fait, les progrès des modes de production ne peuvent être qu'extrêmement lents. La division du travail apparaît spontanément et, comme le travail paysan, elle se transmet par tradition. Seule la grande industrie mécanique provoque un changement radical : elle jette l'art manuel par-dessus bord, réorganise la production sur des bases rationnelles et applique méthodiquement les données de la science. Tant que le capitalisme n'avait pas organisé en Russie la grande industrie mécanique, on observait une stagnation presque complète de la technique et on l'observe encore dans les branches industrielles que la grande industrie n'a pas encore atteinte : les métiers, les moulins à vent et à eau qui sont utilisés sont identiques à ceux que l'on utilisait un siècle auparavant. Dans les branches d'industrie soumises à la fabrique, par contre, on observe une révolution technique complète et un progrès extrêmement rapide des modes de production mécaniques.

Selon que la technique a atteint tel ou tel niveau, nous avons affaire à des stades différents du développement du capitalisme. Alors qu'elles sont prédominantes dans la petite production marchande et dans la manufacture (où le nombre des grandes entreprises est très réduit), les petites entreprises sont définitivement éliminées par la grande industrie mécanique. Dans les petites industries, on assiste bien à la formation de rapports capitalistes (ateliers employant le travail salarié et capital commercial), mais ils restent très faibles et ils n'entraînent pas d'antagonisme extrême entre les groupes participant à la production. A ce stade, on ne trouve encore ni gros capitaux ni larges cou-

ches de prolétaires. Dans la manufacture, par contre, il y a formation des uns et des autres et le fossé qui sépare les ouvriers des propriétaires des moyens de production commence à prendre des dimensions considérables. On voit se développer des bourgs industriels « riches » dont le gros de la population est composé d'ouvriers complètement démunis. Si on dresse le tableau d'ensemble de la manufacture, on trouve un petit nombre de marchands brassant des sommes d'argent considérables pour l'achat des matières premières et l'écoulement des produits, et d'autre part une masse d'ouvriers de détail vivant au jour le jour. Mais l'abondance des petites entreprises, le maintien des liens avec la terre et le respect des traditions dans la production et dans tout le mode de vie suscitent toute une série d'éléments intermédiaires entre les extrêmes de la manufacture et freinent le développement de ces extrêmes. Dans la grande industrie mécanique tous ces obstacles sont abattus et les antagonismes sociaux atteignent leur point culminant. Tous les côtés sombres du capitalisme semblent alors se réunir: l'emploi des machines provoque comme on sait un allongement démesuré de la journée de travail; les femmes et les enfants sont entraînés dans la production; on voit se former (et dans la production en fabrique cette formation est inévitable) une armée de chômeurs de réserve, etc. Mais la fabrique en socialisant la production sur une vaste échelle transforme les idées et les sentiments de la population qu'elle occupe (en particulier, elle détruit les traditions patriarcales et petites-bourgeoises), et une réaction se produit: à la différence des autres stades, en effet, la grande industrie mécanique exige constamment que la production soit méthodiquement réglementée et qu'un contrôle social soit institué (la législation des fabriques est l'une des manifestations de cette tendance) *.

Aux différents stades du capitalisme, le développement de la production prend lui-même un aspect différent. Dans les petites industries, il suit le développement des exploitations paysannes; le marché est extrêmement restreint, les

* Pour la liaison entre la législation ouvrière et les conditions et rapports créés par la grande industrie mécanique voir le chapitre II de la 2e partie du livre de M.T.-Baranovski, *La fabrique russe*, et notamment l'article du *Novoïé Slovo*, juillet 1897.

producteurs sont très proches des consommateurs et, du fait de son faible volume, la production s'adapte facilement à la demande locale qui ne varie guère. A ce stade, l'industrie se caractérise donc par une très grande stabilité, mais cette stabilité équivaut à la stagnation de la technique et au maintien des rapports sociaux patriarcaux et de tous les vestiges des traditions moyenâgeuses. La manufacture, par contre, travaille pour un vaste marché, parfois même pour toute la nation et, de ce fait, elle acquiert ce caractère d'instabilité inhérent au capitalisme et qui atteindra son point culminant au stade de la fabrique. La grande industrie mécanique, en effet, ne peut se développer que par bonds, que par une succession de périodes de prospérité et de crises. Ce développement par bonds aggrave considérablement la ruine des petits producteurs : pendant les périodes de fièvre la fabrique attire des masses d'ouvriers, pendant les périodes de récession, elle en rejette des masses non moins importantes. La formation d'une armée de chômeurs de réserve, prêts à accepter n'importe quel travail, devient l'une des conditions de l'existence et du développement de la grande industrie mécanique. Au chapitre II, nous avons indiqué quelles étaient les couches de la paysannerie où l'on recrutait cette armée et dans les chapitres suivants nous avons montré à quel genre de travaux le capital la destinait. L'« instabilité » de la grande industrie mécanique a toujours provoqué et continue à provoquer des lamentations réactionnaires chez les gens qui s'obstinent à considérer les choses du point de vue du petit producteur et qui oublient que si l'ancienne stagnation a pu être remplacée par une transformation rapide des moyens de production et de tous les rapports sociaux, c'est uniquement à cette « instabilité » qu'on le doit.

L'un des aspects de cette transformation est la séparation de l'industrie et de l'agriculture, la libération des rapports sociaux dans l'industrie des traditions serviles et patriarcales qui continuent à peser sur l'agriculture. Dans la petite production marchande, les industriels ne sont pas encore complètement dégagés de la paysannerie et, dans la majorité des cas, ils restent agriculteurs. Cette liaison de la petite industrie et de la petite agriculture est si profonde que l'on peut même observer une loi intéressan-

te qui est celle de la décomposition parallèle des petits producteurs dans l'industrie et dans l'agriculture. Dans ces deux branches de l'économie nationale, la formation d'une petite bourgeoisie va de pair avec l'apparition des ouvriers salariés et, par là même, elle prépare aux deux pôles de la décomposition la rupture entre les industries et l'agriculture. Dans la manufacture, cette rupture est déjà très accentuée et on voit se former toute une série de centres industriels qui ne s'occupent pas d'agriculture. A ce stade, ce ne sont plus les paysans qui sont les principaux représentants de l'industrie; ce sont d'une part les marchands et les patrons de manufacture, et d'autre part les ouvriers. L'industrie et les rapports commerciaux relativement développés avec le reste du monde provoquent une élévation du niveau de vie et du niveau de culture de la population; les ouvriers employés dans les manufactures commencent à regarder avec condescendance les paysans agriculteurs. Cette transformation est parachevée par la grande industrie mécanique qui détache définitivement l'industrie de l'agriculture et crée une classe particulière de population, complètement étrangère à l'ancienne paysannerie dont elle se distingue par un genre de vie différent, des structures familiales différentes et des besoins plus élevés, tant sur le plan matériel que sur le plan culturel *. Toutes les petites industries et les manufactures conservent des vestiges des rapports patriarcaux et des diverses formes de dépendance personnelle qui, dans le cadre général de l'économie capitaliste, entraînent une aggravation considérable de la situation des ouvriers, les humilient et les démoralisent. La grande industrie mécanique, du fait qu'elle rassemble des masses d'ouvriers qui souvent sont originaires des régions les plus diverses du pays, ne peut absolument pas s'accommoder du régime patriarcal et de la dépendance

* Au sujet du type de « l'ouvrier de fabrique », cf. plus haut, chapitre VI, paragraphe II, 5, pp. 353-354. Voir aussi le *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou*, t. VII, fasc. III, Moscou, 1883, p. 58 (l'ouvrier de fabrique est un raisonneur, une « forte tête »). — *Recueil de Nijni-Novgorod*, I, pp. 42-43; t. IV, p. 335.— *Les petites industries de la province de Vladimir*, III, pp. 113-114 et autres.— *Novoïé Slovo*, 1897, octobre, p. 63.— Cf. aussi les ouvrages cités de M. Jbankov caractérisant les ouvriers qui vont chercher en ville un travail dans l'industrie ou le commerce.

personnelle et se caractérise par son « mépris du passé ». Cette rupture avec les traditions surannées est justement l'un des principaux facteurs qui ont rendu possibles et nécessaires la réglementation et le contrôle social de la production. A propos de cette transformation des conditions de vie par la fabrique, il faut noter en particulier que la participation des femmes et des adolescents * à la production est au fond un phénomène progressiste. Il ne fait aucun doute que ces catégories de population sont placées par la fabrique capitaliste dans une situation particulièrement pénible et que c'est surtout pour elles qu'il est indispensable de réglementer et de réduire la journée de travail, de garantir les conditions d'hygiène du travail, etc. Il n'en reste pas moins qu'il serait utopique et réactionnaire de vouloir interdire complètement le travail des femmes et des adolescents dans l'industrie ou de maintenir le mode de vie patriarcal qui exclut ce travail. En brisant l'isolement patriarcal de ces catégories qui auparavant ne sortaient jamais du cercle étroit des rapports domestiques et familiaux, en les faisant participer directement à la production sociale, la grande industrie mécanique stimule leur développement et accroît leur indépendance. En un mot, elle leur donne des conditions de vie bien supérieures à l'immobilisme patriarcal des rapports précapitalistes **.

* D'après les données de l'*Index*, les fabriques et usines de la Russie d'Europe occupaient en 1890 un total de 875 764 ouvriers, dans lequel on relevait 210 207 (24%) femmes, 17 793 (2%) petits garçons et 8 216 (1%) fillettes.

** « La pauvre tisseuse rejoint à la fabrique son père et son mari, où elle travaille à leurs côtés et indépendamment d'eux. Elle nourrit la famille au même titre que l'homme. » «A la fabrique... la femme est un producteur absolument indépendant de son mari. » Les ouvrières de fabrique apprennent très vite à lire et à écrire (*Les petites industries de la province de Vladimir*, t. III, pp. 113, 118, 112, etc.). La conclusion suivante de M. Kharizoménov est tout à fait juste : l'industrie met fin « à la dépendance économique de la femme à l'égard de la famille... et du patron... A la fabrique, la femme devient l'égale de l'homme ; c'est l'égalité du prolétaire... La capitalisation de l'industrie joue un rôle important dans la lutte de la femme pour son indépendance dans la famille ». « L'industrie crée pour la femme une situation nouvelle, absolument indépendante de la famille et du mari » (*Iouriditcheski Vestnik*, 1883, n° 12, pp. 582, 596). Dans le *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou* (t. VII, fasc. II, Moscou, 1882, pp. 152, 138-139), les enquêteurs comparent la situation

Aux deux premiers stades du développement industriel, la vie de la population se caractérise par son aspect sédentaire. Le petit industriel qui reste paysan est attaché à son village par son exploitation agricole. Dans la manufacture, l'ouvrier est en général fixé à la petite région industrielle qui a été créée par la manufacture. On voit donc qu'au premier et au deuxième stade de son développement, la structure de l'industrie ne comporte aucun élément susceptible de briser le caractère sédentaire et l'isolement du producteur. D'autre part il n'y a que peu de rapports entre les diverses régions industrielles. On ne voit s'installer des industries dans de nouvelles localités que lorsque des petits producteurs partent exercer leur métier dans les régions périphériques. Avec la grande industrie mécanique, par contre, la population devient nécessairement mobile; les rapports commerciaux entre les différentes régions connaissent une extension considérable; les chemins de fer facilitent les déplacements. D'une façon générale, la demande en ouvriers s'accroît, mais comme elle oscille entre des périodes de pointe et des périodes de récession (au moment des crises), il devient indispensable que les ouvriers puissent passer d'une entreprise et d'une région à l'autre. La grande industrie mécanique crée toute une série de nouveaux centres industriels que l'on voit surgir avec une rapidité jusqu'alors inconnue dans des endroits sans population; un tel phénomène serait impossible s'il n'y avait pas de vastes migrations d'ouvriers. Nous parlerons plus

---

de l'ouvrière dans la fabrication des bas à la main ou à la machine. Le travail à la main est payé environ 8 kopecks par jour, le travail à la machine, 14 à 30 kopecks. La situation de l'ouvrière dans l'industrie mécanique est présentée comme suit : «...Nous sommes cette fois en présence d'une jeune fille libre de toute entrave, émancipée de la famille et de tout ce qui constitue les conditions d'existence de la paysanne, une jeune fille qui peut à tout moment changer de place et de patron, se trouver à tout moment sans travail... sans un morceau de pain... Dans la production manuelle, une tricoteuse a un gain minime, qui ne suffirait pas à couvrir ses frais de nourriture, si, comme membre d'une famille pourvue d'un lot de terre, elle ne profitait en partie des produits de cette terre. Dans la production mécanique, l'ouvrière gagne, en plus de la nourriture et du thé, suffisamment... pour vivre hors de la famille... et ne pas toucher aux revenus que la terre procure à sa famille... En même temps, le gain de l'ouvrière dans l'industrie mécanique avec les conditions actuelles est plus assuré.»

loin de l'ampleur et de la signification de ce qu'on appelle les petits métiers non agricoles exercés au-dehors. Nous nous bornerons donc maintenant à citer brièvement quelques données de la statistique sanitaire des zemstvos pour la province de Moscou. Sur les 103 175 ouvriers de fabriques et d'usines interrogés par les enquêteurs, 53 238, soit 51,6 %, étaient originaires du district où ils travaillaient. Il y en avait donc presque la moitié qui avaient émigré d'un autre district. 66 038, soit 64 %, étaient originaires de la province de Moscou * et plus d'un tiers venaient d'autres provinces (principalement des provinces de la zone industrielle centrale, voisines de Moscou). D'autre part, si on établit une comparaison entre les différents districts, on s'aperçoit que c'est dans les plus industrialisés que le pourcentage des ouvriers originaires du lieu où ils travaillent est le moins élevé: alors que 92-93 % des ouvriers employés dans les districts peu industrialisés de Mojaïsk et de Volokolamsk y sont nés, dans les districts de Moscou, de Kolomna et de Bogorodsk où l'industrie est très développée, ce pourcentage tombe à 24, 40 et 50 %. Ainsi que le notent les enquêteurs en conclusion, « c'est donc bien le développement de l'industrie de fabriques qui favorise l'afflux des éléments étrangers »**. Ajoutons pour notre part que grâce à ces données on peut voir que les migrations d'ouvriers d'industrie ont des caractères identiques à ceux que nous avons observés lorsque nous avons étudié les migrations d'ouvriers agricoles. Les ouvriers d'industrie, en effet, partent non seulement des endroits où il y a trop de main-d'œuvre mais également de ceux où il n'y en a pas assez. C'est ainsi par exemple que dans le même temps où 1 246 ouvriers quittaient le district de Bronnitsy pour les districts plus industriels de Moscou et de Bogorodsk, 1 125 venaient s'y installer arrivant d'autres districts de la province de Moscou et d'autres pro-

* Dans la province moins industrielle de Smolensk, une enquête auprès de 5 000 ouvriers des fabriques et usines a montré que 80% d'entre eux sont originaires de la province de Smolensk. (Jbankov, *l.c.*, t. II, p. 442).

** *Recueil de renseignements statistiques pour la province de Moscou*, section de la statistique sanitaire, t. IV, Ire partie (Moscou 1890), p. 240.

vinces. On voit donc que si les ouvriers s'en vont, c'est non seulement parce qu'« ils ne trouvent pas de travail dans leur localité », mais aussi parce qu'ils veulent aller dans les endroits où le travail est mieux payé. Si élémentaire que soit ce fait, il n'est pas inutile de le rappeler une fois de plus aux économistes populistes qui idéalisent le travail exercé dans la localité d'origine, condamnent les migrations et ignorent la signification progressiste de la mobilité de la population, créée par le capitalisme.

Les caractéristiques que nous venons de décrire et qui distinguent la grande industrie mécanique des formes précédentes de l'industrie peuvent être résumées par les deux mots suivants : socialisation de la production. Le fait que la production soit destinée à un énorme marché national et international, le développement de liaisons commerciales étroites entre les différentes régions d'un pays et entre les différents pays pour l'achat des matières premières et des matériaux accessoires, l'énorme progrès technique, la concentration de la production et de la population dans de colossales entreprises, la destruction des traditions surannées du mode de vie patriarcal, le fait que la population devienne mobile, que les besoins de l'ouvrier augmentent et que son niveau de culture s'élève, tout cela constitue en effet les éléments du processus capitaliste qui amène une socialisation de plus en plus poussée de la production et de ceux qui y participent *.

* Les données exposées dans les trois derniers chapitres montrent, à notre avis, que la classification établie par Marx des formes et phases capitalistes de l'industrie, est plus juste et plus substantielle que celle, très répandue de nos jours, qui confond la manufacture avec la fabrique et fait du travail pour le revendeur une forme particulière de l'industrie (Held, Bücher). Confondre la manufacture et la fabrique, c'est fonder la classification sur des indices purement extérieurs, sans voir les particularités essentielles de la technique, de l'économie et des conditions d'existence qui distinguent la période manufacturière du capitalisme de sa période des machines. Quant au travail à domicile pour les capitalistes, il joue sans contredit un rôle très important dans le mécanisme de l'industrie capitaliste. Il est hors de doute également que le travail pour le revendeur est particulièrement caractéristique du capitalisme d'avant les machines, mais on le rencontre aussi (en des proportions assez grandes) aux phases les plus différentes du développement du capitalisme. On ne saurait comprendre la signification du travail pour le revendeur, sans mettre ce travail en rapport

Pour ce qui est du problème des rapports de la grande industrie mécanique de Russie avec le marché intérieur nécessaire au capitalisme, les données que nous avons examinées aboutissent à la conclusion suivante : du fait du rapide développement de l'industrie des fabriques, il se crée en Russie un immense marché des moyens de production (matériaux de construction, combustibles, métaux, etc.) qui ne cesse de s'accroître et la part de la population occupée à fabriquer des objets de consommation productive (et non personnelle) augmente à un rythme particulièrement rapide. Toutefois, par suite des progrès de la grande industrie mécanique qui détache de l'agriculture une part sans cesse croissante de la population au profit du commerce et de l'industrie, on assiste également à un développement rapide du marché des objets de consommation personnelle. Pour ce qui est du marché intérieur des produits de la fabrique, nous avons étudié en détail dans les premiers chapitres de cet ouvrage le processus qui mène à sa formation.

avec toute la structure de l'industrie, dans une période donnée ou dans une phase donnée de développement du capitalisme. Le paysan qui tresse des corbeilles sur commande du boutiquier du village, l'ouvrier de Pavlovo qui fabrique à domicile des manches de couteaux sur commande de Zavialov, et l'ouvrière qui fait des robes, des chaussures, des gants ou colle des boîtes sur commande de gros fabricants ou marchands travaillent tous pour un revendeur ; mais le travail à domicile pour le capitaliste a, dans tous ces cas, un caractère différent et une signification différente. Certes, nous sommes loin de nier les mérites de Bücher, par exemple, dans l'étude des formes *pré*capitalistes de l'industrie, mais nous estimons que sa classification des formes capitalistes d'industrie est fausse. Nous ne pouvons accepter les vues de M. Strouvé (voir *Mir Boji*, 1898, n° 4) qui fait sienne (dans la partie indiquée) la théorie de Bücher et l'applique à l'industrie artisanale russe. (Depuis que ces lignes ont été écrites — en 1899 — M. Strouvé a eu le temps d'achever le cycle de son développement scientifique et politique. D'homme oscillant entre Bücher et Marx, entre l'économie libérale et l'économie socialiste, il est devenu un bourgeois libéral pur sang. L'auteur de ces lignes s'honore d'avoir contribué, dans la mesure de ses forces, à débarrasser la social-démocratie de semblables éléments.— *Note de la 2e édition.*)

CHAPITRE VIII

LA FORMATION DU MARCHE INTERIEUR

Il ne nous reste plus qu'à faire le bilan des données que nous avons analysées dans les chapitres précédents et à essayer de donner une idée de l'interdépendance des diverses branches de l'économie nationale dans leur développement capitaliste.

I. LES PROGRÈS DE LA CIRCULATION DES MARCHANDISES

On sait que la circulation des marchandises précède la production marchande et constitue une des conditions (non pas la seule) de son apparition. Le but de cet ouvrage était d'analyser les données relatives à la production marchande et à la production capitaliste. C'est pourquoi nous n'avons pas l'intention, encore qu'il s'agisse d'une question importante, de nous arrêter en détail sur les progrès accomplis par la circulation des marchandises en Russie après l'abolition du servage. Pour donner une idée de la rapidité avec laquelle le marché intérieur se développe, il nous suffira de quelques données d'ensemble.

Entre 1865 et 1890, le réseau des chemins de fer russes est passé de 3 819 km à 29 063 km *, soit une augmentation de plus de 7 fois. En Angleterre, le laps de temps nécessaire à la réalisation d'un progrès correspondant à été plus long

* *Uebersichten der Weltwirtschaft, l.c.* En 1904, 54 878 kilomètres en Russie d'Europe (y compris le royaume de Pologne, le Caucase et la Finlande) et 8 351 en Russie d'Asie. (*Note de la 2e édition.*)

(4 082 km en 1845—26 819 en 1875, soit 6 fois plus) et en Allemagne, il a été plus court (2 143 km en 1845—27 981 en 1875, soit 12 fois plus). Le nombre de verstes de chemin de fer construites par an a beaucoup varié selon les périodes. C'est ainsi, par exemple, qu'entre 1878 et 1882, soit en cinq ans, on n'a mis en service que 2 221 verstes nouvelles *, alors qu'on en avait construit 8 806 entre 1868 et 1872. Ces oscillations montrent bien à quel point l'existence d'une énorme armée de réserve de chômeurs est indispensable au capitalisme qui tantôt accroît et tantôt réduit la demande en ouvriers. Le développement des chemins de fer russes a connu deux périodes de grand essor : la première, à la fin des années 60 et au début des années 70 ; la seconde, dans la deuxième moitié des années 90. L'accroissement annuel moyen a été de 1 500 kilomètres entre 1865 et 1875 et d'environ 2 500 kilomètres entre 1893 et 1897.

Pour ce qui est du transport des marchandises par chemin de fer, nous obtenons les chiffres suivants : 439 millions de pouds en 1868 ; 1 117 millions en 1873 ; 2 532 millions en 1881 ; 4 846 millions en 1893 ; 6 145 millions en 1896 ; 11 072 millions en 1904. Le progrès du trafic-voyageurs n'a pas été moins rapide : en 1868, 10 400 000 voyageurs, en 1873, 22 700 000, en 1881, 34 400 000, en 1893, 49 400 000, en 1896, 65 500 000 et en 1904, 123 600 000 **.

Quant aux transports par eau, ils ont connu le développement suivant (chiffres pour l'ensemble de la Russie) *** :

Pour les transports par les voies fluviales de la Russie d'Europe, nous avons les chiffres suivants : en 1881, 899,7 millions de pouds de marchandise, représentant une valeur de 186,5 millions de roubles ; en 1893, 1 181,5 millions de pouds d'une valeur de 257, 2 millions de roubles ; en 1896, 1 553 millions de pouds d'une valeur de 290 millions de roubles.

---

* V. Mikhaïlovski, *Le développement du réseau ferré russe. Travaux de la Société Libre d'Economie*, 1898, n° 2.

** *Recueil de la statistique militaire*, 511.— M.N.-on, *Essais*, append.— *Les forces productives*, t. XVII, p. 67.— *Messager des Finances*, 1898, n° 43.— *Annuaire de la Russie*, 1905, St-Ptb, 1906.

*** *Rec. de la stat. mil*, 445.— *Les forces productives*, t. XVII, p. 42. — *Messager des Finances*, 1898, n° 44.

Voir le tableau page 588 (*N. R.*)

Années	Navires à vapeur		Autres navires	Capacité en millions de pouds			Valeur en millions de roubles			Personnel		
	Unités	CV		Vapeurs	autres	total	Vapeurs	autres	total	Vapeurs	autres	total
1868	646	47 313	—	—	—	—	—	—	—	—	—	—
1884	1 246	72 105	20 095	6,1	362	368,1	48,9	32,1	81	18 766	94 099	112 865
1890	1 824	103 206	20 125	9,2	401	410,2	75,6	38,3	113,9	25 814	90 356	116 170
1895	2 539	129 759	20 580	12,3	526,9	539,2	97,9	46,0	143,9	32 689	85 608	118 297

La flotte commerciale de Russie qui en 1868 se composait de 51 vapeurs d'un tonnage de 14 300 lastes [152] et de 700 voiliers d'un tonnage de 41 800 lastes, comprenait en 1896, 522 bateaux à vapeur d'un tonnage de 161 600 lastes *.

Entre 1856 et 1860, le nombre moyen des entrées et des sorties de bâtiments dans les ports maritimes de Russie était de 18 901, représentant un tonnage de 3 783 000 tonnes; entre 1886 et 1890 ce nombre atteignait 23 201 (soit une augmentation de 23 %) avec un tonnage de 13 845 000 tonnes (soit une augmentation de 266 % ou $3^2/_3$). En 39 ans (de 1856 à 1896), le tonnage a augmenté de 5,5 fois. Mais si on classe les bateaux russes à part, on s'aperçoit que pendant cette période leur nombre a augmenté de 3,4 fois (passant de 823 à 2 789) et leur tonnage de 12,1 fois (de 112 800 tonnes à 1 368 000) alors que celui des bateaux étrangers ne s'est accru que de 16 % (passant de 18 284 à 21 160) et que leur tonnage n'a augmenté que de 5,3 fois (de 3 448 000 à 18 267 000 tonnes) **. Il faut remarquer que le tonnage des entrées et des sorties est extrêmement variable selon les années (13 millions de tonnes en 1878; 8 600 000 en 1881). Ces variations nous donnent une idée

* *Recueil de la statistique militaire*, 758 et *Annuaire du ministère des Finances*, t. I, p. 363.— *Les forces productives*, t. XVII, p. 30.

** *Les forces productives.* Le commerce ext. de la Russie, pp. 56 et suivantes.

de celles que subit la demande en manœuvres, en dockers, etc. On voit là encore, que le capitalisme ne peut se passer d'une masse de gens qui aient constamment besoin de travail et qui soient prêts à accepter n'importe quelle occupation, si irrégulière soit-elle, dès qu'on leur en propose une.

Les chiffres suivants montrent quel a été le développement du commerce extérieur *:

Années	Habitants en Russie, sans la Finlande, en millions	Valeur des marchand. exp. et imp. en millions de roubles-papier	Valeur de tout le commerce ext. par habitant, en roubles
1856-1860	69,0	314,0	4,55
1861-1865	73,8	347,0	4,70
1866-1870	79,4	554,2	7,00
1871-1875	86,0	831,1	9,66
1876-1880	93,4	1 054,8	11,29
1881-1885	100,6	1 107,1	11,00
1886-1890	108,9	1 090,3	10,02
1897-1901	130,6	1 322,4	10,11

Pour ce qui est des opérations bancaires et de l'accumulation du capital, nous pouvons nous faire une idée générale de leur ampleur grâce aux données suivantes. Le montant total des paiements effectués par la Banque d'Etat est passé de 113 millions de roubles pour la période 1860-1863 (170 millions pour 1864-68) à 620 millions de roubles pour la période 1884-1888 tandis que le total des dépôts passait de 335 millions de roubles en 1864-1868 à 1 495 millions de roubles en 1884-1888 **. Alors qu'en 1872 les opérations effectuées par les caisses d'épargne et de prêts (agricoles et industrielles) s'élevaient à 2 750 000 roubles (21 800 000 en 1875), elles atteignaient 82 600 000 en 1892 et 189 600 000 en 1903 ***. De 1889 à 1894, la dette des propriétaires terriens s'est accrue dans les proportions suivantes: la valeur des terres hypothéquées est passée de 1 395 millions de roubles à 1 827 millions et le montant des prêts de 791 à 1 044 millions ****. Le développement des

* *Ibid.*, p. 17; *Annuaire de la Russie*, pour 1904. Saint-Pétersbourg, 1905.

** *Recueil de renseignements sur la Russie*, 1890, CIX.

*** *Ibid*, 1896, tableau CXXVII.

**** *Ibid.*

opérations effectuées par les caisses d'épargne a été particulièrement important au cours des années 80 et 90. Alors qu'en 1880 il n'existait que 75 caisses, en 1897 on en recensait 4 315 (dont 3 454 relevant des postes et télégraphes). De 1880 à 1897, le montant des dépôts est passé de 4 400 000 roubles à 276 600 000. Celui des soldes de fin d'année était de 9 millions de roubles en 1880 et de 494,3 millions en 1897. L'accroissement annuel du capital a été particulièrement important au cours des années *de famine* (1891 : 52,9 millions ; 1892 : 50,5 millions) et au cours des deux dernières années (1896 : 51,6 millions ; 1897 : 65,5 millions) *.

Si l'on en croit les données les plus récentes, le développement des caisses d'épargne s'est encore accru. En 1904, on recensait dans l'ensemble de la Russie 5 100 000 personnes qui avaient déposé 1 105, 5 millions de roubles dans 6 557 caisses. A ce propos, nous devons noter que les vieux populistes et les nouveaux opportunistes du socialisme ont énoncé bien des naïvetés (pour parler poliment) sur ce développement des caisses d'épargne considéré par eux comme un indice du bien-être « populaire ». Il n'est donc pas inutile de comparer la répartition des dépôts en Russie (1904) et en France (1900, chiffres du *Bulletin de l'Office du travail*, 1901, n° 10).

En Russie : Dépôts	Déposants en milliers	%%	Dépôts en millions de roubles	%%
Moins de 25 roubles	1 870,4	38,7	11,2	1,2
25 à 100 »	967,7	20,0	52,8	5,4
100 à 500 »	1 380,7	28,6	308,0	31,5
Plus de 500 »	615,5	12,7	605,4	61,9
Total	4 834,3	100	977,4	100

En France : Dépôts	Déposants en milliers	%%	Dépôts en millions de francs	%%
Moins de 100 frs	5 273,5	50,1	143,6	3,3
100 à 500 »	2 197,4	20,8	493,8	11,4
500 à 1 000 »	1 113,8	10,6	720,4	16,6
Plus de 1 000 »	1 948,3	18,5	2 979,3	68,7
Total	10 533,0	100	4 337,1	100

* *Messager des Finances*, 1898, n° 26.

Quelle pâture l'apologétique populiste-cadéto-révisionniste ne va-t-elle pas trouver dans ces chiffres ! Entre autres choses, il est intéressant de noter qu'en Russie les dépôts sont répartis en 12 catégories selon le métier et la profession des épargnants. Il se trouve que c'est la catégorie des agriculteurs et celle des industriels ruraux qui fournissent la majorité des dépôts (228,5 millions) et que ces dépôts augmentent à un rythme particulièrement rapide. On voit que la campagne se civilise et qu'il devient de plus en plus avantageux de spéculer sur la ruine des moujiks.

Mais revenons à notre sujet. Comme on peut le voir en examinant ces données, la circulation des marchandises et l'accumulation du capital ont fait des progrès gigantesques. Quant à la question de savoir comment le terrain a été préparé pour les investissements de capital dans toutes les branches industrielles et comment le capital commercial s'est transformé en capital industriel, c'est-à-dire comment il a été appliqué à la production et comment il a amené la création de rapports capitalistes entre les participants à la production, quant à cette question, nous l'avons déjà examinée plus haut.

II. ACCROISSEMENT DE LA POPULATION COMMERCIALE ET INDUSTRIELLE

Nous avons déjà dit que la croissance de la population industrielle aux dépens de la population agricole était un phénomène inévitable dans toute société capitaliste. De même, nous avons vu comment l'industrie se séparait méthodiquement de l'agriculture. Il ne nous reste donc plus qu'à faire le bilan de ce problème.

1. Accroissement des villes

C'est dans l'accroissement des villes que le processus qui nous occupe trouve son expression la plus nette. Voici donc quels sont les chiffres relatifs à cet accroissement pour l'ensemble de la Russie d'Europe (50 provinces) depuis l'abolition du servage *.

* Les chiffres de 1863 sont empruntés aux *Annales statistiques*

Années	Population de la Russie d'Europe en milliers			% de la population urbaine	Nombre de villes ayant					Population des grandes villes (en milliers d'habitants)				Population (en milliers d'habitants) de 14 villes les plus grandes en 1863
	Total	Dans les villes	Dans les districts		Plus de 200 000 habitants	100 000 à 200 000 habitants	50 000 à 100 000 habitants	Total des grandes villes		Plus de 200 000 habitants	100 000 à 200 000 habitants	50 000 à 100 000 habitants	Total	
1863	61 420,5	6 105,1	55 315,4	9,94	2	1	10	13		891,1	119,0	683,4	1 693,5	1 741,9
1885	81 725,2	9 964,8	71 760,4	12,19	3	7	21	31		1 854,8	998,0	1 302,7	4 155,5	3 103,7
1897	94 215,4	12 027,1	82 188,3	12,76	5	9	30	44		3 238,1	1 177,0	1 982,4	6 397,5	4 286,3

On voit que le pourcentage de la population urbaine n'a cessé de s'accroître, ce qui signifie que les gens abandonnent l'agriculture pour les occupations industrielles et commerciales *. Le développement des villes est deux fois plus rapide que celui du reste de la population : alors qu'entre 1863 et 1897 la population totale a augmenté de 53,3 %, l'accroissement de la population rurale n'a été que de 48,5 %, tandis que celui de la population urbaine atteignait 97 %. En 11 ans (1885-1897), il y a eu, selon M. Mikhaïlov, au moins 2 500 000 personnes qui « ont quitté les campagnes pour les villes » **, soit un afflux de plus de 200 000 par an.

La population des grands centres industriels et commerciaux s'accroît à un rythme beaucoup plus rapide que celle des villes en général. De 1863 à 1897, le nombre des villes ayant un minimum de 50 000 habitants a plus que triplé (il est passé de 13 à 44). Et, alors qu'en 1863 il n'y avait que 27 % environ des citadins (1 700 000 sur 6 100 000) qui résidaient dans ces grands centres, il y en avait environ 41 % (4 100 000 sur 9 900 000) *** en 1885

(1, 1866) et au *Recueil de la statistique militaire*. Les chiffres de la population urbaine des provinces d'Orenbourg et d'Oufa ont été corrigés d'après les tableaux des villes. Ainsi, la population urbaine se trouve portée à 6 105 100 au lieu de 6 087 100, comme l'indique le *Recueil de la statistique militaire*. Les données de 1885 sont empruntées au *Recueil de renseignements sur la Russie pour 1884-1885*. Les chiffres de 1897 sont ceux du recensement du 28 janvier 1897. (*Premier recensement général de la population de l'Empire russe de 1897*, édition du Comité central de la stat., St-Ptb, 1897 et 1898, fasc. 1 et 2.) La population permanente des villes, d'après le recensement de 1897, est de 11 830 500, soit 12,55 %. Nous avons pris la population effective. Notons que l'homogénéité et la comparabilité parfaites des chiffres de 1863-1885-1897 ne peuvent être garanties. Aussi nous bornons-nous à comparer les rapports les plus généraux, en mettant à part les données relatives aux grandes villes.

* « Les agglomérations urbaines à caractère agricole sont très peu nombreuses, le nombre de leurs habitants, par rapport au nombre général des citadins, est absolument insignifiant » (M. Grigoriev dans son livre : *L'influence des récoltes et des prix du blé*, t. II, p. 126).

** *Novoïé Slovo*, 1897, juin, p. 113.

*** M. Grigoriev donne un tableau (*l.c.*, p. 140), où l'on voit qu'en 1885, 85,6 % des villes comptaient moins de 20 000 habitants

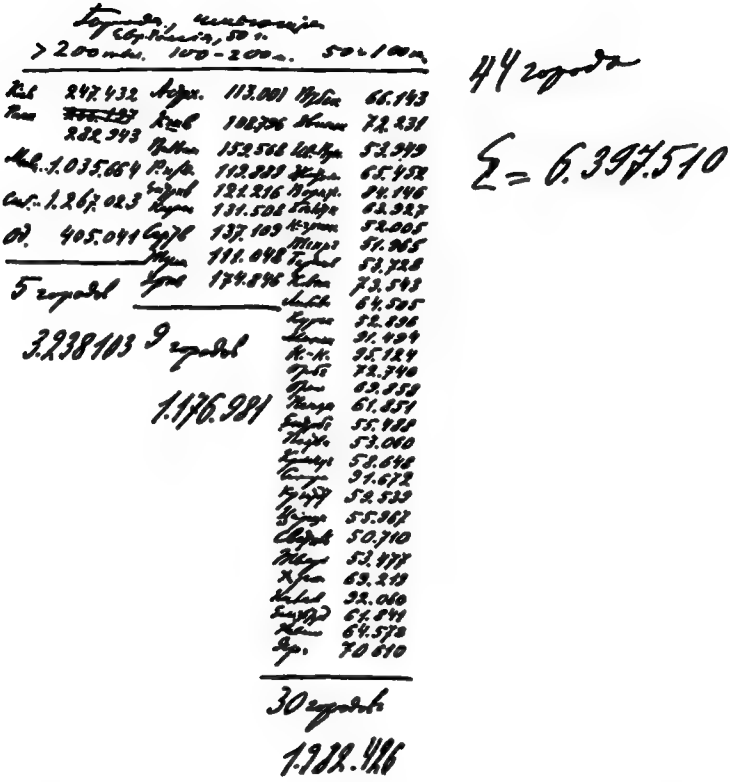
et environ 53 %, soit plus de la moitié (6 400 000 sur 12 millions), en 1897. On voit donc que si dans les années 60, la population urbaine se trouvait essentiellement dans des villes moyennes, dans les années 90 les grandes villes ont entièrement pris le dessus. Depuis 1863, la population des 14 plus grosses villes est passée de 1 700 000 à 4 300 000, soit une augmentation de 153 %. Tandis que le total de la population urbaine n'a augmenté que de 97 %. Il est donc clair que le développement gigantesque des grands centres industriels et la formation de toute une série de centres nouveaux constituent un des traits les plus caractéristiques, de l'époque qui a suivi l'abolition du servage.

2. L'importance de la colonisation intérieure

Nous avons vu (chapitre Ier, paragraphe II) * que la théorie fait dériver la loi selon laquelle la population industrielle s'accroît aux dépens de la population agricole du fait que dans l'industrie le capital variable augmente de façon absolue (cette augmentation signifie l'accroissement du nombre des ouvriers d'industrie et de l'ensemble de la population industrielle et commerciale), alors que dans l'agriculture « le capital variable nécessaire à l'exploitation d'un lot de terre donné diminue de façon absolue ». Le capital variable, ajoute Marx, « ne peut donc s'accroître que dans la mesure où de nouvelles terres sont cultivées, ce qui présuppose à son tour un accroissement plus important encore de la population non agricole » [153]. Il est donc clair que le phénomène d'accroissement de la population industrielle ne peut être observé sous une forme pure que dans un territoire déjà peuplé et dont toutes les terres sont occupées. Dans un tel territoire, en effet, la popula-

(38 % de citadins) ; 12,4 % des villes (82 sur 660) avaient moins de 2 000 habitants chacune, avec 1,1 % des citadins (110 000 sur 9 962 000).

* Voir le présent tome, pp. 30-31. (*N.R.*)



Groupement des villes de la Russie d'Europe fait par Lénine d'après les données du recensement de la population de 1897

tion expulsée de l'agriculture par le capitalisme n'a d'autre issue que de s'installer dans les centres industriels ou bien émigrer à l'étranger. Mais il en va tout autrement quand on a affaire à un territoire où il reste des terres inoccupées et qui n'est pas encore entièrement peuplé. Quand les habitants de la partie peuplée de ce territoire sont chassés de l'agriculture ils peuvent en effet aller « exploiter des terres nouvelles » dans la partie non peuplée et il en résulte un accroissement de la population agricole qui, pour un certain temps, peut être au moins aussi rapide que celui de la population industrielle. Dans un tel cas, nous pouvons observer deux processus différents: 1) le développement du capitalisme dans le pays (ou la partie du pays) ancien et peuplé; 2) le développement du capitalisme sur la « terre nouvelle ». Dans le premier cas, nous avons affaire à des rapports capitalistes déjà établis qui continuent de progresser; dans le second, à des rapports capitalistes nouveaux qui sont en train de se former sur un nouveau territoire. Le premier processus traduit un développement du capitalisme en profondeur; le second un développement en étendue. Il va de soi que si on confond ces deux processus, on donne inévitablement une image erronée du processus qui conduit la population à abandonner l'agriculture pour les occupations industrielles et commerciales.

Or, ce sont précisément ces deux processus qui se déroulent simultanément dans la Russie d'après l'abolition du servage. Pendant les années 60, au début de la période qui a suivi l'émancipation des serfs, il y avait en effet une grande partie des confins méridionaux et orientaux de la Russie d'Europe qui n'était pas peuplée et ces régions ont vu affluer une énorme masse d'émigrants de la Russie centrale agraire. Cela a provoqué la formation d'une nouvelle population agricole sur des terres nouvelles et jusqu'à un certain point cela a masqué le mouvement parallèle qui portait la population à abandonner l'agriculture pour l'industrie. Si l'on veut donner une idée exacte de ce trait particulier de la Russie à partir des renseignements concernant la population urbaine, il faut diviser les cinquante provinces de la Russie d'Europe en groupes séparés. Nous citons ici les chiffres relatifs à la population urbaine de 9 régions, pour les années 1863 et 1897:

Provinces de la Russie d'Europe par groupes	Nbre de provinces	Population en milliers						Population urbaine, en %%		Accroissement de la population de 1863 à 1897, en %%		
		1863			1897							
		Total	Campagnes	Villes	Total	Campagnes	Villes	1863	1897	Total	Campagnes	Villes
I. Provinces des capitales	2	2 738,4	1 680,0	1 058,4	4 541,0	1 989,7	2 551,3	38,6	56,2	65	18	141
II. Provinces industrielles et non agricoles	9	9 890,7	9 165,6	725,1	12 751,8	11 647,8	1 104,0	7,3	8,6	29	26	52
Provinces des capitales, non agricoles et industrielles	11	12 629,1	10 845,6	1 783,5	17 292,8	13 637,5	3 655,3	14,1	21,1	36	25	105
III. Provinces agricoles centrales, de la Petite-Russie et de la Moyenne-Volga	13	20 491,9	18 792,5	1 699,4	28 251,4	25 464,3	2 787,1	8,3	9,8	38	35	63
IV. Provinces de la Nouvelle-Russie, de la Basse-Volga et de l'Est	9	9 540,3	8 472,6	1 067,7	18 386,4	15 925,6	2 460,8	11,2	13,3	92	87	130
Total des 4 premiers groupes	33	42 661,3	38 110,7	4 550,6	63 930,6	55 027,4	8 903,2	10,5	13,9	49	44	95,6
V. Prov. Baltique	3	1 812,3	1 602,6	209,7	2 387,0	1 781,6	605,4	11,5	25,3	31	11	188
VI. Prov. de l'Ouest	6	5 548,5	4 940,3	608,2	10 126,3	8 931,6	1 194,7	10,9	11,8	82	81	96
VII. Prov. du Sud-Ouest	3	5 483,7	4 982,8	500,9	9 605,5	8 693,0	912,5	9,1	9,5	75	74	82
VIII. Prov. de l'Oural	2	4 359,2	4 216,5	142,7	6 086,0	5 794,6	291,4	3,2	4,7	39	37	105
IX. Prov. de l'Extr.-Nord	3	1 555,5	1 462,5	93,0	2 080,0	1 960,0	120,0	5,9	5,8	33	34	29
Total	50	61 420,5	55 315,4	6 105,1	94 215,4	82 188,2	12 027,2	9,94	12,76	53,3	48,5	97,0

Provinces réparties par groupes : I) St-Pb et Mosc ; II) Vladimir, Kalouga, Kostroma, Nijni-Novgorod, Novgorod, Pskov, Smolensk, Tver et Iaroslavl ; III) Voronèje, Kazan, Koursk, Orel, Penza, Poltava, Riazan, Saratov, Simbirsk, Tambov, Toula, Kharkov et Tchernigov ; IV) Astrakhan, Bessarabie, Don, Ekatérinoslav, Orenbourg, Samara, Tauride, Kherson et Oufa ; V) Courlande, Livonie, Estonie ; VI) Vilno, Vitebsk, Grodno, Kovno, Minsk et Mogoulev ; VII) Volhynie, Podolie, Kiev ; VIII) Viatka et Perm ; IX) Arkhangelsk, Vologda et Olonetz.

Les régions les plus importantes pour le problème qui nous occupe sont les suivantes: 1) la région industrielle non agricole (11 provinces des deux premiers groupes, y compris celles des capitales) *, d'où il n'y a eu que très peu de gens qui sont partis; 2) la région agricole centrale (13 provinces; 3e groupe); ici, par contre, il y a eu énormément de gens qui ont émigré, soit vers la région précédente, soit vers la suivante; 3) les confins agricoles (9 provinces du 4e groupe); c'est la région qui a été colonisée après l'abolition du servage. A en juger par le tableau, le pourcentage de la population urbaine de ces 33 provinces est très peu différent de celui de l'ensemble de la Russie d'Europe.

La région non agricole ou industrielle se caractérise par un accroissement du taux de la population urbaine particulièrement rapide (de 14,1 % à 21,1 %) et bien supérieur à la moyenne (105 % contre 97 %). Par contre, l'accroissement de la population rurale y a été très faible, près de deux fois inférieur à celle de l'ensemble de la Russie. Cette région est la seule qui ait des conditions à peu près analogues à celles qui existent dans les pays capitalistes industriels d'Europe occidentale. Elle est donc la seule qu'il est permis de faire entrer en ligne de compte si on veut établir une comparaison entre ces pays et la Russie (on sait que chez nous, cela se pratique très souvent).

Dans la région agricole centrale, nous trouvons un tableau tout différent. Le pourcentage de la population urbaine est très bas et augmente moins rapidement que la moyenne. Il y a une masse de gens qui ont émigré de cette région vers les confins et, de ce fait, l'accroissement de la population, qu'elle soit industrielle ou agricole, entre 1863 et 1897, a été bien inférieur à la moyenne de l'ensemble de la Russie. D'après les calculs de V. Mikhaïlovski,

---

* Nous avons ajouté aux provinces des capitales les provinces non agricoles. Ce procédé se justifie par le fait que la population des capitales se recrute principalement parmi les originaires de ces provinces. D'après le recensement de Pétersbourg du 15 décembre 1890, il y avait dans cette ville 726 000 paysans et bourgeois, dont 544 000 (c'est-à-dire les 3/4) étaient originaires des 11 provinces qui nous ont servi à former la 1re région.

près de 3 000 000 de personnes, soit plus d'un dixième de la population, ont quitté la région entre 1885 et 1897 *.

Dans la troisième région, les confins, bien que la population urbaine ait augmenté dans des proportions *bien supérieures à la moyenne* (+130 % contre + 97 % en moyenne), son pourcentage a connu un accroissement un peu *inférieur à la moyenne* (de 11,2 % à 13,3 % ou en indice de 100 à 118, alors que l'accroissement moyen a été de 9,94 % à 12,76 % ou, en indice de 100 à 128). Encore que le processus d'abandon de l'agriculture pour l'industrie ait été extrêmement puissant, il a été masqué par l'énorme accroissement de la population agraire dû à l'émigration. Dans cette région, en effet, la population agraire a augmenté de 87 %, alors que dans l'ensemble de la Russie, elle n'a augmenté que de 48,5 % en moyenne. Ce camouflage du processus d'industrialisation de la population est encore davantage marqué si on prend les provinces séparément. Ainsi, par exemple, en 1897, dans la province de Tauride, le taux de la population urbaine est le même qu'en 1863 (19,6 %) et dans celle de Kherson il a même diminué (de 25,9 % à 25,4 %) alors que dans ces deux provinces le développement des villes a été presque aussi important que celui des capitales (+131+135 % contre + 141 %). On voit donc que la formation d'une population agricole nouvelle sur des terres nouvelles provoque un développement encore plus accentué de la population non agricole.

3. La croissance des petites localités et des bourgs industriels et commerciaux

Parmi les centres industriels, il faut classer non seulement les villes mais aussi 1) les faubourgs qui souvent ne sont pas compris dans les villes et qui occupent une place de plus en plus importante aux alentours des grandes métropoles ; 2) les bourgs et les villages industriels. Les centres ** de ce genre sont particulièrement nombreux dans les pro-

* *L.c.*, page 109 : « Ce mouvement n'a pas d'équivalent dans l'histoire moderne de l'Europe occidentale » (pages 110-111).

** Voir plus haut, chapitre VII, paragraphe VIII, et annexe III au chapitre VII.

vinces industrielles où le taux de la population urbaine est extrêmement peu élevé *. Si l'on en croit notre tableau qui nous donne les chiffres de la population urbaine par région dans les 9 provinces industrielles, ce taux était de 7,3 % en 1863 et de 8,6 % en 1897. C'est parce que l'essentiel de la population industrielle de ces provinces est concentré dans les bourgs industriels et non dans les villes. C'est ainsi, par exemple, que dans les provinces de Vladimir, Kostroma, Nijni-Novgorod, etc., de nombreuses « villes » ont moins de 3 000, 2 000 et même 1 000 habitants, alors qu'il existe toute une série de « bourgs » dont la population ouvrière compte à elle seule 2 000, 3 000, et même 5 000 habitants. Après l'abolition du servage, écrit avec raison l'auteur de la *Revue de la province de Iaroslavl* (fasc. II, p. 191), « le développement des villes s'est beaucoup accéléré et il est allé de pair avec celui d'agglomérations d'un type nouveau, intermédiaire entre la ville et le village : les centres de fabriques et usines ». Nous avons déjà cité les données relatives aux progrès gigantesques accomplis par ces centres et aux nombres des ouvriers de fabrique et d'usine qui y résident. Nous avons vu que dans l'ensemble de la Russie, le nombre de ces centres était très élevé et qu'on en trouvait non seulement dans les provinces industrielles, mais également dans le Sud. Dans l'Oural, le taux de la population urbaine est le plus bas : 3,2 % en 1863 et 4,7 % en 1897 dans la province de Viatka et dans celle de Perm. Mais l'exemple suivant permettra de donner une idée du rapport numérique existant entre la population « urbaine » et la population industrielle. Dans le district de Krasnooufimsk, province de Perm, le recensement du zemstvo de 1888-91 a dénombré 84 700 ouvriers d'usines (dont 56 000 ne s'occupent pas du tout d'agriculture et dont 5 600 seulement tirent de la terre l'essentiel de leurs moyens de subsistance) alors que la population des villes ne dépasse pas 6 400 habitants (1897). Dans le district d'Ekatérinbourg, d'après le recensement du zemstvo, 65 000 personnes n'ont pas de terre et 81 000 ne possèdent que des prés. Ces *deux* districts ont

* Sur l'importance de ce fait, indiqué déjà par Korsak, cf. les justes remarques de M. Volguine (*l.c.*, pp. 215-216).

donc une population industrielle installée hors des villes et qui est supérieure en nombre à la population urbaine de l'ensemble de la province (195 600 personnes en 1897 !).

Outre les cités-fabriques, il nous faut également classer parmi les centres d'industrie les bourgs commerciaux et industriels qui sont à la tête de grandes régions artisanales ou qui ont connu un développement rapide après l'abolition du servage par suite de la position qu'ils occupaient au bord des fleuves, près des gares des chemins de fer, etc. Au chapitre VI, paragraphe II, nous avons cité plusieurs exemples d'agglomérations de ce genre et nous avons vu que, comme les villes, elles attiraient la population des campagnes et, qu'en règle générale, leurs habitants se caractérisaient par leur niveau d'instruction élevé *. A titre d'exemple, et pour montrer quel est le rapport de grandeur existant entre les centres industriels et commerciaux urbains et les

---

* Les chiffres suivants (quoique vieillis) du *Recueil de la statistique militaire* permettent de juger du grand nombre des bourgs constituant en Russie des centres très importants de population : en 1860-1870 on comptait dans 25 provinces de la Russie d'Europe 1 334 localités avec plus de 2 000 habitants. 108 d'entre elles avaient 5 à 10 000 habitants ; 6, de 10 à 15 000 ; 1, de 15 à 20 000 et 1, plus de 20 000 (p. 169). Le développement du capitalisme a entraîné dans tous les pays, et pas seulement en Russie, la formation de nouveaux centres industriels qui, officiellement, ne figurent pas au nombre des villes. « Les contrastes entre la ville et le village s'effacent ; près des villes industrielles qui grandissent, cela vient de ce que les entreprises industrielles et des habitations ouvrières sont déplacées dans les faubourgs et les banlieues ; près des petites villes en décadence, cela vient de ce que ces dernières se rapprochent des localités rurales environnantes, et aussi du développement de grandes agglomérations industrielles... Les contrastes entre les localités urbaines et rurales s'effacent par suite de nombreuses formations transitoires. La statistique l'a depuis longtemps reconnu : elle a laissé de côté la notion historico-juridique de ville et lui a substitué la notion statistique distinguant les lieux habités uniquement selon le nombre des habitants » (Bücher, *Die Entstehung der Volkswirtschaft*, Tübingen, 1893, pp. 296-297 et 303-304). Ici encore la statistique russe est très en retard sur la statistique européenne. En Allemagne et en France, on considère comme villes les agglomérations de plus de 2 000 habitants (Statesman's Yearbook, pp. 536, 474) ; en Angleterre, les *net urban sanitary districts* (districts sanitaires du type urbain — *N.R.*), c'est-à-dire aussi bourgs industriels, etc. On voit que la statistique russe de la population « urbaine » ne peut absolument pas être comparée à la statistique européenne.

centres non urbains, citons les données pour la province de Voronèje. Le *Recueil récapitulatif* de cette province nous donne un tableau dans lequel sont classés les *bourgs* de 8 districts. Ces districts comptent 8 villes avec 56 149 habitants (en 1897). Or, parmi les bourgs, il y en a 4 qui à eux seuls groupent 9 376 foyers et 53 732 personnes et qui, par conséquent, sont plus importants que les villes. Ces bourgs comptent 240 entreprises commerciales et 404 entreprises industrielles ; 60 % de leurs foyers ne s'occupent absolument pas d'agriculture, 21 % cultivent la terre en employant des salariés ou à moitié fruit, 71 % n'ont ni bête de trait ni matériel, 63 % achètent du pain tout au long de l'année, 86 % exercent un métier. On voit donc qu'en classant la totalité de la population de ces centres parmi la population industrielle et commerciale, nous ne gonflons nullement les effectifs de cette dernière, bien au contraire, puisque dans ces 8 districts il y a 21 956 exploitations qui ne s'occupent absolument pas d'agriculture. Dans la province agraire dont nous avons cité l'exemple, la population industrielle et commerciale est tout aussi importante à l'extérieur qu'à l'intérieur des villes.

4. Les métiers auxiliaires non agricoles exercés hors de la commune

Mais même si on ajoute les bourgs de fabrique et d'usine et les agglomérations industrielles et commerciales aux villes, on est encore loin d'absorber toute la population industrielle de la Russie. On sait, en effet, qu'une des particularités remarquables de la Russie, due au fait que les déplacements ne sont pas libres et à l'isolement de caste de la communauté paysanne, est qu'il faut ranger parmi la population industrielle une bonne partie de la population rurale qui complète ses ressources en venant travailler dans les centres industriels où elle passe une partie de l'année. Nous voulons parler des métiers auxiliaires non agricoles exercés hors de la commune. Au point de vue officiel, les gens qui exercent ces métiers sont des paysans agriculteurs qui n'en retirent qu'un « salaire d'appoint ». Sans y entendre malice, la majorité des représentants de l'économie popu-

liste a adopté ce point de vue sur le caractère erroné duquel, après tout ce que nous venons d'exposer, il n'est plus besoin d'insister. De toute façon, quelle que soit l'opinion que l'on adopte sur ce phénomène, il est indubitable qu'il *traduit un abandon de l'agriculture par la population au profit des occupations industrielles et commerciales* *. L'exemple suivant montre à quel point cela change l'idée qu'on se fait de la population industrielle d'après les villes. Dans la province de Kalouga, le taux de la population urbaine est très inférieur à la moyenne de l'ensemble de la Russie (8,3 % contre 12,8 %). Mais, si on consulte le *Recueil statistique* de cette province pour l'année 1896, on s'aperçoit, grâce aux données concernant les passeports, que la durée totale des absences des ouvriers qui vont travailler ailleurs, s'est élevée à 1 491 600 mois, ce qui veut dire que 124 300 ouvriers « *soit près de 11 % de la population* » ont quitté la province » (*l.c.*, page 46) !, pour obtenir ce chiffre, il suffit de diviser le nombre de mois par 12. Si on ajoute cette population à celle des villes (97 900 habitants en 1897), on obtient un taux de population industrielle fort appréciable !

Il va sans dire qu'une partie des ouvriers non agricoles qui vont travailler à l'extérieur, est classée parmi la population des villes ou des centres industriels et commerciaux non urbains dont nous avons déjà parlé. Mais il ne s'agit là que d'une partie. Etant donné le caractère itinérant de ces ouvriers, en effet, il n'est pas facile de les recenser dans des centres déterminés ; de plus, les recensements se font en hiver alors que dans leur majorité les ouvriers s'en vont au printemps. Voici quels sont les chiffres pour quel-

---

* M.N.-on *n'a pas remarqué* le processus d'industrialisation de la population en Russie! M. V.V. a remarqué et reconnu que l'accroissement de l'exode indique l'abandon de l'agriculture par la population (*Destinées du capitalisme*, p. 149) ; cependant, non seulement il n'a pas introduit ce processus dans l'ensemble de ses conceptions sur les « destinées du capitalisme », mais il s'est efforcé de le masquer en se plaignant de ce qu'« il existe des gens qui trouvent tout cela très naturel » (Pour la société capitaliste? M. V.V. peut-il se représenter le capitalisme sans ce processus ?) « et presque souhaitable » (*ibid.*). Souhaitable sans le moindre « presque », M. V.V. !

ques-unes des principales provinces touchées par l'émigration non agricole * :

Saisons	Permis de séjour délivrés, en %								
	Province de Moscou (1885)		Province de Tver (1897)	Prov. de Smolensk (1895)	Province de Pskov (1895) passeports		Province de Kostroma (1880)		
							Hommes		Passeports et permis de départ pour femmes
	Hommes	Femmes	Hommes et femmes		Hommes	Femmes	Passeports	Permis de départ	
Hiver	19,3	18,6	22,3	22,4	20,4	19,3	16,2	16,2	17,3
Printemps	*32,4*	*32,7*	*38,0*	*34,8*	*30,3*	*27,8*	*43,8*	*40,6*	*39,4*
Été	20,6	21,2	19,1	19,3	22,6	23,2	15,4	20,4	25,4
Automne	27,8	27,4	20,6	23,5	26,7	29,7	24,6	22,8	17,9
Total	100,1	99,9	100	100	100	100	100	100	100

On voit que c'est au printemps que l'on délivre partout le plus de passeports. Cela veut dire que la majorité des

* *Permis de séjour délivrés à la population paysanne de la province de Moscou en 1880 et 1885.— Annuaire statistique de la province de Tver pour 1897.*— Jbankov: *Les petites industries extrarurales de la province de Smolensk.* Smolensk, 1896.— Du même auteur: *L'influence des gagne-pain auxiliaires, etc.* Kostroma, 1887.— *Les petites industries de la population rurale de la province de Pskov.* Pskov, 1898.— Les erreurs d'évaluation des pourcentages pour la province de Moscou n'ont pu être corrigées, faute de chiffres absolus. Pour la province de Kostroma il n'existe que des données par districts et en pourcentages seulement: force nous a donc été de prendre la moyenne des chiffres par district, ce qui fait que nous consacrons une rubrique spéciale à cette province. Pour la province de Iaroslavl, on estime que 68,7 % des paysans allant offrir leurs bras au-dehors s'absentent pour toute l'année; 12,6 % pour l'automne et l'hiver; 18,7 % pour le printemps et l'été. Notons que les chiffres de la province de Iaroslavl (*Revue de la province de Iaroslavl*, fasc. II, Iaroslavl, 1896) sont basés sur les témoignages des prêtres, etc., et non sur les passeports et que, par conséquent, ils ne peuvent être comparés aux données précédentes.

ouvriers qui s'absentent pour un temps n'est pas comprise dans les recensements des villes *. Pourtant, il serait plus justifié de classer ces citadins temporaires dans la population urbaine. « Une famille qui pendant toute l'année ou la majeure partie de l'année tire ses moyens de subsistance de ce qu'elle gagne à la ville, a en effet toutes raisons de considérer que son lieu de résidence est, non pas le village auquel elle n'est rattachée que par des liens fiscaux ou familiaux, mais cette ville qui lui permet de subsister **. Pour donner une idée de l'importance que conservent ces liens fiscaux, il suffit de rappeler, par exemple, que les paysans de la province de Kostroma qui s'en vont chercher du travail ailleurs et qui louent leur lot de terre « reçoivent rarement ne fût-ce qu'une partie de ce qu'ils doivent payer comme impôt pour prix de la location ; ordinairement, les locataires sont seulement tenus de planter des légumes autour du lot qu'ils prennent. Quant aux impôts, ce sont les propriétaires qui doivent les payer en totalité » (D. Jbankov, *Le pays des femmes*, Kostroma, 1891, page 21). La *Revue de la province de Iaroslavl* (fascicule II, Iaroslavl, 1896) note à plusieurs reprises que lorsqu'ils partent exercer un métier au-dehors, les ouvriers sont obligés de se racheter de leur village et de leur lot (pp. 28, 48, 149, 150, 166 et autres) ***.

* On sait que dans les banlieues de Saint-Pétersbourg, par exemple, la population augmente notablement en été.

** *Revue statistique de la province de Kalouga pour 1896*. Kalouga, 1897, p. 18 de la section II.

*** « Les industries extra-rurales... sont une des formes qui masquent l'accroissement ininterrompu des villes... La possession communautaire du sol et les diverses particularités de la vie financière et administrative de la Russie ne permettent pas aux paysans de devenir citadins avec la même facilité qu'en Occident... Des fils juridiques continuent à le rattacher (l'émigrant) au village, mais au fond, par ses occupations, ses habitudes et ses goûts, il s'est parfaitement adapté à la ville et considère souvent ces attaches comme un fardeau » (*Rousskaïa Mysl*, 1896, n° 11, p. 227). Cela est très juste, mais pas assez pour un publiciste. Pourquoi l'auteur ne s'est-il pas prononcé nettement pour la liberté complète de déplacement, pour la liberté de sortir de la communauté paysanne ? Nos libéraux craignent encore nos populistes. Ils ont tort.

Voici, à titre de comparaison, un raisonnement de M. Jbankov qui sympathise avec le populisme : « L'exode dans les villes est, pour ainsi dire, un paratonnerre (*sic*) contre l'accroissement excessif de nos capitales et de nos grandes villes, contre l'augmentation du prolétariat urbain et sans terre. Cette influence du gagne-pain extra-rural

Combien y a-t-il d'ouvriers qui partent exercer un métier non agricole hors de leur lieu de résidence? *Au moins 5 à 6 millions.* En 1884, en effet, on a délivré 4 670 000 passeports et permis de départ dans l'ensemble de la Russie d'Europe * et de 1884 à 1894, le revenu de la taxe que l'on doit payer pour obtenir un passeport a augmenté de plus d'un tiers (de 3 300 000 à 4 500 000 roubles). Le nombre des passeports et permis de départ délivrés dans l'ensemble de la Russie a atteint 9 495 700 (9 333 200 dans les 50 provinces de la Russie d'Europe) en 1897 et 8 259 900 (dont 7 809 600 pour la Russie d'Europe) en 1898 **. Selon M. Korolenko, il y a, par rapport à la demande locale, 6 300 000 ouvriers en excédent dans l'ensemble de la Russie d'Europe. Nous avons vu au chapitre III (paragraphe IX, page 202) que dans 11 provinces agricoles, le nombre des passeports délivrés était supérieur à ses estimations (2 000 000 au lieu de 1 700 000). Nous pouvons ajouter les données pour 6 provinces non agricoles: selon M. Korolenko 1 298 600 passeports ont été accordés alors que l'excédent d'ouvriers était de 1 287 800 ***. Dans ces 17 provinces

doit être considérée comme utile tant au point de vue sanitaire qu'au point de vue économique et social: aussi longtemps que la masse populaire n'est pas tout à fait détachée de la terre, qui offre aux ouvriers émigrants une certaine garantie » (« garantie » dont ils se rachètent à prix d'argent!) « ces ouvriers ne peuvent devenir un instrument aveugle de la production capitaliste; en même temps l'espoir se conserve de voir s'organiser des communautés industrielles et agricoles » (*Iouriditcheski Vestnik*, 1890, n° 9, p. 145). La conservation des espoirs petits-bourgeois, n'est-ce pas en effet un avantage ? Quant à l'« instrument *aveugle* », l'expérience de l'Europe et tous les faits observés en Russie montrent que ce qualificatif s'applique infiniment mieux au travailleur qui a gardé ses liens avec la terre et les relations patriarcales, qu'à celui qui les a rompus. Les chiffres et les données de M. Jbankov lui-même montrent que le paysan émigré à Pétersbourg est plus instruit, plus cultivé et plus développé que les sédentaires de Kostroma dans un quelconque district « forestier ».

* L. Vessine, *L'importance des métiers exercés au-dehors, etc.*, *Diélo*, 1886, n° 7 et 1887, n° 2.

** *La statistique des industries payant l'accise, etc., pour 1898.* St-Pétersbourg, 1900. Editions de la Direction centrale des contributions indirectes.

*** Provinces de Moscou (1885, chiffres vieillis), Tver (1896), Kostroma (1892), Smolensk (1895), Kalouga (1895) et Pskov (1896). Les sources ont été indiquées plus haut. Les chiffres se rapportent à toutes les formes de permis de déplacement pour hommes et femmes.

de la Russie d'Europe (11 provinces à tchernoziom et 6 sans tchernoziom), on a délivré dans les années 90 3 300 000 passeports et permis de départ et on a recueilli en 1891, 52,2% du revenu total de la taxe sur les passeports. Or, M. Korolenko estimait que l'excédent d'ouvriers par rapport à la main-d'œuvre locale ne dépassait pas les 3 000 000. On voit donc *qu'il y a tout lieu de penser que le nombre des ouvriers qui émigrent est supérieur à 6 000 000*. Citons enfin M. Ouvarov qui, à partir des données de la statistique des zemstvos (pour la plupart, ces données sont vieillies) en est arrivé à la conclusion que le chiffre de M. Korolenko était proche de la réalité et « qu'il était tout à fait probable » qu'il y avait 5 000 000 d'ouvriers qui partaient travailler hors de leur lieu de résidence *.

Il nous reste à déterminer quel est, parmi les émigrants, le nombre des ouvriers agricoles et quel est celui des ouvriers non agricoles. M. N.-on affirme avec beaucoup d'aplomb et tout à fait gratuitement que « dans leur écrasante majorité, les métiers exercés par les paysans à l'extérieur sont des métiers agricoles » (*Essais*, page 16). Tchaslavski, auquel il se réfère, est beaucoup plus prudent : il ne cite aucun chiffre et il se borne à des considérations d'ordre général sur l'étendue des régions d'où partent les ouvriers de l'un et de l'autre type. Quant aux données relatives aux déplacements par chemin de fer que nous fournit M. N.-on, elles ne prouvent rigoureusement rien. On sait, en effet, que les ouvriers non agricoles partent essentiellement au printemps, tout comme les ouvriers agricoles et que, de plus, ils utilisent le chemin de fer davantage que ces derniers **. Pour ce qui nous concerne, nous pensons, au contraire que la majorité (il ne s'agit certes pas d'une majorité « écrasante ») des émigrants sont probablement des ouvriers non agricoles. Notre opinion est fondée 1) sur les données concernant la répartition du revenu provenant de la taxe sur les passeports et, 2) sur les renseignements que nous fournit M. Ves-

---

* *Messager de l'hygiène sociale, de la médecine légale et pratique*, 1896, juillet. M. Ouvarov : *De l'influence des petites industries exercées au-dehors sur l'état sanitaire de la Russie*. M. Ouvarov a groupé les chiffres de 126 districts de 20 provinces.

** Cf. plus haut, pp. 250-251, note.

sine. En se basant sur les chiffres de 1862-1863 relatifs à la répartition du revenu fourni par « les droits de différentes natures » (dont plus d'un tiers provenait des passeports), Flérovski était déjà arrivé à la conclusion que c'était dans les provinces non agricoles et dans celles des capitales que l'on trouvait le plus de paysans qui émigraient *. D'autre part, si on prend les 11 provinces non agricoles que nous avons réunies plus haut en une seule région (point 2 de ce paragraphe) et d'où part l'écrasante majorité des ouvriers non agricoles, on obtient les chiffres suivants: en 1885, alors que ces provinces ne rassemblaient que 18,7 % de la population de la Russie d'Europe (18,3 % en 1897), elles fournissaient 42,9 % du revenu provenant de la taxe sur les passeports (40,7 % en 1891) **. Comme il y a encore un très grand nombre de provinces qui fournissent des ouvriers non agricoles, nous avons donc toutes raisons de penser que les ouvriers agricoles représentent moins de la moitié des émigrants. Pour ce qui est de M. Vessine, il répartit en différents groupes, selon la forme d'émigration qui prédomine, les 38 provinces de la Russie d'Europe (où sont délivrés 90 % des permis de départ), et il donne les chiffres suivants ***:

---

* *La situation de la classe ouvrière en Russie.* St.-Ptb, 1869, pp. 400 et suivantes.

** Les chiffres sur les revenus des passeports sont empruntés au *Recueil de renseignements sur la Russie*, 1884-1885 et 1896. En 1885, le revenu des passeports en Russie d'Europe était de 37 roubles par 1 000 habitants; de 86 roubles par 1 000 habitants dans les 11 provinces non agricoles.

*** Les deux dernières colonnes du tableau ont été ajoutées par nous. Le 1er groupe comprend les provinces d'Arkhangelsk, Vladimir, Vologda, Viatka, Kalouga, Kostroma, Moscou, Novgorod, Perm, St-Ptb, Tver et Iaroslavl; le IIe : les provinces de Kazan, Nijni-Novgorod, Riazan, Toula et Smolensk; le IIIe : les provinces de Bessarabie, Volhynie, Voronèje, Ekatérinoslav, Don, Kiev, Koursk, Orenbourg, Orel, Penza, Podolie, Poltava, Samara, Saratov, Simbirsk, Tauride, Tambov, Oufa, Kharkov, Kherson et Tchernigov.— Notons que dans ce groupement il y a des erreurs qui exagèrent la valeur de l'exode agricole. Les provinces de Smolensk, de Nijni-Novgorod et de Toula doivent faire partie du 1er groupe (cf. *Revue agricole de la province de Nijni-Novgorod pour 1896*, chap. XI).— *Agenda de la province de Toula pour 1895*, section VI, p. 10; le nombre des paysans émigrants est évalué à 188 000, dont 107 000 tombent sur les 6 districts septentrionaux sans tchernoziom,— et M. Korolenko n'estimait qu'à

Groupes de provinces	Permis de départ en 1884 (en milliers)			Population en 1885, en milliers	Permis de départ par 1000 habitants
	Passeports	Billets	Total		
I. 12 provinces où prédomine l'émigration non agricole	967,8	794,5	1 762,3	18 643,8	94
II. 5 provinces intermédiaires	423,9	299,5	723,4	8 007,2	90
III. 21 provinces où prédomine l'émigration agricole . . .	700,4	1 046,1	1 746,5	42 518,5	41
88 provinces	2 092,1	2 140,1	4 232,2	69 169,5	61

« Ces chiffres montrent que les métiers exercés au-dehors sont plus développés dans le premier groupe que dans le troisième... Ils montrent également que la durée des absences varie selon les groupes et que c'est dans les endroits où prédomine l'émigration non agricole que ces absences sont les plus longues, et de loin. » (*Diélo*, 1886, n° 7, p. 134.)

Il y a enfin la statistique des industries payant l'accise (nous l'avons déjà mentionnée) qui nous permet de voir comment les permis de départ sont répartis entre les 50 provinces de la Russie d'Europe. Si on apporte aux données de M. Vessine les rectifications que nous avons indiquées et si on répartit les 12 provinces qui manquaient en 1884 entre les trois groupes de sa classification (dans le groupe I, nous avons les provinces d'Olonetz et de Pskov, dans le groupe II, les 9 provinces de la Baltique et du Nord-Ouest,

50 000 les ouvriers en excédent! La province de Koursk doit figurer dans le II[e] groupe (S. Korolenko, *l.c.*: les départs de 7 districts se font surtout pour les métiers d'industrie; des 8 autres districts seulement pour les travaux agricoles). Malheureusement, M. Vessine n'indique pas le chiffre des permis de déplacement par province.

dans le groupe III, celle d'Astrakhan), nous obtenons le tableau suivant :

Groupes de provinces	Total des permis de déplacement	
	1897	*1898* *
I. 17 provinces où prédomine l'émigration non agricole	4 437 392	3 369 597
II. 12 provinces intermédiaires	1 886 733	1 674 231
III. 21 provinces où prédomine l'émigration agricole	3 009 070	2 765 762
Total pour les 50 provinces	9 333 195	7 809 590

Comme on le voit, les métiers exercés au-dehors sont beaucoup plus développés dans le premier groupe que dans le troisième.

Il est donc absolument indubitable que la population de la zone non agricole de Russie est incomparablement plus mobile que celle de la zone agricole. D'autre part, il y a tout lieu de penser que le nombre des ouvriers non agricoles qui partent travailler ailleurs est supérieur à celui des ouvriers agricoles qui émigrent et qu'*il est d'au moins 3 000 000*.

Toutes les sources s'accordent à reconnaître que l'exode s'accroît dans des proportions gigantesques. Alors qu'elle rapportait 2 100 000 roubles en 1868 (1 750 000 en 1866), la taxe sur les passeports en rapportait 4 500 000 en 1893/94, soit plus du double. Quant au nombre des passeports et des billets délivrés dans la province de Moscou, il a augmenté de 20 % pour les hommes et de 53 % pour les femmes entre 1877 et 1885. Cette augmentation a été de 5,6 % dans la province de Tver entre 1893 et 1896 ; de 23 % dans la province de Kalouga entre 1885 et 1895 (celle des mois d'absence a atteint 26 %). Dans la province de Smolensk, on a dé-

* A propos, selon l'auteur de la revue de ces données (*l.c.*, chap. VI, p. 639), la diminution du nombre des passeports délivrés en 1898 est due au fait que les départs d'été à destination des provinces méridionales ont été moins nombreux par suite de la mauvaise récolte et de l'expansion des machines agricoles. Cette explication ne vaut absolument rien, car c'est dans le groupe III que le nombre des permis délivrés a le moins diminué et dans le groupe I qu'il a le plus baissé. Les procédés d'enregistrement en 1897 et 1898 sont-ils comparables ? (*Note de la 2e édition*).

livré 100 000 passeports en 1875, 117 000 en 1885 et 140 000 en 1895. Dans celle de Pskov, 11 716 entre 1865 et 1875, 14 944 en 1876 et 43 765 en 1896 (pour les hommes). Dans la province de Kostroma, il y avait en 1868, 23,8 hommes et 0,85 femme sur 100 qui prenaient un passeport; en 1880, il y en avait 33,1 et 2,2. Et ainsi de suite.

De même que l'abandon de l'agriculture pour les villes, l'exode des ouvriers qui partent exercer un métier non agricole est un *phénomène progressiste.* Il permet à la population de quitter les endroits perdus et oubliés par l'histoire, où elle était confinée, et d'entrer dans le tourbillon de la vie sociale moderne. Il élève son niveau de culture * et de conscience **, lui inculque les habitudes et les besoins de la civilisation ***. Si les paysans s'en vont, c'est pour « des motifs d'ordre supérieur », parce qu'ils sont attirés par la culture et l'élégance des Pétersbourgeois; ils cherchent à aller « là où on est mieux ». « Ils considèrent que la vie et le travail sont plus faciles à Pétersbourg que dans les campagnes ****. » « Tous les villageois sont traités

* Jbankov: *L'influence des petites industries exercées au-dehors, etc.*, pp. 36 et suiv. La proportion des hommes sachant lire et écrire est de 55,9 % dans les districts d'émigration de la province de Kostroma, elle est de 34,9 % dans les districts de fabriques; de 25,8 % dans les districts sédentaires (forestiers); la proportion des femmes: 3,5 %-2,0 %-1,3 %; celle des enfants fréquentant l'école: 1,44 %-1,43 %-1,07 %. Dans les districts d'émigration, il y a également des enfants qui vont à l'école à St-Pétersbourg.

** « Ceux, qui vont à Pétersbourg et qui savent lire et écrire, se soignent beaucoup mieux et de façon plus consciente » (*ibid.*, 34), de sorte que les maladies infectieuses font parmi eux moins de ravages que dans les cantons « *peu civilisés* » (souligné par l'auteur).

*** « Dans les districts fournissant des ouvriers, il y a davantage de bien-être que dans les régions agricoles et forestières... Les vêtements de ceux qui ont vécu à Pétersbourg sont beaucoup plus propres, plus élégants et plus hygiéniques... Les enfants sont plus propres, ce qui fait qu'ils sont plus rarement atteints par la gale et les autres maladies de peau » (*ibid.*, 39. Cf. *Les petites industries extra-rurales de la province de Smolensk*, p. 8). « Les villages d'émigration se distinguent nettement des villages sédentaires: habitations, vêtements, habitudes, réjouissances rappellent plutôt la vie urbaine que la vie paysanne » (*Les petites industries extra-rurales de la province de Smolensk*, p. 3). « Dans la moitié des maisons » (des cantons d'émigration de la province de Kostroma) « vous trouverez du papier, de l'encre, des crayons et des plumes » (*Le pays des femmes*, pp. 67-68).

**** *Le pays des femmes*, pp. 26-27, 15.

de rustres et ce qui est étrange, c'est que bien loin de s'en formaliser, ils se donnent eux-mêmes cette appellation et reprochent à leurs parents de ne pas les avoir envoyés en apprentissage à Pétersbourg. Il faut d'ailleurs reconnaître qu'ils sont beaucoup moins rustres que les habitants des localités purement agricoles: ils copient involontairement les manières des Pétersbourgeois et ils subissent indirectement l'influence de la capitale *. » Dans la province de Iaroslavl (outre le désir de s'enrichir) « il y a encore une raison qui chasse les gens de chez eux. C'est l'opinion publique, car celui qui n'est jamais allé à Pétersbourg ou ailleurs et qui s'occupe d'agriculture ou d'un quelconque métier se voit affublé à tout jamais du sobriquet de berger et a du mal à trouver une fiancée ». (*Revue de la province de Iaroslavl*, II, page 118). En libérant les paysans des rapports patriarcaux et de dépendance personnelle et de caste qui sont si tenaces dans les campagnes, l'exode valorise leur personnalité de citoyen... ** « L'éveil de la conscience individuelle qui est en train de se produire dans le milieu populaire est un facteur primordial qui donne une impulsion considérable à cet exode. L'émancipation du servage et le fait que la partie la plus énergique de la population rurale a depuis longtemps pris contact avec la vie urbaine ont donné aux paysans de Iaroslavl la volonté de défendre leur « moi », de sortir de la situation misérable et dépendante à laquelle ils étaient condamnés par les conditions de la vie rurale et d'accéder à une existence aisée, indépendante et honorable... Quand ils gagnent leur vie loin de leur village, les paysans se sentent plus libres et ils ont le sentiment que, sur le plan des droits également, ils sont moins défavorisés par rapport aux autres couches de la population. C'est pourquoi la jeunesse rurale aspire de plus en plus à gagner la ville » (*Revue de la province de Iaroslavl*, tome II, pages 189-190).

L'exode affaiblit la vieille famille patriarcale et donne à la femme une situation plus indépendante, égale à celle

* *Le pays des femmes*, p. 27.

** Ce qui pousse les paysans de Kostroma, par exemple, à se faire inscrire citadin, c'est entre autres la crainte du « châtiment corporel » qui « est encore plus effrayant pour un Pétersbourgeois de mise élégante que pour un rustre » (*ibid.*, 58).

de l'homme. « Dans les districts de Soligalitch et de Tchoukhloma (ce sont les districts de la province de Kostroma où l'émigration est la plus forte), la famille est beaucoup moins solide que dans les régions où la population est sédentaire, et ce, non seulement pour ce qui concerne l'autorité patriarcale du doyen, mais également pour ce qui concerne les relations entre parents et enfants, entre maris et femmes. Quand on envoie des enfants en apprentissage à Pétersbourg dès qu'ils ont atteint l'âge de 12 ans, il est évident qu'on ne peut pas leur demander d'avoir un amour passionné pour leurs parents et leur maison natale. Sans le vouloir, ces enfants deviennent cosmopolites: « là où l'on est bien, là est la patrie » *. « Habituées à se passer de l'aide et de l'autorité des hommes, les femmes de Soligalitch sont indépendantes, se suffisent à elles-mêmes et ne ressemblent en rien aux paysannes accablées de la zone agricole... Dans ce district, il est tout à fait exceptionnel de voir des femmes battues et martyrisées... D'une façon générale, elles sont les égales de l'homme dans tous les domaines **. »

Il faut dire enfin, *last but not least* ***, que l'exode provoque une augmentation des salaires non seulement pour les ouvriers qui s'en vont *mais également pour ceux qui restent*.

Pour s'en persuader, il suffit de rappeler qu'en règle générale, les ouvriers agricoles des provinces agraires sont attirés par les provinces non agricoles où les salaires sont plus élevés ****. Voici, à ce sujet, des chiffres intéressants concernant la province de Kalouga:

Groupes de districts suivant l'importance de l'exode	Proportion des ouvriers émigrants du sexe masculin par rapport à la population masculine	Gain mensuel en roubles	
		de l'ouvrier d'industrie quittant le village	de l'ouvrier agricole à l'année
I.	38,7	9	5,9
II.	36,3	8,8	5,3
III.	32,7	8,4	4,9

* *Le pays des femmes*, p. 88.
** *Iouriditcheski Vestnik*, 1890, n° 9, p. 142.
*** Dernier en compte, mais non en importance. (*N.R.*)
**** Cf. chap. IV, paragraphe IV, pp. 283-284.

« Ces chiffres montrent de la façon la plus claire... 1) que les métiers exercés au-dehors contribuent à faire monter les salaires dans l'agriculture et 2) qu'ils attirent l'élite de la population *. Et cette augmentation porte non seulement sur le salaire en argent mais également sur le salaire réel. Alors que dans le groupe de districts où il y a au moins 60 % des ouvriers qui émigrent le salaire moyen d'un valet de ferme à l'année est de 69 roubles ou 123 pouds de seigle, il n'est que de 64 roubles ou 125 pouds dans le groupe où la proportion d'émigrants oscille entre 40 et 60 % et il ne dépasse pas 59 roubles ou 116 pouds de seigle dans le groupe où les émigrants sont moins de 40 % **. De l'un à l'autre de ces groupes, on observe une diminution régulière du pourcentage des correspondants qui se plaignent de manquer de main-d'œuvre : de 58 %, ce pourcentage passe en effet à 42 et à 35 %. Les salaires sont plus élevés dans l'industrie de transformation que dans l'agriculture et, de l'avis de nombreux correspondants, « les métiers contribuent au développement de besoins nouveaux dans le milieu paysan (thé, tissus d'indienne, bottes, montres, etc.). Ils provoquent une élévation du niveau de ces besoins et, par voie de conséquence, ils influent sur l'augmentation des salaires » ***. Voici une lettre de correspondant typique : « Nous nous heurtons constamment à un manque total de main-d'œuvre. Cela vient de ce que la population suburbaine, qui va travailler dans les ateliers de chemin de fer comme ouvrier ou comme employé, est trop gâtée. Les habitants des environs de Kalouga ne cessent de se rassembler sur les marchés de la ville où ils vendent leurs œufs, leur lait, etc. Et quand ils ont terminé, ils vont se soûler dans les auberges. Toute la population ne pense qu'à gagner de l'argent en ne faisant rien. Le métier d'ouvrier agricole est considéré comme *honteux*. Tous partent pour les villes où ils vont former le prolétariat et le lumpen prolétariat et les ouvriers habiles et bien portants font défaut dans les campagnes.» **** Voilà une appréciation de l'émigration que

* *Revue statistique de la province de Kalouga pour 1896*, section II, page 48.
** *Ibid.*, section I, page 27.
*** *Ibid.*, p. 41.
**** *Ibid.*, p. 40. Souligné par l'auteur.

nous avons toute raison de qualifier de *populiste*. Bien loin d'être en surnombre dans leur lieu de résidence, écrit par exemple M. Jbankov, les ouvriers qui partent y sont « indispensables » et doivent être remplacés par des agriculteurs venus d'ailleurs. Il est donc « évident » que ces « substitutions mutuelles sont extrêmement désavantageuses » *. Désavantageuses pour qui, cher Monsieur! « La vie dans les capitales, peut-on lire ailleurs, donne aux émigrés toute une série d'*habitudes culturelles d'ordre inférieur* et des envies de luxe et d'élégance vestimentaire qui engloutissent beaucoup d'argent inutilement (sic!!!) **. La plupart du temps, les dépenses destinées à satisfaire ces envies sont « improductives » (!!) ***. Quant à M. Hertzenstein, il pousse les hauts cris contre cette « civilisation de façade », « ces orgies effrénées », « ces beuveries sauvages », « cette basse débauche », etc. **** La seule conclusion que les statisticiens de Moscou tirent de cet exode massif, c'est qu'il faut « prendre des mesures afin que les gens aient moins besoin de chercher un gagne-pain au-dehors » *****. M. Karychev, enfin, raisonne sur le travail au-dehors de la façon suivante. « La seule façon de résoudre ce très grave problème de notre économie nationale, écrit-il, c'est de donner à la propriété

---

* *Le pays des femmes*, 39 et 8. « Ces véritables agriculteurs (venus d'ailleurs) n'auront-ils pas, par l'exemple de leur vie aisée, une action dégrisante sur les gens du pays qui voient la base de leur existence non dans la terre, mais dans le travail à la ville ? » (p. 40). Et l'auteur de s'attrister : « D'ailleurs, nous avons cité plus haut un exemple d'influence contraire. » Le voici : Des gens de Vologda avaient acheté un terrain et vivaient « très confortablement ». « Quand je demandai à un paysan pourquoi, avec sa fortune, il laissait partir son fils pour Pétersbourg », je reçus cette réponse : « C'est vrai que nous ne sommes pas pauvres, mais la vie ici est plutôt grisâtre, il a donc voulu, à l'exemple des autres, s'instruire ; déjà chez nous il avait reçu de l'instruction » (p. 25). Pauvres populistes! Comment ne pas s'affliger quand l'exemple même des cultivateurs aisés achetant de la terre aux paysans laboureurs ne peut « dégriser » la jeunesse qui, désireuse de « s'instruire », déserte « le lot qui leur garantit la vie » !

** *Influence des gagne-pain auxiliaires, etc.*, p. 33 (souligné par l'auteur).

*** *Iouriditcheski Vestnik*, 1890, n° 9, p. 138.

**** *Rousskaïa Mysl* (non le *Rousski Vestnik*, mais la *Rousskaïa Mysl*) [154], 1887, n° 9, p. 163.

***** *Permis de séjour, etc.*, p. 7.

foncière des paysans des dimensions telles qu'elle soit en mesure de subvenir aux besoins essentiels (!) des familles » *.

Comme on le voit, il n'est venu à l'idée d'aucun de ces messieurs si bien intentionnés qu'avant de parler de la « solution de graves problèmes », il fallait songer à accorder aux paysans la pleine liberté de déplacement, la liberté de renoncer à la terre et de quitter la communauté, la liberté de s'installer (sans avoir à « se racheter ») dans n'importe quelle localité du pays, qu'elle soit urbaine ou rurale!

On voit donc qu'en Russie l'abandon de l'agriculture par la population se traduit par un accroissement des villes (en partie masquée par la colonisation intérieure), des faubourgs, des centres de fabriques et d'usines, des bourgs et localités industriels et commerciaux et par l'exode non agricole. Tous ces processus qui se sont développés à un rythme rapide et qui gagnent rapidement en largeur et en profondeur depuis l'abolition du servage, sont partie intégrante du développement capitaliste et jouent un rôle profondément progressiste par rapport aux anciennes formes de vie.

III. L'EMPLOI ACCRU DU TRAVAIL SALARIÉ

Dans le problème du développement du capitalisme, le facteur le plus important est peut-être le degré de diffusion du travail salarié. Le capitalisme est le stade du développement de la production marchande où la force de travail devient, elle aussi, une marchandise. La tendance fondamentale du capitalisme veut que l'ensemble des forces de travail de l'économie nationale ne soient appliquées à la production qu'après avoir été achetées et vendues par les entrepreneurs. Nous avons essayé d'analyser en détail comment cette tendance s'était manifestée en Russie depuis l'abolition du servage et nous devons maintenant faire le bilan de ce problème. Pour cela, nous allons commencer par établir le total des données relatives aux vendeurs de force

* *Rousskoïé Bogatstvo*, 1896, n° 7, p. 18. Ainsi, c'est le lot qui doit pourvoir aux besoins « principaux », tandis qu'aux autres besoins doivent assurément suppléer les « gains locaux » que fournit le « village » qui « souffre du manque d'ouvriers habiles et bien portants »!

de travail que nous avons citées dans les chapitres précédents, puis (dans le paragraphe suivant) nous indiquerons quel est le nombre d'acheteurs de cette force.

Les vendeurs de force de travail se recrutent dans la population ouvrière du pays qui participe à la production des biens matériels. Cette population est évaluée à environ 15 500 000 ouvriers adultes du sexe masculin *. Dans le deuxième chapitre de cet ouvrage, nous avons montré que le groupe inférieur de la paysannerie n'était pas autre chose que le prolétariat rural. Et nous avons indiqué (note de la page 184) que les formes que revêt la vente de sa force de travail par le prolétariat seraient analysées plus loin. Si maintenant nous faisons le bilan des catégories d'ouvriers salariés que nous avons énumérées au cours de notre exposé, nous obtenons 1) environ 3 500 000 ouvriers agricoles salariés (pour l'ensemble de la Russie d'Europe) et 2) environ 1 500 000 ouvriers de fabrique et d'usine, de la métallurgie, des mines et des chemins de fer, soit en tout 5 000 000 d'ouvriers professionnels salariés. Nous trouvons ensuite 3) environ 1 000 000 d'ouvriers du bâtiment, 4) environ 2 000 000 ** d'ouvriers employés dans l'industrie du bois (abattage, premiers traitements, flottage, etc.) aux travaux de terrassement, à la construction des chemins de fer, au chargement et au déchargement des marchandises et, d'une façon générale, à toutes sortes de gros travaux dans les centres industriels. Nous avons enfin 5) 2 000 000 d'ouvriers qui travaillent à domicile pour des capitalistes ou qui sont salariés dans une industrie de transformation que n'est pas classée dans « l'industrie des usines et fabriques ».

---

* Le chiffre 15 546 618 cité au *Recueil des matériaux statistiques, etc., etc.* (édition de la chancellerie du Comité des ministres, 1894) a été obtenu comme suit. On admet que la population urbaine est égale à celle qui ne prend pas part à la production des valeurs matérielles. La population paysanne masculine adulte a été diminuée de 7 % (4,5 % au service militaire et 2,5 % au service des communes).

** On a vu plus haut que le nombre des seuls ouvriers forestiers est estimé à deux millions. Le nombre des ouvriers occupés aux deux dernières catégories de travaux que nous avons indiquées, doit être supérieur au total de l'émigration non agricole, puisqu'une partie des ouvriers du bâtiment, des manœuvres et surtout des ouvriers forestiers sont des ouvriers locaux et non émigrants. Or, on a vu que l'émigration non agricole se monte à 3 millions au moins.

Au total, *le nombre des ouvriers salariés atteint donc environ 10 000 000*. Si on retire les femmes et les enfants qui constituent près d'un quart de cet effectif *, il reste 7 500 000 ouvriers salariés adultes du sexe masculin, soit *environ la moitié* de la population masculine du pays parvenue à l'âge adulte participe à la production des biens matériels **. Une partie de cette énorme masse de salariés n'a plus aucune attache avec la terre et vit uniquement de la vente de sa force de travail. Dans cette catégorie, on trouve l'immense majorité des ouvriers de fabriques et d'usines (ainsi, d'ailleurs, que des mines et des chemins de fer) et un certain contingent d'ouvriers du bâtiment, de mariniers, de manœuvres; enfin, une importante partie des ouvriers de la manufacture capitaliste et les habitants des centres non agricoles travaillant à domicile pour les capitalistes. Une autre partie, plus nombreuse que la première, reste encore liée à la terre, couvre une part de ses dépenses grâce aux produits de sa minuscule parcelle de terre et constitue ce type d'ouvrier salarié pourvu d'un lot que nous nous sommes efforcés de décrire en détail au chapitre II. Nous avons pu voir au cours de notre exposé, que cette énorme masse d'ouvriers salariés s'était, pour l'essentiel, formée après l'abolition du servage et qu'elle continuait à s'accroître à un rythme rapide.

Il faut également souligner à quel point est importante la conclusion à laquelle nous sommes parvenus quant au problème de la surpopulation relative (du contingent de l'armée de chômeurs de réserve) créée par le capitalisme. Les données qui portent sur le nombre total des ouvriers de toutes les branches d'industrie montrent de la façon la plus évidente que sur ce problème les économistes populistes commettent une erreur fondamentale. Nous avons

* Les femmes et les enfants occupés dans les fabriques et usines forment, ainsi que nous l'avons vu, un peu plus du quart des ouvriers. Dans les industries minière et métallurgique, forestière, dans le bâtiment, etc., les femmes et les enfants sont très peu nombreux. Par contre, dans le travail à domicile pour les capitalistes leur part est probablement plus grande que celle des hommes.

** Pour éviter tout malentendu, faisons cette réserve que nous ne prétendons en aucune façon que ces chiffres soient statistiquement exacts et probants; nous voulons seulement montrer la diversité des formes du travail salarié et le grand nombre de ses représentants.

déjà eu l'occasion de signaler (dans nos *Etudes*, pages 38 et 42) * que cette erreur consistait à faire de grands discours sur l'« émancipation » des ouvriers par le capitalisme (voir Messieurs V. V., N.-on, etc.) sans même songer à analyser quelles sont les formes concrètes que prend la surpopulation capitaliste en Russie et sans même comprendre que cette énorme armée d'ouvriers de réserve était indispensable à l'existence même et au développement de notre capitalisme. A l'aide de phrases pitoyables et de calculs étranges sur le nombre des ouvriers « de fabriques et d'usines» **, les populistes ont voulu présenter une des conditions essentielles du développement du capitalisme comme la preuve que ce dernier était impossible, erroné, inconsistant. La vérité, c'est que le capitalisme russe n'aurait jamais pu parvenir à son niveau et n'aurait pu subsister ne fût-ce qu'une année si l'expropriation des petits producteurs ne créait pas une masse de millions d'ouvriers salariés prêts à satisfaire, au premier appel, la demande maximum des entrepreneurs dans l'agriculture, le commerce et les industries de transformation, forestière, minière, du bâtiment, les transports, etc. Si nous parlons de demande maximum, c'est parce que le capitalisme ne peut se développer que par bonds et, partant, le nombre des producteurs qui cherchent à vendre leur force de travail doit toujours être supérieur à la demande moyenne du capitalisme. Quand nous avons établi quel était l'effectif total des différentes catégories d'ouvriers salariés, nous n'avons jamais voulu dire que le

* Voir V. Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, pp. 176-182. (*N.R.*)

** Rappelons les raisonnements de M. N.-on sur la « poignée » d'ouvriers, ainsi que le calcul véritablement classique de M. V.V. (*Essais sur l'économie théorique*, p. 131). Dans les 50 provinces de la Russie d'Europe, écrit ce dernier, on compte 15 547 000 ouvriers adultes du sexe masculin appartenant à la paysannerie, 1 020 000 d'entre eux sont « groupés par le capital » (863 000 dans les fabriques et usines, plus 160 000 ouvriers des chemins de fer) ; les autres forment « la population agricole ». En cas de « capitalisation complète de l'industrie de transformation » « les fabriques et usines capitalistes » occuperont deux fois plus de bras (13,3 % au lieu de 7,6 % ; les autres 86,7 % de la population « resteront à la terre et ne feront rien six mois sur douze »). Les commentaires ne peuvent assurément qu'affaiblir l'impression produite par ce remarquable échantillon de science économique et de statistique économique.

capitalisme était en mesure de les employer de façon permanente. Dans une société capitaliste, une telle régularité de l'emploi n'existe et ne peut exister pour aucune des catégories d'ouvriers. Sur les millions d'ouvriers, errants ou sédentaires, il y en a toujours une partie qui reste dans la réserve des chômeurs et celle-ci prend d'énormes proportions aux années de crise ou quand telle ou telle industrie de telle ou telle région est en décadence, ou quand un développement particulièrement rapide de la production mécanique provoque des licenciements. A d'autres moments, dans d'autres régions et d'autres branches d'industrie, on voit au contraire cette réserve atteindre un point minimum, et dans ce cas, il n'est pas rare que les patrons se plaignent du « manque » de main-d'œuvre. Faute de statistique un tant soit peu valable, il nous est impossible de déterminer ne fût-ce qu'approximativement quel est le nombre des chômeurs pendant une année moyenne. Mais il est indubitable que ce nombre doit être très élevé : il n'y a qu' à voir à quel point sont importantes les oscillations de l'industrie, du commerce et de l'agriculture capitalistes (nous en avons déjà parlé à maintes reprises) et à quel point il est courant que les budgets des paysans des groupes inférieurs soient en déficit (sur ce dernier point, il n'est besoin que de consulter la statistique des zemstvos). L'accroissement du nombre des paysans qui sont rejetés dans les rangs du prolétariat industriel et agricole et l'accroissement de la demande en travail salarié sont les deux faces d'une même médaille. Pour ce qui est des formes que prend le travail salarié, il faut dire que dans une société capitaliste où subsistent toutes sortes de vestiges et d'institutions du régime précapitaliste, elles sont extrêmement variées et il serait profondément erroné d'ignorer cette diversité. Or, c'est précisément dans cette erreur que tombent ceux qui, à l'exemple de Monsieur V. V. pensent que le capitalisme « s'est réservé un petit domaine avec un million, un million et demi d'ouvriers, et qu'il s'y confine » *. Ce dont il s'agit ici, ce n'est plus du capitalisme mais de la grande industrie mécanique. Mais combien il est arbitraire et artificiel d'isoler, comme le font les populistes, ces 1 500 000 ou-

* *Novoïé Slovo*, 1896, n° 6, p. 21.

vriers pour les cantonner dans un « domaine réservé », n'ayant soi-disant aucune liaison avec les autres domaines du travail salarié! La vérité, en effet, c'est que ce lien est extrêmement étroit et, pour le montrer, il suffit de citer deux des caractères fondamentaux de notre régime économique actuel: ce régime repose sur l'économie monétaire. Aussi bien dans l'industrie que dans l'agriculture, dans les villes que dans les campagnes, le « pouvoir de l'argent » se manifeste dans toute sa vigueur, mais ce n'est que dans la grande industrie mécanique que ce pouvoir atteint son développement maximum, élimine tous les vestiges de l'économie patriarcale, se concentre dans un petit nombre d'institutions gigantesques (les banques) et se lie directement à la grande production sociale. Deuxièmement, à la base de notre régime économique il y a l'achat et la vente de la force de travail. Même parmi les petits producteurs de l'industrie et de l'agriculture, ceux qui ne s'embauchent pas eux-mêmes ou qui n'embauchent pas d'autres personnes sont des exceptions. Mais, là encore, ce n'est que dans la grande industrie mécanique que ces rapports atteignent leur développement maximum et qu'ils se séparent complètement des anciennes formes économiques. C'est pourquoi « ce petit domaine » qui semble si insignifiant à tel populiste renferme en réalité la quintessence des rapports sociaux contemporains. Quant à la population de ce « petit domaine », c'est-à-dire le prolétariat, il ne constitue, au sens propre du terme, que l'avant-garde, le premier rang de la masse des travailleurs et des exploités *. On ne peut donc démêler

* En ce qui concerne les rapports entre les ouvriers salariés de la grande industrie mécanique et les autres salariés, on pourrait dire — *mutatis mutandis* — ce que disent les époux Webb des rapports entre les trade-unionistes d'Angleterre et les non-unionistes. « Les membres des trade-unions représentent environ 4 % de la population... Les trade-unions comptent dans leurs rangs environ 20 % d'ouvriers adultes du sexe masculin vivant de leur travail manuel. » Mais « Die Gewerkschaftler... zählen... in der Regel die Elite des Gewerbes in ihren Reihen. Der moralische und geistige Einfluss, den sie auf die Masse ihrer Berufsgenossen ausüben, steht deshalb ausser jedem Verhältniss zu ihrer numerischen Stärke » (S. & B. Webb: *Die Geschichte des brittischen Trade Unionismus*, Stuttgart, Dietz, 1895, pp. 363, 365, 381). [Des trade-unions font partie, en règle générale, des groupes d'élite d'ouvriers de chaque branche. C'est pourquoi leur influence

quels sont les rapports fondamentaux existant entre les différents groupes participant à la production et, par suite, montrer quelle est la tendance fondamentale du développement du régime économique actuel que si on examine l'ensemble de ce régime du point de vue des rapports qui se sont formés dans le « petit domaine ». Quiconque se détourne de ce « domaine » et examine les phénomènes économiques du point de vue de la petite production patriarcale est condamné par le cours même de l'histoire à n'être qu'un rêveur innocent ou un idéologue de la petite bourgeoisie et des agrariens.

IV. LA FORMATION DU MARCHÉ INTÉRIEUR DE LA MAIN-D'ŒUVRE

Pour résumer les données que nous avons fournies sur ce problème au cours de notre exposé, nous nous contenterons de citer le tableau des déplacements des ouvriers en Russie d'Europe, qui nous est fourni par une publication du Département de l'Agriculture * basée sur les témoignages des patrons. Ce tableau nous donnera une idée générale de la façon dont se forme le marché intérieur de la main-d'œuvre. Dans la publication que nous citons, on trouve une carte destinée à illustrer les migrations, mais cette carte ne fait aucune différence entre les déplacements des ouvriers non agricoles et ceux des ouvriers agricoles. Nous nous sommes efforcés de rétablir les distinctions.

Pour les ouvriers *agricoles*, les principaux mouvements de migrations sont les suivants: 1) des provinces agricoles centrales en direction des confins orientaux et méridionaux; 2) des provinces à tchernoziom du nord en direction des provinces à tchernoziom du sud d'où, en retour, on voit

morale et spirituelle sur la masse des ouvriers n'est nullement proportionnée à leur nombre. (S. et B. Webb. *Histoire du trade-unionisme britannique.* Stuttgart, Dietz, 1895, pp. 363, 365, 381.)]

* *Renseignements agricoles et statistiques d'après les matériaux fournis par les propriétaires.* Fasc. V. *Le travail salarié libre chez les propriétaires privés et le déplacement des ouvriers en conjonction avec une revue statistique et économique de la Russie d'Europe au point de vue agricole et industriel.* Par S. Korolenko. Editions du Département de l'Agriculture et de l'Industrie rurale. St-Pétersbourg, 1892.

partir des ouvriers en direction des confins (cf. chapitre III, paragraphe IX, p. 247 et paragraphe X, pages 253-254); 3) des provinces agricoles centrales en direction des provinces industrielles (cf. chapitre IV, paragraphe IV, pages 284-285); 4) des provinces agricoles du Centre et du Sud-Ouest en direction de la région où se trouvent les plantations de betteraves (dans cette région on voit affluer jusqu'à des ouvriers de Galicie).

Pour les *ouvriers non agricoles*, les principaux mouvements sont les suivants: 1) des provinces non agricoles pour l'essentiel mais également pour une bonne part des provinces agricoles en direction des capitales et des grandes villes; 2) de ces mêmes provinces vers la région industrielle et les fabriques des provinces de Vladimir, Iaroslavl et autres; 3) vers les nouveaux centres et les nouvelles branches industrielles, vers les industries autres que celles des fabriques, c'est-à-dire: a) vers des raffineries de sucre du Sud-Ouest; b) vers le bassin minier et métallurgique du Sud; c) vers les ports (Odessa, Rostov-sur-le-Don, Riga, etc.); d) vers les tourbières de la province de Vladimir et autres; e) vers le bassin minier de l'Oural; f) vers les pêcheries (Astrakhan, mer Noire, mer d'Azov, etc.); g) vers les transports par eaux, la navigation, l'abattage et le flottage du bois, etc.; h) vers les chemins de fer, etc.

Telles sont les principales migrations d'ouvriers qui, si on en croit les correspondances des patrons, exercent une influence plus ou moins importante sur les conditions d'embauche dans les différentes localités. Pour mieux nous rendre compte de l'importance de ces migrations, nous allons confronter les chiffres qui s'y rapportent avec ceux qui portent sur les salaires dans les zones de départ et les zones d'arrivée. Nous ne prendrons que 28 provinces de la Russie d'Europe que nous diviserons en 6 groupes selon le caractère des migrations. De la sorte, nous obtiendrons les données suivantes *:

---

* Nous excluons les autres provinces, pour ne pas compliquer l'exposé par des données qui n'apportent rien de nouveau sur ce point; du reste, les autres provinces ou bien se trouvent à l'écart des principaux mouvements migratoires des ouvriers (Oural, Nord), ou bien se distinguent par des particularités ethnographiques, administratives et juridiques (provinces baltes, provinces comprises dans la zone de résidence israélite, provinces de la Russie-Blanche, etc.). Les chif-

Provinces par régions d'après le caractère de la migration ouvrière	Salaires moyens pour 10 ans (1881-1891)					Migration ouvrière			
	Travailleur à l'année		Salaire-argent en %% par rapport au salaire total	Travailleurs pour la saison d'été	Journaliers en été sans nourriture	Agricole		Non agricole	
	Sans nourriture	Nourriture comprise				Arrivée	Départ		Arrivée
	Roubles			Roubles	Kop.				
1. Très grande arrivée agricole	93,00	143,50	64,8	55,67	82	Environ 1 million d'ouvriers	—	—	Considérable dans la région minière et métallurgique
2. Très grande arrivée agricole; départ insignifiant	69,80	111,40	62,6	47,30	63	Environ 1 million d'ouvriers	Nombre insignifiant	—	
3. Considérable départ agricole; arrivée faible	58,67	100,67	58,2	41,50	53	Nombre insignifiant	Plus de 300 000 ouvriers	Nombre insignifiant	Nombre insignifiant
4. Très grand départ, en majeure partie agricole, mais aussi non agricole	51,50	92,95	55,4	35,64	47	—	Plus de 1 million 1/2 d'ouvriers		—
5. Très grand départ non agricole; arrivée agricole faible	63,43	112,43	56,4	44,00	55	Nombre insignifiant	Nombre extrêmement insignifiant	A peu près 1 million 1/4 d'ouvriers	—
6. Très grande arrivée non agricole; arrivée agricole assez considérable également	79,80	135,80	58,7	53,00	64	Nombre assez considérable	—	(Dans les capitales)	Très grand nombre

Ce tableau montre de la façon la plus évidente quels sont les fondements du processus qui aboutit à la création du marché intérieur de la main-d'œuvre et, par voie de conséquence, à la création du marché intérieur du capitalisme. Ce sont les deux régions où les rapports capitalistes sont *le plus développés*, à savoir les régions du capitalisme agraire (les confins du Sud et de l'Est) et du capitalisme industriel (les provinces des capitales et les provinces industrielles) qui attirent la masse des ouvriers. C'est dans les provinces agricoles centrales d'où partent les émigrés et où le capitalisme est le moins développé aussi bien dans l'agriculture que dans l'industrie * que les salaires sont les plus bas. Dans les régions d'arrivée, par contre, il y a augmentation des salaires pour toutes les sortes des travaux et augmentation de la part du salaire payée en argent, ce qui signifie que l'économie monétaire se renforce aux dépens de l'économie naturelle. Dans les régions intermédiaires entre celles où il y a le maximum d'arrivée (et les plus hauts salaires) et celles où il y a le maximum de départ (et les plus bas salaires), on observe ces substitutions mutuelles dont nous avons déjà parlé: les départs sont si nombreux qu'ils provoquent un manque de main-d'œuvre qui attire les émigrés des provinces où le travail est « meilleur marché ».

En fait, le double processus d'abandon de l'agriculture pour l'industrie (industrialisation de la population) et

fres sont empruntés à la publication précitée. Les chiffres des salaires représentent la moyenne des salaires par province; le salaire d'été du journalier est la moyenne des trois périodes: semailles, fenaison et moisson. Les régions (1-6) comprennent les provinces suivantes: 1° Tauride, Bessarabie et Don; 2° Kherson, Ekatérinbourg, Samara, Saratov et Orenbourg; 3° Simbirsk, Voronèje et Kharkov; 4° Kazan, Penza, Tambov, Riazan, Toula, Orel et Koursk; 5° Pskov, Novgorod, Kalouga, Kostroma, Tver et Nijni-Novgorod; 6° St-Pétersbourg, Moscou, Iaroslavl et Vladimir.

* Ainsi, les paysans abandonnent en masse les localités où les rapports économiques sont les plus patriarcaux, où le système des redevances en travail et les formes primitives d'industrie se sont le mieux conservés, pour les localités où la décomposition des « traditions » est complète. Ils abandonnent la « production populaire », sans prêter attention aux clameurs de « la société ». Dans ce chœur, on distingue nettement deux voix: celle de Sobakévitch [155], l'homme des Cent-Noirs, qui rugit menaçant: « Ils ne sont pas assez attachés » et celle du cadet Manilov qui corrige poliment: « Ils ne sont pas pourvus d'un lot suffisant ».

de développement d'une agriculture capitaliste industrielle et commerciale (industrialisation de l'agriculture), ce double processus dont notre tableau nous donne l'image résume tout ce que nous avons dit sur la formation du marché intérieur destiné à la société capitaliste. S'il y a création d'un marché intérieur pour le capitalisme, c'est parce que, parallèlement, il y a développement du capitalisme dans l'agriculture et dans l'industrie *, il y a formation d'une classe d'entrepreneurs ruraux et industriels d'une part et d'une classe d'ouvriers salariés ruraux et industriels de l'autre. Les principales sources de l'émigration nous indiquent quelles sont les formes essentielles de ce processus, mais elles ne nous les montrent pas toutes, loin de là. Nous avons en effet montré que ces formes varient selon qu'on a affaire à des exploitations paysannes ou à des grandes propriétés foncières, selon les régions d'agriculture commerciale et selon les stades du développement capitaliste de l'industrie, etc.

Nos économistes populistes ont complètement embrouillé et déformé ce processus. Cela apparaît clairement dans le paragraphe VI de la deuxième section des *Essais* de M.N.-on qui porte ce titre significatif : « L'influence de la redistribution des forces productives sociales sur la situation économique de la population agricole ». Voici comment M.N.-on se représente cette « redistribution » : « Dans une société... capitaliste, écrit-il, tout accroissement de la force productive du travail entraîne la « libération » d'un nombre correspondant d'ouvriers qui doivent trouver un autre gagne-pain. Or, étant donné que toutes les branches industrielles sont touchées par cette « libération » qui se produit sur toute l'étendue de la société capitaliste, les ouvriers n'ont pas d'autre issue que de se tourner vers l'instrument de production dont ils ne sont pas encore pri-

* L'économie théorique a établi de longue date cette simple vérité. Sans parler de Marx, qui a signalé tout net que le développement du capitalisme dans l'agriculture est un processus créant « le marché intérieur du capital industriel » (*Das Kapital*, I³, p. 776, chap. 24, paragraphe 5)[156] nous nous référerons à Adam Smith qui, dans les chapitres XI du livre I et IV du livre III de sa *Richesse des nations*, indique les traits les plus caractéristiques du développement de l'agriculture capitaliste et note le parallélisme de ce processus avec celui de la croissance des villes et du développement de l'industrie.

vés pour le moment : la terre» (page 126) ... « Nos paysans ne sont pas privés de terre et c'est pourquoi ils portent leurs forces de ce côté. Quand ils perdent leur travail à la fabrique ou quand ils sont contraints d'abandonner leur occupation domestique auxiliaire, la seule possibilité qui s'offre à eux, c'est de commencer à renforcer leur exploitation agraire. D'ailleurs, toutes les statistiques des zemstvos montrent que la superficie des emblavures est en extension » (128).

Le capitalisme dont nous parle M.N.-on est si particulier qu'il n'a jamais existé nulle part et qu'aucun économiste théoricien n'a pu s'en faire une idée. Bien loin de pousser la population à abandonner l'agriculture au profit de l'industrie et de diviser les agriculteurs en classes antagonistes, le capitalisme de M.N.-on « libère » les ouvriers de l'industrie et il ne « leur » reste plus qu'à se tourner vers la terre puisque « nos paysans n'en sont pas privés »! Cette « théorie » qui « redistribue » de façon originale en un poétique désordre tous les processus du développement capitaliste repose sur les artifices simplistes communs à tous les populistes, que nous avons déjà examinés en détail et qui consistent à confondre la bourgeoisie paysanne et le prolétariat rural, à ignorer les progrès de l'agriculture commerciale, à fabuler sur la « rupture » entre les « métiers artisanaux » « populaires » et « l'industrie » capitaliste des usines et « fabriques » au lieu d'analyser les formes successives et les différentes manifestations du capitalisme dans l'industrie.

V. LE RÔLE DES PROVINCES PÉRIPHÉRIQUES, MARCHÉ INTÉRIEUR OU MARCHÉ EXTÉRIEUR ?

Nous avons montré au premier chapitre que la théorie qui rattache le problème du marché extérieur du capitalisme à celui de la réalisation du produit était erronée (pages 25* et suivantes). Si le capitalisme a besoin d'un marché extérieur, ce n'est nullement parce qu'il se trouve dans l'impossibilité de réaliser le produit sur le marché intérieur, mais parce qu'il ne peut pas répéter les mêmes processus de production dans des proportions identiques et dans des

* Voir le présent tome, p. 57. (*N. R.*)

conditions immuables (comme cela se passait dans les régimes précapitalistes), parce qu'il mène inévitablement à un accroissement illimité de la production qui dépasse le cadre étroit des anciennes unités économiques. Par suite de l'inégalité de développement qui caractérise le capitalisme, il y a certaines branches d'industrie qui dépassent les autres et qui tendent à sortir des limites de l'ancienne région des rapports économiques. Prenons, par exemple, l'industrie textile au début de la période qui a suivi l'abolition du servage. Comme le capitalisme y avait déjà atteint un niveau de développement assez élevé (les manufactures commençaient à se transformer en fabriques), cette industrie avait conquis tout le marché de la Russie centrale. Mais les grandes fabriques progressaient à un rythme si rapide qu'elles ne pouvaient plus se contenter de l'ancien marché. Elles se mirent donc à chercher un marché plus éloigné parmi les populations qui avaient colonisé la Nouvelle-Russie, le Sud-Est des régions transvolgiennes, le Caucase du Nord, puis la Sibérie, etc. La tendance de ces grosses fabriques à sortir des limites des anciens marchés est donc indubitable. Est-ce à dire que les régions qui constituaient les anciens marchés ne pouvaient absorber une plus grande quantité de produits textiles? Est-ce à dire, par exemple, que les provinces industrielles et les provinces agricoles du centre ne peuvent en général consommer davantage de produits fabriqués? Non. Nous savons que même dans cette vieille région la décomposition de la paysannerie, le développement de l'agriculture commerciale et l'accroissement de la population industrielle ont continué et continuent encore à provoquer un élargissement du marché intérieur. Mais cet élargissement est entravé par de multiples obstacles (le principal d'entre eux étant le maintien d'institutions surannées qui gênent le développement du capitalisme dans l'agriculture). Or, il va de soi que les patrons de l'industrie textile ne vont pas attendre que les autres branches industrielles aient rattrapé la leur au point de vue du développement capitaliste. C'est immédiatement qu'ils ont besoin d'un marché et si dans la vieille région le marché est rétréci par le retard des autres branches industrielles, ils chercheront un débouché dans une autre région ou dans un autre pays ou dans les colonies du vieux pays.

Mais qu'est-ce qu'une colonie au point de vue de l'économie politique? Nous avons déjà indiqué que pour Marx, les critères fondamentaux de ce concept étaient 1) l'existence de terres libres, inoccupées et facilement accessibles aux émigrants; 2) l'existence d'une division mondiale du travail déjà formée et d'un marché mondial grâce auquel les colonies peuvent se spécialiser dans la production massive des denrées agricoles et recevoir en échange de ces denrées les produits industriels finis « que, dans d'autres circonstances, elles devraient fabriquer elles-mêmes » (voir plus haut, page 189 *, note, chapitre IV, paragraphe II). Nous avons vu également que les confins du Sud et de l'Est de la Russie, qui ont été peuplés après l'abolition du servage, répondaient précisément à ces critères et qu'au point de vue économique ils étaient bien des colonies de la Russie européenne centrale **. Ce concept de colonie s'applique encore davantage au Caucase. On sait que la « conquête » économique du Caucase par la Russie a été beaucoup plus tardive que sa conquête politique et que, de nos jours, elle n'est pas encore complètement terminée. Après l'abolition du servage on a assisté, d'une part, à une forte colonisation de cette région *** et à un accroissement considérable (surtout dans le Caucase du Nord) de la superficie des terres exploitées par les colons qui produisent pour la vente du blé, du tabac, etc., et qui ont attiré une masse d'ouvriers agricoles salariés de Russie. D'un autre côté, on a assisté à l'éviction des industries indigènes « artisanales » qui existaient depuis des siècles et que la concurrence des produits importés de Moscou a fait tomber en décadence. La concurrence des articles de Toula et de Belgique a ruiné la

* Voir le présent tome, p. 270. (*N. R.*)

** « ...C'est grâce uniquement à elles, grâce à ces formes populaires de production, et se basant sur ces formes, que toute la Russie méridionale s'est colonisée et peuplée » (M.N.-on, *Essais*, p. 284). Que cette notion —« les formes populaires de production »— est vaste, qu'elle est riche de contenu! Elle embrasse tout ce que l'on veut: l'agriculture paysanne patriarcale, les prestations de travail, le métier primitif, la petite production marchande et ces rapports capitalistes typiques que nous avons vus plus haut, au sein de la communauté paysanne, dans les données concernant les provinces de Tauride et de Samara (chap. II), etc., etc.

*** Cf. les articles de M. P. Sémionov au *Messager des Finances*, 1897, n° 21, et, de V. Mikhaïlovski dans le *Novoïé Slovo*, juin 1897.

vieille industrie des armes, celle des produits russes a éliminé le travail artisanal du fer, du cuivre, de l'or, de l'argent, de la glaise, du suif, de la soude, du cuir, etc. *, car tous ces produits sont fabriqués à meilleur compte dans les fabriques russes qui envoient leurs articles au Caucase. La décadence du régime féodal de Géorgie et de ses festins historiques a entraîné celle de la production des coupes de corne, le remplacement du costume asiatique par le costume européen a provoqué la chute de l'industrie du bonnet à poil, le fait que pour la première fois les vins du cru ont été mis en vente et ont commencé à conquérir le marché russe a fait tomber la production des outres et des cruches au profit de l'industrie des tonneaux. C'est ainsi que le capitalisme russe a entraîné le Caucase dans la sphère des échanges mondiaux, a évincé les particularités locales qui étaient un vestige de l'ancien isolement patriarcal et *s'est créé un marché* pour ses fabriques. Ainsi, le Caucase, qui au début de la période qui a suivi l'abolition du servage n'avait qu'une faible population de montagnards se tenant à l'écart de l'économie mondiale et même de l'histoire, est devenu le pays des industriels du pétrole, des marchands de vin, des producteurs de blé et de tabac. Monsieur Coupon [157] a dépouillé sans pitié les fiers montagnards de leur poétique costume national pour leur imposer la livrée des laquais européens (Gleb Ouspenski) [158]. En même temps que la colonisation du Caucase se renforçait et que sa population agricole s'accroissait, on pouvait assister au processus d'abandon de l'agriculture au profit de l'industrie (ce processus était partiellement masqué par l'accroissement de la population agricole). Alors qu'en 1863 la population urbaine du Caucase ne dépassait pas 350 000 habitants, elle atteignait les 900 000 en 1897 (de 1851 à 1897, l'ensemble de la population du Caucase a augmenté de 95 %). Il est inutile d'ajouter que l'on retrouve des phénomènes analogues en Asie centrale, en Sibérie, etc.

Ainsi, une question vient tout naturellement à l'esprit : où donc est la frontière entre le marché intérieur et le marché extérieur? N'est-ce pas une solution trop mécanique que

* Voir les articles de K. Khatissov, t. II des *Comptes rendus et recherches sur l'industrie artisanale* et de P. Ostriakov, fasc. V des *Travaux de la Commission artisanale.*

de prendre pour critère la frontière politique de l'Etat? Est-ce vraiment une solution? Si l'Asie centrale fait partie du marché intérieur et la Perse du marché extérieur, où placer Khiva et Boukhara? Si la Sibérie est un marché intérieur et la Chine un marché extérieur, où doit-on mettre la Mandchourie? Ce sont là des questions sans grande importance. Ce qui est important, c'est que le capitalisme ne peut ni exister ni se développer s'il cesse d'étendre sa sphère de domination, s'il ne colonise pas de nouveaux pays, s'il n'entraîne pas d'anciennes nations non capitalistes dans le tourbillon de l'économie mondiale. Ce caractère distinctif du capitalisme s'est manifesté et continue à se manifester avec une force toute particulière en Russie.

Depuis l'abolition du servage on voit donc que la formation d'un marché pour le capitalisme comporte deux aspects, à savoir: le développement du capitalisme en profondeur, c'est-à-dire le développement d'une agriculture et d'une industrie capitalistes dans un territoire donné, précis et bien délimité, et le développement du capitalisme en étendue, c'est-à-dire l'extension de sa sphère de domination sur de nouveaux territoires. Conformément au plan de cet ouvrage nous sommes occupés presque exclusivement du premier aspect de ce processus, aussi pensons-nous qu'il est particulièrement indispensable de souligner ici l'importance exceptionnelle du deuxième aspect. Pour étudier de façon tant soit peu complète le processus de colonisation des confins et l'extension du territoire russe du point de vue du développement du capitalisme, il faudrait tout un ouvrage. Pour l'instant, nous nous bornerons donc à noter que grâce à l'énorme superficie de terres libres et accessibles à la colonisation dont elle dispose sur ses confins, la Russie bénéficie de conditions particulièrement favorables par rapport aux autres pays capitalistes *. Sans même parler de la Russie d'Asie, nous possédons, en effet, aux confins de la Russie d'Europe un certain nombre de territoires

* La circonstance mentionnée dans le texte a aussi un autre aspect. Le développement du capitalisme en profondeur, dans un territoire ancien, peuplé de longue date, est retardé par la colonisation des provinces périphériques. La solution des contradictions propres au capitalisme qui les engendre est temporairement ajournée du fait que le capitalisme peut aisément progresser en largeur. Par exemple, l'existence simultanée des formes d'industrie les plus avancées et des formes

dont les liens économiques avec le centre du pays, du fait de l'énormité des distances et du mauvais état des moyens de communication, sont encore très lâches. Prenons par exemple l'« Extrême-Nord », la province d'Arkhangelsk. Cette province dispose d'une énorme étendue de terre, de richesses naturelles immenses qui sont encore très peu exploitées. Jusqu'à ces derniers temps le bois, qui est l'une de ses principales ressources, était expédié principalement en Angleterre. A ce point de vue, cette région constituait donc un marché extérieur pour l'Angleterre et non un marché intérieur pour la Russie et il va sans dire que les patrons russes enviaient les Anglais. Mais comme maintenant la ligne de chemin de fer a été prolongée jusqu'à Arkhangelsk, ils commencent à exulter et ils prévoient que « les différentes branches industrielles de la région vont connaître un redoublement d'activité et d'enthousiasme » *.

VI. LA «MISSION» DU CAPITALISME

Pour conclure, il ne nous reste plus qu'à faire le bilan de ce que dans notre littérature économique on appelle la « mission » du capitalisme, c'est-à-dire du rôle historique de ce régime dans le développement économique de la Russie. Ainsi que nous avons essayé de le montrer en détail tout au long de notre exposé, il n'y a absolument rien d'incompatible entre le fait d'admettre le caractère progressiste de ce rôle et la dénonciation de tous les côtés sombres et négatifs du capitalisme, de toutes les contradictions profondes et généralisées qui lui sont inhérentes et qui en révèlent le

semi-moyenâgeuses d'agriculture, est sans doute une contradiction. Si le capitalisme russe n'avait pas où s'étendre au-delà du territoire déjà occupé au début de la période qui a suivi l'abolition du servage, cette contradiction entre la grande industrie capitaliste et les institutions archaïques de la vie rurale (fixation des paysans à la terre, etc.) devrait conduire rapidement à l'abolition complète de ces institutions, au complet déblaiement de la voie pour le capitalisme agraire en Russie. Mais la possibilité (pour le fabricant) de chercher un marché dans les provinces périphériques en voie de colonisation, et la possibilité (pour le paysan) d'aller s'établir sur des terres nouvelles, émousse l'acuité de cette contradiction et en retarde la solution. Il va de soi qu'un *tel* retard du développement du capitalisme lui prépare une croissance encore plus forte et plus étendue dans un proche avenir.

* *Les forces productives*, XX, 12.

caractère historique transitoire. Ce sont précisément les populistes qui s'efforcent par tous les moyens de faire croire que reconnaître le caractère historique progressiste de ce régime équivaut à en faire l'apologie, ce sont précisément eux qui commettent l'erreur de sous-estimer (et parfois même de passer sous silence) les profondes contradictions du capitalisme russe en essayant de dissimuler la décomposition de la paysannerie, le caractère capitaliste de l'évolution de notre agriculture, la formation d'une classe d'ouvriers industriels et agricoles salariés pourvus d'un lot de terre, en dissimulant le fait que les formes les plus inférieures et les plus mauvaises du capitalisme dominent absolument dans la fameuse industrie « artisanale ».

Le rôle historique progressiste du capitalisme peut être résumé en deux mots: développement des forces productives du travail social et collectivisation de ce travail. Mais selon les domaines de l'économie nationale auxquels on a affaire, ces deux phénomènes prennent des formes extrêmement variées.

Ce n'est qu'à l'époque de la grande industrie mécanique que le développement des forces productives du travail social se manifeste dans toute son ampleur. Jusqu'à ce stade supérieur du capitalisme, en effet, la production est basée sur le travail à la main et sur une technique primitive dont les progrès sont extrêmement lents et purement spontanés. A cet égard, l'époque postérieure à l'abolition du servage se différencie radicalement des autres périodes de l'histoire russe. La Russie de l'araire et du fléau, du moulin à eau et du métier à bras a commencé à se transformer à un rythme rapide en un pays de charrues et de batteuses, de moulins à vapeur et de métiers mécaniques. Et cette transformation complète de la technique a pu être observée dans toutes les branches de l'économie nationale, sans exception, soumises à la production capitaliste. De par la nature même du capitalisme, ce processus de transformation comporte inévitablement toute une série d'inégalités et de disproportions: les périodes de prospérité sont suivies par des périodes de crise, le développement d'une branche industrielle aboutit à la décadence d'une autre, les progrès de l'agriculture touchent des aspects de l'économie rurale qui varient selon les régions, le développement du commerce et de l'industrie

devance celui de l'agriculture, etc. Bon nombre des erreurs commises par les écrivains populistes viennent de ce que ces auteurs tentent de prouver que ce développement disproportionné, aléatoire, par bonds, n'est pas un développement *.

Une autre particularité du développement capitaliste des forces productives sociales, c'est que, comme nous l'avons indiqué à plusieurs reprises, aussi bien pour l'agriculture que pour l'industrie, l'accroissement des moyens de production (de la consommation productive) est bien supérieur à celui de la consommation personnelle. Cette particularité est due aux lois générales qui régissent la réalisation du produit en société capitaliste et correspond en tous points à la nature antagonique de cette société **.

Quant à la socialisation du travail provoquée par le capitalisme, elle se manifeste dans les processus suivants: Premièrement, le développement de la production marchande met fin au morcellement propre à l'économie naturelle des petites unités économiques et rassemble les petits marchés

---

* « Voyons ce que peut nous apporter le développement ultérieur du capitalisme même si nous réussissions à plonger l'Angleterre dans la mer pour nous mettre à sa place » (M. N.-on, *Essais*, p. 210). L'industrie du coton de l'Angleterre et de l'Amérique, qui satisfait les 2/3 de la consommation mondiale, n'occupe guère plus de 600 000 ouvriers. « Ainsi donc même dans le cas où nous ferions la conquête de la plus grande partie du marché mondial... le capitalisme ne serait cependant pas en mesure d'exploiter toute la masse de bras qu'il prive actuellement sans cesse de travail. Que signifie en effet quelque 600 000 ouvriers anglais et américains, auprès des millions de paysans qui restent de longs mois sans aucun travail ? » (p. 211).

« L'histoire existait jusqu'ici, mais à présent elle n'est plus. » Jusqu'ici chaque progrès du capitalisme dans l'industrie textile s'est accompagné de la décomposition de la paysannerie, de la croissance de l'agriculture commerciale et du capitalisme agraire, de l'abandon de l'agriculture pour l'industrie, de l'embauchage de « millions de paysans » dans le bâtiment, dans les exploitations forestières et dans toutes sortes de travaux salariés non agricoles; de l'émigration de masses populaires dans les provinces périphériques et de la transformation de ces provinces en un marché pour le capitalisme. Tout cela était jusqu'ici et maintenant il ne se produit plus rien de semblable !

** Une ignorance volontaire du rôle des moyens de production et une aveugle confiance dans la « statistique » ont amené M. N.-on à formuler cette assertion qui ne résiste pas à la moindre critique: « ...toute (!) la production capitaliste dans le domaine de l'industrie

locaux en un grand marché national (puis mondial). La production pour soi se transforme en production pour toute la société, et plus le capitalisme est développé, plus la contradiction entre le caractère collectif de la production et le caractère individuel de l'appropriation se renforce. Deuxièmement, le capitalisme remplace l'ancien morcellement de la production par une concentration sans précédent et ce aussi bien dans l'agriculture que dans l'industrie. C'est là la manifestation la plus spectaculaire et la plus évidente de cette particularité du capitalisme, mais ce n'est nullement la seule. Troisièmement, le capitalisme élimine les formes de dépendance personnelle inhérentes aux anciens systèmes économiques. A cet égard, son caractère progressiste ressort tout particulièrement en Russie où la dépendance personnelle du producteur existait non seulement dans l'agriculture (où elle continue à subsister partiellement), mais également dans l'industrie de transformation (les « fabriques » basées sur le travail servile), dans l'industrie minière, dans les pêcheries *, etc. Par rapport au travail du paysan dépendant

---

de transformation crée, dans le meilleur des cas, de nouvelles valeurs pour 400 à 500 millions de roubles au plus » (*Essais*, p. 328). M. N.-on fonde ce calcul sur la statistique du droit de 3 % et de la surtaxe sans trop se soucier si ces chiffres embrassent « toute la production capitaliste dans le domaine de l'industrie de transformation »! Bien plus, il prend des données qui n'embrassent pas (il le dit lui-même) l'industrie minière et métallurgique, ce qui ne l'empêche pas de rapporter aux « valeurs nouvelles » exclusivement la plus-value et le capital variable. Notre théoricien oublie que le capital constant, lui aussi, dans les branches de l'industrie produisant des objets de consommation individuelle, représente *pour la société* une valeur nouvelle, en tant qu'il est échangé contre le capital variable et la plus-value des branches d'industrie produisant des moyens de production (mines et métallurgie, bâtiment, forêts, construction de chemins de fer, etc.). Si M. N.-on ne confondait pas le nombre des ouvriers de « fabriques et usines » avec l'effectif total des ouvriers, occupés à la façon capitaliste dans l'industrie de transformation, il verrait tout de suite que ses calculs sont faux.

* Par exemple, dans un des centres principaux de l'industrie poissonnière russe, sur la côte mourmane, la forme « traditionnelle », véritablement « consacrée par les siècles », des rapports économiques, était le pokrout [159], qui s'est définitivement établie dès le XVII[e] siècle et n'a guère changé jusqu'à ces tout derniers temps. « Les rapports entre les ouvriers liés par le pokrout et leurs patrons ne se limitent pas au temps de la pêche. Au contraire, ils embrassent toute la vie des ouvriers qui se trouvent dans une perpétuelle dépendance écono-

ou asservi, il va de soi que pour toutes les branches de l'économie nationale le travail du salarié libre constitue un phénomène progressiste. Quatrièmement, le capitalisme entraîne inévitablement une mobilité de la population dont les régimes économiques antérieurs n'avaient pas besoin et qui, sous ces régimes, ne pouvait pas exister sur une échelle un tant soit peu importante. Cinquièmement, le capitalisme provoque une diminution constante de la part de la population qui travaille dans l'agriculture (où ce sont toujours les formes les plus retardataires de rapports économiques et sociaux qui prédominent) et un accroissement du nombre des grands centres industriels. Sixièmement, la société capitaliste accroît le besoin d'unions et d'associations de la population et donne à ces associations un caractère particulier qui les différencie de celles de l'ancien temps. Tout en détruisant les étroites unions corporatives locales de la société moyenâgeuse, et en créant une concurrence acharnée, le capitalisme scinde l'ensemble de la société en vastes groupes de personnes qui se différencient par la position qu'elles occupent dans la production, et donne une vigoureuse impulsion à la constitution d'associations au sein de chacun de ces groupes **. Septièmement, toutes les transformations de l'ancien régime économique provoquées par le capitalisme que nous venons de signaler entraînent inévitablement une transformation morale de la population. Le caractère saccadé du développement économique, la transformation rapide des modes de production, l'énorme concentration de celle-ci, la disparition de toutes les formes de dépendance personnelle et des rapports patriarcaux, la mobilité de la population, l'influence des grands centres industriels, etc., tout cela ne peut que modifier de façon profonde le caractère même des producteurs et nous avons déjà eu l'occasion de signaler les observations des enquêteurs russes dans ce sens.

---

mique vis-à-vis de leurs patrons » (*Recueil des matériaux sur les artels en Russie*. Fasc. 2, St-Ptb, 1874, p. 33). Heureusement que dans cette branche d'industrie comme dans les autres, le capitalisme méprise visiblement « son propre passé historique ». « Au monopole succède l'organisation capitaliste de l'industrie avec ouvriers salariés libres» (*Les forces productives*, V, pp. 2-4).

** Cf. *Etudes*, p. 91, note 85, p. 198. (Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, pp. 242-243 et 468-469.— *N.R.*)

Pour en revenir aux économistes populistes avec lesquels nous n'avons cessé de polémiquer, nous pouvons résumer les causes de nos désaccords de la façon suivante. Nous sommes tout d'abord dans l'obligation de constater que la conception même que les populistes ont du développement capitaliste en Russie et du régime économique qui a précédé le capitalisme dans ce pays est, à notre point de vue, radicalement erronée. De plus, leur ignorance des contradictions capitalistes existant aussi bien dans le régime de l'économie paysanne (qu'elle soit agricole ou industrielle) nous paraît particulièrement grave. Enfin, pour ce qui concerne le problème de la lenteur ou de la rapidité du développement du capitalisme en Russie, tout dépend de ce que l'on prend comme point de comparaison. Si l'on compare l'époque précapitaliste de la Russie à son époque capitaliste (et c'est précisément cette comparaison qu'il faut faire si on veut résoudre le problème qui nous occupe), force nous est de reconnaître qu'en régime capitaliste, notre économie nationale se développe d'une façon extrêmement rapide. Mais si on compare ce rythme de développement à celui qui serait possible étant donné le niveau actuel de la technique et de la culture, on doit reconnaître qu'effectivement le développement du capitalisme en Russie est lent. Et il ne peut en être autrement car aucun pays capitaliste n'a conservé une telle abondance d'institutions surannées, incompatibles avec le capitalisme dont elles freinent les progrès et qui aggravent considérablement la situation des producteurs « souffrant à la fois du capitalisme et de son développement insuffisant » [160]. Enfin, la cause essentielle des divergences qui nous opposent aux populistes est peut-être la différence qui sépare nos conceptions fondamentales des processus économiques et sociaux. Quand il étudie ces processus, le populiste en arrive généralement à des conclusions moralisatrices; il ne considère pas les divers groupes participant à la production comme les créateurs de telle ou telle forme de vie; il ne se propose pas de présenter l'ensemble des rapports économiques et sociaux comme le résultat des rapports existant entre ces groupes qui ont des intérêts et un rôle historique différents... Si l'auteur de ces lignes a contribué à éclaircir ces problèmes, il pourra estimer qu'il n'a pas perdu son temps.

ANNEXE *I* (*au chapitre V, p. 265**)

Tableau d'ensemble des données statistiques sur les petites industries paysannes de la province de Moscou

1) Les tirets équivalent à 0. Les places vides signifient: «absence de renseignements».
2) Les industries sont disposées suivant le nombre croissant des ouvriers (familiaux et salariés réunis) par entreprise, comme moyenne pour toute la branche d'industrie.
3) Pour les industries nos 31 et 33, on donne la valeur des matières premières traitées, représentant 50-57 % de la valeur des produits, c'est-à-dire du montant de la production.
4) Le nombre moyen des chevaux par propriétaire, suivant les chiffres de 19 industries, est de 1,4 et, par groupe: I) 1,1; II) 1,5; III) 2,0.
5) La proportion des propriétaires faisant travailler la terre par ouvrier salarié est de 12 % d'après les chiffres de 16 industries et par groupe: I) 4,5 %; II) 16, 7%; III) 27,3 %.

n°	Industries	Etablissements				Ouvriers				Production en roubles				Etablissements avec ouvriers salariés				Ouvriers salariés				Nombre moyen de chevaux par propriétaires				Propriétaires faisant travailler la terre par ouvrier salarié en %%				Etablissements faisant partie de chaque groupe:			n° de l'industrie
		Total	Groupes I	II	III	Total	Groupes I	II	III	Total	Groupes I	II	III	Total	Groupes I	II	III	Total	Groupes I	II	III	Total	Groupes I	II	III	Total	Groupes I	II	III	I	II	III	
1	Carrosserie	76	40	25	11	127	40	50	37	30 100	9 500	10 500	10 100	4	—	1	3	7	—	1	6	1,2	0,9	1,3	1,9	1	—	—	9	avec un ouvrier	avec 2 ouvriers	avec 3 ouvr. et plus	1
2	Jouets (au tour)	47	22	17	8	83	22	34	27	13 500	2 900	5 300	5 300	7	—	4	3	10	—	4	6	1,2	0,8	1,3	2,0	—	—	—	—		*idem* n° 1		2
3	Lunetterie	27	12	8	7	49	12	16	21	11 550	3 000	—	1	1	—	—	1	2	—	—	2										*idem* n° 1		3
4	Meubles	274	196	66	12	576	277	213	86	96 800	48 650	33 850	14 300	16	—	5	11	48	—	7	41									avec 1-2 ouvriers	avec 3-4 ouvriers	avec 5 ouvr. et plus	4
5	Paniers	121	35	52	34	265	35	104	126	40 860	4 100	16 250	20 510	—	—	—	—	—	—	—	—	0,9	1	0,8	1	—	—	—	—		*idem* n° 1		5
6	Guitares	29	9	12	8	61	9	24	28	16 000	2 025	5 900	8 075	—	—	—	—	—	—	—	—	1,1	1,1	1,1	1,1	—	—	—	—		*idem* n° 1		6
7	Jouets (à Serguievski Possad)	41	28	8	5	95	48	24	23	27 330	13 130	8 000	6 200	5	—	3	2	9	—	4	5	0,7	0,6	0,5	1,4	—	—	—	—	avec 1-2 ouvriers	avec 3 ouvriers *idem* n° 4	avec 4-5 ouvriers	7
8	Glaces et miroirs	142	99	27	16	332	134	89	109	67 350	19 170	18 180	30 000	32	3	13	16	84	3	20	61	1,4	1,1	1,5	2,5	9,9	—	7,4	75				8
9	Serres	74	29	36	9	188	50	100	38	54 400	11 900	30 090	12 410	34	5	21	8	42	6	23	13	2,2	1,7	2,5	2,7					avec 1-3 poêles	avec 4-6 poêles	avec 7-12 poêles	9
	Total pour les 9 industries (nos 1-9)	*831*	*470*	*251*	*110*	*1 776*	*627*	*664*	*495*	*357 890*	*114 375*	*132 370*	*111 145*	*99*	*8*	*47*	*44*	*202*	*9*	*59*	*134*												
10	Peaux (corroyées)	10	4	3	3	27	9	9	9	29 890	2 450	6 040	21 400	8	2	3	3	13	2	6	5									traitant 50-150 peaux	traitant 300-600 peaux	traitant 1 000 peaux	10
11	Cuirs (grandes peaux)	22	7	11	4	63	10	31	22	78 911	6 942	34 135	37 834	6	—	3	3	16	—	8	8									traitant 60-200 peaux	traitant 250-800 peaux	traitant 1 200-1 700 peaux	11
12	Passementerie	15	8	4	3	42	16	12	14	19 700	7 000	6 600	6 100	1	—	1	—	2	—	2	—	0,8	0,7	1,2	0,6	—	—	—	—	avec 2 ouvriers	avec 3 ouvriers	avec 4-6 ouvriers	12
13	Forge	42	9	24	9	133	18	72	43	25 700	3 100	13 900	8 700	28	3	17	8	32	3	17	12										*idem* n° 12		13
14	Laquage	40	22	9	9	130	44	25	61	37 400	7 400	5 100	24 900	13	3	1	9	43	3	2	38	1,2	0,8	1,0	2,3	—	—	—	—	peinture et ripage	articles de boutique	articles de magasin	14
15	Poterie	121	72	33	16	452	174	144	134	224 800	81 500	71 800	71 500	60	28	16	16	149	33	29	87									avec 1-3 ouvriers	avec 4-5 ouvriers	avec 6 ouvriers et plus	15
16	Pelleterie	28	14	8	6	105	37	32	36	9 167	3 261	2 821	3 085	—	—	—	—	—	—	—	—	1,2	1,2	0,9	1,6	—	—	—	—	avec 2-3 ouvriers	avec 4 ouvriers	avec 5 ouvriers et plus	16
17	Casquettes	25	8	10	7	92	13	35	44	40 450	7 500	14 750	18 200	4	—	1	3	9	—	2	7									avec 1-2 ouvriers	avec 3-4 ouvriers	avec 5 ouvriers et plus	17
18	Crochets	45	22	16	7	198	54	77	67	50 250	12 150	19 200	18 900	22	6	9	7	70	7	24	39	1,1	0,9	1,0	2,1	27,9	9,1	31,2	71,4	avec 2-3 ouvriers	avec 4-7 ouvriers	avec 8-12 ouvriers	18
	Total pour les 9 industries (nos 10-18)	*348*	*166*	*118*	*64*	*1 242*	*375*	*437*	*430*	*516 268*	*181 303*	*174 346*	*210 619*	*142*	*42*	*51*	*49*	*334*	*48*	*90*	*196*												
19	Cuivre	139	70	58	11	716	138	348	230	441 700	44 500	219 200	178 000	86	19	56	11	428	22	204	202									avec 1-3 ouvriers	avec 4-11 ouvriers	avec 12 ouvriers et plus	19
20	Brosserie	150	81	59	10	835	264	426	145	233 000	62 300	122 400	48 300	94	32	52	10	343	47	188	108	1,2	1	1,5	1,8	39	20	54	91		*idem* n° 19		20
21	Cordonnerie	64	39	14	11	362	116	99	147	291 490	87 740	82 990	120 760	41	16	14	11	217	47	68	102	1,5	1,3	1,6	2,1	12	8	21	19	avec 1-5 ouvriers	avec 6-10 ouvriers	avec 11 ouvriers et plus	21
22	Briques	233	167	43	23	1 402	476	317	609	357 000	119 500	79 000	158 500	105	43	39	23	335	92	186	557										*idem* n° 21		22
23	Bourrellerie	32	17	10	5	194	49	57	88	70 300	16 200	18 600	35 500	26	11	10	5	135	19	36	80									avec 2-4 ouvriers	avec 5-7 ouvriers	avec 13 ouvriers et plus	23
24	Amidonnerie	68	15	42	11	429	75	261	93	129 808	12 636	55 890	61 282	68	15	42	11	277	45	165	67	3,4	2,7	3,2	5,3					trav. à 1-2 tamis	trav. à 3 tamis	trav. à 4 tamis et un tambour	24
25	Cuirs (petites peaux)	11	2	5	4	75	4	25	46	77 570	800	28 450	48 320	9	—	5	4	69	—	23	46									prépar. 500 peaux	prépar. 5 000-10 000 peaux	prépar. 18 000-23 000 peaux	25
26	Jouets (en métal)	16	6	5	5	117	10	38	69	56 400	3 800	18 600	34 000	13	3	5	5	94	3	32	59	1,2	0,6	2	1,2	25	—	20	60	avec 1-2 ouvriers	avec 6-9 ouvriers	avec 11-18 ouvriers	26
27	Chapellerie	54	16	20	18	450	35	113	302	127 650	8 950	32 500	86 200	45	7	20	18	372	9	83	280									avec 1-3 ouvriers	avec 4-9 ouvriers	avec 10 ouvriers et plus	27
28	Peinture	37	12	14	11	313	53	111	149	229 000	39 500	81 500	108 000	32	7	14	11	220	21	74	125									avec 1-5 ouvriers	avec 6-9 ouvriers	avec 10 ouvriers et plus	28
	Total pour les 10 industries (nos 19-28)	*804*	*425*	*270*	*109*	*4 893*	*1 220*	*1 795*	*1 878*	*2 013 918*	*395 926*	*739 130*	*878 862*	*519*	*153*	*257*	*109*	*2 990*	*305*	*1 059*	*1 626*												
29	Cribles	10	5	3	2	115	26	28	61	69 300	7 300	15 000	47 000	7	2	3	2	58	3	12	43	1,8	1	2,3	3	60	20	100	100	trav. cribles tressés	trav. cribles tressés et tissés	*idem*, en plus grand	29
30	Plateaux	29	7	12	10	340	15	67	258	102 530	4 130	22 400	76 000	23	2	11	10	284	2	44	238									avec 1-3 ouvriers	avec 4-8 ouvriers	avec 9 et plus	30
31	Cornes (distr. de Dmitrov)	22	12	5	5	345	52	76	217	201 400	24 400	44 000	133 000	15	5	5	5	302	31	66	205									avec 5-11 ouvriers	avec 12-19 ouvriers	avec 20 et plus	31
32	Epingles	10	6	3	1	163	53	35	75	54 800	16 900	9 900	28 000	10	6	3	1	134	35	26	73									avec 7-10 ouvriers	avec 11-13 ouvriers	plus de 13	32
33	Cornes (distr. de Bogorodsk)	31	9	11	11	553	80	164	309	149 900	22 100	43 100	84 700	31	9	11	11	518	66	150	302										*idem* n° 31		33
	Total pour les 5 industries (nos 29-33)	*102*	*39*	*34*	*29*	*1 516*	*226*	*370*	*920*	*577 930*	*74 830*	*134 400*	*368 700*	*86*	*24*	*33*	*29*	*1 296*	*137*	*298*	*861*												
	Total pour les 33 industries	*2 085*	*1 100*	*673*	*312*	*9 427*	*2 448*	*3 256*	*3 723*	*3466006*	*716434*	*1 180 246*	*1569326*	*846*	*227*	*388*	*231*	*4 822*	*499*	*1 506*	*2 817*												
34	Bouliers	91	55	29	7	171 (?)	82	42	38	46 670	13 750	16 470	16 450	?				9				1,1	0,9	1,1	2,8	2,2	—	—	28	tourneurs	menuisiers	mouleurs	34
35	Crépine	39	16	15	8	88	16	34	38	?				14	—	8	6	30	—	8	22	1,2	1,2	1,1	1,2					avec 1 métier	avec 2-3 métiers	avec 4 métiers et plus	35
36	Tailleurs	43	18	17	8	286	62	123	101	?				34	9	17	8	191	20	89	82	1,3	1	1,2	2	28	5,5	29,4	75	avec 2,5 ouvriers	avec 6-9 ouvriers	avec 10-16 ouvriers	36
37	Porcelaine	20	6	9	5	1 861	108	621	1 132	1 399 000	69 000	435 000	895 000	20	6	9	5	1 817	96	601	1 120									empl. jusqu'à 30 ouvr.	empl. 31-104 ouvr.	empl. 120 et plus	37

* Voir le présent tome, p. 363. (*N.R.*)

ANNEXE II (*au chapitre VII, p. 361**)

Relevé des données statistiques sur l'industrie de fabriques et usines de la Russie d'Europe

Années	Industries sur lesquelles il existe des renseignements pour diverses époques			Données sur 34 industries		
	Fabriques et usines	Production en milliers de roubles	Ouvriers	Fabriques et usines	Production en milliers de roubles	Ouvriers
1863	11 810	247 614	357 835	—	—	—
1864	11 984	274 519	353 968	5 782	201 458	272 385
1865	13 686	286 842	380 638	6 175	210 825	290 222
1866	6 891	276 211	342 473	5 775	239 453	310 918
1867	7 082	239 350	315 759	6 934	235 757	313 759
1868	7 238	253 229	331 027	7 091	249 310	329 219
1869	7 488	287 565	343 308	7 325	283 452	341 425
1870	7 853	318 525	356 184	7 691	313 517	354 063
1871	8 149	334 605	374 769	8 005	329 051	372 608
1872	8 194	357 145	402 365	8 047	352 087	400 325
1873	8 245	351 530	406 964	8 103	346 434	405 050
1874	7 612	357 699	411 057	7 465	352 036	399 376
1875	7 555	368 767	424 131	7 408	362 931	412 291
1876	7 419	361 616	412 181	7 270	354 376	400 749
1877	7 671	379 451	419 414	7 523	371 077	405 799
1878	8 261	461 558	447 858	8 122	450 520	432 728
1879	8 628	541 602	482 276	8 471	530 287	466 515
1885	17 014	864 736	615 598	6 232	479 028	436 775
1886	16 590	866 804	634 822	6 088	464 103	442 241
1887	16 723	910 472	656 932	6 103	514 498	472 575
1888	17 156	999 109	706 820	6 089	580 451	505 157
1889	17 382	1 025 056	716 396	6 148	574 471	481 527
1890	17 946	1 033 296	719 634	5 969	577 861	493 407
1891	16 770	1 108 770	738 146	—	—	—

* Voir le présent tome, p. 483. (*N. R.*)

Notes

1. Ici sont rassemblés les chiffres relatifs à l'industrie des fabriques et usines de la Russie d'Europe après l'abolition du servage, que nous avons pu recueillir dans les publications officielles, telles que: *Annuaire statistique de l'Empire russe*, St-Pétersbourg, 1866. I. *Recueil de renseignements et matériaux du Ministère des Finances*, 1866, n° 4, avril, et 1867, n° 6, juin. *Annuaire du Ministère des Finances*, fasc. I, VIII, X et XII. *Relevé des chiffres sur l'industrie des fabriques et usines en Russie*, édition du Département du commerce et des manufactures pour 1885-1891. Tous ces chiffres ont été empruntés à une même source: les états fournis au Ministère des Finances par les fabricants et les usiniers. L'importance et la valeur de ces données ont été examinées en détail dans le texte de l'ouvrage.

2. Les 34 industries sur lesquelles ont été recueillis des renseignements pour 1864-1879 et 1885-1890, sont les suivantes: filature de coton; tissage de coton; filature de lin; impression des indiennes; filature de chanvre et corderie; filature de laine; draperie; tissage de laine; tissage de soie et rubanerie; brocart; passementerie; cannetille d'or, peluche; bonneterie; teinturerie; finissage; toile cirée et laquage; papeterie; papiers peints; caoutchouc; produits chimiques et colorants; cosmétiques; vinaigre; eaux minérales; allumettes; cire à cacheter et vernis; cuirs, chamois et maroquin; colle; stéarine; savon et chandelles; bougies de cire; verre, cristal et glaces; faïence et porcelaine; constructions mécaniques; fonderie de fonte; cuivre et bronze; fil de fer, clouterie et quincaillerie.

ANNEXE III *(au chapitre VII, p. 409 *)*

Principaux centres de l'industrie des fabriques et usines en Russie d'Europe

Province de	District de (ou ville)	Localité rurale	1879			1890			Habitants d'après le recensement de 1897
			Fabriques et usines	Production en milliers de roubles	Ouvriers	Fabriques et usines	Production en milliers de roubles	Ouvriers	
Moscou	Ville de	Moscou	618	95 403	61 931	806	114 788	67 213	1 035 664
	Moscou	Danilovskaïa	3	2 502	1 837	6	10 370	3 910	3 958
		Tcherkizovo	1	53	125	12	449	322	?
		Izmaïlovo	—	—	—	1	1 604	1 104	3 416
		Pouchkino	2	3 060	1 281	1	620	1 076	3 151
		Balachikha	1	1 050	905	1	3 045	2 687	?
		Réoutovo	1	2 900	2 235	1	2 180	2 134	3 256
	Véréïa	Nara-Fominskoïé	3	2 690	1 955	3	2 445	1 133	?
	Bronnitsy	Troïtsko-Ramenskoïé	1	3 573	2 893	1	4 773	5 098	6 865
	Klin	Solnetchnaïa Gora	1	60	304	2	1 384	1 073	?
		Nékrassina	1	1 300	538	1	3 212	2 794	?
	Kolomna	Oziory	4	214	1 163	5	4 950	5 574	11 166
		Sadki	3	1 775	1 865	1	1 598	1 850	?
		Bodrovo	1	4 558	2 556	1	4 608	3 396	5 116
	Ville de Dmitrov	Dmitrov et environs	2	3 600	3 462	3	4 187	3 565	
		Mouromtsévo	1	1 774	2 371	1	2 076	1 816	?
	Ville de Serpoukhov	Serpoukhov et environs	21	18 537	9 780	23	11 265	5 885	?
		Néfédova	—	—	—	1	2 735	2 000	?
	Ville de Bogorodsk	Bogorodsk et village de Gloukhovo	16	3 870	9 548	16	8 880	10 405	9 309
		Pavlovski-Possad	15	2 623	2 751	13	1 760	2 071	9 991
		Istomkino	1	2 006	1 426	1	2 007	1 651	2 085
		Krestovozdvijenskoïé	4	740	935	5	1 415	1 670	?
		Zouévo	10	3 216	2 059	9	5 876	2 054	9 908
Total pour la province sans la ville de Moscou			92	60 101	49 989	108	81 419	63 268	—

Note: Total « pour la province » signifie total pour les centres énumérés de la province.

Note de la deuxième édition. Nous ajoutons pour la comparaison le nombre des habitants d'après le recensement de 1897. Il est à regretter que la publication du Comité central de la statistique « Villes et localités rurales de 2 000 habitants et plus » ne donne aucun détail.

Voir le présent tome, p. 550. *(N. R.)*

Province de	District de (ou ville)	Localité rurale	1879			1890			Habitants d'après le recensement de 1897
			Fabriques et usines	Production en milliers de roubles	Ouvriers	Fabriques et usines	Production en milliers de roubles	Ouvriers	
Tver	Ville de	Tver et environs	23	6 440	8 404	26	8 720	6 875	53 477
	Ville de	Vychni-Volotchok et environs	1	1 780	1 221	2	3 584	2 393	16 722
	Vychni-Volotchok	Zavarovo	1	1 130	2 003	1	1 020	2 186	?
	Kortchévo	Kouznétsovo	1	400	861	1	500	1 220	2 503
	Ville de	Rjev	15	1 894	3 533	6	411	765	21 397
	Pour la province		41	11 644	16 022	36	14 235	13 439	—
Riazan	Ville d'	Egorievsk	20	4 126	3 532	15	5 598	5 697	19 241
Nijni-Novgorod	Ville d'	Arzamas	24	394	380	18	255	366	10 591
	Gorbatov	Bogorodskoïé	41	315	219	58	547	392	12 342
		Pavlovo	21	235	272	26	240	589	12 431
		Vorsma	3	116	303	4	181	894	4 674
	Balakhna	Sormovo	1	2 890	1 911	1	1 500	1 000	2 963
	Pour la province		90	3 950	3 085	107	2 723	3 241	—
Grodno	Ville de	Biélostok	59	2 122	1 619	98	2 734	3 072	63 927
	Biélostok	Souprasl	7	938	854	5	447	585	2 459
Kazan	Ville de	Kazan	66	8 083	3 967	78	7 663	4 787	131 508
Tambov	Tambov	Rasskazovo	19	1 067	2 128	13	940	2 058	8 283
Tchernigov	Souraj	Bourg de Klintsy	15	1 892	2 456	27	1 548	1 836	12 166
Smolensk	Doukhovchtchina	Iartsévo	1	2 731	2 523	1	4 000	3 106	5 761
Kalouga	Jizdra	Lioudinovo	1	2 488	3 118	1	529	1 050	7 784
	Médyne	Troïtskoïé et Kondrovo	1	1 047	1 019	1	1 330	1 285	?
Orel	Briansk	Près station Béjetskaïa	1	6 970	3 265	1	8 485	4 500	19 054
		Serguiévo-Raditskoïé	1	1 000	1 012	1	257	400	2 808
Toula	Ville de	Toula	95	3 671	3 661	248	8 648	6 418	111 048

Province de	District de (ou ville)	Localité rurale	1879			1890			Habitants d'après le recensement de 1897
			Fabriques et usines	Production en milliers de roubles	Ouvriers	Fabriques et usines	Production en milliers de roubles	Ouvriers	
Vladimir	Pokrov	Nikolskoïé (st. Orékhovo)	2	7 316	10 946	3	22 160	26 852	25 233 / 7 219
		Doulévo	1	425	1 100	1	600	1 400	3 412
		Likina	1	317	389	2	1 184	1 155	?
	Ville de Chouïa	Ville de Kirjatch	11	1 025	1 437	9	628	825	?
		Chouïa	38	5 161	4 879 *	32	6 857	5 473	4 799
		Ville d'Ivanovo-Voznessenak	49	20 867	9 943	52	26 403	15 387	53 949
		Téïkovo	4	5 913	3 524 *	4	4 642	3 581 *	5 780
		Kokhma	9	3 232	2 413	6	2 769	1 666 *	3 337
	Ville de Mélenki	Mélenki	16	1 597	2 769	15	2 509	2 498	8 904
		Gous	2	2 284	3 438	2	3 748	5 241	12 007
	Ville de Viazniki	Viazniki et Iartsévo (village voisin)	8	2 879	3 017	6	3 012	3 331	7 398
		Iouja	1	—	—	1	2 390	1 961	3 378
	Alexandrov	Karabanovo	1	5 530	4 248	1	5 000	3 879	?
		Strounino	2	3 522	1 688	1	4 950	2 771	
	Ville de Péréjaslavl		8	2 671	2 154	6	2 703	2 157	8 662
	Ville de Kovrov	Kovrov et environs	4	1 760	1 723	5	1 940	2 062	14 570
		Gorki	1	1 350	838	1	1 632	1 332	?
		Kolobovo	1	676	575	2	895	885	?
	Vladimir	Sobino	1	2 200	1 819	1	—	2 000	5 486
		Stavrovo	3	1 834	1 335	2	567	871	?
	Ville de Mourom		26	1 406	1 407 *	27	943	1 274 *	12 589
	Ville d' Iouriev-Polski		12	1 062	1 138 *	7	1 183	1 126 *	5 637
	Pour la province		201	73 027	60 780	186	96 715	87 727	—

Note : L'astérisque indique que les ouvriers travaillant au-dehors sont retranchés du nombre des ouvriers des fabriques et usines.

Province de	District de (ou ville)	Localité rurale	1879			1890			Habitants d'après le recensement de 1897
			Fabriques et usines	Production en milliers de roubles	Ouvriers	Fabriques et usines	Production en milliers de roubles	Ouvriers	
St-Pétersbourg	Ville de	St-Pétersbourg	538	117 500	48 888	490	126 645	51 760	1 267 023
	Banlieues de	St-Pétersbourg	84	40 085	24 943	51	35 927	18 939	
	Ville de	Narva et environs *	7	12 361	6 484	6	15 288	7 566	16 577
	Tsarskoïé Sélo	Kolpino	1	3 148	1 872	1	2 906	1 930	12 241
Pour la province			630	173 094	82 187	548	180 766	80 195	—
Kiev	Ville de	Kiev	76	3 279	1 858	125	16 186	5 901	247 432
	Tcherkassy	Sméla	9	4 070	1 434	8	4 715	1 238	15 187
Kostroma	Ville de	Kostroma	32	3 899	5 181	24	5 220	4 907	41 268
	Ville de	Kinechma et environs	4	421	157	9	1 737	1 748	7 564
	Kinechma	Tézino	3	768	950	3	1 866	2 420	?
		Boniatchki	3	1 865	2 365	3	1 331	1 495	3 158
		Navoloki	—	—	—	1	1 314	1 305	?
		Vitchouga	1	940	800	2	684	1 138	?
		N. Goltchikha	4	389	265	4	260	686 *	?
	Ville de	Nérékhta	1	883	1 204	—	—	—	3 002
	Nérékhta	Kissélévo	2	1 189	1 196	3	2 855	2 368	?
		Iakovlevskoïé	5	1 041	1 095 *	5	1 378	2 177 *	?
		Pistsovo	4	1 634	417	5	923	1 773	2 668
		Frolovka	1	1 700	1 300	1	1 750	1 530	?
	Ville de	Iourévetz	2	383	569	1	750	830	4 778
	Iourévetz	Rodniki	4	1 154	776	3	2 188	2 792	3 225
Pour la province			66	16 266	16 275	64	22 256	25 169	—

* Y compris en partie la province d'Estonie (Manufacture de Krenholm).

Province de	District de (ou ville)	Localité rurale	1879			1890			Habitants d'après le recensement de 1897
			Fabriques et usines	Production en milliers de roubles	Ouvriers	Fabriques et usines	Production en milliers de roubles	Ouvriers	
Livonie	Ville de	Riga	151	19 094	11 962	226	26 568	16 306	256 197
Iaroslavl	Ville de Iaroslavl	Iaroslavl et environs . .	49	5 245	4 206	47	12 996	9 779	70 610
		Norski Possad	1	2 500	2 304	2	1 980	1 639	2 134
		Canton de Vélikoïé Sélo	1	910	956	6	2 169	2 992	4 534
	Pour la province		51	8 655	7 466	55	17 145	14 410	—
Kharkov	Ville de	Kharkov	102	4 225	2 171	122	5 494	3 406	174 846
Saratov	Ville de	Saratov	103	4 495	1 983	89	7 447	2 224	137 109
	Ville de Tsaritsyne	Tsaritsyne	25	272	218	57	1 086	751	55 967
		Doubovka	21	157	110	26	221	270	16 255
	Pour la province		149	4 924	2 311	172	8 754	3 245	—
Samara	Ville de	Samara	(?) 1	18	10	48	4 560	1 377	91 672
Kherson	Ville d'	Odessa	159	13 750	3 763	306	29 407	8 634	405 041
Don	Ville de	Nakhitchévan	34	373	732	45	3 472	3 098	29 312
	Ville de	Novotcherkassk	15	278	128	28	965	467	52 005
	Ville de	Rostov-sur-le-Don . . .	26	4 898	2 750	92	13 605	5 756	119 886
Ekatérinoslav	Ville de	Ekatérinoslav	33	1 003	469	63	4 841	3 628	121 216
	Bakhmout	Iouzovka	1	2 000	1 300	3	8 988	6 332	28 076
	Ekatérinoslav	Kamenskoïé	—	—	—	1	7 200	2 400	16 878
	Pour les deux provinces		109	9 052	5 379	232	39 071	21 681	—
	Total pour les 103 centres cités		2 831	536 687	355 777	3 638	706 981	451 244	—

UNE CRITIQUE ACRITIQUE

(A PROPOS DE L'ARTICLE DE M. SKVORTSOV «LE FÉTICHISME DE LA MARCHANDISE» PARU DANS LE N° 12 DU *NAOUTCHNOÏÉ OBOZRÉNIÉ*, 1899)

Rédigé en janvier-mars 1900.
Publié en mai et juin 1900 dans la revue «Naoutchnoïé Obozrénié»[161] *n°s 5 et 6.*
Signé: Vladimir Iline

Conforme au texte de la revue

« Jupiter se fâche »... On savait depuis longtemps que les colères du redoutable maître de la foudre et du tonnerre constituaient un spectacle fort distrayant et ne réussissaient à provoquer que le rire. En accablant d'expressions courroucées et choisies l'ouvrage que j'ai consacré au processus de formation d'un marché intérieur pour le capitalisme russe, M. P. Skvortsov vient de confirmer une fois de plus cette antique vérité.

I

« Pour représenter l'ensemble du processus, m'apprend sentencieusement M. Skvortsov, il faut exposer sa conception du mode de production capitaliste et il est absolument inutile de s'en tenir à un exposé sur la théorie de la réalisation. » Pourquoi est-il « inutile » de rappeler la théorie du marché intérieur dans un ouvrage où l'on se propose d'analyser des données concernant ce marché? Mistère! C'est là un secret de notre terrible Jupiter pour qui « exposer sa conception » consiste à citer des passages du *Capital* qui n'ont que peu de choses à voir avec le problème. « Après avoir dit qu'il se proposait d'examiner le problème (de la formation du marché *intérieur* pour le capitalisme russe), poursuit M. Skvortsov, l'auteur en arrive, *après avoir consulté la théorie*, à la conclusion que ce problème n'existe pas. Qu'il nous soit permis de lui reprocher cette contradiction *dialectique*. » Voyez comme M. Skvortsov est spirituel! Il est si satisfait de sa remarque qu'il la répète plusieurs fois sans s'apercevoir ou sans vouloir s'apercevoir qu'elle repose sur une grossière erreur. Ce que je dis à la fin de mon premier chapitre, en effet, c'est que « le problème du marché intérieur, *en tant que problème particulier, isolé, indépendant du degré de développement du capitalisme*, n'existe

absolument pas » (29*). Mais notre critique n'est-il pas d'accord avec cela? Si, il est d'accord puisqu'à la page précédente il écrit que mon affirmation est juste. Dans ce cas, pourquoi faire tout ce tapage et tenter de priver ma conclusion de sa partie la plus importante? Cela encore, c'est un secret. A la fin du chapitre théorique qui sert d'introduction à mon ouvrage, j'indique clairement quel est le sujet qui m'intéresse : « la question de la formation du marché intérieur pour le capitalisme russe se ramène à la question suivante : comment et dans quelle direction se développent les différents aspects de l'économie nationale russe? En quoi consistent les liens et l'interdépendance unissant ces différents aspects? » (29**). Notre critique pense-t-il que ces problèmes ne valent pas la peine d'être traités? Non. Il préfère ne pas parler du sujet que j'ai choisi et m'en indiquer *d'autres* que j'aurais dû traiter, à en croire Jupiter. J'aurais dû, selon lui, décrire « la reproduction et la circulation de la partie du produit qui est obtenue de façon capitaliste, tant dans l'agriculture que dans l'industrie et de la partie qui est fournie par les paysans producteurs indépendants..., montrer quels sont les rapports qui existent entre ces deux parties, c'est-à-dire indiquer quelle est la valeur du capital constant, du capital variable et de la plus-value dans chacune de ces catégories du travail social » (2278). Mais ce ne sont là que phrases ronflantes et absolument vides de contenu. Car, avant d'essayer de décrire la reproduction et la circulation du produit fourni par l'agriculture capitaliste, il faut bien commencer par expliquer *comment* et *dans quelle mesure* l'agriculture devient capitaliste, si c'est chez les paysans ou chez les gros propriétaires fonciers qu'elle le devient, si c'est dans telle ou telle région, etc. Si elle n'est pas précédée de cette analyse (à laquelle, précisément, est consacré mon livre), la description demandée par M. Skvortsov restera une succession de lieux communs. De même pour l'industrie : pour pouvoir parler de la partie du produit qui est obtenue de façon capitaliste, il faut avoir analysé quelles sont les industries de Russie qui deviennent capitalistes et dans quelle mesure elles le deviennent. Et c'est justement ce que j'ai essayé

* Voir le présent tome, p. 61. (*N.R.*)
** *Ibid.*, p. 62. (*N.R.*)

de faire quand, par exemple, j'ai dépouillé les données concernant l'industrie artisanale. Mais notre redoutable critique passe tout cela sous silence et m'invite avec le plus grand sérieux à piétiner sur place et à me contenter de lieux communs sur l'industrie capitaliste! La question de savoir quels paysans précisément sont des « producteurs indépendants » en Russie demande elle aussi à être étudiée à partir de faits, comme j'ai essayé de le faire dans mon ouvrage. Si M. Skvortsov avait réfléchi à cette question, il aurait d'ailleurs évité de dire que les catégories de capital constant, de capital variable et de plus-value peuvent être appliquées sans autre forme de procès aux « paysans producteurs indépendants », car il se serait aperçu de l'insanité d'une telle affirmation. On voit donc qu'on ne peut étudier les sujets proposés par M. Skvortsov *qu'après* avoir élucidé les problèmes que j'ai indiqués, et que, sous prétexte de corriger ma façon de poser les problèmes notre redoutable critique abandonne l'analyse d'une réalité concrète et historiquement originale pour une simple accumulation de citations de Marx.

A ce propos, il y a une algarade de M. Skvortsov qu'il nous est impossible de passer sous silence, car elle caractérise admirablement ses méthodes. Le professeur Sombart, dit en effet notre critique, montre que les exportations de l'Allemagne sont en retard sur son développement « et ces données viennent justement confirmer ma conception des marchés ». N'est-ce pas admirable? Tu as des mures dans ton jardin, mais moi j'ai un oncle à Kiev: on dirait vraiment que M. Skvortsov veut illustrer cette fameuse maxime! Alors que l'on discute de la théorie de la réalisation, il vient nous raconter que le capitalisme, comme le servage, vit du surtravail! Si on ajoute à ce genre de trouvailles ineffables toute une série d'apostrophes menaçantes, on a toute la « critique » de M. Skvortsov!

Mais laissons le lecteur juger par lui-même. Afin de montrer mon « incompréhension », M. Skvortsov cite aux pages 2279 et 2280 divers passages du premier chapitre de mon ouvrage, puis il détache de ces citations tels mots de telles phrases et il s'exclame: « *Découverte*, *échange*, théorie du *marché intérieur*, *découverte d'un remplacement* et enfin *compensation*! Je ne pense pas que c'est avec des définitions aussi précises que M. Iline nous convaincra de

sa claire compréhension de la « remarquable » théorie de la réalisation de Marx! » Comme on le voit, M. Skvortsov nous donne exactement le genre de critique dont Tchernychevski se moquait autrefois: on prend les *Aventures de Tchitchikov* et on commence à « critiquer »: « Tchi-tchi-kov, tchkhitchkhi... Ah, comme c'est drôle! Découverte, échange; je ne pense pas que ce soit clair... » [162] Quelle critique foudroyante cela nous donne!

A la page 14* de mon ouvrage, je dis que la division du produit selon sa forme naturelle n'est pas indispensable quand on analyse la production du capital individuel, alors qu'elle est absolument nécessaire quand on analyse la reproduction du capital social parce que dans ce dernier cas (et seulement dans ce dernier cas), c'est précisément de la compensation de la forme naturelle du produit qu'il s'agit. Cela déchaîne les foudres de M. Skvortsov; il commence par affirmer que je n'ai « pas compris Marx », puis il m'inflige un blâme sévère pour les « libertés de ma traduction », il se trouve dans l'obligation de citer le *Capital* en détail (ses citations disent exactement ce que j'ai exposé) et, pour terminer, il attaque violemment le passage où je dis que « maintenant » (c'est-à-dire quand on analyse la reproduction du capital social, et non celle du capital individuel), « la question est justement de savoir où les ouvriers et les capitalistes prendront les objets nécessaires à leur consommation, où les capitalistes prendront les moyens de production; comment le produit fabriqué pourra couvrir toutes les demandes et permettra d'élargir la production ». Après avoir souligné ce passage, M. Skvortsov écrit: «Ce qu'on trouve ici, c'est effectivement une théorie de la réalisation, mais c'est celle de M. Iline et elle n'a absolument rien à voir avec aucune théorie de Marx » (2282). Voilà qui ne manque pas d'énergie! Mais voyons les preuves. Les preuves, ce sont naturellement des citations de Marx et en particulier cette dernière: « La question telle qu'elle se présente directement (*sic*) ** est la suivante: comment le capital

* Voir le présent tome, p. 43 (*N.R.*)

** Au fait, quelques mots au sujet des traductions. M. Skvortsov cite la phrase suivante de mon livre: « ...comme si celles-ci (les forces productives) ne connaissaient d'autres limites que la capacité absolue de consommation de la « société » (p. 19) (voir le présent tome

dépensé à la production est-il remplacé en valeur à partir du produit annuel et comment le mouvement de ce remplacement se combine-t-il avec la consommation de la plus-value par les capitalistes, et du salaire par les ouvriers? » Et M. Skvortsov de conclure: « Je crois avoir suffisamment démontré que la théorie de la réalisation que M. Iline nous présente comme étant celle de Marx n'a rien de commun avec l'analyse que l'on trouve chez ce dernier », etc. Il ne me reste qu'à demander une fois de plus: N'est-ce pas délicieux? Car enfin, quelle différence y a-t-il entre mon texte et celui de Marx? C'est encore un secret de notre redoutable critique. La seule chose qui soit claire, c'est que je commets un péché mortel en « traduisant Marx librement » ou, comme l'écrit M. Skvortsov à un autre endroit de son article, en exprimant les idées de Marx « avec mes mots à moi » (2287). Pensez donc! Il exprime les idées de Marx avec ses « mots à lui » quand le véritable marxisme consiste à apprendre le *Capital* par cœur et à le citer à propos ou hors de propos ...comme le fait M. Nikolaï-on.

Voici d'ailleurs un exemple destiné à illustrer cette dernière remarque. Je dis à un moment que le capitalisme « n'est que le résultat d'une circulation des marchandises largement développée » et qu'il constitue « le stade de développement de la production marchande où la force de travail devient elle aussi une marchandise ». Cela me vaut le tonnerre et la foudre du redoutable Jupiter. « Tous les lecteurs

p. 49.— *N.R.*) et m'adresse cette sévère remontrance: « M. Iline... ne s'est pas aperçu de la lourdeur de sa traduction, alors que l'original dit en termes simples et clairs: « als ob nur die absolute Konsumptionsfähigkeit der Gesellschaft ihre Grenze bilde » (2286). En quoi cette traduction (absolument exacte) est-elle défectueuse, le critique ne l'explique pas. Mais pour caractériser sa sévérité, il suffirait de citer un ou deux échantillons de *ses* traductions *à lui*. P. 2284: « Mais si la reproduction annuelle normale se représente dans les proportions données, cela représente du même coup... » (l'original porte : ist damit auch unterstellt); 2285: « Il s'agit avant tout d'une reproduction simple. On représentera plus loin» (l'original porte: Ferner wird unterstellt) « non seulement que les produits s'échangent d'après leur valeur », etc. Ainsi ce bon M. Skvortsov est sans doute fermement convaincu que « unterstellen » veut dire représenter, et que « wird unterstellt » est le futur.

Je ne parle pas du style du redoutable critique, qui nous sert des phrases comme celle-ci: « maintenant le mode capitaliste de production est égal à l'industrie agraire » (2293).

tant soit peu cultivés, écrit-il, savent dans quelles conditions le capitalisme apparaît » (*sic*). Et il ne nous épargne ni l'« horizon bourgeois de M. Iline » ni aucune des perles qui ornent sa polémique quand il est irrité. Puis viennent les citations de Marx. La première dit exactement la même chose que moi (l'achat et la vente de la force de travail sont les conditions fondamentales de la production capitaliste) ; la seconde affirme que c'est le mode de circulation qui procède du caractère social de la production et non l'inverse (*Das Kapital*, II, B, 93) [163]. M. Skvortsov s'imagine qu'avec cette dernière citation, il a définitivement réfuté les thèses de son contradicteur. En fait, il n'a fait que remplacer la question que j'avais soulevée par une autre et que prouver son aptitude à faire des citations hors de propos. Car enfin, de quoi était-il question dans le passage incriminé ? Du fait que le capitalisme est le résultat de la circulation des marchandises, c'est-à-dire du rapport historique qui existe entre la production capitaliste et la circulation des marchandises. Et de quoi parle la citation du deuxième livre du *Capital* ? (C'est le livre qui est consacré à la circulation du capital.) Du rapport existant entre la production capitaliste et la circulation capitaliste. A cet endroit (S. 92, II, B) [164], Marx polémique avec les économistes qui établissaient une opposition entre l'économie naturelle, l'économie monétaire et l'économie de crédit qu'ils considéraient comme trois formes caractéristiques du mouvement de la production sociale. Une telle opposition, affirme Marx, est sans fondement car l'économie monétaire et l'économie de crédit ne sont que l'expression des modes de circulation propres aux différents stades de développement de la production capitaliste ; et en conclusion, il fait une remarque sur l'« horizon bourgeois » de *ces économistes*. Voilà donc quel est, selon M. Skvortsov, le « véritable marxisme » : il consiste à attraper au vol cette remarque de Marx et à l'appliquer à un adversaire qui n'a pas songé un seul instant à parler des rapports existant entre l'économie naturelle, l'économie monétaire et l'économie de crédit. Nous laissons au lecteur le soin de décider qui fait preuve d'« incompréhension » et quelle sorte de littérature est coutumière de ce genre d'algarades. Sous le couvert de ses bruyantes apostrophes, M. Skvortsov a pu non seulement

employer le « procédé de la substitution » mais également passer complètement sous silence le problème des rapports existant entre la production capitaliste et la circulation des marchandises. Pourtant, il s'agit là d'un problème essentiel sur lequel je reviens à plusieurs reprises dans mon ouvrage, en soulignant le rôle historique de précurseur de la production capitaliste joué par le capital commercial. Si on en juge par le silence qu'il garde sur cette question, M. Skvortsov n'a rien à redire à cela. Mais s'il en est ainsi, pourquoi faire tout ce tapage quand je dis que le capitalisme est le résultat de la circulation des marchandises? Est-ce que le capital commercial n'est pas l'indice d'un développement du commerce, c'est-à-dire du développement de la circulation des marchandises sans la production capitaliste? Là encore, il s'agit d'un secret de notre Jupiter irrité.

Pour en terminer avec la « critique » que M. Skvortsov consacre à la partie théorique de mon ouvrage, il me faut encore examiner quelques-unes des bruyantes algarades et des erreurs grossières dont fourmille son article « Le fétichisme de la marchandise ».

Je dis dans mon livre que « la nécessité du marché extérieur pour un pays capitaliste... est déterminée... par le fait que le capitalisme n'est que le résultat d'une *circulation* des marchandises largement développée qui dépasse les limites d'un Etat. C'est pourquoi il est impossible d'imaginer une nation capitaliste sans commerce extérieur, et une telle nation n'existe d'ailleurs pas. Comme le lecteur peut le constater, cette cause est de caractère historique » (p. 26*). Cela n'échappe pas aux « critiques » du terrible Jupiter. « En tant que lecteur, écrit-il, je ne vois pas que cette cause soit de caractère historique. Cette affirmation est absolument gratuite » (2284), etc. Si, historiquement, la circulation des marchandises est le prélude nécessaire au capitalisme, est-il vraiment besoin d'expliquer pourquoi « cette cause est d'ordre historique »?

On voit que pour la théorie abstraite, le capitalisme n'existe que lorsqu'il est développé et pleinement constitué. Quant aux problèmes de ses origines, il est tout simplement éliminé.

---

* Voir le présent tome, pp. 57-58. (*N.R.*)

« Pour expliquer la réalisation du produit dans la société capitaliste, poursuit notre critique, M. Iline... doit faire appel au marché extérieur » (2286). Les lecteurs qui connaissent mes *Etudes* et mon ouvrage sur le *Développement du capitalisme en Russie* n'ont pas besoin qu'on leur explique qu'il s'agit là d'un tour de passe-passe exécuté selon les mêmes procédés que les précédents. Puis vient une citation de Marx où il est dit que : « ...le commerce extérieur remplace les articles nationaux seulement par des articles d'une forme d'usage ou d'une forme naturelle différente... » [165]. Conclusion : « Pourvu qu'elle n'ait pas l'esprit prévenu, toute personne sachant lire et écrire peut voir que la thèse de Marx est exactement à l'opposé de la théorie de M. Iline et qu'il n'y a pas à chercher sur le marché extérieur l'« équivalent de la partie vendable du produit », « l'autre partie du produit capitaliste capable de remplacer la première » sur le marché extérieur (2284). Ici, véritablement, M. Skvortsov est vraiment admirable !

« Pour réussir à réaliser une même quantité de produit à l'intérieur du pays, poursuit-il, M. Iline doit faire abstraction des traits essentiels de la société capitaliste et la présenter comme une production méthodique, car si les différentes branches ont un développement proportionnel, cela signifie évidemment que la production a un caractère méthodique » (2286). Notre « critique » utilise ici un nouveau procédé, qui consiste à m'attribuer l'idée que le capitalisme garantit soi-disant une proportionnalité constante. Mais s'il est vrai qu'une proportionnalité constante et entretenue à dessein assurerait en effet un développement méthodique, il en va tout autrement de cette proportionnalité qui « n'est établie que comme la moyenne d'une série d'oscillations constantes », dont je parle dans le passage cité par M. Skvortsov. Dans ce passage je dis explicitement que la proportionnalité (ou la correspondance) « *que suppose* » la théorie se trouve en réalité « *constamment violée* » et j'ajoute que pour remplacer une répartition du capital par une autre, de façon à rétablir la proportionnalité, « *il faut qu'il y ait une crise* ». (Tous les passages que je souligne se trouvent à la page 26* de mon ouvrage, que cite M. Skvortsov.) Ceci étant établi,

* Voir le présent tome, pp. 58-59. (*N.R.*)

qu'il me soit permis de demander ce qu'il faut penser d'un critique qui accuse son adversaire de considérer le capitalisme comme une production méthodique et qui, pour étayer ses accusations, se réfère à la page et au paragraphe mêmes où cet adversaire affirme que le capitalisme *a besoin de crise* pour rétablir *une proportionnalité constamment violée*.

II

Passons à la deuxième partie de l'article de M. Skvortsov qui est consacrée à la critique des données concrètes que je cite et que j'analyse dans mon ouvrage. Comme il s'agit là d'un domaine dont M. Skvortsov s'occupe spécialement, peut-être allons-nous enfin trouver quelques critiques un tant soit peu sérieuses?

Pour M. Iline, proclame M. Skvortsov, l'économie marchande repose sur la division sociale du travail et constitue le processus fondamental de la création du marché intérieur tandis que la manufacture, par contre « est basée sur la « division du travail » tout court, et tout porte à croire que cette fois, il ne s'agit plus de travail social ». Cette « tentative d'ironie » révèle tout simplement que notre critique ne comprend rien à la différence élémentaire qui existe entre la division du travail dans une société et la division du travail dans un atelier. Quand il y a une économie marchande (c'est là une condition que je mentionne explicitement, si bien que la référence de M. Skvortsov à la division du travail dans la commune indienne est à mettre au compte de la manie qu'a cet auteur de faire des citations du *Capital* à contretemps), quand il y a une économie marchande donc, la division du travail dans la société crée des producteurs de marchandises isolés qui fabriquent indépendamment l'un de l'autre divers produits entrant dans la sphère de l'échange; la division du travail dans l'atelier, par contre, ne modifie que la situation des producteurs à l'intérieur de cet atelier et non leurs rapports avec la société. Pour autant que je puisse en juger, c'est ce qui explique que Marx parle tantôt de « division sociale du travail » * et tantôt de division du travail tout court. Si M. Skvortsov a une opinion différen-

* Le chapitre XII — du livre Ier du *Capital* — consacré à la question de la manufacture contient tout un paragraphe intitulé: « La division du travail dans la manufacture et dans la société ».

te, il devrait l'exposer et l'expliquer au lieu de lancer des algarades démunies de toute espèce de signification.

« On ne peut absolument pas dire que la division du travail est un trait distinctif de la manufacture, poursuit-il, puisque cette division existe également dans la fabrique. »

Très bien, M. Skvortsov! Mais ai-je jamais dit que c'était là le seul caractère qui différenciait la manufacture de la fabrique? Si mon critique avait cherché de façon un tant soit peu sérieuse à savoir si je comprenais correctement quels sont les « traits caractéristiques de la manufacture » (et il s'agit là d'un problème extrêmement intéressant et bien moins simple qu'on le croirait à première vue), aurait-il pu passer sous silence le fait que dans le paragraphe dont il est question, je dis explicitement que « nous avons eu l'occasion d'indiquer à un autre endroit (*Etudes*, page 179) * quels sont, pour Marx, les indices essentiels de la notion de manufacture » (page 297**, note 1). Effectivement, dans mes *Etudes*, la division du travail ne figure que comme *un* des indices, parmi beaucoup d'autres, de la manufacture. Mais l'article de M. Skvortsov est agencé de telle manière qu'après l'avoir lu le lecteur pourrait se faire une idée absolument fausse des thèses que je défends et ne pourrait s'en faire aucune de celles du critique.

Poursuivons. Dans mon ouvrage, je classe toute une série d'industries dites « artisanales » dans la phase manufacturière du capitalisme russe. Si je ne m'abuse, il s'agit là de la *première* tentative de ce genre qui ait jamais été faite, et il va de soi que je suis loin de penser que ce problème est définitivement résolu (d'autant plus que dans mon livre, je l'examine sous un angle très particulier). J'avais donc toute raison de croire que ma façon de voir serait critiquée et, du fait qu'un certain nombre de marxistes russes avaient déjà exprimé sur le problème des opinions quelque peu différentes des miennes (voir la note de la page 437*** de mon

Au commencement de ce paragraphe Marx dit: « Examinons maintenant le rapport entre la division manufacturière de travail et sa division sociale, laquelle forme la base générale de toute la production marchande» (*Das Kapital*, I³, p. 362)[166]. N'est-ce pas qu'il est instructif de confronter ce texte à la sortie de notre Jupiter courroucé ?

* Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, pp.444-446. (*N.R.*)

** Voir le présent tome, p. 405. (*N.R.*)

*** *Ibid.*, p. 582. (*N.R.*)

livre), j'attendais ces critiques avec beaucoup d'intérêt. Quelle a donc été l'attitude de M. Skvortsov ? Toute sa « critique » se ramène à une admonestation magnifique dans son laconisme sévère : on ne doit pas, m'apprend-il, « se borner à énumérer mécaniquement les ouvriers salariés et à établir quel est le volume de la production de telle ou telle branche industrielle pour telle ou telle année » (2278). Comme M. Skvortsov ne dit pas un mot du chapitre de mon livre qui est consacré à la statistique des usines et fabriques, il faut bien penser que ce n'est pas à ce chapitre que se rapporte cette admonestation mais à celui qui traite de la manufacture, dont, effectivement, une bonne moitié est occupée par des données concrètes. De quelle façon aurait-il été possible de se passer de ces données ? C'est là un secret que notre redoutable critique ne daigne pas nous dévoiler. Quant à moi, je persiste à croire qu'il vaut mieux être accusé de sécheresse que de donner au lecteur l'impression que mes conceptions sont fondées non pas sur l'étude des données russes mais sur des « citations » du *Capital*. Si M. Skvortsov trouve mon énumération « mécanique », cela veut dire qu'il considère comme erronées les conclusions que je tire de ces données dans la 2e partie du VIe chapitre de mon ouvrage et que je reprends au XIIe paragraphe du VIIe chapitre. Cela veut dire qu'il ne croit pas que ces données fassent apparaître une organisation particulière de l'industrie caractérisée par une structure spécifique 1) de la technique, 2) de l'économie et 3) de la culture. Mais dans sa « critique », notre redoutable Jupiter ne dit pas un mot de ces problèmes, si bien que si on fait abstraction des apostrophes courroucées, son article est absolument vide de contenu. Vous avouerez que c'est peu, honorable M. Skvortsov !

Passons maintenant au rôle que jouent les impôts paysans dans le développement de l'économie marchande. J'affirme dans mon ouvrage que si autrefois les impôts ont été un facteur important du développement de l'échange, aujourd'hui que l'économie marchande est fermement établie, ils ne jouent plus qu'un « rôle très secondaire ». M. Skvortsov se déchaîne contre ce passage qu'il foudroie de toute une série de qualificatifs pitoyables et terribles, tels que « fétichisme de la marchandise », je mêle tout,

« toute-puissance », puissance de la production marchande..., etc. Mais, hélas, ces fortes paroles ne font que dissimuler l'impuissance de mon redoutable critique à réfuter ma conclusion. « Même M. Kautsky, écrit M. Skvortsov, avec qui M. Iline pourtant a beaucoup de points communs (pauvre « M. Kautsky » qui a « des points communs » avec « le fétichiste de la marchandise », qui ne comprend rien au *Capital* et qui s'accorde avec l'« horizon bourgeois » étriqué de M. Iline! Pourra-t-il jamais se relever du coup que vient de lui assener notre « véritable » marxiste?), « même Kautsky donc dit que les paysans voient s'accroître leurs besoins d'argent du fait qu'ils doivent payer leurs redevances non plus en nature mais en espèce » (2288). Tout cela est fort bien, monsieur le redoutable critique, mais n'a absolument rien à voir avec la question de savoir quelle est, par rapport aux dépenses qu'ils consacrent à leurs autres besoins, la part que les paysans réservent aux impôts *dans leurs dépenses en argent. Cette question-là*, en effet, Kautsky *ne l'effleure même pas*. Une fois de plus, M. Skvortsov nous apporte donc la preuve qu'il est remarquablement doué pour faire des citations à contretemps. Mais voyons quelle est sa seconde objection: « Où donc le paysan qui n'a pas de cheval trouvera-t-il 25 roubles pour payer ses impôts? » (alors que je parle de 25 *pour-cent* de la dépense en argent, de 25 roubles sur 100, M. Skvortsov les convertit en 25 roubles tout court). « Où donc le paysan qui a un cheval trouvera-t-il 10 roubles? Même les données concernant les budgets laissent cette question sans réponse. Et pourtant, c'est précisément à cela que se ramène le problème fondamental, et nullement à savoir quelle est la part du revenu (?), constituée par les impôts dans l'ensemble des dépenses en argent des paysans » (2290). Je me permets de conseiller à M. Skvortsov de faire breveter sa remarquable découverte, à savoir: le procédé le plus nouveau et le plus simple de « critique scientifique », qui foudroie l'adversaire. Votre adversaire dans une page de son ouvrage qui en compte plusieurs centaines, pose entre autres la question: quelle est la part des impôts dans l'ensemble des dépenses en argent des paysans? Vous citez ce passage, puis vous attribuez à votre adversaire une *autre* question et de la sorte, vous démontrez brillamment que cet adversaire n'est qu'un « fétichiste de la marchan-

dise » qui ne cherche même pas à savoir — voyez le monstre — où le pauvre paysan sans cheval pourra trouver 25 roubles. Quant aux autres pages du livre où il est question du rapport entre les impôts et le revenu, de la nature et des sources des revenus, vous pouvez les passer sous silence, ce qui de surcroît vous permettra de faire la preuve de l'« horizon bourgeois » de votre adversaire. Vraiment, M. Skvortsov, il faut prendre un brevet!

Voici d'ailleurs un autre échantillon de la manière dont notre critique exploite sa découverte. Je demande au lecteur un peu d'attention car de telles perles de « critique scientifique » sont uniques en leur genre.

Il s'agit toujours de la page 101* de mon ouvrage où il est question des données budgétaires sur le problème des impôts paysans. Après avoir indiqué quel est le rôle des impôts dans la dépense en argent des paysans, je poursuis de la façon suivante : « Si au lieu de nous préoccuper du rôle que jouent les impôts dans le développement de l'échange, nous cherchons à savoir quelle est la part des revenus qui leur est consacrée, nous trouverons un pourcentage très élevé. Les impôts absorbent en effet 1/7 des dépenses brutes des petits cultivateurs ou même des ouvriers agricoles dotés d'un lot concédé : ce fait suffit à montrer à quel point les traditions d'avant l'abolition du servage pèsent sur les paysans actuels. En outre, les impôts sont répartis de façon on ne peut plus inégale à l'intérieur de la communauté : plus le paysan est aisé, moins est grande la part qu'ils occupent dans ses dépenses. Comparativement à son revenu, un paysan qui n'a pas de cheval paie trois fois plus qu'un paysan qui en a plusieurs (voir plus haut le tableau de la répartition des dépenses)...» Quand il lit ce passage, le lecteur qui prête un tant soit peu d'attention à sa lecture se demande immédiatement pourquoi je parle de la répartition des impôts à l'intérieur de la communauté alors que les données sur les budgets concernent des exploitations paysannes qui se trouvent non seulement dans des communautés différentes mais dans des districts différents? Qui sait si les inégalités que l'on observe dans la répartition ne sont pas accidentelles, si elles ne sont pas dues au fait

* Voir le présent tome, p. 161. (*N.R.*)

que les impôts que l'on doit payer pour une déciatine de terre communale varient selon les communautés et les districts où se trouvent les exploitations qui ont été prises pour établir les budgets-types? C'est précisément pour écarter ces objections que j'ajoute immédiatement que « *si nous calculions les impôts par déciatine de terre communautaire, ils paraîtraient quasiment égaux et que c'est pour cela que nous parlons de la répartition à l'intérieur de la communauté* ». Si mon critique voulait vérifier le bien-fondé de ce passage, il lui suffisait d'établir une comparaison entre le tableau de la page 96* (impôts et redevances par exploitation) et celui de la page 102** (quantité de terre communale revenant à chaque exploitation). Il lui aurait été alors facile de voir que si l'on prend les données sur les budgets, on obtient effectivement une *quasi égalité* pour la somme d'impôt qu'il faut payer par déciatine de terre communale, et ce, en dépit du fait que ces données ont été établies à partir d'exploitations qui se trouvent dans des communautés et même dans des districts différents.

Et maintenant, admirez les *procédés* employés par monsieur le critique pour venir à bout de son adversaire. Il prend le passage relatif au montant des impôts par déciatine de terre concédée, que j'ai souligné; *il ne remarque pas* (*sic*) que ce passage *concerne uniquement les données budgétaires*; il tente de faire croire que dans ce passage j'affirme que le montant des impôts à payer pour une déciatine de terre communautaire est à peu près le même pour toute la paysannerie russe; puis il m'accuse triomphalement d'ignorer la statistique des zemstvos et il me cite deux tableaux d'où il ressort que pour une déciatine de terre concédée, les impôts sont très variables d'une communauté, d'un canton et d'un district à l'autre (ce que tout le monde savait). Ce tour de passe-passe ayant été mené à bien, il ajoute: « A l'intérieur d'une communauté *où tous les lots sont identiques*, il va de soi que les impôts sont non pas quasiment mais complètement égaux. Mais l'ennui, c'est que M. Iline ne sait pas de quelle communauté il parle. Pour en finir avec l'abus qu'il fait de la statistique des

* Voir le present tome, p. 155. (*N.R.*)
** *Ibid.*, p. 162. (*N.R.*)

zemstvos », etc. (2292). Je serais quant à moi extrêmement curieux de savoir si on peut trouver dans la littérature scientifique un autre exemple de ce genre de critique.

Maintenant que nous savons quels sont les procédés utilisés par M. Skvortsov pour « prouver » que les données budgétaires que je cite sont « absolument inutilisables », il me semble que nous pouvons négliger les expressions énergiques (et faibles) dont se sert mon critique pour manifester le mécontentement de l'emploi que je fais de ces données. En réclamant des données budgétaires *globales*, il parle une fois de plus de quelque chose qui n'a rien à voir avec le problème en discussion car les descriptions d'exploitations *concrètes* dont je me sers *ne sont jamais* globales *et ne peuvent jamais l'être*. J'indique au début du paragraphe incriminé dans quels ouvrages on trouve ces budgets d'exploitations concrètes, et il va de soi que je n'aurais eu que de la reconnaissance pour un critique qui aurait complété ou corrigé mes indications. Mais M. Skvortsov est un « critique » qui a l'art de ne jamais aborder le fond des problèmes. Quand j'essaie de prouver le caractère typique de ces budgets en comparant les chiffres moyens pour l'effectif des familles, la superficie des emblavures, les fermages, pour le bétail, etc., des foyers qui n'ont pas de cheval et de ceux qui en ont un, avec les chiffres que l'on trouve dans les données globales (p. 102* de mon ouvrage), M. Skvortsov se contente de qualifier ma tentative de « bizarre ». Pourquoi? Personne ne le sait. Peut-être s'agit-il là du même genre de bizarrerie qu'un autre « critique » trouvait dans le nom même de Tchitchikov? D'ailleurs, poursuit M. Skvortsov, « le simple fait que dans la province de Voronèje, il est très rare que l'on vende du blé en automne et qu'on en achète au printemps, alors que dans l'ensemble de la Russie » ce phénomène est très fréquent, ainsi que l'aurait prouvé M. N.-on, ce simple fait donc suffit à montrer que les budgets « ne sont pas typiques » (2291). Ce n'est pas pour rien que l'on dit que les *beaux esprits se rencontrent* **. Le « vrai » marxiste qu'est M. Pavel Skvortsov constate-t-il qu'il existe une contradiction entre les données de la statistique des zemstvos et les affirmations de cet autre

* Voir le présent tome, p. 163. (*N.R.*)
** En français dans le texte. (*N.R.*)

« vrai » marxiste qu'est M. N.-on, il n'hésite pas un instant et la question est immédiatement résolue : s'il y a contradiction, c'est que les données ne sont pas typiques et il ne lui vient même pas à l'idée qu'il se pourrait que les affirmations de M. N.-on soient inexactes ou trop générales. Mais à propos, quel rapport y a-t-il entre la question des ventes de blé en automne et des achats au printemps et notre discussion sur le caractère typique des budgets dont je ne me sers à aucun moment quand j'analyse cette question.

III

Après la besogne ingrate qui consistait à relever des accusations portant sur des allégations sans aucun fondement, il est agréable de trouver enfin une objection qui porte sur le fond du problème, même si cette objection est accompagnée des habituelles algarades (« fétichisme », « complète incompréhension ») que décidément M. Skvortsov semble trouver convaincantes, et même si mon critique exprime son opinion à mots si couverts qu'il faut faire un effort pour la deviner. M. Skovrtsov a parfaitement raison de dire que « tout mon ouvrage est inspiré par une seule et même idée ».

Pour bien faire ressortir nos divergences, je vais confronter nos opinions respectives dans leurs expressions les plus extrêmes. M. Skvortsov pense vraisemblablement (du moins, c'est ce qui ressort de ses objections) que si les paysans avaient reçu moins de terre au moment de l'émancipation, ou que s'ils avaient dû la payer plus cher, le développement du capitalisme en Russie aurait été plus rapide. Moi je pense au contraire que *si les paysans avaient reçu davantage de terre et que s'ils avaient dû la payer moins cher, le développement du capitalisme aurait été d'autant plus rapide, plus large et plus libre*, le niveau de vie de la population aurait été d'autant plus élevé, le marché intérieur d'autant plus vaste, les progrès du machinisme d'autant plus rapides et le développement économique de la Russie, en un mot, d'autant plus proche de celui de l'Amérique. Pour prouver la justesse de ma thèse, je me bornerai à citer les deux facteurs suivants : 1) C'est à cause du manque de terre et de la lourdeur des impôts qu'a pu se développer dans une

très large région de notre pays le système d'exploitation des domaines privés fondés sur les prestations de travail, qui est une survivance directe du servage * et qui n'a rien à voir avec le capitalisme ; 2) C'est précisément dans les provinces qui se trouvent aux confins de la Russie, c'est-à dire là où le servage était ou bien complètement inconnu, ou bien très faiblement développé, là où les paysans souffrent le moins du manque de terre, là où les impôts et les redevances sont les moins lourds, que le capitalisme s'est le plus développé dans l'agriculture. Et, si on veut analyser quelles sont les « conditions du passage d'une formation sociale à une autre », conditions que M. Skvortsov m'accuse si âprement et si gratuitement d'ignorer, il est absolument indispensable d'établir ce parallèle.

Les remarques de M. Skvortsov sur les migrations et sur la destruction des vieilles barrières moyenâgeuses par le capitalisme révèlent une fois de plus à quel point sont vulgaires et banales les idées de notre critique sur les processus économiques dont notre économie paysanne est le théâtre. Mais à propos, n'avais-je pas raison de rapprocher M. Pavel Skvortsov de M. Nicolaï-on? Pour « résoudre » le problème des migrations, en effet, ils se contentent l'un comme l'autre de lancer une remarque extrêmement simple et entièrement négative contre ceux qui « attachent de l'importance » à ces migrations. Il est pourtant clair que seul un marxisme on ne peut plus primitif... pardon, « véritable » qui se contente des lieux communs les plus abstraits peut être satisfait par une telle conclusion. Car enfin, que signifie « attacher de l'importance » aux migrations? Faut-il prendre ces mots à la lettre? Dans ce cas, il n'est pas un

* Au fait, cette dernière thèse (que les prestations de travail sont une survivance du servage) est énoncée expressément dans mon livre. M. Skvortsov n'en dit rien, mais s'attaque à une remarque où je dis que les prestations existent, au fond, depuis la *Rousskaïa Pravda*, ce qui provoque son courroux. Et dans la réplique de M. Skvortsov à cette remarque, on trouve tout ce qu'on veut : une citation de Klioutchevski, les marchés intérieurs au XII^e^ siècle, le fétichisme des marchandises, l'assertion que pour moi « la production marchande est un principe miraculeux expliquant toute l'histoire (*sic*) depuis la *Rousskaïa Pravda*» (*sic*). C'est, on le voit, toujours la même critique du type « tchkhi-tchkhi », dont il me semble que je ne me suis que trop occupé au début de cet article.

seul économiste sain d'esprit, qui *n'attache pas d'importance* aux migrations annuelles. Faut-il considérer qu'ils ne s'appliquent *qu'au capitalisme*? S'il en est ainsi, je me vois dans l'obligation de signaler 1) que M. Skvortsov déforme ma pensée car dans le passage qu'il cite je dis exactement le contraire et 2) qu'un économiste qui se propose d'étudier les particularités du régime et du développement économiques de la Russie (et non de citer Marx abondamment et bien souvent à contretemps) se trouve obligatoirement amené à se demander quelle est précisément l'influence des migrations en Russie. Sans étudier spécialement ce problème, j'ai indiqué dans le passage cité par M. Skvortsov que mes conclusions rejoignent entièrement celles de M. Gourwich *. En outre je reviens plusieurs fois sur la question des migrations à divers endroits de mon ouvrage. Il se peut que mon opinion soit erronée. Mais s'il en est ainsi, M. Skvortsov n'apporte aucun élément susceptible de la compléter ou de la corriger. Bien plus, il masque le fond du problème derrière des algarades menaçantes. Ensuite M. Skvortsov tire de mes remarques la conclusion que « le fétichiste de la marchandise croit que son fétiche est maintenant doté d'une puissance miraculeuse » (*sic*). Voilà qui s'appelle « éreinter » son adversaire! Mais, cher Monsieur le critique, niez-vous mes raisons, oui ou non? Si c'est oui, pourquoi n'exposez-vous pas vos raisons *concrètes* au public? Pourquoi n'analysez-vous pas des données concrètes, *ne fût-ce que pour un district*? Ce serait tout naturel de la part d'une personne qui s'occupe spécialement de la statistique des zemstvos. C'est pourquoi je me permettrai de conserver mon opinion en dépit des mots terribles que M. Skvortsov emploie contre moi (fétichisme, puissance miraculeuse) et qui — peut-on en douter? — sont de nature à effrayer n'importe qui **.

---

* A propos de M. Gourwich. Par son mépris hautain et non motivé des « conclusions » de cet écrivain, connu dans la littérature marxiste comme auteur de deux livres et collaborateur de revues, M. Skvortsov ne fait que trahir sa présomption.

** J'ai écrit: « Avant le capitalisme l'agriculture en Russie était affaire de maître, fantaisie de grand seigneur pour les uns, obligation, corvée pour les autres » (voir le présent tome 329.—*N.R.*). Or, selon M. Skvortsov, « il paraît que toute une formation sociale,

Il y a enfin un dernier problème à propos duquel *il est possible* d'avoir une discussion de fond avec M. Skvortsov : c'est celui de la façon dont les données relatives à la paysannerie sont classées par la statistique des zemstvos. Comme M. Skvortsov s'est spécialement occupé de statistique et que, si je ne m'abuse, il continue à s'occuper de la statistique des zemstvos, il m'était permis d'attendre qu'il m'apporterait un certain nombre d'indications basées sur des faits et susceptibles d'éclaircir ce problème controversé et extrêmement important. J'écris dans mon ouvrage que «nous rejetons *a limine* la classification selon le lot de terre communale et que nous nous servons uniquement de la classification d'après la situation économique (d'après le nombre de bêtes de travail, la surface ensemencée) ». J'indique également que bien que la classification d'après le lot soit beaucoup plus répandue que les autres dans la

---

le mode de production basé sur le servage n'aurait été qu'une fantaisie de grand seigneur ». Non, M. Skvortsov, il n'y « paraît » rien du tout, car j'ai indiqué en son lieu que « l'économie féodale formait en quelque mesure un système régulier et achevé » (129) (voir le présent tome, p. 198.— *N.R.*), et ici je n'ai défini *qu'un seul* des traits distinctifs de ce système. Que l'exploitation seigneuriale ait contenu un élément de « fantaisie de grand seigneur », c'est ce que verra sans peine quiconque se rappellera les types fameux des « Oblomov de l'époque du servage ou de la servitude » (152) (voir le présent tome, p. 227.— *N.R.*).— C'est ce qu'indiquent aussi les statisticiens des zemstvos, à qui appartient l'expression : « fantaisie de grand seigneur » (148) (voir le présent tome, p. 222.— *N.R.*) — C'est ce qu'attestent encore les données relatives à une période déterminée du développement du machinisme agricole en Russie : la tentative des seigneurs terriens pour faire venir tout bonnement de l'étranger ouvriers et machines (131 et 155) (voir le présent tome, pp. 198 et 227.— *N.R.*) n'était qu'une « fantaisie de grand seigneur ».— « Quand et où s'est opérée la transformation par le capitalisme du seigneur féodal » (M. P. S. a tort de croire que cette catégorie n'est applicable qu'à l'époque « qui a précédé le servage » ; elle est applicable aussi à l'époque de servage) « et du paysan dépendant en industriels, M. Iline, malheureusement, ne le dit pas » (2293). J'en parle au contraire dans les chapitres II et III et surtout IV du livre, où il est justement question de transformer l'agriculture en une entreprise *industrielle et commerciale*. Il se peut très bien que mes indications relatives à ce processus demandent à être complétées et rectifiées ; je ne doute pas que tout critique sérieux et compétent n'ait pu le faire, mais M. Skvortsov, malheureusement, a complètement masqué le fond de la question sous de simples apostrophes menaçantes. Avouez que ce n'est pas assez !

statistique des zemstvos, elle est sans aucune utilité car la vie détruit (à l'intérieur de la communauté) l'égalitarisme basé sur la propriété communautaire du sol : pour vérifier le bien-fondé de cette assertion, il n'est besoin que de rappeler des faits que personne ne songe à nier : comme la mise en location ou l'abandon des lots communautaires, la vente et la prise à bail de terre, le fait qu'à l'agriculture viennent s'ajouter des entreprises industrielles et commerciales ou le travail salarié. C'est pourquoi j'ajoute que « la statistique économique doit nécessairement fonder ses classifications sur l'*étendue et le type des exploitations* » (60*). Voyons maintenant à quoi se ramène la « critique » de M. Skvortsov : « M. Iline, écrit-il, n'est pas satisfait de la méthode qui consiste à grouper les données concernant la paysannerie selon le lot de terre concédée. Il existe deux modes (*sic*) de classification des données statistiques : le premier, qui est de caractère historique, consiste à mettre ensemble toutes les communautés (!) où la superficie du lot qui revient à chaque âme recensée est identique. Le second, qui est de caractère pratique, consiste à mettre ensemble toutes les exploitations paysannes qui ont le même lot, quelle que soit la communauté à laquelle elles appartiennent. La classification historique a le grand mérite de montrer clairement dans quelles conditions s'est effectué, pour la paysannerie, le passage de la société féodale à la société capitaliste... » et ainsi de suite, sur ce thème que nous avons déjà examiné. « Le mode de classification proposé par M. Iline, ajoute notre critique, brouille définitivement la compréhension historique des conditions dans lesquelles s'est opéré le passage de notre paysannerie d'une formation à une autre. La proposition de M. Iline est plutôt valable pour les recensements des petites industries (*sic*) qui sont organisés de cette façon en Allemagne » (2289). Voilà un échantillon de la « critique » que nous apporte M. Skvortsov sur un problème où il est spécialiste et au sujet duquel il est impossible avec la meilleure volonté du monde de « citer » Marx. On se demande ce que viennent faire ici ces raisonnements sur la classification « historique » des *communautés* alors que je parle de la classification des don-

* Voir le présent tome, p. 101. (*N.R.*)

nées par *foyer*. Par quel miracle, la classification des données contemporaines par foyer peut-elle « définitivement brouiller » des données historiques sur les communautés, qui sont depuis longtemps établies ? Car sur ce problème, il faut d'ailleurs dire que M. Skvortsov n'est en droit de se servir du mot « historique » que dans la mesure où *il tourne le dos à l'histoire* : s'il est vrai, en effet, que la classification des communes selon la dimension du lot concédé à chaque âme recensée se rapporte à l'histoire de ce qui se passait il y a quarante ans, il n'est pas moins vrai que les processus qui se déroulent aujourd'hui sous nos yeux à un rythme de plus en plus rapide sont eux aussi de l'histoire. De plus, il est assez inexplicable qu'un homme qui s'occupe de la statistique des zemstvos et qui prend un ton de prophète dès qu'il aborde un sujet quelconque, il est assez inexplicable, dis-je, qu'un tel homme puisse en arriver à écrire qu'il existe « deux classifications » (celle des communautés d'après le lot et celle des foyers d'après le lot) quand tout le monde sait qu'*il en existe un très grand nombre* : d'après la superficie ensemencée, les bêtes de travail, le nombre des bras, le nombre des ouvriers agricoles, la possession d'une maison, etc... Comment M. Skvortsov peut-il déclarer sans appel *et sans apporter l'ombre d'une preuve* à l'appui de ses dires que seul le classement d'après le lot « correspond à la réalité » alors que le problème en discussion *est précisément de savoir s'il y correspond ou non* ? Sur l'exemple de toute une série de districts j'indique que s'il est vrai que la répartition des lots communautaires se distingue encore aujourd'hui par son caractère relativement « égalitaire » (les foyers aisés qui représentent 20 % du nombre total des foyers et de 26 à 30 % de la population ne détiennent dans les différents districts et groupes de districts que de 28 à 36 % des lots), la répartition des indices économiques *réels* par contre (bétail, surface ensemencée, instruments perfectionnés, etc.) dans toutes les régions sans exception est *infiniment moins égalitaire*. Mais M. Skvortsov trouve le moyen de critiquer et même de condamner mes thèses sans aborder un seul instant le fond du problème.

Je ne suis pas un spécialiste des statistiques et il va de soi que je n'ai jamais prétendu résoudre le problème de la classification. Mais je pense que sur les problèmes fonda-

mentaux de la statistique des zemstvos (or, la question des méthodes de classification des données par foyer constitue précisément un problème fondamental, ainsi que je l'indique dans le passage cité par M. Skvortsov) ce ne sont pas seulement les spécialistes de cette statistique mais tous les économistes qui ont le droit et même le devoir de prendre position. On ne peut imaginer, en effet, qu'un économiste puisse étudier la réalité économique de la Russie en se passant des données de la statistique des zemstvos ; mais si cette statistique et le travail des économistes suivent chacun leur chemin sans jamais se rencontrer, ni l'une ni l'autre ne pourront obtenir de bons résultats. Le fait que la classification d'après le lot *ne correspond pas* à la réalité et qu'elle n'est pas satisfaisante a déjà été partiellement reconnu par les statisticiens des zemstvos eux-mêmes qui nous ont donné toute une série de classifications d'après les bêtes de travail et la superficie ensemencée, que j'utilise dans mon livre. On voit donc que la nécessité d'une revision de ce problème se fait particulièrement sentir aujourd'hui quand la quasi totalité des marxistes s'accorde à en souligner l'importance qui n'est pas niée non plus par les économistes des autres tendances. Mais au lieu de nous donner une véritable critique, M. Skvortsov se contente d'aligner des phrases pompeuses et absolument vides de sens comme celle où il dit par exemple que « nous avons besoin d'un relevé des recueils des zemstvos, qui indique de façon détaillée quelle est la production et la reproduction de l'économie paysanne, de sorte que chacun puisse vérifier le bien-fondé des « conclusions » de M. M. Iline, Postnikov et Gourwich » (2292). Bien sûr que « nous avons besoin d'un relevé ». Mais pour que cette phrase ne reste pas lettre morte et pour que ce relevé puisse effectivement apporter une réponse aux questions essentielles qui nous sont posées par le régime économique actuel de la Russie et par l'évolution de ce régime, il faut que le problème fondamental des méthodes qui seront utilisées pour établir ce relevé soit posé et examiné sous tous ses aspects non seulement par quelques spécialistes de la statistique des zemstvos et entre les quatre murs de tel ou tel bureau de statistique, mais dans toute la littérature générale. Ce problème, je l'ai posé dans mon ouvrage et j'ai tenté d'en amorcer la solution. Il va de soi que ce n'est

pas à moi de dire si ces conclusions sont justes ou non, mais je suis en droit de conclure, par contre, qu'en dépit de toutes ses algarades, M. Skvortsov n'a absolument rien apporté de positif à cette question et qu'il s'est comporté, sans aucun motif, en défenseur de la routine et d'un point de vue qui était déjà dépassé en 1885 (voir à ce propos la note de la page 58* de mon ouvrage, où je cite le passage de l'article de Monsieur V. V. intitulé *Un nouveau type de travaux de la statistique des zemstvos* dans lequel l'auteur reconnaît qu'« il faut appliquer les données numériques *non pas à un conglomérat de groupes économiques hétérogènes comme le bourg ou la commune mais à ces groupes eux-mêmes* » et où je demande pourquoi Monsieur V. V. ne s'est jamais servi de ces données ayant trait aux différents groupes).

En conclusion, je veux dire quelques mots à propos de l'« orthodoxie », qui ne seront pas superflus étant donné que M. Skvortsov se présente comme un marxiste « véritable », et que, de ce fait, je me trouve dans l'obligation, s'il m'est permis de m'exprimer ainsi, de définir ma position de la façon la plus précise possible. Je pense en effet que ces quelques mots ne seront pas superflus. Bien que je n'ai nullement l'intention de mettre M. Avilov sur le même plan que M. Skvortsov, je crois pourtant qu'il faut s'arrêter sur un passage d'un de ses articles, publié dans le même numéro du *Naoutchnoïé Obozrénié*. « M. Iline, écrit Avilov à la fin du post-scriptum, est pour l'« orthodoxie ». Mais il me semble que cette orthodoxie, *c'est-à-dire la simple exégèse de Marx*, dispose encore d'un large champ d'action... » (p. 2308). La phrase que je souligne constitue sans doute un lapsus, car je déclare précisément que, pour moi, *l'orthodoxie ne se ramène absolument pas à l'exégèse de Marx*. Dans l'article auquel M. Avilov fait allusion, immédiatement après les mots « Il vaut mieux rester sous le signe de l'orthodoxie », j'indique en effet « Ne nous laissons pas persuader que l'orthodoxie permet d'accepter quoi que ce soit comme un article de foi, qu'elle exclut les applications dans un esprit critique et le progrès continu, qu'elle autorise à estomper les questions historiques derrière des schémas

* Voir le présent tome, p. 99. (*N.R.*)

abstraits. S'il existe des disciples orthodoxes coupables de ces péchés vraiment graves, la faute en incombe entièrement à eux-mêmes et non à l'orthodoxie qui se distingue par des qualités diamétralement opposées » (*Naoutchnoïé Obozrénié*, 1899, n° 8, page 1579 *)[167]. On voit donc que je dis on ne peut plus clairement que le fait d'accepter une idée les yeux fermés et d'exclure l'application critique et le développement ultérieur constitue une très grave erreur. Or, si on veut appliquer et développer, il va de soi qu'on ne peut se contenter d'une « simple exégèse ». Le désaccord qui oppose les marxistes de la tendance dite du « nouveau courant critique » et ceux de la tendance dite « orthodoxe » vient de ce qu'ils veulent appliquer et développer le marxisme *dans des directions différentes*: les uns veulent rester des marxistes conséquents, développer les thèses fondamentales du marxisme conformément aux conditions changeantes et aux particularités locales des différents pays et continuer à élaborer la théorie du matérialisme dialectique et la doctrine politique et économique de Marx. Les autres, au contraire, rejettent un certain nombre d'aspects plus ou moins essentiels de la doctrine de Marx; en philosophie, par exemple, ils se placent sur les positions du néo-kantisme et non sur celles du matérialisme dialectique, en économie politique, ils font chorus avec ceux qui accusent certaines thèses de Marx d'être « tendancieuses », etc. Pour toutes ces raisons, les premiers accusent d'éclectisme les seconds et, à mon sens, cette accusation est pleinement justifiée. En revanche, les seconds reprochent à leurs adversaires d'être des « orthodoxes » et, quand on emploie cette expression, il ne faut jamais oublier qu'elle a un caractère polémique et que ce n'est nullement à la critique en général que les « orthodoxes » sont hostiles mais uniquement à celle des éclectiques (qui ne seraient en droit de se dire partisans de la « critique » que dans la mesure où, dans l'histoire de la philosophie, la doctrine de Kant et de ses disciples est connue sous le nom de « criticisme » ou de « philosophie critique »). Dans le même article, j'indique également quels sont les auteurs (1569, note, et 1570, note) **, qui, à

* Voir Lénine, Œuvres, Paris-Moscou, t. 4, p. 94. (*N.R.*)
** *Ibid.*, pp. 81 et 82. (*N.R.*)

mon avis, sont les représentants d'un développement du marxisme non pas éclectique mais conséquent et intégral et qui ont fait bien davantage pour ce développement — tant dans le domaine de la philosophie que dans celui de l'économie politique ou dans celui de l'histoire et de la politique — que des auteurs comme Sombart ou Stammler *, avec leurs conceptions éclectiques reprises aujourd'hui par toute une série de gens qui considèrent cette simple répétition comme un énorme pas en avant. J'ai à peine besoin d'ajouter qu'au cours de la dernière période, les représentants de la tendance éclectique se sont groupés autour d'Ed. Bernstein. Je me bornerai à ces brèves remarques sur mon « orthodoxie », d'une part parce que ce problème n'a qu'un rapport indirect avec l'objet de mon article et, d'autre part, parce que je n'ai pas la possibilité de développer avec tous les détails voulus les conceptions défendues par les premiers et que je dois renvoyer les lecteurs qui s'y intéressent à la littérature allemande. Les discussions qui se déroulent en Russie sur ce problème ne sont en effet que l'écho de celles qui se déroulent en Allemagne et, si on ne connaît pas ces dernières, on ne peut se faire une idée tout à fait juste de l'objet de ces discussions **.

* Cf. contre Stammler les observations très justes de G. Cunow. Une partie de son article a été traduite dans le *Naoutchnoïé Obozrénié* de 1899. Puis celle de B. Lvov : « La loi sociale » (*ibid.*) et la traduction de l'article de M. Sadi Günther promise par le *Naoutchnoïé Obozrénié* pour 1900.

** A mon avis, c'est précisément à cet éclectisme que se ramène la « nouvelle » tendance « critique » qui « commence à se manifester » dans notre littérature au cours de la dernière période (voir les articles de Strouvé dans la *Jizn*, 1899, n° 10 et 1900, n° 2 ; voir également ceux de Tougan-Baranovski dans le *Naoutchnoïé Obozrénié*, 1899, n° 5, et 1900, n° 3). Il y a déjà plus de cinq années que Strouvé a commencé à « manifester » son attirance pour l'éclectisme dans ses *Remarques critiques* après la parution desquelles une tentative a été faite (comme M. Strouvé lui-même a la bonté de le rappeler) pour « ouvrir les yeux » du public sur le mélange de marxisme et de science bourgeoise [168] que l'on trouvait dans ses écrits. C'est pourquoi il est étrange d'entendre M. Strouvé dire « fermer simplement les yeux sur la critique dite « bourgeoise » (*dite* est sans doute là par hasard.— *V.I.*) de la doctrine de Marx et se contenter de répéter et de paraphraser cette doctrine a été jusqu'à présent chose inutile et même nuisible » (*Jizn*, n° 2, page 305). Il va de soi qu'il est nuisible de « fermer simplement les yeux » non seulement sur la science bourgeoise mais même sur les

théories les plus absurdes, y compris l'extrême obscurantisme. C'est là un lieu commun banal. Mais une chose est de ne pas fermer les yeux sur la science bourgeoise, de se tenir au courant de cette science, de la mettre à profit, tout en la *critiquant* et sans rien abandonner de l'unité et de la netteté de sa propre philosophie; autre chose est de s'effacer devant la science bourgeoise et de répéter, par exemple, ces phrases sur l'esprit « tendancieux » de Marx et autres du même genre, qui ont un sens et une portée bien déterminés. Et puis, si l'on parle de « répéter et paraphraser », la répétition et la paraphrase de Boehm-Bawerk et de Wiesser, de Sombart et de Stammler mériteraient-elles vraiment *a priori* plus d'attention que la répétition et la paraphrase de Marx ? Est-il possible que Strouvé, qui s'est déjà ingénié, dans la littérature russe, à trouver « nuisible » (*sic*) de répéter Marx, n'ait pas aperçu et n'aperçoive pas ce qu'il y a de nuisible à répéter sans critique les amendements formulés par la « science » bourgeoise à la mode ? Combien il faut s'être éloigné du marxisme pour en arriver à penser ainsi et à « fermer les yeux » d'aussi impardonnable façon sur « le flottement actuel de la pensée »! A la fin de son article Strouvé exprime tout spécialement le vœu que je me prononce sur les questions soulevées par la « critique ». Je ferai observer que ce qui m'occupe surtout maintenant, c'est la tendance éclectique actuelle en philosophie et en économie politique, et que je n'ai pas encore perdu l'espoir de présenter une analyse systématique de cette tendance [169]. Quant à faire la chasse à chaque « erreur fondamentale » ou « antinomie fondamentale »... de l'éclectisme, la chose me paraît (que les honorables « critiques » me le pardonnent !) tout simplement dénuée d'intérêt. En attendant, je me bornerai donc à ce contre-vœu: que la nouvelle « tendance critique » se dessine en toute clarté et n'en reste pas aux allusions. Plus vite cela viendra, et mieux cela vaudra, car il y aura d'autant moins de confusion et le public se rendra d'autant mieux compte de la différence qu'il y a entre le marxisme et la nouvelle « tendance » de la critique bourgeoise de Marx.

NOTES

1. L'ouvrage de Lénine: *Le développement du capitalisme en Russie* a nécessité un énorme travail de recherche qui s'est prolongé pendant plus de trois ans. Lénine a commencé à travailler à cet ouvrage, en prison, peu après son arrestation pour l'affaire de « L'union pour la libération de la classe ouvrière » et il l'a terminé au village de Chouchenskoïé, en Sibérie, où il avait été déporté. Mais il avait commencé à réunir la documentation bien avant d'aborder la rédaction de son ouvrage.

Dès sa première lettre de prison, qui est datée du 2 janvier 1896, il écrit en effet: « J'ai, depuis mon arrestation, un projet qui m'occupe fortement, et plus le temps passe, plus il me tient à cœur. Depuis longtemps déjà, j'étudiais une question économique (l'écoulement des produits de l'industrie de transformation sur le marché intérieur), j'ai recueilli une certaine documentation, composé un plan d'étude de la question, et même rédigé quelques passages, avec l'intention de faire éditer mon travail en volume s'il dépasse les dimensions d'un article de revue. Je voudrais bien ne pas abandonner ce travail, mais il me semble être à présent devant cette alternative: ou bien l'écrire ici, ou bien y renoncer tout à fait. » (Œuvres, Paris-Moscou, tome 37, p. 71.)

Dans cette même lettre, Lénine demande qu'on lui fasse parvenir un certain nombre de livres d'après une liste qu'il a rédigée et indique quel est le plan de son ouvrage.

« La liste des livres est divisée en deux parties, comme doit l'être mon ouvrage lui-même: A.— Partie théorique générale. Elle nécessite moins de livres, aussi j'espère l'écrire de toute façon, mais un plus grand travail de préparation. B.— Application des thèses théoriques aux données russes. Cette partie demande de très nombreux livres. La difficulté principale portera sur: 1) les publications des zemstvos. D'ailleurs, j'en possède certaines; on pourra en faire venir d'autres (les petites monographies), d'autres enfin pourront être trouvées grâce aux statisticiens de connaissance; 2) les publications du gouvernement: travaux de commissions, rapports et procès-verbaux de congrès, etc. Ce sont des documents importants: il est plus difficile de se les procurer. Certains se trouvent à la bibliothèque de la Société

Libre d'Economie et même, je crois, la plupart. » (Œuvres, Paris-Moscou, tome 37, pp. 72-73).

Dans ses souvenirs, A. I. Oulianova-Elisarova, la sœur de Lénine, raconte que Vladimir Ilitch travaillait à son livre en prison : « Il avait décidé, écrit-elle, de mettre à profit des bibliothèques de Pétersbourg pour obtenir la documentation dont il avait besoin et qu'il lui serait impossible de trouver en déportation. Il se mit au travail avec acharnement, en prison il étudia une masse de matériaux et prit une masse de notes. En ce qui me concerne, je lui apportais des tonnes de livres que j'allais chercher à la bibliothèque de la Société Libre d'Economie, à celle de l'Académie des Sciences et des autres institutions scientifiques. »

Lénine continua à travailler à son livre même sur la route de la déportation. Dans une lettre datée du 15 mars 1897, il écrit qu'il renverra de Krasnoïarsk « un certain nombre de livres qu'il avait empruntés pour un court laps de temps » et qu'il a pu lire en chemin. A l'étape de Krasnoïarsk, il étudia les journaux et les revues qu'il avait trouvés dans la riche bibliothèque particulière du marchand Youdine et à la bibliothèque municipale de la ville.

En déportation, il poursuivit son travail à un rythme intensif. N'ayant pas les moyens d'acheter une grande quantité de livres, il demanda à ses proches d'essayer de lui faire parvenir des livres des bibliothèques de la capitale. « Il y aurait sans doute, écrit-il dans une de ses lettres, plus d'intérêt pour moi à dépenser de l'argent pour l'expédition et avoir beaucoup de livres qu'à en dépenser beaucoup plus pour *acheter* peu de livres » (Œuvres, Paris-Moscou, tome 37, p. 106). A la demande de Lénine, M. I. Oulianova, sa sœur, recopia à la bibliothèque Roumiantsev de Moscou des extraits de nombreux ouvrages, et elle les lui fit parvenir à la fin du mois de mai 1897. A partir de l'automne de la même année, Lénine commença à recevoir régulièrement les matériaux dont il avait besoin et put développer son travail à partir de ces sources nouvelles et en particulier à partir d'une grande quantité de recueils de statistiques. N. K. Kroupskaïa qui au printemps 1898 fut transférée d'Oufa au village de Chouchenskoïé, apporta à Lénine un très grand nombre de livres.

Pendant les trois années que dura la rédaction du *Développement du capitalisme en Russie*, Lénine étudia et analysa dans un esprit critique toute la littérature économique de la Russie. Dans son ouvrage, il mentionne et il cite plus de 500 livres, recueils, enquêtes, revues, articles. Et si on faisait le total des ouvrages qu'il a étudiés et utilisés sans pour autant les citer parmi les sources, on obtiendrait un nombre *bien supérieur à 500*. Mais à lui seul, ce dernier chiffre donne une idée du travail colossal effectué par Lénine pour étudier le processus de développement du capitalisme russe.

Dans ses grandes lignes, *le Développement du capitalisme en Russie* fut achevé en août 1898. Il écrit dans une lettre du 11 octobre 1898 : « J'ai terminé mes marchés au brouillon et j'en

ai commencé la mise au point définitive. La copie au net se fera en même temps, de sorte que je pensais l'expédier par morceaux et la faire imprimer au fur et à mesure pour qu'il n'y ait pas de retard (je compte faire le premier envoi au plus tard dans un mois). Si l'impression commençait en décembre, on aurait tout juste le temps de le faire paraître en cette saison » (*id.* pp. 188-189). Le travail sur le manuscrit fut achevé à la fin du mois de janvier 1899.

Lénine communiqua le manuscrit de son ouvrage à un certain nombre de proches et de camarades et il écouta leurs remarques avec beaucoup d'attention. Chaque chapitre avait été recopié à part dans un petit cahier d'écolier et avait été lu et discuté par Kroupskaïa et les autres social-démocrates qui se trouvaient en déportation dans l'arrondissement de Minoussinsk. Dans les souvenirs de G. M. Krjijanovski, qui était déporté non loin du village de Chouchenskoïé on peut lire : « Nous avons été les premiers lecteurs du *Développement du capitalisme en Russie*. Nous lisions attentivement les chapitres que Lénine nous faisait parvenir, et la lecture terminée, nous les lui renvoyions avec nos remarques. Vladimir Ilitch apportait une grande attention à ces remarques. »

L'ouvrage parut à la fin du mois de mars 1899. L'auteur avait pris le pseudonyme de « Vladimir Iline ». Le tirage était de 2 400 exemplaires qui furent très rapidement épuisés. Le livre se vendit essentiellement parmi les intellectuels social-démocrates, la jeunesse estudiantine et il fut également diffusé par les propagandistes dans les cercles ouvriers.

La presse bourgeoise essaya de faire le silence sur cet ouvrage scientifique de Lénine. Ce n'est qu'à l'automne 1899 que parurent les premières critiques. Lénine répondit à l'une de ces critiques dans son article « Une critique acritique » paru dans le numéro de mai-juin 1900 du *Naoutchnoïé Obozrénié* (v. le présent tome, pp. 647-674).

Une deuxième édition de l'ouvrage parut en 1908.

Depuis l'instauration du pouvoir des Soviets, *le Développement du capitalisme en Russie* (d'après les données pour le 1er octobre 1957) a été réédité 75 fois, avec un tirage de 3 372 000 exemplaires en 20 langues des peuples de l'U.R.S.S. Il a également été traduit en anglais, en français, en espagnol, en chinois, en tchèque, en hongrois, en japonais, en turc et en d'autres langues encore.

Une partie des matériaux préparatoires qui donnent une idée des méthodes et de l'ampleur du travail de recherche de Lénine ont été publiés dans le recueil *Lénine XXXIII*.

La présente édition est conforme à celle de 1908 qui avait été révisée et complétée par Lénine ; elle tient compte de toutes les remarques de Lénine concernant la première édition de 1899.— P. 7.

2, *V. V.*, pseudonyme de V. P. Vorontsov.
N.-on ou *Nikolaï-on*, pseudonyme de N. F. Danielson.

Vorontsov et Danielson étaient les grands idéologues du populisme libéral au cours des années 80 et 90 du siècle dernier.— P. 11.

3. Epoque qui suivit l'abolition du servage, en 1861. Cette réforme fut organisée par le gouvernement tsariste de façon à sauvegarder au maximum les intérêts des seigneurs terriens possesseurs de serfs. Cette réforme était nécessitée par toute la marche du développement économique du pays et par l'extension du mouvement paysan contre l'exploitation servagiste. La « réforme paysanne » fut un premier pas dans la voie de la transformation de la Russie en monarchie bourgeoise. Le 19 février 1861, Alexandre II signa le Manifeste et les « Règlements » concernant les serfs émancipés. En tout furent « émancipés » 22 500 000 paysans appartenant aux hobereaux. Mais la grande propriété terrienne fut maintenue, les terres des paysans furent proclamées propriété des seigneurs. Le paysan ne pouvait recevoir qu'un lot d'après la norme fixée par la loi (seulement avec l'accord du seigneur) et qu'il devait racheter. Cet argent était versé par les paysans au gouvernement tsariste qui avait payé aux propriétaires la somme fixée. D'après des calculs approximatifs, après l'abolition du servage, la noblesse avait en sa possession 71 500 000 déciatines de terres et les paysans — 33 700 000 déciatines. Grâce à la réforme, les seigneurs « retirèrent » plus d'un cinquième (et parfois même près de 2/5) de terres appartenant aux paysans.

L'ancien système des redevances avait été ébranlé par la réforme mais non supprimé. Les seigneurs avaient retiré aux paysans les meilleures terres (les « otrezki », les bois, les prairies, les pâturages, les abreuvoirs, etc.) sans lesquelles les paysans se trouvaient dans l'impossibilité d'avoir des exploitations indépendantes. Jusqu'à la conclusion de la transaction du rachat, les paysans restaient « temporairement redevables » et devaient au propriétaire des impôts sous forme de redevances ou corvées. Le rachat par les paysans de leurs propres terres constituait tout simplement le pillage de la paysannerie par les propriétaires et le gouvernement. La dette paysanne devait être remboursée en 49 ans avec versement de 6%. Les arriérés augmentaient d'année en année. A eux seuls les anciens serfs des seigneurs versèrent au gouvernement tsariste, en vertu de l'opération de rachat, 1 milliard 900 millions de roubles alors que la valeur des terres qui leur avaient été attribuées ne dépassait pas 544 millions de roubles. En fait les paysans durent payer leur terre des centaines de millions de roubles ce qui aboutissait à la ruine de leurs exploitations et à l'appauvrissement de masses paysannes.

Les démocrates révolutionnaires russes, Tchernychevski en tête, critiquaient la « réforme paysanne » pour son caractère servagiste.

Lénine qualifia la réforme de 1861 de première opération de violence contre la paysannerie dans les intérêts du capitalisme naissant dans l'agriculture, de déblayage des terres effectué par les propriétaires fonciers pour le capitalisme.— P. 11.

4. *P.-S.* En février ou au début de mars 1899, Lénine reçut à Chouchenskoïé l'ouvrage *La question agraire* de Kautsky qui à l'époque était encore marxiste. A cette date, la majeure partie du *Développement du capitalisme en Russie* était déjà composée à l'imprimerie et Lénine décida de parler de l'ouvrage de Kautsky dans la préface. Le 17 (29) mars il envoya un post-scriptum à cette préface : « S'il n'est pas trop tard, écrit-il, j'aimerais beaucoup que ce post-scriptum puisse être imprimé... Même si la préface est déjà composée peut-être est-il encore possible d'y insérer le post-scriptum ? » Celui-ci tomba entre les mains de la censure qui y apporta quelques modifications. Dans une lettre du 27 avril (9 mai) 1899, Lénine parle de ce contretemps : « J'ai appris, écrit-il, que le P.-S. de la préface est arrivé trop tard... et qu'il en a semble-t-il « pâti ». (Œuvres, Paris-Moscou, tome 34, p. 29).— P. 13.

5. Lénine ajouta à la deuxième édition du *Développement du capitalisme en Russie* (1908) de multiples additions, si bien que le numérotage des paragraphes du livre a subi toute une série de modifications. Le passage auquel la note de Lénine fait référence se trouve dans la présente édition au chapitre II, paragraphe XII. C., pp. 168 et 174-175.— P. 14.

6. *La communauté rurale* en Russie était un système de jouissance foncière collective réservé aux paysans et caractérisé par la rotation obligatoire des cultures et par l'indivisibilité des forêts et des pâturages. Les traits essentiels de la communauté étaient la caution solidaire (si les impôts, les redevances de toutes sortes demandées par l'Etat et les gros propriétaires fonciers n'étaient pas payés à temps, tous les paysans devaient en porter la responsabilité collectivement), la redistribution systématique de la terre et le fait qu'on n'avait le droit ni de refuser la terre, ni de l'acheter, ni de la vendre.

La communauté existait en Russie depuis des temps très anciens. Au cours du développement historique, elle devient graduellement l'un des fondements du féodalisme. Les gros propriétaires fonciers et le gouvernement tsariste l'utilisèrent pour renforcer le servage et pour extorquer au peuple des impôts et des indemnités de rachat. Dans son essai sur *La question agraire en Russie à la fin du XIX^e siècle*, Lénine écrit que la communauté « n'a pas empêché le paysan de se prolétariser et, en fait, elle joue le rôle d'une barrière médiévale qui sépare les paysans en les attachant à de petites associations et à des catégories qui ont perdu toute « raison d'être » (Œuvres, Paris-Moscou, tome 15, p. 76).

Le problème de la communauté provoqua de violentes discussions et engendra une abondante littérature économique. Les populistes accordaient surtout une attention soutenue à la communauté qui selon eux ouvrait une voie particulière pour la marche de la Russie vers le socialisme. En choisissant les chiffres de façon tendancieuse et en les falsifiant, en calculant

« des moyennes » fictives, ils tentaient de démontrer que la paysannerie communautaire de Russie était particulièrement « stable » et que la communauté empêchait la pénétration des rapports capitalistes et « protégeait » les paysans de la ruine et de la différenciation de classe. Dès les années 80 du XIX^e siècle, Plékhanov avait montré à quel point le « socialisme communautaire » des populistes était illusoire et sans fondement. Dans les années 90, Lénine réfuta définitivement la théorie populiste. En s'appuyant sur une énorme documentation concrète et statistique, il montra en effet de façon précise que les rapports capitalistes étaient en train de se développer dans les campagnes, qu'ils pénétraient dans la communauté patriarcale et qu'au sein même de cette communauté, ils provoquaient la décomposition de la paysannerie en deux classes antagonistes: les paysans pauvres et les koulaks.

En 1906, le ministre tsariste Stolypine promulga dans l'intérêt des koulaks une loi qui permettait aux paysans de sortir de leur communauté et de vendre leur lot. Neuf ans après la promulgation de cette loi qui marquait le début de la liquidation officielle du régime communautaire, plus de deux millions de cultivateurs avaient quitté les communautés.— P. 14.

7. Le 17 février 1899 eut lieu à la Société d'assistance à l'industrie et au commerce russe une discussion sur un rapport sur le sujet: « Est-il possible de concilier le populisme et le marxisme ? » Des représentants du populisme libéral et des « marxistes légaux » participèrent à cette discussion. Dans son intervention, V. P. Vorontsov (V. V.) affirma que les représentants du « nouveau courant marxiste » à l'Occident étaient plus proches des populistes russes que des marxistes russes. Un bref compte rendu de cette séance parut le 19 février (3 mars) 1899 dans le *Novoïé Vrémia*, journal réactionnaire paraissant à Pétersbourg.— P. 17.

8. La deuxième édition du *Développement du capitalisme en Russie* parut en 1908. La parution fut annoncée dans le n° 10 (mars 1908) de la *Revue des livres*.

Pour cette édition, Lénine revit son texte, le débarrassa des fautes d'impression, fit de nombreuses additions et rédigea une nouvelle préface datée de juillet 1907; il abandonna les termes de « disciples », de « partisans des travailleurs » qui, dans la première édition, avaient été imposés par la censure, et les remplaça par ceux de « marxistes » et de « socialistes »; le terme de « nouvelle théorie » fut remplacé par des références à Marx et au marxisme.

Dans cette seconde édition, Lénine fit toute une série d'additions sur la base des données statistiques les plus récentes. Il consacra un nouveau paragraphe (le XI^e) du deuxième chapitre à l'analyse des données des recensements de chevaux effectués par l'armée entre 1896 et 1900. Il cita des faits nouveaux qui venaient confirmer ses anciennes conclusions sur le développement du capitalisme en Russie et en particulier les nouvelles données

de la statistique des usines et fabriques. Il analysa également les résultats du recensement de la population qui avait été organisé en 1897 et qui montrait avec une grande netteté quelle était la structure de classe de la Russie (voir chapitre VII, paragraphe V, pp. 531-537, « Complément à la 2e édition »).

Cette seconde édition fait également le bilan de la lutte menée contre les « marxistes légaux » sur une série de problèmes fondamentaux que l'ouvrage de Lénine avait soulevés. L'expérience de la première révolution russe de 1905-1907 a pleinement justifié la caractéristique donnée par Lénine aux « marxistes légaux » en tant que libéraux bourgeois affublés de vêtements marxistes et tentant d'utiliser le mouvement ouvrier au mieux des intérêts de la bourgeoisie.

Lénine ajouta à la seconde édition de son livre 24 nouveaux renvois (pp. 13, 36, 49, 162, 165, 170, 190, 214, 231, 288, 293, 410, 475, 477, 494, 527, 540, 554, 558, 566, 568-569, 585, 586, 611), deux nouveaux paragraphes (pp. 148-149 et 531-537), un nouveau tableau (p. 543), rédigea huit alinéas de texte nouveau et trois grandes additions aux anciens alinéas (pp. 315-319, 232-233, 235), et environ 75 petites additions et rectifications.

Lénine ne cessa pas de travailler au *Développement du capitalisme en Russie* même après la parution de la seconde édition. En témoignent les additions faites par lui en 1910 ou en 1911 à la p. 405 de la seconde édition à propos de la classification des usines et fabriques en groupes d'après le nombre des ouvriers qu'elles employaient en 1908 (voir illustration à la p. 545 du présent tome).

Dans la préface de la seconde édition, il parle d'une refonte possible de son ouvrage et il indique que s'il procédait à cette refonte le livre devrait être divisé en deux tomes: le premier analyserait l'économie de la Russie prérévolutionnaire et le second étudierait les résultats de la révolution.

Toute une série d'écrits ultérieurs de Lénine et en particulier *Programme agraire de la social-démocratie dans la première révolution russe de 1905-1907* rédigé à la fin de 1907 est consacrée à cette étude des résultats de la révolution de 1905-1907.— P. 19.

9. « J'ai semé des dents de dragon et j'ai récolté des puces. » Marx cite ce vers de Heine dans son ouvrage: *Karl Grün. Mouvement social en France et en Belgique (Darmstadt, 1845) ou historiographie du socialisme authentique* (Marx-Engels, Gesamtausgabe. Erste Abteilung, B. 5, S. 495).— P. 20.

10. *Les cadets*, membres du Parti constitutionnel démocrate qui était le principal parti de la bourgeoisie impérialiste de Russie. Ce parti fut créé en octobre 1905 et était composé de représentants de la bourgeoisie monarchiste libérale, de gros propriétaires fonciers exerçant des fonctions dans les zemstvos et d'intellectuels bourgeois qui cherchaient à attirer la paysannerie en masquant

leurs objectifs par de grandes phrases « démocratiques ». Le programme agraire des cadets envisageait la possibilité d'une expropriation contre rachat d'une partie des terres des grands propriétaires fonciers au profit des paysans qui auraient dû payer les terres à un prix exhorbitant. Les cadets étaient partisans du maintien du régime monarchique : ils voulaient simplement que le tsar et les gros propriétaires fonciers féodaux partagent le pouvoir avec eux. Ils estimaient que leur objectif principal était la lutte contre le mouvement révolutionnaire. Au cours de la première guerre mondiale les cadets apportèrent un soutien actif à la politique extérieure de conquêtes du gouvernement tsariste et pendant la révolution démocratique bourgeoise de février, ils s'efforcèrent de sauver la monarchie. Au Gouvernement provisoire bourgeois, ils menèrent une politique contre-révolutionnaire et antipopulaire favorable aux impérialistes américains, anglais et français. Après la victoire de la Grande Révolution socialiste d'Octobre, les cadets qui étaient farouchement opposés au pouvoir soviétique, prirent part à tous les soulèvements armés de la contre-révolution et à toutes les campagnes de l'intervention. Après la défaite des gardes blancs et de l'intervention, ils se retrouvèrent dans l'émigration où ils poursuivirent leur activité antisoviétique contre-révolutionnaire.— P. 21.

11. *Les octobristes* (ou *Union du 17 octobre*) représentaient et défendaient les intérêts des industriels et des gros propriétaires fonciers qui dirigeaient leur entreprise selon la méthode capitaliste. Reconnaissant en paroles le manifeste du 17 octobre 1905, dans lequel le tsar, poussé par la crainte de la révolution, promettait au peuple les droits de la liberté civile, les octobristes ne songeaient nullement à limiter le tsarisme. Tant sur le plan intérieur que sur le plan extérieur, les octobristes soutenaient à fond la politique du gouvernement tsariste.— P. 21.

12. *Stolypine, Piotr Arkadiévitch*, président du Conseil des ministres entre 1906 et 1911, réactionnaire à tous crins. Son nom est lié à l'écrasement de la révolution de 1905-1907 et à la période de réaction féroce qui lui succéda.

Stolypine voulait que les koulaks deviennent une base solide de l'autocratie dans les campagnes et, dans ce but, il promulgua une nouvelle loi agraire. L'oukaze du 9 novembre 1906 permettait à tous les paysans qui en exprimaient le désir de sortir de leur communauté et de transformer leur lot de terre communale en propriété personnelle, avec tous les droits qui en découlaient et qui autrefois leur étaient refusés (droit de vente, droit d'hypothèque, etc.). Quand un paysan s'en allait, la communauté était obligée de lui donner une terre d'un seul tenant (khoutor, otroub). Cette loi permit aux koulaks de racheter à vil prix la terre des paysans pauvres. Les lois du 14 juin 1910 et du 29 mai 1911 prévoyaient l'instauration d'un régime agraire coercitif dans l'intérêt des koulaks.— P. 22.

13. Le 3 juin 1907, le gouvernement décréta la dissolution de la IIe Douma d'Etat et promulgua une nouvelle loi électorale pour les élections à la IIIe Douma, assurant la majorité aux gros propriétaires fonciers et aux capitalistes. En violation de son propre manifeste du 17 octobre 1907, le gouvernement tsariste abolit les droits constitutionnels, déféra les membres du groupe parlementaire social-démocrate en justice et les condamna à la déportation. Le coup d'Etat dit du 3 juin marquait la victoire temporaire de la contre-révolution.— P. 22.

14. *Les « socialistes populistes »*, membres du parti socialiste populiste qui s'était détaché de l'aile droite du *Parti socialiste révolutionnaire* (s.-r.) en 1906. Ils étaient les porte-parole des koulaks et préconisaient une nationalisation partielle de la terre, avec rachat aux gros propriétaires fonciers et répartition entre les paysans selon ce qu'ils appelaient la norme du travail. Les socialistes populistes étaient pour un bloc avec les cadets. Lénine les qualifiait de « sociaux cadets », d'opportunistes petits-bourgeois, de « s.-r. mencheviques » qui hésitaient entre les cadets et les s.-r. et soulignait « que ce parti qui avait effacé de son programme la revendication de la république et avait renoncé à exiger la totalité de la terre se distinguait très peu des cadets ». Les leaders socialistes populistes étaient A. V. Pékhékhonov, N. F. Annenski, V. A. Miakotine, etc. Après la révolution démocratique bourgeoise de Février 1917, ils siégèrent au Gouvernement provisoire bourgeois et après la Révolution socialiste d'Octobre, ils participèrent aux complots contre-révolutionnaires et aux soulèvements armés contre le pouvoir soviétique. Ce parti cessa d'exister pendant la guerre civile.

Les troudoviks, groupe du Travail. Groupe de démocrates petits-bourgeois, composé de paysans et d'intellectuels de tendance populiste qui siégeait aux Doumas d'Etat. Ce groupe fut constitué en avril 1906 par les députés paysans de la Ire Douma.

Les troudoviks revendiquaient l'abolition de toutes les barrières de caste et de nationalité, la démocratisation de l'administration des zemstvos et des villes et le suffrage universel pour les élections à la Douma. Le programme agraire des troudoviks était inspiré par le principe populiste de la jouissance égalitaire de la terre: il demandait la création d'un fonds agraire national composé des terres de la couronne, du Domaine, des apanages, des monastères ainsi que des terres privées si leur superficie était supérieure à la norme établie du travail; ils prévoyaient que les terres expropriées devaient être indemnisées. A la Douma, les troudoviks oscillaient entre les cadets et les bolcheviks. Ces oscillations étaient dues à la nature de classe des petits paysans propriétaires. En septembre 1906, Lénine notait que le troudovik « ne refuserait pas de s'entendre avec la monarchie, il se calmerait s'il obtenait *son* lopin de terre dans le cadre du régime bourgeois, mais, à l'heure actuelle, il met tous ses efforts à combattre les propriétaires fonciers pour conquérir la terre,

à lutter contre l'Etat féodal pour la démocratie ». (Œuvres, Paris-Moscou, tome II, p. 232). Dans la mesure où les troudoviks *représentaient les masses paysannes, la tactique des bolcheviks* à la Douma tendait à passer des accords avec eux sur des problèmes particuliers dans l'intérêt de la lutte générale contre les cadets et l'autocratie tsariste.

En 1917, le « groupe du Travail » fusionna avec le parti des socialistes populistes.— P. 22.

15. *Moltchaline*, un des personnages de la comédie de Griboïédov *Le malheur d'avoir trop d'esprit*. Moltchaline est le symbole de l'obséquiosité.— P. 23.

16. Dans la première édition du *Développement du capitalisme en Russie* (1899), le chapitre portait le titre de « Références à la théorie ».— P. 27.

17. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome III, Editions Sociales, Paris, 1960, p. 29. Toutes les références de Lénine au *Capital* renvoient à l'édition allemande (tome I, deuxième édition, 1872, tome II, édition de 1885 et tome III, édition de 1894).— P. 28.

18. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome III, Editions Sociales, Paris, 1960, pp. 28-29.— P. 31.

19. Cette note pour la seconde édition et celles que l'on trouvera par la suite sont de Lénine. Elles ont été rédigées par lui lors de la préparation de la seconde édition de l'ouvrage (1908).— P. 36.

20. K. Marx, *le Capital*, livre II, tome II, Editions Sociales, Paris, 1960, p. 118.— P. 37.

21. K. Marx, *le Capital*, livre II, tome II, Editions Sociales, Paris, 1960, p. 28.— P. 39.

22. K. Marx, *le Capital*, livre I, tome III, Editions Sociales, Paris, 1962, p. 30.— P. 39.

23. K. Marx, *le Capital*, livre I, tome I, Editions Sociales, Paris, 1959, pp. 199-201.— P. 40.

24. K. Marx, *le Capital*, livre II, tome II, Editions Sociales, Paris, 1960, p. 19.— P. 41.

25. K. Marx, *le Capital*, livre II, tome II, Editions Sociales, Paris, 1960, p. 48.— P. 43.

26. K. Marx, *le Capital*, livre II, tome II, Editions Sociales, Paris, 1960,— P. 45.

27. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome I, Editions Sociales, Paris, 1957, p. 314.— P. 46.

28. K. Marx, *le Capital*, livre II, tome II, Editions Sociales, Paris, 1960, p. 89.— P. 47.

29. K. Marx, *le Capital*, livre II, tome I, Editions Sociales, Paris, 1959, p. 294.— P. 48.

30. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome I, Editions Sociales, Paris, 1957, pp. 257-258.— P. 48.

31. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome I, Editions Sociales, Paris, 1957, p. 263.— P. 49.

32. Le livre de Bernstein *Les prémisses du socialisme et les tâches de la social-démocratie* qui revisait le marxisme révolutionnaire dans l'esprit du réformisme bourgeois parut en 1899. Quand Lénine le reçut en déportation, la première édition du *Développement du capitalisme en Russie* était déjà sortie des presses et Lénine ne put intégrer les remarques critiques des thèses opportunistes de Bernstein que dans la deuxième édition de son ouvrage.

Erostrate, personnage de l'antiquité, habitant de la ville d'Ephèse. Selon la tradition, il brûla en 356 avant notre ère le temple d'Artémis à Ephèse, qui était considéré comme l'une des sept merveilles du monde, dans le seul but de rendre son nom immortel. On appelle Erostrate les gens qui ne reculent devant aucun forfait pour se rendre célèbres.— P. 49.

33. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome II, Editions Sociales, Paris, 1959, p. 145.— P. 49.

34. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome I, Editions Sociales, Paris, 1957, p. 314.— P. 50.

35. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome III, Editions Sociales, Paris, 1960, p. 220.— P. 52.

36. K. Marx, *le Capital*, livre II, tome I, préface d'Engels, Editions Sociales, Paris, 1960, p. 23.— P. 54.

37. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome III, Editions Sociales, Paris, 1960, pp. 217-218.— P. 56.

38. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome III, Editions Sociales, Paris, 1960, pp. 220-223.— P. 56.

39. *Volguine*, pseudonyme de Plékhanov. L'ouvrage que Lénine cite ici se trouve dans le tome 9 des œuvres de cet auteur.— P. 57.

40. Les recensements par foyers étaient effectués par les organismes de statistiques des zemstvos et portaient sur les exploitations paysannes. Ils avaient pour objectif principal la perception des impôts. Ils étaient très fréquents à la fin du XIX^e^ siècle et ils apportaient une riche documentation qui était publiée dans les recueils statistiques par districts et provinces. Mais il arrivait souvent que les statisticiens des zemstvos, parmi lesquels les populistes étaient majoritaires interprètent ces données de façon tendancieuse et adoptent une classification erronée, ce qui diminuait considérablement la valeur des données. « C'est là le point le plus faible de notre statistique des zemstvos dont, par ailleurs, le travail est si remarquablement soigné et si détaillé », écrivait Lénine. Dans la statistique des zemstvos, les phénomènes économiques disparaissent derrière les colonnes de chiffres, les différences essentielles et les indices caractéristiques des différents groupes de la paysannerie qui se formaient à mesure que le capitalisme se développait étaient masqués par les moyennes.

Lénine fit une étude exhaustive des données de la statistique des zemstvos qu'il vérifia et qu'il analysa soigneusement. Il effectua ses propres calculs, composa ses propres tableaux et donna une analyse marxiste et une classification scientifique de ces données. Il utilisa la statistique des zemstvos pour dénoncer les schémas a priori des populistes et montrer quel était le développement économique réel de la Russie. Dans ses ouvrages et en particulier dans *le Développement du capitalisme en Russie*, Lénine puisa abondamment dans les matériaux de la statistique des zemstvos.— P. 63.

41. *Nouvelle Russie*, nom que portait à l'époque la région steppique du sud de la Russie d'Europe.— P. 63.

42. Dans les *Nouvelles transformations économiques dans la vie paysanne*, qui est l'un de ses premiers ouvrages, Lénine analysa en détail le livre de V. E. Postnikov sur *L'Economie paysanne de la Russie méridionale* (voir Œuvres, Paris-Moscou, t. 1).— P. 63.

43. *Les lots communautaires* étaient ceux qui avaient été laissés aux paysans après l'abolition du servage en 1861. La terre était la propriété des communautés et elle était périodiquement redistribuée entre les paysans.— P. 66.

44. Le titre complet de cet ouvrage est le suivant: *Recueil de renseignements statistiques sur la province de Tauride — Tableaux statistiques sur la situation économique des localités du district de Mélitopol*; *Supplément au premier tome du Recueil*, Simféropol, 1885.— P. 68.

45. *La sarpinka* était un tissu léger de coton rayé ou à carreaux qui, primitivement, était fabriqué à Sarepta.— P. 90.

46. *Les individus recensés* — Dans la Russie d'avant l'abolition du servage, c'était la population du sexe masculin qui devait payer la capitation (surtout les paysans et les petits bourgeois). Pour les dénombrer, on organisait des recensements spéciaux (les « Révisions »). Le premier de ces recensements eut lieu en 1718 et le dixième et dernier en 1857-1859. Dans les communautés rurales de toute une série de régions, la terre était redistribuée d'après les individus recensés.— P. 98.

47. En Sibérie, les terres détenues en vertu du « *droit du premier occupant* » se trouvaient pour l'essentiel entre les mains des paysans aisés qui avaient tous les droits sur elles : ils pouvaient les donner, les vendre et les léguer à leurs descendants.— P. 125.

48. Pour les notes de Lénine faites en marges de ces recueils et contenant les calculs préliminaires, voir le Recueil Lénine XXXIII, pp. 144-150.— P. 125.

49. Voir A. N. Enghelgardt « *De la campagne. 11 lettres. 1872-1882* ». Saint-Pétersbourg, 1885, En 1937, ce livre a été réédité par les Editions sociales et économiques.— P. 137.

50. L'armée organisait des recensements tous les six ans pour savoir de combien de chevaux elle pourrait disposer en cas de mobilisation. Le premier de ces recensements eut lieu en 1876 dans 33 provinces de la zone occidentale. Le second eut lieu en 1882 et engloba l'ensemble de la Russie d'Europe. Les résultats en furent publiés en 1884 dans un recueil intitulé *Le recensement des chevaux de 1882*. En 1888, un autre recensement eut lieu dans 41 provinces et en 1891 on recensa les 18 provinces restantes et le Caucase. La mise au point des chiffres obtenus fut effectuée par le Comité central de la statistique qui les publia dans les recueils : *La statistique de l'Empire de Russie. XX. Le recensement militaire des chevaux en 1888* (SPb, 1891) et *La statistique de l'Empire de Russie. XXXI. Le recensement militaire des chevaux en 1891* (SPb, 1894). Le recensement suivant eut lieu en 1893-1894 dans 38 provinces de la Russie d'Europe ; les résultats en furent publiés sous le titre *La statistique de l'Empire de Russie. XXXVII. Le recensement militaire des chevaux en 1893 et 1894* (SPb, 1896). Les résultats du recensement militaire des chevaux en 1899-1901 pour 43 provinces de la Russie d'Europe, une province du Caucase et la steppe Kalmouk de la province d'Astrakhan ont été insérés dans le tome LV de *La statistique de l'Empire de Russie*. Ces recensements donnaient des renseignements globaux sur les exploitations paysannes que Lénine utilisa dans son livre pour analyser la décomposition de la paysannerie.— P. 144.

51. Lénine a fait une analyse détaillée du recueil de Blagovéchtchenski dans un cahier à part et dans des notes sur les marges du recueil, qui ont été publiés dans le Recueil Lénine XXXIII, pp. 89-99.— P. 145.

52. Tel est le titre d'un des ouvrages du populiste libéral V. P. Vorontsov (V.V.), ouvrage paru en 1892.— P. 148.

53. *Les travaux de la commission d'enquête sur l'industrie artisanale en Russie* que Lénine cite ici et par la suite ont été publiés en 16 volumes qui ont paru de 1879 à 1887. Cette commission (en abrégé « Commission artisanale ») fut créée en 1874 près le Conseil du commerce et des manufactures, sur la recommandation du premier congrès pan russe des fabricants et des industriels qui se tint en 1870. Elle était composée de représentants du ministère des Finances, du ministère de l'Intérieur, du ministère des Biens de l'Etat, de la Société russe de géographie, de la Société libre d'économie, de la Société agricole de Moscou, de la Société technique de Russie et de la Société pour l'assistance au commerce et à l'industrie russes. Les matériaux précieux publiés par la « Commission artisanale » dans ces *Travaux* furent pour l'essentiel recueillis par des correspondants locaux. Lénine les étudia attentivement et en retira toute une série de données et de faits qui caractérisent le développement des rapports capitalistes dans les industries artisanales.— P. 153.

54. Dans cette colonne, Lénine fit également entrer les revenus provenant de l'horticulture et de l'élevage.— P. 156.

55. Lénine fait allusion aux discussions suscitées par le rapport sur *l'Influence des moissons et des prix du blé sur les différents aspects de la vie économique*, présenté en mars 1897 par le professeur A. I. Tchouprov à la Société libre d'économie.

Société Économique Libre (S.E.L.), société scientifique privilégiée, fondée en 1765 dans le but, comme l'indiquent les statuts « de diffuser à travers le pays des informations utiles pour l'agriculture et l'industrie ». La S.E.L. était composée de scientifiques issus de la noblesse et de la bourgeoisie libérales; elle organisait des sondages d'opinion, des expéditions pour l'étude de différentes branches de l'économie nationale et régions du pays, publiait périodiquement les « Travaux de la S.E.L. » contenant les résultats des recherches et les sténogrammes des rapports et des discussions dans les sections de la société. Lénine cite à maintes reprises les « Travaux de la S.E.L. » dans ses ouvrages.— P. 160.

56. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome III, Editions Sociales, Paris, 1960, p. 190.— P. 160.

57. Avec la caution solidaire, si les impôts et redevances de toutes sortes (taille, rachat, recrutement, etc.) n'étaient pas payés à temps à l'Etat et aux propriétaires, tous les paysans de la communauté en portaient la responsabilité. Cette forme d'asservissement des paysans subsista après l'abolition du servage et ne fut supprimée qu'en 1906.— P. 162.

58. Lénine analyse les données de Drechsler au chapitre XI (L'élevage dans les petites et dans les grandes exploitations), de son ouvrage: *La question agraire et les « critiques » de Marx* (Œuvres, Paris-Moscou, tome 13).— P. 165.

59. Les expressions « 1/4 de cheval », « fraction ambulante » sont de l'écrivain Gleb Ouspenski. Voir l'essai de cet écrivain intitulé: *Chiffres vivants* dans ses *Œuvres choisies*, éd. 1938.— P. 165.

60. Voir I. E. Ianson, *Statistique comparée de la Russie et des Etats d'Europe occidentale*, t. II. Industrie et commerce. Section I. Statistique pour l'agriculture. SPb., 1880, pp. 422-423, 326, etc.— P. 169.

61. La famine de 1891 frappa tout particulièrement les provinces de l'Est et du Sud-Est de la Russie d'Europe et prit une ampleur jusqu'alors inconnue. Elle provoqua la ruine d'une masse de paysans et accéléra le processus de création du marché intérieur et de développement du capitalisme en Russie. Engels en parle dans son article sur *Le socialisme en Allemagne* et dans ses lettres à Nikolaï-on datées du 29 octobre 1891, du 15 mars et du 18 juin 1892.— P. 173.

62. Les notes de Lénine sur l'article de F. Chtcherbina sont publiées dans le Recueil Lénine XXXIII.— P. 177.

63. K. Marx, *le Capital*, livre I, tome II, Éditions Sociales, Paris, 1961, p. 180.— P. 180.

64. *La commission Valouïev*, « Commission d'enquête sur la situation de l'agriculture en Russie » dirigée par le ministre du tsar Valouïev. En 1872-73 recueillit une abondante documentation sur la situation de l'économie rurale de la Russie après l'abolition du servage. Cette documentation était constituée par des rapports de gouverneurs, des déclarations et témoignages de gros propriétaires fonciers, de maréchaux de la noblesse, de différents services des zemstvos et des administrations cantonales, de marchands de grain, de popes de villages, de koulaks, de sociétés agricoles et statistiques, et de diverses institutions liées à l'agriculture. Ces matériaux furent publiés dans un livre intitulé *Rapports de la commission d'enquête sur la situation de l'agriculture en Russie*, Pétersbourg, 1873.— P. 180.

65. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome III, Editions Sociales, Paris, 1960, p. 170.— Cette remarque de Lénine se rapporte à la traduction de Nikolaï-on (Danielson) faite en 1896.— P. 181.

66. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome III, Editions Sociales, Paris, 1960, p. 176.— P. 182.

67. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome III, Editions Sociales, Paris, 1960, p. 177.— P. 182.

68. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome III, Editions Sociales, Paris, 1960, p. 179.— P. 183.

69. Les paysans, à qui il a été fait une donation, sont les anciens serfs seigneuriaux qui, au moment de l'abolition du servage en 1861, reçurent gratuitement (sans rachat) des gros propriétaires fonciers un lot minuscule représentant un quart de la superficie maximum du lot fixé par la loi pour la localité donnée. Toutes les autres terres dont ces paysans disposaient auparavant leur furent reprises par les propriétaires qui purent ainsi les maintenir dans un état de servitude même après l'abolition du servage.

Les trekhdnevniki étaient des ouvriers agricoles salariés employés à la journée, possédant un lot de terre et une misérable exploitation ; ils devaient travailler 3 jours par semaine pendant tout l'été sur les terres d'un koulak ou d'un gros propriétaire foncier, pour un salaire de 20 à 30 roubles ou pour du blé. Cette catégorie d'ouvriers était particulièrement répandue dans les provinces du nord-ouest de la Russie tsariste.— P. 186.

70. K. Marx, *le Capital*, livre I, tome I, Editions Sociales, Paris, 1959, pp. 167-168.— P. 191.

71. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome II, Editions Sociales, Paris, 1959, p. 254.— P. 191.

72. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome I, Editions Sociales, Paris, 1957, p. 340.— P. 191.

73. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome I, Editions Sociales, Paris, 1957, pp. 337-338.— P. 191.

74. Lénine avait déjà critiqué la théorie populiste sur la « production populaire » dans son ouvrage *Ce que sont les « amis du peuple » et comment ils luttent contre les social-démocrates ?* (voir Œuvres, Paris-Moscou, tome I).— P. 192.

75. Les six premiers paragraphes de ce chapitre furent d'abord publiés sous forme d'article dans la revue *Natchalo* n° 3, mars 1899 (pages 96-117) sous le titre «L'évincement de l'économie fondée sur la corvée et son remplacement par l'économie capitaliste dans l'agriculture russe contemporaine». L'article était accompagné d'une note de la rédaction indiquant qu'il s'agissait d'un fragment d'un grand travail sur le développement du capitalisme en Russie.— P. 197.

76. F. Engels, *La situation de la classe laborieuse en Angleterre*, Editions Sociales, Paris, 1961, p. 380.— P. 199.

77. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome III, Editions Sociales, Paris, 1960, p. 171.— P. 199.

78. Les « *terres enlevées* » (« otrezki ») sont celles que les gros propriétaires fonciers retirèrent aux paysans au moment de l'abolition du servage.— P. 200.

79. Les *paysans temporairement redevables* étaient d'anciens serfs seigneuriaux qui même après l'abolition du servage en 1861 continuèrent à devoir certaines redevances (comme l'obrok ou la corvée) aux propriétaires pour pouvoir jouir de leur lot. Cette situation de « temporairement redevable » devait durer jusqu'à ce que les paysans soient devenus, avec l'accord des seigneurs, propriétaires de leurs lots contre rachat. Ce n'est qu'en 1881 que les gros propriétaires furent contraints d'accepter le rachat par un oukase qui prévoyait que les « rapports de dépendance » devaient prendre fin au 1er janvier 1883.— P. 200.

80. C'est en 1897 que Lénine reçut à Chouchenskoïé le recueil sur l'*Influence des récoltes et des prix du blé sur certains aspects de l'économie nationale russe* (2 tomes). Ainsi qu'en témoignent les nombreuses notes que l'on peut lire sur les marges de son exemplaire, Lénine étudia soigneusement cet ouvrage. Lénine dénonce l'inconsistance de la méthode des « moyennes », adoptée par les populistes et qui masquent la décomposition de la paysannerie. Lénine vérifia soigneusement et utilisa les matériaux concrets fournis par le Recueil. C'est ainsi, par exemple, qu'au page 153 du premier volume, il fit un relevé sur la répartition des divers systèmes d'exploitation (capitaliste, système de prestations et système mixte) dans les différentes provinces de la Russie. Ces matériaux figurent dans ce tableau avec quelques renseignements complémentaires empruntés à d'autres sources.— P. 202.

81. *La culture par cycle* était une des formes de prestation de travail et de fermage asservissant employés par les gros propriétaires fonciers aux dépens des paysans dans la Russie d'après l'abolition du servage. Avec ce système de prestations le paysan devait cultiver avec son propre matériel et avec ses propres chevaux un cycle entier, c'est-à-dire une déciatine de blé d'hiver, une de blé de printemps et parfois une déciatine de prairie appartenant au propriétaire foncier. En échange, ce dernier lui donnait de l'argent ou lui accordait un prêt d'hiver ou lui louait une terre.— P. 205.

82. Dans certaines provinces de la Russie, la *skopchtchina* était un fermage en nature qui provoquait la servitude du fermier. Celui-ci devait en effet livrer au propriétaire une certaine partie de la récolte (la moitié et même davantage) et de plus, il était obligé de lui donner une partie de son travail sous forme de « prestations » diverses.— P. 208.

83. *Le Truck-system* consiste à payer les salaires des ouvriers en marchandises et en produits des magasins de fabrique appartenant aux patrons. Au lieu de leur donner un salaire en argent, les patrons obligent les ouvriers à prendre dans leurs magasins des objets de consommation de basse qualité et d'un prix élevé. En Russie, ce système qui permet une exploitation renforcée

50 provinces

Périodes	Population				Emblavures Céréales plus pommes de terre				Tchetverts Récolte nette			
	en milliers	en %%				en %%				en %%		
1864-66	61 400	100			72 225	100			152 851	100		
1870-79	69 853	114	100		75 620	104	100		211 325	138	100	
1883-87	81 725	132	117	100	80 293	111	106	100	255 178	166	120	100
1885-94	86 282	140	123	105	92 616	128	122	115	265 254	173	126	104

des ouvriers était particulièrement répandu dans les régions d'industrie artisanale.— P. 209.

84. La *Rousskaïa Pravda* est le premier recueil écrit de lois et d'arrêtés du prince qui ait existé dans l'ancienne Russie du XI^e^ et du XII^e^ siècle. Le but des articles de la *Rousskaïa Pravda* est de défendre la propriété et la vie des féodaux. Ils témoignent de la farouche lutte de classes qui opposait la paysannerie asservie de l'ancienne Russie à ses exploiteurs. Dans l'ancienne Russie du IX^e^ au XIII^e^ siècle, les *smerdes* étaient des paysans féodaux dépendants qui effectuaient des corvées dans les domaines du prince et des autres féodaux ecclésiastiques ou civils à qui ils payaient l'obrok.— P. 212.

85. Le compte rendu sténographique des débats du 1^er^ et du 2 mars 1897 est publié dans *Les travaux de la Société Libre d'Economie*, 1897, n° 4.— P. 221.

86. *Oblomov*, personnage du roman du même nom de Gontcharov. C'est un gros propriétaire foncier qui se caractérise par sa veulerie et son extrême paresse.— P. 227.

87. *Pindare*, poète lyrique de la Grèce antique qui célébrait dans ses vers les sportifs illustres qui avaient remporté la victoire aux jeux. Dans un sens péjoratif, on donne le nom de Pindare aux dispensateurs de louanges immodérées. Dans le livre I du *Capital* Marx qualifie de « Pindare de la fabrique capitaliste » le Docteur Ure qui avait fait l'apologie du capitalisme.— P. 243.

88. *La Commission Zvéguintsev* fut créée en 1894 à la section des zemstvos du ministère de l'Intérieur. Elle devait élaborer des mesures destinées à « réglementer les petites industries exercées au-dehors et le mouvement des ouvriers agricoles ».— P. 253.

89. K. Marx, F. Engels, œuvres choisies en deux volumes, Editions du Progrès, Moscou, 1960, t. I, pp. 582-678.—P. 256.

90. Dans la première édition du *Développement du capitalisme en Russie* (1899), ce tableau se présentait de la façon suivante: —P. 264.

de la Russie d'Europe

en milliers Emblavures pommes de terre				Récolte nette				Tchetverts de récolte nette par tête d'habitant		
	en %%				en %%			Céréales	Pommes de terre	Total
6 918	100			16 996	100			2,21	0,27	2,48
8 757	126	100		30 379	178	100		2,59	0,43	3,02
10 847	156	123	100	36 164	212	119	100	2,68	0,44	3,12
16 552	239	187	152	44 348	260	146	123	2,57	0,50	3,07

91. Les observations de Lénine à propos de ce recueil et les calculs préliminaires furent publiés dans le Recueil Lénine XXXIII, pp. 165-175.—P. 265.

92. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome III, Editions Sociales, Paris, 1960, pp. 140-141.— P. 270.

93. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome III, Editions Sociales, Paris, 1960, pp. 60-61.— P. 270.

94. *Res fungibilis* (chose interchangeable), vieux terme juridique. On appelle *res fungibilis* les objets qui, dans les contrats, sont définis par un calcul ou une mesure simple (« tant de pouds de seigle », « tant de briques », etc.). On en distingue les choses non interchangeables, celles qui ont une individualité propre (« telle chose », « telle chose portant tel numéro »).— P. 282.

95. *La Petite Russie*, sous le tsarisme, c'était la dénomination officielle du territoire de l'Ukraine.— P. 285.

96. Voir N. A. Blagovéchtchenski: *L'exploitation paysanne — Relevé statistique des renseignements économiques fournis par les recensements par foyer des zemstvos.* Tome I, Moscou, 1893.— P. 289.

97. Voir E. M. Démentiev: *La fabrique. Ce qu'elle donne à la population et ce qu'elle lui prend.* Moscou, 1893, pp. 88-97.— P. 311.

98. Il s'agit des provinces de Pétersbourg et de Moscou.— P. 323.

99. K. Marx et F. Engels, Œuvres choisies en deux volumes. Editions du Progrès, Moscou, 1960, t. I, pp. 345-346.— P. 332.

100. K. Marx, *le Capital*, livre I, tome III, Editions Sociales, Paris, 1962, p. 106.— P. 337.

101. K. Marx, *le Capital*, livre II, tome II, Editions Sociales, Paris, 1960, p. 293.— P. 337.

102. K. Marx, *le Capital*, livre I, tome III, Editions Sociales, Paris, 1962, pp. 132, 85.— P. 338.

103. K. Marx, *le Capital*, livre II, tome I, Editions Sociales, Paris, 1960, pp. 222-223.— P. 339.

104. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome III, Editions Sociales, Paris, 1960, pp. 9, 186.— P. 340.

105. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome I, Editions Sociales, Paris, 1957, p. 138.— P. 342.

106. Allusion à l'article d'Engels sur « La Question paysanne en France et en Allemagne », paru dans la revue sociale-démocrate allemande *Die Neue Zeit* (n° 10, 1894-1895). Le terme de « disciples » français a été employé par Lénine pour échapper à la censure et désigner les marxistes (ou les « socialistes français de tendance marxiste » comme les appelle Engels dans cet article).— P. 343.

107. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome III, Editions Sociales, Paris, 1960, p. 186.— P. 343.

108. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome III, Editions Sociales, Paris, 1960, p. 186.— P. 343.

109. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome III, Editions Sociales, Paris, 1960, pp. 9-10.— P. 344.

110. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome III, Editions Sociales, Paris, 1960, p. 112.— P. 345.

111. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome III, Editions Sociales, Paris, 1960, p. 113.— P. 345.

112. *Antrag Kanitz*, proposition déposée au Reichstag en 1894 par le représentant des agrariens, le comte Kanitz, qui demandait au gouvernement allemand de prendre en main tous les achats de blé importé de l'étranger et de revendre ensuite ce blé aux prix moyens. Cette proposition fut repoussée par le Reichstag.— P. 346.

113. Au chapitre VII du *Développement du capitalisme en Russie*, dans la note pp. 584-585, Lénine donne une appréciation des recherches de Bücher et de sa classification des stades et des

formes de l'industrie. La partie la plus importante du livre de Bucher, qui est consacrée à l'origine de l'économie nationale, fut traduite en russe par Lénine, alors qu'il se trouvait en déportation à Chouchenskoïé. La traduction de Lénine n'a pas été publiée.— P. 348.

114. Au milieu du XIX^e siècle, la fabrication des chaussons de laine brodés connut un grand développement dans la ville d'Arzamas et dans ses environs. Dans les années 60, on fabriquait annuellement à Arzamas, au monastère de Nikolskoïé et au bourg de Vyezdnaïa Sloboda, plus de 10 000 paires de chaussons brodés qui étaient écoulés à la foire de Nijni-Novgorod et expédiés en Sibérie, au Caucase et dans d'autres régions de la Russie.— P. 357.

115. *Manilov*, personnage des *Ames Mortes* de Gogol. C'est le type même du rêveur sans volonté qui arrive à faire de belles phrases vides sans jamais agir.— P. 373.

116. K. Marx, *le Capital*, livre I, tome II, Editions Sociales, Paris, 1959, p. 16.— P. 374.

117. K. Marx, *le Capital*, livre I, tome II, Editions Sociales, Paris, 1959, p. 17.— P. 375.

118. K. Marx, *le Capital*, livre I, tome II, Editions Sociales, Paris, 1959, p. 27.— P. 377.

119. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome I, Editions Sociales, Paris, 1957, pp. 282, 287-288, 304, 333-338.— P. 380.

120. *Les petites industries de la province de Vladimir*, t. III, Enquête de S. Kharisoménov, Moscou, 1882, pp. 20-21.— P. 394.

121. Dans la Russie tsariste, *les paysans d'Etat avec une propriété d'un tchetvert* étaient une catégorie d'anciens paysans d'Etat descendant des gens d'armes qui, aux XV^e et XVI^e siècles, s'étaient installés aux frontières de l'Etat moscovite. Ces gens d'armes (cosaques, streltsy, soldats) devaient garder les frontières et, en échange, ils recevaient en jouissance provisoire ou héréditaire de petits lots de terre qui se mesuraient en *tchetverts* (un *tchetvert* = une demi-déciatine). A partir de 1719, ces colons de l'Etat reçurent le nom d'*odnodvortsy*. Alors qu'auparavant ils jouissaient de divers privilèges et qu'ils avaient le droit de posséder des serfs, au cours du XIX^e siècle leur situation fut peu à peu assimilée à celle des autres paysans. Le règlement de 1866 déclara que la terre des odnodtvortsy (les tcheverts) était leur propriété personnelle et que les membres de leurs familles pouvaient en hériter.— P. 401.

122. *Laboureurs libres*, catégorie de paysans libérés du servage en vertu de la loi du 20 février 1803 qui autorisait les propriétaires

féodaux à libérer les paysans en leur donnant de la terre. Les conditions de cette libération étaient fixées par les propriétaires.— P. 401.

123. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome I, Editions Sociales, Paris, 1960, pp. 342-345.— P. 405.

124. K. Marx, *Misère de la philosophie*, Editions Sociales, Paris, 1961, p. 144.— P. 405.

125. K. Marx, *le Capital*, livre I, tome II, Editions Sociales, Paris, 1959, pp. 56-57.— P. 405.

126. *Les ouvriers en chambre* étaient ceux qui étaient propriétaires d'un local (*svétlolka*). Ils louaient ce local à un fabricant qui y installait des métiers fonctionnant à la main. Les ouvriers en chambre travaillaient dans leur propre *svétlolka* et, par contrat avec le fabricant, ils se chargeaient de toute une série de fonctions intermédiaires: ils devaient chauffer l'atelier, le tenir en bon état, fournir la matière première aux tisserands, envoyer les produits finis au patron, surveiller les ouvriers, etc...— P. 406.

127. *Annuaire statistique de l'Empire de Russie*, II. Fascicule trois. Matériaux pour l'étude de l'industrie artisanale et du travail manuel en Russie. Première partie. Editions du Comité central de la Statistique du ministère de l'Intérieur. St-Pétersbourg, 1872.— P. 408.

128. K. Marx, *le Capital*, livre I, tome II, Editions Sociales, Paris, 1959, pp. 39-40.— P. 418.

129. K. Marx, *le Capital*, livre I, tome II, Editions Sociales, Paris, 1959, pp. 33-40.— P. 419.

130. *Les livres de cens* étaient les documents utilisés pour déterminer à combien devait s'élever le cens pour les habitants des villes, des bourgs et des villages. Ils indiquaient les caractères des terres, les revenus de la population, décrivaient les rues, les faubourgs, les monastères, etc. Ces relevés étaient établis sur place par des commissaires venus du centre. Les plus anciens « livres de cens » dataient du XV^e^ siècle. Mais la majorité de ceux qui ont été conservés ne remonte pas au-delà du XVII^e^ s.— P. 438.

131. *La loi du 2 juin 1897* limitait la journée de travail à 11 heures et demie pour les ouvriers des entreprises industrielles et des ateliers de chemin de fer. Avant cette loi, rien ne limitait la journée de travail en Russie, qui atteignait 14, 15 heures et même davantage. Le gouvernement tsariste fut contraint de promulguer cette loi sous la pression du mouvement ouvrier dirigé par l'« Union pour la libération de la classe ouvrière » fondée par Lénine. Cette loi fut examinée en détail et critiquée

par Lénine dans la brochure: *La nouvelle loi ouvrière.* (Voir Œuvres, Paris-Moscou, t. 2, pp. 269-320.)— P. 441.

132. Ce tableau a été établi à partir d'un tableau plus détaillé publié par le *Messager des Finances* (n° 42, 1898).— P. 447.

133. Avant 1864, les ouvriers des manufactures d'armes de Toula étaient des serfs appartenant à l'Etat. Ils habitaient dans des faubourgs à part (celui des forgerons, etc.) et étaient répartis dans différents ateliers: canons des fusées, montures, culasses mobiles, garnitures, etc. Pour effectuer les travaux accessoires, on avait affecté aux usines de Toula les serfs de plusieurs villages. Ces paysans préparaient le charbon de bois, gardaient les forêts appartenant aux entreprises, travaillaient dans les cours des usines. Au moment de l'abolition du servage, on dénombrait à Toula près de 4 000 armuriers dont 1 276 travaillaient dans les usines et 2 362 à domicile. Avec leurs familles, les armuriers formaient une population de plus de 20 000 âmes.— P. 448.

134. Il s'agit de la fabrique de la « Société de Saint-Pétersbourg pour la production mécanique des chaussures » (fondée en 1878). En 1894-95 la fabrique employait 845 ouvriers et produisait pour une somme atteignant 1 287 912 roubles (voir la *Liste des fabriques et usines*, SPb 1897, n° 13 450, pp. 548-549).— P. 455.

135. K. Marx, *le Capital*, livre I, tome III, Editions Sociales, Paris, 1962, pp. 189-191.— P. 458.

136. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome II, Editions Sociales, Paris, 1957, pp. 336-338.— P. 466.

137. K. Marx, *le Capital*, livre I, tome II, Editions Sociales, Paris, 1959, pp. 33-35.— P. 467.

138. M. K. Gorbounova: *Les métiers féminins dans la province de Moscou*, fascicule IV. (*Recueil de renseignements statistiques sur la province de Moscou, section de statistique économique*, t. VII, fascicule II, Moscou, 1882). Introduction, page IX.— P. 469.

139. K. Marx, *le Capital*, livre I, tome II, Editions Sociales, Paris, 1959, pp. 157 et suivantes, t. III, pp. 85 et suivantes.— P. 473.

140. Voir E. N. Andréev: *L'industrie artisanale en Russie d'après les renseignements fournis par « La commission d'enquête sur l'industrie artisanale en Russie »* et d'autres sources. Saint-Pétersbourg, 1885, (le nombre de 7 500 000 personnes s'adonnant à des « métiers auxiliaires » est donné à la p. 69 de cet ouvrage). Voir également la brochure du même auteur: *L'industrie artisanale en Russie*, St-Pétersbourg, 1882, p. 12.— P. 478.

141. Pour caractériser le développement de la grande industrie dans la période postérieure à l'abolition du servage, Lénine étudia, de façon scientifique, une masse de documents fournis par la statistique des usines et fabriques de l'époque (recueils, monographies et enquêtes, ouvrages de références officiels, comptes rendus de revues et de journaux, rapports et autres sources). Les notes faites par Lénine dans les livres et autres matériaux ont été publiés dans la deuxième partie du Recueil Lénine XXXIII et montrent le travail de vérification, de mise au point, de synthèse, de groupement scientifique des données de la statistique, accompli par lui. Voir également l'appréciation que Lénine donne des principales sources de statistique des usines et fabriques dans son article: *A propos de notre statistique des usines et fabriques* (Œuvres, Paris-Moscou, t. 4, pp. 9-44).— P. 480.

142. K. Marx, *le Capital*, livre I, tome II, Editions Sociales, Paris, 1959, pp. 153-154.— P. 481.

143. *La manufacture allodiale féodale* était une entreprise appartenant à un gros propriétaire foncier et dont les ouvriers étaient des paysans serfs. En 1721, Pierre Ier avait promulgué un oukase autorisant les industriels de la classe des marchands d'acheter des serfs pour les faire travailler dans les usines. Ces serfs attachés aux entreprises portaient le nom de « paysans de possession ».— P. 497.

144. Il s'agit des *Matériaux pour la statistique du district de Krasnoouflmsk, province de Perm*, fascicule V, 1re partie (Région des usines). Kazan, 1894. Voir à la page 65 de ce livre un tableau intitulé « Renseignements sur une équipe d'ouvriers ayant contracté des dettes dans les ateliers de l'usine d'Artinsk, en 1892 ».— P. 516.

145. La citation est tirée du livre *L'industrie minière et métallurgique de Russie*. Editions du Département des Mines. Exposition universelle Christophe Colomb à Chicago, en 1893. Saint-Pétersbourg, 1893, p. 52.— P. 517.

146. La première édition du *Développement du capitalisme en Russie* contient des données pour les années 1890 et 1896, qui ont été omises dans la seconde édition. En outre, les renseignements de la première édition pour 1897 se distinguent quelque peu de la seconde édition. La partie correspondante du tableau dans la première édition se présente ainsi: 1890 56 560 100 28 174 49,7 13 418 23,7 367,2 1896 98 414 100 35 457 36,6 39 169 39,7 547,2 1897 113 982 100 40 850 35,8 46 350 40,6.— Pour les renseignements de 1897, la première édition donne cette note, également omise dans la seconde édition: « En 1898, la production de fonte dans l'Empire s'élevait à 133 millions de pouds, dont 60 millions dans le Sud et 43 millions dans l'Oural (*Rousskié Védomosti*, 1899, n° 1) ».— P. 518.

147. Lénine a complété plus tard ce tableau par des données correspondantes pour 1908 (voir l'illustration, p. 545). Les renseignements contenus dans l'addition faite par Lénine ont été tirés du *Relevé des comptes rendus des inspecteurs de fabriques pour 1908* (pp. 50-51), paru en 1910. L'addition en question aurait donc été faite en 1910 ou 1911.— P. 543.

148. K. Marx, *le Capital*, livre I, tome III, Editions Sociales, Paris, 1962, p. 85.— P. 561.

149. Pendant sa déportation à Chouchenskoïé, Lénine traduisit avec Kroupskaïa de l'anglais le premier tome et révisa la traduction du second tome de l'ouvrage de S. et B. Webb: *Théorie et pratique du trade-unionisme anglais*. Le premier tome du livre des Webb « traduit de l'anglais par Vladimir Iline » (c'est-à-dire Lénine) parut à Pétersbourg en 1900 aux éditions O. N. Popova. Le deuxième tome parut en 1901.— P. 564.

150. La « fabrique Khloudov », *Société de filature de coton des frères Khloudov* (la fabrique se trouvait à Egorievsk, province de Riazan). Les chiffres mis entre parenthèses dans la note de Lénine (sur le nombre d'ouvriers et le montant de la production) ont été tirés de la *Liste des fabriques et usines*, Saint-Pétersbourg, 1897, n° 763.— P. 567.

151. K. Marx, *le Capital*, livre I, tome III, Editions Sociales, Paris, 1962, pp. 189-191.— P. 570.

152. *Laste*, mesure de capacité utilisée jadis sur les navires de la marine marchande russe, équivaut à 2 tonnes.— P. 588.

153. K. Marx, *le Capital*, livre III, tome III, Editions Sociales, Paris, 1960, p. 29.— P. 594.

154. Dans les années 90 du XIX^e siècle, la *Rousskaïa Mysl* était une revue de tendance libérale et le *Rousskii Vestnik* de tendance réactionnaire.— P. 616.

155. *Sobakévitch*, personnage des *Ames Mortes* de Gogol. C'est un gros propriétaire foncier grossier et avide.— P. 626.

156. K. Marx, *le Capital*, livre I, tome III, Editions Sociales, Paris, 1962, p. 187.— P. 627.

157. *Monsieur Coupon*, expression imagée utilisée par les publications des années 80 et 90 du XIX^e siècle pour désigner le capital et les capitalistes. C'est l'écrivain Gleb Ouspenski qui a lancé cette expression dans ses essais intitulés *Péchés mortels*.— P. 631.

158. Voir l'esquisse de Gleb Ouspenski *Au Caucase*. Œuvres complètes, t. II, 1918.— P. 631.

159. Le *Pokrout* était une forme de rapports économiques existant dans les artels de marins-pêcheurs du Nord de la Russie. Dans les artels de ce type, les moyens de production appartenaient à un patron qui maintenait les ouvriers dans une situation dépendante et asservie. En règle générale, le patron recevait les 2/3 du produit et les ouvriers seulement 1/3. De plus, les ouvriers étaient obligés de vendre leur part au patron qui l'achetait à bas prix et la payait en marchandises, ce qui était extrêmement désavantageux pour les ouvriers.— P. 638.

160. K. Marx, *le Capital*, livre I, tome I, Editions Sociales, Paris, 1959, p. 19.— P. 638.

161. L'article *Une critique acritique* constitue la réponse de Lénine à P. Skvortsov qui était un des « marxistes légaux » et qui avait publié une critique hostile au *Développement du capitalisme en Russie*. Ainsi que nous l'apprend une lettre de Kroupskaïa à la mère de Lénine, M. A. Oulianova, datée du 19 janvier 1900, Lénine commença à travailler à cet article en janvier 1900, pendant les dernières semaines de sa déportation à Chouchenskoïé. L'article fut terminé en mars 1900, après le retour de Lénine de déportation et il fut publié dans le numéro de mai-juin 1900 de la revue *Naoutchnoïé Obozrénié*. Cet article est le dernier que Lénine ait publié dans la presse légale de Russie avant son départ pour l'étranger.— P. 647.

162. Les mots entre guillemets (« Tchi-tchi-kov... », etc.) est une paraphrase du passage suivant du livre de N. Tchernychevski: *Esquisses de la période de Gogol dans la littérature russe*: « Pour analyser les *Ames Mortes* avec esprit, on pourrait procéder de la façon suivante. Après avoir transcrit le titre du livre: Les aventures de Tchitchikov ou les âmes mortes, commencer tout d'un coup: « Les avant-froidures... Tchkhi-tchkhi-kov. N'allez pas croire, lecteur, que j'ai éternué... et ainsi de suite. Il y a quelque vingt ans certains lecteurs trouvaient cela spirituel ». (Voir N. Tchernychevski: *Esquisses de la période de Gogol dans la littérature russe*, Saint-Pétersbourg, 1892, p. 64).— P. 652.

163. K. Marx, *le Capital*, livre II, tome I, Editions Sociales, Paris, 1962, pp. 107-108.— P. 654.

164. K. Marx, *le Capital*, livre II, tome I, Editions Sociales, Paris, 1962, pp. 106-107.— P. 654.

165. K. Marx, *le Capital*, livre II, tome II, Editions Sociales, Paris, 1960, p. 118.— P. 656.

166. K. Marx, *le Capital*, livre I, tome II, Editions Sociales, Paris 1960, p. 41.— P. 658.

167. L'article de Lénine *Nouvelle remarque sur la théorie de la réalisation*, a paru sous la signature de « V. Iline » dans la revue *Naoutchnoïé Obozrénié*, n° 8, août 1899 (voir Œuvres, Paris-Moscou, t. 4).— P. 672.

168. Cette « *tentative « pour ouvrir les yeux » du public sur la confusion du marxisme avec la science bourgeoise* », qui est une critique du strouvisme et du « marxisme légal », a été faite par Lénine dans son ouvrage *Le contenu économique du populisme et la critique qu'en fait dans son livre M. Strouvé* (*Influence du marxisme sur la littérature bourgeoise*). Cet ouvrage de Lénine se trouve dans le premier tome de la présente édition. Il montre qu'en fait les partisans du « marxisme légal » sont des démocrates bourgeois qui essaient d'utiliser le drapeau du marxisme et le mouvement ouvrier dans l'intérêt de la bourgeoisie.— P. 673.

169. L'analyse systématique de cette tendance fut faite par Lénine dans son ouvrage *Matérialisme et empiriocriticisme*. Cette œuvre philosophique fondamentale fut rédigée en 1908 et publiée en volume à Moscou en 1909.— P. 674.

TABLE DES MATIÈRES

I

LE DÉVELOPPEMENT DU CAPITALISME EN RUSSIE.

Processus de formation du marché intérieur pour la grande industrie 7
Préface à la première édition 11
Préface à la deuxième édition 19
Chapitre Ier. Les erreurs théoriques des économistes populistes 27

I. La division sociale du travail 27
Accroissement du nombre des industries 27.— Formation du marché intérieur par la division sociale du travail 28.— Manifestation de ce processus dans l'agriculture 28-29.— Conceptions des économistes populistes 29.

II. La population industrielle s'accroît aux dépens de la population agricole 30
Liaison nécessaire de ce phénomène avec la nature même de l'économie marchande et capitaliste 30-31.

III. La ruine des petits producteurs 31
Conception erronée des populistes 32.— Point de vue de l'auteur du *Capital* à ce sujet 33.

IV. La théorie populiste selon laquelle il est impossible de réaliser la plus-value 33
L'essentiel de la théorie de MM. V.V. et N.-on ; son caractère erroné 33-35.— Erreur de ceux qui font intervenir le « marché extérieur » dans le problème de la réalisation 35-37.—Appréciation superficielle des contradictions du capitalisme chez les écrivains mentionnés 37-38.

V. Les thèses de A. Smith sur la production et la circulation de tout le produit social dans la société

capitaliste et la critique de ces thèses par Marx 38
Exclusion du capital constant par A. Smith 38-40.— Influence de cette erreur sur la théorie du revenu national 40-42.

VI. La théorie de la réalisation chez Marx 42
Les prémisses fondamentales de la théorie de Marx 42-43.— Réalisation du produit dans les conditions de la reproduction simple 43-44.— La principale conclusion de la théorie de la réalisation de Marx 45-46.— Rôle de la consommation productive 46-48.— Contradiction entre la tendance à l'élargissement illimité de la production et la consommation limitée 48-50.

VII. La théorie du revenu national 50
Proudhon 50-52.— Rodbertus 52-54.— Economistes contemporains 54.— Marx 54-56.

VIII. Pourquoi le marché extérieur est-il nécessaire à une nation capitaliste 57
Causes de la nécessité du marché extérieur 57-58.— Marché extérieur et nature progressive du capitalisme 58-59.

IX. Conclusions du premier chapitre 60
Résumé des thèses analysées plus haut 60-61. L'essentiel dans la question du marché intérieur 61-62.

Chapitre II. La décomposition de la paysannerie 63

I. La statistique des zemstvos pour la Nouvelle-Russie. 63
Groupes économiques de la paysannerie 63-64.— Agriculture marchande, achat et vente de la force de travail 65-66.— Groupe supérieur; concentration de la terre 66, du cheptel vif et mort 67, la plus grande productivité 67-68.— Réflexions de M. V.V. sur l'absence de chevaux 68-69.— Louage des salariés agricoles et réflexions de M. V.V. à ce sujet 70-71.— Groupe inférieur de la paysannerie; mise en location de la terre 71-73.— Groupe moyen, son instabilité 73-75.— MM. V.V. et Karychev sur l'affermage paysan 75-78.— Ce que pensent les populistes de l'étude de M. Postnikov 78-79.

II. La statistique des zemstvos pour la province de Samara 79
Données sur l'économie de différents groupes de paysans dans le district de Novoouzensk 79-83.— Possession et jouissance foncière de différents groupes 83-84.—M. Karychev sur les affermages et les prix du blé 84-85.— Travail salarié; création du marché intérieur par la décomposition de la paysan-

nerie 86-87.— Le prolétariat rural dans la province de Samara 87.

III. La statistique des zemstvos pour la province de Saratov 87

Données sur l'économie de différents groupes 88-89.— Louage des salariés agricoles 89.— Les petites industries dans la statistique des zemstvos 90-91.— Les affermages 91-92.— Réflexions de MM. Karychev, N.-on, Maress sur l'affermage 93-97.— Comparaison entre le district de Kamychine et les autres 98.— Importance du problème de la classification des feux paysans 99-102.

IV. La statistique des zemstvos pour la province de Perm 102

Données sur l'économie de différents groupes 102-104.— Louage de salariés agricoles et de journaliers; son importance 104-105.— Fumage du sol 107.— Instruments perfectionnés 107-108.— Etablissements industriels et commerciaux 109-110.

V. La statistique des zemstvos pour la province d'Orel 110

Données sur l'économie de divers groupes 110-111.— Tableau incomplet de la décomposition d'après les données sur la province d'Orel 111-113.

VI. La statistique des zemstvos pour la province de Voronèje 113

Procédés de classification dans les recueils de Voronèje 113-114.— Données sur le district de Zadonsk 114.— Petites industries 115-118.

VII. La statistique des zemstvos pour la province de Nijni-Novgorod 118

Données sur les groupes d'exploitations dans trois districts 118-122.

VIII. Examen de la statistique des zemstvos pour les autres provinces 122

Province de Novgorod, district de Démiansk 122-123.— Province de Tchernigov, district de Kozéletz 123.— Province d'Iénisséisk 123-124.— Province de Poltava, trois districts 124-125.— Province de Kalouga 126.— Province de Tver 127-128

IX. Relevé des chiffres de la statistique des zemstvos précédemment analysés et relatifs à la décomposition de la paysannerie 128

Procédés du relevé 128-131.— Tableau récapitulatif et diagramme 132-135 et 144-145.— Analyse du diagramme par colonnes 136-142.— Comparaison de divers localités selon le degré de décomposition 142-144.

X. Données d'ensemble de la statistique des zemstvos et du recensement des chevaux par l'Administration militaire 144

La statistique des zemstvos sur 112 districts de 21 provinces 144-146.— Données du recensement des chevaux par l'Administration militaire sur 49 provinces de la Russie d'Europe 146-147.— Importance de ces données 147-149.

XI. Comparaison entre les recensements des chevaux effectués par l'Administration militaire en 1888-1891 et 1896-1900 149

Donnés sur 48 provinces de la Russie d'Europe 149-151.— Exercices statistiques de MM. Vikhliaïev et Tchernenkov 151-152.

XII. La statistique des zemstvos sur les budgets paysans 152

Le caractère des données et les méthodes de leur classification 152-153.— (A). Résultat d'ensemble des budgets 154-162.— Le montant des dépenses et des recettes 154-155.— Le détail des dépenses 155.— Le détail des recettes 156-158.— La part-argent du budget 158-160.— Rôle des redevances 161-162.— (B). Caractéristique de l'agriculture paysanne 162-168.— Données d'ensemble sur les exploitations 162-164.— Avoir et matériel 164-165.— Frais d'exploitation 165-166.— Revenu tiré de l'agriculture 167.— Exception apparente 167-168.— (C). Caractéristique du niveau de vie 168-179.— Les frais d'alimentation en nature 170.— Les frais de nourriture en argent 171-172.— Autres dépenses pour la consommation individuelle 172.— La dépense en argent pour la consommation individuelle et productive 172-173.— M.N.-on à propos de la « couche» supérieure de la paysannerie 174.— Comparaison du niveau de vie des paysans et des ouvriers ruraux 174-176.— Les procédés de M. Chtcherbina 175-179.

XIII. Conclusions du chapitre II 179

Importance de l'économie marchande 179.— 1) Contradictions capitalistes au sein de la communauté 179-180.— 2) La « dépaysannisation» 180-181.— 3) La caractéristique de ce processus donnée par *le Capital* 181-182.— 4) La bourgeoisie paysanne 183-184.— 5) Le prolétariat rural. Le type de l'ouvrier rural pourvu d'un lot, propre à l'Europe 184-188.— 6) La paysannerie moyenne 188.— 7) Formation du marché intérieur pour le capitalisme 188-189.— 8) Progrès de la décomposition; importance des migrations 189-190.— 9) Le capital

commercial et usuraire. Comment la théorie pose cette question. Liaison de ces formes du capital avec le capital industriel 190-193.— 10) Les prestations de travail et leur influence sur la décomposition de la paysannerie 193-194.

Chapitre III. Passage des propriétaires fonciers du système basé sur la corvée à celui de l'exploitation capitaliste 197

I. Les traits principaux de l'exploitation fondée sur la corvée 197

L'essentiel dans le système économique du servage et ses conditions 197-199.

II. Le système de la corvée, associé au système d'économie capitaliste 199

Vestiges de l'ancien système après la réforme 199-200.— Le système des prestations de travail et le système capitaliste 200-202.— Leur expansion relative 202-203.— Le système de prestations de travail passe au système capitaliste 204.

III. Analyse du système de prestations de travail . . 205

Les formes de prestations 205-207.— Fermages en nature et leur importance 207-208.— Rémunérations du travail dans le système de prestations 208-210.— Dépendance personnelle dans les prestations de travail 210-211.— Appréciation générale des prestations de travail 212.

IV. La chute du système de prestations 213

Deux groupes de prestations de travail 213-214.— Importance de la décomposition de la paysannerie 214-216.— Appréciation de M. Stébout 217.— Appréciation de la presse 217-218.

V. La conception populiste sur ce problème 219

Idéalisation des prestations de travail 219-220.— Réflexions de M. Kabloukov 220-224.

VI. L'histoire du domaine d'Engelhardt 224

Etat primitif de l'économie et caractère de ses modifications successives 224-228.

VII. L'emploi des machines dans l'agriculture. . . . 228

Quatre périodes dans le développement du machinisme agricole 228-229.— Insuffisance de la statistique officielle 229-232.— Données sur l'emploi de différentes machines agricoles 232-238.

VIII. Le rôle des machines dans l'agriculture 238

Caractère capitaliste de l'emploi des machines 238-241.— Résultats de l'emploi des machines 241-

246.— L'esprit d'inconséquence des populistes 246-247.

IX. Le travail salarié dans l'agriculture 247

Petites industries exercées au-dehors 247-248, leur importance 248-249, leur étendue 249-250.— Nombre des salariés agricoles dans l'ensemble de la Russie d'Europe 251-252.

X. Le rôle du travail salarié libre dans l'agriculture 253

Situation des ouvriers agricoles 253-254.— Formes particulières de l'embauche 254-256.— Situation des ouvriers chez les petits et grands exploitants 256-257.— Premiers essais du contrôle public 257-260.— Appréciation de l'exode rural par les populistes 260-262.

Chapitre IV. Le progrès de l'agriculture commerciale . . . 263

I. Données générales sur la production agricole en Russie après l'abolition du servage et sur les formes d'agriculture commerciale 263

La production des céréales et des pommes de terre en 1864-1866, 1870-1879, 1883-1887, 1885-1894, 263-264.— Culture de la pomme de terre et son importance 264-266.— Régions de l'agriculture commerciale 266-267.— Réflexions de M. Kabloukov 267-268.

II. La région de la culture commerciale des céréales 268

Déplacement du centre principal de la production céréalière 268-269.— Importance des provinces frontières, en tant que colonies 269-270.— Caractère capitaliste de l'agriculture dans cette région 270-273.

III. La région d'élevage commercial. Données générales sur le développement de l'industrie laitière 274

Importance de l'élevage dans les différentes régions 274-275.— Calculs de MM. Kovalevski et Lévitski 275.— Progrès de la fabrication du fromage 276-278.— Insuffisance des données officielles 278.— Progrès technique 279-280.

IV. Suite. Le domaine seigneurial dans la région considérée 280

Rationalisation de l'agriculture 280-281.— Centres de ramassage de lait et leur rôle 281-283.— Formation du marché intérieur 283-284.— Immigration des ouvriers agricoles dans les provinces industrielles 284-285.— Répartition plus régulière des travaux dans l'année 285-286.— Dépendance

des petits agriculteurs et l'appréciation qu'en fait M. V.V. 287-288.

V. Suite. La décomposition de la paysannerie dans la région de l'industrie laitière. 288

Répartition des vaches chez les paysans 288-290.— Détails sur le district de St-Pétersbourg 290-292.—« Courants progressifs dans l'exploitation paysanne » 293-294.— Influence de ce processus sur les pauvres 294-296.

VI. La région de la culture du lin 296

Progrès de la culture commerciale du lin 296-298.— Echange entre les diverses formes de l'agriculture commerciale 298-299.— Les « extrêmes » dans la région linière 299.— Les perfectionnements techniques 300-301.

VII. Le traitement des produits agricoles 302

Rôle du système usinier ou industriel de la culture agricole 302

1) Distillation 302

Degré de développement de la distillation agricole 302-304.— Développement de la distillation de pommes de terre et son rôle 304-305.

2) La fabrication du sucre de betterave . . 306

Croissance de la production betteravière 306-307.— Progrès de l'agriculture capitaliste 307-309.

3) La féculerie 309

Son progrès 309.— Deux opérations dans le développement de cette production 309-310.— La féculerie dans la province de Moscou 310-312 et de Vladimir 312-313.

4) L'huilerie 313

Double processus de son développement 313.— « Koustaris », fabricants d'huile 314-315.

5) La culture du tabac 315

VIII. La culture maraîchère et l'horticulture commerciale; l'agriculture suburbaine 319

Progrès de l'horticulture commerciale 319-320 et de la culture maraîchère 320.— Les paysans maraîchers des provinces de St-Pétersbourg, Moscou, Iaroslavl 320-322.— La culture en serre 323.— La culture commerciale du melon 323-325.— Exploitation suburbaine et ses particularités 325-326.

IX. Conclusions sur le rôle du capitalisme dans l'agriculture russe 326

1) Transformation de l'agriculture en entreprise 326-327.— 2) Particularités du capitalisme dans l'agriculture 327-328.— 3) Formation du marché intérieur pour le capitalisme 328-329.— 4) Rôle historique progressif du capitalisme dans l'agriculture russe 329-334.

X. Les théories populistes sur le capitalisme dans l'agriculture. Les « loisirs forcés d'hiver » 334

Etroitesse et banalité de cette théorie 334-335.— Omission par celle-ci des côtés essentiels du processus 335-339.

XI. Suite.— La communauté.— Les idées de Marx sur la petite agriculture.— L'opinion d'Engels sur la crise agricole actuelle 340

Le problème de la communauté est mal posé par les populistes 340-342.— Ils ne comprennent pas un passage du *Capital* 342-343.— Appréciation de l'agriculture paysanne par Marx 343-344.— Appréciation par lui du capitalisme agraire 345.— Citation mal choisie de M.N.-on 345-346.

Chapitre V. Les premières phases du capitalisme dans l'industrie 347

I. L'industrie à domicile et les métiers 347

Les vestiges de l'industrie à domicile 347.— Degré de développement du métier 348-349, ses traits principaux 349-350.

II. Les petits producteurs de marchandises dans l'industrie. L'esprit de corps dans les petites industries 350

Evolution du métier vers la production marchande 350-352.— Crainte de la concurrence 352-354.

III. Les progrès des petites industries depuis l'abolition du servage. Les deux formes de ce processus et son importance 354

Pourquoi se développent les petites industries 354-355.— Emigration des producteurs vers les provinces frontières 355-356.— Progrès des petites industries chez la population locale 356-358.— Déplacement des capitaux 359-360.— Liaison entre la croissance des petites industries et la décomposition de la paysannerie 360-361.

IV. La décomposition des petits producteurs de marchandises. Les données des recensements par foyer des « koustaris » de la province de Moscou . . . 361

Position du problème 361-362.— Méthode de traitement des données 362-363.— Tableau récapitulatif et diagramme 364 et 367.— Conclusions: travail

salarié 365-366, productivité du travail 369-370, revenus 370-372.— Régime petit-bourgeois des petites industries 373.

V. La coopération capitaliste simple 374
Son rôle et son influence sur la production 374-377.— Artels 377-378.

VI. Le capital commercial dans les petites industries paysannes 378
Les conditions favorisant l'apparition du revendeur 378-380.— Les marchandes dans l'industrie de la dentelle 380-382.— Exemples d'organisation de la vente 382-384.— Les vues des populistes 384-385.— Les formes du capital commercial 386-388.

VII. « La petite industrie et l'agriculture » 388
Données du tableau 388-389.— Agriculture des ouvriers salariés 390.— « Ouvriers terriens » 390-391.— Autres données sur la petite industrie et l'agriculture 391-395.— Longueur de la période de travail 395-396.— Résumé 396-398.

VIII. « La combinaison de la petite industrie et de l'agriculture » 398
Théorie populiste 398.— Formes de combinaison de la petite industrie avec l'agriculture et leur importance 398-400.

IX. Quelques remarques sur l'économie précapitaliste de nos villages 400

Chapitre VI. La manufacture capitaliste et le travail à domicile pour le capitaliste 404
I. Naissance de la manufacture et ses traits essentiels 404
La manufacture 404, sa double origine et son rôle 404-406.

II. La manufacture capitaliste dans l'industrie russe 406
1) Le tissage 406
2) Autres branches de l'industrie textile. Le foulage 410
3) La chapellerie, la production du chanvre et la corderie 414
4) Industries du bois 419
5) Les industries de traitement des produits animaux. L'industrie des cuirs et peaux 424
6) Autres industries de transformation des produits d'origine animale 432
7) Industries de traitement des produits minéraux 436
8) Industries des traitements des métaux. Les industries de Pavlovo 438

9) Autres industries de traitement des métaux. 442
10) Bijouterie. La fabrication des samovars et des accordéons 445

III. La technique dans la manufacture. La division du travail et son importance 451

Production manuelle 451-452, apprentissage 452.— La division du travail comme phase préparatoire de la grande industrie mécanique 453-454; son influence sur les ouvriers 454-455.

IV. La division territoriale du travail et la séparation de l'agriculture et de l'industrie 456

Opinion de M. Kharizoménov 456-457.— Centres non agricoles 457-458.— Caractère transitoire de la manufacture 458-459.— Elévation du niveau de culture de la population 459.

V. Le régime économique de la manufacture 460

Etat de la production 460-461.— Appréciation de MM. Ovsiannikov et Kharizoménov 461-463.

VI. Le capital commercial et industriel dans la manufacture. Le « revendeur » et le « fabricant » . . . 463

Liaison des grands et petits établissements 463-465.— Erreur des populistes 466.

VII. Le travail à domicile pour le capitaliste comme appoint de la manufacture 467

Son degré de développement 467-468, ses traits caractéristiques 468-472, condition de sa diffusion 472-473, son importance dans la théorie de la surpopulation 473-474.

VIII. Qu'est-ce que l'industrie artisanale ? 474

Certaines données de la statistique relatives aux « koustaris » 474-476.— Prédominance des ouvriers employés de façon capitaliste 477-478.— Caractère indéterminé de la notion « koustar» et abus de ce terme 478-779.

Chapitre VII. Le développement de la grande industrie mécanique 480

I. Notion scientifique de fabrique et la valeur de notre statistique des « fabriques et usines » 480

II. Notre statistique des fabriques et usines 482

Ses sources 482.— Editions des années 60, 483-485.— Caractère particulier du Recueil de la statistique militaire 485-488.— Index de M. Orlov 488-490.— Les Relevés du Département du commerce et des manufactures 490-491.— Recueil des renseignements sur la Russie pour 1884-1885;

erreurs de M. Karychev 491-493.— Données des comités statistiques provinciaux 493-494.— La *Liste* 495.— Le nombre des fabriques augmente-t-il en Russie ? 495-496.

III. Analyse des données historico-statistiques sur le développement de la grande industrie 496
1) Industries textiles 496
2) Industries du bois 503
3) Industries chimiques, traitement des produits animaux, céramique 503
4) Industries métallurgiques 507
5) Industries des produits alimentaires . . . 508
6) Industries payant l'accise et autres . . . 510
7) Conclusions 512

IV. Le développement de l'industrie métallurgique et minière 513

L'Oural, ses particularités 513-517.— Le Midi 517-520.— Le Caucase 520-522.— Grandes et petites mines dans le bassin du Donetz 522-523.— Importance des données sur le développement de l'industrie métallurgique et minière 523-525.

V. Y a-t-il augmentation du nombre d'ouvriers dans les grandes entreprises capitalistes ? 525

Données pour les années 1865 et 1890, 525-529.— Procédé erroné des populistes 529-537.

VI. La statistique des machines à vapeur 538

Données pour les années 1875-1878 et 1892. 538-540.

VII. Le développement des grandes fabriques 540

Données pour les années 1866, 1879, 1890 et 1894-1895, 540-547.— Les grandes entreprises dans l'industrie des fabriques et usines et dans l'industrie minière et métallurgique 547. Erreurs de M.N.-on 548-549.

VIII. La répartition territoriale de la grande industrie 549

Données sur les centres principaux de l'industrie des fabriques et usines, dans les années 1879 et 1900, 549-550.— Trois types de centres 550-552.— Le groupement des centres 553-554.— La croissance des centres de fabrique ruraux et son importance 554-557.

IX. Le développement de l'industrie forestière et de l'industrie du bâtiment 557

Progrès de l'industrie forestière 557-558, son organisation 559-562.— Progrès du capitalisme dans l'industrie du bâtiment 562-566.

X. Un appendice de la fabrique 567

XI. La séparation complète de l'industrie et de l'agriculture 569

Erreur des populistes 569-570.—Données de la statistique sanitaire des zemstvos de Moscou 570-575.

XII. Les trois phases du développement du capitalisme dans l'industrie russe 575

Liaison de toutes les phases 575-576.— Particularités de la technique 576-577.— Développement des rapports capitalistes 577-578.— Caractère du progrès de l'industrie 578-579.— La séparation de l'industrie et de l'agriculture 579-582.— Différence des conditions de vie 582-584.— Progrès du marché intérieur 585.

Chapitre VIII. La formation du marché intérieur 586

I. Les progrès de la circulation des marchandises 586

Le développement du réseau ferroviaire 586-588, des transports par eau 588-589, du commerce et des banques 589-591.

II. Accroissement de la population commerciale et industrielle 591

1) Accroissement des villes 591
2) L'importance de la colonisation intérieure 594
3) La croissance des petites localités et des bourgs industriels et commerciaux 600
4) Les métiers auxiliaires non agricoles exercés hors de la commune 603

Métiers auxiliaires non agricoles 603-617, leur étendue et leur développement 607-611, leur rôle progressif 612-615, leur appréciation par les écrivains populistes 615-617.

III. L'emploi accru du travail salarié 617

Nombre approximatif des ouvriers salariés 617-619. La surpopulation capitaliste 619.— Erreur des populistes 619-623.

IV. La formation du marché intérieur de la main-d'œuvre 623

Les principales migrations des ouvriers salariés en relation avec le montant du salaire 623-626.— La formation du marché intérieur 626-627.— La « théorie » de M.N.-on 627-628.

V. Le rôle des provinces périphériques. Marché intérieur ou marché extérieur ? 628

Tendance du capitalisme à augmenter la sphère de sa domination 628-630.— Exemple du Caucase 630-631.— Deux aspects du processus de formation du marché 632-633.

VI. La « mission » du capitalisme 633
Augmentation de la productivité du travail social 633-636.— La collectivisation du travail 636-638.— Les causes du désaccord avec les populistes 638.

Annexes: I. Tableau d'ensemble des données statistiques sur les petites industries paysannes de la province de Moscou (au chapitre V, p. 361) . . . .entre 638-639

II. Relevé des données statistiques sur l'industrie de fabriques et usines de la Russie d'Europe (au chapitre VII, p. 483) 639

III. Principaux centres de l'industrie des fabriques et usines en Russie d'Europe (au chapitre VII, p. 550). 641

II

UNE CRITIQUE ACRITIQUE. (*A propos de l'article de M. Skvortsov « Le fétichisme de la marchandise » paru dans le n° 12 du « Naoutchnoïé Obozrénié » 1899*) 647

I. 649

II. 657

III. 664

Notes 675

ILLUSTRATIONS

V. Lénine.—1897 6-7

Couverture de la première édition du livre de V. Lénine *Le développement du capitalisme en Russie*.—1899 9

Couverture de la deuxième édition du livre de V. Lénine *Le développement du capitalisme en Russie* signée par l'auteur.—1908 15

Couverture de l'édition allemande du *Capital* de Marx (tome III, livre premier) utilisé par Lénine 25

Pages 276-277 du *Recueil de statistique économique sur la province de Poltava* (t. XIV, 1894) avec des notes de V. Lénine 124-125

Diagramme représentant les tableaux A et B figurant au § IX du chapitre II 144-145

Une page du cahier de V. Lénine avec des extraits et des calculs tirés du *Recueil récapitulatif de renseignements économiques d'après les recensements des zemstvos par foyer* de N. Blagovéchtchenski (1895) 147-148

Page 96 du n° 3 de la revue *Natchalo*, 1899, où ont été publiés les premiers six paragraphes du chapitre III du livre de V. Lénine *Le développement du capitalisme en Russie* . . . 195

Diagramme des totaux du tableau des petites industries donné dans le § IV du chapitre V 367

Représentation graphique de l'organisation du foulage . . 411

Page 405 du livre *Le développement du capitalisme en Russie* (édition de 1908) avec des notes de V. Lénine 545

Groupement des villes de la Russie d'Europe fait par Lénine d'après les données du recensement de la population de 1897 595

LA TRADUCTION DE CE VOLUME A ÉTÉ REVUE
PAR ROGER GARAUDY

В. И. ЛЕНИН

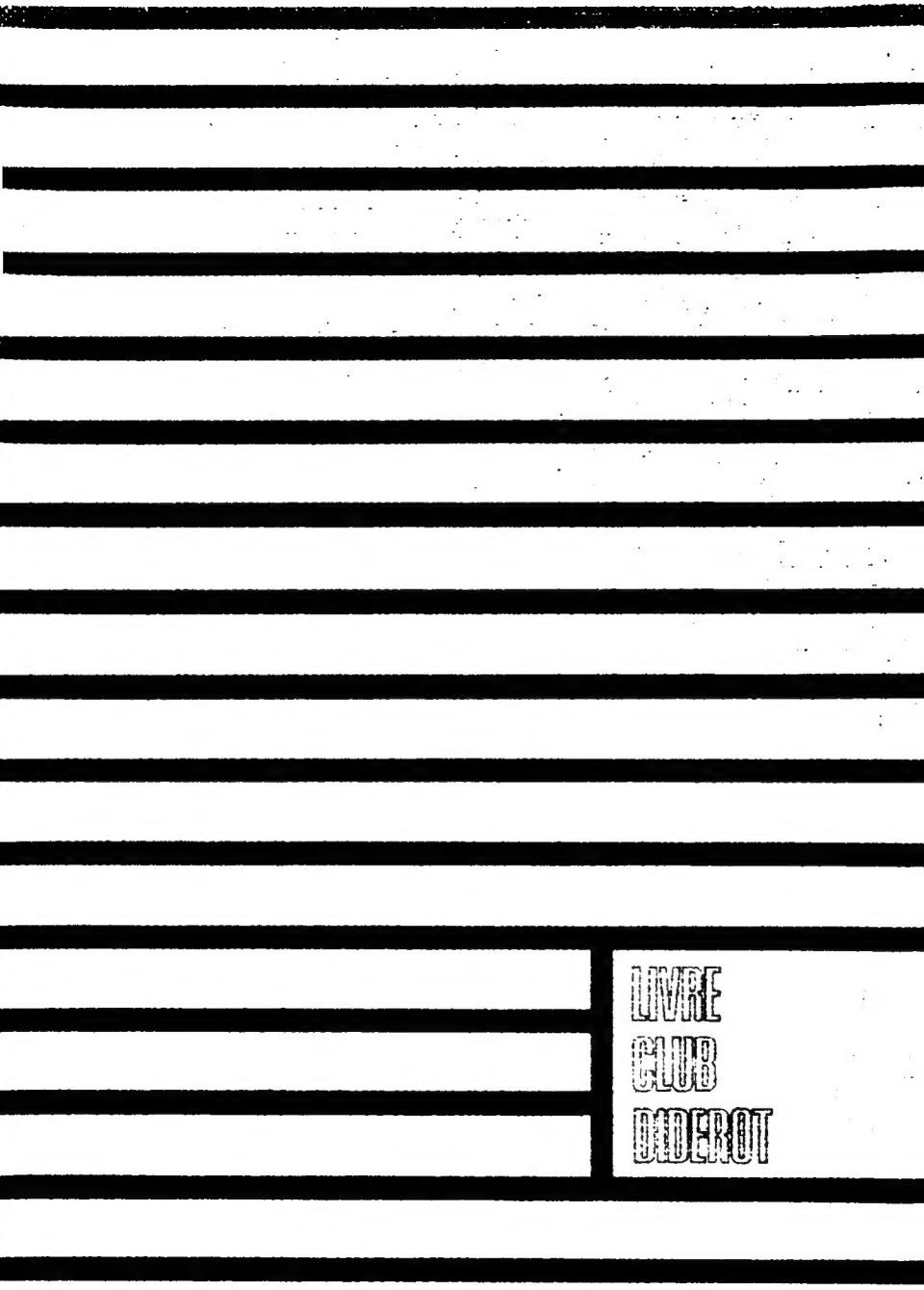
СОБРАНИЕ СОЧИНЕНИЙ

ТОМ 3

На французском языке

Achevé d'imprimer en janvier 1969 par les Editions du Progrès, Moscou

éditions
sociales paris
*
éditions
du progrès
moscou


LIVRE
CLUB
DIDEROT